

(4)

1328

T 11

COLLECTION

Complette

D E S

Œ U V R E S

D E

M^r. DE VOLTAIRE.

TOME ONZIEME.



A V I S.

Outre la table des chapitres qui termine chaque volume , on trouve à la fin du suivant celle de tous les noms des personnes dont il est fait mention dans cet ouvrage.

S I È C L E
D E
L O U I S X I V ,

Auquel on a joint

UN PRÉCIS DU SIÈCLE DE LOUIS XV.

G E N E V E .

M. D C C. L X I X.

4.
71 x 1

III

13.89
T x 1



Gravé par B. Remy

Gravé par L. J. Vassier

S I È C L E

D E

L O U I S X I V .

ON a cru devoir commencer cette nouvelle édition du SIECLE DE LOUIS XIV par la liste de la Maison Royale , & de tous les Princes du Sang de son tems. Elle est suivie de celle de tous les Souverains contemporains , des Maréchaux de France , des Amiraux & Généraux des Galères , des Ministres & Secrétaires d'Etat qui ont servi sous ce Monarque.

Après quoi vient le catalogue alphabétique des Savans & Artistes en tout genre. Cette instruction préliminaire est une espèce de dictionnaire dans lequel le lecteur peut choisir les sujets à son gré pour se mettre au fait des grands événemens arrivés sous ce règne.

LISTE RAISONNÉE

DES ENFANS

DE LOUIS XIV.,

DES PRINCES DE LA MAISON DE FRANCE

*de son tems , des SOUVERAINS contemporains , des Maré-
chaux de France , des Ministres , de la plupart des Ecrivains
& des Artistes qui ont fleuri dans ce siècle.*

Louis XIV n'eut qu'une femme, *Marie-Thérèse d'Autriche*, née comme lui en 1638, fille unique de *Philippe IV* Roi d'Espagne, de son premier mariage avec *Elizabeth de France*, & sœur de *Charles II* & de *Marguerite-Thérèse* que *Philippe IV* eut de son second mariage avec *Marie-Anne d'Autriche*. Ce second mariage de *Philippe IV* est très remarquable. *Marie-Anne d'Autriche* était sa nièce, & elle avait été fiancée en 1648 à *Philippe-Balthazar* Infant d'Espagne; de sorte que *Philippe IV* épousa à la fois sa nièce & la fiancée de son fils.

Les noces de *Louis XIV* furent célébrées le 9 Juin 1660. *Marie-Thérèse* mourut en 1683. Les Historiens se sont fatigués à dire quelque chose d'elle. On a prétendu qu'une Religieuse lui ayant demandé si elle n'avait pas cherché à plaire aux jeunes gens de la Cour du Roi son père, elle répondit, *non, il n'y avait point de Rois*. On ne nomme point cette Religieuse, elle aurait été plus qu'indiscrete. Les Infantes ne pouvaient parler à aucun jeune homme de la Cour; & lorsque *Charles I^{er}* Roi d'Angleterre étant Prince de Galles alla à

Madrid pour épouser la fille de *Philippe III*, il ne put même lui parler. Ce discours de *Marie-Thérèse* semble d'ailleurs supposer, que s'il y avait eu des Rois à la Cour de son père, elle aurait cherché à s'en faire aimer. Une telle réponse eût été convenable à la sœur d'*Alexandre*, mais non pas à la modeste simplicité de *Marie-Thérèse*. La plupart des Historiens se plaisent à faire dire aux Princes ce qu'ils n'ont ni dit, ni dû dire.

Le seul enfant de ce mariage de *Louis XIV* qui vécut fut *Louis* Dauphin nommé *Monseigneur*, né le 1^{er} Novembre 1661, mort le 14 Avril 1711. Rien n'était plus commun longtems avant la mort de ce Prince que ce proverbe qui courait sur lui, *filz de Roi, père de Roi, jamais Roi*. L'événement semble favoriser la crédulité de ceux qui ont foi aux prédictions; mais ce mot n'était qu'une répétition de ce qu'on avait dit de *Philippe de Valois*, & était fondé d'ailleurs sur la santé de *Louis XIV* plus robuste que celle de son fils.

La vérité oblige de dire qu'il ne faut avoir aucun égard aux livres scandaleux sur la vie privée de ce Prince. Les mémoires de Madame de *Maintenon* compilés par *La Beaumelle* sont remplis de ces ridicules anecdotes. Une des plus extravagantes est que *Monseigneur* fut amoureux de sa sœur & qu'il épousa Madlle *Chouin*. Ces sottises doivent être réfutées, puisqu'elles ont été imprimées.

Il épousa *Marie - Anne - Christine - Victoire de Bavière* le 8 Mars 1680, morte le 20 Avril 1690 : il en eut

1°. *Louis*, Duc de Bourgogne, né le 6 Aoust 1682, mort le 18 Février 1712 d'une rougeole épidémique; lequel eut de *Marie-Adélaïde de Savoye*, fille du premier Roi de Sardaigne, morte le 12 Février 1712, le Duc de Bretagne mort en 1705.

Louis, Duc de Bretagne, mort en 1712.

Et *Louis XV*, né le 15 Février 1710.

La mort prématurée du Duc de Bourgogne causa des regrets à la France & à l'Europe. Il était très instruit, juste,
A ij

pacifique , ennemi de la vaine gloire , digne élève du Duc de *Beauvilliers* & du célèbre *Fénelon*. Nous avons , à la honte de l'esprit humain , cent volumes contre *Louis XIV*, son fils *Monseigneur* , le Duc d'Orléans son neveu , & pas un qui fasse connaître les vertus de ce Prince , qui aurait mérité d'être célébré s'il n'eût été que particulier.

2°. PHILIPPE , Duc d'Anjou , Roi d'Espagne , né le 19 Décembre 1683 , mort le 9 Juillet 1746.

3°. CHARLES , Duc de Berri , né le 31 Aouût 1686 , mort le 4 Mai 1714.

Louis XIV eut encor deux fils & trois filles , morts jeunes.

ENFANS NATURELS ET LÉGITIMÉS.

Louis XIV eut de Madame la Duchesse de la *Valière* , laquelle s'étant rendue Religieuse Carmélite le 2 Juin 1674 , fit profession le 4 Juin 1675 , & mourut le 6 Juin 1710 , âgée de soixante - cinq ans.

LOUIS de *Bourbon* , Comte de Vermandois , né le 1 Octobre 1667 , mort en 1683.

MARIE - ANNE , dite *Mademoiselle de Blois* , née en 1666 , mariée à *Louis - Armand* Prince de *Conti* , morte en 1739.

AUTRES ENFANS NATURELS ET LÉGITIMÉS.

LOUIS-AUGUSTE de *Bourbon* , Duc du Maine , né le 31 Mars 1670 , mort en 1736.

LOUIS-CÉSAR , Comte de Vexin , Abbé de St. Denys & de St. Germain des Prés , né en 1672 , mort en 1683.

LOUIS-ALEXANDRE de *Bourbon* , Comte de Toulouse , né le 6 Juin 1678 , mort en 1737.

LOUISE-FRANÇOISE de *Bourbon*, dite *Mademoiselle de Nantes*, née en 1673, mariée à *Louis III* Duc de *Bourbon-Condé*, morte en 1743.

LOUISE-MARIE de *Bourbon*, dite *Mademoiselle de Tours*, morte en 1681.

FRANÇOISE-MARIE de *Bourbon*, dite *Mademoiselle de Blois*, née en 1677, mariée à *Philippe II* Duc d'Orléans, Régent de France, morte en 1749.

Deux autres fils, morts jeunes.

PRINCES ET PRINCESSES DU SANG ROYAL,
qui vécurent dans le siècle de LOUIS XIV.

JEAN-BATISTE-GASTON, Duc d'Orléans, second fils de *Henri IV* & de *Marie de Médicis*, né à Fontainebleau en 1608, presque toujours infortuné, hâï de son frère, persécuté par le Cardinal de *Richelieu*, entrant dans toutes les intrigues & abandonnant souvent ses amis. Il fut la cause de la mort du Duc de *Montmorency*, de *Cinq-Mars*, du vertueux de *Thou*. Jaloux de son rang & de l'étiquette, il fit un jour changer de place toutes les personnes de la Cour à une fête qu'il donnait, & prenant le Duc de *Montbazou* par la main pour le faire descendre d'un gradin, le Duc de *Montbazou* lui dit, Je suis le premier de vos amis que vous ayez aidé à descendre de l'échaffaut. Il joua un rôle considérable, mais triste, pendant la Régence, & mourut relégué à Blois en 1660.

ELIZABETH, fille de *Henri IV*, née en 1602, épouse de *Philippe IV*, très malheureuse en Espagne, où elle vécut sans crédit & sans consolation : morte en 1644.

CHRISTINE, seconde fille de *Henri IV*, femme de *Victor-Amédée* Duc de Savoye. Sa vie fut un continuel orage à la Cour & dans les affaires. On lui disputa la tutelle de son fils, on attaqua son pouvoir & sa réputation : morte en 1663.

HENRIETTE-MARIE , épouse de *Charles I^{er}* Roi de la Grande-Bretagne , la plus malheureuse Princesse de cette Maison : elle avait presque toutes les qualités de son père : morte en 1669.

Mademoiselle de MONTPENSIER , nommée la grande , *Mademoiselle* , fille de *Gaston* & de *Marie de Bourbon-Montpensier* , dont nous avons les mémoires , & dont il est beaucoup parlé dans cette histoire. 1693.

MARGUERITE-LOUISE , femme de *Cosme de Médicis* , laquelle abandonna son mari & se retira en France.

FRANÇOISE-MAGDELEINE , femme de *Charles-Emmanuel* Duc de Savoie.

PHILIPPE , *Monsieur* , frère unique de *Louis XIV.* Il épousa *Henriette* , fille de *Charles I^{er}* Roi d'Angleterre , petite-fille de *Henri le Grand*. Princesse chère à la France par son esprit & par ses graces , morte à la fleur de son âge en 1670 : mort en 1701.

Ce fut lui qui commença la nouvelle Maison d'Orléans. Il eut de la fille de l'Electeur Palatin , morte en 1722.

PHILIPPE D'ORLÉANS Régent de France , célèbre par le courage , par l'esprit & les plaisirs , né pour la société encor plus que pour les affaires , & l'un des plus aimables hommes qui aient jamais été. Sa sœur a été la dernière Duchesse de Lorraine : mort en 1723.

La Branche de CONDÉ eut un très grand éclat.

HENRI , Prince de CONDÉ , second du nom , premier Prince du Sang , jouit d'un crédit solide pendant la Régence & de la réputation d'une probité rare dans ces tems de trouble. Possédant environ deux millions de rentes selon la manière de compter d'aujourd'hui. Il donna dans sa maison l'exemple d'une économie que le Cardinal *Mazarin* aurait dû imiter

dans le gouvernement de l'Etat, mais qui était trop difficile. Sa plus grande gloire fut d'être le père du grand *Condé*, mort en 1646.

LE GRAND CONDÉ LOUIS II du nom, fils du précédent, & de *Charlotte-Marguerite de Montmorenci*, neveu de l'illustre & malheureux Duc de *Montmorenci* décapité à Toulouse, réunit en sa personne tout ce qui avait caractérisé pendant tant de siècles ces deux maisons de héros, né le 8 Septembre 1621, mort le 11 Décembre 1686.

Il eut de *Clémence de Maillé de Brezé* nièce du Cardinal de *Richelieu*,

HENRI-JULES, nommé communément *Monsieur le Prince*, mort en 1709.

Henri-Jules eut d'*Anne de Bavière*, Palatine du Rhin,

LOUIS de *Bourbon*, nommé *Monsieur le Duc*, père de celui qui fut premier Ministre sous *Louis XV*, mort en 1710.

Branche de CONTI.

Le premier Prince de *Conti* ARMAND, était frère du grand *Condé*; il joua un rôle dans la Fronde : mort en 1666.

Il laissa d'*Anne Martinozzi*, nièce du Cardinal *Mazarin*,

LOUIS, mort sans enfans de sa femme *Marie-Anne*, fille de *Louis XIV* & de la Duchesse de la *Valière* : mort en 1685.

Et FRANÇOIS-LOUIS, Prince de la *Roche-sur-Yon*, puis de *Conti*, qui fut élu Roi de Pologne en 1697. Prince dont la mémoire a été longtems chère à la France, ressemblant au grand *Condé* par l'esprit & le courage, & toujours animé du desir de plaire, qualité qui manqua quelquefois au grand *Condé* : mort en 1699.

Il eut d'*Adélaïde de Bourbon* sa cousine,

LOUIS-ARMAND, né en 1695, qui survécut à *Louis XIV*.

Branche de BOURBON-SOISSONS.

Il n'y eut de cette branche que LOUIS Comte de Soissons ,
 tué à la bataille de la Marfée en 1641. Toutes les autres
 branches étaient éteintes.

Les COURTENAI n'étaient reconnus Princes du Sang que
 par la voix publique , & ils n'en avaient point le rang. Ils
 descendaient de *Louis le Gros* ; mais leurs ancêtres ayant pris
 les armoiries de l'héritière de *Courtenai* , ils n'avaient pas eu
 la précaution de s'attacher à la Maison Royale dans un tems
 où les grands terriens ne connaissaient de prérogative que
 celle des grands fiefs & de la Pairie. Cette branche avait
 produit des Empereurs de Constantinople , & ne put fournir
 un Prince du Sang reconnu. Le Cardinal *Mazarin* voulut pour
 mortifier la Maison de *Condé* faire donner aux *Courtenai* le
 rang & les honneurs qu'ils demandaient depuis longtems ,
 mais il ne trouva pas en eux un grand appui pour exécuter
 ce dessein.

SOUVERAINS CONTEMPORAINS.

P A P E S.

B*Arberini*, URBAIN VIII. Ce fut lui qui donna aux Car-
 dinaux le titre d'*Eminence*. Il abolit les Jésuitesses. Il
 n'était pas encor question d'abolir les Jésuites. Nous avons
 de lui un gros recueil de vers latins. Il faut avouer que
 l'*Arioste* & le *Tasse* ont mieux réussi ; mort en 1644.

Pamphilo, INNOCENT X. connu pour avoir chassé de Rome
 les deux neveux d'*Urbain VIII* , auxquels il devait tout ;
 pour avoir condamné les cinq propositions de *Jansénius* sans
 avoir eu l'ennui de lire le livre , & pour avoir été gouverné
 par la *Dona Olimpia* sa belle-sœur , qui vendit sous son
 Pontificat tout ce qui pouvait se vendre : mort en 1655.
Chigi,

Chigi, ALEXANDRE VII. C'est lui qui demanda pardon à *Louis XIV* par un Légat à *Latere*. Il était plus mauvais poète qu'*Urbain VIII*. Longtems loué pour avoir négligé le népotisme, il finit par le mettre sur le trône : mort en 1667.

Rospigliosi, CLEMENT IX. ami des lettres sans faire de vers, pacifique, œconome & libéral, père du peuple. Il avait à cœur deux choses dont il ne put venir à bout ; d'empêcher les Turcs de prendre Candie , & de mettre la paix dans l'Eglise de France : mort en 1669.

Altieri, CLEMENT X. honnête homme & pacifique comme son prédécesseur , mais gouverné : mort en 1676.

Odescalqui, INNOCENT XI. fier ennemi de *Louis XIV*, oubliant les intérêts de l'Eglise en faveur de la ligue formée contre ce Monarque. Il en est beaucoup parlé dans cette histoire : mort en 1689.

Ottoboni Vénitien , ALEXANDRE VIII. Nul ne secourut plus les pauvres , & n'enrichit plus ses parens : mort en 1691.

Pignatelli, INNOCENT XII. Il condamna l'illustre *Fénelon*. D'ailleurs , il fut aimé & estimé : mort en 1700.

Albani, CLEMENT XI. Sa bulle contre *Quesnel* qui n'a qu'une feuille , est beaucoup plus connue que ses ouvrages en six volumes in-folio : mort en 1721.

MAISON OTTOMANE.

IBRAHIM. C'est lui dont *Racine* dit avec juste raison ,

L'imbécille Ibrahim sans craindre sa naissance ,
Traîne exempt de péril une éternelle enfance.

Tiré de sa prison pour régner après la mort d'*Amurath* son frère. Tout imbécille qu'il était , les Turcs conquirent l'île de Candie sous son règne : étranglé en 1649.

Siècle de Louis XIV.

B

MAHOMET IV, fils d'*Ibrahim*, déposé & mort en 1687.

SOLIMAN III, fils d'*Ibrahim*, & frère de *Mahomet IV*, après des succès divers dans ses guerres contre l'Allemagne, meurt de sa mort naturelle en 1691.

ACHMET II, frère du précédent, poète & musicien. Son armée fut battue à Salenkemen par le Prince *Louis de Bade* : mort en 1695.

MUSTAPHA II, fils de *Mahomet IV*, vainqueur à Temifvar, vaincu par le Prince *Eugène* à la bataille de Zenta sur le Tibisk, en Septembre 1697, déposé dans Andrinople, & mort dans le ferail de Constantinople en 1703.

ACHMET III, frère du précédent, battu encor par le Prince *Eugène* à Petervaradin & à Belgrade, déposé en 1730.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

On n'en dira rien ici parce qu'il en est beaucoup parlé dans le corps de l'histoire.

FERDINAND III, mort en 1657.

LÉOPOLD I, mort en 1705.

JOSEPH I, mort en 1711.

CHARLES VI, mort en 1740.

ROIS D'ESPAGNE.

idem.

PHILIPPE IV, mort en 1665.

CHARLES II, mort en 1700.

PHILIPPE V, mort en 1746.

ROIS DE PORTUGAL.

JEAN IV, Duc de Bragance, surnommé *le fortuné*. Sa femme *Louise de Gusman* le fit Roi de Portugal : mort en 1656.

DE LOUIS XIV.

11

ALPHONSE, fils du précédent. Si *Jean* fut Roi par le courage de sa femme, *Alphonse* fut détrôné par la sienne : confiné dans l'île de Tercère où il mourut en 1683.

DON PEDRE, frère du précédent, lui ravit sa couronne & sa femme, & pour l'épouser légitimement le fit déclarer impuissant, tout débauché qu'il était : mort en 1706.

JEAN V, mort en 1750.

ROIS D'ANGLETERRE, D'ECOSSE ET D'IRLANDE, dont il est parlé dans le siècle de LOUIS XIV.

CHARLES I, assassiné juridiquement sur un échaffaut en 1649.

CROMWELL (*Olivier*) Protecteur le 22 Décembre 1653, plus puissant qu'un Roi : mort le 15 Septembre 1658.

CROMWELL (*Richard*) Protecteur immédiatement après la mort de son père, dépossédé paisiblement au mois de Juin 1659 : mort en 1685.

CHARLES II, mort en 1685.

JACQUES II, détrôné en 1688, mort en 1701.

GUILLAUME III, mort en 1702.

ANNE *Stuart*, morte en 1714.

GEORGE I, mort en 1727.

ROIS DE DANNEMARCK.

CHRISTIAN IV, mort en 1648.

FRÉDÉRIC III, reconnu en 1661 par le Clergé & les Bourgeois pour Souverain absolu, supérieur aux loix, pouvant les faire, les abroger, les négliger à sa volonté. La Noblesse fut obligée de se conformer aux vœux des deux autres ordres de l'Etat. Par cette étrange loi les Rois de

B ij

Dannemarck ont été les seuls Princes despotiques de droit ; & ce qui est encor plus étrange , c'est que ni ce Roi , ni ses successeurs n'en ont jamais abusé : mort en 1667.

CHRISTIAN V , mort en 1699.

FRÉDÉRIC IV , mort en 1730.

ROIS DE SUÈDE.

CHRISTINE. Il en est beaucoup parlé dans le siècle de *Louis XIV*. Elle avait abdiqué en 1654 : morte à Rome en 1689.

CHARLES X. GUSTAVE , qui voulut établir en Suède la puissance arbitraire : mort en 1660.

CHARLES XI qui établit cette puissance , mort en 1697.

CHARLES XII qui en abusa , & qui par cet abus fut cause de la liberté du Royaume : mort en 1718.

ROIS DE POLOGNE.

LADISLAS-SIGISMOND , vainqueur des Turcs. Ce fut lui qui en 1645 envoya une magnifique ambassade pour épouser par procureur la Princesse *Marie de Gonzague de Nevers*. Les personnes, les habits, les chevaux, les carrosses des Ambassadeurs Polonais éclipsèrent la splendeur de la Cour de France, à qui *Louis XIV* n'avait pas encor donné cet éclat qui éclipsa depuis toutes les autres Cours du monde : mort en 1648.

JEAN-CASIMIR , frère du précédent , Jésuite , puis Cardinal , puis Roi , épousa la veuve de son frère , s'ennuya de la Pologne , la quitta en 1667 , se retira à Paris , fut Abbé de St. Germain des Prés , vécut beaucoup avec *Ninon* : mort en 1672.

MICHEL VIENOVSKI , élu en 1670. Il laissa prendre par les Turcs Caminiek , la seule ville fortifiée & la clef du Royaume , & se soumit à être leur tributaire : mort en 1673.

JEAN SOBIESKY, élu en 1674, vainqueur des Turcs & libérateur de Vienne. Sa vie a été écrite par l'Abbé *Coyer*, homme d'esprit & philosophe. Il épousa une Française, ainsi que *Ladislas* & *Casimir*; c'était Madlle d'*Arquien*: mort en 1696.

AUGUSTE I, Elekteur de Saxe, élu en 1697 par une partie de la Noblesse, pendant que le Prince de *Conti* était choisi par l'autre. Bientôt seul Roi; détrôné par *Charles XII*, rétabli par le Czar *Pierre I*: mort en 1733.

STANISLAS, établi au contraire par *Charles XII*, & détrôné par *Pierre I*: mort en 1765.

ROIS DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC, le premier Roi, mort en 1700.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, le premier qui eut une grande armée & qui la disciplina, père de *Frédéric le Grand*, le premier qui vainquit avec cette armée: mort en 1740.

CZARS DE RUSSIE, DEPUIS EMPEREURS.

MICHEL ROMANO, fils de *Philarète* Archevêque de Rostou, élu en 1613 à l'âge de quinze ans. De son tems les Czars n'épousaient que leurs sujettes; ils faisaient venir à leur Cour un certain nombre de filles, & choisissaient. Ce sont les anciennes mœurs asiatiques. C'est ainsi que *Michel* épousa la fille d'un pauvre gentilhomme qui cultivait ses champs lui-même: mort en 1645.

ALEXIS, fils de *Michel*, qui combattit les Ottomans avec succès: mort en 1676.

FÉDOR, fils d'*Alexis*, qui voulut policer les Russes, ouvrage réservé à *Pierre le Grand*: mort en 1682.

IVAN, frère de *Féodor*, & aîné de *Pierre*, incapable du trône: mort en 1688.

PIERRE LE GRAND, vrai fondateur: mort en 1725.

GOVERNEURS DE FLANDRES.

Les Pays-Bas ayant presque toujours été le théâtre de la guerre sous Louis XIV, il paraît convenable de placer ici la suite des Gouverneurs de cette Province qui ne vit aucun de ses Rois depuis Philippe II.

LE Marquis FRANCISCO DE MELLO D'ASSUMAR, le même qui fut battu par le grand Condé, démis en 1644.

Le grand Commandeur CASTEL RODRIGO, mort en 1647.

LÉOPOLD - GUILLAUME Archiduc d'Autriche, c'est-à-dire, portant le titre d'Archiduc, mais n'ayant rien dans l'Autriche, frère de Ferdinand II. Ce fut lui qui envoya un député au Parlement de Paris pour s'unir avec lui contre le Cardinal Mazarin : mort en 1656.

DON JUAN D'AUTRICHE, fils naturel de Philippe IV, fameux ennemi du premier Ministre d'Espagne le Jésuite Nithar, comme le Prince de Condé du Cardinal Mazarin, mais plus heureux que le Prince de Condé, en ce qu'il fit chasser Nithar pour jamais. Ce fut lui qui fut battu par Turenne à la bataille des Dunes : mort en 1659.

Le Marquis de CARACÈNE, mort en 1664.

Le Marquis de CASTEL RODRIGO, qui soutint mal la guerre contre Louis XIV, & qui ne pouvait pas la bien soutenir : mort en 1668.

FERNANDES DE VELASCO, Connétable de Castille, mort en 1669.

Le Comte de MONTEREY, qui secourut sous main les Hollandais contre Louis XIV : mort en 1675.

Le Duc de VILLA HERMOSA, l'homme le plus généreux de son tems : mort en 1678.

ALEXANDRE FARNÈSE, second fils du Duc de Parme. Ce nom d'*Alexandre Farnèse* était difficile à soutenir : démis en 1682.

Le Marquis de GRANA, mort en 1685.

Le Marquis de CASTANAGA, mort en 1692.

MAXIMILIEN-EMMANUEL, Electeur de Bavière après la bataille d'Hochstedt. Il en eut le titre jusqu'à la paix d'Utrecht en 1714 : mort la même année.

Le Prince EUGÈNE, Vicaire général des Pays-Bas. Il n'y résida jamais : mort en 1736.

MARÉCHAUX DE FRANCE MORTS sous LOUIS XIV, ou qui ont servi sous lui.

D'ALBRET, (*César-Phébus*) de la Maison des Rois de Navarre, Maréchal de France en 1653. Il ne fit point de difficulté d'épouser la fille de *Guénégaud* Trésorier de l'Epargne, qui fut une Dame d'un très grand mérite. *St. Evremont* l'a célébré. Il fut amant de Madame de *Maintenon* & de la fameuse *Ninon* ; chéri dans la société, estimé à la guerre : mort en 1676.

D'ALÈGRE (*Yves*) ayant servi près de soixante ans sous *Louis XIV*, n'a été Maréchal qu'en 1724 : mort en 1733.

D'ASFELD (*Claude-François-Bidal*) s'acquit une grande réputation pour l'attaque & la défense des places. Il contribua beaucoup à la bataille d'Almanza. Maréchal en 1734 : mort en 1743.

D'AUBUSSON (*François de la Feuillade*) Maréchal en 1675. C'est lui qui par reconnaissance fit élever la statue de *Louis XIV* à la place des Victoires : mort en 1691. Son fils ne fut Maréchal que longtems après en 1725.

D'AUMONT (*Antoine*) petit-fils du célèbre *Jean* Maréchal d'Aumont, l'un des grands Capitaines de *Henri IV*. *Antoine* contribua beaucoup au gain de la bataille de Rhétel en 1650. Il eut le bâton de Maréchal pour récompense, & mourut en 1669.

De BALINCOURT, Maréchal en 1746.

BARWICK (*Jacques Fitzjames* de) fils naturel du Roi d'Angleterre *Jacques II* & d'une sœur du Duc de Marlborough. Son père le fit Duc de *Barwick* en Angleterre. Il fut aussi Duc en Espagne. Il le fut en France. Maréchal en 1706, tué au siège de Philipsbourg en 1734.

BASSOMPIERRE (*François* de) né en 1579, Colonel général des Suisses. Maréchal en 1622, détenu à la Bastille depuis 1631 jusqu'à la mort du Cardinal de *Richelieu*. Il y composa ses mémoires qui roulent sur des intrigues de Cour, & ses galanteries. *César* dans ses mémoires ne parle point de ses bonnes fortunes. L'on ignore assez communément qu'il fit revêtir de pierres à ses dépens le fossé du Cours-la-Reine. Maréchal en 1622, mort en 1646.

BELLEFONDS (*Bernardin, Gigaut* de) Maréchal en 1668; il gagna une bataille en Catalogne en 1684: mort en 1694.

DE BELLE-ISLE (*Louis-Charles-Auguste de Fouquet*) neveu, & non petit-fils du Sur-Intendant, comme on le dit dans des dictionnaires historiques; distingué dans les guerres de 1701. Duc & Pair, Prince de l'Empire, Maréchal en 1741. Il fit avec son frère tout le plan de la guerre contre la Reine de Hongrie, où son frère fut tué: mort Ministre d'Etat.

BEZONS (*Jacques Bazin* de) Maréchal en 1709, mort en 1733.

BIRON (*Armand-Charles de Gontaut* Duc de) qui a fait revivre le Duché de sa maison. Ayant servi dans toutes les guerres de *Louis XIV*, & perdu un bras au siège de Landau, n'a été Maréchal qu'en 1734.

BOUR,

BOUFFLERS (*Louis-François* Duc de) l'un des meilleurs Officiers de *Louis XIV.* Maréchal en 1693 , mort en 1711.

BOURG (*Eléonor-Marie du Maine* Comte DU) gagna un combat important sous *Louis XIV.* & ne fut Maréchal qu'en 1725 : mort la même année.

BRANCAS (*Henri de Villars de Sérest*) ayant servi longtems sous *Louis XIV.* fut Maréchal en 1734.

BREZÉ (*Urbain de Maillé* Marquis de) beau-frère du Cardinal de *Richelieu* , Maréchal en 1632 , Vice-Roi de Catalogne : mort en 1650.

BROGLIO (*Vittor-Maurice*) ayant servi dans toutes les guerres de *Louis XIV.* Maréchal en 1724 , mort en 1727.

BROGLIO (*François-Marie* Duc de) fils du précédent. L'un des meilleurs Lieutenans-Généraux dans les guerres de *Louis XIV.* Maréchal en 1734 , père d'un autre Maréchal de *Broglie* , qui a réuni les talens de ses ancêtres.

CASTELNAU (*Jacques de*) Maréchal en 1658 , blessé à mort la même année au siège de Calais.

CATINAT (*Nicolas de*) Maréchal en 1693. Il mêla la philosophie aux talens de la guerre. Le dernier jour qu'il commanda en Italie , il donna pour mot *Paris & St. Gassien* , qui était le nom de sa maison de campagne. Il y mourut en fage après avoir refusé le cordon bleu , en 1712.

CHAMILLI (*Noël Bouton de*) Il avait été au siège de Candie. Maréchal en 1703 : mort en 1715.

CHATEAU-RENAUD (*François-Louis Rousselet de*) Vice-Amiral de France , servit également bien sur terre & sur mer , nettoya la mer de pirates , battit les Anglais dans la baye de Bantri , bombarda Alger , mit en sûreté les îles de l'Amérique. Maréchal en 1703 : mort en 1716.

CHAULNES (*Honoré d'Albret* Duc de) Maréchal en 1620 , mort en 1649.

Siècle de Louis XIV.

C

CHOISEUL (*Claude de*) troisième Maréchal de France de ce nom en 1693 : mort en 1711.

CLAIRAMBAULT (*Philippe de Palluau de*) Maréchal en 1653, mort en 1665.

DE CLERMONT-TONNERRE, ayant servi dans la guerre de 1701, Maréchal en 1747.

COIGNI (*François de Franquetot*) longtemps Officier Général sous *Louis XIV*. Maréchal en 1734, a gagné deux batailles en Italie.

COLIGNI (*Gaspard de*) petit-fils de l'Amiral, Maréchal en 1622, tué en commandant les troupes rebelles sous le Comte de *Soissons* à la Marfée en 1646.

CREQUI (*François de*) Maréchal en 1668, mort avec la réputation d'un homme qui devait remplacer le Vicomte de *Turenne*, en 1687.

D'ETAMPES (*Jacques de la Ferté-Imbaut*) Maréchal en 1651, mort en 1668.

D'ETRÉES (*François-Annibal Duc*) Maréchal en 1626. Ce qui est très singulier, c'est qu'à l'âge de quatre-vingt treize ans il se remaria avec Mlle de *Manican* qui fit une fausse couche. Il mourut à plus de cent ans en 1670.

D'ETRÉES (*Jean*) Vice-Amiral en 1670, & Maréchal en 1681 : mort en 1707.

D'ETRÉES (*Victor-Marie*) fils de *Jean d'Etrées*, Vice-Amiral de France comme son père avant d'être Maréchal. Il est à remarquer qu'en cette qualité de Vice-Amiral de France il commandait les flottes Françaises & Espagnoles en 1701, Maréchal en 1703 : mort en 1737.

DURAS (*Jacques-Henri de Durfort de*) neveu du Vicomte de *Turenne*, fait Maréchal en 1675 immédiatement après la mort de son oncle : mort en 1704.

DURAS (*Jean de Durfort Duc de*) Maréchal de camp sous *Louis XIV*, Maréchal de France en 1741.

FABERT (*Abraham*) Maréchal en 1658. On s'est obstiné à vouloir attribuer sa fortune & sa mort à des causes surnaturelles. Il n'y eut d'extraordinaire en lui que d'avoir fait sa fortune uniquement par son mérite, & d'avoir refusé le cordon de l'Ordre, quoiqu'on le dispensât de faire des preuves. On prétend que le Cardinal *Mazarin* lui proposant de lui servir d'espion dans l'armée, il lui dit, *peut-être faut-il à un Ministre de braves gens & des fripons. Je ne puis être que du nombre des premiers* : mort en 1662.

FARE (de la) fils du Marquis de la Fare célèbre par ses poésies agréables : Officier dans la guerre de 1701, Maréchal en 1746.

FERTÉ-SENNETERRE (*Henri Duc de la*) fait Maréchal de camp sur la brèche de Hesdin, commanda l'aile gauche à la bataille de Rocroi. Maréchal en 1651, mort en 1681.

FORCE (*Jacques Nompar de Caumont de la*) Maréchal en 1622. C'est celui qui échappa au massacre de la St. Barthelemi, & qui a écrit cet événement dans des mémoires conservés dans sa maison : mort à quatre-vingt-dix-sept ans en 1652.

FOUCAULT (*Louis*) Comte de Daugnon, Maréchal en 1653, mort en 1659.

GASSION (*Jean de*) élève du grand *Gustave*. Maréchal en 1643. Il était Calviniste. Il ne voulut jamais se marier, disant qu'il faisait trop peu de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un. Tué au siège de Lens en 1647.

GRAMONT (*Antoine de*) Maréchal en 1641, mort en 1678.

GRAMONT (*Antoine de*) petit-fils du précédent, Maréchal en 1724, père du Duc de Gramont tué à la bataille de Fontenoy : mort en 1725.

GRANCEI (*Jacques Rouxel Comte de*) Maréchal en 1651, mort en 1680.

GUÉBRIANT (*Jean-Baptiste de Budes*) Maréchal en 1642. L'un des grands-hommes de guerre de son tems : tué en 1643 au siège de Rotveil, enterré avec pompe à Notre-Dame.

HARCOURT (*Henri Duc de*) On peut dire que c'est lui qui mit fin à l'ancienne inimitié des Français & des Espagnols lorsqu'il était Ambassadeur à Madrid. Sa dextérité & son art de plaire disposèrent si favorablement la Cour d'Espagne, qu'enfin *Charles II* n'eut point de répugnance à instituer son héritier un petit-fils de *Louis XIV*. Il devait commander à la place du Maréchal de *Villars* l'année de la belle campagne de Denain, mais il lui aurait été difficile de mieux faire. Maréchal en 1703, mort en 1718. Son fils Maréchal depuis en 1746.

HOCQUINCOURT (*Charles de Mouchi*) Maréchal en 1651 : tué en servant les ennemis devant Dunkerque en 1658.

HOPITAL (*Nicolas de l'*) Capitaine des Gardes de *Louis XIII*, Maréchal en 1617 pour avoir tué le Maréchal d'*Ancre*; mais il mérita d'ailleurs cette dignité par de belles actions. On le compte parmi les Maréchaux de ce siècle, parce qu'il mourut sous *Louis XIV* en 1644.

HUMIÈRES (*Louis de Crevan Marquis d'*) Maréchal en 1668, mort en 1694.

JOYEUSE (*Jean-Armand de*) Maréchal de France en 1693, mort en 1710.

D'ISENGHIEN, Officier sous *Louis XIV*, Maréchal en 1741.

LORGE (*Gui-Alphonse de Durfort de*) neveu du Vicomte de *Turenne*. Maréchal en 1676 : mort en 1702.

LUXEMBOURG (*François-Henri de Montmorenci Duc de*) l'élève du grand *Condé*. Maréchal en 1675. Il y a eu sept Maréchaux de ce nom, indépendamment des Connétables; & depuis le onzième siècle on n'a guères vu de règne sans un homme de cette maison à la tête des armées : mort en 1695.

LUXEMBOURG (*Christian-Louis de Montmorenci*) fils du précédent, signalé dans la guerre de 1701. Maréchal en 1747.

DE MAILLEBOIS, fils du Ministre d'Etat *Desmarêts*, s'étant signalé dans toutes les occasions pendant la guerre de 1701, fait Maréchal en 1741.

MARSIN, ou MARCHIN (*Ferdinand Comte de*) ayant passé du service de la Maison d'Autriche à celui de France. Maréchal en 1703, tué à Turin en 1706.

DE MATIGNON (*Charles-Auguste-Goion de Gacé*) Maréchal en 1708, mort en 1729.

MAULEVRIER-LANGERON, Maréchal en 1745.

MÉDAVI (*Jacques-Léonor Rouxel de Grancei Comte de*) n'a été fait Maréchal qu'en 1724, quoiqu'il eût gagné une bataille complète en 1706 : mort en 1725.

DE LA MEILLERAYE (*Charles de la Porte*) fait Maréchal en 1639 sous *Louis XIII*, qui lui donna le bâton de Maréchal sur la brèche de la ville d'Hesdin. Il était Grand-Maître de l'Artillerie, & avait la réputation du meilleur Général pour les sièges : mort en 1664.

MONTESQUIOU (*Pierre Comte d'Artagnan*) Maréchal en 1709, mort en 1725.

MONTREVEL (*Nicolas-Auguste de la Baume*) Maréchal en 1703, mort en 1716.

MOTTE-HOUDANCOURT (*Philippe de la*) Maréchal en 1642. Il fut mis au château de Pierre-en-Cise en 1643, & il est à remarquer qu'il n'y a aucun Général qui n'ait été emprisonné ou exilé sous les Ministères de *Richelieu* & *Mazarin* : mort en 1657. Son petit-fils Maréchal en 1747.

NANGIS (*Louis-Armand de Brichanteau*) servit avec distinction sous le Maréchal de *Villars* dans la guerre de 1701. Maréchal sous *Louis XV* : mort en

NAVAILLES (*Philippe de Montaud de Bénac Duc de*) Maréchal en 1675, commanda à Candie sous le Duc de *Beaufort* & après lui : mort en 1684.

NOAILLES (*Anne-Jules Duc de*) Maréchal en 1693. Il se signala en Espagne où il gagna la bataille du Ter : mort en 1708.

NOAILLES (*Adrien - Maurice*) fils du précédent , Général d'armée dans le Roussillon en 1706 , Grand d'Espagne en 1711 après avoir pris Gironne. Il n'a été Maréchal de France qu'en 1734. Il gouverna les finances en 1715 , & a été depuis Ministre d'Etat. Personne n'a écrit dépêches mieux que lui : mort en 1766.

PLESSIS-PRALIN (*César Duc de Choiseul Comte de*) Maréchal en 1645. Ce fut lui qui eut la gloire de battre le Vicomte de Turenne à Rhétel en 1650: mort en 1675.

PUISEGUR (*Jacques de Chastenet de*) Maréchal en 1734, fils de *Jacques* Lieutenant-Général sous *Louis XIII* & *Louis XIV*, qui s'est acquis beaucoup de considération & qui a laissé des mémoires. Le Maréchal a écrit sur la guerre. C'était un homme que le Ministre consultait dans toutes les affaires critiques.

RICHELIEU (*Louis-François-Armand du Plessis Duc de*) Brigadier sous *Louis XIV*, Général d'armée à Gènes. Maréchal en 1748, a pris l'île de Minorque sur les Anglais en 1756.

ROCHEFORT (*Henri-Louis Marquis d'Alongni Marquis de*) Maréchal en 1675, mort en 1676.

ROQUELAURE (*Antoine-Gaston-Jean-Batiste Duc de*) Maréchal en 1724.

ROSEN , OU ROSE (*Conrad de*) d'une ancienne maison de Livonie , vint d'abord servir simple cavalier dans le régiment de Brinon ; mais son mérite & sa naissance ayant été bientôt connus , il fut élevé de grade en grade. *Jacques II* le fit Général de ses troupes en Irlande. Maréchal de France en 1703, mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans en 1715.

SAINT-LUC (*Timoléon d'Epinai de*) fils du brave *Saint-Luc* dont l'éloge est dans *Brantôme*. Maréchal en 1628 , mort en 1644.

SHOMBERG (*Frédéric-Armand*) élève de *Frédéric-Henri* Prince d'Orange. Maréchal en 1675 , Duc de Mertola en Portugal , Gouverneur & Généralissime de Prusse , Duc & Général en Angleterre. Il était Protestant zélé , & quitta la France

à la révocation de l'Edit de Nantes. Tué à la bataille de la Boine en 1690.

SHULEMBOURG (*Jean de*) Comte de *Mondejeu*, originaire de Prusse. Maréchal en 1658, mort en 1671.

TALLARD (*Camille d'Ostun* duc de) Ce fut lui qui conclut les deux Traités de partage. Maréchal en 1703, Ministre d'Etat en 1726, mort en 1728.

TESSÉ (*René de Froullai*) Maréchal en 1703, mort en 1725.

TURENNE (*Henri de la Tour* Vicomte de) né en 1611. Maréchal de France en 1644, Maréchal - Général en 1660, mort en 1675.

VAUBAN (*Sébastien le Prêtre* Marquis de) Maréchal en 1703, mort en 1707.

VILLARS (*Louis-Claude* Duc de) qui prit le nom d'*Heûdor*. Maréchal en 1702. Président du Conseil de guerre en 1718. Représenta le Connétable au sacre de *Louis XV*, en 1722, mort en 1734. Il est assez mention de lui dans cette histoire ainsi que de *Turenne*.

VILLEROI (*Nicolas de Neuville* Duc de) Gouverneur de *Louis XIV*, en 1646. Maréchal la même année : mort en 1685.

VILLEROI (*François de Neuville* Duc de) fils du précédent, Gouverneur de *Louis XV*. Maréchal en 1693. Son père & lui ont été Chefs du Conseil des finances, titre sans fonction qui leur donnait entrée au Conseil : mort en 1730.

VIVONNE (*Louis-Victor de Rochechouart* Duc de) Gonfalonnier de l'Eglise, Général des Galères, Viceroi de Messine, Maréchal de France en 1675. On ne le compte point comme le premier Maréchal de la Marine, parce qu'il servit longtemps sur terre : mort en 1688.

UXELLES (*Nicolas Châlon du Blé* Marquis d') Maréchal en 1703. Président du Conseil des affaires étrangères en 1718 : mort en 1730.

GRANDS AMIRAUX DE FRANCE,

sous le règne de Louis XIV.

ARmand DE MAILLÉ, Marquis de BREZÉ, Grand-Maitre ; Chef & Surintendant - Général de la Navigation & du Commerce de France en 1643 : tué sur mer d'un coup de canon le 14 Juin 1646.

ANNE D'AUTRICHE Reine Régente, Surintendante des Mers de France en 1646. Elle s'en démit en 1650.

César Duc de VENDOME & de Beaufort, Grand-Maitre & Surintendant - Général de la Navigation & du Commerce de France en 1650.

François de VENDOME Duc de Beaufort, fils de César, tué au combat de Candie le 25 Juin 1679.

Louis de Bourbon Comte de VERMANDOIS, légitimé de France, Amiral au mois d'Aouût 1669, âgé de deux ans : mort en 1683.

Louis-Alexandre de BOURBON, légitimé de France, Comte de TOULOUSE, Amiral en 1683, & mort en 1737.

GÉNÉRAUX DES GALÈRES DE FRANCE,

sous le règne de Louis XIV.

ARmand-Jean du Pleffis Duc de RICHELIEU, Pair de France, en 1643, du vivant de François son père, & se démit de cette Charge en 1661.

François Marquis de CREQUI lui succéda, & se démit en 1669, un an après avoir été nommé Maréchal de France.

Louis-

Louis-Victor de ROCHECHOUART , Comte , puis Duc de VIVONNE , Prince de Tonnai-Charente , en 1669.

Louis de ROCHECHOUART Duc de MORTEMAR , en survivance de son père , mort le 3 Avril 1688.

Louis-Auguste de BOURBON , légitimé de France , Prince de Dombes , Duc du MAINE & d'Aumale , en 1688 , & s'en démit en 1694.

Louis-Joseph Duc de VENDOME , en 1694 , mort en 1712.

René Sire de FROULLAI Comte de TESSÉ , Maréchal de France en 1712 , & s'en démit en 1716.

Le Chevalier d'ORLÉANS , en 1716 , mort en 1748 ; après lui cette Dignité a été réunie à l'Amirauté.

MINISTRES D'ETAT.

G IULIO-MAZARINI , Cardinal , premier Ministre , d'une ancienne famille de Sicile transplantée à Rome , fils de *Pietro Mazarini* & d'*Hortenzia Bufalini* ; né en 1602 ; employé d'abord par le Cardinal *Sacchetti*. Il arrêta les deux armées Française & Espagnole prêtes à se charger auprès de Casal , & fit conclure la paix de Querasque en 1631. Vice-Légat à Avignon & Nonce extraordinaire en France en 1634. Il apaisa les troubles de Savoye en 1640 , en qualité d'Ambassadeur extraordinaire du Roi. Cardinal en 1641 , à la recommandation de *Louis XIII*. Entièrement attaché à la France depuis ce tems là. Admis au Conseil suprême le 5 Décembre 1642 , sous le nom de *Spécial Conseiller*. Il y prit place au dessus du Chancelier. Déclaré seul Conseiller de la Reine Régente pour les affaires ecclésiastiques par le testament de *Louis XIII*. Parain de *Louis XIV* , avec la Princesse de Condé-Montmorenci. Il se désista d'abord de la prééance sur les Princes du Sang , que le Cardinal de Richelieu avait usurpée ; mais il précédait les maisons de Vendôme & de Bourbon.

D

de *Longueville* : après le traité des Pyrénées il prit le pas en lieu riers sur le grand *Condé*. Il n'eut point de lettres-patentes de premier Ministre, mais il en fit les fonctions. On en a expédié pour le Cardinal *Dubois*. *Philippe d'Orléans*, petit-fils de France, a daigné en recevoir après sa régence. Le Cardinal de *Fleury* n'a jamais eu ni la patente ni le titre.

Le Cardinal *Mazarin* mort en 1661.

C H A N C E L I E R S.

CHARLES D'AUBÉPINE, Marquis de Châteauneuf, longtemps employé dans les Ambassades. Garde des Sceaux en 1630, mis en prison en 1633 au château d'Angoulême, où il resta dix ans prisonnier. Garde des Sceaux en 1650, démis en 1651, vécut & mourut dans les orages de la Cour : mort en 1653.

PIERRE SEGUIER, Chancelier, Duc de Villemor, Pair de France. Il apaisa les troubles de la Normandie en 1639. Hazarda sa vie à la journée des Barricades. Il fut toujours fidèle dans un tems où c'était un mérite de ne l'être pas. Il ne contesta point au père du grand *Condé* la préséance dans les cérémonies quand il y assistait avec le Parlement. Homme équitable, savant, aimant les gens de lettres. Il fut le protecteur de l'Académie Française avant que ce corps libre composé des premiers Seigneurs du Royaume & des premiers écrivains, fût en état de n'avoir jamais d'autre protecteur que le Roi : mort à quatre-vingt-quatre ans, en 1672.

MATTHIEU MOLÉ, Premier Président du Parlement de Paris en 1641. Garde des Sceaux en 1651. Magistrat juste & intrépide. Il n'est pas vrai, comme le disent deux nouveaux dictionnaires, que le peuple voulut l'affaffiner ; mais il est vrai qu'il en imposa toujours aux séditieux par son courage tranquille : mort en 1656.

ETIENNE D'ALIGRE, Chancelier en 1674, fils d'un autre *Etienne* Chancelier sous *Louis XIII* : mort en 1677.

MICHEL LE TELLIER, Chancelier en 1677, père de l'illustre Marquis de *Louvois*. Sa mémoire a été honorée d'une oraison funèbre par le grand *Bossuet* : mort en 1687.

LOUIS BOUCHERAT, Chancelier en 1685. Sa devise était un coq sous un Soleil, par allusion à la devise de *Louis XIV*. Les paroles étaient, *Sol reperit vigilem*. mort en 1699.

LOUIS PHELIPPEAUX, Comte de Pontchartrain, descendant de plusieurs Secrétaires d'Etat, Chancelier en 1699. Se retira à l'Institution en 1714 : mort en 1727.

DANIEL-FRANÇOIS VOISIN, mort en 1717, prédécesseur du célèbre D'AGUESSEAU.

SUR-INTENDANS DES FINANCES.

La place de Sur-Intendant était la première au Conseil quand il n'y avait point de premier Ministre. De-là vient que le Cardinal de *Richelieu* fut obligé de briguer en 1623 & 1624 la faveur du Marquis depuis Duc de la *Vieuville*, Sur-Intendant, pour entrer au Conseil.

CLAUDE LE BOUTILLIER, d'abord Sur-Intendant conjointement avec *Claude de Bullion* en 1632. seul en 1640. Ce fut lui qui le premier fit imposer les tailles par les Intendants des finances. Retiré en 1643 : mort en 1652.

NICOLAS BAILLEUL, Marquis de Château-Gontier, Président du Parlement, Sur-Intendant des finances en 1643 jusqu'en 1648 : mort en 1652, plus versé dans la connaissance du barreau que dans celle des finances. Il eut sous lui pour Contrôleur général *Particelli* dit *Emeri*, connu par ses déprédations.

C'était le fils d'un paysan de Sienne, placé par le Cardinal *Mazarin*. Il disait que les Ministres des finances n'étaient faits que pour être maudits. Sur-Intendant en 1648, exilé pour ap-

D ij

païser le peuple. Sur-Intendant depuis une seconde fois pendant six mois.

Eméri imagina bien des sortes d'impôts, de nouveaux Officiers jurés, mesureurs & porteurs de charbon; de mouleurs, chargeurs, & porteurs de bois; de premiers commis de la taille & des ponts & chaussées; de fou pour livre, d'augmentations des gages, de contrôleurs des amendes & des épices &c.

Le même *EMÉRI* fut Sur-Intendant en 1648; mais quelques mois après on le sacrifia à la haine publique en l'exilant.

Le Maréchal Duc de LA MEILLERAYE, Sur-Intendant en 1648. pendant l'exil d'*Eméri*. On avait déjà vu des guerriers dans cette place. Il avait la probité du Duc de *Sully*, mais non pas les ressources. Il vint dans le tems le plus difficile, & le Duc de *Sully* n'avait eu la Sur-Intendance qu'après la guerre civile. Il taxa tous les financiers & tous les traitans. La plupart firent banqueroute, & on ne trouva plus d'argent. Il abandonna la Sur-Intendance en 1649. m. en 1664.

EMÉRI reprit la Sur-Intendance immédiatement après la démission du Maréchal. Un Italien nommé *Tonti* imagina alors les emprunts en rentes viagères, rentes qui de chaque classe sont payées au dernier vivant. Il y en eut pour un million vingt-cinq mille livres annuelles, ce qui forma un revenu prodigieux pour le dernier qui survécut. Invention qui charge l'Etat pour un siècle, mais moins onéreuse que celle des rentes perpétuelles qui chargent l'Etat pour toujours. m. en 1650.

CLAUDE DE MESME Comte D'AVAUX, d'une ancienne maison en Guienne, homme de lettres qui unissait l'esprit & les graces à la science. Plénipotentiaire avec *Servien*; chéri de tous les négociateurs autant que *Servien* en était redouté. Sur-Intendant en 1650. m. la même année.

CHARLES, Marquis Duc de LA VIEUVILLE, le même que le Cardinal de *Richelieu* avait fait chasser du Conseil, & enfermer dans le château d'Amboise en 1624. qui échappé de ce château avait fui en Angleterre, & qui avait été condamné à mort par contumace. Créé Duc & Pair en 1651, & Sur-Intendant la même année. m. en 1653.

RENÉ DE LONGUEIL, Marquis de MAISONS, Président à Mortier. Sur-Intendant en 1651. Il ne le fut qu'un an. On a prétendu qu'il avait bâti pendant cette année le château de Maisons, qui est un des plus beaux de l'Europe ; mais il fut construit un an auparavant. C'est le coup d'essai & le chef-d'œuvre de *François Mansard*, qui était alors un jeune homme & simple maçon. Il y a sur cela une singulière anecdote, que plusieurs personnes ont apprise comme moi du petit-fils du Sur-Intendant. Son hôtel démoli aujourd'hui formait un impasse dans la rue des Prouvaires. Un jour en faisant fouiller dans un ancien petit caveau, il y trouva quarante mille pièces d'or au coin de *Charles IX*. C'est avec cet argent que le château de Maisons fut bâti. m. en 1677.

On voit que les Sur-Intendans se succédaient rapidement dans ces troubles.

ABEL SERVIEN, après avoir négocié la paix de Westphalie avec le Duc de *Longueville* & le Comte d'*Avaux*, & en ayant eu le principal honneur, Sur-Intendant en 1653, conjointement avec *Nicolas Fouquet* ; administra jusqu'à sa mort arrivée en 1659. Mais *Fouquet* eut toujours la principale direction : mort en 1659.

NICOLAS FOUQUET, Marquis de BELLE-ISLE, Sur-Intendant en 1653, quoiqu'il fût Procureur général du Parlement de Paris. On a imprimé par erreur dans le Siècle de *Louis XIV.* qu'il dépensa dix-huit cent mille francs à bâtir son palais de Vaux, aujourd'hui Villars ; c'est une erreur de typographie ; il y prodigua dix-huit millions de son tems, qui en feraient près de trente-six du nôtre.

Le Cardinal MAZARIN depuis son retour en 1653. se faisait donner par le Sur-Intendant vingt-trois millions par an pour les dépenses secrètes. Il achetait à vil prix de vieux billets décriés, & se faisait payer la somme entière. Ce fut ce qui perdit *Fouquet*. Jamais dissipateur des finances royales ne fut plus noble & plus généreux que ce Sur-Intendant. Jamais homme en place n'eut plus d'amis personnels, & jamais homme persécuté ne fut mieux servi dans son malheur. Condamné

cependant au bannissement perpétuel par commissaires en 1664 : mort ignoré en 1680.

Après sa disgrâce la place de Sur-Intendant fut supprimée.

Sous les Sur-Intendans il y avait des Contrôleurs généraux. Le Cardinal *Mazarin* nomma à cette place un étranger Calviniste d'Augsbourg, nommé *Barthelemi Hervart*, qui était son banquier. Cet *Hervart* avait en effet rendu les plus grands services à la Couronne. Ce fut lui qui après la mort du Duc *Bernard de Saxe-Veymar*, donna son armée à la France en avançant tout l'argent nécessaire. Ce fut lui qui retint cette même armée & d'autres régimens dans le service du Roi, lorsque le Vicomte de *Turenne* voulut la faire révolter en 1648. Il avança deux millions cinq cent mille livres de la monnoie d'alors pour la retenir dans le devoir. Deux importans services qui prouvent qu'on n'est le maître qu'avec de l'argent.

Lorsqu'on arrêta le Sur-Intendant *Fouquet*, il prêta encor au Roi cent millions. Il jouait un jeu prodigieux, & perdit souvent cent mille écus dans une séance. Cette profusion l'empêcha d'avoir la première place. Le Roi eut avec raison plus de confiance en *Colbert*. *Hervart* mort simple Conseiller d'Etat en 1676.

Sa famille quitta le Royaume après la révocation de l'Edit de Nantes, & porta des biens immenses dans les pays étrangers.

S E C R É T A I R E S D' E T A T

&

CONTROLEURS GÉNÉRAUX DES FINANCES.

HENRI-AUGUSTE DE LOMÉNIE, Comte de BRIENNE, eut le département des affaires étrangères pendant la minorité de *Louis XIV*. Sa fierté ne lui fit point de tort, parce qu'elle était fondée sur des sentimens d'honneur. Nous avons de lui des mémoires instructifs : mort en 1666.

CLAUDE LE BOUTILLIER DE CHAVIGNI , eut le département de la guerre : mort en 1652.

LOUIS PHELIPPEAUX , Marquis de la Vrillière , le département des affaires du Royaume : mort en 1681.

Son fils du même nom , Secrétaire d'Etat : mort en 1700. Tous deux estimés pour leurs vertus , & aimés pour leur douceur.

HENRI-LOUIS DE LOMÉNIE , Comte de BRIENNE , fils de *Henri-Auguste* , eut la vivacité de son père , mais n'en eut pas les autres qualités. Etant Conseiller d'Etat dès l'âge de seize ans , & destiné aux affaires étrangères , envoyé en Allemagne pour s'instruire , il alla jusqu'en Finlande , & écrivit ses voyages en latin. Il exerça la charge de Secrétaire d'Etat des affaires étrangères à vingt-trois ans ; mais ayant perdu sa femme *Henriette de Chavigni* , il en fut si affligé que son esprit s'aliéna ; on fut obligé de l'éloigner de la société. Le reste de sa vie fut très malheureux. On a déchiré sa mémoire dans les derniers dictionnaires historiques ; on devait montrer de la compassion pour son état & de la considération pour son nom.

HUGUES , Marquis de LYONNE , d'une ancienne maison de Dauphiné , eut les affaires étrangères jusqu'en 1670. On a de lui des mémoires. C'était un homme aussi laborieux qu'aimable : mort en 1671.

JEAN-BATISTE COLBERT s'avança uniquement par son mérite. Il parvint à être Intendant du Cardinal *Mazarin*. S'étant instruit à fond de toutes les parties du gouvernement , & particulièrement des finances , il devint un homme nécessaire dans le délabrement où le Cardinal *Mazarin* , le Sur-Intendant *Fouquet* , & encor plus le malheur des tems , avaient mis les finances. *Louis XIV* le fit travailler secrètement avec lui pour s'instruire. Il perdit *Fouquet* de concert avec le Chancelier *Le Tellier* ; mais il se fit pardonner cet acharnement par l'ordre invariable qu'il mit dans les finances , & par des services dont on ne doit point perdre la mémoire. Contrôleur général en 1664. On peut le regarder comme le fondateur du commerce

& de l'architecture , & le protecteur de tous les arts ; il n'a point négligé l'agriculture , comme on le dit dans tant de livres nouveaux. Son génie & ses soins ne pouvaient négliger cette partie essentielle. On ne peut lui reprocher que d'avoir trop cédé au préjugé qui ne voulait pas que les grains sortissent du Royaume : mort en 1683.

JEAN-BATISTE COLBERT , Marquis de SEIGNELAI , fils du précédent , d'un esprit plus vaste encor que son père , beaucoup plus brillant & plus cultivé. Secrétaire d'Etat de la Marine , qu'il rendit la plus belle de l'Europe : mort en 1690.

CHARLES-COLBERT DE CROISSI , frère du grand *Colbert* , Secrétaire d'Etat des affaires étrangères en 1679 , après plusieurs ambassades glorieuses. Il eut la place de Secrétaire d'Etat d'*Arnauld de Pomponne* ; mais on le place ici pour ne point interrompre la liste des *Colbert* : mort en 1696.

JEAN-BATISTE COLBERT , Marquis de TORCI , fils du précédent ; Secrétaire d'Etat des affaires étrangères à la mort de son père. Il joignit la dextérité à la probité ; ne donna jamais de promesse qu'il ne tint ; fut aimé & respecté des étrangers : mort en 1746.

SIMON ARNAULD DE POMPONE , Secrétaire d'Etat des affaires étrangères en 1671 , homme savant & de beaucoup d'esprit , ainsi que presque tous les *Arnaulds* ; chéri dans la société , & préférant quelquefois les agrémens de cette société aux affaires ; renvoyé en 1679 , & remplacé par le Marquis de CROISSI. Il ne fut point Secrétaire d'Etat toute sa vie , comme le disent les nouveaux dictionnaires historiques ; mais le Roi lui conserva le titre de Ministre d'Etat , avec la permission d'entrer au Conseil , permission dont il n'usa pas : mort en 1699.

MICHEL LE TELLIER , le Chancelier , Secrétaire d'Etat jusqu'en 1666.

FRANÇOIS-MICHEL LE TELLIER , Marquis de LOUVOIS ; le plus grand Ministre de la guerre qu'on eût vu jusqu'alors.
Se.

Secrétaire d'Etat en 1666. Il fut plus estimé qu'aimé du Roi, de la Cour & du public. Il eut le bonheur comme *Colbert* d'avoir des descendans qui ont fait honneur à sa maison, & même des Maréchaux de France. Il n'est pas vrai qu'il mourut subitement au sortir du Conseil, comme on l'a dit dans tant de livres & de dictionnaires. Il prenait des eaux de *Balaruc*, & voulait travailler en les prenant ; cette ardeur indiscrette de travail causa sa mort en 1691.

LOUIS-FRANÇOIS LE TELLIER, Marquis de BARBEZIEUX, fils du Marquis de *Louvois*, Secrétaire d'Etat de la guerre après la mort de son père ; jeune homme qui commença par préférer les plaisirs & le fâste au travail : mort à trente-trois ans en 1701.

BALTHAZAR PHELIPPEAUX DE CHATEAUNEUF, reçu en survivance de son père le Marquis de la *Vrillière* en 1669, exerça en 1676 : mort en 1700.

CLAUDE LE PELLETIER, Président aux Enquêtes, Prévôt des Marchands, homme de bien, modeste, retiré ; travailla au Code du Droit Canon. Cette étude ne paraissait pas le désigner pour successeur du grand *Colbert* ; cependant il le fut en 1683. On dit au Roi qu'il n'était pas propre pour cette place, parce qu'il n'était pas assez dur ; C'est pour cela que je le choisis, répondit *Louis XIV.* Il quitta le Ministère & la Cour au bout de six ans. Toute sa famille a été renommée comme lui pour son intégrité : mort en 1711.

LOUIS PHELIPPEAUX, Comte de Pontchartrain, le même qui fut Chancelier, commença par être premier Président du Parlement de Bretagne. Contrôleur général en 1690 après la retraite du Contrôleur général *Le Pelletier*. Secrétaire d'Etat après la mort du Marquis de *Seignelai* la même année 1690. C'est lui qui soumit toutes les Académies aux Secrétaires d'Etat par les soins de l'Abbé *Bignon*, excepté l'Académie Française qui ne pouvait dépendre que du Roi.

JÉRÔME PHELIPPEAUX, Comte de Pontchartrain, fils du précédent, Secrétaire d'Etat du vivant de son père le Chancelier ; exclus par le Duc d'Orléans à la mort de *Louis XIV.*

Siccle de Louis XIV.

E

MICHEL CHAMILLART , Conseiller d'Etat , Contrôleur général en 1699. Secrétaire d'Etat de la guerre en 1707 , homme modéré & doux ; ne put porter ces deux fardeaux dans des tems difficiles , obligé bientôt de les quitter : mort en 1721.

NICOLAS DESMARETS , Contrôleur général en 1708 , zélé , laborieux , intelligent , ne put réparer les maux de la guerre ; démis après la mort de *Louis XIV* : mort en 1721.

C A T A L O G U E

De la plupart des Ecrivains Français qui ont paru dans le siècle de Louis XIV, pour servir à l'Histoire littéraire de ce tems.

ABADIE (*Jacques*) né en Béarn en 1658 , célèbre par son *Traité de la Religion Chrétienne* ; mais qui fit tort ensuite à cet ouvrage par celui de *l'ouverture des sept sceaux*. Mort en Irlande en 1727.

ABADIE OU LABADIE (*Jean*) né en Guienne en 1610. Jésuite , puis Janséniste , puis Protestant : voulut enfin faire une secte , & s'unir avec la *Bourignon* , qui lui répondit que chacun avait son St. Esprit , & que le sien était fort supérieur à celui d'*Abadie*. On a de lui trente & un volumes de fanatisme. On n'en parle ici que pour montrer l'aveuglement de l'esprit humain. ✠ ne laissa pas d'avoir des disciples : mort à Altena en 1674.

ABLANCOURT (*Nicolas Perrot d'*) d'une ancienne famille du Parlement de Paris , né à Vitri en 1606. Traducteur élégant , & dont on appella chaque traduction *la belle infidèle* : mort pauvre en 1664.

ACHERI (*Luc d'*) Bénédictin , grand & judicieux compilateur , né en 1608 : mort en 1685.

ALEXANDRE (*Noël*) né à Rouen en 1639, Dominicain. Il a fait beaucoup d'ouvrages de Théologie, & disputé beaucoup sur les usages de la Chine contre les Jésuites qui en revenaient : mort en 1724.

AMELOT DE LA HOUSSE (*Nicolas*) né à Orléans en 1634. Ses traductions avec des notes politiques & ses histoires sont fort recherchées ; ses *Mémoires* par ordre alphabétique sont très fautifs. Il est le premier qui ait fait connaître le gouvernement de Venise. Son histoire déplut au Sénat, qui était encor dans l'ancien préjugé qu'il y a des mystères politiques qu'il ne faut pas révéler. On a appris depuis qu'il n'y a plus de mystères, & que la politique consiste à être riche, & à entretenir de bonnes armées. *Amelot* traduisit & commenta le *Prince* de *Machiavel*, livre longtemps cher aux petits Seigneurs qui se disputaient de petits Etats mal gouvernés, devenu inutile dans un tems où tant de grandes Puissances toujours armées étouffent l'ambition des faibles. *Amelot* se croyait le plus grand politique de l'Europe ; cependant il ne fut jamais se tirer de la médiocrité, & il mourut dans la misère ; c'est qu'il était politique par son esprit & non par son caractère : mort en 1706.

AMELOTTE (*Denys*) né en Saintonge en 1606, de l'Oratoire. Il est principalement connu par une assez bonne version du Nouveau Testament : mort en 1678.

AMONTONS (*Guillaume*) né à Paris en 1663, excellent mécanicien : mort en 1699.

ANCILLON (*David*) né à Metz en 1617, Calviniste ; & son fils *Charles* mort à Berlin en 1725, ont eu quelque réputation dans la littérature.

ANSELME, moine Augustin, le premier qui ait fait une histoire généalogique des grands Officiers de la Couronne, continuée & augmentée par du *Fourni* Auditeur des Comptes. On a une notion très vague de ce qui constitue les grands Officiers. On s'imagine que ce sont ceux à qui leur Charge donne le titre de *Grand*, comme *Grand Ecuyer*, *Grand*
E ij

Echanfon. Mais le Connétable, les Maréchaux, le Chancelier, sont grands Officiers, & n'ont point ce titre de *Grand*, & d'autres qui l'ont ne sont point réputés grands Officiers. Les Capitaines des Gardes, les premiers Gentilshommes de la Chambre, sont devenus réellement de grands Officiers, & ne sont pas comptés par le père *Anselme*. Rien n'est décidé sur cette matière, & il y a autant de confusion & d'incertitude sur tous les droits & sur tous les titres en France, qu'il y a d'ordre dans l'administration : mort en 1694.

ARNAULD (*Antoine*) vingtième fils de celui qui plaida contre les Jésuites, Docteur de Sorbonne, né en 1612. Rien n'est plus connu que son éloquence, son érudition & ses disputes, qui le rendirent si célèbre & en même tems si malheureux, selon les idées ordinaires qui mettent le malheur dans l'exil & dans la pauvreté, sans considérer la gloire, les amis & une vieillesse saine, qui furent le partage de cet homme fameux. Il est dit dans le Supplément au *Moréri*, qu'*Arnauld* en 1689, pour avoir les bonnes grâces de la Cour, fit un libelle contre le Roi *Guillaume*, intitulé *le vrai portrait de Guillaume-Henri de Nassau, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwell, nouveau Néron*. Ce stile qui ressemble à celui du père *Garasse*, n'est guères celui d'*Arnauld*. Il ne songea jamais à flatter la Cour. *Louis XIV* eût fort mal reçu un livre si grossièrement intitulé, & ceux qui attribuent cet ouvrage & cette intention au fameux *Arnauld* ne savent pas qu'on ne réussit point à la Cour par des livres : mort à Bruxelles en 1694.

L'auteur du dictionnaire historique, littéraire, critique & Janséniste, dit à l'article *Arnauld*, qu'aussi-tôt que son livre sur la fréquente communion parut, *l'enfer en frémit, & que le Jésuite Nouet fit la première attaque*. Il est difficile de savoir au juste quelle est l'opinion de l'enfer sur un livre nouveau. Et à l'égard des hommes ils ont entièrement oublié le père *Nouet*. Il est très vrai que la plupart des écrits polémiques d'*Arnauld* ne sont plus connus aujourd'hui. C'est le sort de presque toutes les disputes. Le dictionnaire historique, littéraire, critique & Janséniste, s'emporte un peu contre cette vérité, il a raison ; mais l'auteur devrait savoir que les injures

prodiguées au sujet des querelles théologiques sont aujourd'hui aussi méprisées que ces querelles même , & c'est beaucoup dire.

ARNAULD-D'ANDILLY (*Robert*) frère aîné du précédent , né en 1588 , l'un des grands Ecrivains de Port-Royal. Il présenta à *Louis XIV.* , à l'âge de quatre-vingt-cinq ans , sa traduction de *Josèphe* , qui de tous ses ouvrages est le plus recherché. Il fut père de *Simon Arnauld* , Marquis de *Pomponne* , Ministre d'Etat ; & ce Ministre ne put empêcher ni les disputes , ni les disgraces de son oncle le Docteur de Sorbonne : mort en 1674.

AUBIGNAC (*François d'*) né en 1604. Il n'eut jamais de maître que lui-même. Attaché au Cardinal de *Richelieu* , il était l'ennemi de *Corneille*. Sa *Pratique du Théâtre* est encor luë ; mais il prouva par sa tragédie de *Zénobie* , que les connaissances ne donnent pas les talens : mort en 1676.

AUBRI (*Antoine*) né en 1616. On a de lui les vies des Cardinaux de *Richelieu* & de *Mazarin* , ouvrages médiocres , mais dans lesquels on peut s'instruire : mort en 1695. C'est lui qui le premier fit connaître la fourberie de l'auteur du Testament politique du Cardinal de *Richelieu*.

La Comtesse d'AUNOI. Son *Voyage* & ses *Mémoires d'Espagne* , & quelques Romans écrits avec légèreté , lui firent quelque réputation : mort en 1705.

D'AVRIGNI , Jésuite , auteur d'une nouvelle manière d'écrire l'Histoire. On a de lui des *Annales Chronologiques depuis 1601 jusqu'à 1715*. On y voit ce qui s'est passé de plus important dans l'Europe , exactement discuté , & en peu de mots ; les dates sont exactes. Jamais on n'a mieux su discerner le vrai , le faux , & le douteux. Il a fait aussi des *Mémoires Ecclesiastiques* ; mais ils sont malheureusement infectés de l'esprit de parti. *Marcel* & lui ont été tous deux effacés par l'*Histoire Chronologique de France* du Président *Henaut* , l'ouvrage à la fois le plus court & le plus plein que nous ayons en ce genre , & le plus commode pour les lecteurs.

BAILLET (*Adrien*) né près de Beauvais en 1649. Critique célèbre : mort en 1706.

BALUZE (*Etienne*) du Limousin, né en 1631. C'est lui qui a formé le recueil des manuscrits de la bibliothèque de *Colbert*. Il a travaillé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans. On lui doit sept volumes d'anciens monumens. Exilé pour avoir soutenu les prétentions du Cardinal de *Bouillon*, qui se croyait indépendant du Roi, & qui fondait son droit sur ce qu'il était né d'une maison souveraine dans le tems que la récompense de la perte de Sedan n'avait pas encor été consommée : mort en 1718.

BALZAC (*Jean-Louis*) né en 1594. Homme éloquent, & le premier qui fonda un prix d'éloquence. Il eut le brevet d'Historiographe de France & de Conseiller d'Etat, qu'il appelait de magnifiques bagatelles. La langue Française lui a une très grande obligation. Il donna le premier du nombre & de l'harmonie à la prose. Il eut de son vivant tant de réputation, qu'un nommé *Goulu* Général des Feuillans écrivit contre lui deux volumes d'injures : mort en 1654.

BARATIER, le plus singulier peut-être de tous les enfans célèbres. Il doit être compté parmi les Français, quoique né en Allemagne. Son père était un prédicant réfugié. Il fut le Grec à six ans, & l'Hébreu à neuf. C'est à lui que nous devons la traduction des voyages du Juif *Benjamin* de *Tudelle* avec des dissertations curieuses. Le jeune *Baratier* était déjà savant en histoire, en philosophie, en mathématique. Il étonna tous ceux qui le connurent pendant sa vie, & en fut regretté à sa mort ; il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il fut ravi au monde.

BARBEIRAC (*Jean*) né à Béziers en 1674. Calviniste, Professeur en Droit & en Histoire à Lausanne, traducteur & commentateur de *Puffendorff* & de *Grotius*. Il semble que ces *Traitéz du Droit des Gens, de la Guerre & de la Paix*, qui n'ont jamais servi ni à aucun Traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à assurer le droit d'aucun homme, soient une consolation pour les peuples, des maux qu'ont fait la politique & la force. Ils donnent l'idée de la justice, comme on a les portraits des personnes célèbres qu'on ne peut voir : mort en 1729.

BARBIER DAUCOURT (*Jean*) connu chez les Jésuites sous le nom de *l'Avocat Sacrus*, & dans le monde par sa *Critique des entretiens du Père Bouhours*, & par l'excellent plaidoyer pour un homme innocent appliqué à la question. Il fut longtemps protégé par *Colbert*, qui le fit Contrôleur des bâtimens du Roi ; mais ayant perdu son protecteur, il mourut dans la misère en 1694.

BARBIER (*Mademoiselle*) a fait quelques tragédies.

BARON (*Michel*) On ne croit pas que les pièces qu'il donna sous son nom soient de lui. Son mérite plus reconnu était dans la perfection de l'art du comédien, perfection très rare, & qui n'appartint qu'à lui. Cet art demande tous les dons de la nature, une grande intelligence, un travail assidu. Voilà pourtant ce qu'on s'obstine à mépriser. Les Prédicateurs venaient souvent à la comédie dans une loge grillée étudier *Baron*, & de-là ils allaient déclamer contre la comédie. C'est la coutume, que les Confesseurs exigent des comédiens mourans, qu'ils renoncent à leur profession. *Baron* avait quitté le théâtre en 1691, par dégoût. Il y avait remonté en 1720, à l'âge de soixante-huit ans, & il y fut encor admiré jusqu'en l'année 1729. Il était alors âgé de près de soixante & dix-huit ans ; il se retira encor, & mourut la même année, en protestant qu'il n'avait jamais eu le moindre scrupule d'avoir déclamé devant le public les chefs-d'œuvre de génie & de morale des grands auteurs de la nation ; & que rien n'est plus impertinent que d'attacher de la honte à réciter ce qu'il est glorieux de composer.

BARREAUX (*Jacques de la Vallée Seigneur des*) est connu des gens de lettres & de goût par plusieurs petites pièces de vers agréables dans le goût de *Sarazin* & de *Chapelle*. Il était Conseiller au Parlement. On fait qu'ennuyé d'un procès dont il était rapporteur, il paya de son argent ce que le demandeur exigeait, jeta le procès au feu, & se démit de sa charge. Ses petites pièces de poésie sont encor entre les mains des curieux ; elles sont toutes assez hardies. La voix publique lui attribua un sonnet aussi médiocre que fameux, qui finit par ces vers :

Tonne, frappe , il est tems , ren - moi guerre pour guerre ,
 J'adore en pécissant la raison qui t'aigrit ;
 Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre ,
 Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus - Christ ?

Il est très faux que ce sonnet soit de *Des-Barreaux* , il était très fâché qu'on le lui imputât. Il est de l'Abbé de *Lavau* , qui était alors jeune & inconfidéré ; j'en ai vu la preuve dans une lettre de l'Abbé de *Lavau* à l'Abbé *Servien*. *Des-Barreaux* mort en 1674.

BASNAGE (*Jacques*) né à Rouen en 1653. Calviniste , Pasteur à la Haie , plus propre à être Ministre d'Etat que d'une paroisse. De tous ses livres , son *Histoire des Juifs* , celles des *Provinces-Unies* & de l'*Eglise* , sont les plus estimés. Les livres sur les affaires du tems meurent avec les affaires ; les ouvrages d'une utilité générale subsistent : mort en 1723.

BASNAGE DE BEAUVAL (*Henri*) de Rouen , Avocat en Hollande , mais encor plus philosophe , qui a écrit de la *tolérance des Religions*. Il était laborieux ; & nous avons de lui le *Dictionnaire de Purgatoire* augmenté : mort en 1710.

BASSOMPIERRE (*François* Maréchal de) Quoique ses mémoires appartiennent au siècle précédent , on peut le compter dans cette liste , étant mort en 1646.

BAUDRAN (*Michel*) né à Paris en 1633 , Géographe , mais moins estimé que *Samson* : mort en 1700.

BAYLE (*Pierre*) né au Carlat dans le Comté de Foix en 1647 , retiré en Hollande plutôt comme philosophe que comme Calviniste , persécuté pendant sa vie par *Jurieu* , & après sa mort par les ennemis de la philosophie. S'il avait prévu combien son *Dictionnaire* serait recherché , il l'aurait rendu encor plus utile , en retranchant les noms obscurs , & en y ajoutant plus de noms illustres. C'est par son excellente manière de raisonner qu'il est surtout recommandable , non par sa manière d'écrire trop souvent diffuse , lâche , incorrecte , & d'une familiarité qui tombe quelquefois dans la bassesse ; Dialecticien
ad.

admirable , plus que profond philosophe : il ne savait presque rien en physique. Il ignorait les découvertes du grand *Newton*. Presque tous les articles philosophiques supposent ou combattent un Cartésianisme qui ne subsiste plus. Il ne connaissait d'autre définition de la matière que l'étendue. Ses autres propriétés reconnues ou soupçonnées ont fait naître enfin la vraie philosophie. On a eu des démonstrations nouvelles , & des doutes nouveaux : de sorte qu'en plus d'un endroit le sceptique *Bayle* n'est pas encor assez sceptique. Il a vécu & il est mort en sage. *Des-Maiseaux* a écrit sa vie en un gros volume ; elle ne devait pas contenir six pages : la vie d'un Ecrivain sédentaire est dans ses écrits : mort en 1706.

Il ne faut jamais oublier la persécution que le fanatique *Jurieu* suscita dans un pays libre à ce philosophe. Il arma contre lui le Consistoire Calviniste sous plusieurs prétextes , & surtout à l'occasion du fameux article de *David*. *Bayle* avait fortement relevé les excès , les trahisons & les barbaries que ce Prince Juif avait commises dans les tems où la grace de DIEU l'abandonnait. Il n'eut pas été indécent à ce Consistoire d'engager *Bayle* à célébrer ce Prince Juif qui fit une si belle pénitence , & qui obtint de DIEU que soixante & dix mille de ses sujets mourussent de la peste pour expier le crime de leur Roi , qui avait osé faire le dénombrement du peuple. Mais ce qui doit être soigneusement observé , c'est que ces Pasteurs dans leur censure le reprennent d'avoir quelquefois donné des éloges à des Papes gens de bien , & lui enjoignent de ne jamais justifier aucun Pape , parce que , disent-ils expressément , ils ne font pas de leur Eglise. Ce trait est un de ceux qui caractérisent le mieux l'esprit de parti. Au reste on a voulu continuer son dictionnaire ; mais on n'a pu l'imiter. Les continuateurs ont cru qu'il ne s'agissait que de compiler. Il fallait avoir le génie & la dialectique de *Bayle* pour oser travailler dans le même genre.

BEAUMONT DE PÉRÉFIXE (*Hardouin*) Précepteur de *Louis XIV*, Archevêque de Paris. Son *Histoire de Henri IV* qui n'est qu'un abrégé, fait aimer ce grand Prince , & est propre à former un bon Roi. Il la composa pour son élève. On crut

Siècle de *Louis XIV*. F

que *Mézerai* y avait eu part : en effet il s'y trouve beaucoup de ses manières de parler ; mais *Mézerai* n'avait pas ce stile touchant & digne en plusieurs endroits du Prince dont *Pérefixe* écrivait la vie , & de celui à qui il l'adressait. Les excellens conseils qui s'y trouvent pour gouverner par soi-même , ne furent insérés que dans la seconde édition après la mort du Cardinal *Maçarin*. On apprend d'ailleurs à connaître *Henri IV* beaucoup plus dans cette histoire que dans celle de *Daniel* , écrite un peu sèchement , & où il est trop parlé du Père *Coton* , & trop peu des grandes qualités de *Henri IV* & des particularités de la vie de ce bon Roi. *Pérefixe* émeut tout cœur né sensible , & fait adorer la mémoire de ce Prince , dont les faiblesses n'étaient que celles d'un homme aimable , & dont les vertus étaient celles d'un grand-homme : mort en 1670.

DE BEAUSOBRE (*Isaac*) né à Niort en 1659 , d'une maison distinguée dans la profession des armes , l'un de ceux qui ont fait honneur à leur patrie qu'ils ont été forcés d'abandonner. Son *Histoire du Manichéisme* est un des livres les plus profonds , les plus curieux & les mieux faits. On y développe cette Religion philosophique de *Manès* , qui était la suite des dogmes de l'ancien *Zoroastre* & de l'ancien *Hermès* , Religion qui séduisit longtems *St. Augustin*. Cette histoire est enrichie de connaissances de l'antiquité ; mais enfin ce n'est) comme tant d'autres livres moins bons) qu'un recueil des erreurs humaines : mort à Berlin en 1738.

BENSERADE (*Isaac* de) né en Normandie en 1612. Sa petite maison de Gentilli , où il se retira sur la fin de sa vie , était remplie d'inscriptions en vers , qui valaient bien ses autres ouvrages. C'est dommage qu'on ne les ait pas recueillies : mort en 1691.

BERGIER (*Nicolas*) a eu le titre d'Historiographe de France ; mais il est plus connu par sa curieuse *Histoire des grands chemins de l'Empire Romain* , surpassés aujourd'hui par les nôtres en beauté , mais non pas en solidité. Son fils mit la dernière main à cet ouvrage utile , & le fit imprimer sous *Louis XIV.* mort en 1623.

BERNARD (*Mademoiselle*) auteur de quelques pièces de théâtre, conjointement avec le célèbre *Bernard de Fontenelle*, qui a fait presque tout le *Brutus*. Il est bon d'observer que la *Fable allégorique de l'imagination & du bonheur*, qu'on a imprimée sous son nom, est de l'Evêque de Nîmes la *Parisière* successeur de *Fléchier*.

BERNARD (*Jacques*) de Dauphiné, né en 1658. Savant littérateur. Ses Journaux ont été estimés : mort en Hollande en 1718.

BERNIER (*François*) surnommé le *Mogol*, né à Anvers vers l'an 1625. Il fut huit ans Médecin de l'Empereur des Indes. Ses *Voyages* son curieux. Il voulut avec *Gassendi* renouveler en partie le système des atomes d'*Epicure*, en quoi certes il avait très grande raison ; les espèces ne pouvant être toujours reproduites les mêmes, si les premiers principes ne sont invariabiles : mais alors les romans de *Descartes* prévalaient : mort en vrai philosophe en 1688.

L'Abbé LE BEUF né en 1687. L'un des plus savans hommes dans les détails de l'Histoire de France. Il aurait été employé par un *Colbert*, mais il vint trop tard : mort en 1750.

BIGNON (*Jérôme*) né en 1590. Il a laissé un plus grand nom que de grands ouvrages. Il n'était pas encor du bon tems de la littérature. Le Parlement, dont il fut Avocat général, chérit avec raison sa mémoire : mort en 1656.

BILLAUT (*Adam*) connu sous le nom MAITRE ADAM, menuisier de Nevers. Il ne faut pas oublier cet homme singulier, qui sans aucune littérature devint Poète dans sa boutique. On ne peut s'empêcher de citer de lui ce rondeau, qui vaut mieux que beaucoup de rondeaux de *Benferade*.

Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient comme un paralitique,
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Preu-moi deux brocs d'un fin jus de farment ;

F ij

Puis li comment on le met en pratique.
 Prends-en deux doigts, & bien chauds les applique
 Sur l'épiderme où la douleur te pique ;
 Et tu boiras le reste promptement,
 Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique ;
 Car je te fais un serment authentique ,
 Que si tu crains ce doux médicament ,
 Ton Médecin pour ton soulagement
 Fera l'essai de ce qu'il communique ,
 Pour te guérir.

Il eut des pensions du Cardinal de Richelieu & de Gaston frère de *Louis XIII* : mort en 1662.

BOCHART (*Samuel*) né à Rouen en 1599. Calviniste , un des plus savans hommes de l'Europe dans les langues & dans l'Histoire. Il fut un de ceux qui allèrent en Suède instruire & admirer la Reine *Christine* : mort en 1667.

BOILEAU DESPRÉAUX (*Nicolas*) de l'Académie , né au village de Crone auprès de Paris en 1636. Il essaya du Barreau , & ensuite de la Sorbonne. Dégouté de ces deux chicanes , il ne se livra qu'à son talent , & devint l'honneur de la France. On a tant commenté ses ouvrages , on a chargé ces commentaires de tant de minuties , que tout ce qu'on pourrait dire ici serait superflu.

On fera seulement une remarque qui parait essentielle , c'est qu'il faut distinguer soigneusement dans ses vers ce qui est devenu proverbe , d'avec ce qui mérite de devenir maxime. Les maximes sont nobles , sages & utiles , elles sont faites pour les hommes d'esprit & de goût , pour la bonne compagnie. Les proverbes ne sont que pour le vulgaire , & l'on sait que le vulgaire est de tous les états.

Pour paraître honnête homme en effet il faut l'être.
 On ne verra dormir au branle de sa roue.

(*La roue de la fortune.*)

Chaque âge a son esprit , ses plaisirs & ses mœurs.

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Voilà ce que l'on doit appeller des maximes dignes des honnêtes gens. Mais pour des vers tels que ceux-ci :

J'appelle un chat un chat , & Rolet un fripon.
Va-t-en chercher ton pain de cuisine en cuisine.
Quand je veux dire blanc , la quinteuse dit noir.
Aimez-vous la muscade ? on en a niais partout.
La raison dit Virgile , & la rime Quinaut.

Ce sont là plutôt des proverbes du peuple que des vers dignes d'être retenus par les connaisseurs.

BOILEAU (Gilles) né à Paris en 1631 , frère aîné du fameux Boileau. Il a fait quelques traductions qui valent mieux que ses vers : mort en 1669.

BOILEAU (Jacques) autre aîné de Despréaux , Docteur de Sorbonne : esprit bizarre , qui a fait des livres bizarres écrits dans un Latin extraordinaire , comme *l'Histoire des Flagellans* , *les Attouchemens impudiques* , *les Habits des Prêtres* , &c. mort en 1716.

BOINDIN (Nicolas) Trésorier de France & Procureur général de sa compagnie , de l'Académie des Belles-Lettres , connu par d'excellentes recherches sur les théâtres anciens , & sur les tribus Romaines ; par la jolie comédie du *Port de Mer*. C'était un critique dur ; le dictionnaire historique & Janséniste le traite d'Athée. Il n'a jamais rien écrit sur la Religion. Pourquoi insulter ainsi à la mémoire d'un Magistrat que les auteurs de ce dictionnaire sont point connu ? mort en 1753.

BOISROBERT (François LE METEL) plus célèbre par sa faveur auprès du Cardinal de Richelieu , & par sa fortune , que par son mérite. Il composa dix-huit pièces de théâtre , qui ne réussirent guères qu'auprès de son patron : mort en 1662.

BOIVIN (*Jean*) né en Normandie en 1633, frère de *Louis Boivin*, & utile comme lui pour l'intelligence des beautés des auteurs Grecs : mort en 1726.

L'Abbé DU BOS. Son *Histoire de la Ligue de Cambrai* est profonde, politique, intéressante ; elle fait connaître les usages & les mœurs du tems, & est un modèle en ce genre. Tous les artistes lisent avec fruit ses *Réflexions sur la Poésie, la Peinture & la Musique*. C'est le livre le plus utile qu'on ait jamais écrit sur ces matières chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs & beaucoup de réflexions vraies, nouvelles & profondes. Ce n'est pas un livre méthodique ; mais l'auteur pense & fait penser. Il ne savait pourtant pas la musique ; il n'avait jamais pu faire de vers, & n'avait pas un tableau. Mais il avait beaucoup vu, entendu & réfléchi : mort en 1742.

BOSSU (*René LE*) né à Paris en 1631. Chanoine régulier de Ste. Geneviève. Il voulut concilier *Aristote* avec *Descartes* ; il ne savait pas qu'il fallait les abandonner l'un & l'autre. Son *Traité sur le Poème épique* a beaucoup de réputation, mais il ne fera jamais de Poètes : mort en 1680.

BOSSUET (*Jacques Benigne*) de Dijon, né en 1627. Evêque de Condom, & ensuite de Meaux. On a de lui cinquante-un ouvrages ; mais ce sont ses *Oraisons funèbres*, & son *Discours sur l'Histoire universelle*, qui l'ont conduit à l'immortalité. On a imprimé plusieurs fois que cet Evêque a vécu marié ; & *St. Hyacinthe*, connu par la part qu'il eut à la plaisanterie de *Matanassus*, a passé pour son fils ; mais il n'y en a jamais eu la moindre preuve. Une famille considérée dans Paris, & qui produit des personnes de mérite, assure qu'il y eut un contrat de mariage secret entre *Bossuet* encor très jeune, & *Mlle des-Vieux* ; que cette Dlle fit le sacrifice de sa passion & de son état à la fortune que l'éloquence de son amant devait lui procurer dans l'Eglise ; qu'elle consentit à ne jamais se prévaloir de ce contrat, qui ne fut point suivi de la célébration ; que *Bossuet* cessant ainsi d'être

son mari , entra dans les Ordres ; & qu'après la mort du Prélat , ce fut cette même famille qui régla les reprises & les conventions matrimoniales. Jamais cette Dlle n'abusa , dit cette famille , du secret dangereux qu'elle avait entre les mains. Elle vécut toujours l'amie de l'Evêque de Meaux dans une union sévère & respectée. Il lui donna de quoi acheter la petite terre de Mauléon à cinq lieues de Paris. Elle prit alors le nom de *Mauléon* , & a vécu près de cent années. Au reste on prétend que ce grand-homme avait des sentimens philosophiques différens de sa Théologie , à peu près comme un savant Magistrat , qui jugeant selon la lettre de la loi , s'élèverait quelquefois en secret au-dessus d'elle par la force de son génie : mort en 1704.

BOUCHENU DE VALBONNAIS (*Jean Pierre*) né à Grenoble en 1651. Il voyagea dans sa jeunesse , & se trouva sur la flotte d'Angleterre à la bataille de Solbaye. Il fut depuis premier Président de la Chambre des Comptes du Dauphiné. Sa mémoire est chère à Grenoble pour le bien qu'il fit , & aux gens de lettres pour ses grandes recherches. Ses *Mémoires sur le Dauphiné* furent composés dans le tems qu'il était aveugle , & sur les lectures qu'on lui faisait : mort en 1730.

BOUDIER , auteur de quelques vers naturels. Il fit en mourant à quatre-vingt-six ans son épitaphe :

J'étais Poète , Historien ;
Et maintenant je ne suis rien.

BOUHIER , Président du Parlement de Dijon. Son érudition l'a rendu célèbre. Il a traduit en vers Français quelques morceaux d'anciens poètes Latins. Il pensait qu'on ne doit pas les traduire autrement ; mais ses vers font voir combien c'est une entreprise difficile.

BOUHOURS (*Dominique*) Jésuite , né à Paris en 1628. La Langue & le bon goût lui ont beaucoup d'obligations ! Il a fait quelques bons ouvrages , dont on fait de bonnes critiques ; *ex privatis odiis respublica crescit*.

La vie de *St. Ignace de Loyola* qu'il composa , n'a pas beau-

coup réusfi chez les gens du monde , & celle de *St. François Xavier* a effuï des contradictions ; mais les *Remarques sur la Langue* , & surtout la *Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit* , seront toûjours utiles aux jeunes gens qui voudront se former le goût : il leur enseigne à éviter l'enflure , l'obscurité , le recherché , & le faux : s'il juge trop sévèrement en quelques endroits le *Tasse* & d'autres auteurs Italiens , il les condamne souvent avec raison. Son stile est pur & agréable. Ce petit livre de la *manière de bien penser* blessa les Italiens , & devint une querelle de nation ; on sentait que les opinions de *Bouhours* appuyées de celles de *Boileau* , pouvaient tenir lieu de loix. Le Marquis *Orfi* , & quelques autres composèrent deux très gros volumes pour justifier quelques vers du *Tasse*.

Remarquons que le Père *Bouhours* ne serait guère en droit de reprocher des pensées fausses aux Italiens , lui qui compare *Ignace de Loyola* à *César* , & *François Xavier* à *Alexandre* , s'il n'était tombé rarement dans ces fautes.

BOUILLAUD (*Ismaël*) de Loudun , né en 1605 , savant dans l'histoire & dans les mathématiques : mort en 1694.

Le Comte de BOULAINVILLIERS , de la maison de *Crouy* , le plus savant Gentilhomme du Royaume dans l'histoire , & le plus capable d'écrire celle de France , s'il n'avait pas été trop systématique. Il appelle le gouvernement féodal le *chef-d'œuvre de l'esprit humain*. Il regrette les tems , où les peuples esclaves de petits Tyrans ignorans & barbares , n'avaient ni industrie , ni commerce , ni propriété ; & il croit qu'une centaine de Seigneurs , oppresseurs de la terre & ennemis d'un Roi , composaient le plus parfait des Gouvernemens. Malgré ce système , il était excellent citoyen , comme , malgré son faible pour l'Astrologie judiciaire , il était philosophe , de cette philosophie , qui compte la vie pour peu de chose , & qui méprise la mort. Ses écrits , qu'il faut lire avec précaution , sont profonds & utiles. On a imprimé à la fin de ses ouvrages un gros mémoire pour rendre le Roi de France plus riche que tous les autres Monarques ensemble. Il est évident que cet ouvrage n'est pas du Comte de *Boulainvilliers* : mort vers l'an 1720.

BOUR-

BOURDALOUE, né à Bourges en 1632, Jésuite. Le premier modèle des bons Prédicateurs en Europe : mort en 1704.

BOURSAULT (Edmond) né en Bourgogne en 1638. Ses Lettres à Babet, estimées de son tems, sont devenues, comme toutes les Lettres dans ce goût, l'amusement des jeunes Provinciaux. On jouë encores la comédie d'*Esopé* : mort en 1701.

BOURSEIS (Amable) né en Auvergne en 1606. Auteur de plusieurs ouvrages de politique & de controverse. *Silhon* & lui sont soupçonnés d'avoir composé le *Testament politique* attribué au Cardinal de Richelieu : mort en 1672.

BOURSIER (Laurent) de la société de Sorbonne, né en 1679, auteur du fameux livre de *l'action de Dieu sur les créatures*, ou de la *prémotion physique*. C'est un ouvrage profond par les raisonnemens, fortifié par beaucoup d'érudition, & orné quelquefois d'une grande éloquence. Mais l'attachement à certains dogmes peut ravir à ce célèbre écrit beaucoup de sa solidité & de sa force. L'auteur ressemble à un homme d'Etat qui en voulant établir des loix générales les corrompt par des intérêts de famille. Il est trop difficile d'allier les systèmes sur la grace avec le grand système de l'action éternelle & immuable de Dieu sur tout ce qui existe. Il faut avouer qu'il n'y a que deux manières philosophiques d'expliquer la machine du monde ; ou Dieu a ordonné une fois, & la nature obéit toujours ; ou Dieu donne continuellement à tout, l'être, & toutes les modifications de l'être ; un troisième parti est inexplicable.

Il est dit dans le nouveau dictionnaire historique, littéraire, critique, & Janséniste, que *Boursier semblable à l'aigle, s'élève en haut, & trempe sa plume dans le sein de DIEU*. On ne voit pas trop comment DIEU peut servir de cornet à Mr. Boursier. Voilà la première fois qu'on ait comparé DIEU à la bouteille à l'encre : mort en 1747.

BREBEUF (Guillaume) né en Normandie en 1638. Il est connu par sa traduction de la *Pharsale* ; mais on ignore communément qu'il a fait le *Lucaïn travesti* : mort en 1661.

Siècle de Louis XIV.

G

BRETEUIL (*Gabrielle-Emilie*) Marquise du Châtelet, née en 1706. Elle a éclairci *Leibnitz*, traduit & commenté *Newton*, mérite fort inutile à la Cour, mais révééré chez toutes les nations qui se piquent de savoir, & qui ont admiré la profondeur de son génie & son éloquence. De toutes les femmes qui ont illustré la France, c'est celle qui a eu le plus de véritable esprit, & qui a moins affecté le bel esprit : morte en 1749.

BRIENNE (*Henri-Auguste de Loménie de*) Secrétaire d'Etat. Il a laissé des *Mémoires*. Il serait utile que les Ministres en écrivissent, mais tels que ceux qui sont rédigés depuis peu sous le nom du Duc de Sully : mort en 1666.

L'Abbé DE BRUEYS, né en Languedoc en 1639. Dix volumes de controverse qu'il a faits, auraient laissé son nom dans l'oubli ; mais la petite comédie du *Grondeur*, supérieure à toutes les farces de *Molière*, & celle de l'*Avocat Patelin*, ancien monument de la vraie naïveté Gauloise qu'il rajeunit, le feront connaître tant qu'il y aura en France un théâtre. *Palaprat* l'aida dans ces deux jolies pièces. Ce sont les seuls ouvrages de génie que deux auteurs ayent jamais composés ensemble : mort en 1723.

On croit devoir relever ici un fait très singulier qui se trouve dans un *Recueil d'Anecdotes Littéraires*, 1750. chez *Durand*, tome second, page 369. Voici les paroles de l'auteur ; *Les amours de Louis XIV ayant été joués en Angleterre, Louis XIV voulut faire jouer aussi celles du Roi Guillaume. L'Abbé Brueys fut chargé par Mr. de Torci de faire la pièce ; mais quoiqu'applaudie, elle ne fut pas jouée.*

Remarquez que ce *Recueil d'Anecdotes*, qui est rempli de pareils contes, est imprimé avec approbation & privilège ; jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* sur aucun théâtre de Londres ; & on sait que le Roi *Guillaume* n'eut jamais de maîtresse. Quand il en aurait eu, *Louis XIV* était trop attaché aux bienséances pour ordonner qu'on fit une comédie des amours de *Guillaume*. Mr. de *Torci* n'était pas homme à proposer une chose si impertinente. Enfin l'Abbé *Brueys* ne songea jamais à composer ce ridicule ouvrage qu'on lui attribue.

On ne peut trop répéter que la plupart de ces recueils d'anecdotes , de ces *ana* , de ces mémoires secrets , dont le public est inondé , ne sont que des compilations faites au hazard par des écrivains mercenaires.

LA BRUIÈRE (*Jean*) né à Dourdan en 1644. Il est certain ; qu'il peignit dans ses *Caractères* des personnes connues & considérables. Son livre a fait beaucoup de mauvais imitateurs. Ce qu'il dit à la fin contre les Athées est estimé ; mais quand il se mêle de théologie , il est au-dessous même des théologiens : mort en 1696.

BRUMOY , Jéuite. Son *Théâtre des Grecs* passe pour le meilleur ouvrage qu'on ait en ce genre. Il a prouvé par ses poésies , qu'il est bien plus aisé de traduire & de louer les anciens , que d'égaliser par ses propres productions les grands modernes. On peut d'ailleurs lui reprocher de n'avoir pas assez senti la supériorité du théâtre Français sur le Grec , & la prodigieuse différence qui se trouve entre le *Misanthrope* & les *Grenouilles*.

BRUN (*Pierre LE*) né à Aix en 1661 , de l'Oratoire. Son livre critique des *Pratiques superstitieuses* , a été recherché ; mais c'est un Médecin qui ne parle que de très peu de maladies , & qui est lui-même malade : mort en 1729.

BUFFIER (*Claude*) Jéuite. Sa *Mémoire artificielle* est d'un grand secours pour ceux qui veulent avoir les principaux faits de l'histoire toujours présens à l'esprit. Il a fait servir les vers (je ne dis pas la poésie) à leur premier usage , qui était d'imprimer dans la mémoire des hommes les événemens dont on voulait garder le souvenir : mort en 1737.

BUSSY RABUTIN (*Roger Comte de*) né dans le Nivernois en 1618. Il écrivit avec pureté. On connaît ses malheurs & ses ouvrages. Ses *Amours des Gaules* passent pour un ouvrage médiocre dans lequel il n'imita *Pétrone* que de fort loin. La manie des Français a été longtems de croire que toute l'Europe devait s'occuper de leurs intrigues galantes. Vingt courtisans ont écrit l'histoire de leurs amours à peine lus

des femmes de chambre de leurs maîtresses : mort à Autun en 1693.

Le Chevalier de CAILLY, qui n'est connu que sous le nom d'*Acceilly*, était attaché au Ministre *Colbert*. On ignore le tems de sa naissance & de sa mort. Il y a de lui un recueil de quelques centaines d'épigrammes, parmi lesquelles il y en a beaucoup de mauvaises, & quelques-unes de jolies. Il écrit naturellement, mais sans aucune imagination dans l'expression.

CALMET, Bénédictin, né en 1672. Rien n'est plus utile que la compilation de ses recherches sur la Bible. Les faits y sont exacts, les citations fidèles. Il ne pense point, mais en mettant tout dans un grand jour, il donne beaucoup à penser : mort en 1757.

CALPRENÈDE (*Gautier de la*) né à Cahors vers l'an 1612. Gentilhomme ordinaire du Roi. Ce fut lui qui mit les longs romans à la mode. Le mérite de ces romans consistait dans des aventures dont l'intrigue n'était pas sans art, & qui n'étaient pas impossibles, quoiqu'elles fussent presque incroyables. Le *Boiardo*, l'*Arioste*, le *Tasse*, au contraire, avaient chargé leurs romans poétiques de fictions qui sont entièrement hors de la nature : mais les charmes de leur poésie, les beautés innombrables de détail, leurs allégories admirables, sur-tout celles de l'*Arioste*, tout cela rend ces poèmes immortels ; & les ouvrages de la *Calprenède*, ainsi que les autres grands romans, sont tombés. Ce qui a contribué à leur chute, c'est la perfection du Théâtre. On a vû dans les bonnes tragédies, & dans les opéra, beaucoup plus de sentimens qu'on n'en trouve dans ces énormes volumes : ces sentimens y sont bien mieux exprimés, & la connaissance du cœur humain beaucoup plus approfondie. Ainsi *Racine* & *Quinault* qui ont un peu imité le stile de ces romans, les ont fait oublier en parlant au cœur un langage plus vrai, plus tendre, & plus harmonieux : mort en 1663.

CAMPISTRON (*Jean*) né à Toulouse en 1656, élève & imitateur de *Racine*. Le Duc de *Vendôme*, dont il fut Secré-

taire, fit sa fortune, & le comédien *Baron* une partie de sa réputation. Il y a des choses touchantes dans ses pièces : elles sont faiblement écrites ; mais au moins le langage est assez pur ; & après lui on a tellement négligé la langue dans les pièces de Théâtre, qu'on a fini par écrire d'un stile entièrement barbare. C'est ce que *Boileau* déplorait en mourant : mort en 1723.

DU CANGE (*Charles du Fresne*) né à Amiens en 1610. On fait combien ses deux *Glossaires* sont utiles pour l'intelligence de tous les usages du bas Empire & des siècles suivans. On est effrayé de l'immensité de ses connaissances & de ses travaux. De pareils hommes méritent notre éternelle reconnaissance après ceux qui on fait servir leur génie à nos plaisirs. Il fut un de ceux que *Louis XIV*, récompensa : mort en 1688.

CASSANDRE a rendu, aussi-bien que *Dacier*, plus de service à la réputation d'*Aristote*, que tous les prétendus philosophes ensemble. Il traduisit la Rhétorique, aussi-bien que *Dacier* a traduit la Poétique de ce fameux Grec. On ne peut s'empêcher d'admirer *Aristote*, & le siècle d'*Alexandre*, quand on voit que le Précepteur de ce grand-homme, tant décrié sur la Physique, a connu à fond tous les principes de l'Eloquence & de la Poésie. Où est le physicien de nos jours chez qui on puisse apprendre à composer un discours & une tragédie ? *Cassandre* vécut & mourut dans la plus grande pauvreté. Ce fut la faute non pas de ses talens, mais de son caractère intraitable, farouche & solitaire. Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent à se plaindre que d'eux-mêmes.

CASSINI (*Jean Dominique*) né dans le Comté de Nice en 1625, appellé par *Colbert* en 1666. Il a été le premier des astronomes de son tems ; mais il commença comme les autres par l'Astrologie. Puisqu'il fut naturalisé en France, qu'il s'y maria, qu'il y eut des enfans, & qu'il est mort à Paris, on doit le compter au nombre des Français. Il a immortalisé son nom par sa *Méridienne de St. Pétrone* à Boulogne : elle servit à faire voir les variations de la vitesse du mouvement de la Terre.

autour du Soleil. Il fut le premier qui montra, par la paralaxe de *Mars*, que le Soleil doit être au moins à trente-trois millions de lieues de la terre. Il prédit le chemin que devait tenir la comète de 1664. C'est lui qui découvrit cinq satellites de *Saturne* : *Huyghens* n'en avait apperçu qu'un ; & cette découverte de *Cassini* fut célébrée par une médaille dans l'histoire métallique de *Louis XIV* : mort en 1712.

CATROU, né en 1659. Jésuite. Il a fait avec le Père *Rouillé* vingt tomes de *l'Histoire Romaine*. Ils ont cherché l'éloquence, & n'ont pas trouvé la précision : mort en 1737.

DU CERCEAU (*Jean-Antoine*) né en 1670. Jésuite. On trouve dans ses poésies Françaises, qui sont du genre médiocre, quelques vers naïfs & heureux. Il a mêlé à la langue épurée de son siècle le langage Marotique, qui énerve la Poésie par sa malheureuse facilité, & qui gâte la langue de nos jours par des mots & des tours surannés : mort en 1730.

CERISI (*Germain-Habert &c.*) Il était du tems de l'aurore du bon goût & de l'établissement de l'Académie Française. Sa *Métamorphose des yeux de Philis en astres* fut vantée comme un chef-d'œuvre, & a cessé de le paraître dès que les bons auteurs sont venus : mort en 1655.

LA CHAMBRE (*Marin Cureau de*) né au Mans en 1594. L'un des premiers Académiciens : mort en 1669. Lui & son fils ont eu de la réputation.

CHANTEREAU (*Louis le Fèvre*) né en 1588. Très savant homme, l'un des premiers qui ont débrouillé l'histoire de France ; mais il a accrédité une grande erreur, c'est que les fiefs héréditaires n'ont commencé qu'après *Hugues Capet*. Quand il n'y aurait que l'exemple de la Normandie, donnée ou plutôt extorquée à titre de fief héréditaire en 912, cela suffirait pour détruire l'opinion de *Chantereau*, que plusieurs historiens ont adoptée. Il est d'ailleurs certain, que *Charlemagne* institua en France des fiefs avec propriété, & que cette forme de gouvernement était connue avant lui dans la Lombardie & dans la Germanie : mort en 1658.

CHAPELAIN (*Jean*) né en 1595. Sans la *Pucelle* il aurait eu de la réputation parmi les gens de lettres. Ce mauvais poëme lui valut beaucoup plus que l'*Iliade* à *Homère*. Chapelain fut pourtant utile par la littérature. Ce fut lui qui corrigea les premiers vers de *Racine*. Il commença par être l'oracle des auteurs , & finit par en être l'opprobre : mort en 1674.

LA CHAPELLE , Receveur général des finances , auteur de quelques tragédies qui eurent du succès en leur tems. Il était un de ceux qui tâchaient d'imiter *Racine* ; car *Racine* forma sans le vouloir une école comme les grands Peintres. Ce fut un *Raphaël* qui ne fit point de *Jules Romain* : mais au moins ses premiers disciples écrivirent avec quelque pureté de langage ; & dans la décadence qui a suivi , on a vu de nos jours des tragédies entières , où il n'y a pas douze vers de suite dans lesquels il n'y ait des fautes grossières. Voilà d'où l'on est tombé , & à quels excès on est parvenu , après avoir eu de si grands modèles.

CHAPELLE (*Claude l'Huillier*) fils naturel de l'*Huillier* Maître des Comptes. Il n'est pas vrai qu'il fut le premier qui se servit des rimes redoublées ; d'*Affouci* s'en servait avant lui , & même avec quelque succès.

Pourquoi donc , sexe au teint de rose ,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain ,
Pouvez-vous me haïr sans cause ,
Moi qui ne vous fis jamais rien ?
Eh ! pour mon honneur je vois bien
Qu'il faut vous faire quelque chose. &c.

On trouve beaucoup de rimes redoublées dans *Voiture*. Chapelles réussit mieux que les autres dans ce genre qui a de l'harmonie & de la grace , mais dans lequel il a préféré quelquefois une abondance stérile de rimes à la pensée & au tour. Sa vie voluptueuse & son peu de prétention contribuèrent encore à la célébrité de ses petits ouvrages. On sait qu'il y a dans son *Voyage de Montpellier* beaucoup de traits de *Bachaumont*,

filz du Président *le Coigneux*, l'un des plus aimables hommes de son tems. *Chapelle* était d'ailleurs un des meilleurs élèves de *Gassendi*. Au reste il faut bien distinguer les éloges que tant de gens de lettres ont donnés à *Chapelle* & à des esprits de cette trempe, d'avec les éloges dûs aux grands maîtres. Le caractère de *Chapelle*, de *Bachaumont*, du *Brouffin* & de toute cette société du Marais, était la facilité, la gaieté, la liberté. On peut juger de *Chapelle* par cet impromptu que je n'ai point vû encor imprimé. Il le fit à table après que *Boileau* eut récité une épigramme.

Qu'avec plaisir de ton haut stile ,
Je te vois descendre au quatrain ,
Et que je t'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain ,
Quand renversant ta cruche à l'huile ,
Je te mis le verre à la main.

mort en 1686.

CHARAS, de l'Académie des Sciences, le premier qui ait bien écrit sur la Pharmacie, tant il est vrai que sous *Louis XIV* tous les arts élargirent leur sphère. Ce pharmacien voyageant à Madrid fut mis dans les cachots de l'Inquisition parce qu'il était Calviniste. Une prompte abjuration, & les sollicitations de l'Ambassadeur de France lui sauvèrent la vie & la liberté : mort en 1698.

CHARDIN (*Jean*) né à Paris en 1643. Nul voyageur n'a laissé des mémoires plus curieux : mort à Londres en 1713.

CHARLEVAL (*Jean Faucon DE RIS*) l'un de ceux qui acquirent de la célébrité par la délicatesse de leur esprit, sans se livrer trop au public. La fameuse conversation du Maréchal d'*Hocquincourt* & du Père *Canaye*, imprimée dans les œuvres de *Saint-Evremond*, est de *Charleval*, jusqu'à la petite dissertation sur le Jansénisme & sur le Molinisme que *Saint-Evremond* y a ajoutée. Le stile de cette fin est très différent de celui du commencement. Feu Monsieur de *Caumartin* le Conseiller d'Etat avait l'écrit de *Charleval* de la main de l'auteur. On trouve

trouve dans le *Moréri*, que le *Président de Ris*, neveu de *Charleval*, ne voulut pas faire imprimer les ouvrages de son oncle, de peur que le nom d'Auteur peut-être ne fût une tache dans sa famille. Il faut être d'un état & d'un esprit bien abject pour avancer une telle idée dans le siècle où nous sommes ; & c'eût été dans un homme de robe un orgueil digne des tems militaires & barbares, où l'on abandonnait l'étude purement à la robe, par mépris pour la robe & pour l'étude.

CHARPENTIER (*François*) né à Paris en 1620. Académicien utile. On a de lui la traduction de *la Cyropédie*. Il soutint vivement l'opinion, que les inscriptions des monumens publics de France doivent être en Français. En effet c'est dégrader une langue qu'on parle dans toute l'Europe, que de ne pas oser s'en servir ; c'est aller contre son but, que de parler à tout le public dans une langue que les trois quarts au moins de ce public n'entendent pas. Il y a une espèce de barbarie à latiniser des noms Français que la postérité méconnaîtrait. Et les noms de Rocroi & de Fontenoi font un plus grand effet que les noms de *Rocrosum* & de *Fonteniacum* : mort en 1702.

LA CHATRE (*Edme* Marquis de) a laissé des mémoires : mort en 1645.

CHAULIEU (*Guillaume*) né en Normandie en 1639, connu par ses poésies négligées, & par les beautés hardies & voluptueuses qui s'y trouvent. La plupart respirent la liberté, le plaisir, & une philosophie au-dessus des préjugés ; tel était son caractère. Il vécut dans les délices, & mourut avec intrépidité : mort en 1720.

Les vers qu'on cite le plus de lui sont la pièce intitulée *La Goutte*, qui commence ainsi :

Le destructeur impitoyable

Des marbres & de l'airain :

mais sur-tout l'épître sur la mort au Marquis de *La Fare*.

Plus j'approche du terme & moins je le redoute ;

Sur des principes sûrs mon esprit affermi,

Siècle de Louis XIV.

H

Content, persuadé, ne connai plus le doute;
 Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.
 Exempt des préjugés j'affronte l'imposture
 Des vaines superstitions;
 Et me ris des préventions
 De ces faibles esprits dont la triste censure
 Fait un crime à la créature
 De l'usage des biens que lui fit son auteur.

Une autre épître au même fit encor plus de bruit; elle commence ainsi :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
 Déjà venaient frapper mes oreilles timides,
 Les affreux cris du chien de l'Empire des morts;
 Et les noires vapeurs, & les brûlans transports
 Allaient de ma raison offusquer la lumière:
 C'est lorsque j'ai senti mon ame toute entière
 Se ramenant en soi faire un dernier effort
 Pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
 Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître,
 Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être;
 Que ces fantômes vains sont enfans de la peur
 Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur,
 Lorsque de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
 De démons & d'enfer elle endort notre enfance.

Ces pièces ne sont pas châtiées, ce sont des statues de *Michel Ange* ébauchées. Le Stoïcisme de ces sentimens ne lui attira point de persécutions; car quoiqu'Abbé il était ignoré des Théologiens, & ne vivait qu'avec ses amis. Il n'aurait tenu qu'à lui de mettre la dernière main à ses ouvrages, mais il ne savait pas corriger. On a imprimé de lui trop de bagatelles insipides de société; c'est le mauvais goût & l'avarice des éditeurs qui en est cause. Les préfaces qui sont à la tête du recueil sont de ces gens obscurs qui croient être de bonne compagnie en imprimant toutes les fadaïses d'un homme de bonne compagnie.

CHEMINAIS, Jésuite. On l'appellait le Racine des Prédicateurs, & Bourdaloue le Corneille.

CHERON (*Elizabeth*) née à Paris en 1648, célèbre par la Musique, la Peinture & les Vers, & plus connu sous son nom que sous celui de son mari le *St. le Hay* : morte en 1711.

CHEVREAU (*Urbain*) né à Loudun en 1613, savant & bel esprit qui eut beaucoup de réputation : mort en 1701.

CHIFFLET (*Jean-Jacques*) né à Belançon en 1588. On a de lui plusieurs recherches : mort en 1660. Il y a eu sept Ecrivains de ce nom.

CHIOISI (*François de*) né à Rouen en 1644, Envoyé à Siam. On a sa relation. Il a composé plusieurs histoires, une traduction de l'imitation de *Jésus-Christ*, dédiée à Madame de Maintenon avec cette épigraphe : *Concupiscet rex decorem tuum* ; & des Mémoires de la Comtesse des Barres. Cette Comtesse des Barres, c'était lui-même. Il s'habilla & vécut en femme plusieurs années. Il acheta sous le nom de la Comtesse des Barres une terre auprès de Tours. Ces mémoires racontent avec naïveté comment il eut impunément des maîtresses sous ce déguisement. Pendant qu'il menait cette vie, il écrivait l'histoire de l'Eglise. Dans ses mémoires sur la Cour on trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses, & beaucoup de hasardées ; ils sont écrits dans un style trop familier.

CLAUDE (*Jean*) né en Agenois en 1619. Ministre de Charenton, & l'oracle de son parti, émule digne des *Bossuet*, des *Arnauld*, & des *Nicole*. Il a composé quinze ouvrages, qu'on lut avec avidité dans le tems des disputes. Presque tous les livres polémiques n'ont qu'un tems : les fables de la Fontaine, l'*Arioste* passeront à la dernière postérité. Cinq ou six mille volumes de controverse sont déjà oubliés : mort à la Haie en 1687.

LE COINTE (*Charles*) né à Troyes en 1611, de l'Oratoire. Ses *Annales Ecclésiastiques* imprimées au Louvre par ordre du Roi, sont un monument utile : mort en 1681.

H ij

COLLET (*Philibert*) né à Dombes en 1643. Jurisconsulte & homme libre. Excommunié par l'Archevêque de Lyon pour une querelle de paroisse, il écrivit contre l'excommunication; il combattit la clôture des Religieuses, & dans son *Traité de l'Usure* il soutint vivement l'usage autorisé en Bresse de stipuler les intérêts avec le capital, usage approuvé dans plus de la moitié de l'Europe, & reçu dans l'autre par tous les négocians, malgré les loix qu'on élude. Il assura aussi que les dixmes, qu'on paye aux Ecclésiastiques, ne sont pas de droit divin: mort en 1718.

COLOMIEZ (*Paul*). Le tems de sa naissance est inconnu: la plupart de ses ouvrages commencent à l'être; mais ils sont utiles à ceux qui aiment les recherches littéraires: mort à Londres en 1692.

COMMIRE, Jésuite. Il réussit parmi ceux qui croient qu'on peut faire de bons vers Latins, & qui pensent que des étrangers peuvent ressusciter le siècle d'*Auguste* dans une langue qu'ils ne peuvent pas même prononcer.

In silvam ne ligna feras.

CONTI (*Armand Prince de*) frère du grand *Condé*, destiné d'abord pour l'état ecclésiastique, dans un tems où le préjugé rendait encor la dignité de Cardinal supérieure à celle d'un Prince du Sang de France. Ce fut lui qui eut le malheur d'être Généralissime de la Fronde contre la Cour, & même contre son frère. Il fut depuis dévot & Janséniste. Nous avons de lui, *Le devoir des grands*. Il écrivit sur la grace contre le jésuite *Des-Champs* son ancien préfet. Il écrivit aussi contre la comédie; il eût peut-être mieux fait d'écrire contre la guerre civile. *Cinna* & *Polyeucte* étaient aussi utiles & aussi respectables, que la guerre des portes cochères était injuste & ridicule.

CORDEMOI (*Géraud*) né à Paris. On lui doit le débrouillement du cahos des deux premières races des Rois de France; & on doit cette utile entreprise au Duc de *Montausier*, qui chargea *Cordemoi* de faire l'histoire de *Charlemagne*, pour l'é-

ducation de *Monseigneur*. Il ne trouva guères dans les anciens auteurs que des absurdités & des contradictions. La difficulté l'encouragea , & il débrouilla les deux premières races : mort en 1684.

CORNEILLE (*Pierre*) né à Rouen en 1606. Quoiqu'on ne représente plus que six ou sept pièces de trente-trois qu'il a composées, il sera toujours le père du Théâtre. Il est le premier qui ait élevé le génie de la nation , & cela demande grace pour environ vingt de ses pièces qui sont , à quelques endroits près , ce que nous avons de plus mauvais par le stile, par la froideur de l'intrigue , par les amours déplacés & insipides , & par un entassement de raisonnemens alambiqués , qui sont l'opposé du tragique. Mais on ne juge d'un grand-homme que par ses chefs-d'œuvre , & non par ses fautes. On dit que sa traduction de *l'Imitation de Jésus - Christ* a été imprimée trente-deux fois : il est aussi difficile de le croire , que de la lire une seule. Il reçut une gratification du Roi dans sa dernière maladie : mort en 1684.

On a imprimé dans plusieurs recueils d'anecdotes , qu'il avait sa place marquée toutes les fois qu'il allait au spectacle , qu'on se levait pour lui , qu'on battait des mains. Malheureusement les hommes ne rendent pas tant de justice. Le fait est que les comédiens du Roi refusèrent de jouer ses dernières pièces , & qu'il fut obligé de les donner à une autre troupe.

CORNEILLE (*Thomas*) né à Rouen en 1625 ; homme qui aurait eu une grande réputation , s'il n'avait point eu de frère. On a de lui trente-quatre pièces de théâtre : mort pauvre en 1709.

COUSIN (*Louis*) né à Paris en 1617. Président à la Cour des Monnoies. Personne n'a plus ouvert que lui les sources de l'histoire. Ses traductions de la collection Bizantine & d'*Eusèbe de Césarée* , ont mis tout le monde en état de juger du vrai & du faux , & de connaître avec quels préjugés & quel esprit de parti l'histoire a été presque toujours écrite. On lui doit beaucoup de traductions d'historiens Grecs , que lui seul a fait connaître : mort en 1707.

Le Baron DES COUTURES traduit en prose & commenta *Lucrèce* vers le milieu du règne de *Louis XIV.* Il pensait comme ce philosophe sur la plupart des premiers principes des choses. Il croyait la matière éternelle, à l'exemple de tous les anciens. La Religion Chrétienne a seule combattu cette opinion.

CRÉBILLON (*Jolliot*) né à Dijon en 1672. Nous ignorons si un Procureur nommé *Prieur* le fit poète, comme il est dit dans le dictionnaire historique portatif en quatre volumes. Nous croyons que le génie y eut plus de part que le Procureur. Nous ne croyons pas que l'anecdote rapportée dans le même ouvrage contre son fils soit vraie. On ne peut trop se défier de tous ces petits contes. Il faut ranger *Crébillon* parmi les génies qui illustrèrent le siècle de *Louis XIV.*, puisque sa tragédie de *Rhadamiste*, la meilleure de ses pièces, fut jouée en 1710. Si *Despréaux* qui se mourait alors trouva cette tragédie plus mauvaise que celles de *Pradon*, c'est qu'il était dans un âge & dans un état où l'on n'est sensible qu'aux défauts & insensible aux beautés : mort à quatre-vingt-huit ans, en 1762.

DACIER (*André*) né à Castres en 1651. Calviniste comme sa femme, & devenu Catholique comme elle. Garde des livres du cabinet du Roi à Paris, charge qui ne subsiste plus. Homme plus savant qu'écrivain élégant, mais à jamais utile par ses traductions & par quelques-unes de ses notes : mort au Louvre en 1722. Nous devons à Madame *Dacier* la traduction d'*Homère*, la plus fidèle par le stile, quoiqu'elle manque de force, & la plus instructive par les notes quoiqu'on y désire la finesse du goût. On remarque sur-tout qu'elle n'a jamais senti que ce qui devait plaire aux Grecs dans des tems grossiers, & ce qu'on respectait déjà comme ancien dans des tems postérieurs plus éclairés, aurait pu déplaire s'il avait été écrit du tems de *Platon* & de *Démophilène*. Mais enfin, nulle femme n'a jamais rendu plus de services aux lettres. Madame *Dacier* est un des prodiges du siècle de *Louis XIV.*

D'AGUESSEAU (*Henri-François*) Chancelier, le plus savant

Magistrat que jamais la France ait eu ; possédant la moitié des langues modernes de l'Europe , outre le Latin , le Grec & un peu d'Hébreu ; très instruit dans l'histoire , profond dans la jurisprudence , & ce qui est plus rare , éloquent. Il fut le premier au Barreau qui parla avec force & pureté à la fois ; avant lui on faisait des phrases. Il conçut le projet de réformer les loix , mais il ne put faire que quatre ou cinq ordonnances utiles. Un seul homme ne peut suffire à ce travail immense que *Louis XIV* avait entrepris avec le secours d'un grand nombre de Magistrats : mort en 1751.

DANCHET (*Antoine*) a réussi à l'aide du musicien dans quelques *Opéra* , qui sont moins mauvais que ses tragédies. Son prologue des jeux séculaires au devant d'*Hésione* passe même pour un très bon ouvrage , & peut être comparé à celui d'*Amadis* : on a retenu ces beaux vers imités d'*Horace*,

Père des faïsons & des jours ,
 Fai naître en ces climats un siècle mémorable.
 Puisse à ses ennemis ce peuple redoutable
 Être à jamais heureux , & triompher toujours !
 Nous avons à nos loix asservi la victoire ;
 Aussi loin que tes feux nous portons notre gloire.
 Fai dans tout l'univers craindre notre pouvoir ,
 Toi qui vois tout ce qui respire ,
 Soleil , puisses-tu ne rien voir
 De si puissant que cet Empire !

C'est dans ce prologue qu'on trouve les ariettes qui servent depuis de canevas au poète *Rousseau* pour composer les couplets effrénés qui causèrent sa disgrâce. Les couplets originaux de *Danchet* valent peut-être mieux que les parodies de *Rousseau*. Voici sur-tout celui de *Danchet* qu'on a le plus retenu.

Que l'amant qui devient heureux
 En devienne eneor plus fidelle !
 Que toujours dans les mêmes nœuds
 Il trouve une douceur nouvelle !

Que les soupirs & les langueurs
 Puisseut seuls fléchir les rigueurs
 De la beauté la plus sévère !
 Que l'amant comblé de faveurs
 Sache les goûter & les taire !

DANCOURT (*Florent-Carton*) Avocat, né en 1662, aimait mieux se livrer au théâtre qu'au Barreau. Ce que *Regnard* était à l'égard de *Molière* dans la haute comédie, le comédien *Dancourt* l'était dans la farce. Beaucoup de ses pièces attirent encor un assez grand concours ; elles sont gayes ; le dialogue en est naïf. La quantité de pièces qu'on a faites dans ce genre facile, est immense ; elles sont plus du goût du peuple que des esprits délicats : mais l'amusement est un des besoins de l'homme, & cette espèce de comédie aisée à représenter, plaît, dans Paris & dans les Provinces, au grand nombre qui n'est pas susceptible de plaisirs plus relevés : mort en 1726.

DANET (*Pierre*) l'un de ces hommes qui ont été plus utiles qu'ils n'ont eu de réputation. Ses *Dictionnaires* de la langue Latine & des antiquités furent au nombre de ces livres mémorables faits pour l'éducation du Dauphin *Monseigneur*, & qui, s'ils ne firent pas de ce Prince un savant homme, contribuèrent beaucoup à éclairer la France : mort en 1709.

DANGEAU (*Louis Abbé de*) né en 1643, excellent Académicien : mort en 1723.

DANIEL (*Gabriel*) Jésuite. Historiographe de France, a rectifié les fautes de *Mézerai* sur la première & la seconde race. On lui a reproché, que sa diction n'est pas toujours assez pure, que son style est trop faible, qu'il n'intéresse pas, qu'il n'est pas peintre, qu'il n'a pas assez fait connaître les usages, les mœurs, les loix ; que son histoire est un long détail d'opérations de guerre dans lesquelles un historien de son état se trompe presque toujours.

Le Comte de *Boulainvilliers* dit dans ses mémoires sur le gouvernement de France, qu'on peut reprocher à *Daniel* dix

dix mille erreurs : c'est beaucoup ; mais heureusement la plupart de ces erreurs sont aussi indifférentes que les vérités qu'il aurait mises à la place ; car qu'importe que ce soit l'aile gauche ou l'aile droite qui ait plié à la bataille de Montlhéri ? Qu'importe par quel endroit *Louis le Gros* entra dans les mazures du Puits ? Un citoyen veut savoir par quels degrés le Gouvernement a changé de forme , quels ont été les droits & les usurpations des différens Corps , ce qu'ont fait les Etats-Généraux , quel a été l'esprit de la nation. Le grand défaut de *Daniel* est de n'avoir pas été instruit des droits de la nation , ou de les avoir dissimulés. Il a omis entièrement les célèbres Etats de 1355. Il n'a parlé des Papes , & sur-tout du grand & bon Roi *Henri IV* qu'en Jésuite ; nulle connaissance des finances , nulle de l'intérieur du Royaume ni des mœurs.

Il prétend dans sa préface , & on a dit après lui , que les premiers tems de l'histoire de France sont plus intéressans que ceux de Rome , parce que *Clovis* & *Dagobert* avaient plus de terrain que *Romulus* & *Tarquin*. Il ne s'est pas aperçu , que les faibles commencemens de tout ce qui est grand intéressent toujours les hommes ; on aime à voir la petite origine d'un peuple dont la France n'est qu'une province , & qui étendit son Empire jusqu'à l'Elbe , l'Euphrate & le Niger. Il faut avouer , que notre histoire & celle des autres peuples , depuis le cinquième siècle de l'Ere vulgaire jusqu'au quinziesme , n'est qu'un cahos d'aventures barbares , sous des noms barbares.

DARGONNE (*Noël*) né à Paris en 1634 , Chartreux à Gail-lon. C'est le seul Chartreux qui ait cultivé la littérature. Ses *Mélanges* , sous le nom de *Vigneul de Marville* , sont remplis d'anecdotes curieuses & hasardées : mort en 1704.

DESCARTES (*René*) né en Touraine en 1596 , fils d'un Conseiller au Parlement de Bretagne. Le plus grand mathématicien de son tems , mais le philosophe qui connut le moins la nature , si on le compare à ceux qui l'ont suivi. Il passa presque toute sa vie hors de France , pour philosopher en liberté , à l'exemple de *Saumaïse* , qui avait pris ce parti.

Siècle de Louis XIV.

I

On a remarqué qu'il avait un frère aîné Conseiller au Parlement de Bretagne, qui le méprisait beaucoup, & qui disait qu'il était indigne du frère d'un Conseiller de s'abaisser à être mathématicien. Ayant cherché le repos dans des solitudes en Hollande, il ne l'y trouva pas. Un nommé *Voët*, & un nommé *Shockius*, deux Professeurs du galimatias scholastique qu'on enseignait encore, intentèrent contre lui cette ridicule accusation d'Athéisme dont les écrivains méprisés ont toujours chargé les philosophes. En vain *Descartes* avait épuisé son génie à rassembler les preuves de la Divinité, & à en chercher de nouvelles. Ses ennemis le comparèrent à *Vanini* dans un écrit public : ce n'est pas que *Vanini* eût été Athée, le contraire est démontré ; mais il avait été brûlé comme tel, & on ne pouvait faire une comparaison plus odieuse. *Descartes* eut beaucoup de peine à obtenir une très légère satisfaction par sentence de l'Académie de Groningue. Ses *Méditations*, son *Discours sur la méthode*, sont encor estimés ; toute sa physique est tombée, parce qu'elle n'est fondée ni sur la géométrie, ni sur l'expérience. Il a eu longtemps une si prodigieuse réputation, que *La Fontaine*, ignorant à la vérité, mais écho de la voix publique, a dit de lui,

Descartes ce mortel dont on eût fait un Dieu,
 Dans les siècles passés, & qui tient le milieu
 Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître & l'homme,
 Le tient tel de nos gens franche bête de somme.

L'Abbé *Genet* dans le siècle présent s'est donné la malheureuse peine de mettre en vers Français la physique de *Descartes*.

Ce n'est guères que depuis l'année 1730 qu'on a commencé à revenir en France de toutes les erreurs de cette philosophie chimérique, quand la géométrie & la physique expérimentale ont été plus cultivées. Le sort de *Descartes* en physique a été celui de *Ronsard* en poésie : mort à Stockholm en 1650.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN (*Jean*) né à Paris en 1595. Il travailla beaucoup à la tragédie de *Mirame* du Cardinal

de *Richelieu*. Sa comédie des *Visionnaires* passa pour un chef-d'œuvre, mais c'est que *Molière* n'avait pas encor paru. Il fut Contrôleur général de l'extraordinaire des guerres & Secrétaire de la Marine du Levant. Sur la fin de sa vie il fut plus connu par son fanatisme que par ses ouvrages : mort en 1676.

DESTOUCHES (*Néricaut*) après avoir fait plusieurs comédies, il fut chargé longtems des affaires de France en Angleterre ; & ayant rempli ce Ministère avec succès, il se remit à faire des comédies. On ne trouve pas dans ses pièces la force & la gayeté de *Regnard*, encor moins ces peintures du cœur humain, ce naturel, cette vraie plaisanterie, cet excellent comique, qui fait le mérite de l'inimitable *Molière* ; mais il n'a pas laissé de se faire de la réputation après eux. On a de lui quelques pièces qui ont eu du succès, quoique le comique en soit un peu forcé. Il a du moins évité le genre de la comédie qui n'est que langoureuse, de cette espèce de tragédie bourgeoise, qui n'est ni tragique, ni comique, monstre né de l'impuissance des auteurs & de la satieté du public après les beaux jours du siècle de *Louis XIV*. Sa comédie du *Glorieux* est son meilleur ouvrage, & probablement restera au théâtre, quoique le personnage du *Glorieux* soit, dit-on, manqué ; mais les autres caractères paraissent traités supérieurement.

DOMAT, célèbre Jurisconsulte. Son livre des *Loix civiles* a eu beaucoup d'approbation.

DOUJAT (*Jean*) né à Toulouse en 1639, Jurisconsulte & homme de lettres. Il faisait tous les ans un enfant à sa femme & un livre. On en dit autant de *Tiraqueau*. Le *Journal des Savans* l'appelle *grand-homme* ; il ne faut pas prodiguer ce titre : mort en 1688.

DUBOIS (*Gerard*) né à Orléans en 1629, de l'Oratoire. Il a fait l'*Histoire de l'Eglise de Paris* : mort en 1696.

DUCHÉ, valet de chambre de *Louis XIV*, fit pour la Cour quelques tragédies tirées de l'Ecriture, à l'exemple de *Raci-*

ne , non avec le même succès. L'opéra d'*Iphigénie en Tauride* est son meilleur ouvrage. Il est dans le grand goût , & quoique ce ne soit qu'un opéra , il retrace une grande idée de ce que les tragédies Grecques avaient de meilleur. Ce goût n'a pas subsisté longtems , & même bientôt après on s'est réduit aux simples ballets composés d'actes détachés faits uniquement pour amener des danses ; ainsi l'opéra même a dégénéré dans le tems que presque tout le reste tombait dans la décadence.

Madame de *Maintenon* fit la fortune de cet auteur : elle le recommanda si fortement à Monsieur de *Pontchartrain* Secrétaire d'Etat , que ce Ministre prenant *Duché* pour un homme considérable , alla lui rendre visite. *Duché* , homme alors très obscur , voyant entrer chez lui un Secrétaire d'Etat , crut qu'on allait le conduire à la Bastille.

DUCHESNE (*André*) né en Touraine en 1584. Historiographe du Roi , auteur de beaucoup d'histoires & de recherches généalogiques. On l'appellait le père de l'histoire de France : mort en 1640.

DUFRENOI (*Charles*) né à Paris en 1611. Peintre & Poète. Son poème de *la Peinture* a réussi auprès de ceux qui peuvent lire d'autres vers Latins que ceux du siècle d'*Auguste* : mort en 1665.

DUFRENY (*Charles*) né à Paris en 1648. Il passait pour petit - fils de *Henri IV* , & lui ressemblait. Son père avait été valet de garde-robe de *Louis XIII* , & le fils l'était de *Louis XIV* qui lui fit toujours du bien malgré son dérangement , mais qui ne put l'empêcher de mourir pauvre. Avec beaucoup d'esprit & plus d'un talent , il ne put jamais rien faire de régulier. On a de lui beaucoup de comédies , & il n'y en a guères où l'on ne trouve des scènes jolies & singulières : mort en 1724.

DUPLEIX (*Scipion*) de Condom , quoique né en 1559 , peut être compté dans le siècle de *Louis XIV* , ayant encor vécu sous son règne. Il est le premier historien qui ait cité en marge ses autorités , précaution absolument nécessaire quand on

n'écrivit pas l'histoire de son tems , à moins qu'on ne s'en tienne aux faits connus. On ne lit plus son histoire de France, parce que depuis lui on a mieux fait & mieux écrit : mort en 1661.

ESPRIT (*Jacques*) né à Béziers en 1611 , auteur du livre *de la fausseté des Vertus humaines* , qui n'est qu'un commentaire du Duc de la Rochefoucault. Le Chancelier Séguier , qui goûta sa littérature , lui fit avoir un brevet de Conseiller d'Etat : mort en 1678.

ESTRADES (le Maréchal d'). Ses lettres sont aussi estimées que celles du Cardinal d'Osat , & c'est une chose particulière aux Français , que de simples dépêches ayent été souvent d'excellens ouvrages : mort en 1686.

Le Marquis de LA FARE , connu par ses mémoires & par quelques vers agréables. Son talent pour la poésie ne se développa qu'à l'âge de près de soixante ans. Ce fut Madame de Caïlus , l'une des plus aimables personnes de ce siècle par sa beauté & par son esprit , pour laquelle il fit ses premiers vers, & peut-être les plus délicats qu'on ait de lui.

M'abandonnant un jour à la tristesse ,
 Sans espérance , & même sans desirs ,
 Je regrettais les sensibles plaisirs
 Dont la douceur enchantait ma jeunesse.
 Sont-ils perdus , disais-je , sans retour ?
 Et n'es-tu pas cruel, amour !
 Toi que j'ai fait dès mon enfance ,
 Le maître de mes plus beaux jours ,
 D'en laisser terminer le cours
 A l'ennuyeuse indifférence ?
 Alors j'aperçus dans les airs
 L'enfant maître de l'Univers ,
 Qui plein d'une joie inhumaine
 Me dit en souriant, Tircis , ne te plain plus ,
 Je vais mettre fin à ta peine ,
 Je te promets un regard de Caïlus.

mort en 1713.

LA FAYETTE (*Marie - Magdeleine de la Vergne* Comtesse de). Sa *Princesse de Clèves* & sa *Zaïde* furent les premiers romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens & des aventures naturelles décrites avec grace. Avant elle on écrivait d'un stile empoulé des choses peu vraisemblables : morte en 1693.

FELIBIEN (*André*) né à Chartres en 1619. Il est le premier qui dans les inscriptions de l'Hôtel de Ville ait donné à *Louis XIV* le nom de *Grand*. Ses *Entretiens sur la vie des Peintres* sont l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur. Il est élégant , profond , & il respire le goût : mais il dit trop peu de choses en trop de paroles , & est absolument sans méthode : mort en 1695.

FÉNÉLON (*François de Salignac*) Archevêque de Cambrai , né en Périgord en 1651. On a de lui cinquante-cinq ouvrages différens. Tous partent d'un cœur plein de vertu , mais son *Télémaque* l'inspire. Il a été vainement blâmé par *Gueudeville* & par l'Abbé *Faidit* : mort à Cambrai en 1715.

Après la mort de *Fénélon Louis XIV* brula lui-même tous les manuscrits que le Duc de Bourgogne avait conservés de son Précepteur. *Ramsai* élève de ce célèbre Archevêque , m'a écrit ces mots : *S'il était né en Angleterre , il aurait développé son génie , & donné l'effor sans crainte à ses principes que personne n'a connus.*

FERRAND , Conseiller de la Cour des Aides. On a de lui de très jolis vers. Il jouait avec *Rousseau* dans l'épigramme & le madrigal. Voici dans quel goût *Ferrand* écrivait.

D'amour & de mélancolie
 Celemnus enfin consumé ,
 En fontaine fut transformé ;
 Et qui boit de ses eaux , oublie
 Jusqu'au nom de l'objet aimé.
 Pour mieux oublier Egerie ,
 J'y cours hier vainement ;
 A force de changer d'amant ,
 L'infidèle l'avait tarie.

On voit que *Ferrand* mettait plus de naturel, de grace & de délicatesse dans ses sujets galans, & *Rouffeu* plus de force & de recherche dans des sujets de débauche : mort en 1720.

FEUQUIÈRES DE PAS (le Marquis de) né à Paris en 1648. Officier consommé dans l'art de la guerre, & excellent guide s'il est critique trop sévère : mort en 1711.

LE FÈVRE (*Tannegui*) né à Caën en 1615. Calviniste, Professeur à Saumur, méprisant ceux de sa secte & demeurant parmi eux, plus philosophe qu'Huguenot, écrivant aussi-bien en Latin qu'on puisse écrire dans une langue morte, faisant des vers Grecs qui doivent avoir eu peu de lecteurs. La plus grande obligation que lui aient les lettres, est d'avoir produit Madame *Dacier* : mort en 1678.

LE FÈVRE (*Anne*) Madame DACIER. Née Calviniste à Saumur en 1651, illustre par sa science. Le Duc de *Montausier* la fit travailler à l'un de ces livres qu'on nomme *Dauphins*, pour l'éducation de *Monseigneur*. Le *Florus* avec des notes latines est d'elle. Ses traductions de *Térence* & d'*Homère* lui font un honneur immortel. On ne pouvait lui reprocher que trop d'admiration pour tout ce qu'elle avait traduit. *La Motte* ne l'attaqua qu'avec de l'esprit, & elle ne combattit qu'avec de l'érudition : morte en 1720 au Louvre.

FLÉCHIER (*Esprit*) du Comtat d'Avignon, né en 1632. Evêque de Lavaur & puis de Nîmes. Poète Français & Latin, Historien, Prédicateur, mais connu sur-tout par ses belles oraisons funèbres. Son *Histoire de Théodose* a été faite pour l'éducation de *Monseigneur*. Le Duc de *Montausier* avait engagé les meilleurs esprits de France, à travailler par de bons ouvrages à cette éducation : mort en 1710.

FLEURY (*Claude*) né en 1640, sous-Précepteur du Duc de Bourgogne, & Confesseur de *Louis XV* son fils, vécu à la Cour dans la solitude & dans le travail. Son *Histoire de l'Eglise* est la meilleure qu'on ait jamais faite, & les discours

préliminaires fort au-dessus de l'histoire. Ils sont presque d'un philosophe, mais l'histoire n'en est pas : mort en 1723.

LA FONTAINE (*Jean*) né à Château-Thierry en 1621. Le plus simple des hommes, mais admirable dans son genre, quoique négligé & inégal. Il fut le seul des grands-hommes de son tems qui n'eut point de part aux bienfaits de *Louis XIV.* Il y avait droit par son mérite & par sa pauvreté. Dans la plûpart de ses fables il est infiniment au-dessus de tous ceux qui ont écrit avant & après lui en quelque langue que ce puisse être. Dans les contes, qu'il a imités de l'*Arioste*, il n'a pas son élégance & sa pureté ; il n'est pas à beaucoup près si grand peintre, & c'est ce que *Boileau* n'a pas aperçu dans sa dissertation sur *Joconde*, parce que *Despréaux* ne savait presque pas l'Italien. Mais dans les contes puisés chez *Boccace*, *La Fontaine* lui est bien supérieur, parce qu'il a beaucoup plus d'esprit, de graces, de finesse. *Boccace* n'a d'autre mérite que la naïveté, la clarté, & l'exactitude dans le langage. Il a fixé sa langue, & *La Fontaine* a souvent corrompu la sienne : mort en 1695.

Il faut que les jeunes gens, & sur-tout ceux qui dirigent leurs lectures, prennent bien garde à ne pas confondre avec son beau naturel le familier, le bas, le négligé, le trivial ; défauts dans lesquels il tombe trop souvent. Il commence par dire au Dauphin dans son prologue :

Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

On sent assez qu'il n'y aurait nul honneur à ne pas emporter le prix d'agréer. La pensée est aussi fautive que l'expression est mauvaise.

Vous chantez, j'en suis bien aisé,
Eh bien dansez maintenant.

Comment une fourmi peut-elle dire ce proverbe du peuple à une cigale ?

Si j'apprenais l'Hébreu, les sciences, l'histoire,
Tout cela c'est la mer à boire,

Il faut avouer que *Phèdre* écrit avec une pureté qui n'a rien de cette bassesse.

Le gibier du lion ce ne sont point moineaux,
 Mais beaux & bons sangliers, daims & cerfs bons & beaux.
 Un jour sur ses hauts pieds allait je ne sais où
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou ;
 Et le renard qui a cent tours dans son sac,
 Et le chat qui n'en a qu'un dans son bissac.

Distinguons bien ces négligences, ces puérités qui sont en trop grand nombre, des traits admirables de ce charmant auteur qui sont en plus grand nombre encore.

Quel est donc le pouvoir naturel des vers naturels, puisque par ce seul charme *La Fontaine* avec de grandes négligences a une réputation si universelle & si méritée, sans avoir jamais rien inventé ! mais aussi quel mérite dans les anciens *Asiatiques*, inventeurs de ces fables connues dans toute la terre habitable !

FONTENELLE (*Bernard Bouvier de*) né à Rouen en 1658. On peut le regarder comme l'esprit le plus universel que le siècle de *Louis XIV* ait produit. Il a ressemblé à ces terres heureusement situées qui portent toutes les espèces de fruits. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fit une grande partie de la tragédie-opéra de *Bellérophon*, & depuis il donna l'opéra de *Thémis & Pélée*, dans lequel il imita beaucoup *Quinault*, & qui eut un grand succès. Celui d'*Enée & Lavinie* en eut moins. Il essaya ses forces au théâtre tragique ; il aida Mlle *Bernard* dans quelques pièces. Il en composa deux, dont une fut jouée en 1680, & jamais imprimée. Elle lui attira trop longtems de très injustes reproches : car il avait eu le mérite de reconnaître, que bien que son esprit s'étendit à tout il n'avait pas le talent de *Pierre Corneille* son oncle pour la tragédie.

En 1686 il fit l'allégorie de *Méro & d'Enéas*, c'est Rome & Genève. Cette plaisanterie si connue jointe à l'*Histoire des Oracles* excita depuis contre lui une persécution. Il en eût une moins dangereuse & qui n'était que littéraire, pour

Siècle de Louis XIV.

K

avoir soutenu qu'à plusieurs égards les modernes valaient bien les anciens. *Racine* & *Boileau* qui avaient pourtant intérêt que *Fontenelle* eût raison, affectèrent de le mépriser, & lui fermèrent longtems les portes de l'Académie. Ils firent contre lui des épigrammes ; il en fit contre eux, & ils furent toujours ses ennemis. Il fit beaucoup d'ouvrages légers, dans lesquels on remarquait déjà cette finesse & cette profondeur qui décèlent un homme supérieur à ses ouvrages mêmes. On remarqua dans ses vers & dans ses *Dialogues des Morts* l'esprit de *Voiture*, mais plus étendu & plus philosophique. Sa *Pluralité des Mondes* fut un ouvrage unique en son genre. Il fut faire des oracles de *Vandale* un livre agréable. Les matières délicates auxquelles on touche dans ce livre lui attirèrent des ennemis violens auxquels il eut le bonheur d'échapper. Il vit combien il est dangereux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort. Il se tourna vers la géométrie & vers la physique avec autant de facilité qu'il avait cultivé les arts d'agrément. Nommé Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, il exerça cet emploi pendant plus de quarante ans avec un applaudissement universel. Son *Histoire de l'Académie* jette très souvent une clarté lumineuse sur les mémoires les plus obscurs. Il fut le premier qui porta cette élégance dans les sciences. Si quelquefois il y répandit trop d'ornement, c'était de ces moissons abondantes dans lesquelles les fleurs croissent naturellement avec les épis.

Cette *Histoire de l'Académie des Sciences* serait aussi utile qu'elle est bien faite, s'il avait eu à rendre compte de vérités découvertes ; mais il fallait qu'il expliquât des opinions combattues les unes par les autres, & dont la plupart sont détruites.

Les éloges qu'il prononça des Académiciens morts, ont le singulier mérite de rendre les sciences respectables, & ont rendu tel leur auteur. En vain l'Abbé des *Fontaines* & d'autres gens de cette espèce ont voulu obscurcir sa réputation, c'est le propre des grands-hommes d'avoir de méprisables ennemis. S'il fit imprimer depuis des comédies froides, peu théatrales, & une apologie des tourbillons de *Descartes*, on a pardonné ces comédies en faveur de sa vieillesse, & son Cartésianisme

en faveur des anciennes opinions qui dans sa jeunesse avaient été celles de l'Europe.

Enfin on l'a regardé comme le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumière & des graces sur les sciences abstraites , & il a eu du mérite dans tous les autres genres qu'il a traités. Tant de talens ont été soutenus par la connaissance des langues & de l'histoire , & il a été sans contredit au-dessus de tous les savans qui n'ont pas eu le don de l'invention.

Son *Histoire des Oracles* , qui n'est qu'un abrégé très sage & très modéré de la grande histoire de *Vandale* , lui attira des ennemis plus violens que *Racine* & *Boileau*. Quelques Jésuites compilateurs de la vie des Saints , qui avaient précisément l'esprit des compilateurs , écrivirent à leur manière contre le sentiment raisonnable de *Vandale* & de *Fontenelle*. Le philosophe de Paris ne répondit point ; mais son ami le savant *Bafnage* philosophe de Hollande répondit , & le livre des compilateurs ne fut pas lu. Plusieurs années après , le Jésuite le *Tellier* Confesseur de *Louis XIV* , ce malheureux auteur de toutes les querelles qui ont produit tant de mal & tant de ridicule en France , déféra *Fontenelle* à *Louis XIV* , comme un Athée , & rappella l'allégorie de *Mero* & d'*Enegu*. *Marc-René de Paulmi* Marquis d'*Argenson* , alors Lieutenant de Police & depuis Garde des Sceaux , écarta la persécution qui allait éclater contre *Fontenelle* , & ce philosophe le fait assez entendre dans l'éloge du Garde des Sceaux d'*Argenson* prononcé dans l'*Académie des Sciences*. Cette anecdote est plus curieuse que tout ce qu'a dit l'Abbé *Trublet* de *Fontenelle* : mort le 29 Janvier 1757 , âgé de près de cent ans.

FORBIN (*Claude* Chevalier de) Chef d'Escadre en France , Grand-Amiral du Roi de Siam. Il a laissé des mémoires curieux qu'on a rédigés , & on peut juger entre lui & *Du Gué-Trouin*.

LA FOSSE (*Antoine*) né en 1658. *Manlius* est sa meilleure pièce de théâtre : mort en 1708.

FRAGUIER (*Claude*) né à Paris en 1666 , bon littérateur &
K ij

plein de goût. Il a mis la philosophie de *Platon* en bons vers Latins. Il eût mieux valu faire de bons vers Français. On a de lui d'excellentes dissertations dans le recueil utile de l'Académie des Belles-Lettres : mort en 1728.

FURETIÈRE (*Antoine*) né en 1620 , fameux par son *Di dionnaire* & par sa querelle : mort en 1688.

GACON (*François*) né à Lyon en 1667 , mis par le Père *Niceron* dans le catalogue des hommes illustres , & qui n'a été fameux que par de mauvaises satyres. Il a eu grande part à ce recueil de grossières plaisanteries qu'on appelle *Brèves de la Calote*. Ces turpitudes ont pris leur source dans je ne sais quelle association qu'on appelait le *Régiment des Fous & de la Calote*. Ce n'est pas là assurément du bon goût. Les honnêtes gens ne voyent qu'avec mépris de tels ouvrages , & leurs auteurs qui ne peuvent être cités que pour faire abhorrer leur exemple. *Gacon* n'écrivit presque que de mauvaises satyres en mauvais vers contre les auteurs les plus estimés de son tems. Ceux qui n'en écrivent aujourd'hui qu'en mauvaise prose sont encor plus méprisés que lui. On n'en parle ici que pour inspirer le même mépris envers ceux qui pourraient l'imiter : mort en 1725.

GALANT (*Antoine*) né en Picardie en 1646. Il apprit à Constantinople les langues Orientales , & traduisit une partie des contes Arabes , qu'on connaît sous le titre des *Mille & une nuit* ; il y mit beaucoup du sien ; c'est un des livres les plus connus en Europe ; il est amusant pour toutes les nations : mort en 1715.

L'Abbé GALLOIS (*Jean*) né à Paris en 1632 , savant universel , fut le premier qui travailla au *Journal des Savans* avec le Conseiller-Clerc *Sallo* , qui avait conçu l'idée de ce travail. Il enseigna depuis un peu de Latin au Ministre d'Etat *Colbert* , qui malgré ses occupations crut avoir assez de tems pour apprendre cette langue ; il prenait sur-tout ses leçons en carosse dans ses voyages de Versailles à Paris. On disait avec vraisemblance , que c'était en vue d'être Chancelier. On peut observer , que les deux hommes qui ont le plus protégé les let-

tres, ne savaient pas le Latin, *Louis XIV*, & Monsieur *Colbert*. On prétend que l'Abbé *Gallois* disait, Mr. *Colbert* veut quelquefois se familiariser avec moi, mais je le repousse par le respect : mort en 1707.

GASSENDI (*Pierre*) né en Provence en 1592. Restaurateur d'une partie de la physique d'*Epicure*. Il sentit la nécessité des atomes & du vuide. *Newton* & d'autres ont démontré depuis ce que *Gassendi* avait affirmé. Il eut moins de réputation que *Descartes*, parce qu'il était plus raisonnable, & qu'il n'était pas inventeur ; mais on l'accusa comme *Descartes* d'Athéisme. Quelques-uns crurent, que celui qui admettait le vuide comme *Epicure*, niait un DIEU comme lui. C'est ainsi que raisonnent les calomniateurs. *Gassendi* en Provence, où l'on n'était point jaloux de lui, était appelé le saint Prêtre ; à Paris quelques envieux l'appelaient l'*Athée*. Il est vrai qu'il était sceptique, & que la philosophie lui avait appris à douter de tout, mais non pas de l'existence d'un Etre suprême. Il avait avancé longtems avant *Loke* dans une grande lettre à *Descartes*, qu'on ne connaît point du tout l'ame, que DIEU peut accorder la pensée à l'autre être inconnu qu'on nomme matière, & la lui conserver éternellement : mort en 1656.

GEDOUIN, Chanoine de la sainte Chapelle à Paris. Auteur d'une excellente traduction de *Quintilien*, & de *Pausanias*. Il était entré chez les Jésuites à l'âge de quinze ans, & en sortit dans un âge mûr. Il était si passionné pour les bons auteurs de l'antiquité, qu'il aurait voulu qu'on eût pardonné à leur Religion en faveur des beautés de leurs ouvrages & de leur Mythologie : il trouvait dans les fables une philosophie naturelle admirable, & des emblèmes frappans de toutes les opérations de la Divinité. Il croyait que l'esprit de toutes les nations s'était rétréci, & que la grande poésie & la grande éloquence avaient disparu du monde avec la Mythologie des Grecs. Le poème de *Milton* lui paraissait un poème barbare & d'un fanatisme sombre & dégoûtant, dans lequel le Diable hurle sans cesse contre le Messie. Il écrivit sur ce sujet quatre dissertations très curieuses ; on croit qu'elles seront bientôt imprimées : mort en 1744. NB. On a imprimé dans quelques dic-

tionnaires que *Ninon* lui accorda ses faveurs à quatre-vingt ans. En ce cas on aurait dû dire plutôt que l'Abbé *Gedouin* lui accorda les siennes, mais c'est un conte ridicule. Ce fut à l'Abbé de *Châteauneuf* que *Ninon* donna un rendez-vous pour le jour auquel elle aurait soixante ans accomplis.

LE GENDRE (*Louis*) né à Rouen en 1655, a fait une *Histoire de France*. Pour bien faire cette histoire, il faudrait la plume & la liberté du *Président de Thou*; & il serait encore très difficile de rendre les premiers siècles intéressans: mort en 1733.

GENEST (*Charles-Claude*) né en 1635. Aumônier de la Duchesse d'Orléans, Philosophe & Poète. Sa tragédie de *Pénélope* a encore du succès sur le théâtre, & c'est la seule de ses pièces qui s'y soit conservée. Elle est au rang de ces pièces écrites d'un stile lâche & profaïque que les situations font tolérer dans la représentation. Son laborieux ouvrage de la *philosophie de Descartes* en rimes plutôt qu'en vers, signala plus sa patience que son génie, & il n'eut guères rien de commun avec *Lucrèce* que de versifier une philosophie erronée presque en tout. Il eut part aux bienfaits de *Louis XIV*: mort en 1719.

L'Abbé GIRARD, de l'Académie. Son livre des *Synonymes* est très utile; il subsistera autant que la langue, & servira même à la faire subsister: mort fort vieux en 1748.

GODEAU (*Antoine*) l'un de ceux qui servirent à l'établissement de l'Académie Française. Poète, Orateur & Historien. On fait que pour faire un jeu de mots le Cardinal de *Richelieu* lui donna l'Evêché de Grasse, pour le *Bénédictin* mis en vers. Son *Histoire Ecclésiastique* en prose fut plus estimée que son poème sur les *Fastes de l'Eglise*. Il se trompa en croyant égaler les *fastes d'Ovide*: ni son sujet ni son génie n'y pouvaient suffire. C'est une grande erreur de penser, que les sujets Chrétiens puissent convenir à la poésie comme ceux du Paganisme, dont la Mythologie aussi agréable que fautive animait toute la nature: mort en 1672.

GODEFROI (*Théodore*) fils de *Denys Godefroi* Parisien. Hom-

me savant, né à Genève en 1580. Historiographe de France sous *Louis XIII*, & *Louis XIV*. Il s'appliqua sur-tout aux titres & au cérémonial : mort en 1649. NB. Son père *Denys* s'est rendu immortel par son travail immense sur le *Corpus Juris Civilis*.

GODEFROI (*Denys*) son fils, né à Paris en 1615. Historiographe de France comme son père : mort en 1681. Toute cette famille a été illustre dans la littérature.

GOMBAULD (*Jean Ogier de*) quoique né sous *Charles IX*, vécut longtems sous *Louis XIV*. Il y a de lui quelques bonnes épigrammes, dont même on a retenu des vers : mort en 1666.

GOMBERVILLE (*Marin*) né à Paris en 1600, l'un des premiers Académiciens. Il écrivit de grands romans avant le tems du bon goût, & sa réputation mourut avec lui : mort en 1674.

GONDI (*Jean-François*) Cardinal de Retz, né en 1613, qui vécut en *Catilina* dans sa jeunesse, & en *Atticus* dans sa vieillesse. Plusieurs endroits de ses mémoires sont dignes de *Salluste* ; mais tout n'est pas égal : mort en 1679.

GOURVILLE, valet de chambre du Duc de la *Roche-foucault*, devenu son ami, & même celui du grand *Condé*. Dans le même tems pendu à Paris en effigie, & Envoyé du Roi en Allemagne ; ensuite proposé pour succéder au grand *Colbert* dans le Ministère. Nous avons de lui des mémoires de sa vie, écrits avec naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance & de sa fortune avec indifférence. Il y a des anecdotes vraies & curieuses.

LE GRAND (*Joachim*) né en Normandie en 1653, élève du Père le Coite. Il a été l'un des hommes les plus profonds dans l'histoire : mort en 1732.

GRECOUR, Chanoine de Tours. Son poème de *Philotasus* eut un succès prodigieux. Le mérite de ces sortes d'ouvrages n'est d'ordinaire que dans le choix du sujet, & dans la mali-

gnité humaine. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques vers bien faits dans ce poëme. Le commencement en est très heureux ; mais la suite n'y répond pas. Le Diable n'y parle pas aussi plaisamment qu'il est amené. Le stile est bas , uniforme , sans dialogue , sans graces , sans finesse , sans pureté de stile , sans imagination dans l'expression , & ce n'est enfin qu'une histoire satyrique de la Bulle *Unigenitus* en vers burlesques , parmi lesquels il s'en trouve de très plaisans.

GUERET (*Gabriel*) né à Paris en 1641, connu dans son tems par son *Parnasse réformé* & par la *Guerre des Auteurs*. Il avait du goût ; mais son discours , si l'*Empire de l'éloquence est plus grand que celui de l'amour* , ne prouverait pas qu'il en eût. Il a fait le *Journal du Palais* conjointement avec *Blondeau* : ce journal du Palais est un recueil des arrêts des Parlemens de France , jugemens souvent différens dans des causes semblables. Rien ne fait mieux voir combien la jurisprudence a besoin d'être réformée , que cette nécessité où l'on est de recueillir des arrêts : mort en 1688.

DU GUET (*Jacques-Joseph*) né en Forez en 1649, l'une des meilleures plumes du parti Janséniste. Son livre de l'*Education d'un Roi* n'a point été fait pour le Roi de Sardaigne , comme on l'a dit , & il a été achevé par une autre main. Le stile de *du Guet* est formé sur celui des bons Ecrivains de Port-Royal. Il aurait pu comme eux rendre de grands services aux lettres ; trois volumes sur vingt-cinq chapitres d'*Israël* prouvent qu'il n'était avare ni de son tems ni de sa plume : mort en 1733.

DU GUÉ-THOUIN, d'Armateur devenu Lieutenant-Général des armées Navales. L'un des plus grands-hommes en son genre , a donné des mémoires écrits du stile d'un soldat , & propres à exciter l'émulation chez ses compatriotes.

DU HALDE Jésuite , quoiqu'il ne soit point sorti de Paris , & qu'il n'ait point vu le Chinois , a donné sur les mémoires de ses confrères la plus ample & la meilleure description de l'Empire de la Chine qu'on ait dans le monde : mort en 1743.

L'insatiable curiosité que nous avons de connaître à fond
la

la religion, les loix, les mœurs des Chinois, n'est point encor satisfaite : un Bourguemestre de Midelbourg nommé *Hudde*, homme très riche, guidé par cette seule curiosité, alla à la Chine vers l'an 1700. Il employa une grande partie de son bien à s'instruire de tout. Il apprit si parfaitement la langue, qu'on le prenait pour un Chinois. Heureusement pour lui la forme de son visage ne le trahissait pas. Enfin il fut parvenir au grade de Mandarin ; il parcourut toutes les Provinces en cette qualité ; & revint ensuite en Europe avec un recueil de trente années d'observations ; elles ont été perduës dans un naufrage : c'est peut-être la plus grande perte qu'ait faite la République des lettres.

DU HAMEL (*Jean-Baptiste*) de Normandie, né en 1624. Secrétaire de l'Académie des Sciences. Quoique philosophe, il était théologien. La philosophie, qui s'est perfectionnée depuis lui, a nui à ses ouvrages ; mais son nom a subsisté : mort en 1706.

Le Comte d'HAMILTON (*Antoine*) né à Caën. On a de lui quelques jolies poësies ; & il est le premier qui ait fait des romans dans un goût plaisant, qui n'est pas le burlesque de *Scarron*. Ses *Mémoires du Comte de Grammont* sont de tous les livres celui où le fonds le plus mince est paré du stile le plus gai, le plus vif, & le plus agréable. C'est le modèle d'une conversation enjouée, plus que le modèle d'un livre. Son héros n'a guères d'autre rôle dans ses mémoires que celui de friponner ses amis au jeu, d'être volé par son valet de chambre, & de dire quelques prétendus bons mots sur les aventures des autres.

HARDOUIN (*Jean*) Jésuite, profond dans l'histoire & chimérique dans les sentimens. *Il faut s'enquerir*, dit Montagne, *non quel est le plus savant, mais le mieux savant.* Hardouin poussa la bizarrerie jusqu'à prétendre que l'*Énéide* & les odes d'*Horace* ont été composées par des moines du treizième siècle : il veut qu'*Énée* soit JESUS-CHRIST ; & *Lalagé* la maîtresse d'*Horace* est la Religion Chrétienne. Le même discernement qui faisait voir au Père Hardouin le Messie dans *Énée*,
Siècle de Louis XIV. L

lui découvrait des Athées dans les Pères *Thomassin*, *Quesnel*, *Malebranche*, dans *Arnauld*, dans *Nicole* & *Pascal*. Sa folie ôta à sa calomnie toute son atrocité ; mais tous ceux qui renouvellent cette accusation d'Athéisme contre des sages, ne sont pas toujours reconnus pour fous, & sont souvent très dangereux. On a vû des hommes abuser de leur ministère en employant ces armes contre lesquelles il n'y a point de bouclier, pour perdre sans ressource des personnes respectables auprès des Princes trop peu instruits.

HECQUET, Médecin, mit au jour en 1722 le système raisonné de la *Trituration*, idée ingénieuse qui n'explique pas la manière dont se fait la digestion. Les autres médecins y ont joint le suc gastrique, & la chaleur des viscères ; mais nul n'a pû découvrir le secret de la nature qui se cache dans toutes ses opérations.

HELVETIUS, fameux Médecin, qui a très bien écrit sur l'économie animale, & sur la fièvre : mort vers l'an 1750. Il était père d'un vrai philosophe qui renonça à la place de Fermier - Général pour cultiver les lettres, & qui a eu le sort de plusieurs philosophes ; persécuté pour un livre, & pour sa vertu.

HENAUT, connu par le sonnet de l'avorton, par d'autres pièces, & qui aurait une très grande réputation si les trois premiers chants de sa traduction de *Lucrèce*, qui furent perdus, avaient paru & avaient été écrits comme ce qui nous est resté du commencement de cet ouvrage. Mort en 1682. Au reste la postérité ne le confondra pas avec un homme du même nom & d'un mérite supérieur, à qui nous devons la plus courte & la meilleure histoire de France, & peut-être la seule manière dont il faudra désormais écrire toutes les grandes histoires. Car la multiplicité des faits & des écrits devient si grande, qu'il faudra bientôt tout réduire aux extraits & aux dictionnaires. Mais il sera difficile d'imiter l'auteur de l'*Abrégé chronologique*, d'approfondir tant de choses en paraissant les effleurer.

HENAUT, Président aux Enquêtes du Parlement, Sur-Intendant de la Maison de la Reine, de l'Académie Française, né à Paris vers l'an 1686. Nous avons déjà parlé de son livre utile de l'abrégé historique de la France. Les recherches pénibles qu'une telle étude doit avoir coûté ne l'ont pas empêché de sacrifier aux graces, & il a été du très petit nombre de sçavans qui ont joint aux travaux utiles les agrémens de la société qui ne s'acquièrent point. Il a été dans l'histoire ce que *Fontenelle* a été dans la philosophie. Il l'a rendue familière; aussi lui avons-nous rendu comme à *Fontenelle* justice de son vivant.

HERBELOT (*Barthelemi*) né à Paris en 1625, le premier parmi les Français, qui connut bien les langues & les histoires Orientales: peu célèbre d'abord dans la patrie. Reçu par le Grand Duc de Toscane *Ferdinand II* avec une distinction qui apprit à la France à connaître son mérite. Rappelé ensuite & encouragé par *Colbert*, qui encourageait tout. Sa *Bibliothèque Orientale* est aussi curieuse que profonde: mort en 1695.

HERMANT (*Godefroi*) né à Beauvais en 1617. Il n'a fait que des ouvrages polémiques, qui s'anéantissent avec la dispute: mort en 1690.

HERMANT (*Jean*) Auteur de l'histoire des Conciles, des ordres Religieux, des hérésies. Cette histoire des hérésies ne vaut pas celle de Mr. *Pluquet*.

LA HIRE (*Philippe*) né à Paris en 1640, fils d'un bon peintre. Il a été grand mathématicien, & a beaucoup contribué à la fameuse Méridienne de France: mort en 1718.

L'HOPITAL (*François Marquis de*) né en 1662. Le premier qui ait écrit en France sur le calcul inventé par *Newton*, qu'il appella *les infiniment petits*: c'était alors un prodige: mort en 1704.

D'HOSIER (*Pierre*) né à Marseille en 1592, fils d'un Avocat. Il fut le premier qui débrouilla les généalogies, & qui

en fit une science. *Louis XIII* le fit Gentilhomme servant , Maître d'hôtel & Gentilhomme ordinaire de sa chambre. *Louis XIV* lui donna un brevet de Conseiller d'Etat. De véritablement grands hommes ont été bien moins récompensés : leurs travaux n'étaient pas si nécessaires à la vanité humaine : mort en 1660.

DES HOULIÈRES (*Antoinette de la Garde*). De toutes les Dames Françaises qui ont cultivé la poésie , c'est celle qui a le plus réussi , puisque c'est celle dont on a retenu le plus de vers. C'est dommage qu'elle soit l'auteur du mauvais sonnet contre l'admirable *Phèdre de Racine*. Ce sonnet ne fut bien reçu du public , que parce qu'il était satyrique. N'est-ce pas assez que les femmes soient jalouses en amour ? faut-il encor qu'elles le soient en belles-lettres ? Une femme satyrique ressemble à *Méduse* & à *Scilla* , deux beautés changées en monstres : morte en 1694.

HUET (*Pierre-Daniel*) né à Caën en 1630. Savant universel , & qui conserva la même ardeur pour l'étude jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Appelé auprès de la Reine *Christine* à Stockholm , il fut ensuite un des hommes illustres qui contribuèrent à l'éducation du Dauphin. Jamais Prince n'eut de pareils maîtres. *Huet* se fit Prêtre à quarante ans ; il eut l'Evêché d'Avranche , qu'il abdiqua ensuite , pour se livrer tout entier à l'étude dans la retraite. De tous ses livres *le Commerce & la Navigation des Anciens* , & *l'origine des Romains* , sont le plus d'usage. Son *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* a fait beaucoup de bruit , & a paru démentir sa *Démonstration Evangelique* : mort en 1721.

JACQUELOT (*Isaac*) né en Champagne en 1647. Calviniste , Pasteur à la Haie & ensuite à Berlin. Il a fait quelques ouvrages sur la Religion : mort en 1708.

JOLI (*Gui*) Conseiller au Châtelet , Secrétaire du Cardinal de Retz , a laissé des mémoires , qui sont à ceux du Cardinal ce qu'est le domestique au maître ; mais il y a des particularités curieuses.

JOUVENCY (*Joseph*) Jésuite , né à Paris en 1643. C'est encor un homme qui a eu le mérite obscur d'écrire en Latin aussi-bien qu'on le puisse de nos jours. Son livre *de ratione discendi & docendi* est un des meilleurs qu'on ait en ce genre , & des moins connus depuis *Quintilien*. Il publia en 1710 à Rome une partie de l'histoire de son Ordre. Il l'écrivit en Jésuite & en homme qui était à Rome. Le Parlement de Paris , qui pense tout différemment de Rome & des Jésuites , condamna ce livre , dans lequel on justifiait le Père *Guignard* condamné à être pendu par ce même Parlement pour l'assassinat commis sur la personne d'*Henri IV* par l'écolier *Châtel*. Il est très vrai que *Guignard* n'était nullement complice , & qu'on le jugea à la rigueur : mais il n'est pas moins vrai que cette rigueur était nécessaire dans ces tems malheureux , où une partie de l'Europe aveuglée par le plus horrible fanatisme regardait comme un acte de Religion de poignarder le meilleur des Rois & le meilleur des hommes : mort en 1716.

LABBE (*Philippe*) né à Bourges en 1607, Jésuite. Il a rendu de grands services à l'Histoire. On a de lui soixante & seize ouvrages : mort en 1667.

LE LABOUREUR (*Jean*) né à Montmorenci en 1613 , Gentilhomme servant de *Louis XIV* , & ensuite son Aumônier. Sa relation du voyage de Pologne qu'il fit avec Madame la Maréchale de *Guébriant* , la seule femme qui ait jamais eu le titre & fait les fonctions d'Ambassadrice Plénipotentiaire , est assez curieuse. Les commentaires historiques dont il a enrichi les mémoires de *Castelnau* ont répandu beaucoup de jour sur l'histoire de France. Le mauvais poème de *Charlemagne* n'est pas de lui , mais de son frère : mort en 1675.

LAINÉ ou LAINEZ (*Alexandre*) né dans le Hainaut en 1650. Poète singulier , dont on a recueilli un petit nombre de vers heureux. Un homme qui s'est donné la peine de faire élever à grands fraix un Parnasse en bronze couvert de figures en relief , de tous les poètes & musiciens dont il s'est avisé , a mis ce *Lainé* au rang des plus illustres. Les seuls vers délicats qu'on ait de lui sont ceux qu'il fit pour Madame de *Martel* ;

Le tendre Apelle un jour dans ces jeux si vantés
 Qu'Athènes sur ses bords consacrait à Neptune ,
 Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés ;
 Et prenant un trait de chacune ,
 Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
 Hélas ! s'il avait vu l'adorable Martel ,
 Il n'en aurait employé qu'une.

On ne fait pas que ces vers sont une traduction un peu longue de ce beau morceau de l'*Arioste*.

*Non avea da torre altra , che costei
 Che tutte le bellezze erano in Lei.*

mort en 1710.

LAINET, ou LÉNET, (*Pierre*) Conseiller d'Etat, natif de Dijon, attaché au grand Condé, a laissé des mémoires sur la guerre civile. Tous les mémoires de ce tems sont éclaircis, & justifiés les uns par les autres. Ils mettent la vérité de l'histoire dans le plus grand jour. Ceux de *Lainet* ont une anecdote très remarquable. Une Dame de qualité de Franche-Comté se trouvant à Paris grosse de huit mois en 1664, son mari absent depuis un an arrive ; elle craint qu'il ne la tue ; elle s'adresse à *Lainet* sans le connaître. Celui-ci consulte l'Ambassadeur d'Espagne ; tous deux imaginent de faire enfermer le mari par lettre de cachet à la Bastille jusqu'à ce que la femme soit relevée de couche. Ils s'adressent à la Reine. Le Roi en riant fait & signe la lettre de cachet lui-même ; il sauve la vie de la femme & de l'enfant ; ensuite il demande pardon au mari & lui fait un présent.

LAMBERT (*Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles*, Marquise de) née en 1647. Dame de beaucoup d'esprit, a laissé quelques écrits d'une morale utile & d'un stile agréable. Son traité de l'*Amitié* fait voir qu'elle méritait d'avoir des amis. Le nombre des Dames, qui ont illustré ce beau siècle, est une des grandes preuves des progrès de l'esprit humain.

Le donne son venute in eccellenza

Di ciascun' arte ove hanno posto cura. Ariost.

morte à Paris en 1733.

LAMI (*Bernard*) né au Mans en 1640 , de l'Oratoire. Savant dans plus d'un genre. Il composa ses *Elémens de Mathématiques* dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris : mort en 1715.

LANCELOT (*Claude*) né à Paris en 1615. Il eut part à des ouvrages très utiles , que firent les solitaires de Port-Royal pour l'éducation de la jeunesse : mort en 1695.

DE LARREY (*Isaac*) né en Normandie en 1638. Son *Histoire d'Angleterre* fut estimée avant celle de *Rapin de Thoiras* ; & son *Histoire de Louis XIV* ne le fut jamais : mort à Berlin en 1719.

LAUNAI (*François*) né à Angers en 1612. Jurisconsulte & homme de lettres. Il fut le premier qui enseigna le Droit François à Paris : mort en 1693.

LAUNOY (*Jean*) né en Normandie en 1603. Docteur en Théologie. Savant laborieux & critique intrépide. Il détrompa de plusieurs erreurs , & sur-tout sur des Saints , dont il nia l'existence. On fait qu'un Curé de *St. Eustache* disait : *Je lui fais toujours de profondes révérences , de peur qu'il ne m'ôte mon St. Eustache* : mort en 1678.

LAURIÈRE (*Eusèbe*) né à Paris en 1659. Avocat. Personne n'a plus approfondi la Jurisprudence & l'origine des loix. C'est lui qui dressa le plan du recueil des ordonnances ; ouvrage immense , qui signale le règne de *Louis XIV*. C'est un monument de l'inconstance des choses humaines. Un recueil d'ordonnances n'est que l'histoire des variations : mort en 1728.

LE CLERC (*Jean*) né à Genève en 1657 , mais originaire de Beauvais. Il n'était pas le seul savant de sa famille , mais il était le plus savant. Sa *Bibliothèque universelle* , dans laquelle il imita la *République des Lettres* de *Bayle* est son meilleur ouvrage. Son plus grand mérite est d'avoir alors approché

de *Bayle*, qu'il a combattu souvent. Il a beaucoup plus écrit que ce grand-homme ; mais il n'a pas connu comme lui l'art de plaire & d'instruire, qui est si au-dessus de la science : mort à Amsterdam en 1736.

LEMERY (*Nicolas*) né à Rouen en 1645, fut le premier Chymiste raisonnable, & le premier qui ait donné une *Pharmacopée universelle* : mort en 1715.

LENFANT (*Jacques*) né en Beaufse en 1661. Pasteur Calviniste à Berlin. Il contribua plus que personne à répandre les grâces & la force de la langue Française aux extrémités de l'Allemagne. Son *Histoire du Concile de Constance*, bien faite & bien écrite, sera jusqu'à la dernière postérité un témoignage du bien & du mal qui peuvent résulter de ces grandes assemblées, & que du sein des passions, de l'intérêt & de la cruauté même, il peut encor sortir de bonnes loix : mort en 1692.

DES LIONS (*Jean*) né à Pontoise en 1615. Docteur de Sorbonne, homme singulier, auteur de plusieurs ouvrages polémiques. Il voulut prouver, que les réjouissances à la fête des Rois sont des profanations, & que le monde allait bientôt finir : mort en 1700.

DE L'ISLE (*Guillaume*) né à Paris en 1675. Il a reformé la Géographie, qui aura longtems besoin d'être perfectionnée. C'est lui qui a changé toute la position de notre hémisphère en longitude. Il a enseigné à *Louis XV*, la géographie, & n'a point fait de meilleur élève. Ce Monarque a composé, après la mort de son maître, un traité du cours de tous les fleuves. *Guillaume de l'Isle* est le premier qui ait eu le titre de premier Géographe du Roi : mort en 1726.

LE LONG (*Jacques*) né à Paris en 1655, de l'Oratoire. Sa *Bibliothèque historique de France* est d'une grande recherche & d'une grande utilité, à quelques fautes près : mort en 1721.

LONGPIERRE (*Hilaire-Bernard* Baron de) né en Bourgogne en 1658. Il possédait toutes les beautés de la langue Grecque, mérite très rare en ce tems là ; on a de lui des traductions

ductions en vers d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion* & *Moschus*. Sa tragédie de *Médée*, quoiqu'inégale & trop remplie de déclamations, est fort supérieure à celle de *Pierre Corneille*. Mais la *Médée* de *Corneille* n'était pas de son bon tems. *Longepierre* fit beaucoup d'autres tragédies d'après les poètes Grecs, & il les imita en ne mêlant point l'amour à ces sujets sévères & terribles; mais aussi il les imita dans la prolixité des lieux communs & dans le vuide d'action & d'intrigue, & ne les égala point dans la beauté de l'élocution qui fait le grand mérite des poètes. Il a composé plusieurs autres tragédies dans le goût Grec; mais il n'a donné au théâtre que *Médée* & *Electre*: mort en 1727.

LONGUERUE (*Louis du Four de*) né à Charleville en 1652. Abbé du Jard. Il savait, outre les langues savantes, toutes celles de l'Europe. Apprendre plusieurs langues médiocrement, c'est le fruit du travail de quelques années; parler purement & éloquemment la sienne, c'est le travail de toute la vie. Il savait l'histoire universelle; & on prétend qu'il composa de mémoire la description historique & géographique de la France ancienne & moderne: mort vers l'an 1724.

LONGUEVAL (*Jacques*) né en 1681. Jésuite. Il a fait huit volumes de l'histoire de l'Eglise Gallicane, continuée par le Père *Fontenay*: mort en 1735.

LOUBÈRE (*Simon de la*) né à Toulouse en 1642, & envoyé à Siam en 1677. On a de lui des mémoires de ce pays, meilleurs que ses sonnets & ses odes: mort en 1729.

MABILLON (*Jean*) né en Champagne en 1632. Bénédictin. C'est lui, qui étant chargé de montrer le trésor de St. Denys, demanda à quitter cet emploi, *parce qu'il n'aimait pas à mêler la fable avec la vérité*. Il a fait de profondes recherches. Colbert l'employa à rechercher les anciens titres: mort en 1707.

MAIGNAN (*Emanuel*) né à Toulouse en 1601. Minime. L'un de ceux qui ont appris les mathématiques sans maître. Professeur de Mathématique à Rome, où il y a toujours eu depuis un Professeur Minime Français: mort à Toulouse en 1677.

Siècle de Louis XIV.

M

MAILLET, Consul au grand Caire. On de lui des lettres instructives sur l'Egypte, & des ouvrages manuscrits d'une philosophie hardie.

MAIMBOURG (*Louis*) Jésuite, né en 1610. Il y a encor quelques-unes de ses histoires qu'on ne lit pas sans plaisir. Il eut d'abord trop de vogue, & on l'a trop négligé ensuite. Ce qui est singulier, c'est qu'il fut obligé de quitter les Jésuites, pour avoir écrit en faveur du Clergé de France : mort à St. Victor en 1686.

MAINARD (*François*) Président d'Aurillac, né à Toulouse en 1634. On peut le compter parmi ceux qui ont annoncé le siècle de *Louis XIV.* Il reste de lui un assez grand nombre de vers heureux, purement écrits. C'est un des auteurs qui s'est plaint le plus de la mauvaise fortune attachée aux talens. Il ignorait que le succès d'un bon ouvrage est la seule récompense digne d'un artiste ; que si les Princes & les Ministres veulent le faire honneur en récompensant cette espèce de mérite, il y a plus d'honneur encor d'attendre ces faveurs sans les demander ; & que si un bon écrivain ambitionne la fortune, il doit la faire soi-même.

Rien n'est plus connu que son beau sonnet pour le Cardinal de Richelieu ; & cette réponse dure du Ministre, ce mot cruel, rien. Le Président Mainard retiré enfin à Aurillac fit ces vers qui méritent autant d'être connus que son sonnet.

Par votre humeur le monde est gouverné,
 Vos volontés sont le calme & l'orage,
 Vous vous riez de me voir confiné
 Loin de la Cour dans mon petit ménage :
 Mais, n'est ce rien que d'être tout à soi,
 De n'avoir point le fardeau d'un emploi,
 D'avoir dompté la crainte & l'espérance ?
 Ah ! si le Ciel, qui me traite si bien,
 Avait pitié de vous & de la France,
 Votre bonheur serait égal au mien.

Depuis la mort du Cardinal, il dit dans d'autres vers que

le tyran est mort , & qu'il n'en est pas plus heureux. Si le Cardinal lui avait fait du bien , ce Ministre eût été un Dieu pour lui. Il n'est un tyran que parce qu'il ne lui donna rien. C'est trop ressembler à ces mendiants qui appellent les passans *Monseigneur* , & qui les maudissent s'ils n'en reçoivent point d'aumône. Les vers de *Mainard* étaient fort beaux. Il eût été plus beau de passer sa vie sans demander & sans murmurer. L'épithète qu'il fit pour lui-même est dans la bouche de tout le monde.

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses , des Grands & du sort ,
C'est ici que j'attends la mort ,
Sans la désirer ni la craindre.

Les deux derniers vers sont la traduction de cet ancien vers Latin ,

Suaviter nec metuas diem nec optes.

La plupart des beaux vers de morale sont des traductions. Il est bien commun de ne pas désirer la mort ; il est bien rare de ne la pas craindre ; & il eût été grand de ne pas seulement songer s'il y a des Grands au monde.

MAINTENON (*Françoise d'Aubigné* , *Scarron* , Marquise de). Elle est auteur comme Madame de *Seigné* , parce qu'on a imprimé ses lettres après sa mort. Les unes & les autres sont écrites avec beaucoup d'esprit , mais avec un esprit dissérent. Le cœur & l'imagination ont dicté celles de Madame de *Seigné* ; elles ont plus de gayeté , plus de liberté : celles de Madame de *Maintenon* sont plus contraintes : il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seraient un jour publiques. Madame de *Seigné* en écrivait à sa fille n'écrivait que pour sa fille. On trouve quelques anecdotes dans les unes & dans les autres. On voit par celles de Madame de *Maintenon* , qu'elle avait épousé *Louis XIV* , qu'elle influait dans les affaires d'Etat , mais qu'elle ne les gouvernait pas ; qu'elle ne pressa point la révocation de l'Edit de Nantes , & ses suites , mais qu'elle ne s'y opposa point ; qu'elle prit le parti des Molinistes , parce que *Louis XIV* l'avait pris , & qu'en-

M ij

suite elle s'attacha à ce parti ; que *Louis XIV* sur la fin de sa vie portait des reliques ; & beaucoup d'autres particularités. Mais les connaissances qu'on peut puiser dans ce recueil sont trop achetées par la quantité de lettres inutiles qu'il renferme ; défaut commun à tous ces recueils. Si on imprimait que l'utile, il y aurait cent fois moins de livres : morte à St. Cyr en 1719.

Un nommé *La Baumelle*, qui a été précepteur à Genève, a fait imprimer des mémoires de *Maintenon* remplis de faussetés.

MALEBRANCHE (*Nicolas*) né à Paris en 1638, de l'Ora-toire. L'un des plus profonds méditatifs qui aient jamais écrit. Animé de cette imagination forte qui fait plus de disciples que la vérité, il en eut de son tems. Il y avait des *Malebranchistes*. Il a montré admirablement les erreurs des sens & de l'imagination ; & quand il a voulu fonder la nature de l'ame, il s'est perdu dans cet abîme comme les autres. Il est, ainsi que *Descartes*, un grand-homme avec lequel on apprend bien peu de chose : mort en 1715.

MALEZIEUX (*Nicolas*) né à Paris en 1650. Les *Elémens de Géométrie du Duc de Bourgogne*, sont les leçons qu'il donna à ce Prince. Il se fit une réputation par sa profonde littérature. Madame la Duchesse du Maine fit sa fortune : mort en 1717.

MALLEVILLE (*Claude de*) l'un des premiers Académiciens. Le seul sonnet de la *belle matineuse* en fit un homme célèbre. On ne parlerait pas aujourd'hui d'un tel ouvrage : mais le bon en tout genre était alors aussi rare qu'il est devenu commun depuis : mort en 1647.

DE MARCA (*Pierre*) né en 1594. Etant veuf & ayant plusieurs enfans, il entra dans l'Eglise & fut nommé à l'Archevêché de Paris. Son livre de la *Concorde de l'Empire & du Sacerdoce* est estimé : mort en 1662.

DE MAROLLES (*Michel*) né en Touraine en 1600, fils du célèbre *Claude de Marolles* Capitaine des Cent-Suisses, connu par son combat singulier à la tête de l'armée de *Henri IV*

contre *Marivaux*. *Michel*, Abbé de Villeloin, composa soixante-neuf ouvrages, dont plusieurs étaient des traductions très utiles dans leur tems : mort en 1681.

LA MARRE (*Nicolas*) né à Paris en 1641. Commissaire au Châtelet. Il a fait un ouvrage qui était de son ressort, *l'Histoire de la Police*. Il n'est bon que pour les Parisiens, & meilleur à consulter qu'à lire. Il eut pour récompense une part sur le produit de la comédie, dont il ne jouit jamais ; il aurait autant valu assigner aux comédiens une pension sur les gages du Guet.

DU MARSAIS. Personne n'a connu mieux que lui la métaphysique de la Grammaire ; personne n'a plus approfondi les principes des langues. Son livre des *Tropes* est devenu insensiblement nécessaire, & tout ce qu'il a écrit sur la Grammaire mérite d'être étudié. Il y a dans le grand dictionnaire encyclopédique beaucoup d'articles de lui qui sont d'une grande utilité. Il était du nombre de ces philosophes obscurs dont Paris est plein, qui jugent sagement de tout, qui vivent entre eux dans la paix & dans la communication de la raison, ignorés des Grands, & très redoutés de ces charlatans en tout genre qui veulent dominer sur les esprits. La foule de ces hommes sages est une suite de l'esprit du siècle : mort très âgé en 1755.

MARSOLLIER (*Jacques*) né à Paris en 1657. Chanoine régulier de Ste. Geneviève. Connu par plusieurs histoires bien écrites : mort en 1724.

MARTIGNAC (*Etienne*) né en 1628. Le premier qui donna une traduction supportable en prose de *Virgile*, d'*Horace*, &c. Je doute qu'on les traduise jamais heureusement en vers. Ce ne serait pas assez d'avoir leur génie : la différence des langues est un obstacle presque invincible : mort en 1698.

MASCARON (*Jules*) de Marseille, né en 1634. Evêque de Tulles & puis d'Agen. Ses oraisons funèbres balancèrent d'abord celles de *Bossuet* ; mais aujourd'hui elles ne servent qu'à faire voir combien *Bossuet* était un grand-homme : mort en 1703.

MASSILLON, né en Provence en 1663, de l'Oratoire. Evêque de Clermont. Le prédicateur qui a le mieux connu le monde ; plus fleuri que *Bourdaloue*, plus agréable, & dont l'éloquence sent l'homme de Cour, l'Académicien & l'homme d'esprit ; de plus philosophe modéré & tolérant : mort en 1742.

MAUCROIX (*François*) né à Noyon en 1619. Historien, poète & littérateur : mort en 1708.

MÉNAGE (*Gilles*) d'Angers, né en 1613. Il a prouvé, qu'il est plus aisé de faire des vers en Italien qu'en Français. Ses vers Italiens sont estimés même en Italien ; & notre langue doit beaucoup à ses recherches. Il était savant en plus d'un genre : mort en 1692. *La Monnoye* a fort augmenté, & rectifié le *Ménagiana*.

MÉNÉTRIER (*Claude-François*) né en 1631, a beaucoup servi à la science du Blazon, des emblèmes & des devises : mort en 1705.

MÉR (*Jean*) né en Berri en 1645, l'un de ceux qui ont le plus illustré la Chirurgie. Il a laissé des observations utiles : mort en 1712.

MÉZERAI (*François*) né à Argentan en Normandie en 1610. Son Histoire de France est très connue ; ses autres écrits le sont moins. Il perdit ses pensions, pour avoir dit ce qu'il croyait, la vérité. D'ailleurs plus hardi qu'exact, & inégal dans son stile : mort en 1683.

MIMEURES (le Marquis de) Menin de *Monseigneur* fils de *Louis XIV.* On a de lui quelques morceaux de poésies qui ne sont pas inférieures à celles de *Racan* & de *Mainard*. Mais comme ils vinrent dans un tems où le bon était très rare, & le Marquis de *Mimeures* dans un tems où l'art était perfectionné, ils eurent beaucoup de réputation, & à peine fut-il connu. Son *Ode à Vénus* imitée d'*Horace* n'est pas indigne de l'original.

LE MOINE (*Pierre*) Jésuite, né en 1602. Sa *dévotion aisée* le rendit ridicule. Mais il eût pu se faire un grand nom par sa

Louissade. Il avait une prodigieuse imagination. Pourquoi donc ne réussit-il pas ? c'est qu'il n'avait ni goût ni connaissance du génie de sa langue , ni des amis sévères : mort en 1671.

MOLIÈRE (*Jean-Baptiste*) né à Paris en 1620. Le meilleur des poètes comiques de toutes les nations. Cet article a engagé à relire les poètes comiques de l'antiquité. Il faut avouer, que si on compare l'art & la régularité de notre théâtre avec ces scènes décolorées des anciens , ces intrigues faibles , cet usage grossier de faire annoncer par des acteurs , dans des monologues froids & sans vraisemblance , ce qu'il ont fait & ce qu'ils veulent faire ; il faut avouer , dis-je , que *Molière* a tiré la comédie du cahos , ainsi que *Corneille* en a tiré la tragédie ; & que les Français ont été supérieurs en ce point à tous les peuples de la terre. *Molière* avait d'ailleurs une autre sorte de mérite que ni *Corneille* , ni *Racine* , ni *Boileau* , ni *La Fontaine* n'avaient pas. Il était philosophe , & il l'était dans la théorie & dans la pratique. C'est à ce philosophe que l'Archevêque de Paris *Harlai* , si décrié pour ses mœurs , refusa les vains honneurs de la sépulture : il falut que le Roi engageât ce Prélat à souffrir que *Molière* fût enterré secrètement dans le cimetière de la petite chapelle de *St. Joseph* fauxbourg Montmartre : mort en 1673.

On s'est piqué à l'envi dans quelques dictionnaires nouveaux de décrier les vers de *Molière* en faveur de sa prose , sur la parole de l'Archevêque de Cambrai *Fénelon* , qui semble en effet donner la préférence à la prose de ce grand comique , & qui avait ses raisons pour n'aimer que la prose poétique ; mais *Boileau* ne pensait pas ainsi. Il faut convenir qu'à quelques négligences près , négligences que la comédie tolère , *Molière* est plein de vers admirables qui s'impriment facilement dans la mémoire. Le *Misanthrope* , les *Femmes savantes* , le *Tartuffe* sont écrits comme les satyres de *Boileau*. L'*Amphitruon* est un recueil d'épigrammes & de madrigaux faits avec un art qu'on n'a point imité depuis. La bonne poésie est à la bonne prose ce que la danse est à une simple démarche noble , ce que la musique est au récit ordinaire , ce que les couleurs d'un tableau sont à des desseins au crayon. De là vient

que les Grecs & les Romains n'ont jamais eu de comédie en prose.

MONGAUT (l'Abbé). La meilleure traduction qu'on ait faite des lettres de *Cicéron* est de lui. Elle est enrichie de notes judicieuses & utiles. Il avait été Précepteur du fils du Duc d'Orléans Régent du Royaume.

MONNOYE (*Bernard* la) né à Dijon en 1641 , excellent littérateur. Il fut le premier qui remporta le prix de poésie à l'Académie Française ; & même son poème du *Duel aboli* qui remporta ce prix , est à peu de chose près un des meilleurs ouvrages de poésie qu'on ait faits en France : mort en 1732. je ne fais pourquoi le Docteur de Sorbonne *L'Avocat* dans son dictionnaire dit , que les Noëls de *la Monnoye* en patois Bourguignon , sont ce qu'il a fait de mieux. Est-ce parce que la Sorbonne qui ne fait pas le patois Bourguignon , a fait un décret contre ce livre sans l'entendre ?

MONTESQUIEU (*Charles*) Président au Parlement de Bordeaux , né en 1689 , donna à l'âge de trente-deux ans les *Lettres Persanes* , ouvrage de plaisanterie plein de traits qui annoncent un esprit plus solide que son livre. C'est une imitation du Siamois de *Dufreni* & de *l'Espion Turc* ; mais imitation qui fait voir comment ces originaux devaient être écrits. Ces ouvrages d'ordinaire ne réussissent qu'à la faveur de l'air étranger ; on met avec succès dans la bouche d'un Asiatique la satire de notre pays , qui serait bien moins accueillie dans la bouche d'un compatriote ; ce qui est commun par soi-même devient alors singulier. Le génie qui règne dans les *Lettres Persanes* ouvrit au Président de *Montesquieu* les portes de l'Académie Française , quoique l'Académie fût maltraitée dans son livre ; mais en même tems la liberté avec laquelle il parle du Gouvernement , & des abus de la Religion , lui attira une exclusion de la part du Cardinal de *Fleuri*. Il prit un tour très adroit pour mettre le Ministre dans ses intérêts ; il fit faire en peu de jours une nouvelle édition de son livre , dans laquelle on retrancha , ou on adoucit , tout ce qui pouvait être condamné par un Cardinal & par un Ministre. Monsieur de
Mon-

Montesquieu porta lui-même l'ouvrage au Cardinal , qui ne lisait guères , & qui en lut une partie. Cet air de confiance soutenu par un empressement de quelques personnes de crédit , ramena le Cardinal ; & Montesquieu entra dans l'Académie.

Il donna ensuite le *Traité sur la grandeur & la décadence des Romains* ; matière usée , qu'il rendit neuve par des réflexions très fines , & des peintures très fortes : c'est une histoire politique de l'Empire Romain. Enfin , on vit paraître son *Esprit des Loix*. On a trouvé dans ce livre beaucoup plus de génie que dans *Grotius* , & dans *Puffendorf*. On se fait quelque violence pour lire ces auteurs ; on lit l'*Esprit des Loix* autant pour son plaisir que pour son instruction. Ce livre est écrit avec autant de liberté que les *Lettres Persanes* ; & cette liberté n'a pas peu servi au succès : elle lui attira des ennemis , qui augmentèrent sa réputation , par la haine qu'ils inspiroient contre eux : ce sont ces hommes nourris dans les factions obscures des querelles ecclésiastiques , qui regardent leurs opinions comme sacrées , & ceux qui les méprisent comme sacrilèges. Ils écrivirent violemment contre le Président de Montesquieu ; ils engagèrent la Sorbonne à examiner son livre ; mais le mépris dont ils furent couverts arrêta la Sorbonne. Le principal mérite de l'*Esprit des Loix* est , l'amour des loix qui régnent dans cet ouvrage : & cet amour des loix est fondé sur l'amour du genre-humain. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que l'éloge qu'il fait du Gouvernement Anglais est ce qui a plu davantage en France. La vive & piquante ironie qu'on y trouve contre l'Inquisition , a charmé tout le monde , hors les Inquisiteurs ; ses réflexions presque toujours profondes sont appuyées d'exemples tirés de l'histoire de toutes les nations. Il est vrai qu'on lui a reproché de prendre trop souvent les exemples dans de petites nations sauvages & presque inconnues , sur les relations trop suspectes des voyageurs. Il ne cite pas toujours avec beaucoup d'exactitude ; il fait dire , par exemple , à l'auteur du *Testament politique* attribué au Cardinal de Richelieu , que *s'il se trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme , il ne faut pas s'en servir*. Le *Testament politique* dit seulement à l'endroit cité , qu'il vaut mieux se servir des hommes riches & bien élevés , parce qu'ils sont

Siècle de Louis XIV. N

moins corruptibles. *Montesquieu* s'est trompé dans toutes les autres citations, jusqu'à dire que *François I^{er}* (qui n'était pas né lorsque *Christophe Colomb* découvrit l'Amérique) avait refusé les offres de *Christophe Colomb*. Le défaut continuél de méthode dans cet ouvrage, la singulière affectation de ne mettre souvent que trois ou quatre lignes dans un chapitre, & encor de ne faire de ces quatre lignes qu'une plaisanterie, ont indisposé beaucoup de lecteurs; on s'est plaint de trouver trop souvent des faillies où l'on attendait des raisonnemens; on a reproché à l'auteur d'avoir donné trop d'idées douteuses pour des idées certaines; mais s'il n'instruit pas toujours son lecteur, il le fait toujours penser; & c'est là un très grand mérite. Ses expressions vives & ingénieuses dans lesquelles on retrouve l'imagination de *Montagne* son compatriote, ont contribué surtout à la grande réputation de l'*Esprit des Loix*; les mêmes choses dites par un homme savant, & même plus savant que lui, n'auraient pas été lues. Enfin il n'y a guères d'ouvrages où il y ait plus d'esprit, plus d'idées profondes, plus de choses hardies, & où l'on trouve plus à s'instruire, soit en approuvant ses opinions, soit en les combattant. On doit le mettre au rang des livres originaux qui ont illustré le siècle de *Louis XIV*, & qui n'ont aucun modèle dans l'antiquité.

Il est mort en 1755 en philosophe comme il avait vécu.

MONTFAUCON (*Bernard*) né en 1655. Bénédictin. L'un des plus savans antiquaires de l'Europe: mort en 1741.

MONTPENSIER (*Anne - Marie - Louise* d'Orléans) connue sous le nom de *Mademoiselle*, fille de *Gaston* d'Orléans, née à Paris en 1627. Ses *Mémoires* sont plus d'une femme occupée d'elle, que d'une Princesse témoin de grands événemens; mais il s'y trouve des choses très curieuses: morte en 1693.

MONTREUIL (*Matthieu* de) l'un de ces écrivains agréables & faciles, dont le siècle de *Louis XIV* a produit un grand nombre, & qui n'ont pas laissé de réussir dans le genre médiocre. Il y a peu de vrais génies; mais l'esprit du tems & l'imitation ont fait beaucoup d'auteurs agréables.

MORÉRI (*Louis*) né en Provence en 1643. On ne s'atten-

ne doit pas que l'auteur du *Pays d'amour*, & le traducteur de *Rodriguez*, entreprit dans sa jeunesse le premier dictionnaire de faits, qu'on eût encor vu. Ce grand travail lui coûta la vie. L'ouvrage réformé & très augmenté porte encor son nom, & n'est plus de lui. C'est une ville nouvelle bâtie sur le plan ancien. Trop de généalogies suspectes ont fait tort sur-tout à cet ouvrage si utile : mort en 1680. On a fait des supplémens remplis d'erreurs.

MORIN (*Michel-Jean-Batiste*) né en Beaujolois en 1583. Médecin, mathématicien, & par les préjugés du tems astrologue. Il tira l'horoscope de *Louis XIV.* Malgré cette charlatanerie, il était savant : mort en 1656.

MORIN (*Jean*) né à Blois en 1591, très savant dans les langues Orientales & dans la critique : mort à l'Oratoire en 1659.

MORIN (*Simon*) né en Normandie en 1623. On ne parle ici de lui, que pour déplorer sa fatale folie & celle de *Saint-Sorlin-Desmarets* son accusateur. *Saint-Sorlin* fut un fanatique, qui en dénonça un autre. *Morin*, qui ne méritait que les pentes-maisons, fut brûlé vif en 1663, avant que la philosophie eût fait assez de progrès pour empêcher les savans de dogmatiser, & les juges d'être si cruels.

LA MOTTE-HOUDART (*Antoine*) né à Paris en 1672, célèbre par sa tragédie d'*Inès de Castro*, l'une des plus intéressantes qui soient restées au théâtre, par de très jolis opéra, & sur-tout par quelques odes qui lui firent d'abord une grande réputation ; il y a presque autant de choses que de vers ; il est philosophe & poète. Sa prose est encor très estimée. Il fit les discours du Marquis de *Mimur* & du Cardinal *Du Bois* lorsqu'ils furent reçus à l'Académie Française ; le manifeste de la guerre de 1718 ; le discours que prononça le Cardinal de *Tencin* au petit Concile d'Embrun. Ce fait est mémorable : un Archevêque condamne un Evêque, & c'est un auteur d'opéra & de comédies qui fait le sermon de l'Archevêque. Il avait beaucoup d'amis, c'est-à-dire qu'il y avait beaucoup de gens qui se plaisaient dans sa société. Je l'ai vu mourir sans qu'il eût personne auprès de son lit en 1731. L'Abbé

Trublet dit qu'il y avait du monde ; apparemment il y vint à d'autres heures que moi.

L'intérêt seul de la vérité oblige à passer ici les bornes ordinaires de ces articles.

Cet homme de mœurs si douces , & de qui jamais personne n'eut à se plaindre , a été accusé après sa mort presque juridiquement d'un crime énorme, d'avoir composé les horribles couplets qui perdirent *Rousseau* en 1710 , & d'avoir conduit plusieurs années toute la manœuvre qui fit condamner un innocent. Cette accusation a d'autant plus de poids qu'elle est faite par un homme très instruit de cette affaire , & faite comme une espèce de testament de mort. *N. Boindin* Procureur - Général des Trésoriers de France , en mourant en 1752 , laisse un mémoire très circonstantié dans lequel il charge après plus de quarante années *la Motte-Houdart* de l'Académie Française , *Joseph Saurin* de l'Académie des Sciences , & *Malafaire* marchand bijoutier , d'avoir ourdi toute cette trame , & le Châtelet & le Parlement d'avoir rendu consécutivement les jugemens les plus injustes.

1°. Si *N. Boindin* était en effet persuadé de l'innocence de *Rousseau* , pourquoi tant tarder à la faire connaître ? pourquoi ne la pas manifester au moins immédiatement après la mort de ses ennemis ? pourquoi ne pas donner ce mémoire écrit il y a plus de vingt années ?

2°. Qui ne voit clairement que le mémoire de *Boindin* est un libelle diffamatoire , & que cet homme haïssait également tous ceux dont il parle dans cette dénonciation faite à la postérité ?

3°. Il commence par des faits dont on connaît toute la fausseté. Il prétend que le Comte de *Nocé* , & *N. Mélon* Secrétaire du Régent , étaient les associés de *Malafaire* , petit marchand jouaillier. Tous ceux qui les ont fréquentés savent que c'est une insigne calomnie ; ensuite il confond *N. la Faye* Secrétaire du Cabinet du Roi avec son frère le Capitaine aux Gardes. Enfin comment peut-on imputer à un jouaillier d'avoir eu part à toute cette manœuvre des couplets ?

4°. *Boindin* prétend que ce jouaillier & *Saurin* le géomètre s'unirent avec *la Motte* pour empêcher *Rousseau* d'obtenir la

pension de *Boileau* qui vivait encor en 1710. Serait-il possible que trois personnes de professions si différentes se fussent unies & eussent médité ensemble une manœuvre si réfléchie, si infâme & si difficile, pour priver un citoyen alors obscur d'une pension qui ne vaquait pas, que *Rousseau* n'aurait pas eue, & à laquelle aucun de ces trois associés ne pouvait prétendre ?

5°. Après être convenu que *Rousseau* avait fait les cinq premiers couplets suivis de ceux qui lui attirèrent sa disgrâce, il fait tomber sur *la Motte-Houdart* le soupçon d'une douzaine d'autres dans le même goût ; & pour unique preuve de cette accusation, il dit que ces douze couplets contre une douzaine de personnes qui devaient s'assembler chez *N. de Villiers*, furent apportés par *la Motte-Houdart* lui-même chez le *Sr. de Villiers*, une heure après que *Rousseau* avait été informé que les intéressés devaient s'assembler dans cette maison. Or, dit-il, *Rousseau* n'avait pu en une heure de tems composer & transcrire ces vers diffamatoires. C'est *la Motte* qui les apporta, donc *la Motte* en est l'auteur. Au contraire, c'est, ce me semble, parce qu'il a la bonne foi de les apporter, qu'il ne doit pas être soupçonné de la scélératesse de les avoir faits. On les a jettés à sa porte, ainsi qu'à la porte de quelques autres particuliers. Il a ouvert le paquet, il y a trouvé des injures atroces contre tous ses amis, & contre lui-même ; il vient en rendre compte ; rien n'a plus l'air de l'innocence.

6°. Ceux qui s'intéressent à l'histoire de ce mystère d'iniquité doivent savoir, que l'on s'assemblait depuis un mois chez *N. de Villiers*, & que ceux qui s'y assemblaient étaient pour la plupart les mêmes que *Rousseau* avait déjà outragés dans cinq couplets qu'il avait imprudemment récités à quelques personnes. Le premier même de ces douze nouveaux couplets marquait assez que les intéressés s'assemblaient tantôt au café, tantôt chez *Villiers*.

Sots assemblés chez de Villiers,
Parmi les sots troupe d'élite,
D'un vil café dignes piliers,
Craignez la fureur qui m'irrite.

N iiij

Je vais vous poursuivre en tous lieux,
 Vous noircir, vous rendre odieux :
 Je veux que partout on vous chante;
 Vous percer & rire à vos yeux
 Est une douceur qui m'enchanté.

7°. Il est très faux que les cinq premiers couplets reconnus pour être de *Rousseau* ne fissent qu'effleurer le ridicule de cinq ou six particuliers, comme le dit le mémoire. On y voit les mêmes horreurs que dans les autres.

Que le bourreau par son valet
 Fasse un jour serrer le siflet
 De Berrin & de sa sequelle ;
 Que Pecour qui fait le ballet
 Ait le fouet au pied de l'échelle.

C'est là le stile de ces cinq premiers couplets avoués par *Rousseau*. Certainement ce n'est pas là de la fine plaisanterie. C'est le même stile de tous les couplets qui suivirent.

8°. Quant aux derniers couplets sur le même air, qui furent en 1710 la matière du procès intenté à *Saurin* de l'Académie des Sciences, le mémoire ne dit rien que ce que les pièces du procès ont appris depuis longtems. Il prétend seulement que le malheureux qui fut condamné au bannissement pour avoir été suborné par *Rousseau*, devait être condamné aux galères, si en effet il avait été faux témoin. C'est en quoi le Sr. *Boindin* se trompe ; car en premier lieu il eût été d'une injustice ridicule de condamner aux galères le suborné, quand on ne discernait que la peine du bannissement au suborneur : en second lieu ce malheureux ne s'était pas porté accusateur contre *Saurin*. Il n'avait pû être entièrement suborné. Il avait fait plusieurs déclarations contradictoires, & la nature de sa faute, & la faiblesse de son esprit ne comportaient pas une peine exemplaire.

9°. *N. Boindin* fait entendre expressément dans son mémoire, que la maison de *Noailles* & les Jésuites servirent à perdre *Rousseau* dans cette affaire, & que *Saurin* fit agir le crédit

& la faveur. Je fais avec certitude , & plusieurs personnes vivantes encor le savent comme moi , que ni la maison de *Noailles* ni les Jéfuites ne sollicitèrent. La faveur fut d'abord toute entière pour *Rouffeau* ; car quoique le cri public s'élevât contre lui , il avait gagné deux Secrétaires d'Etat , Monsieur de *Pontchartrain* & Monsieur *Voisin* , que ce cri public n'épouvantait pas. Ce fut sur leurs ordres en forme de sollicitations que le Lieutenant-Criminel le Comte décréta & emprisonna *Saurin* , l'interrogea , le confronta , le récolla , le tout en moins de vingt-quatre heures , par une procédure précipitée. Le Chancelier reprimanda le Lieutenant-Criminel sur cette procédure violente & inusitée.

Quant aux Jéfuites , il est si faux qu'ils se fussent déclarés contre *Rouffeau* , qu'immédiatement après la sentence contradictoire du Châtelet , par laquelle il fut unanimement condamné , il fit une retraite au Noviciat des Jéfuites , sous la direction du Père *Sanadon* , dans le tems qu'il appelait au Parlement. Cette retraite chez les Jéfuites prouve deux choses ; la première , qu'ils n'étaient pas ses ennemis ; la seconde , qu'il voulait opposer les pratiques de la Religion aux accusations de libertinage que d'ailleurs on lui suscitait. Il avait déjà fait ses meilleurs Psaumes , en même tems que ses épigrammes licentieuses qu'il appelait les *gloria patri* de ses Psaumes , & *Danchet* lui avait adressé ces vers :

A te masquer habile ,
Traduis tour à tour
Pétrone à la ville ,
David à la Cour. &c.

Il ne serait donc pas étonnant qu'ayant pris le manteau de la Religion , comme tant d'autres , tandis qu'il portait celui de cynique , il eût depuis conservé le premier qui lui était devenu absolument nécessaire. On ne veut tirer aucune conséquence de cette induction ; il n'y a que DIEU qui connaisse le cœur de l'homme.

10°. Il est important d'observer que pendant plus de trente années que *la Motte-Houdart* , *Saurin* , & *Malafaire* ont sur-

vécu à ce procès, aucun d'eux n'a été soupçonné ni de la moindre mauvaise manœuvre, ni de la plus légère satire. *La Motte-Houdart* n'a jamais même répondu à ces invectives atroces connues sous le nom de *Calotes*, & sous d'autres titres dont un ou deux hommes qui étaient en horreur à tout le monde, l'accablèrent si longtems. Il ne deshonora jamais son talent par la satire ; & même lorsqu'en 1709, outragé continuellement par *Rousseau*, il fit cette belle ode :

On ne se choisit point son père ;
Par un reproche populaire
Le sage n'est point abattu.
Oui, quoi que le vulgaire pense ,
Rousseau, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu &c.

Quand, dis-je, il fit cet ouvrage, ce fut bien plutôt une leçon de morale & de philosophie qu'une satire. Il exhortait *Rousseau*, qui reniait son père, à ne point rougir de sa naissance. Il l'exhortait à dompter l'esprit d'envie & de satire. Rien ne ressemble moins à la rage qui respire dans les couplets dont on l'accuse.

Mais *Rousseau* après une condamnation qui devait le rendre sage, soit qu'il fût innocent ou coupable, ne put dompter son penchant. Il outragea souvent par des épigrammes les mêmes personnes attaquées dans les couplets, *la Faye*, *Danchet*, *la Motte-Houdart* &c. Il fit des vers contre ses anciens & nouveaux protecteurs. On en retrouve quelques-uns dans des lettres peu dignes d'être connues qu'on a imprimées, & la plupart de ces vers sont du stile de ces couplets pour lesquels le Parlement l'avait condamné ; témoin ceux-ci contre l'illustre musicien *Rameau*.

Distillateurs d'accords baroques,
Dont tant d'idiots sont fêrus,
Chez les Thraces & les Iroques,
Portez vos opéra bourrus. &c.

On en retrouve du même goût dans le recueil intitulé *porte-feuille*

feuille de Rousseau, contre l'Abbé d'Olivet, qui avait formé un projet de le faire revenir en France. Enfin lorsque sur la fin de sa vie il vint se cacher quelque tems à Paris affichant la dévotion, il ne put s'empêcher de faire encor des épigrammes violentes. Il est vrai que l'âge avait gâté son stile, mais il ne réforma point son caractère, soit que par un mélange bizarre, mais ordinaire chez les hommes, il joignit cette atrocité à la dévotion, soit que par une méchanceté non moins ordinaire cette dévotion fût hypocrisie.

11°. Si *Saurin*, *la Motte*, & *Malafaire* avaient comploté le crime dont on les accuse, ces trois hommes ayant été depuis assez mal ensemble, il est bien difficile qu'il n'eût rien transpiré de leur crime. Cette réflexion n'est pas une preuve, mais jointe aux autres elle est d'un grand poids.

12°. Si un garçon aussi simple & aussi grossier que le nommé *Guillaume Arnoud*, condamné comme témoin suborné par *Rousseau*, n'avait point été en effet coupable, il l'aurait dit, il l'aurait crié toute sa vie à tout le monde. Je l'ai connu. Sa mère aidait dans la cuisine de mon père, ainsi qu'il est dit dans le factum de *Saurin*; & la mère & lui ont dit plusieurs fois à toute ma famille en ma présence, qu'il avait été justement condamné.

Pourquoi donc au bout de quarante-deux ans *N. Boindin* a-t-il voulu laisser en mourant cette accusation authentique contre trois hommes qui ne sont plus ? C'est que le mémoire était composé il y a plus de vingt ans, c'est que *Boindin* les haïssait tous trois, c'est qu'il ne pouvait pardonner à *la Motte* de n'avoir pas sollicité pour lui une place à l'Académie Française, & de lui avoir avoué que ses ennemis qui l'accusaient d'Athéisme lui donneraient l'exclusion. Il s'était brouillé avec *Saurin*, qui était comme lui un esprit altier & inflexible. Il s'était brouillé de même avec *Malafaire*, homme dur & impoli. Il était devenu l'ennemi de *Lériget de la Faye*, qui avait fait contre lui cette épigramme.

Oui, Vadius, on connaît votre esprit,
Savoir s'y joint, & quand le cas arrive,
Qu'œuvre parait par quelque coin fautive,

Siècle de Louis XIV.

O

Plus aigrement qui jamais la reprit ?
 Mais on ne voit qu'en vous aussi se montre
 L'art de louer le beau qui s'y rencontre,
 Dont cependant maints beaux esprits font cas.
 De vos pareils que voulez-vous qu'on pense ?
 Eh quoi ! qu'ils sont connaisseurs délicats ?
 Pas n'en voudrais tirer la conséquence ,
 Mais bien qu'ils sont gens à fuir de cent pas.

C'était-là en effet le caractère de *Boindin* , & c'est lui qui est peint dans le *Temple du Goût* sous le nom de *Bardou*. Il fut dans son mémoire la dupe de sa haine. Incapable de dire ce qu'il ne croyait pas , & incapable de changer d'avis sur ce que son humeur lui inspirait : ses mœurs étaient irréprochables : il vécut toujours en philosophe rigide ; il fit des actions de générosité ; mais cette humeur dure & inflexible lui donnait des préventions dont il ne revenait jamais.

Toute cette funeste affaire , qui a eu de si longues suites , & dont il n'y a guères d'hommes plus instruits que moi , dut son origine au plaisir innocent que prenaient plusieurs personnes de mérite de s'assembler dans un café. On n'y respectait pas assez la première loi de la société , de se ménager les uns les autres. On se critiquait durement , & de simples impolitesse donnèrent lieu à des haines durables & à des crimes. C'est au lecteur à juger , si dans cette affaire il y a eu trois criminels ou un seul.

On a dit qu'il se pourrait à toute force que *Saurin* eût été l'auteur des derniers couplets attribués à *Rousseau*. Il se pourrait que *Rousseau* ayant été reconnu coupable des cinq premiers qui étaient de la même atrocité , *Saurin* eût fait les derniers pour le perdre , quoiqu'il n'y eût aucune rivalité entre ces deux hommes , quoique *Saurin* fût alors plongé dans les calculs de l'algèbre , quoique lui-même fût cruellement outragé dans ces derniers couplets , quoique tous les offensés les imputassent unanimement à *Rousseau* , enfin quoiqu'un jugement solennel ait déclaré *Saurin* innocent. Mais si la chose est physiquement dans l'ordre des possibles , elle n'est nullement vraisemblable. *Rousseau* l'en accusa toute sa vie : il le chargea de ce crime

par son testament ; mais le Professeur *Rollin*, auquel *Rousseau* montra ce testament quand il vint clandestinement à Paris, l'obligea de rayer cette accusation. *Rousseau* se contenta de protester de son innocence à l'article de la mort ; mais il n'osa jamais accuser *la Motte*, ni pendant le cours du procès, ni durant le reste de sa vie, ni à ses derniers momens. Il se contenta de faire toujours des vers contre lui. (Voyez l'article *Joseph Saurin*.)

MOTTEVILLE (*Françoise Bertaut* de) née en 1615 en Normandie. Cette Dame a écrit des *Mémoires*, qui regardent particulièrement la Reine *Anne* mère de *Louis XIV*. On y trouve beaucoup de petits faits, avec un grand air de sincérité : morte en 1689.

NAIN DE TILLEMONT (*Sébastien* le) fils de *Jean le Nain* Maîtres des Requêtes, né à Paris en 1637. Elève de *Nicole*, & l'un des plus savans Ecrivains de Port-Royal. Son *Histoire des Empereurs*, & ses seize volumes de l'*Histoire Ecclésiastique*, sont écrits avec autant de vérité que peuvent l'être des compilations d'anciens historiens ; car l'histoire, avant l'invention de l'Imprimerie, étant peu contredite, était peu exacte : mort en 1698.

NAUDÉ (*Gabriel*) né à Paris en 1690. Médecin, & plus philosophe que médecin. Attaché d'abord au Cardinal *Barberin* à Rome, puis au Cardinal de *Richelieu*, au Cardinal *Mazarin*, & ensuite à la Reine *Christine*, dont il alla quelque tems grossir la Cour savante ; retiré enfin à Abbeville, où il mourut dès qu'il fut libre. De tous ses livres, son *Apologie des grands-hommes accusés de Magie*, est presque le seul qui soit demeuré. On ferait un plus gros livre des grands-hommes accusés d'impiété depuis *Socrate*.

..... *Populus nam solos credit habendas*
Esse Deos quos ipse colit.

mort en 1653.

NEMOURS (*Marie de Lougueville Duchesse* de) née en 1625 ;
O ij

On a d'elle des *Mémoires* , où l'on trouve quelques particularités des tems malheureux de la Fronde : morte en 1707.

NEVERS (*Philippe* Duc de) On a de lui des pièces de poésie d'un goût très singulier. Il ne faut pas s'en rapporter au sonnet parodié par *Racine & Despréaux* :

Dans un palais doré Nevers jaloux & blême,
Fait des vers où jamais personne n'entend rien.

Il en faisait qu'on entendait très aisément & avec grand plaisir , comme ceux-ci contre *Rancé* le fameux réformateur de la Trappe qui avait écrit contre l'Archevêque *Fénelon*.

Cet Abbé qu'on croyait païtri de sainteté,
Vieilli dans la retraite & dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix , bouffi de sa souffrance,
Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence;
Et contre un saint Prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses deserts déclame contre lui;
Et moins humble de cœur que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine.

Son esprit & ses talens se sont perfectionnés dans son petit-fils : mort en 1707.

NICERON (*Jean-Pierre*) Barnabite , né à Paris en 1685. Auteur des *Mémoires sur les hommes illustres dans les Lettres*. Tous ne sont pas illustres ; mais il parle de chacun convenablement ; il n'appelle point un orfèvre grand-homme. Il mérite d'avoir place parmi les savans utiles : mort en 1738.

NICOLE (*Pierre*) né à Chartres en 1625. Un des meilleurs Ecrivains de Port-Royal. Ce qu'il a écrit contre les Jésuites n'est guères lû aujourd'hui ; & ses *Essais de Morale* , qui sont utiles au genre-humain , ne périront pas. Le chapitre sur-tout des moyens de conserver la paix dans la société est un chef-d'œuvre , auquel on ne trouve rien d'égal dans l'antiquité en ce genre ; mais cette paix est peut-être aussi difficile à établir que celle de l'Abbé de *Saint Pierre* : mort en 1695.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE. Il a fait quelques comédies dans un genre nouveau & attendrissant qui ont eu du succès. Il est vrai que pour faire des comédies il lui manquait le génie comique. Beaucoup de personnes de goût ne peuvent souffrir des comédies où l'on ne trouve pas un trait de bonne plaisanterie ; mais il y a du mérite à savoir toucher , à bien traiter la morale , à faire des vers bien tournés & purement écrits : c'est le mérite de cet auteur. Il était né sous *Louis XIV.* On lui a reproché que ce qui approche du tragique dans ses pièces n'est pas toujours assez intéressant , & que ce qui est du ton de la comédie n'est pas plaisant. L'alliage de ces deux métaux est difficile à trouver. On croit que *la Chaussée* est un des premiers après ceux qui ont eu du génie. Il est mort vers l'année 1750.

NODOT , n'est connu que par ses fragmens de *Pétrone* , qu'il dit avoir trouvés à Belgrade en 1688. Les lacunes qu'il a en effet remplies ne me paraissent pas d'un aussi mauvais Latin que ses adversaires le disent. Il y a des expressions , à la vérité , dont ni *Cicéron* , ni *Virgile* , ni *Horace* ne se servent ; mais le vrai *Pétrone* est plein d'expressions pareilles , que de nouvelles mœurs , & des nouveaux usages avaient mises à la mode. Au reste , je ne fais cet article touchant *Nodot* que pour faire voir que la satire de *Pétrone* n'est point du tout celle que le Consul *Pétrone* envoya , dit-on , à *Néron* avant de se faire ouvrir les veines ; *flagitia Principis sub nominibus exoletorum , seminarumque , & novitate cujusque stupri , præscripta , atque obsignata misit Neroni.*

On a prétendu que le Professeur *Agamemnon* est *Sénèque* ; mais le style de *Sénèque* est précisément le contraire de celui d'*Agamemnon* , *turgida oratio* ; *Agamemnon* est un plat déclamatriceur de collège.

On ose dire que *Trimalcion* est *Néron*. Comment un jeune Empereur , qui après tout avait de l'esprit & des talens , peut-il être représenté par un vieux financier ridicule , qui donne à dîner à des parasites plus ridicules encor , & qui parle avec autant d'ignorance & de sottise que le *Bourgeois gentilhomme* de *Molière*.

Comment la crasseuse & idiote *Fortunata*, qui est fort au dessous de Madame *Jourdain*, pourrait-elle être la femme ou la maîtresse de *Néron* ? quel rapport des polissons de collège qui vivent de petits larcins dans des lieux de débauche obscurs peuvent-ils avoir avec la Cour magnifique & voluptueuse d'un Empereur ? quel homme sensé en lisant cet ouvrage licentieux, ne jugera pas qu'il est d'un jeune homme effréné qui a de l'esprit, mais dont le goût n'est pas encor formé, qui fait tantôt des vers très agréables, & tantôt de très mauvais, qui mêle les plus basses plaisanteries aux plus délicates, & qui est lui-même un exemple de la décadence du goût dont il se plaint ?

La clef qu'on a donnée de *Pétrone* ressemble à celle des caractères de *La Bruïère*, elle est faite au hazard.

D'OLIVET (*Joseph*), Abbé, Conseiller d'honneur de la Chambre des Comptes de Dôle, de l'Académie Française, né à Salins en 1682 ; célèbre dans la littérature par son histoire de l'Académie, lorsqu'on désespérait d'en avoir jamais une qui égalât celle de *Pelisson*. Nous lui devons les traductions les plus élégantes & les plus fidèles des ouvrages philosophiques de *Cicéron*, enrichies de remarques judicieuses. Toutes les œuvres de *Cicéron* imprimées par ses soins & ornées de ses remarques, sont un beau monument qui prouve que la lecture des anciens n'est point abandonnée dans ce siècle. Il a parlé sa langue avec la même pureté que *Cicéron* parlait la sienne ; & il a rendu service à la grammaire Française par les observations les plus fines & les plus exactes. On lui doit aussi l'édition du livre de la *Faiblesse de l'Esprit humain* composé par l'Evêque d'Avranché *Huet*, lorsqu'une longue expérience l'eut fait enfin revenir des absurdes futilités de l'école, & du fatras des recherches des siècles barbares. Les Jésuites, auteurs du *Journal de Trevoux*, se déchainèrent contre l'Abbé d'Olivet, & soutinrent que l'ouvrage n'était pas de l'Evêque *Huet*, sur le seul prétexte qu'il ne convenait pas à un ancien Prélat de Normandie d'avouer que la scholastique est ridicule, & que les légendes ressemblent aux quatre fils *Aimon*, comme s'il était nécessaire pour l'édification publique

qu'un Evêque Normand fût imbécille. C'est ainfi à peu près qu'ils avoient foutenu que les mémoires du Cardinal de Retz n'étoient pas de ce Cardinal. L'Abbé d'Olivet leur répondit, & fa meilleure réponfe fut de montrer à l'Académie l'ouvrage de l'ancien Evêque d'Avranche écrit de la main de l'auteur. Son âge & fon mérite font notre excuse de l'avoir placé ainfi que le Préfident Hénau dans une lifte où nous nous étions fait une loi de ne parler que des morts.

D'ORLÉANS (*Joseph*) Jéfuite. Le premier qui ait choifi dans l'hiftoire les révolutions pour fon feul objet. Celles d'Angleterre qu'il écrivit, font d'un ftile éloquent; mais depuis le règne de *Henri VIII* il eft plus difert que fidèle : mort en 1698.

OZANAM (*Jacques*) Juif d'origine, né près de Dombes en 1640. Il apprit la géométrie fans maître dès l'âge de quinze ans. Il eft le premier qui ait fait un *Didionnaire de Mathématiques*. Ses *Récréations Mathématiques* ont toujours un grand débit : mort en 1717.

PAGI (*Antoine*) Provençal, né en 1624. Francifcain. Il a corrigé *Baronius*, & a eu penfion du Clergé pour cet ouvrage : mort en 1699.

PAPIN (*Isaac*) né à Blois en 1657. Calvinifte. Ayant quitté fa Religion, il écrivit contre elle : mort en 1709.

PARDIES (*Ignace-Gafton*) Jéfuite, né à Pau en 1638, connu par fes *Éléments de Géométrie*, & par fon livre *fur l'ame des bêtes*. Prétendre avec *Descartes* que les animaux font de pures machines privées du fentiment dont ils ont les organes, c'eft démentir l'expérience & infulter la nature. Avancer qu'un efprit pur les anime, c'eft dire ce qu'on ne peut prouver. Reconnaître que les animaux font doués de fentations & de mémoire, fans favoir comment cela s'opère, ce feroit parler en fage qui fait que l'ignorance vaut mieux que l'erreur. Car quel eft l'ouvrage de la nature dont on connoiſſe les premiers principes ? mort en 1673.

PARENT (*Antoine*) né à Paris en 1666, bon mathématicien. Il est encor un de ceux qui apprirent la géométrie sans maître. Ce qu'il y a de plus singulier de lui, c'est qu'il vécut long-tems à Paris libre & heureux avec moins de deux cent livres de rente : mort en 1716.

PASCAL (*Blaise*) fils du premier Intendant qu'il y eut à Rouen, né en 1623, génie prématuré. Il voulut se servir de la supériorité de ce génie, comme les Rois de leur puissance ; il crut tout soumettre & tout abaisser par la force. Ce qui a le plus révolté certains lecteurs dans ses *Pensées*, c'est l'air despotique & méprisant dont il débute. Il ne fallait commencer que par avoir raison. Au reste la langue & l'éloquence lui doivent beaucoup. Les ennemis de *Pascal* & d'*Arnauld* firent supprimer leurs éloges dans le livre des *Hommes illustres* de *Perrault*. Sur quoi on cita ce passage de *Tacite* : *Præfulgebant Cassius & Brutus eo ipso quod eorum effigies non viscebantur* : mort en 1662.

PATIN (*Gui*) né à Houdan en 1601. Médecin, plus fameux par ses lettres médisantes que par sa médecine. Son recueil de lettres a été lû avec avidité, parce qu'elles contiennent des nouvelles & des anecdotes que tout le monde aime, & des satyres qu'on aime davantage. Il sert à faire voir, combien les auteurs contemporains, qui écrivent précipitamment les nouvelles du jour, sont des guides infidèles pour l'histoire. Ces nouvelles se trouvent souvent fausses ou défigurées par la malignité ; d'ailleurs cette multitude de petits faits n'est guères précieuse qu'aux petits esprits : mort en 1672.

PATIN (*Charles*) né à Paris en 1633, fils de *Gui Patin*. Ses ouvrages sont lûs des savans, & les lettres de son père le sont des gens oisifs. *Charles Patin*, très savant antiquaire, quitta la France, & mourut Professeur en Médecine à Padoue en 1693.

PATRU (*Olivier*) né à Paris en 1604, le premier qui ait introduit la pureté de la langue dans le Barreau. Il reçut dans sa dernière maladie une gratification de *Louis XIV*, à qui l'on dit qu'il n'était pas riche : mort en 1681.

PAVILLON

PAVILLON (*Etienne*) né à Paris en 1632. Avocat - Général au Parlement de Metz , connu par quelques poésies écrites naturellement : mort en 1705.

PELISSON-FONTANIER (*Paul*) , né Calviniste à Bésiers en 1624 , poète médiocre à la vérité , mais homme très savant & très éloquent ; premier Commis & confident du Sur - Intendant *Fouquet* ; mis à la Bastille en 1661. Il y resta quatre ans & demi pour avoir été fidèle à son maître. Il passa le reste de sa vie à prodiguer des éloges au Roi , qui lui avait ôté sa liberté : c'est une chose qu'on ne voit que dans les Monarchies. Beaucoup plus courtisan que philosophe , il changea de Religion , & fit sa fortune. Maître des Comptes , Maître des Requêtes , & Abbé , il fut chargé d'employer le revenu du tiers des économats à faire quitter aux Huguenots leur Religion qu'il avait quittée. Son histoire de l'Académie fut très applaudie. On a de lui beaucoup d'ouvrages , des *Prières pendant la Messe* , un *Recueil de pièces galantes* , un *Traité sur l'Eucharistie* , beaucoup de vers amoureux à *Olimpe*. Cette *Olimpe* était Mlle *des-Vieux* , qu'on prétend avoir épousé le célèbre *Bossuet* avant qu'il entrât dans l'Eglise ; mais ce qui a fait le plus d'honneur à *Pélesson* , ce sont ses excellens discours pour Mr. *Fouquet* , & son *Histoire de la conquête de la Franche-Comté*. Les Protestans ont prétendu qu'il était mort avec indifférence ; les Catholiques ont soutenu le contraire ; & tous sont convenus qu'il mourut sans sacremens : mort en 1693.

PERRAULT (*Claude*) né à Paris en 1613. Il fut Médecin ; mais il n'exerça la médecine que pour ses amis. Il devint , sans aucun maître , habile dans tous les arts qui ont du rapport au dessein & dans les mécaniques. Bon physicien , grand architecte. Il encouragea les arts sous la protection de *Colbert* , & eut de la réputation malgré *Boileau* : mort en 1688.

PERRAULT (*Charles*) né en 1626 , frère de *Claude*. Contrôleur-général des bâtimens sous *Colbert* , donna la forme aux Académies de Peinture , de Sculpture & d'Architecture. Utile aux gens de lettres , qui le recherchèrent pendant la vie de
Siècle de Louis XIV.

son protecteur , & qui l'abandonnèrent ensuite. On lui a reproché d'avoir trouvé trop de défauts dans les anciens ; mais sa grande faute est de les avoir critiqués mal-adroitement , & de s'être fait des ennemis de ceux même qu'il pouvait opposer aux anciens. Cette dispute a été & sera longtems une affaire de parti comme elle l'était du tems d'*Horace*. Que de gens encor en Italie , qui ne pouvant lire *Homère* qu'avec dégoût , & lisant tous les jours l'*Arioste* & le *Tasse* avec transport , appellent encor *Homère* incomparable ! mort en 1703.

NB. Il est dit dans les *Anecdotes Littéraires* Tom. II. pag. 27, qu'*Adisson* ayant fait présent de ses ouvrages à *Despréaux* , celui-ci lui répondit qu'il n'aurait jamais écrit contre *Perrault* , s'il eût vu de si excellentes pièces d'un moderne. Comment peut-on imprimer un tel mensonge ? *Boileau* ne savait pas un mot d'Anglais ; aucun Français n'étudiait alors cette langue. Ce n'est que vers l'an 1730 qu'on commença à se familiariser avec elle. Et d'ailleurs , quand même *Adisson* qui s'est moqué de *Boileau* aurait été connu de lui , pourquoi *Boileau* n'aurait-il pas écrit contre *Perrault* en faveur des anciens dont *Adisson* fait l'éloge dans tous ses ouvrages ? Encor une fois , défilons - nous de tous ces *ana* , de toutes ces petites anecdotes. Un sûr moyen de dire des sottises est de répéter au hazard ce qu'on a entendu dire.

PETAU (*Denys*) né à Orléans en 1583 , Jésuite. Il a réformé la Chronologie. On a de lui soixante & dix ouvrages : mort en 1652.

PETIS DE LA CROIX (*François*) l'un de ceux dont le grand Ministre *Colbert* encouragea & récompensa le mérite. *Louis XIV* l'envoya en Turquie & en Perse à l'âge de seize ans , pour apprendre les langues Orientales. Qui croirait qu'il a composé une partie de la vie de *Louis XIV* en Arabe , & que ce livre est estimé dans l'Orient ? On a de lui l'*Histoire de Gengis-Kan & de Tamerlan* , tirée des anciens auteurs Arabes , & plusieurs livres utiles ; mais sa traduction des *Mille & un jour* , est ce qu'on lit le plus :

L'homme est de glace aux vérités ,
Il est de feu pour le mensonge.

mort. en 1713.

PETIT (*Pierre*) né à Paris en 1617. Philosophe & savant. Il n'a écrit qu'en Latin : mort en 1687.

PEZRON (*Paul*) de l'Ordre de Cîteaux. Né en Bretagne en 1639 ; grand antiquaire , qui a travaillé sur l'origine de la langue des Celtes : mort en 1706.

PIN (*Louis du*) né en 1637, Docteur de Sorbonne. Sa Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques lui a fait beaucoup de réputation & quelques ennemis : mort en 1719.

PLACETTE (*Jean la*) de Béarn , né en 1639 , Ministre Protestant à Coppenhague & en Hollande. Estimé pour ses divers ouvrages : mort à Utrecht en 1718.

POLIGNAC (*Melchior de*) Cardinal , né au Velay en 1662. Aussi bon poète Latin qu'on peut l'être dans une langue morte ; très éloquent dans la sienne. L'un de ceux qui ont prouvé , qu'il est plus aisé de faire des vers Latins que des vers Français. Malheureusement pour lui , en combattant *Lucrèce* , il combat *Newton* : mort en 1741.

DE PONTIS. Ses mémoires ont été tellement en vogue , qu'il est nécessaire de dire que cet homme qui a fait tant de belles choses pour le service du Roi , est le seul qui en ait jamais parlé. Aussi ses mémoires ne sont pas de lui ; ils sont de *Du Fossé* écrivain de Port-Royal. Il feint que son héros portait le nom de sa terre en Dauphiné. Il n'y a point en Dauphiné de Seigneurie de Pontis. Il est même fort douteux que *Pontis* ait existé. Le dictionnaire historique portatif en quatre volumes , assure que ces mémoires sont vrais. Ils sont cependant remplis de fables , comme l'a démontré le Père d'Avrigny dans la préface de ses mémoires historiques.

PORÉE (*Charles*) né en Normandie en 1675 , Jésuite. Du petit nombre des Professeurs qui ont eu de la célébrité chez les gens du monde. Eloquent dans le goût de *Sénèque*. Poète

& très bel esprit. Son plus grand mérite fut de faire aimer les lettres & la vertu à ses disciples : mort en 1741.

LA PORTE , premier valet de chambre de la Reine-Mère , & quelque tems de *Louis XIV* ; mis en prison par le Cardinal de *Richelieu* , & menacé de la mort pour le forcer à trahir les secrets de sa maîtresse qu'il ne trahit point. Dans la foule des mémoires qui développent l'histoire de cet âge , ceux de *La Porte* ne sont pas à mépriser ; ils sont d'un honnête homme , ennemi de l'intrigue & de la flatterie , sévère jusqu'au pédantisme. Il avoue qu'il avertissait la *Reine* que sa familiarité avec le Cardinal *Mazarin* diminuait le respect des grands & des peuples pour elle. Il y a dans ces mémoires une anecdote sur l'enfance de *Louis XIV* , qui rendrait la mémoire du Cardinal *Mazarin* exécration , s'il avait été coupable du crime honteux que *La Porte* semble lui imputer. Il paraît que *La Porte* fut trop scrupuleux & trop mauvais physicien ; il ne savait pas qu'il y a des tempéramens fort avancés. Il devait surtout se taire ; il se perdit pour avoir parlé , & pour avoir attribué à la débauche un accident fort naturel.

PUI (*Pierre du*) fils de *Claude du Pui* Conseiller au Parlement , très savant homme , naquit en 1583. La science de *Pierre du Pui* fut utile à l'Etat. Il travailla plus que personne à l'inventaire des chartes & aux recherches des droits du Roi sur plusieurs Etats. Il débrouilla autant qu'on le peut la Loi Salique , & prouva les libertés de l'Eglise Gallicane , qui ne sont qu'une partie des anciens droits des anciennes Eglises. Il résulte de son histoire des Templiers , qu'il y avait quelques coupables dans cet Ordre , mais que la condamnation de l'Ordre entier , & le supplice de tant de Chevaliers , furent une des plus horribles injustices qu'on ait jamais commises : mort en 1652.

PUY-SEGUR (le Maréchal de). Il nous a laissé l'*Art de la guerre* , comme *Boileau* a donné l'*Art Poétique*.

QUESNEL (*Pâquier*) né en 1634 , de l'Oratoire. Il a été malheureux en ce qu'il s'est vu le sujet d'une grande division

parmi ses compatriotes. D'ailleurs il a vécu pauvre & dans l'exil. Ses mœurs étaient sévères, comme celles de tous ceux qui ne sont occupés que de disputes. Trente pages changées & adoucies dans son livre auraient épargné des querelles à sa patrie ; mais il eût été moins célèbre : mort en 1719.

QUIEN (*Michel le*) né en 1661, Dominicain. Homme très savant. Il a beaucoup travaillé sur les Eglises d'Orient & sur celle d'Angleterre. Il a sur-tout écrit contre *le Courayer* sur la validité des ordinations des Evêques Anglicans. Mais les Anglais ne font pas plus de cas de ces disputes, que les Turcs n'en font des dissertations sur l'Eglise Grecque : mort en 1703.

QUINAULT (*Philippe*) né à Paris en 1635, Auditeur des Comptes, célèbre par ses belles poésies lyriques, & par la douceur qu'il opposa aux satyres très injustes de *Boileau*. *Quinault* était dans son genre très supérieur à *Lulli*. On le lira toujours ; & *Lulli*, à son récitatif près, ne peut plus être chanté. Cependant on croyait, du tems de *Quinault*, qu'il devait à *Lulli* sa réputation. Le tems apprécie tout. Il eut part, comme les autres grands hommes, aux récompenses que donna *Louis XIV*, mais une part médiocre ; les grandes graces furent pour *Lulli* : mort en 1688.

NB. Il est rapporté dans les *Anecdotes Littéraires* que *Boileau* étant à la salle de l'opéra de Versailles dit à l'Officier qui plaçait, *Monsieur, mettez-moi dans un endroit où je n'entende point les paroles. J'estime fort la musique de Lulli, mais je méprise souverainement la musique de Quinault.*

Il n'y a nulle apparence que *Boileau* ait dit cette grossièreté. S'il s'était borné à dire, mettez-moi dans un endroit où je n'entende que la musique, cela n'eût été que plaisant, mais n'eût pas été moins injuste. On a surpassé prodigieusement *Lulli* dans tout ce qui n'est pas récitatif ; mais personne n'a jamais égalé *Quinault*.

QUINCY (le Marquis de) Lieutenant-Général d'Artillerie, auteur de l'histoire militaire de *Louis XIV*. Il entre dans de grands détails, utiles pour ceux qui veulent suivre dans leur

lecture les opérations d'une campagne. Ces détails pourraient fournir des exemples, s'il y avait des cas pareils; mais il ne s'en trouve jamais, ni dans les affaires, ni dans la guerre. Les ressemblances sont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre est comme les jeux d'adresse, qu'on n'apprend que par l'usage; & les jours d'action sont quelquefois des jeux de hazard.

QUINTINIE (*Jean la*) né à Poitiers en 1626. Il a créé l'art de la culture des jardins & de la transplantation des arbres. Ses préceptes ont été suivis de toute l'Europe, & ses talens récompensés magnifiquement par *Louis XIV*: mort en

RACINE (*Jean*) né à la Ferté-Milon en 1639, élevé à Port-Royal. Il portait encor l'habit ecclésiastique quand il fit la tragédie de *Théagène* qu'il présenta à *Molière*, & celle des *Frères ennemis*, dont *Molière* lui donna le sujet. Il est intitulé Prieur de l'Epinaï dans le privilège de l'*Andromaque*. *Louis XIV* fut sensible à son extrême mérite. Il lui donna une charge de Gentilhomme ordinaire, le nomma quelquefois des voyages de Marly, le fit coucher dans sa chambre dans une de ses maladies, & le combla de gratifications. Cependant *Racine* mourut de chagrin ou de crainte de lui avoir déplu. Il n'était pas aussi philosophe que grand poète. On lui a rendu justice fort tard. « Nous avons été touchés, dit *Saint-Evremond*, » de *Mariamne*, de *Sophonisbe*, d'*Alcionée*, d'*Andromaque*, & de *Briannicus*. » C'est ainsi qu'on mettait non-seulement la mauvaise *Sophonisbe* de *Corneille*, mais encor les impertinentes pièces d'*Alcionée* & de *Mariamne*, à côté de ces chefs-d'œuvre immortels. L'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes, & la mort les sépare.

Il est à remarquer que *Racine* ayant consulté *Corneille* sur sa tragédie d'*Alexandre*, *Corneille* lui conseilla de ne plus faire de tragédie, & lui dit qu'il n'avait nul talent pour ce genre d'écrire. N'oublions pas qu'il écrivit contre les Jansénistes, & qu'il se fit ensuite Janséniste: mort en 1699.

RACINE (*Louis*) fils de l'immortel *Jean Racine*, a marché sur les traces de son père, mais dans un sentier plus étroit &

moins fait pour les mufes. Il entendait la mécanique des vers auffi-bien que fon père, mais il n'en avait ni l'ame ni les graces. Il manquait d'ailleurs d'invention & d'imagination. Jansenifte comme fon père, il ne fit des vers que pour le Jansenisme. On en trouve de très beaux dans le poëme sur la Grace & dans celui de la Religion, ouvrage trop didactique & trop monotone, copié des pensées de *Pascal*, mais rempli de beaux détails tels que ceux du chant fecond, dans lequel il combat *Lucrèce*, & où il traduit *Lucrèce*.

Cet efprit, ô mortels ! qui vous rend fi jaloux ,
N'eft qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec vous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieilleffe
A fur un front hideux imprimé la triftelfe,
Que dans un corps courbé fous un amas de jours ,
Le fang comme à regret femble achever fon cours ;
Lorfqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidèle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & périt :
En ruines auffi je vois tomber l'efprit.
L'ame mourante alors , flambeau fans nourriture ,
Jette par intervalle une lueur obfcure.
Trifte deftin de l'homme ! il arrive au tombeau ,
Plus faible , plus enfant qu'il ne l'eft au berceau.
La mort du coup fatal fappe enfin l'édifice ;
Dans un dernier foupir achevant fon fupplice ,
Lorfque vuide de fang le cœur refte glacé ,
Son ame s'évapore , & tout l'homme eft paffé.

Il s'élève quelquefois dans ce poëme contre le *tout eft bien* des Lords *Shaffiersburi* & *Bolingbroke*, fi bien mis en vers par *Pope*.

Sans doute qu'à ces mots des bords de la Tamife ,
Quelque abftrait raifonneur qui ne fe plaint de rien ,
Dans fon flegme Anglican s'écriera Tout eft bien.

Racine en qualité de Jansenifte croyait que prefque tout eft

mal depuis longtems ; il accuse *Pope* d'irréligion. *Pope* était fils d'un papiste ; c'est ainsi qu'on appelle en Angleterre les Catholiques Romains. *Pope* élevé dans cette religion qu'il tourne quelquefois en ridicule dans ses épitres , ne voulut cependant pas la quitter , quoiqu'il fût philosophe , ou plutôt parce qu'il était assez philosophe pour croire que ce n'était pas la peine de changer. Il fut très piqué des accusations de *Louis Racine*. *Ramsley* entreprit de les concilier. C'était un Ecoisais du *Clan des Ramsley* , & qui en avait pris le nom suivant l'usage de ce pays. Il était venu en France après avoir essayé du Presbytérianisme , de l'Eglise Anglicane & du Quakrisme , & s'était attaché à l'illustre *Fénelon* , dont il a depuis écrit la vie. C'est lui qui est l'auteur des voyages de *Cyrus* , très faible imitation de *Télémaque*. Il imagina d'écrire à *Louis Racine* une lettre sous le nom de *Pope* , dans laquelle celui-ci semble se justifier.

J'avais vécu une année entière avec *Pope* ; je savais qu'il était incapable d'écrire en Français , qu'il ne parlait point du tout notre langue , & qu'à peine il pouvait lire nos auteurs ; c'était une chose publique en Angleterre. J'avertis *Louis Racine* que cette lettre était de *Ramsley* & nom de *Pope*. Je voulus lui faire sentir le ridicule de cette supercherie : j'en instruisis même le public dans un chapitre sur *Pope* qui a été imprimé plusieurs fois du vivant de *Pope* même. Cependant après sa mort l'Abbé *L'Avocat* a imprimé cette lettre forgée par *Ramsley* , & l'a imputée à *Pope* dans son dictionnaire historique portatif , où il copie plusieurs articles des premières éditions de cette liste des Ecrivains du siècle de *Louis XIV* , mais où il infère plusieurs anecdotes entièrement fausses. Il est juste de faire connaître au public la vérité.

RANCÉ (*Jean de Bouthillier*) né en 1626 , commença par traduire *Anacréon* , & institua la réforme effrayante de la Trappe en 1664. Il se dispensa comme législateur , de la loi qui force ceux qui vivent dans ce tombeau , à ignorer ce qui se passe sur la terre. Il écrivit avec éloquence. Quelle inconstance dans l'homme ! Après avoir fondé & gouverné son institut , il se démit de sa place , & voulut la reprendre : mort en 1700.

RAPIN

RAPIN (*René*) né à Tours en 1621. Jésuite, connu par le *Poème des jardins* en Latin, & par beaucoup d'ouvrages de littérature : mort en 1687.

RAPIN DE THOIRAS (*Paul*) né à Castrès en 1661, réfugié en Angleterre, & longtems Officier. L'Angleterre lui fut longtems redevable de la seule bonne histoire complete qu'on eût faite de ce Royaume, & de la seule impartiale qu'on eût d'un pays où l'on n'écrivait que par esprit de parti : c'était même la seule histoire qu'on pût citer en Europe comme approchante de la perfection qu'on exige de ces ouvrages ; jusqu'à ce qu'ensin on ait vû paraître celle du célèbre *Hume*, qui a su écrire l'histoire en philosophe : mort à Vêsel en 1725.

REGIS (*Silvain*) né en Agenois en 1632. Ses livres de philosophie n'ont plus de cours depuis les grandes découvertes qu'on a faites : mort en 1707.

REGNARD (*François*) né à Paris en 1647. Il eût été célèbre par ses seuls voyages. C'est le premier Français qui alla jusqu'en Laponie. Il grava sur un rocher ce vers : *Sistimus hic tandem nobis ubi Æsui orbis*. Pris sur la mer de Provence par des Corsaires, esclave à Alger, racheté, établi en France dans les charges de Trésorier de France & de Lieutenant des Eaux & Forêts. Il vécut en voluptueux & en philosophe. Né avec un génie vif, gai & vraiment comique. Sa comédie du *Joueur* est mise à côté de celles de *Molière*. Il faut se connaître peu aux talens & au génie des auteurs, pour penser qu'il ait dérobé cette pièce à *Dufréni*. Il dédia la comédie des *Menechmes* à *Despréaux*, & ensuite écrivit contre lui, parce que *Boileau* ne lui rendit pas assez de justice. Cet homme si gai mourut de chagrin à cinquante-deux ans. On prétend même qu'il avança ses jours : mort en 1699.

REGNIER DESMARETS (*Séraphin*) né à Paris en 1632. Il a rendu de grands services à la langue, & est auteur de quelques poésies Françaises & Italiennes. Il fit passer une de ses pièces Italiennes pour être de *Pétrarque*. Il n'eût pas fait passer ses vers Français sous le nom d'un grand poète : mort en 1713.

Siècle de Louis XIV.

Q

RENAUDOT (*Théophraste*) Médecin , très savant en plus d'un genre. Le premier auteur des gazettes en France : mort en 1679.

RENAUDOT (*Eusèbe*) né en 1646, très savant dans l'histoire & dans les langues de l'Orient. On peut lui reprocher d'avoir empêché que le dictionnaire de *Bayle* ne fût imprimé en France : mort en 1720.

REYNEAU (*Charles*) de l'Oratoire , de l'Académie des Sciences , né en 1656. Auteur de l'*Analyse démontrée* , publiée en 1708. On l'appella l'*Euclide* de la haute géométrie : mort en 1728.

RICHELET (*César-Pierre*) le premier qui ait donné un dictionnaire presque tout satyrique , exemple plus dangereux qu'utile. Il est aussi le premier auteur des dictionnaires de rimes , tristes ouvrages qui font voir combien il est peu de rimes nobles & riches dans notre poésie , & qui prouvent l'extrême difficulté de faire de bons vers dans notre langue.

RICHELIEU (le Cardinal de). Puisque *Louis XIV* naquit pendant son Ministère , on doit mettre parmi les écrivains de ce siècle illustre , le fondateur de l'Académie Française , auteur lui-même de plusieurs ouvrages. Il fit la méthode des controvertes dans son exil à Avignon après l'assassinat du Maréchal d'*Ancre* & de la *Galigai* ses protecteurs. Les principaux points de la Religion Catholique défendus , l'instruction du Chrétien & la perfection du Chrétien sont à peu près de ce tems là. Il est bien sûr qu'il ne composait pas la perfection du Chrétien du tems qu'il faisait condamner à mort le Maréchal de *Marillac* dans sa propre maison de Ruel , & qu'il était avec *Marion de l'Orme* dans un appartement , lorsque les Commissaires prononcèrent l'arrêt de mort dicté par lui. On fait aussi qu'il y a beaucoup de vers de sa façon dans la tragédie allégorique intitulée *Europe* , & dans la tragédie de *Mirame*. On fait qu'il donnait à cinq auteurs les sujets des pièces représentées au palais Cardinal , & qu'il eût mieux fait de s'en tenir au seul *Corneille* , sans même lui fournir de sujet. Le plus beau de ses ouvrages est la *digue de la Rochelle*.

L'Abbé *L'Avocat* bibliothécaire de Sorbonne prétend dans son dictionnaire historique que le Cardinal de *Richelieu* est l'auteur de ce testament. Il croit devoir ce respect à la mémoire du bienfaiteur de la Sorbonne ; mais c'est rendre un mauvais service à sa mémoire que de l'accuser d'avoir fait un livre où il n'y a que des erreurs & des fautes de toute espèce. Si malheureusement un Ministre d'Etat avait pû composer un si mauvais ouvrage, tout ce qu'on en devrait conclure c'est qu'on pourrait être un grand Ministre, ou plutôt un Ministre heureux, avec une grande ignorance des faits les plus communs, des erreurs grossières & des projets ridicules. C'est donc venger la mémoire du Cardinal de *Richelieu* que de démontrer comme on l'a fait qu'il ne peut être l'auteur de ce testament, qui sans son nom aurait été ignoré à jamais.

L'Abbé *L'Avocat*, tout bibliothécaire qu'il était de la Sorbonne, s'est trompé en disant qu'on avait retrouvé dans cette bibliothèque un manuscrit de cet ouvrage apostillé de la main du Cardinal. Le seul manuscrit apostillé ainsi est au dépôt des affaires étrangères ; il n'y fut porté qu'en 1705. Ce n'est point le Testament qui est apostillé, c'est une narration succincte composée par l'Abbé de *Bourzeis*, à laquelle on avait long-tems après ajouté ce testament prétendu. Et les notes marginales mêmes écrites de la main du Cardinal, prouvent que cette narration succincte n'était pas de lui ; elles indiquent les omissions de l'Abbé de *Bourzeis*, & ce qu'il devait refondre. Voyez la réponse à Mr. de *Foncemagne*.

On attribue encor au Cardinal de *Richelieu* une histoire de la mère & du fils ; c'est un récit assez infidèle des malheureux démêlés de *Louis XIII* avec sa mère. Cette histoire faible & tronquée est probablement de *Mézerai*. Mais dans la multitude des livres dont nous sommes accablés aujourd'hui, qu'importe de quelle main soit un ouvrage médiocre ? mort en 1642.

RIER (*André* du) Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, longtems employé à Constantinople & en Egypte. Nous avons de lui la traduction de l'*Alcoran* & de l'*Histoire de Perse*.

RIER (*Pierre* du) né à Paris en 1605. Secrétaire du Roi; Historiographe de France. Pauvre malgré ses charges. Il fit dix-neuf pièces de théâtre & treize traductions, qui furent toutes bien reçues de son tems : mort en 1658.

ROCHEFOUCAULT (*François* Duc de la) né en 1613. Ses mémoires sont lûs, & on fait par cœur ses pensées : mort en 1680.

ROHAULT (*Jacques*) né à Amiens en 1620. Il abrégéa & il exposa avec clarté & méthode la philosophie de *Descartes*. Mais aujourd'hui cette philosophie, erronée presque en tout, n'a d'autre mérite que celui d'avoir été opposée aux erreurs anciennes : mort en 1675.

ROLLIN (*Charles*) né à Paris en 1661. Recteur de l'Université. Le premier de ce Corps qui a écrit en Français avec pureté & noblesse. Quoique les derniers tomes de son *Histoire ancienne* faits trop à la hâte ne répondent pas au premier, c'est encor la meilleure compilation qu'on ait en aucune langue, parce que les compilateurs sont rarement éloquens & que *Rollin* l'était. Son livre vaudrait beaucoup mieux si l'auteur avait été philosophe. Il y a beaucoup d'histoires anciennes; il n'y en a aucune dans laquelle on apperçoive cet esprit philosophique qui distingue le faux du vrai, l'incroyable du vraisemblable, & qui sacrifie l'inutile : mort en 1741.

ROTROU (*Jean*) né en 1609, le fondateur du Théâtre. La première scène & une partie du quatrième acte de *Venceslas* sont des chefs-d'œuvre. *Corneille* l'appellait son père. On fait combien le père fut surpassé par le fils. *Venceslas* ne fut composé qu'après le *Cid* : mort en 1650.

ROUSSEAU (*Jean - Baptiste*) né à Paris en 1669. De beaux vers, de grandes fautes & de longs malheurs le rendirent très fameux. Il faut ou lui imputer les couplets qui le firent bannir, couplets semblables à plusieurs qu'il avait avoués, ou flétrir deux Tribunaux qui prononcèrent contre lui. Ce n'est pas que deux Tribunaux, & même des Corps plus nombreux, ne puissent commettre unanimement de très violentes injustices,

quand l'esprit de parti domine. Il y avait un parti furieux acharné contre *Rousseau*. Peu d'hommes ont autant excité & senti la haine. Tout le public fut soulevé contre lui jusqu'à son bannissement, & même encor quelques années après ; mais enfin les succès de *la Motte* son rival, l'accueil qu'on lui faisait, sa réputation qu'on croyait usurpée, l'art qu'il avait eu de s'établir une espèce d'empire dans la littérature, révoltèrent contre lui tous les gens de lettres, & les ramenèrent à *Rousseau* qu'ils ne craignaient plus. Ils lui rendirent presque tout le public. *La Motte* leur parut trop heureux, parce qu'il était riche & accueilli. Ils oubliaient que cet homme était aveugle & accablé de maladies. Ils voyaient dans *Rousseau* un banni infortuné, sans songer qu'il eût plus triste d'être aveugle & malade que de vivre à Vienne & à Bruxelles. Tous deux étaient en effet très malheureux, l'un par la nature, l'autre par l'aventure funeste qui le fit condamner. Tous deux servent à faire voir combien les hommes sont injustes, combien ils varient dans leurs jugemens, & qu'il y a de la folie à se tourmenter pour arracher leurs suffrages : mort à Bruxelles en 1740.

Rousseau n'eut dans ses ouvrages ni aménité, ni graces, ni sentiment, ni invention : il savait très bien tourner une épigramme licentieuse & une stance. Ses épîtres sont écrites avec une plume de fer trempée dans le fiel le plus dégoutant. Il appelle Mesdemoiselles *Louvancourt*, qui étaient trois sœurs très aimables, *trio de louves acharnées* : il appelle le Conseiller d'Etat *Rouillé*, *Tabarin mordant*, *caustique*, & *rustre*, après lui avoir prodigué des louanges dans une ode assez médiocre. Les mots de *marouffes*, de *bélistres*, salissent ses épîtres. Il faut sans doute opposer une noble fierté à ses ennemis ; mais ces basses injures sans gayeté, sont le contraire d'une ame noble.

Quant aux couplets qui le firent bannir, voyez les articles *la Motte* & *Saurin*.

On se contentera de remarquer ici que *Rousseau* ayant avoué qu'il avait fait cinq de ces malheureux couplets, il était coupable de tous les autres, au tribunal de tous les juges, & de tous les honnêtes gens. Sa conduite après sa condamnation n'est nullement une preuve en sa faveur ; on a en mains des lettres du Sr. *Medine* de Bruxelles du 7 Mai 1737, con-

ques en ces termes : *Rousseau n'avait d'autre table que la mienne, d'autre asyle que chez moi ; il m'avait baisé & embrassé cent fois, le jour qu'il força mes créanciers à me faire arrêter.*

Qu'on joigne à cela un pèlerinage fait par *Rousseau* à Notre-Dame de *Hall*, & qu'on juge s'il doit en être cru sur sa parole dans l'affaire des couplets.

RUE (*Charles de la*) né en 1643. Jésuite. Poète Latin, poète Français & prédicateur. L'un de ceux qui travaillèrent à ces livres nommés *Dauphins*, pour l'éducation de *Monseigneur*. *Virgile* lui tomba en partage. Il a fait plusieurs tragédies & comédies ; sa tragédie de *Sylla* fut présentée aux comédiens & refusée. Il a fait encor celle de *Lisimachus*. On croit qu'il a beaucoup travaillé à l'*Andrienne*. Il était très lié avec le comédien *Baron* dont il apprit à déclamer. Il y avait deux sermons de lui qui étaient fort en vogue, l'un était le *Pêcheur mourant*, & l'autre le *Pêcheur mort* ; on les affichait quand il devait les prononcer : mort en 1725.

RUINART (*Thierry*) Bénédictin, mort en 1707, laborieux critique. Il a soutenu contre *Dodvel* l'opinion que *l'Eglise eut dans les premiers tems une foule prodigieuse de martyrs*. Peut-être n'a-t-il pas assez distingué les martyres, & les morts ordinaires ; les persécutions pour cause de Religion, & les persécutions politiques. Quoi qu'il en soit, il est au nombre des sçavans hommes du tems. C'est principalement dans ce siècle que les Bénédictins ont fait les plus profondes recherches, comme *Martène* sur les anciens rites de l'Eglise. *Tuilier* & tant d'autres ont achevé de tirer de dessous terre les décombres du moyen âge. C'est encor un genre nouveau qui n'appartient qu'au siècle de *Louis XIV*, & ce n'est qu'en France que les Bénédictins y ont excellé.

SABLIÈRE (*Antoine de Rambouillet de la*). Ses madrigaux sont écrits avec une finesse qui n'exclut pas le naturel : mort en 1680.

SACY LE MAITRE (*Louis-Isaac*) né en 1613, l'un des bons écrivains de Port-Royal. C'est de lui qu'est la *Bible de Royaumont*, & une traduction des comédies de *Térence* : mort

en 1684. Son frère *Antoine le Maître* se retira comme lui à Port-Royal. Il avait été Avocat; on le croyait un homme très éloquent; mais on ne le crut plus dès qu'il eut cédé à la vanité de faire imprimer ses plaidoyers. Un autre *Sacy* Avocat, &c de l'Académie Française, mais d'une autre famille, a donné une traduction estimée des *Lettres de Plin* en 1701.

SAGE (le) né en 1667. Son roman de *Gil-Blas* est demeuré, parce qu'il y a du naturel: mort en 1747.

SAINT-AULAIRE (*François-Joseph de Beauport* Marquis de) C'est une chose très singulière, que les plus jolis vers qu'on ait de lui, ayent été faits lorsqu'il était plus que nonagenaire. Il ne cultiva guères le talent de la poésie qu'à l'âge de plus de soixante ans, comme le Marquis de *la Fare*. Dans les premiers vers qu'on connut de lui, on trouve ceux-ci qu'on attribua à *la Fare*.

O Muse légère & facile,
Qui sur le côteau d'Hélicon
Vintes offrir au vieil Anacréon
Cet art charmant, cet art utile,
Qui fait rendre douce & tranquille
La plus incommode saison;
Vous qui de tant de fleurs sur le Parnasse écloses
Orniez à ses côtés les graces & les ris,
Et qui cachez ses cheveux gris
Sous tant de couronnes de roses, &c.

Ce fut sur cette pièce qu'il fut reçu à l'Académie; & *Boileau* alléguait cette même pièce pour lui refuser son suffrage. Il est mort en 1742 à près de cent ans, d'autres disent à cent-deux. Un jour à l'âge de plus de quatre-vingt-quinze ans, il soupait avec Madame la Duchesse du Maine: Elle l'appellait *Apollon*, & lui demandait je ne fais quel secret. Il lui répondit:

La Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait point ma muse,
Elle serait Thétis, & le jour finirait.

Anacréon moins vieux fit de bien moins jolies choses. Si les Grecs avaient eu des écrivains tels que nos bons auteurs, ils auraient été encor plus vains, & nous leur applaudirions aujourd'hui avec encor plus de raison.

SAINTE-MARTHE. Cette famille a été pendant plus de cent années féconde en savans. Le premier, *Gaucher de Sainte-Marthe*, fut *Charles*, qui fut éloquent pour son tems : mort en 1555.

Scévole, neveu de *Charles*, se distingua dans les lettres & dans les affaires. Ce fut lui qui réduisit Poitiers sous l'obéissance de *Henri IV*. Il mourut à Loudun en 1623, & le fameux *Urbain Grandier* prononça son oraison funèbre.

Abel de Sainte-Marthe son fils cultiva les lettres comme son père, & mourut en 1652. Son fils nommé *Abel* comme lui, marcha sur ses traces : mort en 1706.

Scévole & Louis de Sainte-Marthe, frères jumeaux, fils du premier *Scévole*, enterrés tous deux à Paris dans le même tombeau à *St. Séverin*, furent illustres par leur savoir. Ils composèrent ensemble le *Gallia Christiana*.

Denys de Sainte-Marthe, leur frère, acheva cet ouvrage : mort à Paris en 1725.

Pierre Scévole de Sainte-Marthe, frère aîné du dernier *Scévole*, fut Historiographe de France : mort en 1690.

SAINT-EVREMONT (*Charles*) né en Normandie en 1613. Une morale voluptueuse, des lettres écrites à des gens de cour dans un tems où ce mot de cour était prononcé avec emphase par tout le monde, des vers médiocres qu'on appelle des vers de société faits dans des sociétés illustres, tout cela avec beaucoup d'esprit, contribua à la réputation de ses ouvrages. Un nommé *Des Maiseaux* les a fait imprimer, avec une vie de l'auteur, qui contient seule un gros volume ; & dans ce gros volume il n'y a pas quatre pages intéressantes. Il n'est grossi que des mêmes choses qu'on trouve dans les œuvres de *Saint-Evremond* : c'est un artifice de libraire, un abus du métier d'éditeur. C'est par de tels artifices qu'on a trouvé le secret de multiplier les livres à l'infini sans multiplier les connaissances. On connaît son exil, sa philosophie & ses ouvrages. Quand

on

On lui demanda à sa mort s'il voulait se *réconcilier*, il répondit : « Je voudrais me réconcilier avec l'appetit. » Il est enterré à Westminster avec les Rois & les hommes illustres d'Angleterre : mort en 1703.

SAINT-PAVIN (*Denys Sanguin* de) Il était au nombre des hommes de mérite, que *Despréaux* confondit dans ses satyres avec les mauvais écrivains. Le peu qu'on a de lui passe pour être d'un goût délicat. On peut connaître son mérite personnel par cette épitaphe, que fit pour lui *Fieubet* le Maître des Requêtes, l'un des esprits les plus polis de ce siècle.

Sous ce tombeau git Saint-Pavin ;
 Donne des larmes à sa fin.
 Tu fus de ses amis peut-être ?
 Pleure ton sort & le sien :
 Tu n'en fus pas ? pleure le tien ,
 Passant , d'avoir manqué d'en être.

mort en 1670.

SAINT-PIERRE (*Castel Abbé* de) Gentilhomme de Normandie, n'ayant qu'une fortune médiocre, la partagea quelque tems avec les célèbres *Varignon*, & *Fontenelle*. Il écrivit beaucoup sur la politique. La meilleure définition qu'on ait faite en général de ses ouvrages est ce qu'en disait le Cardinal *du Bois*, que c'étaient les rêves d'un bon citoyen. Il avait la simplicité de rebattre dans ses ouvrages les vérités les plus triviales de la morale ; & par une autre simplicité, il proposait presque toujours des choses impossibles comme praticables. Il ne cessa d'insister sur le projet d'une paix perpétuelle, & d'une espèce de Parlement de l'Europe, qu'il appelle la *Diète Européenne*. On avait imputé une partie de ce projet chimérique au Roi *Henri IV*, & l'Abbé de *St. Pierre* pour appuyer ses idées prétendait que cette *Diète Européenne* avait été approuvée & rédigée par le Dauphin Duc de Bourgogne, & qu'on en avait trouvé le plan dans les papiers de ce Prince. Il se permettait cette fiction pour mieux faire goûter son projet. Il rapporte avec bonne foi la lettre par laquelle le Cardinal de *Fleuri* répondit à ses propositions : *Vous avez oublié, Monsieur, pour article prélimi-*

Siècle de Louis XIV.

R

*naire, de commencer par envoyer une troupe de missionnaires pour disposer le cœur & l'esprit des Princes. Cependant l'Abbé de St. Pierre ne laissa pas enfin d'être très utile. Il contribua beaucoup à délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire ; il écrivit & il agit en homme d'Etat sur cette seule matière. Il fut unanimement exclus de l'Académie Française, pour avoir sous la Régence du Duc d'Orléans préféré un peu durement dans sa *Polisyndodie* l'établissement des Conseils à la manière de gouverner de Louis XIV protecteur de l'Académie. Ce fut le Cardinal de Polignac qui fit une brigue pour l'exclure, & qui en vint à bout. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans ce tems là même, le Cardinal de Polignac conspirait contre le Régent, & que ce Prince qui donnait un logement au palais Royal à St. Pierre, & qui avait toute sa famille à son service, souffrit cette exclusion. L'Abbé de St. Pierre ne se plaignit point. Il continua de vivre en philosophe avec ceux mêmes qui l'avaient exclu. Boyer ancien Evêque de Mirepoix son confrère empêcha qu'à sa mort on ne prononçât son éloge à l'Académie selon la coutume. Ces vaines fleurs qu'on jette sur le tombeau d'un Académicien n'ajoutent rien ni à sa réputation ni à son mérite ; mais le refus fut un outrage ; & les services que l'Abbé de St. Pierre avait rendus, sa probité & sa douceur, méritaient un autre traitement. Il mourut en 1743 âgé de quatre-vingt-deux ans. Je lui demandai quelques jours avant sa mort, comment il regardait ce passage ; il me répondit ; *Comme un voyage à la campagne.**

Le traité le plus singulier qu'on trouve dans ses ouvrages, est l'anéantissement futur du Mahométisme. Il assure qu'un tems viendra où la raison l'emportera chez les hommes sur la superstition. Les hommes comprendront, dit-il, qu'il suffit de la patience, de la politesse & de la bienfaisance pour plaire à DIEU. Il est impossible, dit-il encore, qu'un livre où l'on trouve des propositions fausses données comme vraies, des choses absurdes opposées au sens commun, des louanges données à des actions injustes, ait été révélé par un être parfait. Il prétend que dans cinq cent ans tous les esprits, jusqu'aux plus grossiers, seront éclairés sur ce livre ; que le grand Moufti même & les Cadis verront qu'il est de leur intérêt de détromper

la multitude , & de se rendre plus nécessaires & plus respectés en rendant la Religion plus simple. Ce traité est curieux. Dans ses annales de *Louis XIV.* il dit que l'Etat devrait bâtir des loges aux petites-maisons pour les théologiens intolérans , & qu'il serait à propos de jouer ces espèces de fous sur le théâtre.

SALLO (*Denys*) né en 1626. Conseiller du Parlement de Paris. Inventeur des journaux. *Bayle* perfectionna ce genre , deshonoré ensuite par quelques journaux , que publièrent à l'envi des libraires avides , & que des écrivains obscurs remplirent d'extraits infidèles , d'inepties & de mensonges. Enfin on est parvenu jusqu'à faire un trafic public d'éloges & de censures , sur-tout dans des feuilles périodiques ; & la littérature a éprouvé le plus grand avilissement par ces infames manèges. mort en 1669.

SANDRAS DE COURTILS , né à Montargis en 1644. On ne place ici son nom , que pour avertir les Français , & surtout les étrangers , combien ils doivent se défier de tous ces faux mémoires imprimés en Hollande. *Courtils* fut un des plus coupables écrivains de ce genre. Il inonda l'Europe de fictions , sous le nom d'histoires. Il était bien honteux , qu'un Capitaine du régiment de Champagne allât en Hollande vendre des mensonges aux libraires. Lui & ses imitateurs qui ont écrit tant de libelles contre leur propre patrie , contre de bons Princes qui dédaignent de se venger , & contre des citoyens qui ne le peuvent , ont mérité l'exécration publique. Il a composé *la Conduite de la France depuis la paix de Nimègue* , & *la réponse* au même livre. *L'Etat de la France sous Louis XIII & sous Louis XIV.* *La Conduite de Mars dans les guerres de Hollande.* *Les Conquêtes amoureuses du grand Alcandre.* *Les Intrigues amoureuses de la France.* *La Vie de Turenne.* Celle de *l'Amiral Coligni.* *Les Mémoires de Rochefort* , *d'Artagnan* , *de Monbrun* , *de Vordac* , *de la Marquise du Frêne.* *Le Testament politique de Colbert* , & beaucoup d'autres ouvrages qui ont amusé & trompé les ignorans. Il a été imité par les auteurs de ces misérables brochures contre la France , *le Glaneur* , *l'Epilogueur* , &c. ouvrages que la faim a inspirés , que la sottise

& le menfonge ont dictés , à peine lûs de la canaille : mort à Paris en 1712.

SANLEQUE (*Louis*) Chanoine régulier , poète qui a fait quelques jolis vers. C'est un des effets du siècle de *Louis XIV* que le nombre prodigieux de poètes médiocres dans lesquels on trouve des vers heureux. La plupart de ces vers appartiennent au tems , & non au génie : mort en 1714.

SANSON (*Nicolas*) né à Abbeville en 1600 ; le père de la Géographie avant *Guillaume de l'Isle* : mort en 1667. Ses deux fils héritèrent de son mérite.

SANTEUIL (*Jean-Baptiste*) né à Paris en 1600. Il passe pour excellent poète Latin , si on peut l'être , & qui ne pouvait faire de vers Français. Ses hymnes sont chantées dans l'Eglise. Comme je n'ai point vécu chez *Mécène* entre *Horace* & *Virgile* , j'ignore si ces hymnes sont aussi bonnes qu'on le dit ; si , par exemple , *Orbis redemptor nunc redemptus* n'est pas un jeu de mots puérile. Je me défie beaucoup des vers modernes latins : mort en 1697.

SARRASIN (*Jean-François*) né près de Caën en 1605 , a écrit agréablement en prose & en vers : mort en 1655.

SAVARI (*Jacques*) né en 1622. Le premier qui ait écrit sur le commerce. Il avait été longtems négociant. Le Conseil le consulta sur l'ordonnance de 1670 , & il en rédigea presque tous les articles. Le dictionnaire de commerce qui est de lui , & de *Philemon* son frère , chanoine de *St. Maur* , fut une entreprise aussi utile que nouvelle ; mais il faut regarder ces livres à peu près comme les intérêts des Princes , qui changent en moins de cinquante ans. Les objets & les canaux du commerce , les gains , les finesses , ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient du tems de *Savari* : mort en

SAUMAISE (*Claude*) né en Bourgogne en 1588. retiré à Leyde pour être libre. Homme d'une érudition immense. On prétend que le Cardinal de *Richelieu* lui offrit une pension de douze mille francs pour revenir en France , à condition qu'il

écrivait à la gloire de ce Ministre , & même qu'il écrivait sa vie ; mais *Saumaïse* aimait trop la liberté & haïssait trop celui qu'il regardait comme le plus grand ennemi de cette même liberté , pour accepter ses offres. Le Roi d'Angleterre *Charles II.* l'engagea à composer *Le cri du sang Royal contre les paricides de Charles I.* Le livre ne répondit pas à la réputation de l'auteur : *Milton* auteur d'un poëme barbare sur la pomme d'*Adam* , & le modèle de tous les poëmes barbares tirés de l'Ancien Testament , réfuta *Saumaïse* , mais le réfuta comme une bête féroce combat un sauvage. Ces deux ouvrages d'un pédantisme dégoutant sont tombés dans l'oubli. Les noms des auteurs n'ont pas péri : mort en 1653.

SAURIN (*Jacques*) né à Nîmes en 1677. Il passa pour le meilleur prédicateur des Eglises Réformées. Cependant on lui reproche , comme à tous les confrères , ce qu'on appelle le style réfugié. *Il est difficile* , dit-il , *que ceux qui ont sacrifié leur patrie à leur Religion parlent leur langue avec pureté.* &c. De son tems cependant le Français ne s'était pas corrompu en Hollande comme il l'est aujourd'hui. *Bayle* n'avait point le style réfugié ; il ne péchait que par une familiarité qui approche quelquefois de la bassesse. Les défauts du langage des pasteurs Calvinistes venaient de ce qu'ils copiaient les phrases incorrectes des premiers réformateurs ; de plus , presque tous ayant été élevés à Saumur , en Poitou , en Dauphiné , ou en Languedoc , ils conservaient les manières de parler vicieuses de la province. On créa pour *Saurin* une place de Ministre de la Noblesse à la Haie. Il était savant & homme de plaisir : mort en 1730.

SAURIN (*Joseph*) né près d'Orange en 1659 , de l'Académie des sciences. C'était un génie propre à tout ; mais on n'a de lui que des extraits du *Journal des Savans* , quelques mémoires de mathématiques , & son fameux *Faëllum* contre *Rouffau*. Ce procès si malheureusement célèbre fit rechercher toute sa vie , & servit à susciter contre lui les plus infames accusations. *Rouffau* réfugié en Suisse , & sachant que son ennemi avait été Pasteur de l'Eglise Réformée à Bercher dans le Balliage d'Yverdon , remua tout pour avoir des témoignages contre lui.

R. ii,

Il faut savoir que *Joseph Saurin* dégoûté de son ministère, livré à la philosophie & aux mathématiques, avait préféré la France sa patrie, la ville de Paris & l'Académie des Sciences, au village de Bercher. Pour remplir ce dessein il avait voulu rentrer dans le sein de l'Eglise Romaine, & il y rentra dès l'année 1690. L'Evêque de Meaux *Bossuet* crut avoir converti un ministre, & il ne fit que servir à la petite fortune d'un philosophe. *Saurin* retourna en Suisse plusieurs années après pour y recueillir quelques biens de sa femme qu'il avait persuadée de quitter aussi la Religion Réformée. Les Magistrats le décrétèrent de prise de corps, comme un pasteur apostat qui avait fait apostasier sa femme. Cela se passait en 1712, après le funeste procès de *Rousseau* : & *Rousseau* était à Soleure précisément dans ce tems là. Ce fut alors que les accusations les plus flétrissantes éclatèrent contre *Saurin*. On lui imputa d'anciens délits qui auraient mérité la corde ; on produisit ensuite contre lui une ancienne lettre dans laquelle il avait fait lui-même, disait-on, la confession de ses crimes à un pasteur de ses amis. Enfin pour comble d'indignité on eut la bassesse cruelle d'imprimer ces accusations & cette lettre dans plusieurs journaux, dans les supplémens de *Bayle*, dans celui de *Morté* ; nouveau moyen malheureusement inventé pour flétrir un homme dans l'Europe : c'est étrangement avilir la littérature que de faire d'un dictionnaire un greffe criminel, & de souiller d'opprobres scandaleux des ouvrages qui ne doivent être que le dépôt des sciences ; ce n'était pas sans doute l'intention des premiers auteurs de ces archives de la littérature qu'on a depuis infectées de tant d'additions aussi erronées qu'odieuses. L'art d'écrire est devenu en plusieurs pays un vil métier, dans lequel des libraires qui ne savent pas lire payent des mensonges & des futilités à tant la feuille, à des écrivains mercenaires qui ont fait de la littérature la plus lâche des professions. Il n'est pas permis au moins de consigner dans un dictionnaire des accusations criminelles, & de s'ériger en délateur sans avoir des preuves juridiques. J'ai été à portée d'examiner ces accusations contre *Joseph Saurin* ; j'ai parlé au Seigneur de la terre de Bercher, dans laquelle *Saurin* avait été pasteur ; je me suis adressé à toute la famille du Seigneur de cette terre : lui & tous ses

parens m'ont dit unanimement qu'ils n'avaient jamais vu la lettre imputée à *Saurin* : ils m'ont tous marqué la plus vive indignation contre l'abus scandaleux dont on a chargé les supplémens aux dictionnaires de *Bayle* & de *Moréri* ; & cette juste indignation qu'ils m'ont témoignée doit passer dans le cœur de tous les honnêtes gens. J'ai en main les attestations de trois Pasteurs qui avouent que la lettre imputée à *Saurin* est fautive , & qu'elle n'est que l'effet de la calomnie que les gens de lettres employent souvent les uns contre les autres. *Joseph Saurin* mourut en 1737 , en philosophe intrépide qui connaissait le néant de toutes les choses de ce monde , & plein du plus profond mépris pour tous ces vains préjugés , pour toutes ces disputes , pour ces opinions erronées qui surchargent d'un nouveau poids les malheurs innombrables de la vie humaine.

Joseph Saurin a laissé un fils d'un vrai mérite , auteur d'une tragédie de *Spartacus* , dans laquelle il y a des traits comparables à ceux de la plus grande force de *Corneille*.

SAUVEUR (*Joseph*) né à la Flèche en 1653. Il apprit sans maître les élémens de la Géométrie. Il est un des premiers qui ait calculé les avantages & les désavantages des jeux de hazard. Il disait , que tout ce que peut un homme en mathématique , un autre le peut aussi. Cela s'entend pour ceux qui se bornent à apprendre , mais non pour les inventeurs. Il avait été muet jusqu'à l'âge de sept ans : mort en 1716.

SCARRON (*Paul*) fils d'un Conseiller de la Grand'Chambre , né en 1598. Ses comédies sont plus burlesques que comiques. Son *Virgile travesti* n'est pardonnable qu'à un bouffon. Son *Roman comique* est presque le seul de ses ouvrages que les gens de goût aiment encore ; mais ils ne l'aiment que comme un ouvrage gai , amusant & médiocre. C'est ce que *Boileau* avait prédit : mort en 1660.

SCUDÉRI (*George de*) né au Havre de Grace en 1603. Favorisé du Cardinal de *Richelieu* , il balança quelque tems la réputation de *Corneille*. Son nom est plus connu que ses ouvrages : mort en 1667.

SCUDÉRI (*Magdeleine*) sœur de *George*, née au Havre en 1607, plus connue aujourd'hui par quelques vers agréables qui restent d'elle, que par les énormes romans de la *Clélie* & du *Cyrus*. Louis XIV lui donna une pension, & l'accueillit avec distinction. Ce fut elle qui remporta le premier prix d'éloquence fondé par l'Académie : morte en 1701.

SEGRAIS (*Jean*) né à Caën en 1615. *Mademoiselle* l'appelle une manière de bel esprit ; mais c'était en effet un très bel esprit, & un véritable homme de lettres. Il fut obligé de quitter le service de cette Princesse, pour s'être opposé à son mariage avec le Comte de *Laufun*. Ses éloges & la traduction de *Virgile* furent estimées ; mais aujourd'hui on ne les lit plus. Il est remarquable qu'on a retenu des vers de la *Pharsale* de *Brébauf*, & aucun de l'*Enéide* de *Ségrais*. Cependant *Boileau* loué *Ségrais*, & dénigre *Brébauf* : mort en 1701.

SENAUT (*Jean-François*) né en 1601. Général de l'Oratoire. Prédicateur qui fut à l'égard du Père *Boursaloue* ce que *Rotrou* est pour *Corneille*, son prédécesseur & rarement son égal. Il est compté parmi les premiers restaurateurs de l'éloquence, plutôt que dans le petit nombre des hommes véritablement éloquens : mort en 1692.

SÉNECAI, premier valet de chambre de *Marie-Thérèse*. Poète d'une imagination singulière. Son conte du *Kaimac*, à quelques endroits près, est un ouvrage distingué. C'est un exemple qui apprend qu'on peut très bien conter d'une autre manière que *La Fontaine*. On peut observer que cette pièce, la meilleure qu'il ait faite, est la seule qui ne se trouve pas dans son recueil. Il y a aussi dans ses *Travaux d'Apollon* des beautés singulières & neuves.

SÉVIGNÉ (*Marie de Rabutin*) née en 1626. Ses lettres remplies d'anecdotes, écrites avec liberté, & d'un stile qui peint & anime tout, sont la meilleure critique des lettres étudiées où l'on cherche l'esprit, & encor plus de ces lettres supposées dans lesquelles on veut imiter le stile épistolaire, en étalant de faux sentimens & de fausses aventures à des correspondans imaginaires. C'est dommage qu'elle manque absolument

lument de goût, qu'elle ne sache pas rendre justice à *Racine*, qu'elle égale l'oraison funèbre de *Turenne* prononcée par *Mafcaron* au grand chef-d'œuvre de *Fléchier* : mort en 1696.

SILVA, Juif de Bordeaux, très célèbre Médecin à Paris, a fait un livre estimé sur la saignée ; il était fort au-dessus de son livre. C'était un de ces Médecins que *Molière* n'eût pû ni osé rendre ridicules : mort vers l'an 1746.

SIMON (*Richard*) né en 1638, de l'Oratoire. Excellent Critique. Son *Histoire de l'origine & du progrès des revenus ecclésiastiques*, son *Histoire critique du Vieux Testament &c.* sont lues de tous les savans : mort à Dieppe en 1712.

SIRMOND (*Jacques*) Jésuite, né vers l'an 1559. L'un des plus savans & des plus aimables hommes de son tems. On fait à peine qu'il fut confesseur de *Louis XIII*, parce qu'il fit à peine parler de lui dans ce poste délicat. Il fut préféré par le Pape à tous les savans d'Italie pour faire la préface de la collection des Conciles. Ses nombreux ouvrages furent très estimés, & sont très peu lus : mort en 1651.

SIRMOND (*Jean*) neveu du précédent. Historiographe de France, avec le brévet de Conseiller d'Etat, qui était d'ordinaire attaché à la charge d'Historiographe. L'un de ses principaux ouvrages est la vie du Cardinal d'*Amboise*, qu'il ne composa que pour mettre ce Ministre au-dessous du Cardinal de *Richelieu* son protecteur. Il fut un des premiers Académiciens : mort en 1649.

SORBIERES (*Samuel*) né en Dauphiné en 1610. L'un de ceux qui ont porté le titre d'Historiographe de France. Ami du Pape *Clément IX* avant son exaltation ; ne recevant que de faibles marques de la générosité de ce Pontife, il lui écrivit : « Saint Père, vous envoyez des manchettes à celui qui n'a » point de chemise. » Il effleura beaucoup de genres de science : mort en 1670.

SUZE, (la Comtesse *Henriette de Coligni de la*) célèbre dans son tems par son esprit & par ses élégies. C'est elle qui se fit
Siècle de Louis XIV. S

Catholique parce que son mari était Huguenot , & qui s'en sépara , afin (disait la Reine *Christine*) de ne voir son mari ni dans ce monde-ci , ni dans l'autre : mort en 1673.

TALLEMANT (*François*) né à la Rochelle en 1620 : second traducteur de *Plutarque* : mort en 1693.

TALLEMANT (*Paul*) né à Paris en 1642. Quoiqu'il fût petit-fils du riche *Montoron* , & fils d'un Maître des Requêtes qui avait eu deux cent mille livres de rente de notre monnaie d'aujourd'hui , il se trouva presque sans fortune. *Colbert* lui fit du bien comme aux autres gens de lettres. Il a eu la principale part à l'histoire du Roi par médailles : mort en 1712.

TALON (*Omer*) Avocat-général du Parlement de Paris , a laissé des mémoires utiles , dignes d'un bon Magistrat & d'un bon citoyen ; mais son éloquence n'est pas encor celle du bon tems : mort en 1652.

TARTERON , Jésuite. Il a traduit les satyres d'*Horace* , de *Perse* & de *Juvenal* ; & a supprimé les obscénités grossières dont il est étrange que *Juvenal* & sur-tout *Horace* ayent souillés leurs ouvrages. Il a ménagé en cela la jeunesse pour laquelle il croyait travailler ; mais sa traduction n'est pas assez littérale pour elle ; le sens est rendu , mais non pas la valeur des mots.

TERRASSON (l'Abbé) né en 1669. Philosophe pendant sa vie & à sa mort. Il y a de beaux morceaux dans son *Setos*. Sa traduction de *Diodore* est utile , son examen d'*Homère* sans aucun goût : mort en 1750.

THIERS (*Jean-Baptiste*) né à Chartres en 1641. On a de lui beaucoup de dissertations. C'est lui qui écrivit contre l'inscription du couvent des Cordeliers de Rheims , *A Dieu & à St. François tous deux crucifiés*. mort en 1703.

THOMASSIN (*Louis*) de l'Oratoire , né en Provence en 1619. Homme d'une érudition profonde. Il fit le premier des conférences sur les Pères , sur les conciles & sur l'histoire. Il oublia sur la fin de sa vie tout ce qu'il avait su , & ne se souvint plus d'avoir écrit : mort en 1695.

THOYNARD (*Nicolas*) né à Orléans en 1629. On prétend qu'il a eu grande part au traité du Cardinal *Norris* sur les *Époques Syriennes*. Sa *Concordance des quatre Évangélistes* en Grec passe pour un ouvrage curieux. Il n'était que savant, mais il l'était profondément : mort en 1706.

TORCI (*Jean-Baptiste Colbert* de) neveu du grand *Colbert*, Ministre d'État sous *Louis XIV*, a laissé des mémoires depuis la paix de *Riswick* jusqu'à celle d'*Utrecht* : ils ont été imprimés pendant qu'on achevait l'édition de cet *Essai sur le siècle de Louis XIV*. Ils confirment tout ce qu'on y avance. Ces mémoires renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond : ils sont écrits plus purement que tous les mémoires de ses prédécesseurs : on y reconnaît le goût de la Cour de *Louis XIV*. Mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur : c'est la vérité, c'est la modération elle-même, qui ont conduit sa plume : mort en 1746.

TOUREIL (*Jacques*) né à Toulouse en 1656. Célèbre par sa traduction de *Démocrète* : mort en 1715.

TOURNEFORT (*Joseph Pitton* de) né en Provence en 1656. Le plus grand botaniste de son tems. Il fut envoyé par *Louis XIV*, en Espagne, en Angleterre, en Hollande, en Grèce & en Asie, pour perfectionner l'histoire naturelle. Il rapporta treize cent trente-six nouvelles espèces de plantes, & il nous apprit à connaître les nôtres : mort en 1708.

LE TOURNEUX, né en 1640. Son *Année Chrétienne* est dans beaucoup de mains, quoique mise à Rome à l'Index des livres prohibés, ou plutôt parce qu'elle y est mise : mort en 1686.

TRISTAN l'*Hermite*, Gentilhomme de *Gaston* d'Orléans frère de *Louis XIII*. Le prodigieux & long succès qu'eut sa tragédie de *Mariamne* fut le fruit de l'ignorance où l'on était alors. On n'avait pas mieux ; & quand la réputation de cette pièce fut établie, il fallut plus d'une tragédie de *Corneille* pour la faire oublier. Il y a encor des nations chez qui des ouvrages très médiocres passent pour des chefs-d'œuvre, parce qu'il ne s'est pas trouvé de génie qui les ait surpassés. On ignore com-

munément que *Triflan* ait mis en vers l'office de la Vierge, & il n'est pas étrange qu'on l'ignore : mort en 1655. Voici son épitaphe qu'il composa.

Je fis le chien couchant auprès d'un grand Seigneur,
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître.
Je vécus dans la peine, espérant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

TURENNE. Ce grand-homme nous a laissé aussi des mémoires qu'on trouve dans sa vie, écrite par *Ramsfey*. Nous avons beaucoup de mémoires de nos Généraux, mais ils n'ont pas écrit comme *Xénophon* & *César*.

VAILLANT (*Jean-Foy*) né à Beauvais en 1632. Le public lui doit la *Science des Médailles*, & le Roi la moitié de son cabinet. Le Ministre *Colbert* le fit voyager en Italie, en Grèce, en Egypte, en Turquie, en Perse. Des corsaires d'Alger le prirent en 1674 avec l'architecte *Desgodets*. Le Roi les racheta tous deux. Jamais savant n'essuya plus de dangers : mort en 1706.

VAILLANT (*Jean-François*) né à Rome en 1665 pendant les voyages de son père. Antiquaire comme lui : mort en 1708.

VALINCOURT (*Jean-Baptiste-Henri du Trouffet de*) né en 1653. Une épître que *Despréaux* lui a adressée, fait sa plus grande réputation. On a de lui quelques petits ouvrages. Il était bon littérateur. Il fit une assez grande fortune, qu'il n'eût pas faite s'il n'eût été qu'homme de lettres. Les lettres seules dénuées de cette sagacité laborieuse qui rend un homme utile, ne procurent presque jamais qu'une vie malheureuse & méprisée. Un des meilleurs discours qu'on ait jamais prononcés à l'Académie, est celui dans lequel Mr. de *Valincourt* tâche de guérir l'erreur de ce nombre prodigieux de jeunes gens, qui prenant leur fureur d'écrire pour du talent, vont présenter de mauvais vers à des Princes, inondent le public de leurs brochures, & qui accusent l'ingratitude du siècle parce qu'ils sont inutiles au monde & à eux-mêmes. Il les avertit que les

professions qu'on croit les plus basses sont fort supérieures à celle qu'ils ont embrassée : mort en 1730.

VALOIS (*Adrien*) né à Paris en 1607. Historiographe de France. Ses meilleurs ouvrages sont sa *Notice des Gaules*, & son *Histoire de la première race*. mort en 1692.

VALOIS (*Henri*) frère du précédent, né en 1603. Ses ouvrages sont moins utiles à des Français que ceux de son frère : mort en 1676.

VARIGNON (*Pierre*) né à Caën en 1654. Mathématicien célèbre : mort en 1722.

VARILLAS (*Antoine*) né dans la Marche en 1624. Historien plus agréable qu'exact : mort en 1696.

LE VASSOR (*Michel*) de l'Oratoire. Réfugié en Angleterre. Son *Histoire de Louis XIII* diffuse, pesante & satyrique, a été recherchée pour beaucoup de faits singuliers qui s'y trouvent : mais c'est un déclamateur odieux, qui dans l'histoire de *Louis XIII* ne cherche qu'à décrier *Louis XIV*, qui attaque les morts & les vivans ; il ne se trompe que sur peu de faits, & passe pour s'être trompé dans tous ses jugemens : mort en 1718.

VAVASSEUR, né dans le Charolois en 1605. Jésuite, grand littérateur. Il fit voir le premier que les Grecs & les Romains n'ont jamais connu le stile burlesque, qui n'est qu'un reste de barbarie : mort en 1681.

VAUBAN (le Maréchal de) né en 1633. Sa Dixme réelle n'a pû être exécutée, & est en effet impraticable. On a de lui plusieurs mémoires dignes d'un si bon citoyen : mort en 1707.

VAUGELAS (*Claude Favre de*) né à Chambéri en 1585. C'est un des premiers qui ont épuré & réglé la langue, & de ceux qui pouvaient faire des vers Italiens sans en pouvoir faire de Français. Il retoucha pendant trente ans sa traduction de *Quinte-Curce*. Tout homme qui veut bien écrire doit corriger ses ouvrages toute sa vie : mort en 1650.

S iij

LE VAYER (François) né à Paris en 1588. Précepteur de Monsieur frère de Louis XIV, & qui enseigna le Roi un an. Historiographe de France, Conseiller d'Etat, grand Pyrrhonien & connu pour tel. Son Pyrrhonisme n'empêcha pas qu'on ne lui confiât une éducation si précieuse. On trouve beaucoup de science & de raison dans ses ouvrages trop diffus. Il combattit le premier avec succès cette opinion qui nous sied si mal, que notre morale vaut mieux que celle de l'antiquité.

Son traité de *la Vertu des Payens* est estimé des sages. Sa devise était :

De las cosas mas seguras

La mas segura es dudar.

comme celle de Montagne était : *Que fais-je ?* mort en 1672.

VEISSIERES (Mathurin de LA CROZE) né à Nantes en 1661. Bénédictin à Paris. Sa liberté de penser, & un Prieur contraire à cette liberté, lui firent quitter son Ordre & sa Religion. C'était une bibliothèque vivante, & sa mémoire était un prodige. Outre les choses utiles & agréables qu'il savait, il en avait étudié d'autres qu'on ne peut savoir, comme l'ancienne langue Egyptienne. Il y a de lui un ouvrage estimé, c'est *le Christianisme des Indes*. Ce qu'on y trouve de plus curieux, c'est que les Bramins croient l'unité d'un DIEU en laissant les idoles aux peuples. La fureur d'écrire est telle qu'on a écrit la vie de cet homme en un volume aussi gros que la vie d'*Alexandre*. Ce petit extrait encor trop long aurait suffi : mort à Berlin en 1739.

VERGIER (Jacques) né à Paris en 1675. Il est à l'égard de *La Fontaine* ce que *Campistron* est à *Racine*. Imitateur faible, mais naturel : mort assassiné à Paris par des voleurs en 1720. On laisse entendre dans le *Moréri*, qu'il avait fait une parodie contre un Prince puissant qui le fit tuer. Ce conte est faux.

VERTOT (René-Aubert) né en Normandie en 1655. Historien agréable & élégant : mort en 1735.

VICMART DE SAINT-RÉAL (César) né à Chambéri, mais

élevé en France. Son *Histoire de la conjuration de Venise* est un chef-d'œuvre. Sa *Vie de JESUS-CHRIST* est bien différente : mort en 1692.

VILLARS DE MONFAUCON (l'Abbé de) né en 1635, célèbre par le *Comte de Gabalis*. C'est une partie de l'ancienne mythologie des Perles. L'auteur fut tué en 1673 d'un coup de pistolet. On dit que les Sylphes l'avaient assassiné pour avoir révélé leurs mystères.

VILLARS (le Maréchal Duc de) né en 1652. Le premier tome des mémoires qui portent son nom est entièrement de lui. Il savait par cœur les beaux endroits de *Corneille*, de *Racine* & de *Molière*. Je lui ai entendu dire un jour à un homme d'Etat fort célèbre, qui était étonné qu'il fût tant de vers de comédie, *j'en ai moins joué que vous, mais j'en fais davantage*. mort en 1734.

VILLEDIEU (Madame de). Ses romans lui firent de la réputation. Au reste on est bien éloigné de vouloir donner ici quelque prix à tous ces romans dont la France a été & est encor inondée ; ils ont presque tous été, excepté *Zaïde*, des productions d'esprits faibles, qui écrivent avec facilité des choses indignes d'être luës par des esprits solides ; ils sont même pour la plupart dénués d'imagination, & il y en a plus dans quatre pages de l'*Arioste* que dans tous ces insipides écrits qui gâtent le goût des jeunes gens : morte en 1683.

VILLIERS (*Pierre*) né à Coignac en 1648. Jésuite. Il cultivait les lettres comme tous ceux qui sont sortis de cet Ordre. Ses sermons & son poëme sur l'art de prêcher eurent de son tems quelque réputation. Ses stances sur la solitude sont fort au-dessus de celles de *St. Amant*, qu'on avait tant vantées, mais ne sont pas encor tout-à-fait dignes d'un siècle si au-dessus de celui de *St. Amant* : mort en 1728.

VOITURE (*Vincent*) né à Amiens en 1598. C'est le premier qui fut en France ce qu'on appelle un bel esprit. Il n'eut guères que ce mérite dans ses écrits, sur lesquels on ne peut se former le goût ; mais ce mérite était alors très rare. On a de lui

de très jolis vers, mais en petit nombre. Ceux qu'il fit pour la Reine *Anne d'Autriche*, & qu'on n'imprima pas dans son recueil, sont un monument de cette liberté galante qui régnait à la Cour de cette Reine, dont les Frondeurs lassèrent la douceur & la bonté.

.
.

Je pensais si le Cardinal,
J'entens celui de la Valette,
Pouvait voir l'éclat sans égal,
Dans lequel maintenant vous êtes,*
J'entens celui de la beauté,
Car auprès je n'estime guère,
Cela soit dit sans vous déplaire,
Tout l'éclat de la majesté.

Il fit aussi des vers Italiens & Espagnols avec succès : mort en 1648.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin ce catalogue. On y voit un petit nombre de grands génies, un assez grand d'imitateurs, & on pourrait donner une liste beaucoup plus longue des savans. Il sera difficile désormais qu'il s'élève des génies nouveaux, à moins que d'autres mœurs, une autre sorte de gouvernement, ne donnent un tour nouveau aux esprits. Il sera impossible qu'il se forme des savans universels, parce que chaque science est devenue immense. Il faudra nécessairement que chacun se réduise à cultiver une petite partie du vaste champ que le siècle de *Louis XIV* a défriché.

* Alors on était dans l'usage de retrancher dans les vers les lettres finales qui incommodaient : *vous êtes*, pour *vous êtes*. C'est ainsi qu'en usent

les Italiens & les Anglais. La poésie Française est trop gênée & très souvent trop profaïque.

ARTISTES CÉLÈBRES.

DES MUSICIENS.

LA Musique Française, du moins la vocale, n'a été jusqu'ici du goût d'aucune autre nation. Elle ne pouvait l'être, parce que la prosodie Française est différente de toutes celles de l'Europe. Nous appuyons toujours sur la dernière syllabe ; & toutes les autres nations pèsent sur la pénultième, ou sur l'antépénultième, ainsi que les Italiens. Notre langue est la seule qui ait des mots terminés par des *e* muets, & ces *e* qui ne sont pas prononcés dans la déclamation ordinaire, le sont dans la déclamation notée, & le sont d'une manière uniforme, *gloi-reu*, *viçtoi-reu*, *barbari-eu*, *furi-eu*.... Voilà ce qui rend la plupart de nos airs & notre récitatif insupportable à quiconque n'y est pas accoutumé. Le climat refuse encore aux voix la légèreté que donne celui d'Italie ; nous n'avons point l'habitude qu'on a chez le Pape & dans les autres Cours Italiennes, de priver les hommes de leur virilité pour leur donner une voix plus belle que celle des femmes. Tout cela joint à la lenteur de notre chant, qui fait un étrange contraste avec la vivacité de notre nation, rendra toujours la musique Française propre pour les seuls Français.

Malgré toutes ces raisons, les étrangers, qui ont été longtemps en France conviennent que nos musiciens ont fait des chefs-d'œuvre en ajustant leurs airs à nos paroles, & que cette déclamation notée est souvent une expression admirable ; mais elle ne l'est que pour des oreilles très accoutumées, & il faut une exécution parfaite.

La musique instrumentale s'est ressentie un peu de la monotonie & de la lenteur qu'on reproche à la vocale ; mais plusieurs de nos symphonies, & sur-tout nos airs de danse, ont trouvé plus d'applaudissement chez les autres nations. On les

Siècle de Louis XIV.

T.

exécute dans beaucoup d'Opéra Italiens ; il n'y en a presque jamais d'autres chez un Roi qui entretient un des meilleurs Opéra de l'Europe , & qui parmi ses autres talens singuliers a cultivé avec un tres grand soin celui de la Musique.

Jean-Baptiste LULLI , né à Florence en 1633 , amené en France à l'âge de quatorze ans , & ne sachant encor que jouer du violon , fut le père de la vraie musique en France. Il fut accommoder son art au génie de la langue ; c'était l'unique moyen de réussir. Il est à remarquer qu'alors la musique Italienne ne s'éloignait pas de la gravité & de la noble simplicité que nous admirons encor dans les récitatifs de *Lulli*.

Rien ne ressemble plus à ces récitatifs que le fameux moret de *Luigi* chanté en Italie avec tant de succès dans le dix-septième siècle , & qui commence ainsi :

*Sunt breves mundi rose , sunt fugitivi flores ,
Fronde veluti amosa , sunt labiles honores.*

Il faut bien observer que dans cette musique de pure déclamation , qui est la *Mélopée* des anciens , c'est principalement la beauté naturelle des paroles qui produit la beauté du chant ; on ne peut bien déclamer que ce qui mérite de l'être. C'est à quoi on se méprit beaucoup du tems de *Quinault* & de *Lulli*. Les poètes étaient jaloux du poète , & ne l'étaient pas du musicien. *Boileau* reproche à *Quinault* ,

Ces lieux communs de morale lubrique ,
Que *Lulli* réchauffa des sons de sa musique.

Les passions tendres que *Quinault* exprimait si bien , étaient sous sa plume la peinture vraie du cœur humain , bien plus qu'une morale lubrique. *Quinault* par sa diction échauffait encor plus la musique , que l'art de *Lulli* n'échauffait ses paroles. Il fallait ces deux hommes & des acteurs , pour faire de quelques scènes d'*Aïs* , d'*Armide* & de *Roland* un spectacle tel que ni l'antiquité , ni aucun peuple contemporain , n'en connut. Les airs détachés , les ariettes , ne répondirent pas à la perfection de ces grandes scènes. Ces airs , ces petites chansons , étaient dans le goût de nos *Noëls* ; ils ressemblaient aux *barca-*

roles de Venise ; c'était tout ce qu'on voulait alors. Plus cette musique était faible , plus on la retenait aisément. Mais le récitatif est si beau , que *Rameau* n'a jamais pu l'égaliser. Il me faut des chanteurs , disait-il , & à *Lulli* des acteurs. *Rameau* a enchanté les oreilles , *Lulli* enchantait l'ame ; c'est un des grands avantages du siècle de *Louis XIV* , que *Lulli* ait rencontré un *Quinault*.

Après *Lulli* , tous les musiciens , comme *Colasse* , *Campra* , *Desjouches* & les autres , ont été ses imitateurs , jusqu'à ce qu'enfin *Rameau* est venu , qui s'est élevé au-dessus d'eux par la profondeur de son harmonie , & qui a fait de la Musique un art nouveau.

A l'égard des musiciens de chapelle , quoiqu'il y en ait plusieurs célèbres en France , leurs ouvrages n'ont point encore été exécutés ailleurs.

DES PEINTRES.

Il n'en est pas de la Peinture comme de la Musique. Une nation peut avoir un chant qui ne plaise qu'à elle , parce que le génie de sa langue n'en admettra pas d'autres ; mais les peintres doivent représenter la nature , qui est la même dans tous les pays , & qui est vue avec les mêmes yeux.

Il faut pour qu'un peintre ait une juste réputation , que ses ouvrages ayent un prix chez les étrangers. Ce n'est pas assez d'avoir un petit parti , & d'être loué dans de petits livres ; il faut être acheté.

Ce qui resserre quelquefois les talens des peintres , est ce qui semblerait devoir les étendre. C'est le goût académique , c'est la manière qu'ils prennent d'après ceux qui président. Les Académies sont sans doute très utiles pour former des élèves , sur-tout quand les directeurs travaillent dans le grand goût ; mais si le chef a le goût petit , si sa manière est aride & léchée , si ses figures grimacent , si ses tableaux sont peints comme les éventails ; les élèves subjugués par l'imitation , ou par l'envie de plaire à un mauvais maître , perdent entièrement l'idée de la belle nature. Il y a une fatalité sur les Académies : aucun ouvrage , qu'on appelle académique , n'a été

encor en aucun genre un ouvrage de génie. Donnez-moi un artiste tout occupé de la crainte de ne pas saisir la manière de ses confrères, ses productions seront compassées & contraintes. Donnez-moi un homme d'un esprit libre, plein de la nature qu'il copie, il réussira. Presque tous les artistes sublimes, ou ont fleuri avant les établissemens des Académies, ou ont travaillé dans un goût différent de celui qui régnait dans ces sociétés.

Corneille, Racine, Despréaux, le peintre *le Moine*, non-seulement prirent une route différente de leurs confrères, mais ils les avaient presque tous pour ennemis.

Nicolas Poussin, né aux Andelis en Normandie en 1599, fut l'élève de son génie; il se perfectionna à Rome. On l'appelle le peintre des gens d'esprit; on pourrait aussi l'appeller celui des gens de goût. Il n'a d'autre défaut que celui d'avoir outré le sombre du coloris de l'Ecole Romaine. Il était dans son tems le plus grand peintre de l'Europe. Rappelé de Rome à Paris, il y céda à l'envie & aux cabales; il se retira: c'est ce qui est arrivé à plus d'un artiste. *Le Pouffin* retourna à Rome, où il vécut pauvre, mais content. Sa philosophie le mit au-dessus de la fortune: mort en 1665.

Eustache Le Sueur, né à Paris en 1617, n'ayant eu que *Vouët* pour maître, devint cependant un peintre excellent. Il avait porté l'art de la peinture au plus haut point, lorsqu'il mourut à l'âge de trente-huit ans en 1655.

Bourdon & Le Valentin ont été célèbres. Trois des meilleurs tableaux qui ornent l'Eglise de *St. Pierre* de Rome, sont du *Pouffin*, du *Bourdon* & du *Valentin*.

Charles Le Brun, né à Paris en 1619. A peine eut-il développé son talent, que le Sur-Intendant *Fouquet*, l'un des plus généreux & des plus malheureux hommes qui aient jamais été, lui donna une pension de vingt-quatre mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. Il est à remarquer que son tableau de la famille de *Darius*, qui est à Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de *Paul Véronèse* qu'on voit vis-à-vis, & le surpasse beaucoup par le dessin, la

composition, la dignité, l'expression & la fidélité du *costume*. Les estampes de ses tableaux des *batailles d'Alexandre* sont encor plus recherchées que les *batailles de Constantin* par *Raphaël* & par *Jules Romain* : mort en 1690.

Pierre MIGNARD, né à Troyes en Champagne en 1610, fut le rival de *Le Brun* pendant quelque tems ; mais il ne l'est pas aux yeux de la postérité : mort en 1695.

Claude GELÉE, dit *Claude LORRAIN*. Son père qui en voulait faire un garçon pâtissier ne prévoyait pas qu'un jour son fils ferait des tableaux qui seraient regardés comme ceux d'un des premiers paysagistes de l'Europe : mort à Rome en 1678.

CASE. On a de lui des tableaux qui commencent à être d'un grand prix. On rend trop tard justice en France aux bons Artistes. Leurs ouvrages médiocres y sont trop de tort à leurs chefs-d'œuvre. Les Italiens au contraire passent chez eux le médiocre en faveur de l'excellent. Chaque nation cherche à se faire valoir. Les Français sont valoir les autres nations en tout genre.

Joseph PAROSSEL, né en 1648. bon peintre, & surpassé par son fils : mort en 1704.

Jean JOUVENET, né à Rouen en 1644, élève de *Le Brun*, inférieur à son maître quoique bon peintre. Il a peint presque tous les objets d'une couleur jaune. Il les voyait de cette couleur par une singulière conformation d'organes : mort en 1717.

Jean-Baptiste SANTERRE. Il y a de lui des tableaux de chevalet admirables, d'un coloris vrai & tendre. Son tableau d'*Adam* & d'*Eve* est un des plus beaux qu'il y ait en Europe. Celui de *Ste. Thérèse* dans la chapelle de Versailles est un chef-d'œuvre de graces, & on ne lui a reproché que d'être trop voluptueux pour un tableau d'autel.

LA FOSSE s'est distingué par un mérite à-peu-près semblable.

Bon BOULOGNE, excellent peintre ; la preuve en est que ses tableaux sont vendus fort cher.

Louis BOULOGNE ; ses tableaux qui ne sont pas sans mérite sont moins recherchés que ceux de son frère.

RAOUS , peintre inégal ; mais quand il a réussi , il a égalé le *Rimbrand*.

RIGAUT : quoiqu'il n'ait guères de réputation que dans le portrait , le grand tableau où il a représenté le Cardinal de *Bouillon* ouvrant l'année sainte , est un chef-d'œuvre égal aux plus beaux ouvrages de *Rubens*.

DE TROIE a travaillé dans le goût de *Rigaut*. On a de son fils des tableaux d'histoire estimés.

VATEAU a été dans le gracieux à-peu-près ce que *Téniers* a été dans le grotesque. Il a fait des disciples dont les tableaux sont recherchés.

LE MOINE a peut-être surpassé tous ces peintres par la composition du *salon d'Hercule* à Versailles. Cette apothéose d'*Hercule* était une flatterie pour le Cardinal *Hercule de Fleuri* , qui n'avait rien de commun avec l'*Hercule* de la fable. Il eût mieux valu dans le salon d'un Roi de France représenter l'apothéose de *Henri IV*. *Le Moine* envia de ses confrères , & se croyant mal récompensé du Cardinal , se tua de desespoir.

Quelques autres ont excellé à peindre des animaux , comme *DESPORTES* & *OUDRY* ; d'autres ont réussi dans la miniature ; plusieurs dans le portrait. Quelque peintres , & sur-tout le célèbre *VANLO* , se distinguent aujourd'hui dans de plus grands genres ; & il est à croire que cet art ne périra pas.

DES SCULPTEURS , ARCHITECTES , GRAVEURS , &c.

La Sculpture a été poussée à sa perfection sous *Louis XIV* , & se soutient dans sa force sous *Louis XV*.

Jacques SARRASIN , né en 1598 , fit des chefs-d'œuvre à Rome pour le Pape *Clément VIII*. Il travailla à Paris avec le même succès : mort en 1660.

Pierre PUGET , né en 1662 , architecte , sculpteur & pein-

tre : célèbre par plusieurs chefs-d'œuvre qu'on voit à Marseille & à Versailles : mort en 1695.

LE GROS & THEODON ont embelli l'Italie de leurs ouvrages. Ils firent chacun à Rome deux modèles qui l'emportèrent au concours sur tous les autres , & qui sont comptés parmi les chefs-d'œuvre. *Le Gros* mourut à Rome en 1719.

François GIRARDON , né en 1627 , a égalé tout ce que l'antiquité a de plus beau , par les bains d'*Apollon* & par le tombeau du Cardinal de *Richelieu* : mort en 1715.

Les COISEVAUX & les COUSTOUX & beaucoup d'autres se sont très distingués , & sont encor surpassés aujourd'hui par quatre ou cinq de nos sculpteurs modernes.

CHAUVEAU , NANTEUIL , MEULAN , AUDRAN , HEDELING , LE CLERC , les DREVET , POILLY , PICART , DUCHANGE , suivis encor par de meilleurs artistes , ont réussi dans les tailles-douces , & leurs estampes ornent dans l'Europe les cabinets de ceux qui ne peuvent avoir de tableaux.

De simples orfèvres , tels que BALIN & GERMAIN , ont mérité d'être mis au rang des plus célèbres artistes , par la beauté de leur dessein , & par l'élégance de leur exécution.

Il n'est pas aussi facile à un génie né avec le grand goût de l'architecture de faire valoir ses talens , qu'à tout autre artiste. Il ne peut élever de grands monumens que quand des Princes les ordonnent. Plus d'un bon architecte a eu des talens inutiles.

François MANSARD a été un des meilleurs architectes de l'Europe. Le château , ou plutôt le palais de *Maisons* auprès de St. Germain , est un chef-d'œuvre , parce qu'il eut la liberté entière de se livrer à son génie.

Jules - Hardouin MANSARD son neveu fit une fortune immense sous *Louis XIV* , & fut Sur-intendant des bâtimens. La belle chapelle des Invalides est de lui. Il ne put déployer tous ses talens dans celle de Versailles , où il fut gêné par le terrain.

On reproche à la ville de Paris de n'avoir que deux fontaines dans le bon goût ; l'ancienne de *Jean Gougeon*, & la nouvelle de *Bouchardon* ; encor sont-elles toutes deux mal placées. On lui reproche de n'avoir d'autre théâtre magnifique que celui du Louvre, dont on ne fait point d'usage, & de ne s'assembler que dans des salles de spectacles sans goût, sans proportion, sans ornement, & aussi défectueuses dans l'emplacement que dans la construction : tandis que des villes de provinces donnent à la capitale un exemple qu'elle n'a pas encor suivi.

La France a été distinguée par d'autres ouvrages publics d'une plus grande importance ; ce sont les vastes hôpitaux, les magasins, les ponts de pierre, les quais, les immenses levées qui retiennent les rivières dans leur lit, les canaux, les écluses, les ports, & sur-tout l'architecture militaire de tant de places frontières, où la solidité se joint à la beauté. On connaît assez les ouvrages élevés sur les desseins de *PERRAULT*, de *LEVAU*, & de *DORBAY*.

L'art des jardins a été créé & perfectionné par *LE NOTRE* pour l'agréable, & par *LA QUINTINIE* pour l'utile. Il n'est pas vrai que *Le Notre* ait poussé la simplicité jusqu'à embrasser familièrement le Roi & le Pape. Son élève *Collinau* m'a protesté que ces historiettes rapportées dans tant de dictionnaires sont fausses, & on n'a pas besoin de ce témoignage pour savoir qu'un Intendant des jardins ne baise point les Papes & les Rois des deux côtés.

La gravure en pierres précieuses, les coins des médailles, les fontes des caractères pour l'imprimerie, tout cela s'est senti des progrès rapides des autres arts.

Les horlogers, qu'on peut regarder comme des physiciens de pratique, ont fait admirer leur esprit dans leur travail.

On a nuancé les étoffes, & même l'or qui les embellit, avec une intelligence & un goût si rare, que telle étoffe, qui n'a été portée que par luxe, méritait d'être conservée comme un monument d'industrie.

On a commencé à faire de la porcelaine à St. Cloud, avant que l'on en fit dans le reste de l'Europe.

Enfin le siècle passé a mis celui où nous sommes en état de

de rassembler en un corps , & de transmettre à la postérité le dépôt de toutes les sciences & de tous les arts , tous poussés aussi loin que l'industrie humaine a pû aller ; & c'est à quoi a travaillé une société de savans , remplis d'esprit & de lumières. Cet ouvrage immense & immortel semble accuser la brièveté de la vie des hommes. Il a été commencé par Messieurs *Dalembert* & *Diderot* , traversé & persécuté par l'envie & par l'ignorance , ce qui est le destin de toutes les grandes entreprises. Il eût été à souhaiter que quelques mains étrangères n'eussent pas défiguré cet important ouvrage par des déclamations puériles & des lieux communs insipides , qui n'empêchent pas que le reste de l'ouvrage ne soit utile au genre-humain.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION

A U

SIÈCLE DE LOUIS XIV.

CHAP. I. C'E n'est pas seulement la *Vie de Louis XIV* qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité , non les actions d'un seul homme , mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fût jamais.

Tous les tems ont produit des héros & des politiques : tous les peuples ont éprouvé des révolutions : toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense , & ce qui est encor plus rare , quiconque a du goût , ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés , & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain , sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles à qui la véritable gloire est attachée , est celui de *Philippe* & d'*Alexandre* , ou celui des *Périclès* , des *Démosthènes* , des *Aristotes* , des *Platons* , des *Apelles* , des *Phidias* , des *Praxitèles* ; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce ; le reste de la terre alors connue était barbare.

Le second âge est celui de *César* & d'*Auguste* , désigné encor par les noms de *Lucrèce* , de *Cicéron* , de *Tite-Live* , de *Virgile* , d'*Horace* , d'*Ovide* , de *Varron* , de *Vitruve*.

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par *Mahomet II*. Le lecteur peut se souvenir qu'on vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient

entreprendre les Rois de l'Europe. Les *Médicis* appellèrent à Florence les sàvans, que les Turcs chassaient de la Grèce ; c'était le tems de la gloire de l'Italie. Les beaux arts y avaient déjà repris une vie nouvelle ; les Italiens les honorèrent du nom de *vertu*, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de *sagesse*. Tout tendait à la perfection. CHAP. I.

Les arts, toujours transplantés de Grèce en Italie, se trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérent trop vite.

François I encouragea des sàvans, mais qui ne furent que sàvans : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des *Michel-Ange*s, ni des *Palladio* : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'élèves Français. Quelques épigrammes & quelques contes libres composaient toute notre poésie. *Rabelais* était notre seul livre de prose à la mode, du tems de *Henri II*.

En un mot, les Italiens seuls avaient tout, si vous en exceptez la musique, qui n'était pas encor perfectionnée, & la philosophie expérimentale, inconnue partout également, & qu'enfin *Galileo* fit connaître.

Le quatrième siècle est celui qu'on nomme le siècle de *Louis XIV*, & c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été poussés plus loin que sous les *Médicis*, sous les *Augustes* & les *Alexandres* ; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a été connue que dans ce tems : & il est vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernières années du Cardinal de *Richelieu*, jusqu'à celles qui ont suivi la mort de *Louis XIV*, il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France ; elle s'est étendue en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle & profonde ; elle a porté

le goût en Allemagne, les sciences en Russie ; elle a même ranimé l'Italie qui languissait , & l'Europe a dû sa politesse & l'esprit de société à la Cour de *Louis XIV.*

Il ne faut pas croire que ces quatre siècles aient été exempts de malheurs & de crimes. La perfection des arts cultivés par des citoyens paisibles n'empêchent pas les Princes d'être ambitieux , les peuples d'être séditieux , les prêtres & les moines d'être quelquefois remuans & fourbes. Tous les siècles se ressembtent par la méchanceté des hommes ; mais je ne connais que ces quatre âges distingués par les grands talens.

Avant le siècle que j'appelle de *Louis XIV.* , & qui commence à peu près à l'établissement de l'Académie Française , les Italiens appellaient tous les Ultramontains du nom de Barbares : il faut avouer que les Français méritaient en quelque sorte cette injure. Leurs pères joignaient la galanterie romanesque des Maures à la grossièreté gothique ; ils n'avaient presque aucun des arts aimables ; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés : car lorsqu'on a perfectionné ce qui est nécessaire , on trouve bientôt le beau & l'agréable ; & il n'est pas étonnant que la peinture , la sculpture , la poésie , l'éloquence , la philosophie , fussent presque inconnues à une nation , qui ayant des ports sur l'Océan & sur la Méditerranée , n'avait pourtant point de flotte , & qui aimant le luxe à l'excès , avait à peine quelques manufactures grossières.

Les Juifs , les Génois , les Vénitiens , les Portugais , les Flamans , les Hollandais , les Anglais firent tour-à-tour le commerce de la France , qui en ignorait les principes. *Louis XIII* à son avènement à sa couronne n'avait pas un vaisseau ; Paris ne contenait pas quatre cent mille hommes , & n'était pas décoré de quatre beaux édifices ; les autres villes du Royaume ressemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la Noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés , opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables ; les villes étaient sans police , l'Etat sans argent , & le gouvernement presque toujours sans crédit parmi les nations étrangères.

On ne doit pas se dissimuler , que depuis la décadence de la famille de *Charlemagne* , la France avait languie plus ou

moins dans cette faiblesse , parce qu'elle n'avait presque jamais joui d'un bon gouvernement.

CHAP. I.

Il faut , pour qu'un Etat soit puissant , ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix , ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction. En France les peuples furent esclaves jusques vers le tems de *Philippe-Auguste* ; les Seigneurs furent tyrans jusqu'à *Louis XI* ; & les Rois , toujours occupés à soutenir leur autorité contre leurs vassaux , n'eurent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets , ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI fit beaucoup pour la puissance royale , mais rien pour la félicité & la gloire de la nation. *François I* fit naître le commerce , la navigation , les lettres & tous les arts ; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France , & tous périrent avec lui. *Henri le Grand* allait retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de discordes l'avaient replongée , quand il fut assassiné dans sa capitale , au milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur. Le Cardinal de *Richelieu* , occupé d'abaisser la Maison d'*Autriche* , le Calvinisme & les Grands , ne jouit point d'une puissance assez paisible pour reformer la nation ; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf cent années , le génie des Français a été presque toujours rétréci sous un gouvernement Gothique au milieu des divisions & des guerres civiles , n'ayant ni loix ni coutumes fixes , changeant de deux siècles en deux siècles un langage toujours grossier ; les Nobles sans discipline , ne connaissant que la guerre & l'oïveté ; les Ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance ; & les peuples sans industrie , croupissant dans leur misère.

Les Français n'eurent part , ni aux grandes découvertes , ni aux inventions admirables des autres nations : l'imprimerie , la poudre , les glaces , les télescopes , le compas de proportion , la machine pneumatique , le vrai système de l'univers , ne leur appartiennent point ; ils faisaient des tournois , pendant que les Portugais & les Espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'Orient & à l'Occident du monde connu. *Charles-Quint* prodiguait déjà en Europe

CHAP. I.

les trésors du Mexique , avant que quelques sujets de *François I* eussent découvert la contrée inculte du Canada ; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du seizième siècle , on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ce qu'ils ont été sous *Louis XIV*.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici plus que dans le tableau des siècles précédens , les détails immenses des guerres , des attaques de villes , prises & reprises par les armes , données & rendues par des traités. Mille circonstances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité , & disparaissent pour ne laisser voir que les grands événemens qui ont fixé la destinée des Empires. Tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette histoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems , à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes , à ce qui peut servir d'instruction , & conseiller l'amour de la vertu , des arts & de la patrie.

On a déjà vu ce qu'étaient & la France & les autres Etats de l'Europe avant la naissance de *Louis XIV* ; on décrira ici les grands événemens politiques & militaires de son règne. Le gouvernement intérieur du Royaume , objet plus important pour les peuples , sera traité à part. La vie privée de *Louis XIV* , les particularités de sa Cour & de son règne , tiendront une grande place. D'autres articles seront pour les arts , pour les sciences , pour les progrès de l'esprit humain dans ce siècle. Enfin on parlera de l'Eglise , qui depuis si longtems est liée au gouvernement , qui tantôt l'inquiète & tantôt le fortifie ; & qui instituée pour enseigner la morale , se livre souvent à la politique & aux passions humaines.

CHAPITRE SECOND.

Des Etats de l'Europe avant LOUIS XIV.

IL y avait déjà longtems qu'on pouvait regarder l'Europe Chrétienne (à la Russie près) comme une espèce de grande république partagée en plusieurs Etats , les uns monarchiques , les autres mixtes ; ceux-ci aristocratiques , ceux-là populaires ; mais tous correspondans les uns avec les autres ; tous ayant un même fonds de religion , quoique divisés en plusieurs sectes ; tous ayant les mêmes principes de droit public & de politique , inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les nations Européanes ne sont point esclaves leurs prisonniers , qu'elles respectent les ambassadeurs de leurs ennemis , qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes , comme de l'Empereur , des Rois , & des autres moindres Potentats ; & qu'elles s'accordent surtout dans la sage politique de tenir entr'elles , autant qu'elles peuvent , une balance égale de pouvoir , employant sans cesse les négociations , même au milieu de la guerre , & entretenant les unes chez les autres des ambassadeurs , ou des espions moins honorables , qui peuvent avertir toutes les Cours des desseins d'une seule , donner à la fois l'allarme à l'Europe , & garantir les plus faibles des invasions que le plus fort est toujours prêt d'entreprendre.

Depuis *Charles-Quint* la balance penchait du côté de la Maison d'*Autriche*. Cette Maison puissante était , vers l'an 1630 , maîtresse de l'Espagne , du Portugal , & des trésors de l'Amérique ; les Pays-Bas , le Milanais , le Royaume de Naples , la Bohême , la Hongrie , l'Allemagne même (si on peut le dire) étaient devenus son patrimoine ; & si tant d'Etats avaient été réunis sous un seul Chef de cette Maison , il est à croire que l'Europe lui aurait enfin été asservie.

CHAP. II.

L'Empire d'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France : il est d'une plus grande étendue ; moins riche peut-être en argent , mais plus fécond en hommes robustes & patiens dans le travail. La nation Allemande est gouvernée , peu s'en faut , comme l'était la France sous les premiers Rois *Capétiens*, qui étaient des Chefs souvent mal obéis , de plusieurs grands vassaux , & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante villes libres , & qu'on nomme Impériales , environ autant de Souverains séculiers , près de quarante Princes Ecclésiastiques , soit Abbés , soit Evêques ; neuf Electeurs , parmi lesquels on peut compter aujourd'hui quatre Rois ; enfin l'Empereur , chef de tous ces Potentats ; composent ce grand corps Germanique , que le flegme Allemand a fait subsister jusqu'à nos jours avec presque autant d'ordre qu'il y avait autrefois de confusion dans le gouvernement Français.

Chaque membre de l'Empire a ses droits , ses privilèges , ses obligations ; & la connaissance difficile de tant de loix , souvent contestées , fait ce que l'on appelle en Allemagne , *l'étude du droit public* , pour laquelle la nation Germanique est si renommée.

L'Empereur lui-même ne serait guère à la vérité plus puissant , ni plus riche qu'un Doge de Venise. Vous savez que l'Allemagne , partagée en villes & en Principautés , ne laisse au Chef de tant d'Etats , que la prééminence avec d'extrêmes honneurs , sans domaines , sans argent , & par conséquent sans pouvoir. Il ne possède pas à titre d'Empereur un seul village. Cependant cette dignité souvent aussi vaine que suprême , était devenue si puissante entre les mains des Autrichiens , qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en Monarchie absolue cette République de Princes.

Deux partis divisaient alors & partagent encor aujourd'hui l'Europe Chrétienne , & surtout l'Allemagne. Le premier est celui des Catholiques , plus ou moins soumis au Pape. Le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du Pape & des Prélats Catholiques. Nous appel-

lons ceux de ce parti du nom général de Protestans , qu'ils soient divisés en Luthériens , Calvinistes & autres , qui se haïssent entr'eux presque autant qu'ils haïssent Rome. CHAP. II.

En Allemagne , la Saxe , une partie du Brandebourg , le Palatinat , une partie de la Bohême , de la Hongrie , les États de la Maison de *Brunswick* , le Virtemberg , la Hesse suivent la Religion Luthérienne , qu'on nomme *Évangélique*. Toutes les villes libres Impériales ont embrassé cette secte , qui a semblé plus convenable que la Religion Catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calvinistes , répandus parmi les Luthériens qui sont les plus forts , ne sont qu'un parti médiocre ; les Catholiques composent le reste de l'Empire , & ayant à leur tête la Maison d'*Autriche* , ils étaient sans doute les plus puissans.

Non-seulement l'Allemagne , mais tous les États Chrétiens , saignaient encor des playes qu'ils avaient reçues de tant de guerres de religion ; fureur particulière aux Chrétiens , ignorée des idolâtres , & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si longtems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverse qui n'ayent causé une guerre civile ; & les nations étrangères (peut-être notre postérité) ne pourront un jour comprendre que nos pères se soient égarés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

Je vous ai déjà fait voir comment *Ferdinand II* a) fut près de changer l'aristocratie Allemande en une Monarchie absolue , & comment il fut sur le point d'être détrôné par *Gustave-Adolphe*. Son fils *Ferdinand III* , qui hérita de sa politique , & fit comme lui la guerre de son cabinet , régna pendant la minorité de *Louis XIV.*

L'Allemagne n'était point alors aussi florissante qu'elle l'est devenue depuis ; le luxe y était inconnu , & les commodités de la vie étaient encor très rares chez les plus grands Seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686 par les réfugiés Français , qui allèrent y établir leurs manufactures.

a) Voyez l'Essay sur l'histoire générale adressé à Madame la Marquise du Châtelet.

CHAP. II.

Ce pays fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent; la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemans, les privaient de ces plaisirs & de ces arts agréables que la sagacité Italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'industrie Française commençait dès-lors à perfectionner. Les Allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems sous les mêmes étendarts tant de peuples différens, les mettait à-peu - près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soutenir longtems la guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toujours dans l'Empire que les Français ont fait la guerre contre les Empereurs. La différence du gouvernement & du génie paraît rendre les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemans pour la défense.

D E L' E S P A G N E.

L'Espagne, gouvernée par la branche aînée de la Maison d'*Autriche*, avait imprimé, après la mort de *Charles - Quint*, plus de terreur que la nation Germanique. Les Rois d'Espagne étaient incomparablement plus absolus & plus riches. Les mines du Mexique & du Potosi semblaient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Vous avez vu ce projet de la Monarchie, ou plutôt de la supériorité universelle sur notre Continent Chrétien, commencé par *Charles - Quint*, & soutenu par *Philippe II*.

La grandeur Espagnole ne fut plus sous *Philippe III* qu'un vaste corps sans substance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héritier de la faiblesse de son père, perdit le Portugal par sa négligence, le Roussillon par la faiblesse de ses armes, & la Catalogne par l'abus du despotisme. De tels Rois ne pouvaient être longtems heureux dans leurs guerres contre la France. Si les divisions & les fautes des autres leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples que leurs privilèges mettaient en droit de mal servir; les Castillans avaient la prérogative de ne point combattre

hors de leur patrie ; les Arragonois disputaient sans cesse leur liberté contre le Conseil Royal ; & les Catalans , qui regardaient leurs Rois comme leurs ennemis , ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs provinces. CHAP. II.

L'Espagne cependant réunie avec l'Empire , mettait un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

D U P O R T U G A L .

Le Portugal redevenait alors un Royaume. *Jean* , Duc de *Bragance* , Prince qui passait pour faible , avait arraché cette province à un Roi plus faible que lui. Les Portugais cultivaient par nécessité le commerce que l'Espagne négligeait par fierté ; ils venaient de se liguier avec la France & la Hollande en 1641 contre l'Espagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'eussent fait les plus signalées victoires. Le Ministère Français , qui n'avait contribué en rien à cet événement , en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi , celui de le voir attaqué par une Puissance irréconciliable.

Le Portugal secouant le joug de l'Espagne , étendant son commerce & augmentant sa puissance , rappelle ici l'idée de la Hollande , qui jouissait des mêmes avantages d'une manière bien différente.

D E S P R O V I N C E S - U N I E S .

Ce petit Etat de sept Provinces - Unies , pays fertile en pâturages , mais stérile en grains , mal - sain , & presque submergé par la mer , était depuis environ un demi - siècle un exemple presque unique sur la terre , de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres , peu nombreux , bien moins aguerris que les moindres milices Espagnoles , & qui n'étaient comptés encor pour rien dans l'Europe , résistèrent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran *Philippe II* ; éludèrent les desseins de plusieurs Princes , qui voulaient les secourir pour les asservir , & fondèrent une puissance , que nous avons vû balancer le pouvoir

CHAP. II. de l'Espagne même. Le desespoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés ; la liberté avait élevé leur courage , & les Princes de la Maison d'*Orange* en avaient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement , qui conserve , autant qu'il est possible , l'égalité , le droit le plus naturel des hommes.

Cet Etat d'une espèce si nouvelle , était depuis sa fondation, attaché intimement à la France ; l'intérêt les réunissait ; ils avaient les mêmes ennemis. *Henri le Grand* & *Louis XIII* avaient été ses alliés & ses protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre beaucoup plus puissante , affectait la souveraineté des mers , & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'Europe ; mais *Charles I*, qui régnait depuis 1625 , loin de pouvoir soutenir le poids de cette balance , sentait le sceptre échapper déjà de sa main ; il avait voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des loix , & changer la religion en Écosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins , & trop faible pour les exécuter ; bon mari , bon maître , bon père , honnête homme , mais Monarque mal conseillé : il s'engagea dans une guerre civile , qui lui fit perdre enfin , comme nous l'avons déjà dit , le trône & la vie sur un échaffaut , par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile , commencée dans la minorité de *Louis XIV*, empêcha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins : elle perdit sa considération avec son bonheur : son commerce fut interrompu ; les autres nations la crurent ensevelie sous ses ruines , jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de *Cromwell*, qui l'assujettit en portant l'Évangile dans une main , l'épée dans l'autre , le masque de la Religion sur le visage , & qui dans son gouvernement , couvrit des qualités d'un grand Roi tous les crimes d'un usurpateur.

D E R O M E.

CHAP. II.

Cette balance, que l'Angleterre s'était longtems flattée de maintenir entre les Rois par sa puissance, la Cour de Rome essayait de la tenir par sa politique. L'Italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs Souverainetés : celle que possède le Pape est assez grande pour le rendre respectable comme Prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne sert pas à peupler son pays, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; son autorité spirituelle, toujours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la Chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un père, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de le regarder comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encor dans tous les pays Catholiques, les traces des pas que la Cour de Rome a fait autrefois vers la Monarchie universelle. Tous les Princes de la Religion Catholique envoient au Pape, à leur avènement, des ambassades qu'on nomme d'*Obédience*. Chaque Couronne a dans Rome un Cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le Pape donne des bulles de toutes les Evêchés, & s'exprime dans ses bulles, comme s'il conférait ces dignités de sa seule puissance. Tous les Evêques Italiens, Espagnols, Flamans, se nomment Evêques par la permission divine, & par celle du *St. Siège*. Beaucoup de Prélats Français vers l'an 1682 rejetèrent cette formule si inconnue aux premiers siècles ; & nous avons vu de nos jours en 1754 un Evêque (*Stuart Fitzjames* Evêque de Soissons) assez courageux pour l'omettre dans un mandement qui doit passer à la postérité ; mandement ou plutôt instruction unique dans laquelle il est dit expressément ce que nul Pontife n'avait encor osé dire, que tous les hommes, & les infidèles mêmes sont nos frères.

Enfin le Pape a conservé dans tous les Etats Catholiques des prérogatives qu'assurément il n'obtiendrait pas si le tems ne les lui avait pas données. Il n'y a point de Royaume dans

CHAP. II. lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à sa nomination ; il reçoit en tribut les revenus de la première année des bénéfices consistoriaux.

Les Religieux , dont les chefs résident à Rome , sont encor autant de sujets immédiats du Pape , répandus dans tous les Etats. La coutume qui fait tout , & qui est causée que le monde est gouverné par des abus comme par des loix , n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entièrement à un danger , qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son Souverain , est un crime de lèze-majesté dans un laïque ; c'est dans le cloître un acte de religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce Souverain étranger , la facilité de se laisser séduire , le plaisir de secouer un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même , l'esprit de trouble , le malheur des tems , n'ont que trop souvent porté des Ordres entiers de Religieux à servir Rome contre leur patrie.

L'esprit éclairé qui règne en France depuis un siècle , & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions , a été le meilleur remède à cet abus. Les bons livres écrits sur cette matière sont de vrais services rendus aux Rois & aux peuples : & un des grands changemens qui se soient faits par ce moyen dans nos mœurs sous *Louis XIV* , c'est la persuasion dans laquelle les Religieux commencent tous à être , qu'ils sont sujets du Roi , avant que d'être serviteurs du Pape. La juridiction , cette marque essentielle de la souveraineté , est encor demeurée au Pontife Romain. La France même , malgré toutes ses libertés de l'Eglise Gallicane , souffre que l'on appelle au Pape en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques.

Si l'on veut dissoudre un mariage , épouser sa cousine ou sa nièce , se faire relever de ses vœux , c'est encor à Rome , & non à son Evêque , qu'on s'adresse ; les grâces y sont taxées , & les particuliers de tous les états y achètent des dispenses à tout prix.

Ces avantages , regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus , & par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés , sont toujours soutenus avec

art. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que ~~la~~ République Romaine en mit à conquérir la moitié du monde. CHAP. II.

Jamais Cour ne fut mieux se conduire, selon les hommes & selon les tems. Les Papes sont presque toujours des Italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent; leur Conseil est composé de Cardinaux, qui leur ressemblent, & qui sont tous animés du même esprit. De ce Conseil émanent des ordres, qui vont jusqu'à la Chine & à l'Amérique: il embrasse en ce sens l'univers, & on a pu dire quelquefois ce qu'avait dit autrefois un étranger du Sénat de Rome: *J'ai vu un confistoire de Rois.* La plupart de nos écrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette Cour; mais je n'en vois point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne fais si une autre nation eût pu conserver si longtems dans l'Europe tant de prérogatives toujours combattues: toute autre Cour les eût peut-être perdues, ou par sa fierté, ou par sa mollesse, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité; mais Rome employant presque toujours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pu humainement garder. On la vit rampante sous *Charles-Quint*, terrible au Roi de France *Henri III*, ennemie & amie tour-à-tour de *Henri IV*, adroite avec *Louis XIII*, opposée ouvertement à *Louis XIV* dans le tems qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrète des Empereurs, dont elle se désiait plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne puissance, qui six siècles auparavant avait voulu soumettre l'Empire & l'Europe à la Tiare.

Naples est un témoignage subsistant encor de ce droit que les Papes furent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des Royaumes. Mais le Roi d'Espagne, possesseur de cet Etat, ne laissait à la Cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

Au reste, l'Etat du Pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par la petite guerre dont j'ai parlé,

entre les Cardinaux *Barberin*, neveux du Pape *Urbain VIII*,
CHAP. II. & le Duc de Parme. *b*)

D U R E S T E D E L' I T A L I E .

Les autres provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers. Venise craignait les Turcs & l'Empereur ; elle défendait à peine ses Etats de Terre-ferme , des prétentions de l'Allemagne & de l'invasion du Grand-Seigneur. Ce n'était plus cette Venise autrefois la maîtresse du commerce du monde , qui cent cinquante ans auparavant avait excité la jalousie de tant de Rois. La sagesse de son gouvernement subsistait ; mais son grand commerce anéanti lui ôtait presque toute sa force , & la ville de Venise était , par sa situation , incapable d'être domptée , & par sa faiblesse , incapable de faire des conquêtes.

L'Etat de Florence jouissait de la tranquillité & de l'abondance , sous le gouvernement des *Médicis* ; les lettres , les arts , & la politesse , que les *Médicis* avaient fait naître , florissaient encore. La Toscane alors était en Italie ce qu'Athènes avait été en Grèce.

La Savoye déchirée par une guerre civile , & par les troupes Françaises & Espagnoles , s'était enfin réunie toute entière en faveur de la France , & contribuait en Italie à l'affaiblissement de la puissance Autrichienne.

Les Suisses conservaient , comme aujourd'hui , leur liberté , sans chercher à opprimer personne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux ; ils étaient pauvres ; ils ignoraient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître ; mais ils étaient sages & heureux.*

D E S E T A T S D U N O R D .

Les nations du Nord de l'Europe , la Pologne , la Suède , le Dannemarck , la Russie , étaient , comme les autres Puissances , toujours en défiance ou en guerre entr'elles. On voyait comme aujourd'hui , dans la Pologne , les mœurs & le

b) Voyez l'Essay sur l'histoire générale.

le gouvernement des Goths & des Francs , un Roi électif ,
des nobles partageans sa puissance , un peuple esclave , une CHAP. II.
faible infanterie , une cavalerie composée de Nobles , point
de villes fortifiées , presque point de commerce. Ces peuples
étaient tantôt attaqués par les Suédois , ou par les Moscovites ,
& tantôt par les Turcs. Les Suédois , nation plus libre encor
par sa constitution , qui admet les payfâns même dans les Etats-
généraux , mais alors plus soumise à ses Rois que la Pologne ,
furent victorieux presque partout. Le Dannemarck , autrefois
formidable à la Suède , ne l'était plus à personne ; & sa vé-
ritable grandeur n'a commencé que sous ses deux Rois *Frédéric*
III & *Frédéric IV*. La Moscovie n'était encor que barbare.

DES TURCS.

Les Turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient été sous les *Sélims* ,
les *Mahomets* , & les *Solimans* : la mollesse corrompait le Ser-
rail , sans en bannir la cruauté. Les Sultans étaient en même
tems , & les plus despotiques des Souverains dans leurs Ser-
rails , & les moins assurés de leur trône & de leur vie. *Os-*
man & *Ibrahim* venaient de mourir par le cordeau. *Mustapha*
avait été deux fois déposé. L'Empire Turc ébranlé par ces
secousses , était encor attaqué par les Persans ; mais quand
les Persans le laissaient respirer , & que les révolutions du Ser-
rail étaient finies , cet Empire redevenait formidable à la Chré-
tienté ; car depuis l'embouchure du Boristhène jusqu'aux Etats
de Venise , on voyait la Moscovie , la Hongrie , la Grèce ,
les isles , tour-à-tour en proie aux armes des Turcs : & dès
l'an 1644 ils faisaient constamment cette guerre de Candie si
funeste aux Chrétiens. Telles étaient la situation , les forces ,
& l'intérêt des principales nations Européanes , vers le tems
de la mort du Roi de France *Louis XIII*.

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suède , à la Hollande , à la Savoye ,
au Portugal , & ayant pour elle les vœux des autres peuples
demeurés dans l'inaction , soutenait contre l'Empire & l'Espa-
Siècle de Louis XIV. Y

CHAP. II. gne, une guerre ruineuse aux deux partis , & funeste à la Maison d'*Autriche*. Cette guerre était semblable à toutes celles qui se font depuis tant de siècles entre les Princes Chrétiens , dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés , & des provinces ravagées , pour obtenir enfin quelques petites villes frontières , dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les Généraux de *Louis XIII* avaient pris le Roussillon ; les Catalans venaient de se donner à la France , protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs Rois ; mais ces succès n'avaient pas empêché que les ennemis n'eussent pris Corbie en 1637 , & ne fussent venus jusqu'à Pontoise. La peur avait chassé de Paris la moitié de ses habitans ; & le Cardinal de *Richelieu* , au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance Autrichienne , avait été réduit à taxer les portes cochères de Paris à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre , & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avaient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemands , & n'en avaient pas moins essuyé.

FORCES DE LA FRANCE APRÈS LA MORT DE LOUIS XIII, ET MŒURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des Généraux illustres , tels qu'un *Gustave-Adolphe* , un *Valstein* , un Duc de *Veimar* , *Picolomini* , *Jean de Vert* , le Maréchal de *Guebriant* , les Princes d'*Orange* , le Comte d'*Harcourt*. Des Ministres d'Etat ne s'étaient pas moins signalés. Le Chancelier *Oxenstiern* , le Comte Duc d'*Olivarès* , mais sur-tout le Cardinal de *Richelieu* , avaient attiré sur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun siècle qui n'ait eu des hommes d'Etat & de guerre célèbres : la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme : il faut toujours ou négocier , ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand , & le public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vu faire

du tems de *Louis XIV* ; les armées n'étaient pas si nombreuses : aucun Général, depuis le siège de Metz par *Charles-Quint*, ne s'était vu à la tête de cinquante mille hommes : on assiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encor dans son enfance. Les piques & les arquebuses étaient en usage ; on se servait beaucoup de l'épée, devenue inutile aujourd'hui. Il restait encor, des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. *Louis XIII* fut le dernier qui observa cette coutume : il envoya un héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'Espagne en 1635. Vous savez que rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées : le Cardinal Infant, le Cardinal de *Savoie*, *Richelieu*, la *Valette*, *Sourdis* Archevêque de Bordeaux, le Cardinal *Théodore Trivulce*, commandant de la cavalerie Espagnole, avaient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux-mêmes. Un Evêque de Mendes avait été souvent Intendant d'armée. Les Papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces prêtres guerriers. Le Pape *Urbain VIII* fâché contre la France, fit dire au Cardinal de la *Valette*, qu'il le dépouillerait du Cardinalat, s'il ne quittait les armes ; mais réuni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les Ambassadeurs, non moins Ministres de paix que les ecclésiastiques, ne faisaient nulle difficulté de servir dans les armées des Puissances alliées, auprès desquelles ils étaient employés. *Charnacé*, Envoyé de France en Hollande, y commandait un régiment en 1637, & depuis même, l'Ambassadeur d'*Estrade* fut Colonel à leur service.

La France n'avait en tout qu'environ quatre-vingt mille hommes effectifs sur pied. La marine anéantie depuis des siècles, rétablie un peu par le Cardinal de *Richelieu*, fut ruinée sous *Mazarin*. *Louis XIII* n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire ; mais l'argent était à vingt-six livres le marc : ces quarante-cinq millions revenaient à environ quatre-vingt-cinq millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres & demie ; valeur numéraire exorbitante, & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

CHAP. II.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, était en très peu de mains ; la police du Royaume était entièrement négligée, preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le Cardinal de *Richelieu*, occupé de sa propre grandeur attachée à celle de l'Etat, avait commencé à rendre la France formidable au dehors, sans avoir encor pû la rendre bien florissante au dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés, ni gardés ; les brigands les infestaient ; les rues de Paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étaient remplies de voleurs. On voit par les registres du Parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hommes mal payés, & qui même ne servaient pas.

Depuis la mort de *François II* la France avait été toujours ou déchirée par des guerres civiles ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une manière paisible & volontaire. Les Seigneurs avaient été élevés dans les conspirations ; c'était l'art de la Cour, comme celui de plaire au Souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avait passé de la Cour jusqu'aux moindres villes, & possédait toutes les communautés du Royaume : on se disputait tout, parce qu'il n'y avait rien de réglé : il n'y avait pas jusqu'aux paroisses de Paris qui n'en vinsent aux mains ; les processions se battaient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs bannières. On avait vû souvent les Chanoines de Notre-Dame aux prises avec ceux de la sainte chapelle : le Parlement & la Chambre des Comptes s'étaient battus pour le pas dans l'Eglise de Notre-Dame, le jour que *Louis XIII* mit son Royaume sous la protection de la vierge *Maria*.

Presque toutes les communautés du Royaume étaient armées ; presque tous les particuliers respiraient la fureur du duel. Cette barbarie gothique, autorisée autrefois par les Rois même, & devenue le caractère de la nation, contribuait encor autant que les guerres civiles & étrangères, à dépeupler le pays. Ce n'est pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de Gentilshommes Français de la main des Français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la manière dont les arts & les sciences étaient cultivés ; on trouvera cette partie de l'histoire de nos mœurs à sa place. On remarquera seulement que la nation Française était plongée dans l'ignorance , sans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On consultait les astrologues , & on y croyait. Tous les mémoires de ce tems-là , à commencer par l'histoire du Préfident de *Thou* , sont remplis de prédictions. Le grave & sévère Duc de *Sully* rapporte sérieusement celles qui furent faites à *Henri IV.* Cette crédulité , la marque la plus infail-
lible de l'ignorance , était si accréditée , qu'on eut soin de tenir un astrologue caché près de la chambre de la Reine *Anne d'Autriche* , au moment de la naissance de *Louis XIV.*

Ce que l'on croira à peine , & ce qui est pourtant rapporté par l'Abbé *Vittorio Siri* , auteur contemporain , très instruit ; c'est que *Louis XIII* eut dès son enfance le surnom de *juste* , parce qu'il était né sous le signe de la balance.

La même faiblesse , qui mettait en vogue cette chimère absurde de l'astrologie judiciaire , faisait croire aux possessions , & aux sortilèges : on en faisait un point de religion ; l'on ne voyait que des prêtres qui conjuraient des démons. Les Tribunaux , composés de Magistrats , qui devaient être plus éclairés que le vulgaire , étaient occupés à juger des sorciers. On reprochera toujours à la mémoire du Cardinal de *Richelieu* , la mort de ce fameux Curé de Loudun , *Urbain Grandier* , condamné au feu comme magicien par une commission du Conseil. On s'indigne , que le Ministre & les Juges aient eu la faiblesse de croire aux diables de Loudun , ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flammes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la dernière postérité , que la Maréchale d'*Ancre* fut brûlée en place de Grève comme sorcière.

On voit encor dans une copie de quelques registres du Châtelet , un procès commencé en 1601 au sujet d'un cheval , qu'un maître industrieux avait dressé à-peu-près de la manière dont nous avons vu des exemples à la foire ; on voulait faire brûler & le maître & le cheval.

En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs & l'esprit du siècle qui précéda celui de *Louis XIV.*

CHAP. II. Ce défaut de lumières dans tous les ordres de l'Etat, fomentait chez les plus honnêtes gens des pratiques superstitieuses, qui deshonorait la Religion. Les Calvinistes confondant avec le culte raisonnable des Catholiques les abus qu'on faisoit de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre Eglise. Ils opposaient à nos superstitions populaires, souvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractère de presque tous les réformateurs : ainsi l'esprit de parti déchirait & avilissait la France ; & l'esprit de société, qui rend aujourd'hui cette nation si célèbre & si aimable, était absolument inconnu. Point de maisons où les gens de mérite s'assemblaient pour se communiquer leurs lumières ; point d'académies, point de théâtres réguliers. Enfin, les mœurs, les loix, les arts, la société, la Religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le siècle qu'on appelle le *siècle de Louis XIV.*

CHAPITRE TROISIEME.

Minorité de Louis XIV. Victoires des Français sous le grand Condé, alors Duc d'Enghien.

LE Cardinal de Richelieu, & Louis XIII venaient de mourir, l'un admiré & haï, l'autre déjà oublié. Ils avaient laissé aux Français alors très inquiets, de l'aversion pour le nom seul du ministère, & peu de respect pour le trône. Louis XIII par son testament établissait un Conseil de régence. Ce Monarque, mal obéi pendant sa vie, se flatta de l'être mieux après sa mort ; mais la première démarche de sa veuve Anne d'Autriche fut de faire annuler les volontés de son mari, par un arrêt du Parlement de Paris. Ce Corps, longtems opposé à la Cour, & qui avait à peine conservé sous Louis

Anne d'Autriche ou d'Espagne, régente.

a) Rienourz, dans son histoire de Louis XIV, dit que le testament de Louis XIII fut vérifié au Parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'est

la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son Roi, avec la même facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoyen. a) *Anne d'Autriche* s'adressa à cette compagnie, pour avoir la régence illimitée, parce que *Marie de Médicis* s'était servie du même tribunal après la mort de *Henri IV*; & *Marie de Médicis* avait donné cet exemple, parce que toute autre voie eût été longue & incertaine; que le Parlement entouré de ses gardes, ne pouvait résister à ses volontés; & qu'un arrêt rendu au Parlement & par les Pairs, semblait assurer un droit incontestable.

L'usage qui donne la régence aux mères des Rois, parut donc alors aux Français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le Parlement de Paris, ayant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire, ayant seul déclaré par des arrêts ce droit des mères, parut en effet avoir donné la régence: il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des Rois, & chaque Conseiller crut être une partie de la Souveraineté. Par le même arrêt *Gaston Duc d'Orléans*, frère du Roi, eut le vaia titre de Lieutenant-Général du Royaume sous la Régente absolue.

Anne d'Autriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le Roi d'Espagne *Philippe IV* son frère, qu'elle aimait. Il est difficile de dire précisément, pourquoi l'on faisait cette guerre; on ne demandait rien à l'Espagne, pas même la Navarre, qui aurait dû être le patrimoine des Rois de France. On se battait depuis 1635, parce que le Cardinal de *Richelieu* l'avait voulu, & il est à croire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire. Il s'était lié contre l'Empereur avec la Suède, & avec le Duc *Bernard de Saxe-Weimar*, l'un de ces Généraux que les Italiens nommaient *Condottieri*, c'est-à-dire, qui vendaient leurs troupes. Il attaquait aussi la branche Autrichienne-Espagnole dans ces dix provinces que nous appelons en général du nom de Flandre; & il avait partagé avec les Hollandais alors nos alliés, cette Flandre qu'on ne conquiert point.

qu'en effet *Louis XIII* avait déclaré | mé: mais il avait limité son auto-
la Reine Régente, ce qui fut confir- | rié, ce qui fut cassé.

CHAP. III. Le fort de la guerre était du côté de la Flandre ; les troupes Espagnoles sortirent des frontières du Hainault au nombre de vingt-six mille hommes , sous la conduite d'un vieux Général expérimenté , nommé *Don Francisco de Melos*. Ils vinrent ravager les frontières de la Champagne ; ils attaquèrent Rocroi , & ils crurent pénétrer bien-tôt jusqu'aux portes de Paris , comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de *Louis XIII* , la faiblesse d'une minorité , relevaient leurs espérances ; & quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre commandée par un jeune homme de vingt-un ans , leur espérance se changea en sécurité.

Bataille de Rocroi. Ce jeune homme sans expérience , qu'ils méprisaient , était *Louis de Bourbon* , alors Duc d'*Enghien* , connu depuis sous le nom du *grand Condé*. La plupart des grands Capitaines sont devenus tels par degrés. Ce Prince était né Général ; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel : il n'y avait en Europe que lui & le Suédois *Torstenfon* qui eussent eu à vingt ans ce génie , qui peut se passer de l'expérience. b)

Le Duc d'*Enghien* avait reçu , avec la nouvelle de la mort de *Louis XIII* l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le Maréchal de l'*Hôpital* , qui lui avait été donné pour le conseiller & pour le conduire , secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le Maréchal ni la Cour ; il ne confia son dessein qu'à *Gassion* Maréchal de camp , digne d'être consulté par lui ; ils forcèrent le Maréchal à trouver la bataille nécessaire.

19 Mai 1643. On remarque , que le Prince ayant tout réglé le soir , veille de la bataille , s'endormit si profondément , qu'il falut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'*Alexandre*. Il est naturel qu'un jeune homme , épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour , tombe ensuite dans

b) *Torstenfon* était page de *Gustave-Adolphe* en 1624. Le Roi prêt d'attaquer un corps de Lituaniens en Livonie , & n'ayant point d'adjutant auprès de lui , envoya *Torstenfon* porter ses ordres à un Offi-

cier Général pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis ; *Torstenfon* part & revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche ; le Roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné : Sire , dit *Torstenfon*.

dans un sommeil plein ; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le Prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger & la ressource, par son activité exempte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie attaqua cette infanterie Espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi ferrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le Prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les Officiers Espagnols se jetaient à ses genoux, pour trouver auprès de lui un asyle contre la fureur du soldat vainqueur. Le Duc d'Enghien eut autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux Comte de *Fuentes*, qui commandait cette infanterie Espagnole, mourut percé de coups. *Condé* en l'apprenant, dit, *qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le respect qu'on avait en Europe pour les armées Espagnoles se tourna du côté des armées Françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célèbre ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par *François I* contre les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires Allemandes, autant que des troupes Françaises. Les journées de Pavie & de St. Quentin étaient encor des époques fatales à la réputation de la France. *Henri IV* avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous *Louis XIII* le Maréchal de *Guébriant* avait eu de petits succès, mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles qui ébranlent les Etats, & qui restent à

Torstenfon, daignez me pardonner ; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. Le Roi ne dit mot ; mais le soir ce Page servant à table, il le

fit s'asseoir à côté de lui, & lui donna une enseigne aux Gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. *Torstenfon* fut un des grands Capitaines de l'Europe.

Siccle de Louis XIV.

Z

CHAP. III.

CHAP. III. jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par *Gustave-Adolphe*.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire Française, & de celle de *Condé* ; il fut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la Cour firent résoudre le siège de Thionville, que le Cardinal de *Richelieu* n'avait pas osé hazarder ; & au retour de ses couriers tout était déjà préparé pour cette expédition.

Bataille de
Fribourg.
8 Août
1643.

Le Prince de *Condé* passa à travers le pays ennemi, trompa la vigilance du Général *Beck*, & prit enfin Thionville. De là il courut mettre le siège devant *Cirg*, & s'en rendre maître. Il fit repasser le Rhin aux Allemands ; il le passa après eux ; il courut réparer les pertes & les défaites que les Français avaient essuyées sur ces frontières après la mort du Maréchal de *Gutbriant*. Il trouva *Fribourg* pris, & le Général *Merci* sous ses murs avec une armée supérieure encor à la sienne. *Condé* avait sous lui deux Maréchaux de France, dont l'un était *Grammont*, & l'autre ce *Turenne*, fait Maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement en Piémont contre les Espagnols. Il jetait alors les fondemens de la grande réputation qu'il eut depuis. Le Prince, avec ces deux Généraux, attaqua le camp de *Merci*, retranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le Duc d'*Enghien* jeta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de *Conti*. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de *Fribourg*, plus meurtrière que décisive, fut la seconde victoire de ce Prince. *Merci* décampa quatre jours après. *Philipsbourg* & *Mayence* rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

31 Août
1644.

Mariendal.
Avril
1645.

Le Duc d'*Enghien* retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la Cour ; il laisse son armée au Prince Maréchal de *Turenne*. Mais ce Général, tout habile qu'il est déjà, est battu à *Mariendal*. Le Prince revole à l'armée, reprend le commandement, & joint à la gloire de commander encor *Turenne*, celle de réparer sa défaite. Il attaque *Merci* dans les plaines de *Norlingue*. Il y

gagne une bataille complete. Le Maréchal de Grammont y est pris , mais le Général *Glen* , qui commandait sous *Merci* , est fait prisonnier , & *Merci* est au nombre des morts. Ce Général regardé comme un des plus grands Capitaines , fut enterré près du champ de bataille ; & on grava sur sa tombe , STA VIATOR , HEROEM CALCAS : Arrête , voyageur , tu soutes un héros.

CHAP. III.
Norlingue.
3 Août
1645.

Le nom du Duc d'*Enghien* éclipsait alors tous les autres noms. Il assiégea ensuite *Dunkerque* à la vuë de l'armée Espagnole , & il fut le premier qui donna cette place à la France.

7 Octobre
1646.

Tant de succès & de services , moins récompensés que suspects à la Cour , le faisaient craindre du Ministère autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire , & on l'envoya en Catalogne avec de mauvaises troupes mal payées ; il assiégea *Lérída* , & fut obligé de lever le siège. On l'accuse dans quelques livres , de fanfaronade , pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne.

Bientôt les affaires chancelantes forcèrent la Cour de rappeler *Condé* en Flandre. L'Archiduc *Léopold* , frère de l'Empereur *Ferdinand III* , assiégeait *Lens* en Artois. *Condé* rendu à ses troupes qui avaient toujours vaincu sous lui , les mena droit à l'Archiduc. C'était pour la troisième fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : *Amis , souvenez-vous de Rocroi , de Fribourg & de Norlingue*. Cette bataille de *Lens* mit le comble à sa gloire. *Turenne* eut l'honneur dans cette journée d'aider puissamment le Prince de *Condé* , & de contribuer à une victoire qui pouvait l'humilier. Peut-être ne fut-il jamais si grand qu'en servant ainsi son émule.

Bataille de
Lens.

Il dégagea lui-même le Maréchal de *Grammont* , qui pliait avec l'aile gauche ; il prit le Général *Beck*. L'Archiduc se sauva à peine avec le Comte de *Fuensaldagne*. Les Impériaux & les Espagnols , qui composaient cette armée , furent dispersés ; ils perdirent plus de cent drapeaux , & trente-huit pièces de canon ; ce qui était alors très considérable. On leur fit cinq mille prisonniers , on leur tua trois mille hommes , le reste déserta , & l'Archiduc demeura sans armée.

10 Août
1648.

Z ij

CHAP. III. Ceux qui veulent véritablement s'instruire peuvent remarquer que depuis la fondation de la Monarchie jamais les Français n'avaient gagné de suite tant de batailles & de si glorieuses par la conduite & par le courage.

Tandis que le Prince de *Condé* c) comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le Duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, avait aussi soutenu la réputation d'un fils de *Henri IV* & celle de la France, par la prise de Gravelines, par celle de Courtrai & de Mardik, le Vicomte de *Turenne* avait pris Landau ; il avait chassé les Espagnols de Trèves & rétabli l'Electeur.

Juillet

1644.

Novemb.

1644.

Novemb.

1647.

1645.

1646.

Mai 1644.

Mars 1645.

Le dernier

Duc de

Guise à

Naples.

1647.

Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavingen, celle de Sommerhausen, & contraignit le Duc de Bavière à sortir de ses Etats à l'âge de près de quatre-vingt ans. Le Comte de *Harcourt* prit Balaguier, & battit les Espagnols. Ils perdirent en Italie Portolongone. Vingt vaisseaux & vingt galères de France, qui composaient presque toute la marine rétablie par *Richelieu*, battirent la flotte Espagnole sur la côte d'Italie.

Ce n'était pas tout ; les armes Françaises avaient encor envahi la Lorraine sur le Duc *Charles IV*, Prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son Etat par la France, & retenu prisonnier par les Espagnols. Les alliés de la France pressaient la puissance Autrichienne au midi & au nord. Le Duc d'*Albuquerque*, Général des Portugais, gagna contre l'Espagne la bataille de Badajoz. *Torstenfon* défit les Impériaux près de Tabor, & remporta une victoire complète. Le Prince d'*Orange* à la tête des Hollandais, pénétra jusques dans le Brabant.

Le Roi d'Espagne, battu de tous côtés, voyait le Roussillon & la Catalogne entre les mains des Français. Naples révoltée contre lui, venait de se donner au Duc de *Guise*, dernier Prince de cette branche d'une maison si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un aventurier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eu du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flotte d'Espagne, & de défendre Naples, sans autre secours que son courage.

c) Son père était mort en 1646.

A voir tant de malheurs, qui fondaient sur la Maison d'*Au-*
triche, tant de victoires accumulées par les Français, & se- CHAP. III.
 condées des succès de leurs alliés, on croirait que Vienne &
 Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, &
 que l'Empereur & le Roi d'Espagne étaient presque sans Etats.
 Cependant cinq années de gloire à peine traversées par quel-
 ques revers, ne produisirent que très peu d'avantages réels,
 beaucoup de sang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut
 une à craindre, ce fut pour la France; elle touchait à sa ruine
 au milieu de ces prospérités apparentes.

CHAPITRE QUATRIEME.

Guerre civile.

LA Reine *Anne d'Autriche*, Régente absolue, avait fait du *Mazarin*
 Cardinal *Mazarin*, le maître de la France, & le sien. Premier Ministre.
 Il avait sur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir
 sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée,
 & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On lit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la
 Reine ne donna sa confiance à *Mazarin*, qu'au défaut de *Po-*
 tier Evêque de Beauvais, qu'elle avait d'abord choisi pour son Pouier Evêque de Beauvais.
 Ministre. On peint cet Evêque comme un homme incapable:
 il est à croire qu'il l'était, & que la Reine ne s'en était servie
 quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effarou-
 cher d'abord la nation par le choix d'un second Cardinal &
 d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'est que *Po-*
 tier eût commencé son ministère passager par déclarer aux
 Hollandais qu'il fallait qu'ils se fissent Catholiques s'ils voulaient
 demeurer dans l'alliance de la France. Il aurait donc dû faire
 la même proposition aux Suédois. Presque tous les historiens
 rapportent cette absurdité, parce qu'ils l'ont lue dans les mé-
 moires des courtisans & des frondeurs. Il n'y a que trop de
 traits dans ces mémoires, ou falsifiés par la passion, ou rap-

CHAP. IV. portés sur des bruits populaires. Le puéril ne doit pas être cité, & l'absurde ne peut être cru. Il est très vraisemblable que le Cardinal *Mazarin* était Ministre désigné depuis long-tems dans l'esprit de la Reine, & même du vivant de *Louis XIII*. On ne peut en douter quand on a lû les mémoires de *La Porte* premier valet de chambre d'*Anne d'Autriche*. Les subalternes témoins de tout l'intérieur d'une Cour savent des choses que les Parlemens & les chefs de parti même ignorent, ou ne font que soupçonner.

Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudrait avoir vécu longtems avec un Ministre, pour peindre son caractère, pour dire quel degré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainsi sans vouloir deviner ce qu'était *Mazarin*, on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta, dans les commencemens de sa grandeur, autant de simplicité que *Richelieu* avait déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marcher avec un faste royal, il eut d'abord le train le plus modeste ; il mit de l'affabilité & même de la mollesse par-tout où son prédécesseur avait fait paraître une fierté inflexible. La Reine voulait faire aimer sa régence & sa personne, de la Cour & des peuples, & elle y réussissait. *Gaston*, Duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, & le Prince de *Condé*, appuyaient son pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour servir l'Etat.

Finances,
principe de
tout.

Il fallait des impôts pour soutenir la guerre contre l'Espagne & contre l'Empereur. Les finances en France étaient depuis la mort du grand *Henri IV* aussi mal administrées qu'en Espagne, & en Allemagne. La régie était un cahos, l'ignorance extrême, le brigandage au comble : mais ce brigandage ne s'étendait pas sur des objets aussi considérables qu'aujourd'hui. L'Etat était huit fois moins endetté ; on n'avait point des armées de deux cent mille hommes à soudoyer, point de subsides immenses à payer, point de guerre maritime à soutenir. Les revenus de l'Etat montaient dans les premières années de la régence à près de soixante & quinze millions de livres de ce tems. C'était assez s'il y avait eu de l'économie dans le Ministère : mais en 1646 & 47 on eut besoin de nouveaux secours. Le Sur-Intendant était alors un payfan Siennois nommé

Paricelli Emeri, dont l'ame était plus basse que la naissance, & dont le faste & les débauches indignaient la nation. Cet homme inventait des ressources onéreuses & ridicules. Il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés vendeurs de foin, de conseillers du Roi crieurs de vin; il vendait des lettres de noblesse. Les rentes sur l'Hôtel-de-Ville de Paris ne se montaient alors qu'à près d'onze millions. On retrancha quelques quartiers aux rentiers; on augmenta les droits d'entrée; on créa quelques charges de Maîtres des Requêtes; on retint environ quatre-vingt mille écus de gages aux Magistrats.

CHAP. IV.
Le Sur-Intendant
Emeri.

Il est aisé de juger combien les esprits furent soulevés contre deux Italiens, venus tous deux en France sans fortune, enrichis aux dépens de la nation, qui donnaient tant de prise sur eux. Le Parlement de Paris, les Maîtres des Requêtes, les autres Cours, les rentiers s'ameutèrent. En vain *Mazarin* ôta la sur-intendance à son confident *Emeri*, & le relégua dans une de ses terres: on s'indignait encore que cet homme eût des terres en France, & on eut le Cardinal *Mazarin* en horreur, quoique dans ce tems-là même il consommât le grand ouvrage de la paix de Munster. Car il faut bien remarquer que ce fameux traité & les barricades sont de la même année 1648.

Murmures.

Les guerres civiles commencèrent à Paris comme elles avaient commencé à Londres, pour un peu d'argent.

Le Parlement de Paris en possession de vérifier les édits de ces taxes, s'opposa vivement aux nouveaux édits; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le Ministère.

On ne commença pas d'abord par la révolte; les esprits ne s'aigrirent & ne s'enhardirent que par degrés. La populace peut d'abord courir aux armes & se choisir un chef, comme on avait fait à Naples. Mais des Magistrats, des hommes d'Etat procèdent avec plus de maturité, & commencent par observer les bienséances, autant que l'esprit de parti peut le permettre.

Le Cardinal *Mazarin* avait cru qu'en divisant adroitement la Magistrature, il prévendrait tous les troubles, mais on opposa l'inflexibilité à la souplesse. Il retranchait quatre années

Parlement.

de gages à toutes les Cours supérieures, en leur remettant la
 CHAP. IV. Paulette, c'est-à-dire en les exemptant de payer la taxe inventée par *Paulet* sous *Henri IV*, pour s'assurer la propriété de leurs charges. Ce retranchement n'était pas une lésion, mais il conservait les quatre années au Parlement, pensant le défarmer par cette faveur. Le Parlement méprisa cette grâce qui l'exposait au reproche de préférer son intérêt à celui des autres compagnies. Il n'en donna pas moins son arrêt d'union avec les autres Cours de justice. *Mazarin* qui n'avait jamais bien pu prononcer le Français, ayant dit que cet arrêt d'*Ognon* était attentatoire, & l'ayant fait casser par le Conseil, ce seul mot d'*Ognon* le rendit ridicule ; & comme on ne cède jamais à ceux qu'on méprise, le Parlement en devint plus entreprenant.

Il demanda hautement qu'on révoquât tous les Intendans, regardés par le peuple comme des exacteurs, & qu'on abolît cette magistrature de nouvelle espèce instituée sous *Louis XIII* sans l'appareil des formes ordinaires ; c'était plaire à la nation autant qu'irriter la Cour. Il voulait que selon les anciennes loix, aucun citoyen ne fût mis en prison, sans que ses juges naturels en connussent dans les vingt-quatre heures, & rien ne paraissait si juste.

14 Mai 1648. Le Parlement fit plus, il abolit les Intendans par un arrêt, avec ordre aux Procureurs du Roi de son ressort d'informer contre eux.

Ainsi la haine contre le Ministre appuyée de l'amour du bien public, menaçait la Cour d'une révolution. La Reine céda ; elle offrit de casser les Intendans, & demanda seulement qu'on lui en laissât trois ; elle fut refusée.

20 Août 1648. Pendant que ces troubles commençaient, le Prince de *Condé* remporta la célèbre victoire de *Lens*, qui mettait le comble à sa gloire. Le Roi qui n'avait alors que dix ans s'écria, *le Parlement sera bien fâché*. Ces paroles faisaient voir assez que la Cour ne regardait alors le Parlement de Paris que comme une assemblée de rebelles.

Le Cardinal & ses courtisans ne lui donnaient pas un autre nom. Plus les Parlementaires se plaignaient d'être traités de rebelles, plus ils faisaient de résistance.

La

La Reine & le Cardinal résolurent de faire enlever trois des plus opiniâtres Magistrats du Parlement, *Novion Blancménéil* Président qu'on appelle à Mortier, *Charton* Président d'une Chambre des Enquêtes, & *Broussel* ancien Conseiller Clerc de la Grand'Chanibre. Ils n'étaient pas chefs de parti, mais les instrumens des chefs. *Charton* homme très borné, était connu par le sobriquet du Président *Je dis ça*, parce qu'il ouvrait & concluait toujours ses avis par ces mots. *Broussel* n'avait de recommandable que ses cheveux blancs, sa haine contre le Ministère, & la réputation d'élever toujours la voix contre la Cour sur quelque sujet que ce fût. Ses confrères en faisaient peu de cas, mais la populace l'idolâtrait.

Au lieu de les enlever sans éclat dans le silence de la nuit, le Cardinal crut en imposer au peuple en les faisant arrêter en plein midi, tandis qu'on chantait le *Te Deum* à Notre-Dame pour la victoire de Lens, & que les Suisses de la Chambre apportaient dans l'Eglise soixante & treize drapeaux pris sur les ennemis. Ce fut précisément ce qui causa la subversion du Royaume. *Charton* s'esquiva; on prit *Blancménéil* sans peine; il n'en fut pas de même de *Broussel*. Une vieille servante seule, en voyant jeter son maître dans un carosse par *Comminges* Lieutenant des Gardes du Corps, ameute le peuple, on entoure le carosse, on le brise; les Gardes-Françaises prêtent main forte. Le prisonnier est conduit sur le chemin de Sedan. Son enlèvement loin d'intimider le peuple, l'irrite & l'enhardit. On ferme les boutiques, on tend les grosses chaînes de fer qui étaient alors à l'entrée des rues principales; on fait quelques barricades; quatre cent mille voix crient *liberté* & *Broussel*.

Il est difficile de concilier tous les détails rapportés par le Cardinal de Retz, Madame de Motteville, l'Avocat-général *Talon*, & tant d'autres: mais tous conviennent des principaux points. Pendant la nuit qui suivit l'émeute, la Reine faisait venir environ deux mille hommes de troupes cantonnées à quelques lieues de Paris pour soutenir la Maison du Roi. Le Chancelier *Seguier* se transportait déjà au Parlement précédé d'un Lieutenant & de plusieurs hoquetons, pour casser tous les arrêts, & même, disait-on, pour interdire ce corps. Mais

Siècle de Louis XIV.

Aa

CHAP. IV. dans la nuit même les factieux s'étaient assemblés chez le Coadjuteur, & tout était disposé pour mettre la ville en armes. Le peuple arrête le carosse du Chancelier & le renverse. Il put à peine s'enfuir avec sa bru la Duchesse de Sully, qui malgré lui l'avait voulu accompagner; il se retire en desordre dans l'hôtel de *Luines*, pressé & insulté par la populace; le Lieutenant Civil vient le prendre dans son carosse & le mène au palais Royal escorté de deux compagnies Suisses, & d'une escouade de gens-d'armes; le peuple tire sur eux, quelques-uns sont tués; la Duchesse de Sully est blessée au bras. Deux cent barricades sont formées en un instant; on les pousse jusqu'à cent pas du palais royal. Tous les soldats après avoir vu tomber quelques-uns des leurs reculent & regardent faire les bourgeois. Le Parlement en corps marche à pied vers la Reine à travers les barricades qui s'abaissent devant lui, & redemande ses membres emprisonnés. La Reine est obligée de les rendre, & par cela même elle invite les factieux à de nouveaux outrages.

Barricades.
26 Août
1648.

Le Cardinal de *Retz* se vante d'avoir seul armé tout Paris dans cette journée, qui fut nommée des *barricades*, & qui était la seconde de cette espèce. Cet homme singulier est le premier Evêque en France qui ait fait une guerre civile sans avoir la Religion pour prétexte. Il s'est peint lui-même dans ses mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. C'était un homme qui du sein de la débauche, & languissant encor des suites qu'elle entraîne, prêchait le peuple, & s'en faisait idolâtrer. Il respirait la faction & les complots; il avait été à l'âge de vingt-trois ans, l'ame d'une conspiration contre la vie de *Richelieu*: il fut l'auteur des barricades: il précipita le Parlement dans les cabales, & le peuple dans les réditions. Ce qui paraît surprenant, c'est que le Parlement entraîné par lui, leva l'étendard contre la Cour, avant même d'être appuyé par aucun Prince.

*Parlement
de Paris.*

Cette Compagnie depuis longtems était regardée bien différemment par la Cour & par le peuple. Si l'on en croyait la voix de tous les Ministres & de la Cour, le Parlement de Paris était une Cour de justice, faite pour juger les causes

des citoyens : il tenait cette prérogative de la seule volonté des Rois ; il n'avait sur les autres Parlemens du Royaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté & d'un ressort plus considérable ; il n'était la Cour des Pairs que parce que la Cour résidait à Paris ; il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres Corps, & ce droit était encor une pure grace : il avait succédé à ces Parlemens qui représentaient autrefois la nation Française ; mais il n'avait de ces anciennes assemblées rien que le seul nom : & pour preuve incontestable, c'est qu'en effet les Etats - Généraux étaient substitués à la place des assemblées de la nation ; & le Parlement de Paris ne ressemblait pas plus aux Parlemens tenus par nos premiers Rois , qu'un Consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un Consul Romain.

Cette seule erreur de nom était le prétexte des prétentions ambitieuses d'une compagnie d'hommes de loi , qui tous pour avoir acheté leurs offices de robe , pensaient tenir la place des conquérans des Gaules , & des Seigneurs des fiefs de la Couronne. Ce Corps en tous les tems avait abusé du pouvoir que s'arroge nécessairement un premier tribunal , toujours subsistant dans une capitale. Il avait osé donner un arrêt contre *Charles VII* , & le bannir du Royaume ; il avait commencé un procès criminel contre *Henri III* : il avait en tous les tems résisté , autant qu'il l'avait pû , à ses Souverains ; & dans cette minorité de *Louis XIV* , sous le plus doux des gouvernemens , & sous la plus indulgente des Reines , il voulait faire la guerre civile à son Prince , à l'exemple de ce Parlement d'Angleterre , qui tenait alors son Roi prisonnier , & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les citoyens de Paris , & tout ce qui tenait à la robe , voyaient dans le Parlement un corps auguste , qui avait rendu la justice avec une intégrité respectable , qui n'aimait que le bien de l'Etat , & qui l'aimait au péril de sa fortune , qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris , qui marchait d'un pas égal entre le Roi & le peuple ; & sans examiner l'origine de ses droits & de son pouvoir , on lui supposait les droits les plus sacrés , & le pouvoir le

CHAP. IV. plus incontestable , quand on le voyait soutenir la cause du peuple contre des Ministres détestés ; on l'appellait *le père de l'Etat* , & on faisait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux Rois , & celui qui donnait au Parlement le pouvoir de modérer les volontés des Rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste était impossible à trouver ; car enfin il n'y avait de loi bien reconnue , que celle de l'occasion & du tems. Sous un gouvernement vigoureux le Parlement n'était rien : il était tout sous un Roi faible ; & l'on pouvait lui appliquer ce que dit Mr. de Guimené , quand cette compagnie se plaignit sous *Louis XIII* d'avoir été précédée par les députés de la Noblesse : *Messieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit sur ces troubles , & copier des livres , pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importans , & aujourd'hui presque oubliés : mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la nation , & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles , que ce qui distingue celle de la Fronde.

Le Parlement & l'Evêque de Paris se déclarèrent contre le Roi. Deux pouvoirs établis chez les hommes , uniquement pour le maintien de la paix ; un Archevêque & un Parlement de Paris ayant commencé les troubles , le peuple crut tous ses emportemens justifiés. La Reine ne pouvait paraître en public sans être outragée ; on ne l'appellait que *Dame Anne* ; & si l'on y ajoutait quelque titre , c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'Etat à son amitié pour *Mazarin* ; & ce qu'il y avait de plus insupportable , elle entendait de tous côtés ces chansons & ces vaudevilles , monumens de plaifanterie & de malignité , qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu. Madame de *Mouville* dit avec sa noble & sincère naïveté , que ces insolences faisaient horreur à la Reine , & que les Parisiens trompés lui faisaient pitié.

6 Janvier 1649. Elle s'enfuit de Paris avec ses enfans , son Ministre , le Duc d'Orléans frère de *Louis XIII* , le grand Condé lui-même , & alla à St. Germain , où presque toute la Cour coucha sur la paille. On fut obligé de mettre en gage chez les usuriers les pierres de la couronne. Le Roi manqua souvent du neces-

faire. Les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de *Louis XIV*, fille de *Henri le Grand*, femme du Roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté; & sa fille, depuis mariée au frère de *Louis XIV*, restait au lit, n'ayant pas de quoi se chauffer, sans que le peuple de Paris, enyvré de ses fureurs, fit seulement attention aux afflictions de tant de personnes royales.

CHAP. IV.

Anne d'Autriche dont on vantait l'esprit, les graces, la bonté, n'avait presque jamais été en France que malheureuse. Longtems traitée comme une criminelle par son époux, persécutée par le Cardinal de *Richelieu*, elle avait vu ses papiers saisis au Val-de-Grace; elle avait été obligée de signer en plein Conseil qu'elle était coupable envers le Roi son mari. Quand elle accoucha de *Louis XIV*, ce même mari ne voulut jamais l'embrasser selon l'usage, & cet affront altéra sa santé au point de mettre en danger sa vie. Enfin, dans sa régence, après avoir comblé de graces tous ceux qui l'avaient implorée, elle se voyait chassée de la capitale par un peuple volage & furieux. Elle & la Reine d'Angleterre sa belle-sœur, étaient toutes deux un mémorable exemple des révolutions que peuvent éprouver les têtes couronnées, & sa belle-mère *Catherine de Médicis* avait été encor plus malheureuse.

La Reine, les larmes aux yeux, pressa le Prince de *Condé* de servir de protecteur au Roi. Le vainqueur de *Rocroi*, de *Fribourg*, de *Lens* & de *Norlingue*, ne put démentir tant de services passés: il fut flatté de l'honneur de défendre une Cour qu'il croyait ingrate, contre la Fronde qui recherchait son appui. Le Parlement eut donc le grand *Condé* à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le Prince de *Conti*, frère du grand *Condé*, aussi jaloux de son aîné qu'incapable de l'égaliser, le Duc de *Longueville*, le Duc de *Beaufort*, le Duc de *Bouillon*, animés par l'esprit remuant du Coadjuteur, & avides de nouveautés, se flattant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'Etat, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du Parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans la Grand'Chambre les Généraux d'une armée qu'on n'avait

Le Parlement de Paris ordonne la guerre civile.

pas: Chacun se taxa pour lever des troupes : il y avait vingt
 CHAP. IV. Conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le Cardinal de *Richelieu*. Leurs confrères, par une petiteesse d'esprit dont toute société est susceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de *Richelieu* ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas comme membres du Parlement : il falut qu'ils donnassent chacun quinze mille livres pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confrères.

Il lève des
 mousquetaires.

La Grand' Chambre, les enquêtes, les requêtes, la chambre des Comptes, la Cour des Aides, qui avaient tant crié contre des impôts faibles & nécessaires, & sur-tout contre l'augmentation du tarif, laquelle n'allait qu'à deux cent mille livres, fournirent une somme de près de dix millions de notre monnaie d'aujourd'hui, pour la subversion de la patrie. On rendit un arrêt par lequel il fut ordonné de se saisir de tout l'argent des partisans de la Cour. On en prit pour douze cent mille de nos livres. On leva douze mille hommes par arrêt du Parlement : chaque porte cochère fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appelée *la cavalerie des portes cochères*. Le Coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le *Régiment de Corinthe*, parce que le Coadjuteur était Archevêque titulaire de Corinthe.

15 Février
 1649.

Guerre de
 la Fronde,
 ridicule.

Sans les noms de Roi de France, de grand Condé, de capitale du Royaume, cette guerre de la Fronde eût été aussi ridicule que celle des *Barberins* ; on ne savait pourquoi on était en armes. Le Prince de Condé assiégea cinq cent mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortaient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étaient le sujet de plaisanterie des gens du métier. Ils fuyaient dès qu'ils rencontraient deux cent hommes de l'armée Royale. Tout se tournait en raillerie ; le régiment de *Corinthe* ayant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la première aux Corinthiens*.

Ces vingt Conseillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autres honneurs que d'être appelés les *quinze-vingts*.

Le Duc de Beaufort-Vendôme, petit-fils de Henri IV ;

l'idole du peuple & l'instrument dont on se servit pour le soulever, Prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la Cour & de la Fronde même. On ne parlait jamais de lui, que sous le nom de *Roi des halles*. Une balle lui ayant fait une contusion au bras, il disait que ce n'était qu'une confusion.

La Duchesse de *Némours* rapporte dans ses mémoires, que le Prince de *Condé* présenta à la Reine un petit nain bossu armé de pied en cap. « Voilà, dit-il, le Généralissime de l'armée » Parisienne. « Il voulait par là désigner son frère le Prince de *Conti*, qui était en effet bossu, & que les Parisiens avaient choisi pour leur Général. Cependant ce même *Condé* fut ensuite général des mêmes troupes; & Madame de *Némours* ajoute qu'il disait que toute cette guerre ne méritait d'être écrite qu'en vers burlesques.

Les troupes Parisiennes, qui sortaient de Paris & qui revenaient toujours battus, étaient reçues avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les cabarets, & les autres maisons de débauche étaient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gayeté la plus dissolue. La licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux Officiers de la Fronde, ayant rencontré le St. Sacrement qu'on portait dans les rues à un homme qu'on soupçonnait d'être *Mazarin*, reconduisirent les prêtres à coups de plat-d'épée.

Enfin on vit le Coadjuteur, Archevêque de Paris, venir prendre séance au Parlement avec un poignard dans sa poche, dont on apercevait la poignée, & on criait : *Voilà le bréviaire de notre Archevêque.*

Il vint un héraut d'armes à la porte St. Antoine, accompagné d'un Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, pour signifier des propositions. Le Parlement ne voulut point le recevoir; mais il admit dans la Grand' Chambre un Envoyé de l'Archiduc *Léopold* qui faisait alors la guerre à la France.

Au milieu de tous ces troubles, la Noblesse s'assembla en corps aux Augustins, nomma des Syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût cru que c'était pour réformer la

CHAP. IV.

Folies & débauches.

L'Archevêque va au Parlement armé d'un poignard.

1649.

France, & pour assembler les Erats-Généraux; c'était pour
 CHAP. IV. un tabouret que la Reine avait accordé à Madame de Pons; peut-être n'y a-t-il jamais eu une preuve plus sensible de la légèreté des esprits qu'on reprochait alors aux Français.

*Différence
 entre les
 guerres ci-
 viles de
 France &
 d'Angle-
 terre.*

9 Février
 1649.

Les discordes civiles, qui défolaient l'Angleterre précipitément en même tems, servent bien à faire voir les caractères des deux nations. Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée: ils donnaient de sanglantes batailles; le fer décidait tout; les échaffauts étaient dressés pour les vaincus; leur Roi pris en combattant fut amené devant une cour de justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de son pouvoir, condamné à perdre la tête, & exécuté devant tout son peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de justice, que si on avait condamné un citoyen criminel; sans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres se fût ressentie un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français au contraire se précipitaient dans les seditions, par caprice & en riant; les femmes étaient à la tête des factions, l'amour faisait & rompait les cabales. La Duchesse de Longueville engagea Turenne, à peine Maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le Roi.

C'était la même armée que le célèbre Duc de Saxe-Weimar avait rassemblée. Elle était commandée après la mort du Duc de Weimar par le Comte d'Erlach, d'une ancienne maison du Canton de Berne. Ce fut ce Comte d'Erlach qui donna cette armée à la France, & qui lui valut la possession de l'Alzace. Le Vicomte de Turenne voulut le séduire; l'Alzace eût été perdue pour Louis XIV. mais il fut inébranlable; il contint les troupes Veimariennes dans la fidélité qu'elles devaient à leur serment. Il fut même chargé par le Cardinal Mazarin d'arrêter le Vicomte. Ce grand-homme infidèle alors par faiblesse fut obligé de quitter en fugitif l'armée dont il était Général, pour plaire à une femme qui se moquait de sa passion: il devint de général du Roi de France, Lieutenant de Don Eslevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à Rétel par le Maréchal du Pleffis-Pralin. On connaît ce billet du
 Maré-

Maréchal d'Hocquincourt à la Duchesse de Montbazon, *Peronne* CHAP. IV.
est à la belle des belles. On fait ces vers du Duc de la Roche-
foucault pour la Duchesse de Longueville, lorsqu'il reçut au
combat de St. Antoine un coup de mousquet, qui lui fit per-
dre quelque tems la vue.

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
 J'ai fait la guerre aux Rois ; je l'aurais faite aux Dieux.

On voit dans les mémoires de Mademoiselle une lettre de Gaston Duc d'Orléans son père, dont l'adresse est, à Mesdames les Comtesses Maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le Prince de Condé, ayant ramené dans Paris la Cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défendue ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la Reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au Cardinal, *all'illustrissimo Signor Faquino*. Il lui dit un jour, *Adieu Mars*. Il encouragea un Marquis de Jarsai à faire une déclaration d'amour à la Reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se lia avec le Prince de Conti son frère, & le Duc de Longueville, qui abandonnèrent le parti de la Fronde. On avait appelé la cabale du Duc de Beaufort au commencement de la régence, celle des *importans* ; on appella celle de Condé, le *parti des petits-maitres*, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'Etat. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres traces que ce nom de *petit-maitre*, qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse & mal élevée, & le nom de *Frondeurs* qu'on donne aux censeurs du gouvernement.

On employa de tous côtés des moyens aussi bas qu'odieux. Joly Conseiller au Châtelet, depuis secrétaire du Cardinal de Retz, imagina de se faire une incision au bras, & de se faire tirer un coup de pistolet dans son carosse, pour faire accroire que la Cour avait voulu l'assassiner.

Siècle de Louis XIV.

Bb

CHAP. IV. Quelques jours après , pour diviser le parti du Prince de Condé & les Frondeurs , & pour les rendre irréconciliables , on tire des coups de fusil dans les carosses du grand Condé , & on tue un de ses valets de pied , ce qui s'appellait une *Joliade renforcée*. Qui fit cette étrange entreprise ? est-ce le parti du Cardinal Mazarin ? Il en fut très soupçonné. On en accusa le Cardinal de Retz , le Duc de Beaufort & le vieux Broussel en plein Parlement , & ils furent justifiés.

Tous les partis se choquaient , négociaient , se trahissaient tour-à-tour. Chaque homme important , ou qui voulait l'être , prétendait établir sa fortune sur la ruine publique , & le bien public était dans la bouche de tout le monde. Gaston était jaloux de la gloire du grand Condé & du crédit de Mazarin. Condé ne les aimait ni ne les estimait. Le Coadjuteur de l'Archevêché de Paris , voulait être Cardinal par la nomination de la Reine , & il se dévouait alors à elle pour obtenir cette dignité étrangère qui ne donnait aucune autorité , mais un grand relief. Telle était alors la force du préjugé , que le Prince de Conti frère du grand Condé voulait aussi couvrir sa couronne de Prince d'un chapeau rouge. Et tel était en même tems le pouvoir des intrigues qu'un Abbé sans naissance & sans mérite nommé *La Rivière* disputait ce chapeau Romain au Prince ; ils ne l'eurent ni l'un ni l'autre , le Prince parce qu'enfin il fut le mépriser , *La Rivière* parce qu'on se moqua de son ambition : mais le Coadjuteur l'obtint pour avoir abandonné le Prince de Condé aux ressentimens de la Reine.

Ces ressentimens n'avaient d'autre fondement que de petites querelles d'intérêt entre le grand Condé & Mazarin. Nul crime d'Etat ne pouvait être imputé à Condé ; cependant on l'arrêta dans le Louvre , lui , son frère de Conti & son beau-frère de Longueville , sans aucune formalité , & uniquement parce que Mazarin le craignait. Cette démarche était à la vérité contre toutes les loix , mais on ne connaissait les loix dans aucun des partis.

Les Princes
de Condé &
de Conti &
le Duc de
Longuevil-
le, arrêtés
le 18 Jan-
vier 1650.

Le Cardinal pour se rendre maître de ces Princes usa d'une fourberie qu'on appella politique. Les Frondeurs étaient accusés d'avoir tenté d'assassiner le Prince de Condé ; Mazarin lui fait accroire qu'il s'agit d'arrêter un des conjurés , & de trom-

per les Frondeurs ; que c'est à son Altesse à signer l'ordre aux gens-d'armes de la garde de se tenir prêts au Louvre. Le grand Condé signe lui-même l'ordre de sa détention. On ne vit jamais mieux que la politique consiste souvent dans le menfonge , & que l'habileté est de pénétrer le menteur. CHAP. IV.

Le Prince de Condé eût pu gouverner l'Etat , s'il avait seulement voulu plaire ; mais il se contentait d'être admiré. Le peuple de Paris , qui avait fait des barricades pour un Conseiller-Clerc presque imbécille , fit des feux de joye lorsqu'on mena au donjon de Vincennes le défenseur & le héros de la France.

Ce qui montre encor combien les événemens trompent les hommes , c'est que cette prison des trois Princes , qui semblait devoir affoupir les factions , fut ce qui les releva. La Princesse de Condé la mère exilée resta dans Paris malgré la Cour , & porta sa requête au Parlement. Sa femme après mille périls se réfugia dans la ville de Bordeaux , aidée des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault ; elle souleva cette ville & arma l'Espagne. 1649.

Toute la France redemandait le grand Condé. S'il avait paru alors , la Cour était perdue. Gourville qui de simple valet de chambre du Duc de la Rochefoucault , était devenu un homme considérable par son caractère hardi & prudent , imagina un moyen sûr de délivrer les Princes enfermés alors à Vincennes. Un des conjurés eut la bêtise de se confesser à un prêtre de la Fronde. Ce malheureux prêtre avertit le Coadjuteur , persécuteur en ce tems-là du grand Condé. L'entreprise échoua par la révélation de la confession si ordinaire dans les guerres civiles.

On voit par les mémoires du Conseiller d'Etat Lenet , plus curieux que connus , combien dans ces tems de licence effrénée , de troubles , d'iniquités , & même d'impies , les prêtres avaient encor de pouvoir sur les esprits. Il rapporte qu'en Bourgogne le Doyen de la sainte chapelle attaché au Prince de Condé , offrit pour tout secours de faire parler en sa faveur tous les prédicateurs en chaire , & de faire manœuvrer tous les prêtres dans la confession.

Pour mieux faire connaître encor les mœurs du tems , il

CHAP. IV. dit que lorsque la femme du grand *Condé* alla se réfugier dans Bordeaux, les Ducs de *Bouillon* & de la *Roche-foucault* allèrent au devant d'elle à la tête d'une foule de jeunes Gentilshommes, qui crièrent à ses oreilles, Vive *Condé*, ajoutant un mot obscène pour le *Mazarin*, & la priant de joindre sa voix aux leurs.

Un an après, les mêmes Frondeurs qui avaient vendu le grand *Condé* & les Princes à la vengeance timide de *Mazarin*, forcèrent la Reine à ouvrir leurs prisons & à chasser du Royaume son premier Ministre. *Mazarin* alla lui-même au Havre où ils étaient détenus ; il leur rendit leur liberté, & ne fut reçu d'eux qu'avec le mépris qu'il en devait attendre ; après quoi il se retira à Liège. *Condé* revint dans Paris aux acclamations de ce même peuple qui l'avait tant haï. Sa présence renouvella les cabales, les dissensions, & les meurtres.

11 Février
1651.

Le Royaume resta dans cette combustion encor quelques années. Le Gouvernement ne prit presque jamais que des partis faibles & incertains : il semblait devoir succomber : mais les révoltés furent toujours défunis, & c'est ce qui sauva la Cour. Le Coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du Prince de *Condé*, suscita contre lui une partie du Parlement & du peuple : il osa en même tems servir la Reine en tenant tête à ce Prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le Cardinal *Mazarin*, qui se retira à Cologne. La Reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services & ses offenses, & de nommer au Cardinalat ce même Coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille Royale à sortir de la capitale & à l'assiéger.

CHAPITRE CINQUIEME.

Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.

ENfin le Prince de Condé se résolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la Fronde, s'il avait voulu être le maître de l'Etat, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoyen. Il part de Paris; il va soulever la Guienne, le Poitou & l'Anjou, & mendier contre la France le secours des Espagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible. CHAP. V.
Le grand Condé fait la guerre civile.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le dérèglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce Prince. La Reine lui envoya un courier de Paris, avec des propositions qui devaient l'engager au retour & à la paix. Le courier se trompa; & au lieu d'aller à Angerville, où était le Prince, il alla à Augerville. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçue plus tôt, il aurait accepté les propositions de paix; mais que puisqu'il était déjà assez loin de Paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainsi la méprise d'un courier, & le pur caprice de ce Prince, replongèrent la France dans la guerre civile.

Alors le Cardinal Mazarin, qui du fond de son exil à Cologne avait gouverné la Cour, rentra dans le Royaume, moins en Ministre qui venait reprendre son poste, qu'en Souverain qui se remettait en possession de ses Etats; il était conduit par une petite armée de sept mille hommes levés à ses dépens, c'est-à-dire, avec l'argent du Royaume qu'il s'était approprié. Mazarin rentre dans le Royaume.
Décembre 1651.

On fait dire au Roi dans une déclaration de ce tems-là, que le Cardinal avait en effet levé ces troupes de son argent: ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'il sa première sortie du Royaume, Mazarin s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au Maréchal d'Hocquincourt. Tous les Officiers portaient des échar-

CHAP. V.

pes vertes ; c'était la couleur des livrées du Cardinal. Chaque parti avait alors son écharpe. La blanche était celle du Roi ; l'isabelle , celle du Prince de *Condé*. Il était étonnant que le Cardinal *Mazarin* , qui avait jusques alors affecté tant de modestie , eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée , comme s'il avait un parti différent de celui de son maître ; mais il ne put résister à cette vanité. C'était précisément ce qu'avait fait le Maréchal d'*Ancre* , & ce qui contribua beaucoup à sa perte. La même témérité réussit au Cardinal *Mazarin*. La Reine l'approuva. Le Roi , déjà majeur , & son frère , allèrent au devant de lui.

Le Parlement mes-
sage à prix.
Décembre
1651.

Aux premières nouvelles de son retour , *Gaston* d'Orléans , frère de *Louis XIII* , qui avait demandé l'éloignement du Cardinal , leva des troupes dans Paris , sans savoir à quoi elles seraient employées. Le Parlement renouvella ses arrêts ; il proscrivit *Mazarin* , & mit sa tête à prix. Il falut chercher dans les registres , quel était le prix d'une tête ennemie du Royaume. On trouva que sous *Charles IX* on avait promis par arrêt cinquante mille écus à celui qui représenterait l'Amiral *Coligni* mort ou vif. On crut très-sérieusement procéder en règle , en mettant ce même prix à l'assassinat d'un Cardinal premier Ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante mille écus , qui après tout n'eussent point été payés. Chez une autre nation & dans un autre tems , un tel arrêt eût trouvé des exécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les *Blots* & les *Marigny* , beaux esprits qui portaient la gayeté dans les tumultes de ces troubles , firent afficher dans Paris une répartition de cent cinquante mille livres ; tant pour qui couperait le nez au Cardinal , tant pour une oreille , tant pour un œil , tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription contre la personne du Ministre ; mais ses meubles & sa bibliothèque furent vendus par un second arrêt ; cet argent était destiné à payer un assassin ; il fut dissipé par les dépositaires , comme tout l'argent qu'on levait alors. Le Cardinal , de son côté , n'employait contre ses ennemis , ni le poison , ni l'assassinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines , on ne commit pas autant de grands crimes ,

les chefs de parti furent moins cruels & les peuples moins furieux que du tems de la Ligue ; car ce n'était pas une guerre de Religion. CHAP. V.

L'esprit de vertige qui régnait en ce tems , posséda si bien tout le corps du Parlement de Paris , qu'après avoir solennellement ordonné un assassinat dont on se moquait , il rendit un arrêt , par lequel plusieurs Conseillers devaient se transporter sur la frontière , pour informer contre l'armée du Cardinal *Mazarin* , c'est-à-dire , contre l'armée Royale. Décembre 1651. Conseillers députés contre l'armée de Mazarin.

Deux Conseillers furent assez imprudens , pour aller avec quelques payfans , faire rompre les ponts par où le Cardinal devait passer : l'un d'eux nommé *Bitaut* fut fait prisonnier par les troupes du Roi , relâché avec indulgence , & moqué de tous les partis.

Cependant le Roi majeur interdit le Parlement de Paris , & le transféra à Pontoise. Quatorze membres attachés à la Cour obéissent , les autres résistent. Voilà deux Parlemens qui pour mettre le comble à la confusion se foudroyent par des arrêts réciproques comme du tems de *Henri IV* & de *Charles VI*. 6 Août 1652.

Précisément dans le tems que cette compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le Ministre du Roi , elle déclarait criminel de lèze-majesté le Prince de *Condé* , qui n'était armé que contre ce Ministre ; & par un renversement d'esprit , que toutes les démarches précédentes rendent croyable , elle ordonna que les nouvelles troupes de *Gaston* Duc d'Orléans marcheraient contre *Mazarin* ; & elle défendit en même tems qu'on prit aucuns deniers dans les recettes publiques pour les foudroyer. Le Parlement condamne le Prince de Condé, & fait la guerre au Roi.

On ne pouvait attendre autre chose d'une compagnie de Magistrats , qui jetée hors de sa sphère , & ne connaissant ni ses droits , ni son pouvoir réel , ni les affaires politiques , ni la guerre , s'assemblant & décidant en tumulte , prenait des partis auxquels elle n'avait pas pensé le jour d'auparavant , & dont elle-même s'étonnait ensuite.

Le Parlement de Bordeaux servait alors le Prince de *Condé* ; mais il tint une conduite plus uniforme , parce qu'étant plus éloigné de la Cour , il était moins agité par des factions op-

posées. Des objets plus considérables intéressaient toute la France.

CHAP. V.

Turenne reprend le parti de la Cour.

Condé, ligué avec les Espagnols, était en campagne contre le Roi, & *Turenne* ayant quitté ces mêmes Espagnols, avec lesquels il avait été battu à Rétel, venait de faire sa paix avec la Cour, & commandait l'armée Royale. L'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées; mais de petites ne décidaient pas moins du sort de l'Etat. Il y a des tems où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes: il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes peut renverser un Trône ou l'affermir.

*Louis XIV
fut dans
son Royau-
me.*

Louis XIV élevé dans l'adversité, allait avec sa mère, son frère, & le Cardinal *Mazarin*, de province en province, n'ayant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour sa seule garde. Cinq à six mille hommes, les uns envoyés d'Espagne, les autres levés par les partisans du Prince de *Condé*, le poursuivaient au cœur de son Royaume.

Le Prince de *Condé* courait cependant de Bordeaux à Montauban, prenait des villes, & grossissait partout son parti.

*Condé bat
l'armée du
Roi, &
Turenne la
sauve.*

Toute l'espérance de la Cour était dans le Maréchal de *Turenne*. L'armée Royale se trouva auprès de Gien sur la Loire. Celle du Prince de *Condé* était à quelques lieues sous les ordres du Duc de *Némours* & du Duc de *Beaufort*. Les divisions de ces deux Généraux allaient être funestes au parti du Prince. Le Duc de *Beaufort* était incapable du moindre commandement. Le Duc de *Némours* passait pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand *Condé* était à cent lieues de là, & se croyaient perdus, lorsqu'au milieu de la nuit un courrier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courrier le Prince de *Condé* lui-même, qui venait d'Agen à travers mille aventures, & toujours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beaucoup, & cette arrivée imprévue encor davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré

péré, transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce Prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies, & de les exécuter avec non moins de conduite que de promptitude.

L'armée Royale était séparée en deux corps. Condé fonda ^{7 Avr^{il} 1652} sur celui qui était à Blenau, commandé par le Maréchal d'Hocquincourt; & ce corps fut dissipé en même tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le Cardinal Mazarin, effrayé, courut à Gien au milieu de la nuit, réveiller le Roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite Cour fut consternée; on proposa de sauver le Roi par la fuite, & de le conduire secrètement à Bourges. Le Prince de Condé victorieux, approchait de Gien; la défolation & la crainte augmentaient. Turenne par sa fermeté rassura les esprits, & sauva la Cour par son habileté: il fit, avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrain & du tems, qu'il empêcha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis le plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne qui lui avait arraché le fruit de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau, si longtems célèbre en France, il n'y avait pas eu quatre cent hommes de tués; mais le Prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille Royale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le Cardinal Mazarin. On ne pouvait guères voir un plus petit combat, de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se flattait pas de surprendre Turenne, comme il avait surpris d'Hocquincourt, fit marcher son armée vers Paris: il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on exagérait encor toutes les circonstances, la haine qu'on portait à Mazarin, le nom & la présence du grand Condé, semblaient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés; chaque parti était subdivisé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le Coadjuteur devenu Cardinal de Retz, raccommode en apparence avec la Cour, On marche vers Paris.

Siècle de Louis XIV.

Cc

CHAP. V.

CHAP. V. qui le craignait & dont il se défait , n'était plus le maître du peuple , & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le Duc d'Orléans , & était opposé à *Condé*. Le Parlement flottait entre la Cour , le Duc d'Orléans , & le Prince , quoique tout le monde s'accordât à crier contre *Mazarin* ; chacun ménageait en secret des intérêts particuliers ; le peuple était une mer orageuse , dont les vagues étaient poussées au hazard par tant de vents contraires. On fit promener dans Paris la châsse de *Ste. Geneviève* , pour obtenir l'expulsion du Cardinal Ministre ; & la populace ne douta pas que cette Sainte n'opérât ce miracle , comme elle donne de la pluie.

On ne voyait que négociations entre les Chefs de parti , députations du Parlement , assemblées de Chambres , séditions dans la populace , gens de guerre dans la campagne. On montrait la garde à la porte des monastères. Le Prince avait appelé les Espagnols à son secours. *Charles IV* , ce Duc de Lorraine chassé de ses Etats , & à qui il restait pour tout bien une armée de huit mille hommes , qu'il vendait tous les ans au Roi d'Espagne , vint auprès de Paris avec cette armée. Le Cardinal *Mazarin* lui offrit plus d'argent pour s'en retourner , que le Prince de *Condé* ne lui en avait donné pour venir. Le Duc de Lorraine quitta bientôt la France , après l'avoir désolée sur son passage , emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans Paris , avec un pouvoir qui diminuait tous les jours , & une armée plus faible encore. *Turenne* mena le Roi & sa Cour vers Paris. Le Roi , à l'âge de quinze ans , vit de la hauteur de Charonne la bataille de St. Antoine , où ces deux Généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses , que la réputation de l'un & de l'autre , qui semblait ne pouvoir plus croître , en fut augmentée.

Le Prince de *Condé* , avec un petit nombre de Seigneurs de son parti , suivit de peu de soldats , soutint & repoussa l'effort de l'armée royale. Le Roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec *Mazarin*. Le Duc d'Orléans , incertain du parti qu'il devait prendre , restait dans son palais du Luxembourg. Le Cardinal de *Retz* était cantonné dans son Archevêché. Le Parlement attendait l'issue de la bataille , pour donner quelque arrêt. La Reine en larmes était prosternée dans une chapelle

Bataille du
fauxbourg
St. Antoine
le
juillet
1652.

aux Carmélites. Le peuple, qui craignait alors également & les troupes du Roi & celles de Monsieur le Prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en France s'acharnait au combat & versait son sang dans le fauxbourg. Ce fut là que le Duc de *la Rochefoucault*, si illustre par son courage & par son esprit, reçut un coup au-dessus des yeux, qui lui fit perdre la vue pour quelque tems. Un neveu du Cardinal *Mazarin* y fut tué, & le peuple se crut vengé. On ne voyait que jeunes Seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la porte St. Antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin Mademoiselle, fille de *Gaston*, prenant le parti de *Condé*, que son père n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du Roi le canon de la Bastille. L'armée Royale se retira : *Condé* n'acquiesce que de la gloire ; mais Mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du Roi son cousin par cette action violente ; & le Cardinal *Mazarin*, qui savait l'extrême envie qu'avait Mademoiselle d'épouser une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer son mari.*

La plupart de nos historiens n'étaient à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique ; mais qui saurait quels ressorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles misères on était obligé de plonger les peuples, & à quelles bassesses on était réduit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte *Gourville*, homme attaché à Mr. le Prince. Il avoue que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un directeur des postes, à qui il fit payer une rançon : & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

La livre de pain valait alors à Paris vingt-quatre de nos sous. Le peuple souffrait, les aumônes ne suffisaient pas ; plusieurs provinces étaient dans la disette.

Y a-t-il rien de plus funeste que ce qui se passa dans cette guerre devant Bordeaux ? Un Gentilhomme est pris par les troupes royales, on lui tranche la tête. Le Duc de *la Roche-*

CHAP. V. *foucault* fait pendre un Gentilhomme du parti du Roi , & ce Duc de la *Roche-foucault* passe pourtant pour un philosophe. Toutes ces horreurs étaient bientôt oubliées pour les grands intérêts des chefs de parti.

Mais en même tems y a-t-il rien de plus ridicule que de voir le grand *Condé* baisier la châsse de *Ste. Geneviève* dans une procession , y froter son chapelet , le montrer au peuple , & prouver par cette facétie que les héros sacrifient souvent à la canaille ?

Nulle décence , nulle bienfiance ni dans les procédés , ni dans les paroles. *Omer Talon* rapporte qu'il entendit des Conseillers appeller en opinant le Cardinal premier Ministre *Faguin*. Un Conseiller nommé *Quatre sous* apostropha rudement le grand *Condé* en plein Parlement ; on se donna des gourmades dans le sanctuaire de la justice.

Il y avait eu des coups donnés à Notre-Dame pour une place que les Présidens des Enquêtes disputaient au Doyen de la Grand' Chambre en 1644. On laissa entrer dans le parquet des Gens du Roi en 1645 des femmes du peuple qui demandèrent à genoux que le Parlement fit révoquer les impôts.

Ce désordre en tout genre continua depuis 1644 jusqu'en 1653 , d'abord sans trouble , enfin dans des séditions continues d'un bout du Royaume à l'autre.

2652. Le grand *Condé* s'oublia jusqu'à donner un soufflet au Comte de *Rieux* fils du Prince d'*Elbeuf* chez le Duc d'Orléans ; ce n'était pas le moyen de regagner le cœur des Parisiens. Le Comte de *Rieux* rendit le soufflet au vainqueur de Rocroi , de Fribourg , de Norlingue & de Lens. Cette étrange aventure ne produisit rien ; *Monsieur* fit mettre pour quelques jours le fils du Duc d'*Elbeuf* à la Bastille , & il n'en fut plus parlé.

La querelle du Duc de *Beaufort* & du Duc de *Némours* son beau-frère fut sérieuse. Ils s'appellèrent en duel ayant chacun quatre seconds. Le Duc de *Némours* fut tué par le Duc de *Beaufort* , & le Marquis de *Villars* surnommé *Orondate* , qui secondait *Némours* , tua son adversaire *Héricourt* qu'il n'avait jamais vu auparavant. De justice il n'y en avait pas l'ombre.

Les duels étaient fréquens, les déprédations continuelles ; les débauches poussées jusqu'à l'impudence publique ; mais au milieu de ces désordres il régna toujours une gayeté qui les rendit moins funestes.

Après le sanglant & inutile combat de St. Antoine, le Roi ne put rentrer dans Paris, & le Prince n'y put demeurer longtems. Une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoyens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encor sa brigue au Parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une Cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, pressé par les cabales du Duc d'Orléans & du Prince, déclara par un arrêt le Duc d'Orléans Lieutenant - Général du Royaume, quoique le Roi fût majeur : c'était le même titre qu'on avait donné au Duc de Mayenne du tems de la Ligue. Le Prince de Condé fut nommé Généralissime des armées. Les deux Parlemens de Paris & de Pontoise se contestant l'un à l'autre leur autorité, donnant des arrêts contraires, & qui par-là se seraient rendus le mépris du peuple, s'accordaient à demander l'expulsion de *Mazarin* ; tant la haine contre ce Ministre semblait alors le devoir essentiel d'un Français.

Il ne se trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût faible ; celui de la Cour l'était autant que les autres ; l'argent & les forces manquaient à tous ; les factions se multipliaient ; les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La Cour se vit obligée de sacrifier encor *Mazarin*, que tout le monde appelait la cause des troubles, & qui n'en était que le prétexte. Il sortit une seconde fois du Royaume ; pour surcroit de honte, il falut que le Roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoyait son Ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son exil.

Charles I Roi d'Angleterre venait de perdre la tête sur un échafaut, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le sang de *Strafford* son ami à son Parlement. *Louis XIV* au contraire, devint le maître paisible de son Royaume en souffrant l'exil de *Mazarin*. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différens. Le Roi d'Angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui

Cc ii

CHAP. V.

Le Parlement se déclare encore contre la Cour.
20 Juillet
1652.

Faiblesse de tous les partis.

Le Cardinal encor renvoyé.
12 Août
1652.

CHAP. V. respirait la guerre & qui haïssait les Rois : & *Louis XIV*, ou plutôt la Reine mère, en renvoyant le Cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la Royauté.

*Le Roi ren-
tre dans
Paris.
20 Octob.
1652.*

Le Cardinal à peine parti pour aller à Bouillon, lieu de sa nouvelle retraite, les citoyens de Paris, de leur seul mouvement, députèrent au Roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il y entra ; & tout y fut si paisible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confusion. *Gaston* d'Orléans, malheureux dans ses entreprises qu'il ne fut jamais soutenir, fut relégué à Blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir ; & il fut le deuxième fils de *Henri le Grand* qui mourut sans beaucoup de gloire. Le Cardinal de *Retz*, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre ; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena longtems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pu connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques Conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministère, payèrent leurs démarches par l'exil ; les autres se renfermèrent dans les bornes de la magistrature, & quelques-uns s'attachèrent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cent écus, que *Fouquet*, Procureur-Général & Sur-Intendant des finances, leur fit donner sous main. a)

Le Prince de *Condé* cependant, abandonné en France de presque tous ses partisans, & mal secouru des Espagnols, continuait sur les frontières de la Champagne une guerre malheureuse. Il restait encor des factions dans Bordeaux ; mais elles furent bientôt apaisées.

*Le Cardi-
nal revient.
Mars 1653.*

Ce calme du Royaume était l'effet du bannissement du Cardinal *Mazarin* ; cependant à peine fut-il chassé par le cri général des Français, & par une déclaration du Roi, que le Roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant & tranquille. *Louis XIV* le reçut comme un père, & le peuple comme un maître. On lui fit un festin à l'Hôtel-de-Ville, au

a) Mémoires de *Gourville*.

milieu des acclamations des citoyens : il jetta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joye d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Les Officiers du Parlement, après avoir mis sa tête à prix comme celle d'un voleur public, briguerent presque tous l'honneur de venir lui demander sa protection ; & ce même Parlement peu de tems après condamna par contumace le Prince de *Condé* à perdre la vie ; changement ordinaire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condamnait par des arrêts celui dont on avait si longtems partagé les fautes. CHAP. V.
27 Mars
1651.

On vit le Cardinal, qui pressait cette condamnation de *Condé*, marier au Prince de *Conti* son frère l'une de ses nièces : preuve que le pouvoir de ce Ministre allait être sans bornes.

Le Roi réunit les Parlemens de Paris & de Pontoise ; il défendit les assemblées des Chambres. Le Parlement voulut remonter, on mit en prison un Conseiller, on en exila quelques autres ; le Parlement se tut ; tout était déjà changé. 1651.

CHAPITRE SIXIEME.

*Etat de la France, jusqu'à la mort du Cardinal Mazarin
en 1661.*

Pendant que l'Etat avait été ainsi déchiré au dedans, il avait été attaqué & affaibli au dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi, de Lens & de Norlingue fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols : ils chassèrent les Français de Barcelone ; ils reprirent le Casal en Italie. en 1651.

Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangère, le Cardinal *Mazarin* avait été assez habile & assez heureux pour conclure cette célèbre paix de Westphalie, par laquelle l'Empereur & l'Empire vendirent au Roi & à la couronne de France, la souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres payables à l'Archiduc, c'est-à- Paix de
Munster.
en 1648.

CHAP. VI. dire , pour environ fix millions d'aujourd'hui. Par ce traité , devenu pour l'avenir la bafe de tous les traités , un nouvel Elektorat fut créé pour la Maifon de *Bavière*. Les droits de tous les Princes & des villes Impériales , les privilèges des moindres Gentilshommes Allemans furent confirmés. Le pouvoir de l'Empereur fut reftraint dans des bornes étroites , & les François joints aux Suédois devinrent les Légiflateurs de l'Empire. Cette gloire de la France était au moins en partie due aux armes de la Suède. *Gustave-Adolphe* avait commencé d'ébranler l'Empire. Ses Généraux avaient encor pouffé affez loin leurs conquêtes fous le gouvernement de fa fille *Christine*. Son Général *Vrangel* était prêt d'entrer en Autriche. Le Comte de *Kœnigsmark* était maître de la moitié de la ville de Prague , & affiégeait l'autre , lorsque cette paix fut conclue. Pour accabler ainfi l'Empereur , il n'en coûta guère à la France qu'environ un million par an donné aux Suédois.

Auffi la Suède obtint par ces traités de plus grands avantages que la France ; elle eut la Poméranie , beaucoup de places , & de l'argent. Elle força l'Empereur de faire paffer entre les mains des Luthériens des bénéfices qui appartenaient aux Catholiques Romains. Rome cria à l'impiété , & dit que la caufe de DIEU était trahie. Les Proteftans fe vantèrent qu'ils avaient fanctifié l'ouvrage de la paix , en dépouillant des Papiſtes. L'intérêt feul fit parler tout le monde.

L'Eſpagne n'entra point dans cette paix , & avec affez de raifon ; car voyant la France plongée dans les guerres civiles , le Miniſtère Eſpagnol eſpéra profiter des diviſions de la France. Les troupes Allemandes licenciées devinrent aux Eſpagnols un nouveau ſecours. L'Empereur depuis la paix de Munſter fit paffer en Flandres , en quatre ans de tems , près de trente mille hommes. C'était une violation manifefte des traités ; mais ils ne font prefque jamais exécutés autrement.

Les Miniſtres de Madrid eurent dans le commencement de ces négociations de Veſtphalie , l'adreſſe de faire une paix particulière avec la Hollande. La Monarchie Eſpagnole fut enfin trop heureuſe de n'avoir plus pour ennemis , & de reconnaître pour Souverains , ceux qu'elle avait traités ſi longtems de rebelles , indignes de pardon. Ces Républicains augmentèrent leurs

leurs richesses , & affermirent leur grandeur & leur tranquillité , en traitant avec l'Espagne , sans rompre avec la France. CHAP. VI.

Ils étaient si puissans , que dans une guerre qu'ils eurent quelque tems après avec l'Angleterre , ils mirent en mer cent vaisseaux de ligne ; & la victoire demeura souvent indécise entre *Black* l'Amiral Anglais , & *Tromp* l'Amiral de Hollande , qui étaient tous deux sur mer ce que les *Condés* & les *Turennes* étaient sur terre. La France n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante pièces de canon qu'elle pût mettre en mer ; sa marine s'anéantissait de jour en jour. en 1653.

Louis XIV se trouva donc en 1653 , maître absolu d'un Royaume encor ébranlé des secousses qu'il avait reçues ; rempli de desordres en tout genre d'administration , mais plein de ressources ; n'ayant aucun allié , excepté la Savoye , pour faire une guerre offensive , & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Espagne , qui était alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français , qui avaient fait la guerre civile , étaient soumis , hors le Prince de *Condé* & quelques-uns de ses partisans , dont un ou deux lui étaient demeurés fidèles , par amitié & par grandeur d'ame , comme le Comte de *Coligni* & *Bouville* ; & les autres , parce que la Cour ne voulut pas les acheter assez chèrement. Etat de la France.

Condé , devenu Général des armées Espagnoles , ne put relever un parti qu'il avait affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de *Rocroi* & de *Lens*. Il combattait avec des troupes nouvelles , dont il n'était pas le maître , contre les vieux régimens Français , qui avaient appris à vaincre sous lui , & qui étaient commandés par *Turenne*.

Le sort de *Turenne* & de *Condé* fut d'être toujours vainqueurs , quand ils combattirent ensemble à la tête des Français , & d'être battus , quand ils commandèrent les Espagnols. Turenne opposé à Condé.

Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de *Rétel* , lorsque de Général du Roi de France , il s'était fait le Lieutenant d'un Général Espagnol : le Prince de *Condé* eut le même sort devant *Arras*. L'Archiduc & lui assiégeaient cette ville. *Turenne* les assiégea dans leur camp , & força leurs lignes ; les troupes de l'Archiduc furent mises en fuite. *Condé* avec deux régimens de Français & de Lor- 25 Aoult 1654. Turenne victorieux.

Siècle de Louis XIV.

Dd

CHAP. VI. rains , soutint seul les efforts de l'armée de *Turenne* ; & tandis que l'Archiduc fuyait, il battit le Maréchal d'*Hocquincourt*, il repoussa le Maréchal de *la Ferté*, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus. Aussi le Roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles : *J'ai su que tout était perdu , & que vous avez tout conservé.*

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que *Condé* était un des grands-hommes de guerre qui eussent jamais paru , & que l'Archiduc & son Conseil ne voulurent rien faire dans cette journée de ce que *Condé* avait proposé.

Arras sauvé , les lignes forcées , & l'Archiduc mis en fuite , comblèrent *Turenne* de gloire ; & on observa que dans la lettre écrite au nom du Roi au Parlement a) sur cette victoire , on y attribua le succès de toute la campagne au Cardinal *Mazarin*, & qu'on ne fit pas même mention du nom de *Turenne*. Le Cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieues d'Arras avec le Roi. Il était même entré dans le camp au siège de Stenai , que *Turenne* avait pris avant de secourir Arras. On avait tenu devant le Cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens , & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du Ministère ne put effacer.

Le Roi ne se trouva point à la bataille d'Arras , & aurait pu y être : il était allé à la tranchée au siège de Stenai ; mais le Cardinal *Mazarin* ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne , à laquelle le repos de l'Etat & la puissance du Ministère semblaient attachés.

D'un côté , *Mazarin* , maître absolu de la France & du jeune Roi ; de l'autre , *Don Louis de Haro* , qui gouvernait l'Espagne & *Philippe IV* , continuaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soutenue. Il n'était pas encore question dans le monde du nom de *Louis XIV* , & jamais on n'avait parlé du Roi d'Espagne. Il n'y avait alors qu'une tête couronnée en Europe qui eût une gloire personnelle : La seule *Christine* , Reine de Suède , gouvernait par elle-même , & sou-

Mazarin
gouverne la
France , &
Louis de
Haro l'Es-
pagne.

a) Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

tenait l'honneur du trône , abandonné , ou flétri , ou inconnu dans les autres Etats.

CHAP. VI.

Charles II Roi d'Angleterre , fugitif en France avec sa mère & son frère , y trainait ses malheurs & ses espérances. Un simple citoyen avait subjugué l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande. *Cromwell* , cet usurpateur digne de régner , avait pris le nom de *Protecteur* , & non celui de Roi ; parce que les Anglais savaient jusqu'où les droits de leurs Rois devaient s'étendre , & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un *Protecteur*.

Cromwell gouverne l'Angleterre.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos : il n'entreprit point sur les privilèges , dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de Londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ; il ne se permit aucun plaisir ; il n'accumula point de trésors ; il eut soin que la justice fût observée avec cette impartialité impitoyable , qui ne distingue point les grands des petits.

Conduite de Cromwell.

Le frère de *Pantaleón* *Sâ* Ambassadeur de Portugal en Angleterre , ayant cru que sa licence serait impunie , parce que la personne de son frère était sacrée , insulta des citoyens de Londres , & en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres ; il fut condamné à être pendu. *Cromwell* , qui pouvait lui faire grâce , le laissa exécuter , & signa ensuite un traité avec l'Ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant ; jamais l'Angleterre n'avait été si riche. Ses flottes victorieuses faisaient respecter son nom sur toutes les mers ; tandis que *Mazarin* , uniquement occupé de dominer & de s'enrichir , laissait languir dans la France la justice , le commerce , la marine , & même les finances. Maître de la France , comme *Cromwell* de l'Angleterre , après une guerre civile , il eût pu faire pour le pays qu'il gouvernait , ce que *Cromwell* avait fait pour le sien ; mais il était étranger , & l'ame de *Mazarin* , qui n'avait pas la barbarie de celle de *Cromwell* , n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'Europe , qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous *Jacques I* & sous *Charles* , la briguerent sous le *Protecteur*. La Reine *Christine* elle-même , quoiqu'elle

Cromwell courtois par la France & par l'Espagne.

CHAP. VI. eût détesté le meurtre de *Charles I*, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & *Don Louis de Haro* prodiguèrent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le Protecteur. Il goûta quelque tems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans Royaumes de la Chrétienté.

Le Ministre Espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais; *Mazarin* lui proposait d'assiéger Dunkerque, & de lui remettre cette ville. *Cromwell* avait à choisir entre les clés de la France & celles de la Flandre. Il fut beaucoup sollicité aussi par *Condé*; mais il ne voulut point négocier avec un Prince, qui n'avait plus pour lui que son nom, & qui était sans parti en France, & sans pouvoir chez les Espagnols.

Il prend la Jamaïque. Le Protecteur se détermina pour la France, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance: il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever le Mexique aux Espagnols;

Mai 1655. mais ils furent avertis à tems. Les Amiraux de *Cromwell* leur prirent du moins la Jamaïque, province que les Anglais possèdent encor, & qui assure leur commerce dans le nouveau

Il traite avec le Roi de France de couronne à couronne. monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque, que *Cromwell* signa son traité avec le Roi de France, mais sans faire encor mention de Dunkerque. Le Protecteur traita d'égal à égal; il força le Roi à lui donner le titre de frère dans ses lettres. Son Secrétaire signa avant le Plénipotentiaire de France,

1655. dans la minute du traité, qui resta en Angleterre; mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le Roi de France de faire sortir de ses Etats *Charles II* & le Duc d'*York*, petits-fils de *Henri IV*, à qui la France devait un asyle. On ne pouvait faire un plus grand sacrifice de l'honneur à la fortune.

Tandis que *Mazarin* faisait ce traité, *Charles II* lui demandait une de ses nièces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce Prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le Cardinal d'avoir voulu marier au fils de *Cromwell* celle qu'il refusait au Roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du Trône moins fermé à *Charles II*, il voulut renouer ce mariage; mais il fut refusé à son tour.

La mère de ces deux Princes, *Henriette* de France, fille de *Henri le Grand*, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le Cardinal d'obtenir au moins de *Cromwell* qu'on lui payât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échaffaut. *Mazarin* fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette Reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de *Cromwell*; tandis que ses enfans allaient dans l'armée de *Condé* & de *Don Juan d'Autriche* apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnait.

CHAR. VI: La fille de Henri IV, la veuve de Charles I, demande à Cromwell son douaire: il le refuse.

Les enfans de *Charles I* chassés de France se réfugièrent en Espagne. Les Ministres Espagnols éclatèrent dans toutes les Cours, & sur-tout à Rome, de vive voix & par écrit, contre un Cardinal, qui sacrifiait, disaient-ils les loix Divines & humaines, l'honneur & la Religion, au meurtrier d'un Roi, & qui chassait de France *Charles II* & le Duc d'*York*, cousins de *Louis XIV*, pour plaire au bourreau de leur père. Pour toute réponse aux cris des Espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au Protecteur.

La guerre continuait toujours en Flandre avec des succès divers. *Turenne* ayant assiégé Valenciennes, avec le Maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que *Condé* avait essuyé devant Arras. Le Prince, secondé alors de *Don Juan d'Autriche*, plus digne de combattre à ses côtés que n'était l'Archiduc, força les lignes du Maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra Valenciennes. *Turenne* fit ce que *Condé* avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battue, & fit tête partout à l'ennemi; il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la Capelle. C'était peut-être la première fois qu'une armée battue avait osé faire un siège.

Turenne contre Condé.

17 Juillet 1656.

Cette marche de *Turenne* si estimée, après laquelle il prit la Capelle, fut éclipsée par une marche plus belle encore du Prince de *Condé*. *Turenne* assiégeait à peine Cambrai que *Condé*, suivi de deux mille chevaux perça à travers l'armée

30 Mai 1658.

Dd iij

CHAP. VI. des assiégés , & ayant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jeta dans la ville. Les Citoyens reçurent à genoux leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déployaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites , comme dans leurs victoires , dans leur bonne conduite , & dans leurs fautes mêmes , qu'ils savaient toujours réparer. Leurs talens arrêtaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre Monarchie ; mais le désordre des finances en Espagne & en France était encor un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec *Cromwell* donna enfin à la France une supériorité plus marquée ; d'un côté, l'Amiral *Black* alla brûler les gallions d'Espagne auprès des îles Canaries , & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soutenir : de l'autre , vingt vaisseaux Anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque , & six mille vieux soldats , qui avaient fait la révolution d'Angleterre , renforcèrent l'armée de *Turenne*.

Alors Dunkerque , la plus importante place de la Flandre , fut assiégée par mer & par terre. *Condé* & *Don Juan d'Autriche* , ayant ramassé toutes leurs forces , se présentèrent pour la secourir. L'Europe avait les yeux sur cet événement. Le Cardinal *Mazarin* mena *Louis XIV* auprès du théâtre de la guerre , sans lui permettre d'y monter , quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce Prince se tint dans Calais. Ce fut là que *Cromwell* lui envoya une ambassade fastueuse , à la tête de laquelle était son gendre le Lord *Falcombridge*. Le Roi lui envoya le Duc de *Créqui* & *Mancini* Duc de Nevers neveu du Cardinal , suivis de deux cent Gentilshommes. *Mancini* présenta au Protecteur une lettre du Cardinal. Cette lettre est remarquable ; *Mazarin* lui dit , qu'il est affligé de ne pouvoir lui rendre en personne les respects dus au plus grand-homme du monde. C'est ainsi qu'il parlait à l'assassin du gendre de *Henri IV* & de l'oncle de *Louis XIV* son maître.

Cependant , le Prince Maréchal de *Turenne* attaqua l'armée d'Espagne , ou plutôt l'armée de Flandre , près des Dunes. Elle était commandée par *Don Juan d'Autriche* fils de *Philippe IV* & d'une comédienne , & qui devint deux ans après beau-

Ambassade
& lettre
singulière
de *Mazarin*
à *Cromwell*.

frère de *Louis XIV.* Le Prince de *Condé* était dans cette armée, mais il ne commandait pas. Ainsi il ne fut pas difficile à *Turenne* de vaincre. Les six mille Anglais contribuèrent à la victoire, elle fut complète. Les deux Princes d'Angleterre qui furent depuis Rois virent leurs malheurs augmentés dans cette journée par l'ascendant de *Cromwell*.

CHAP. VI.

Bataille
des Dunes;
14 Juin
1658.

Le génie du grand *Condé* ne put rien contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre. L'armée Espagnole fut détruite. *Dunkerque* se rendit bientôt après. Le Roi accourut avec son Ministre pour voir passer la garnison. Le Cardinal ne laissa paraître *Louis XIV.*, ni comme guerrier, ni comme Roi; il n'avait point d'argent à distribuer aux soldats; à peine était-il servi: il allait manger chez *Mazarin*, ou chez le Prince de *Turenne*, quand il était à l'armée. Cet oubli de la dignité Royale n'était pas dans *Louis XIV.* l'effet du mépris pour le fait, mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le Cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans *Dunkerque*, que pour la rendre au Lord *Lockhart* Ambassadeur de *Cromwell*. *Mazarin* essaya, si par quelque finesse il pourrait éluder le traité, & ne pas remettre la place. Mais *Lockhart* menaça, & la fermeté Anglaise l'emporta sur l'habileté Italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le Cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager *Turenne* à lui céder encor l'honneur de la bataille des Dunes. *Du Bec-Crépin* Comte de *Moret* vint, dit-on, de la part du Ministre, proposer au Général d'écrire une lettre, par laquelle il parut, que le Cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. *Turenne* reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un Général d'armée & le ridicule d'un homme d'Eglise. *Mazarin*, qui avait eu cette faiblesse, eut celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec *Turenne*.

Au milieu de ce premier triomphe, le Roi tomba malade à Calais, & fut plusieurs jours à la mort. Aussi-tôt tous les courtisans se tournèrent vers son frère *Monsieur*. *Mazarin* prodigua les ménagemens, les flatteries & les promesses au Ma-

Melodie
du Roi.

CHAP. VI.

réchal *Du Pleffis-Pralin* ancien gouverneur de ce jeune Prince, & au Comte de *Guiche* son favori. Il se forma dans Paris une cabale assez hardie pour écrire à Calais contre le Cardinal. Il prit ses mesures pour sortir du Royaume & pour mettre à couvert ses richesses immenses. Un Empirique d'Abbeville guérit le Roi avec du vin émétique que les Médecins de la Cour regardaient comme un poison. Ce bon homme s'asseyait sur le lit du Roi, & disait, Voilà un garçon bien malade, mais il n'en mourra pas. Dès qu'il fut convalescent, le Cardinal exila tous ceux qui avaient cabalé contre lui.

Mort de
Cromwell.
15 Sept.
1658.

Peu de mois après mourut *Cromwell* à l'âge de cinquante-cinq ans, au milieu des projets qu'il faisait, pour l'affermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa nation. Il avait humilié la Hollande, imposé les conditions d'un traité au Portugal, vaincu l'Espagne, & forcé la France à briguer son alliance. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses Amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *Je veux qu'on respecte la République Anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la République Romaine.* Les Médecins lui annoncèrent la mort. Je ne fais s'il est vrai qu'il fit dans ce moment l'entouffaste & le prophète, & s'il leur répondit que DIEU ferait un miracle en sa faveur. *Thurlo* son secrétaire prétend qu'il leur dit, *La nature peut plus que les médecins.* Ces mots ne font point d'un prophète, mais d'un homme très sensé. Il se peut qu'étant convaincu que les Médecins pouvaient se tromper, il voulut en cas qu'il en réchappât se donner auprès du peuple la gloire d'avoir prédit sa guérison, & rendre par-là sa personne plus respectable, & même plus sacrée.

Il fut enterré en Monarque légitime, & laissa dans l'Europe la réputation d'un homme intrépide, tantôt fanatique, tantôt fourbe, & d'un usurpateur qui avait su régner.

Le Chevalier *Temple* prétend que *Cromwell* avait voulu avant sa mort s'unir avec l'Espagne contre la France, & se faire donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans son caractère & dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple Anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la haine haïssait également. La mort renversa
les

ses grands desseins , sa tyrannie , & la grandeur de l'Angleterre.

CHAP. VI.

Il est à remarquer qu'on porta le deuil de *Cromwell* à la Cour de France , & que *Mademoiselle* fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un Roi son parent.

Nous avons vû déjà *b)* que *Richard Cromwell* succéda paisiblement & sans contradiction au Protectorat de son père , comme un Prince de Galles aurait succédé à un Roi d'Angleterre. *Richard* fit voir , que du caractère d'un seul homme dépend souvent la destinée d'un Etat. Il avait un génie bien contraire à celui d'*Olivier Cromwell* , toute la douceur des vertus civiles , & rien de cette intrépidité féroce , qui sacrifie tout à ses intérêts. Il eût conservé l'héritage acquis par les travaux de son père , s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux Officiers de l'armée , qui s'opposaient à son élévation. Il aimait mieux se démettre du gouvernement , que de régner par des assassinats ; il vécut particulier , & même ignoré , jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans , dans le pays dont il avait été quelques jours le Souverain. Après sa démission du Protectorat , il voyagea en France : on fait qu'à Montpellier le Prince de *Conti* , frère du grand *Condé* , en lui parlant sans le connaître , lui dit un jour : *Olivier Cromwell était un grand-homme , mais son fils Richard est un misérable de n'avoir pas su jouir du fruit des crimes de son père*. Cependant ce *Richard* vécut heureux , & son père n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant la France vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une Couronne. *Christine* *Voyage de Christine Reine de Suède* vint à Paris. On admira en elle une jeune Reine , qui à vingt-sept ans avait renoncé à la souveraineté *Reine de Suède en France.* dont elle était digne , pour vivre libre & tranquille. Il est honteux aux écrivains Protestans , d'avoir osé dire , sans la moindre preuve , qu'elle ne quitta sa Couronne que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans , & l'avait laissé mourir sept années.

b) Dans l'histoire générale.

===== Cette résolution , si supérieure aux idées vulgaires , & si long-
 Chap. VI. tems méditée , devait fermer la bouche à ceux qui lui repro-
 chèrent de la légèreté & une abdication involontaire. L'un
 de ces deux reproches détruisait l'autre ; mais il faut toujours
 que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette Reine , on n'a qu'à
 lire ses lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à *Chanut*, autre-
 fois Ambassadeur de France auprès d'elle ; » J'ai possédé sans
 » faste , je quitte avec facilité. Après cela , ne craignez pas
 » pour moi ; mon bien n'est pas au pouvoir de la fortune. «
 Elle écrivit au Prince de *Condé* : » Je me tiens autant honorée
 » par votre estime , que par la Couronne que j'ai portée. Si
 » après l'avoir quittée , vous m'en jugez moins digne , j'avouerai
 » que le repos que j'ai tant souhaité me coûte cher ; mais
 » je ne me repentirai pourtant point de l'avoir acheté au
 » prix d'une couronne , & je ne noircirai jamais une action ,
 » qui m'a semblé si belle , par un lâche repentir ; & s'il
 » arrive que vous condamnerez cette action , je vous dirai
 » pour toute excuse , que je n'aurais pas quitté les biens que
 » la fortune m'a donnés , si je les eusse cru nécessaires à ma
 » félicité , & que j'aurais prétendu à l'empire du monde , si
 » j'eusse été aussi assurée d'y réussir , ou de mourir , que le
 » serait le grand *Condé*.

Telle était l'ame de cette personne si singulière ; tel était
 son stile dans notre langue , qu'elle avait parlée rarement.
 Elle savait huit langues ; elle avait été disciple & amie de
Descartes , qui mourut à Stockholm dans son palais , après
 n'avoir pu obtenir seulement une pension en France , où ses
 ouvrages furent même proscrits , pour les seules bonnes choses
 qui y fussent. Elle avait attiré en Suède tous ceux qui pou-
 vaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses
 sujets , l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était
 que soldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hom-
 mes qui pensent , que de commander à des hommes sans
 lettres ou sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un

c) Un nommé *La Beauvillle* qui le fit imprimer à Francfort avec des
 faussa le siècle de *Louis XIV.* & qui notes aussi scandaleuses que fausses ,

climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France que pour y passer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vue elle avait quitté la Religion Luthérienne pour la Catholique ; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point scrupule de le conformer en apparence aux sentimens du peuple, chez lequel elle voulut passer sa vie. Elle avait quitté son Royaume en 1654, & fait publiquement à Inspruck la cérémonie de son abjuration. Elle plut à la Cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme, dont le génie pût atteindre au sien. Le Roi la vit & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine. Elevé dans l'ignorance, le bon sens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plupart des femmes & des courtisans n'observèrent autre chose dans cette Reine philosophe, sinon qu'elle n'était pas coiffée à la française, & qu'elle dansait mal. Les sages ne condamnèrent dans elle, que le meurtre de *Monaldeschi* son écuyer, qu'elle fit assassiner à Fontainebleau dans un second voyage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, ayant renoncé à la Royauté, elle devait demander justice & non se la faire. Ce n'était pas une Reine qui punissait un sujet ; c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre ; c'était un Italien qui en faisait assassiner un autre par l'ordre d'une Suédoise dans un palais d'un Roi de France. Nul ne doit être mis à mort que par les Loix. *Christine* en Suède n'aurait eu le droit de faire assassiner personne ; & certes ce qui eût été un crime à Stockholm, n'était pas permis à Fontainebleau. Ceux qui ont justifié cette action, méritent de servir de pareils maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la philosophie de *Christine*, qui lui avait fait quitter un trône. Elle eût été punie en Angleterre, & dans tous les pays où les Loix règnent : mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du Roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité c).

dit à ce sujet que *Christine* était en | parce qu'elle ne voyageait pas in-
droit de faire assassiner *Monaldeschi*, | cognito ; & il ajoute que *Pierre le*
Ee ij

CHAP. VI.

La gloire
de *Christine*
à jamais
souillée par
l'assassinat
de *Monaldeschi*.

Après la mort de *Cromwell*, & la déposition de son fils, l'Angleterre resta un an dans la confusion de l'Anarchie. *Charles-Gustave*, à qui la Reine *Christine* avait donné le Royaume de Suède, se faisait redouter dans le Nord & dans l'Allemagne. L'Empereur *Ferdinand* était mort en 1657 ; son fils *Léopold* âgé de dix-sept ans, déjà Roi de Hongrie & de Bohême, n'avait point été élu Roi des Romains du vivant de son père. *Mazarin* voulut essayer de faire *Louis XIV* Empereur. Ce dessein était chimérique ; il eût falu ou forcer les Electeurs, ou les séduire. La France n'était ni assez forte pour ravir l'Empire, ni assez riche pour l'acheter ; aussi les premières ouvertures faites à Francfort par le Maréchal de *Grammont* & par *Lionne*, furent-elles abandonnées aussi-tôt que proposées. *Léopold* fut élu. Tout ce que put la politique de *Mazarin*, ce fut de faire une ligue avec des Princes Allemands, pour l'observation des traités de Munster, & pour donner un frein à l'autorité de l'Empereur sur l'Empire.

Ligue du
Rhin.
Août
1658.

La France, après la bataille des Dunes, était puissante au-dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait ; il était épuisé d'argent ; on avait besoin de la paix.

Les nations, dans les Monarchies Chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs Souverains. Des armées mercenaires levées par ordre d'un Ministre, & conduites par un Général qui obéit en aveugle à ce Ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les Rois au nom desquels elles combattent, ayent l'espérance, ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il

Grand entrant dans un casse à Londres, tout écumant de colère, parce que, disait-il, un de ses Généraux lui avait menti, s'écria qu'il avait été tenté de le fendre en deux d'un coup de sabre ; qu'alors un marchand Anglais avait dit au Czar qu'on aurait condamné Sa Majesté à être pendue.

On est obligé de relever ici l'insolence absurde d'un pareil conte. Peut-on imaginer que le Czar *Pierre* aille dire dans un casse qu'un de ses Généraux lui a menti ? Fend-on aujourd'hui un homme en deux d'un coup de sabre ? Un Empereur va-t-il se plaindre à un marchand Anglais de ce qu'un Général lui a

paye tout ; il souffre dans la prospérité des armes , comme dans l'adversité ; & la paix lui est presque aussi nécessaire , CHAP. VI.
après la plus grande victoire , que quand les ennemis ont pris ses places frontières.

Il falait deux choses au Cardinal , pour conformer heureusement son Ministère ; faire la paix , & assurer le repos de l'Etat par le mariage du Roi. Les cabales pendant sa maladie lui faisaient sentir combien un héritier du trône était nécessaire à la grandeur du Ministre. Toutes ces considérations le déterminèrent à marier *Louis XIV* promptement. Deux partis se présentaient , la fille du Roi d'Espagne , & la Princesse de Savoye. Le cœur du Roi avait pris un autre engagement ; il aimait éperdument Mlle *Mancini* l'une des nièces du Cardinal : né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés , plein de passion & sans expérience , il aurait pu se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de *Moueville* , favorite de la Reine mère , dont les mémoires ont un grand air de vérité , prétend que *Mazarin* fut tenté de laisser agir l'amour du Roi , & de mettre sa nièce sur le trône. Il avait déjà marié une autre nièce au Prince de *Conti* , une au Duc de *Mercur* : celle que *Louis XIV* aimait , avait été demandée en mariage par le Roi d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition. Il pressentit adroitement la Reine mère : *Je crains bien* , lui dit-il , *que le Roi ne veuille trop fortement épouser ma nièce*. La Reine , qui connaissait le Ministre , comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une Princesse du sang d'*Auriche* , fille , femme & mère de Rois , & avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque tems un Ministre qui affectait de ne plus dépendre

menti ? En quelle langue parlait-il à ce marchand , lui qui ne savait pas l'Anglais ? Comment ce faiseur de notes peut-il dire que *Christine* , après son abdication , était en droit de faire assassiner un Italien à Fontainebleau , & ajouter pour le prouver , qu'on aurait pendu *Pierre le Grand*

à Londres ? On sera forcé de remarquer quelquefois les absurdités de ce même éditeur. En fait d'histoire il ne faut pas dédaigner de répondre : il n'y a que trop de lecteurs qui se laissent séduire par les mensonges d'un écrivain sans pudeur & sans retenue.

Ee iij

CHAP. VI. d'elle. Elle lui dit : *Si le Roi était capable de cette indignité , je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation , contre le Roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais , dit-on , cette réponse à la Reine : mais il prit le parti sage de penser comme elle ; il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de *Louis XIV.* Son pouvoir n'avait pas besoin d'une Reine de son sang pour appui. Il craignait même le caractère de sa nièce ; & il crut affermir encor la puissance de son Ministère , en fuyant la gloire dangereuse d'élever trop sa maison.

Dès l'année 1656 il avait envoyé *Lionne* en Espagne , solliciter la paix & demander l'Infante ; mais *Don Louis de Haro* , persuadé que quelque faible que fût l'Espagne , la France ne l'était pas moins , avait rejeté les offres du Cardinal. L'Infante , fille du premier lit , était destinée au jeune *Léopold.* Le Roi d'Espagne *Philippe IV* n'avait alors de son second mariage qu'un fils , dont l'enfance mal-saine faisait craindre pour sa vie. On voulait que l'Infante , qui pouvait être héritière de tant d'Etats , portât ses droits dans la Maison d'*Autriche* , & non dans une Maison ennemie : mais enfin *Philippe IV* ayant eu un autre fils *Don Philippe Prosper* , & sa femme étant encor enceinte , le danger de donner l'Infante au Roi de France lui parut moins grand , & la bataille des Dunes lui rendit la paix nécessaire.

1659. Les Espagnols promirent l'Infante , & demandèrent une suspension d'armes. *Mazarin* & *Don Louis* se rendirent sur les frontières d'Espagne & de France , dans l'isle des Faisans. Quoique le mariage d'un Roi de France & la paix générale fussent l'objet de leurs conférences , cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance & à régler des cérémonies. Les Cardinaux se disaient égaux aux Rois , & supérieurs aux autres Souverains. La France prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres Puissances. Cependant *Don Louis de Haro* mit une égalité parfaite entre *Mazarin* & lui , entre la France & l'Espagne.

Conférences
de *Mazarin*
& de *Haro*.

Les conférences durèrent quatre mois. *Mazarin* & *Don Louis* y déployèrent toute leur politique ; celle du Cardinal était la

fineſſe , celle de *Don Louis* la lenteur. Celui-ci ne donnait preſque jamais de paroles , & celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du Miniſtre Italien était de vouloir ſurprendre ; celui de l'Eſpagnol était de ſ'empêcher d'être ſurpris. On prétend qu'il diſait du Cardinal : *Il a un grand défaut en politique , c'eſt qu'il veut toujours tromper.*

CHAP. VI.

Telle eſt la viciffitude des choſes humaines , que de ce fameux traité des Pyrénées il n'y a pas deux articles qui ſubſiſtent aujourd'hui. Le Roi de France garda le Rouſſillon , qu'il eût toujours conſervé ſans cette paix : mais à l'égard de la Flandre , la Monarchie Eſpagne n'y a plus rien. La France était alors l'amie néceſſaire du Portugal ; elle ne l'eſt plus : tout eſt changé. Mais ſi *Don Louis de Haro* avait dit que le Cardinal *Mazarin* ſavait tromper , on a dit depuis qu'il ſavait prévoir. Il méditait dès longtems l'alliance des Maisons de France & d'Eſpagne. On cite cette fameuſe lettre de lui , écrite pendant les négociations de Munſter ; « Si le Roi très- » Chrétien pouvait avoir les Pays-Bas & la Franche-Comté » en dot , en épouſant l'Infante , alors nous pourrions aſpirer » à la ſucceſſion d'Eſpagne , quelque renonciation qu'on fit » faire à l'Infante ; & ce ne ſerait pas une attente fort éloignée , ſiſqu'il n'y a que la vie du Prince ſon frère qui l'en pût exclure. « Ce Prince était alors *Balthazar* , qui mourut en 1649.

Le Cardinal ſe trompait évidemment , en penſant qu'on pourrait donner les Pays-Bas & la Franche-Comté en mariage à l'Infante. On ne ſtipula pas une ſeule ville pour ſa dot. Au contraire on rendit à la Monarchie Eſpagneole des villes conſidérables qu'on avait conquiſes , comme St. Omer , Ypres , Menin , Oudenarde & d'autres places. On en garda quelques-unes. Le Cardinal ne ſe trompa pas , en croyant que la renonciation ſerait un jour inutile ; mais ceux qui lui ſont honneur de cette prédiction , lui ſont donc prévoir que le Prince *Don Balthazar* mourrait en 1649 ; qu'enſuite les trois enfans du ſecond mariage ſeraient enlevés au berceau ; que *Charles* , le cinquième de tous ces enfans mâles , mourrait ſans poſtérité , & que ce Roi Autrichien ſerait un jour un teſtament en faveur d'un petit-fils de *Louis XIV.* Mais enfin le

Paix des
Pyrénées.

CHAP. VI. Cardinal *Mazarin* prévint ce que vaudraient des renonciations ; en cas que la postérité mâle de *Philippe IV* s'éteignit ; & des événemens étranges l'ont justifié après plus de cinquante années.

Marie-Thérèse, pouvant avoir pour dot les villes que la France rendait, n'apporta par son contrat de mariage, que cinq cent mille écus d'or au Soleil ; il en coûta davantage au Roi pour l'aller recevoir sur la frontière. Ces cinq cent mille écus, valant alors deux millions cinq cent mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux Ministres. Enfin la France n'en reçut jamais que cent mille francs.

Conditions
du mariage
de Louis
XIV.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'Infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son père ; & *Louis XIV* ratifia cette renonciation de la manière la plus solennelle, & la fit ensuite enrégistrer au Parlement.

Ces renonciations & ces cinq cent mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des Infantes d'Espagne avec les Rois de France. La Reine *Anne d'Autriche* fille de *Philippe III* avait été mariée à *Louis XIII* à ces mêmes conditions ; & quand on avait donné *Isabelle*, fille de *Henri le Grand*, à *Philippe IV* Roi d'Espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq cent mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui paya jamais rien ; de sorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on n'y voyait que des filles de Rois mariées à des Rois, ayant à peine un présent de noces.

Le Duc de Lorraine *Charles IV*, de qui la France & l'Espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plutôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en Prince malheureux, qu'on punissait parce qu'il ne pouvait se faire craindre. La France lui rendit ses Etats en démolissant Nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. *Don Louis de Haro* obligea le Cardinal *Mazarin* à faire recevoir en grace le Prince de *Condé*, en menaçant de lui laisser en Souveraineté Rocroi, le Câtelet & d'autres places, dont il était en possession. Ainsi la France gagna à la fois ces

ces villes & le grand Condé. Il perdit sa charge de grand-Maitre de la Maison du Roi, qu'on donna ensuite à son fils, CHAP. VI.
& ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II Roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le Duc de Lorraine¹, vint près des Pyrénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le secours de *Don Louis* & de *Mazarin*. Il se flattait que leurs Rois, ses cousins germains, réunis, oseraient enfin venger une cause commune à tous les Souverains, puisqu'enfin *Cromwell* n'était plus ; il ne put seulement obtenir une entrevue, ni avec *Mazarin*, ni avec *Don Louis*. *Lockhart*, cet Ambassadeur de la République d'Angleterre, était à *St. Jean de Luz* ; il se faisait respecter encor même après la mort du Protecteur, & les deux Ministres, dans la crainte de choquer cet Anglais, refusèrent de voir *Charles II*. Ils pensaient que son rétablissement était impossible, & que toutes les factions Anglaises, quoique divisées entr'elles, conspirent également à ne jamais reconnaître de Rois. Ils se trompèrent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux Ministres auraient pû avoir la gloire d'entreprendre. *Charles* fut rappelé dans ses Etats par les Anglais, sans qu'un seul Potentat de l'Europe se fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du père, ni de servir au rétablissement du Roi & *Angl.* fils. Il fut reçu dans les plaines de Douvres, par vingt mille citoyens, qui se jetèrent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit, que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révolution plus subite. Ce changement se fit en bien moins de tems, que le traité des Pyrénées ne fut conclu ; & *Charles II* était déjà paisible possesseur de l'Angleterre, que *Louis XIV* n'était pas même encor marié par procureur.

Enfin le Cardinal *Mazarin* ramena le Roi & la nouvelle Reine à Paris. Un père, qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût pas usé autrement que *Mazarin* ; il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance, & même de ses honneurs, que jamais. Il exigea & il obtint que le Parlement vint le haranguer par députés. C'était une chose sans exemple dans la Monarchie, mais ce

Siccle de Louis XIV.

Ff

CHAP. VI. n'était pas une trop grande réparation du mal que le Parlement lui avait fait. Il ne donna plus la main aux Princes du sang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avait traité *Don Louis de Haro* en égal, voulut traiter le grand *Condé* en inférieur. Il marchait alors avec un faste royal, ayant outre ses gardes une compagnie de mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des mousquetaires du Roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan pour demander une grâce au Roi, il était perdu. La Reine mère, si longtems protectrice obstinée de *Mazarin* contre la France, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le Roi son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce Ministre, ne pouvait secouer le joug qu'elle lui avait imposé aussi - bien qu'à elle - même ; elle respectait son ouvrage, & *Louis XIV* n'osait pas encor régner du vivant de *Mazarin*.

*Mazarin
devenu
aussi
suffi-
sant
que
puissant.*

Un Ministre est excusable du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de l'Etat est forcé dans sa main par les tempêtes : mais dans le calme il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. *Mazarin* ne fit de bien qu'à lui, & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absolue & tranquille depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile ; car le Collège des quatre nations ne fut que l'effet de son testament.

Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un Seigneur obéré. Le Roi demanda quelquefois de l'argent à *Fouquet*, qui lui répondait : *Sire, il n'y a rien dans les coffres de Votre Majesté, mais Monsieur le Cardinal vous en prêtera.* *Mazarin* était riche d'environ deux cent millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moyens trop au dessous de la grandeur de sa place. Ils rapportent, qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses : c'est ce qui ne fut jamais prouvé ; mais les Hollandais l'en soupçonnèrent, & ils n'auraient pas soupçonné le Cardinal de *Richelieu*.

On dit qu'en mourant il eut des scrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ses biens, & il en fit au Roi une donation entière, croyant

que le Roi les lui rendrait. Il ne se trompa point ; le Roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut : & il n'y eut que le Roi qui semblât le regretter, car ce Prince savait déjà dissimuler. Le joug commençait à lui peser ; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort qui le mettait en possession de son Trône.

Louis XIV & la Cour portèrent le deuil du Cardinal *Mazarin*, honneur peu ordinaire, & que *Henri IV* avait fait à la mémoire de *Gabrielle d'Estées*. CHAP. VI.
9 Mars
1661.
La Cour porte le deuil de Mazarin.

On n'entreprendra pas ici d'examiner, si le Cardinal *Mazarin* a été un grand Ministre ou non : c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin, dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'Etat, c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon sens, voyent tous à peu près leurs intérêts. Un Bourgeois d'Amsterdam, ou de Berne, en fait sur ce point autant que *Séjan*, *Ximenès*, *Buckingham*, *Richelieu* ou *Mazarin* : mais notre conduite & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple, si un génie, tel que le Pape *Alexandre VI*, ou *Borgia* son fils, avait eu la Rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se serait défait d'eux. *Mazarin* serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en divisant les Bourgeois. *Don Louis de Haro* n'eût pas hasardé l'entreprise. *Richelieu* fit une digue sur la mer à l'exemple d'*Alexandre*, & entra dans la Rochelle en Conquérant ; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, & faisaient passer *Richelieu* pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que l'ame de *Richelieu* respirait la hauteur & la vengeance ; que *Mazarin* était sage, souple & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un Ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce

CHAP. VI

qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'Etat, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans ; celui qui a le plus d'esprit échoue ; & celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de souplesse & de suite, réussit.

En lisant les lettres du Cardinal *Mazarin* & les mémoires du Cardinal de *Retz*, on voit aisément que *Retz* était le génie supérieur. Cependant *Mazarin* fut tout-puissant, & *Retz* fut accablé. Enfin il est très vrai, que pour faire un puissant Ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune ; mais pour être un bon *Ministre*, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'Etat, est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie.

Le monument qui immortalise le Cardinal *Mazarin*, est l'acquisition de l'Alsace. Il donna cette province à la France dans le tems que la France était déchainée contre lui ; & par une fatalité singulière, il fit plus de bien au Royaume lorsqu'il y était persécuté, que dans la tranquillité d'une puissance absolue.

CHAPITRE SEPTIEME.

LOUIS XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche-Espagnole à lui céder partout la préférence, & la Cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achète Dunkerque. Il donne des secours à l'Empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend son Royaume florissant & redoutable.

J Amais il n'y eut dans une Cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du Cardinal *Mazarin*. Les femmes, qui prétendaient à la beauté, se flattaient de gouverner un Prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déjà séduit, jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa maîtresse. Les jeunes courtisans croyaient renouveler le règne des favoris. Chaque Ministre espérait la première place, Aucun d'eux ne

penfait, qu'un Roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. *Mazarin* avait prolongé l'enfance de ce Monarque autant qu'il l'avait pu. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de tems, & parce que le Roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son Souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier Ministre, il n'y en eut aucun qui demandât au Roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui demandèrent tous : *A qui nous adresserons-nous ?* & *Louis XIV* leur répondit : *A moi.* On fut encor plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque tems qu'il consultait ses forces, & qu'il essayait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses Ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur Ministère, & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser.

Madame de *Motteville* nous apprend que la réputation de *Charles II* Roi d'Angleterre, qui passait alors pour gouverner par lui-même, inspira de l'émulation à *Louis XIV*. Si cela est, il surpassa beaucoup son rival, & il mérita toute sa vie ce qu'on avait dit d'abord de *Charles*.

Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent sa Cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous employés à la gloire du Roi & de la France.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement ; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de *Henri le Grand* n'avaient point vu de véritable Roi, & qui détestaient l'empire d'un premier Ministre, furent remplis d'admiration & d'espérance, quand ils virent *Louis XIV* faire à vingt-deux ans ce que *Henri* avait fait à cinquante. Si *Henri IV* avait eu un premier Ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt

Ch. VII. factions trop puissantes. Si *Louis XIII* n'en avait pas eu, ce Prince dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. *Louis XIV* pouvait, sans péril, avoir ou n'avoir pas de premier Ministre. Il ne restait pas la moindre trace des anciennes factions ; il n'y avait plus en France qu'un Maître & des sujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, & qu'il voulait être aussi considéré au dehors qu'absolu au dedans.

Le Roi
d'Espagne
cède la pré-
sance au
Roi de
France.

Les anciens Rois de l'Europe prétendent entre eux une entière égalité, ce qui est très naturel ; mais les Rois de France ont toujours réclamé la préséance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur Royaume : & s'ils ont cédé aux Empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le Chef de la République d'Allemagne, Prince électif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les Souverains, à cause de ce titre de *César* & d'héritier de *Charlemagne*. Sa Chancellerie Allemande ne traitait pas même alors les autres Rois de Majesté. Les Rois de France pouvaient disputer la préséance aux Empereurs, puisque la France avait fondé le véritable Empire d'Occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux, non-seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus par une suite non interrompue de Souverains qui régnaient sur une grande Monarchie, plusieurs siècles avant que dans le monde entier aucune des maisons qui possèdent aujourd'hui des couronnes fût parvenue à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres Puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de Trés-Christien. Les Rois d'Espagne opposaient le titre de Catholique ; & depuis que *Charles-Quint* avait eu un Roi de France prisonnier à Madrid, la fierté Espagnole était bien loin de céder ce rang. Les Anglais & les Suédois, qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent, le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattues. Les Papes qui donnaient les Etats avec une bulle, se croyaient à plus forte raison en droit de décider du rang en-

tre les Couronnes. Cette Cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toujours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'Espagne; mais depuis le règne de *Charles-Quint*, l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimère du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les Couronnes, comme la fureur des duels entre les particuliers.

CH. VII.

Il arriva qu'à l'entrée d'un Ambassadeur de Suède à Londres, le Comte d'*Estrade* Ambassadeur de France, & le Baron de *Vatteville* Ambassadeur d'Espagne, se disputèrent le pas. L'Espagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace Anglaise: il fait d'abord tuer les chevaux des carrosses Français, & bientôt les gens du Comte d'*Estrade*, blessés & dispersés, laissèrent les Espagnols marcher l'épée nue comme en triomphe.

Louis XIV informé de cette insulte, rappella l'Ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, rompit les conférences qui se tenaient encor en Flandre au sujet des limites, & fit dire au Roi *Philippe IV* son beau-père, que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de France, & ne réparait cet affront par une satisfaction solennelle, la guerre allait recommencer. *Philippe IV* ne voulut pas replonger son Royaume dans une guerre nouvelle, pour la préférence d'un Ambassadeur: il envoya le Comte de *Fuente* déclarer au Roi à Fontainebleau, en présence de tous les Ministres étrangers qui étaient en France, que les Ministres Espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France. Ce n'en était pas assez pour reconnaître nettement la prééminence du Roi; mais c'en était assez pour un aveu authentique de la faiblesse Espagnole. Cette Cour encor fière, murmura longtemps de son humiliation. Depuis, plusieurs Ministres Espagnols ont renouvelé leurs anciennes prétentions: ils ont obtenu l'égalité à Nimègue; mais *Louis XIV* acquit alors,

24 Mars
1662.

par sa fermeté, une supériorité réelle dans l'Europe, en faisant voir combien il était à craindre.

Cu. VII.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encor davantage dans une occasion où sa gloire semblaient moins intéressée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis longtems en Italie contre l'Espagne, avaient donné aux Italiens circonspectes & jaloux, l'idée d'une nation impétueuse. L'Italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints partout, & surtout à Rome.

Il force le
Pape à lui
demander
pardon.

Le Duc de *Créqui*, Ambassadeur auprès du Pape, avait révolté les Romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toujours à l'extrémité les défauts de leur maître, commentaient dans Rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinable de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

20 Aoust
1662.

Quelques laquais du Duc de *Créqui* s'aviserent de charger l'épée à la main une escouade des Corfès (ce sont des gardes du Pape qui appuyent les exécutions de la justice.) Tout le corps des Corfès, offensé & secrètement animé par *Don Mario Chigi* frère du Pape *Alexandre VII*, qui haïssait le Duc de *Créqui*, vint en armes assiéger la maison de l'Ambassadeur. Ils tirèrent sur le carrosse de l'Ambassadrice qui rentrait alors dans son palais ; ils lui tuèrent un page, & blessèrent plusieurs domestiques. Le Duc de *Créqui* sortit de Rome, accusant les parens du Pape, & le Pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le Pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, & que tout s'oublie. Il fit pendre un Corfè & un Sbirre au bout de quatre mois, & il fit sortir de Rome le Gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fut consterné d'apprendre, que le Roi menaçait de faire assiéger Rome, qu'il faisait déjà passer des troupes en Italie, & que le Maréchal du *Plessis-Pralin* était nommé pour les commander. L'affaire était

était devenue une querelle de nation à nation , & le Roi ^{CH. VII.} voulait faire respecter la sienne. Le Pape , avant de faire la satisfaction qu'on demandait , implora la médiation de tous les Princes Catholiques ; il fit ce qu'il put pour les animer contre *Louis XIV* ; mais les circonstances n'étaient pas favorables au Pape. L'Empire était attaqué par les Turcs : l'Espagne était embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La Cour Romaine ne fit qu'irriter le Roi sans pouvoir lui nuire. Le Parlement de Provence cita le Pape , & fit saisir le Comtat d'Avignon. Dans d'autres tems les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages ; mais c'était des armes usées , & devenues ridicules : il falut que le Pape plîât ; il fut forcé d'exiler de Rome son propre frère , d'envoyer son neveu le Cardinal *Chigi* , en qualité de Légat à latere , faire satisfaction au Roi , de casser la garde Corse , & d'élever dans Rome une pyramide , avec une inscription qui contenait l'insulte & la réparation. Le Cardinal *Chigi* fut le premier Légat de la Cour Romaine , qui fût jamais envoyé pour demander pardon. Les Légats auparavant venaient donner des loix & imposer des décimes. Le Roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passagères & par des monumens qui le sont aussi ; (car il permit , quelques années après , la destruction de la pyramide ;) mais il força la Cour de Rome à rendre Castro & Ronciglione , au moins pour quelque tems , au Duc de Parme , à dédommager le Duc de Modène de ses droits sur Commachio ; & il tira ainsi d'une insulte , l'honneur solide d'être le protecteur des Princes d'Italie.

En soutenant sa dignité , il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. Ses finances bien administrées par *Colbert* , le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du Roi d'Angleterre , ^{Il acheta Dunkerque.} pour cinq millions de livres , à vingt - six livres dix sols le marc. *Charles II* prodigue & pauvre , eut la honte de vendre le prix du sang des Anglais. Son Chancelier *Hyde* , accusé ^{27 Octob. 1662.} d'avoir ou conseillé ou souffert cette faiblesse , fut banni depuis par le Parlement d'Angleterre , qui punir souvent les fautes des favoris , & qui quelquefois même juge ses Rois.

Louis fit travailler trente mille hommes à fortifier Dunker. 1663.

Siècle de Louis XIV.

G g

que du côté de la terre & de la mer. On creusa entre la ville & la citadelle, un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peine les Anglais eurent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

30 Août
1663.

Quelque tems après, le Roi força le Duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marsal. Ce malheureux *Charles IV*, guerrier assez illustre, mais Prince faible, inconstant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après sa mort, à condition que le Roi lui permettrait de lever un million sur l'Etat qu'il abandonnait, & que les Princes du sang de Lorraine seraient réputés Princes du sang de France. Ce traité, vainement vérifié au Parlement de Paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le Duc de Lorraine; trop heureux ensuite de donner Marsal, & de se remettre à la clémence du Roi.

Louis augmentait ses Etats même pendant la paix, & se tenait toujours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontières, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant des revues fréquentes.

*Louis en-
voye du se-
cours à
l'Empereur
contre les
Turcs.*

Les Turcs étaient alors très redoutables en Europe; ils attaquaient à la fois l'Empereur d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des Rois de France a toujours été, depuis *François premier*, d'être alliés des Empereurs Turcs, non-seulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la Maison d'*Autriche* de trop prévaloir. Cependant un Roi Chrétien ne pouvait refuser du secours à l'Empereur trop en danger, & l'intérêt de la France était bien que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent; enfin les traités avec l'Empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc six mille hommes en Hongrie, sous les ordres du Comte de *Coligni*, seul reste de la maison de ce *Coligni* autrefois si célèbre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet Amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand *Condé*, & toutes les offres du Cardinal *Mazarin* n'avaient jamais pu l'engager à manquer à son ami. Il mena avec lui l'élite de la Noblesse de France, & entre autres le jeune *la Feuillade*, homme entreprenant, & avide de gloire & de

fortune. Ces Français allèrent servir en Hongrie sous le Général *Montécuculi*, qui tenait tête alors au Grand-Visir *Kiuperli*, ou *Kouprogli*, & qui depuis en servant contre la France, balança la réputation de *Turenne*. Il y eut un grand combat à St. Gotthard au bord du Raab, entre les Turcs & l'armée de l'Empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur; les Allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice; mais ce n'est pas la rendre aux Allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eurent seuls l'honneur de la victoire.

Le Roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'Empereur, & à donner de l'éclat aux armes Françaises, mettait sa politique à soutenir secrètement le Portugal contre l'Espagne. Le Cardinal *Mazarin* avait abandonné formellement les Portugais par le traité des Pyrénées; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie & décisive: le Maréchal de *Schomberg*, étranger & Huguenot, passa en Portugal avec quatre mille soldats Français, qu'il payait de l'argent de *Louis XIV.* & qu'il feignait de soudoyer au nom du Roi de Portugal. Ces quatre mille soldats Français, joints aux troupes Portugaises, remportèrent à Villa - Viciosa une victoire complète, qui affermit le trône dans la Maison de Bragançe. Ainsi *Louis XIV.* passait déjà pour un Prince guerrier & politique, & l'Europe le redoutait même avant qu'il eût encor fait la guerre.

Ce fut par cette politique, qu'il évita, malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes Hollandaises. Il s'était allié avec la Hollande en 1662. Cette République, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & des intérêts réels de son commerce dans les Indes. *Louis* voyait avec plaisir ces deux Puissances maritimes mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtres qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. Ce fut dans ces com-

CH. VII.
Août
1664.

Il secourut
encor le
Portugal.

17 Juin
1665.

11, 12 & 13
Juin 1666.

Cu. VII. bats, que le Hollandais *Ruiter* acquit la réputation du plus grand-homme de mer qu'on eût vû encore. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'Angleterre jusques dans ses ports à quatre lieues de Londres. Il fit triompher la Hollande sur les mers dont les Anglais avaient toujours eu l'empire, & où *Louis XIV* n'était rien encore.

Il secour
aussi la
Hollande.

La domination de l'Océan était partagée depuis quelque tems entre ces deux nations. L'art de construire les vaisseaux, & de s'en servir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France sous le Ministère de *Richelieu*, se croyait puissante sur mer, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un seul portait soixante & dix canons. Sous *Mazarin*, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la construction & pour l'équipement. Le Roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donner à la France tout ce qui lui manquait avec une diligence incroyable : mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglais & les Hollandais couvraient l'Océan de près de trois cent gros vaisseaux de guerre, il n'en avait encor que quinze ou seize du dernier rang, que le Duc de *Beaufort* occupait contre les pirates de Barbarie ; & lorsque les Etats-Généraux pressèrent *Louis XIV* de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le port de Brest qu'un seul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il falut pourtant leur envoyer sur leurs instances réitérées. Ce fut une honte que *Louis XIV* s'empresça bien vite d'effacer.

1665. Il donna aux Etats un secours de ses forces de terre, plus essentiel & plus honorable. Il leur envoya six mille Français, pour les défendre contre l'Evêque de Munster, *Christophe-Bernard de Galen*, Prélat guerrier & ennemi implacable, soudoyé par l'Angleterre pour désoler la Hollande ; mais il leur fit payer chèrement ce secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulents. *Colbert* mit sur leur compte, non-seulement la solde de ses troupes, mais jusqu'aux fraix d'une ambassade envoyée en Angleterre, pour conclure leur paix avec *Charles II*. Jamais

secours ne fut donné de si mauvaise grace , ni reçu avec moins de reconnaissance.

Cn. VII.

Le Roi ayant ainsi aguerri ses troupes & formé de nouveaux Officiers en Hongrie , en Hollande , en Portugal , respecté & vengé dans Rome , ne voyait pas un seul Potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste , Londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux Catholiques ; la prodigalité & l'indigence continuelle de *Charles II* , aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie , mettaient la France en sûreté du côté des Anglais. L'Empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les Turcs. Le Roi d'Espagne *Philippe IV* mourant , & sa Monarchie aussi faible que lui , laissaient *Louis XIV* le seul puissant & le seul redoutable. Il était jeune , riche , bien servi , obéi aveuglément , & marquait l'impatience de se signaler & d'être Conquérant.

Il devient
le plus puissant
Prince
de l'Europe.

CHAPITRE HUITIEME.

Conquête de la Flandre.

L'Occasion se présenta bientôt à un Roi qui la cherchait. *Philippe IV* son beau-père mourut : il avait eu de sa première femme , sœur de *Louis XIII* , cette Princesse *Marie-Thérèse* mariée à son cousin *Louis XIV* ; mariage , par lequel la Monarchie Espagnole est enfin tombée dans la Maison de *Bourbon* , si longtems son ennemie. De son second mariage avec *Marie-Anne d'Autriche* , était né *Charles II* , enfant faible & mal-sain , héritier de sa couronne & seul reste de trois enfans mâles , dont deux étaient morts en bas âge. *Louis XIV* prétendit que la Flandre & le Brabant , la Franche-Comté , provinces du Royaume d'Espagne , devaient selon la jurisprudence de ces provinces , revenir à sa femme , malgré sa renonciation. Si les causes des Rois pouvaient se juger par les

Gg ij

loix des nations à un tribunal desintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

C^{te}. VIII.

Louis fit examiner ses droits par son Conseil, & par des Théologiens, qui les jugèrent incontestables ; mais le Conseil & le Confesseur de la veuve de *Philippe IV* les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puissante raison, la loi expresse de *Charles-Quint* ; mais les loix de *Charles-Quint* n'étaient guères suivies par la Cour de France.

Raisons ou
prétex-
tes de
la conquête
de la Flan-
dre.

Un des prétextes, que prenait le Conseil du Roi, était, que les cinq cent mille écus donnés en dot à sa femme, n'avaient point été payés ; mais on oubliait, que la dot de la fille de *Henri IV* ne l'avait pas été davantage. La France & l'Espagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de Banquier & des raisons d'Avocat ; mais la seule raison d'Etat était écoutée. Cette raison d'Etat fut bien extraordinaire. *Louis XIV* allait attaquer un enfant dont il devait être naturellement le protecteur, puis qu'il avait épousé la sœur de cet enfant. Comment pouvait-il croire que l'Empereur *Léopold* regardé comme le chef de la Maison d'*Autriche* le laisserait opprimer cette Maison & s'agrandir dans la Flandre ? Qui croirait que l'Empereur & le Roi de France eussent déjà partagé en idée les dépouilles du jeune *Charles d'Autriche* Roi d'Espagne ? On trouve quelques traces de cette triste vérité dans les mémoires du Marquis de *Torci* a), mais elles sont peu démentées. Le tems a enfin dévoilé ce mystère, qui prouve qu'entre les Rois la convenance & le droit du plus fort, tiennent lieu de justice, sur-tout quand cette justice semble douteuse.

Secret tra-
ité de l'Em-
pereur & de
Louis XIV
pour dé-
pouiller le
Roi d'Es-
pagne.

Tous les frères de *Charles II* Roi d'Espagne étaient morts. *Charles* était d'une complexion faible & mal saine. *Louis XIV* & *Léopold* firent dans son enfance à-peu-près le même traité de partage qu'ils entamèrent depuis à sa mort. Par ce traité qui est actuellement dans le dépôt du Louvre, *Léopold* devait laisser *Louis XIV* se mettre déjà en possession de la Flandre, à condition qu'à la mort de *Charles*, l'Espagne passerait sous la domination de l'Empereur. Il n'est pas dit s'il en coûta de

a) Tom. I. pag. 36. édition supposée de la Haie.

l'argent pour cette étrange négociation. D'ordinaire ce principal article de tant de traités demeure secret.

 CH. VIII.

Léopold n'eut pas si-tôt signé l'acte, qu'il s'en repentit. Il exigea au moins qu'aucune Cour n'en eût connaissance, qu'on n'en fit point une double copie selon l'usage, & que le seul instrument qui devait subsister fût enfermé dans une cassette de métal, dont l'Empereur aurait une clef & le Roi de France l'autre. Cette cassette dut être déposée entre les mains du Grand Duc de Florence. L'Empereur la remit pour cet effet entre les mains de l'Ambassadeur de France à Vienne, & le Roi envoya seize de ses Gardes-du-Corps aux portes de Vienne pour accompagner le courier, de peur que l'Empereur ne changeât d'avis & ne fit enlever la cassette sur la route. Elle fut portée à Versailles & non à Florence; ce qui laisse soupçonner que *Léopold* avait reçu de l'argent, puis qu'il n'osa se plaindre.

Voilà comme l'Empereur laissa dépouiller le Roi d'Espagne.

Le Roi, comptant encor plus sur ses forces que sur les raï-^{1667.} sons, marcha en Flandre à des conquêtes assurées. Il était à la tête de trente-cinq mille hommes; un autre corps de huit mille fut envoyé vers Dunkerque; un de quatre mille vers Luxembourg. *Turenne* était sous lui le Général de cette armée. *Colbert* avait multiplié les ressources de l'Etat pour fournir à ces dépenses. *Louvois*, nouveau Ministre de la guerre, avait fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espèce étaient distribués sur la frontière. Il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la faiblesse du gouvernement avait jusqu'alors rendue impraticable, de faire subsister les armées par magasin: quelque siège que le Roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline, rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du Ministre, enchainait tous les Officiers à leur devoir. La présence d'un jeune Roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée & chère. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au-dessus de celui de la naissance. Les services, & non les ayeux, furent comptés, ce qui

ne s'était guères vu encore. Par-là l'Officier de la plus médiocre naissance fut encouragé, sans que ceux de la plus haute eussent à se plaindre. L'infanterie, sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnue des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le Roi, entre un Chef & un Ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre, & cependant ne l'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait avec tous ces avantages, une province mal défendue d'un Royaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mère, femme faible, gouvernée par un jésuite, dont l'administration méprisée & malheureuse, laissait la Monarchie Espagnole sans défense. Le Roi de France avait tout ce qui manquait à l'Espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encor perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre, était plus ignoré. Les frontières de la Flandre Espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Succès rapides.

Louis n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans Charleroi, comme dans Paris; Ath, Tournai, furent prises en deux jours; Furnes, Armentières, Courtrai, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douai, & elle se rendit le lendemain. Lille, la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six mille hommes, capitula après neuf jours de siège. Les Espagnols n'avaient que huit mille hommes à opposer à l'armée victorieuse; encor l'arrière-garde de cette petite armée fut-elle taillée en pièces par le Marquis depuis Maréchal de Créquy. Le reste se cacha sous Bruxelles & sous Mons, laissant le Roi vaincre sans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès si faciles, parut le voyage d'une Cour. La bonne chère, le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans les armées, dans le tems même que la discipline s'affermissait. Les Officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus

6 Juillet
1667.

27 Aoust.

31 Aoust.

plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le Maréchal de *Turenne* n'avait eu longtems que des affiettes de fer en campagne. Le Marquis d'*Humières* fut le premier, au siège d'Arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune Roi aimant la magnificence, étalait celle de sa Cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chère, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand Etat, & souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encor très peu de chose auprès de celui qu'on a vu depuis. Le Roi, ses Généraux & ses Ministres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de Capitaine de cavalerie, ni de Secrétaire d'un Officier-Général, qui ne fasse ce voyage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément & plus tranquillement, qu'on ne faisait alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des Officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée, avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le Roi en donnait l'exemple : il alla ainsi à la tranchée devant Douai & devant Lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand-homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes gens peu robustes, pleins de valeur, mais de mollesse, & qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'alarmes Bruxelles ; les citoyens transportaient déjà leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entière pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au Roi que des troupes assez nombreuses, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. *Louvois* lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. *Vauban*, l'un de ces grands-hommes & de ces génies qui parurent dans ce siècle pour le service de *Louis XIV*, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle, devenue aujourd'hui la règle de tous les bons Ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les places revêtues que d'ouvrages presque au niveau de la

Siccle de Louis XIV.

Hh

CH. VIII.
1668. campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroyées par l'artillerie : plus il les rendit razantes, moins elles étaient en prise. Il construisit la citadelle de Lille sur ces principes. On n'avait point encor en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'exemple commença en faveur de *Vauban* ; il fut le premier Gouverneur d'une citadelle. On peut encor observer, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du Louvre, fut celui des fortifications de Lille.

Le Roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maitresses, & des fêtes qu'il donna à sa Cour.

CHAPITRE NEUVIEME.

Conquête de la Franche-Comté. Paix d'Aix-la-Chapelle.

Préparations ha-
biles.
1668.

ON était plongé dans les divertissemens à St. Germain, lorsqu'au cœur de l'hyver, au mois de Janvier, on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller & revenir sur les chemins de la Champagne, dans les Trois-Evêchés : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrêtaient sous divers prétextes, dans la route qui mène de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne était allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulières, était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé qu'il le fut dans cette entreprise de *Louis XIV.* Enfin le 2 de Février il part de St. Germain, avec le jeune Duc d'*Enghien* fils du grand *Condé*, & quelques courtisans : les autres Officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à Dijon. Vingt mille hommes assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même

jour en Franche-Comté à quelques lieues de Besançon , & le grand Condé paraît à leur tête , ayant pour son principal Lieutenant-Général , *Bouteville-Monmorenci* son ami , devenu Duc de *Luxembourg* , toujours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. *Luxembourg* était l'élève de Condé dans l'art de la guerre ; & il obligea , à force de mérite , le Roi qui ne l'aimait pas , à l'employer.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévue : le Prince de Condé était jaloux de la gloire de *Turenne* , & *Louvois* de sa faveur auprès du Maître ; Condé était jaloux en héros , & *Louvois* en Ministre. Le Prince Gouverneur de la Bourgogne , qui touche à la Franche-Comté , avait formé le dessein de s'en rendre maître en hyver , en moins de tems que *Turenne* n'en avait mis l'été précédent à conquérir la Flandre Française. Il communiqua d'abord son projet à *Louvois* , qui l'embrassa avidement , pour éloigner & rendre inutile *Turenne* , & pour servir en même tems son maître.

Cette Province assez pauvre alors en argent , mais très-fertile , bien peuplée , étendue en long de quarante lieues , & large de vingt , avait le nom de *Franche* , & l'était en effet. Les Rois d'Espagne en étaient plutôt les Protecteurs que les maîtres. Quoique ce pays fût du gouvernement de la Flandre , il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée & disputée entre le Parlement & le Gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouissait de grands privilèges , toujours respectés par la Cour de Madrid , qui ménageait une Province jalouse de ses droits , & voisine de la France. Besançon même se gouvernait comme une ville Impériale. Jamais peuple ne vécut sous une administration plus douce , & ne fut si attaché à ses Souverains. Leur amour pour la Maison d'*Autriche* s'est conservé pendant deux générations : mais cet amour était au fonds celui de leur liberté. Enfin la Franche-Comté était heureuse , mais pauvre : & puisqu'elle était une espèce de République , il y avait des factions. Quoi qu'en dise *Pélisson* , on ne se borna pas à employer la force.

On gagna d'abord quelques citoyens par des présents & des espérances. On s'assura l'Abbé *Jean de Vatteville* , frère de celui qui ayant insulté à Londres l'Ambassadeur de Fran-

Hh ij

Cm. IX.

Le grand Condé chargé de la conquête.

Manœuvre.

Civ. LX.

La Fran-
che-Comté
prise.

ce, avait procuré, par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Autriche-Espagnole. Cet Abbé, autrefois Officier, puis Chartreux, puis longtems Musulman chez les Turcs, & enfin Ecclésiastique, eut parole d'être grand Doyen & d'avoir d'autres bénéfices. On acheta peu cher quelques Magistrats, quelques Officiers; & à la fin même le Marquis d'Yenne Gouverneur-Général devint si traitable, qu'il accepta publiquement après la guerre une grosse pension & le grade de Lieutenant-Général en France. Ces intrigues secrètes, à peine commencées, furent soutenues par vingt mille hommes. Besançon, la capitale de la Province, est investie par le Prince de Condé: Luxembourg court à Salins: le lendemain Besançon & Salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation que la conservation d'un St. Suaire fort révééré dans cette ville; ce qu'on leur accorda très aisément. Le Roi arrivait à Dijon. Louvois, qui avait volé sur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre, que ces deux villes sont assiégées & prises. Le Roi courut aussi-tôt se montrer à la fortune, qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger Dole en personne. Cette place était réputée forte: elle avait pour Commandant le Comte de Montrevel, homme d'un grand courage, fidèle par grandeur d'ame aux Espagnols qu'il haïssait, & au Parlement qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison que quatre cent soldats & les citoyens, & il osa se défendre. La tranchée ne fut point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le Roi, courut attaquer la contreforce & s'y logea. Le Prince de Condé, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit soutenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. Ce Prince était partout avec son fils, & venait ensuite rendre compte de tout au Roi, comme un Officier qui aurait eu sa fortune à faire. Le Roi, dans son quartier, montrait plutôt la dignité d'un Monarque dans sa Cour, qu'une ardeur impétueuse, qui n'était pas nécessaire. Tout le cérémonial de St. Germain était observé. Il avait son petit coucher, ses grandes, ses petites entrées, une salle des audiences dans sa tente. Il ne tempérait le faste du trône qu'en faisant manger à sa table

ses Officiers-Généraux & ses Aides de camp. On ne lui voyait point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de *François I*, & de *Henri IV* qui cherchaient toutes les espèces de dangers. Il se contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de siège, douze jours après son départ de St. Germain; & enfin en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fut soumise. Le Conseil d'Espagne, étonné & indigné du peu de résistance, écrivit au Gouverneur, « que le Roi de France aurait dû en- » voyer ses laquais, prendre possession de ce pays, au lieu » d'y aller en personne. «

Cn. IX.

14 Février
1668.

Tant de fortune & tant d'ambition réveillèrent l'Europe assoupie; l'Empire commença à se remuer, & l'Empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, & qui n'avaient guère alors d'autre bien que leur liberté, tremblèrent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printemps prochain. Les Hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les Français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'Espagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable & rebelle.

Europe al-
larmée.

La Hollande était gouvernée par *Jean de Vitch*, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu Grand-Pensionnaire; homme amoureux de la liberté de son pays, autant que de sa grandeur personnelle: assujetti à la frugalité & à la modestie de sa République; il n'avait qu'un laquais & une servante, & allait à pied dans la Haie, tandis que dans les négociations de l'Europe, son nom était compté avec les noms des plus puissans Rois: homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, & qui cependant fut depuis très malheureux.

Jean de
Vitch.

Il avait contracté avec le Chevalier *Temple*, Ambassadeur d'Angleterre à la Haie, une amitié bien rare entre des Ministres. *Temple* était un Philosophe, qui joignait les lettres aux affaires; homme de bien, malgré les reproches que l'Evêque *Burnet* lui a faits d'Athéisme; né avec le génie d'un

Hh iij

CH. IX. sage Republicain , aimant la Hollande , comme son propre pays , parce qu'elle était libre , & aussi jaloux de cette liberté que le Grand-Pensionnaire lui-même. Ces deux citoyens s'unirent avec le Comte de *Dhona* , Ambassadeur de Suède , pour arrêter les progrès du Roi de France.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La Flandre qu'on nomme *Flandre Française* , avait été prise en trois mois ; la Franche-Comté en trois semaines. Le traité entre la Hollande , l'Angleterre & la Suède , pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition de *Louis XIV* , fut proposé & conclu en cinq jours. Le Conseil de l'Empereur *Léopold* n'osa entrer dans cette intrigue. Il était lié par le traité secret qu'il avait signé avec le Roi de France pour dépouiller le jeune Roi d'Espagne. Il encourageait secrètement l'union de l'Angleterre , de la Suède & de la Hollande : mais il ne prenait aucunes mesures ouvertes.

Louis XIV fut indigné , qu'un petit Etat , tel que la Hollande , conçût l'idée de borner ses conquêtes & d'être l'arbitre des Rois , & plus encor qu'elle en fût capable. Cette entreprise des Provinces-Unies lui fut un outrage sensible , qu'il falut dévorer , & dont il médita dès-lors la vengeance.

La Cour de Rome ne préside plus aux traités.

Tout ambitieux , tout-puissant & tout irrité qu'il était , il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il proposa lui-même la paix. La France & l'Espagne choisirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences , & le nouveau Pape *Rospigliosi* , *Clément IX* pour Médiateur.

L'an-Beuning bourgois d'Amsterdam ,

La Cour de Rome , pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent , rechercha par toute sorte de moyens , l'honneur d'être l'arbitre entre les Couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des Pyrénées : elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un Nonce fut envoyé à ce congrès , pour être un fantôme d'arbitre entre des fantômes de Plénipotentiaires. Les Hollandais , déjà jaloux de la gloire , ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à St. Germain , par le ministre de leur Ambassadeur *Van-Beuning*. Ce qui avait été accordé en secret par lui , était envoyé à Aix-la-Chapelle , pour être signé avec appareil par les Ministres assemblés

au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de Hollande obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa médiation ?

CH. IX.
tient tête à
Louis XIV.

Ce *Van-Beuning*, Echevin d'Amsterdam, avait la vivacité d'un Français & la fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer, dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du Roi ; & opposait une inflexibilité républicaine, au ton de supériorité, que les Ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du Roi ?* lui disait Monsieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore ce que veut le Roi*, dit Van-Beuning ; *je considère ce qu'il peut*. Enfin à la Cour du plus superbe Monarque du monde, un Bourguemestre conclut avec autorité une paix, par laquelle le Roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollandais eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, & être délivrés d'un voisin si redoutable : mais toutes les nations trouvèrent que le Roi marquait assez de modération, en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de Flandre ; & il s'ouvrait les portes de la Hollande, qu'il songeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait.

CHAPITRE DIXIEME.

Travaux & magnificence de LOUIS XIV. Avanture singulière en Portugal. CASIMIR en France. Secours en Candie. Conquête de la Hollande.

LOUIS XIV forcé de rester quelque tems en paix, continua, comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir son Royaume. Il fit voir qu'un Roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander, & les succès dans l'administration étaient aussi rapides que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts, ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui

Ca. X. faisaient leur ornement & leur défense , couverts de navires & de matelots , & contenant déjà près de soixante grands vaisseaux , qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies , protégées par son pavillon , partaient de tous côtés pour l'Amérique , pour les Indes Orientales , pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France , & sous ses yeux , des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes , avec tous les arts que l'Architecture entraîne après elle ; & dans l'intérieur de sa Cour & de sa capitale , des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs & une gloire , dont les siècles précédens n'avaient pas eu même l'idée. Les Lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation , trouveront leur véritable place dans cette histoire ; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Roi de Portugal déclaré impuissant, malgré ses bêtises, & détrôné.
Novemb.
1647.

Le Portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'Europe. *Don Alphonse*, fils indigne de l'heureux *Don Jean de Bragance*, y régnait. Il était furieux & imbecille. Sa femme, fille du Duc de *Nemours*, amoureuse de *Don Pédre* frère d'*Alphonse*, osa concevoir le projet de détrôner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la Reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eu publiquement d'une courtisane un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très longtems avec la Reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance ; & ayant acquis dans le Royaume, par son habileté, l'autorité que son mari avait perdue par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frère. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'est, que des personnes toutes-puissantes en ayant besoin. Ce que *Jules II* avait accordé sans difficulté au Roi d'Angleterre *Henri VIII*, *Urbain VIII* l'accorda à l'épouse d'un Roi de Portugal. La plus petite intrigue fait dans un tems ce que les plus grands efforts ne peuvent opérer dans un autre. Il y a toujours deux poids & deux mesures pour tous les droits des Rois & des peuples, & ces deux mesures étaient au Vatican depuis que les Papes influèrent sur les affaires de l'Europe. Il serait impossible

sible de comprendre, comment tant de nations avaient laissé une si étrange autorité au Pontife de Rome, si on ne savait combien l'usage a de force. Ck X.

Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille Royale, & non dans le Royaume de Portugal, n'ayant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

La France reçut bientôt après un Roi qui descendait du Trône d'une autre manière. *Jean Casimir* Roi de Pologne renouvella l'exemple de la Reine *Christine*. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris, dans l'Abbaye de *St. Germain* dont il fut Abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un Roi, qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les lettres. Il avait été Jésuite & Cardinal, avant d'être Roi; & dégoûté également de la Royauté & de l'Eglise, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de Majesté. *Jean Casimir Roi de Pologne retiré à Paris. Septembre 1658.*

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les Princes Chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du tems des *Mahomets*, des *Sélims* & des *Solimans*, mais dangereux encor & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans Candie, avec toutes les forces de leur Empire. On ne fait s'il était plus étonnant, que les Vénitiens se fussent défendus si longtems, ou que les Rois de l'Europe les eussent abandonnés. *Turcs en Candie.*

Les tems étaient bien changés. Autrefois, lorsque l'Europe Chrétienne était barbare, un Pape, ou même un moine, envoyait des millions de Chrétiens combattre les Mahométans dans leur Empire: nos Etats s'épuisaient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la misérable & stérile province de Judée: & maintenant que l'isle de Candie, réputée le boulevard de la Chrétienté, était inondée de soixante mille Turcs, les Rois Chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galères de Malthe & du Pape, étaient le seul secours qui défendait cette République contre l'Empire Ottoman. Le Sénat

Siècle de Louis XIV.

li

Cet X. de Venise, aussi impuissant que sage, ne pouvait avec ses soldats mercenaires & des secours si faibles, résister au Grand-Visir *Kiuperli*, bon Ministre, meilleur Général, Maître de l'Empire de la Turquie, suivi de troupes formidables, & qui même avait de bons Ingénieurs.

Duc de Beaufort à Candie. Le Roi donna inutilement aux autres Princes l'exemple de secourir Candie. Ses galères, & les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y portèrent sept mille hommes, commandés par le Duc de *Beaufort* : secours devenu trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée de personne.

16 Sept. 1669. *La Feuillade*, simple Gentilhomme Français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens tems de la Chevalerie. Il mena près de trois cent Gentilshommes à Candie, à ses dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelque autre Nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de *la Feuillade*, il est à croire que Candie eût été délivrée. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours, & à verser du sang inutilement. Le Duc de *Beaufort* périt dans une sortie; & *Kiuperli* entra enfin par capitulation dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

Les Turcs dans ce siège s'étaient montrés supérieurs aux Chrétiens, même dans la connaissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encor en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la première fois, des lignes parallèles dans les tranchées. C'est d'eux que nous avons appris cet usage; mais ils ne le tinrent que d'un Ingénieur Italien. Il est certain que des vainqueurs, tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractère, devaient conquérir l'Italie & prendre Rome en bien peu de tems. Mais les lâches Empereurs qu'ils ont eus depuis, leurs mauvais Généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la Chrétienté.

Mauvais gouvernement en Hollande. Le Roi, peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les Pays - Bas, & de commencer par la Hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite République dominait

sur les mers ; mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Espagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle se reposait avec trop de sécurité sur les traités, & sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées navales étaient disciplinées & invincibles, autant ses troupes de terre étaient mal tenues & méprisables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne sortaient jamais de leurs maisons, & qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à-peu-près sur le même pied ; les Officiers, les Commandans même des places de guerre, étaient les enfans, ou les parens des Bourguemestres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oisiveté, regardans leurs emplois comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le Pensionnaire *Jean de Vuh* avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu ; & ce fut une des grandes fautes de ce Républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet apui venant à manquer aux Provinces-Unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à *Louis XIV* d'engager *Charles* dans ses desseins. Le Monarque Anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son règne & sa nation avaient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusques dans la rivière de la Tamise, par la flotte Hollandaise. Il ne respirait ni la vengeance, ni les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaisirs, & régner avec un pouvoir moins gêné ; c'est par là qu'on le pouvait séduire. *Louis*, qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au Roi *Charles*, qui n'en pouvait avoir sans son Parlement. Cette liaison secrète entre les deux Rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de *Charles II*, & épouse de *Monsieur* frère unique du Roi, à *Turenne* & à *Louvois*.

Une Princesse de vingt-six ans fut le Plénipotentiaire qui devait consommer ce traité avec le Roi *Charles*. On prit pour prétexte du passage de *Madame* en Angleterre, un voyage que le Roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers *Dunkerque* & vers *Lille*. La pompe & la grandeur des anciens Rois de l'Asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voyage. Trente mille hommes précédèrent ou suivirent la marche

Ch. X.

du Roi ; les uns destinés à renforcer les garnisons des pays conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le Roi menait avec lui la Reine sa femme, toutes les Princesses & les plus belles femmes de sa Cour. Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de tout cet appareil, qui couvrait son voyage. Ce fut une fête continuelle depuis St. Germain jusqu'à Lille.

Le Roi, qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, & éblouir ses voisins, répandait partout ses libéralités avec profusion ; l'or & les pierres précieuses étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La Princesse *Henriette* s'embarqua à Calais, pour voir son frère, qui s'était avancé jusqu'à Cantorbéri. *Charles*, séduit par son amitié pour sa sœur & par l'argent de la France, signa tout ce que *Louis XIV* voulait, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

La perte de Madame, morte à son retour d'une manière foudaine & affreuse, jeta des soupçons sur Monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux Rois. Les dépouilles de la République, qu'on devait détruire, étaient déjà partagées par le traité secret entre les Cours de France & d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainsi on change de vœux, d'alliés & d'ennemis, & on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se répandre ; mais l'Europe les écoutait en silence. L'Empereur occupé des séditions de la Hongrie, la Suède endormie par des négociations, l'Espagne toujours faible, toujours irrésoluë & toujours lente, laissaient une libre carrière à l'ambition de *Louis XIV*.

France &
Angleterre
contre la
Hollande.

Factions en
Hollande.

La Hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions ; l'une, des Républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux Loix de l'humanité ; l'autre, des Républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune Prince d'Orange, si célèbre depuis sous le nom de *Guillaume III*. Le Grand-Pensionnaire *Jean de Vith* & *Corneille* son frère étaient à la tête des partisans austères de la liberté : mais le parti du

jeune Prince commençait à prévaloir. La République, plus occupée de ses dissensions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

CH. X.

Des mœurs étonnantes introduites depuis plus de sept cent ans chez les Chrétiens, permettaient que des prêtres fussent Seigneurs temporels & guerriers. *Louis* soudoya l'Archevêque de Cologne *Maximilien de Bavière*, & ce même *Van-Gale* Evêque de Munster Abbé de Corbie, comme il soudoyait le Roi d'Angleterre *Charles II.* Il avait précédemment secouru les Hollandais contre cet Evêque, & maintenant il le paye pour les écraser. C'était un homme singulier que l'histoire ne doit point négliger de faire connaître. Fils d'un meurtrier & né dans la prison où son père fut enfermé quatorze ans, il était parvenu à l'Evêché de Munster par des intrigues secondées de la fortune. A peine élu Evêque il avait voulu dépouiller la ville de ses privilèges. Elle résista, il l'assiégea, il mit à feu & à sang le pays qui l'avait choisi pour son Pasteur. Il traita de même son Abbaye de Corbie. On le regardait comme un brigand à gages qui tantôt recevait de l'argent des Hollandais pour faire la guerre à ses voisins, tantôt en recevait de la France contre la République.

Van-Gale
Evêque de
Munster,
brigand.

La Suède n'attaqua pas les Provinces-Unies, mais elle les abandonna dès qu'elle les vit menacées, & rentra avec la France dans ses anciennes liaisons moyennant quelques subsides. Tout conspirait à la destruction de la Hollande.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre sur ce petit Etat, il n'y en eût pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une entreprise à-peu-près semblable à cette ligue de *Louis XII.* de l'Empereur *Maximilien* & du Roi d'Espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la République de Venise, parce qu'elle était riche & fière.

Les Etats-Généraux consternés écrivirent au Roi, lui demandant humblement, si les grands préparatifs qu'il faisait étaient en effet destinés contre eux, ses anciens & fidèles alliés ? en quoi ils l'avaient offensé ? quelle réparation il exigeait ? il répondit « qu'il ferait de ses troupes l'usage que de-
» manderait sa dignité, dont il ne devait compte à personne. »

Terreur en
Hollande.

CH. X.

Ses Ministres alléguaient pour toute raison , que le gazetier de Hollande avait été trop insolent , & qu'on disait que *Van-Beuning* avait fait frapper une médaille injurieuse à *Louis XIV.* Le goût des devises régnait alors en France. On avait donné à *Louis XIV* la devise du Soleil , avec cette légende , *ne pluribus impar*. On prétendait que *Van-Beuning* s'était fait représenter avec un Soleil , & ces mots pour ame , *In conspectu meo stetit Sol ; A mon aspect le Soleil s'est arrêté.* a) Cette médaille n'exista jamais. Il est vrai que les Etats avaient fait frapper une médaille , dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la République avait fait de glorieux ; *Assertis legibus , emendatis sacris , adjutis , defensis , conciliatis regibus , vindicata marium libertate , stabilita orbis Europæ quiete.* » Les loix affer-
» mies , la Religion épurée , les Rois secourus , défendus &
» réunis , la liberté des mers vengée , l'Europe pacifiée.

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait : cependant ils firent briser le coin de cette médaille , pour appaîser *Louis XIV.*

Le Roi d'Angleterre de son côté leur reprochait , que leur flotte n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau Anglais , & alléguait encor un certain tableau , où *Corneille de Vith* frère du Pensionnaire était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyait des vaisseaux pris & brûlés dans le fond du tableau. Ce *Corneille de Vith* , qui en effet avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre , avait souffert ce faible monument de sa gloire ; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrât presque jamais. Les Ministres Anglais , qui mirent par écrit les griefs de leur Roi contre la Hollande , y spécifièrent des tableaux injurieux , *abusive pictures*. Les Etats , qui traduisaient toujours les mémoires des Ministres en Français , ayant traduit *abusive* , par le mot *fautifs* , *trompeurs* , répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que ces *tableaux trompeurs*. En effet

a) Il est vrai que depuis on a frappé en Hollande une médaille qu'on a cru être celle de *Van Beuning* : mais elle ne porte point de date. Elle représente un combat avec

un soleil qui culmine sur la tête des combattans. La légende est , *Stetit Sol in medio Culi*. Cette médaille que des particuliers ont fabriquée , n'a été faite que pour la bataille d'Hoch-

ils ne devinèrent jamais , qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoyens , & ils ne purent imaginer ce pré-
 texte de la guerre. CH. X.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence hu-
 maine peuvent préparer pour détruire une nation , *Louis XIV* ^{Préparatifs contre la Hollande.} l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans , qui ont envahi une partie du Monde , il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées , & autant d'argent , que *Louis* en employa pour subjuguier le petit Etat des Provinces-Unies. Cinquante millions , qui en seraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept , furent consommés à cet appareil. Trente vaisseaux de cinquante pièces de canon joignirent la flotte Anglaise forte de cent voiles. Le Roi avec son frère alla sur les frontières de la Flandre Espagnole & de la Hollande , vers Maftricht & Charleroi , avec plus de cent douze mille hommes. L'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne en avaient environ vingt mille. Les Généraux de l'armée du Roi étaient *Condé* & *Turenne*. *Luxembourg* commandait sous eux. *Vauban* devait conduire les sièges. *Louvois* était partout avec sa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée si magnifique , & en même tems mieux disciplinée. C'était surtout un spectacle imposant , que la Maison du Roi nouvellement réformée. On y voyait quatre compagnies des Gardes-du-Corps , chacune composée de trois cent Gentilshommes , entre lesquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* sans paye , assujettis comme les autres à la régularité du service ; deux cent Gardes de la garde , deux cent Chevaux-légers , cinq cent Mousquetaires , tous Gentilshommes choisis , parés de leur jeunesse & de leur bonne mine ; douze compagnies de la Gendarmerie , depuis augmentées jusqu'au nombre de seize ; les

flot en 1709 , à l'occasion de ces deux vers qui coururent alors :

*Alter in egregio nuper certamine Josue
 Clamavit , sol fla gallice , solque fletit.*

Or *Van-Beuning* ne s'appellait point *Josué* , mais *Conrad*.

CH. X.

Discipline
militaire.

Cent-Suisses mêmes accompagnaient le Roi , & ses régimens des Gardes-Françaises & Suisses montaient la garde devant sa maison , ou devant sa tente. Ses troupes , pour la plupart couvertes d'or & d'argent , étaient en même tems un objet de terreur & d'admiration , pour des peuples chez qui toute espèce de magnificence était inconnue. Une discipline , devenue encor plus exacte , avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encor d'Inspecteurs de cavalerie & d'infanterie , comme nous en avons vû depuis , mais deux hommes uniques chacun dans leur genre , en faisaient les fonctions. *Martinet* mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le Chevalier de *Fourilles* faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que *Martinet* avait mis la bayonnette en usage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en servait pas d'une manière constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible , était connu , mais peu pratiqué , parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre , qu'on portait aisément sur des charettes ou à dos de mulet. Le Roi avec tant d'avantages , sûr de sa fortune & de sa gloire , menait avec lui un historien , qui devait écrire ses victoires ; c'était *Pélisson* , homme dont il a été parlé dans l'article des beaux arts , plus capable de bien écrire , que de ne pas flatter.

Munitions
achetées
dans la
Hollande
même pour
la détruire.

Ce qui avançait encor la chute des Hollandais , c'est que le Marquis de *Louvois* avait fait acheter chez eux par le Comte de *Benthem* secrettement gagné , une grande partie des munitions qui allaient servir à les détruire , & avait ainsi dégarni beaucoup leurs magasins. Il n'est point du tout étonnant que des marchands eussent vendu ces provisions avant la déclaration de la guerre , eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On fait qu'un négociant de ce pays avait autrefois répondu au Prince *Maurice* , qui le réprimandait sur un tel négoce ; *Monseigneur , si on pouvait par mer faire quelque commerce avantageux avec l'Enfer , je hazarderais d'y aller brûler mes voiles.* Mais ce qui est surprenant , c'est qu'on a imprimé que le Marquis de *Louvois* alla lui-même , déguisé , conclure ses marchés en Hollande. Comment

ment peut-on avoir imaginé une aventure si déplacée, si dangereuse & si inutile?

Contre *Turenne*, *Condé*, *Luxembourg*, *Vauban*, cent trente mille combattans, une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encor la fidélité des Commandans des places ennemies, la Hollande n'avait à opposer qu'un jeune Prince d'une constitution faible, qui n'avait vû ni sièges ni combats, & environ vingt-cinq mille mauvais soldats en quoi consistait alors toute la garde du pays. Le Prince *Guillaume d'Orange*, âgé de vingt-deux ans, venait d'être élu Capitaine-Général des forces de terre, par les vœux de la nation : *Jean de Vith* le Grand-Pensionnaire y avait consenti par nécessité. Ce Prince nourrissait sous le flegme Hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévère, son génie actif & perçant : son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible & languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité ; enfin presque en tout l'opposé de *Louis XIV.*

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui se débordait sur sa patrie. Ses forces étaient trop peu de chose, son pouvoir même était limité par les Etats. Les armes Françaises venaient fondre tout à coup sur la Hollande, que rien ne secourait. L'imprudent Duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette République, venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes Françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon, quand on est mécontent du Pape.

Cependant le Roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour payer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque Gentilhomme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un Envoyé du Gouverneur

Siècle de Louis XIV.

Kk

Cit. X.

*Guillaume
Prince
d'Orange.*

*Marche de
Louis XIV.*

Ch. X.

des Pays-Bas, étant venu faire une représentation au Roi sur quelques dégâts commis par les troupes, reçut de la main du Roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le Roi était à la tête de sa Maison, & de ses plus belles troupes, qui composaient trente mille hommes : *Turenne* les commandait sous lui. Le Prince de *Condé* avait une armée aussi forte. Les autres corps, conduits tantôt par *Luxembourg*, tantôt par *Chamilli*, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement : *Rhinberg*, *Orfœi*, *Véfel*, *Burick*. Elles furent prises presque aussi-tôt qu'elles furent investies. Celle de *Rhinberg*, que le Roi voulut assiéger en personne, n'essuya pas un coup de canon ; & pour assurer encor mieux sa prise, on eut soin de corrompre le Lieutenant de la place, Irlandais de nation, nommé *Dofferi*, qui eut la lâcheté de se vendre, & l'imprudence de se retirer ensuite à *Mastricht*, où le Prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Issel, se rendirent. Quelques Gouverneurs envoyèrent leurs clés, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons Français : plusieurs Officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire ; la consécration était générale. Le Prince d'Orange n'avait point encor assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le Roi serait au-delà du Rhin. Le Prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve, & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer si on pouvait, à ce passage. En effet l'intention du Roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par *Martinet*. Des gens du pays informèrent alors le Prince de *Condé*, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de

Passage du
Rhin.

péage, qu'on nomme *toll-huys*, la maison du péage, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le Roi fit sonder ce gué par le Comte de *Guiche*. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, selon ce que dit dans ses lettres *Pélisson* témoin oculaire, & ce que m'ont confirmé les habitans. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très peu rapide. L'abord était aisé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cent cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie sans canon. L'artillerie Française les foudroyait en flanc. Tandis que la Maison du Roi & les meilleures troupes de cavalerie passèrent sans risque au nombre d'environ quinze mille hommes, le Prince de *Condé* les côtoyait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers Hollandais entrèrent dans la rivière pour faire semblant de combattre ; ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussi-tôt bas les armes, & demanda la vie. On ne perdit dans le passage que le Comte de *Nogent* & quelques cavaliers, qui s'étant écartés du gué se noyèrent, & il n'y aurait eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune Duc de *Longueville*. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui deman-^{12 Juin 1672.} daient la vie à genoux, en leur criant, *Point de quartier pour cette canaille*. Il tua du coup un de leurs Officiers. L'infanterie Hollandaise désespérée reprit à l'instant ses armes, & fit une décharge, dont le Duc de *Longueville* fut tué. Un Capitaine de cavalerie nommé *Offenbroeck*, *b)* qui ne s'était point enfui avec les autres, court au Prince de *Condé*, qui montait alors à cheval en sortant de la rivière, & lui appuye son pistolet à la tête. Le Prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. *Condé* ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les Français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. *Louis XIV* passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante & unique,

b) On prononce *Offenbrouck* ; l'a fait on chez les Hollandais.

Cm. X.

célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le Roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans, enfin le goût que les peuples, & sur-tout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le *Tholus*. Il était très vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, & que s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très périlleuse.

Villes prises.

Dès qu'on eut passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nisembourg, Nimégue, Shenk, Bommel, Creve-cœur, &c. Il n'y avait guères d'heures dans la journée, où le Roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un Officier, nommé *Mazel*, mandait à Mr. de *Turenne* : « Si vous voulez » m'envoyer cinquante chevaux, je pourrai prendre avec cela » deux ou trois places.

20 Juin
1672.

Utrecht envoya ses clés, & capitula avec toute la province qui porte son nom. *Louis* fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand Aumônier, son Confesseur & l'Evêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec solennité la grande Eglise aux Catholiques. L'Evêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La Religion de *Louis XIV* faisait des conquêtes comme ses armes. C'était un droit qu'il acquérait sur la Hollande, dans l'esprit des Catholiques.

Amsterdam
prête à être
prise.

Les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldres, étaient soumises : Amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les Juifs, qui y sont établis, s'empresèrent d'offrir à *Gourville*, Intendant & ami du Prince de Condé, deux millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancèrent jusqu'aux portes

de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, & qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les Magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clés à ces quatre soldats ; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clés & fermèrent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du Roi. Cette capitale une fois prise, non-seulement la République périssait, mais il n'y avait plus de nation Hollandaise, & bientôt la terre même de ce pays allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du Monde, & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voyage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva, que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes Orientales : ses provinces d'Europe, qui n'achètent leur bled qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce, & si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt & le magasin de l'Europe, où deux cent mille hommes cultivent le commerce & les arts, serait devenue bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des fraix immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eussent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richesses, & auraient été enfin submergées, ne laissant à *Louis XIV* que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'État était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le Grand-Pensionnaire de *Vitch* ne croyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout Républicain & jaloux de son autorité particulière, craignait toujours l'élévation du Prince d'Orange, encor plus que les conquêtes du Roi de France ; il avait fait jurer à ce Prince même l'observation d'un Edit perpétuel, par lequel le Prince était exclus de la charge de *Stathouder*. L'honneur, l'autorité, l'es-

Kk iij

Cn. X.

*Le Prince
d'Orange
Stathou-
der,*

prit de parti, l'intérêt, lièrent *de Vith* à ce serment. Il aimait mieux voir sa République subjuguée par un Roi vainqueur, que soumise à un Stathouder.

Le Prince d'Orange de son côté plus ambitieux que *de Vith*, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtreté de sa constance, brigua le Stathoudérat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les Etats résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le Prince; mais le Prince fut élevé au Stathoudérat c) malgré les *de Vith*.

1672.
*Les Etats-
Généraux
demandent
la paix,*

Quatre députés vinrent au camp du Roi, implorer sa clémence au nom d'une République, qui six mois auparavant se croyait l'arbitre des Rois. Les députés ne furent point reçus des Ministres de *Louis XIV* avec cette politesse d) Française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du Gouvernement. *Louvois* dur & altier, né pour bien servir, plutôt que pour faire aimer son maître, reçut les supplians avec hauteur, & même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le Roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait, que les Etats lui cédaient tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin, Nimègue, des villes & des forts dans le sein de leur pays; qu'on lui payât vingt millions; que les Français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par terre & par eau, sans qu'ils payassent jamais aucun droit; que la Religion Catholique fût partout rétablie; que la République lui envoyât tous les ans une Ambassade extraordinaire, avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de *Louis XIV*; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au Roi d'Angleterre & aux Princes de l'Empire, tels que ceux de Cologne & de Munster, par qui la Hollande était encor dévolée.

Ces conditions d'une paix, qui tenait tant de la servitude, parurent intolérables, & la fierté du vainqueur inspira un cou-

c) Il fut Stathouder le premier Juillet. Comment *La Beaumelle* dans son édition subreptice du siècle de

Louis XIV, a-t-il pu dire dans ses notes, qu'il ne fut déclaré que Capitaine & Amiral ?

rage de desespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les espérances se tournèrent vers le Prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le Grand-Pensionnaire, qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignit la politique du Prince & l'animosité de son parti. On attende d'abord à la vie du Grand-Pensionnaire *Jean de Vith*. Ensuite on accuse *Corneille* son frère d'avoir attenté à celle du Prince. *Corneille* est appliqué à la question. Il récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace ; *Iustum & tenacem*, convenable à son état & à son courage , & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le Latin.

CH. X.

Les torrens impétueux ,
La mer qui gronde & s'élance ,
La fureur & l'insolence
D'un peuple tumultueux ;
Des fiers tyrans la vengeance
N'ébranlent pas la confiance
D'un cœur ferme & vertueux.

Enfin la populace effrénée massacra dans la Haie les deux frères de *Vith* ; l'un qui avait gouverné l'Etat pendant dix-neuf ans avec vertu ; & l'autre , qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations , & que les Français avaient fait éprouver au Maréchal d'*Ancre* , à l'Amiral *Coligni* , &c. car la populace est presque partout la même. On poursuivit les amis du Pensionnaire. *Ruiter* même , l'Amiral de la République , qui seul combattait alors pour elle avec succès , se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

Les de *Vith*
effrayés.
20 Août
1672.

Au milieu de ces désordres & de ces désolations , les Magistrats montrèrent des vertus , qu'on ne voit guères que dans les Républiques. Les particuliers , qui avaient des billets de Banque , coururent en foule à la Banque d'Amsterdam ; on craignait que l'on n'eût touché au trésor public. Chacun s'em-

Général : se
résolution
des Ma-
gistrats
d'Amster-
dam.

d) La *Beaumelle* dans ses notes , | politesse. Comment cet écrivain osa-
dit : C'est un titre de raison que cette | trait-il ainsi démentir l'Europe ?

Ch. X.

pressait de se faire payer du peu d'argent qu'on croyait qui pouvait y être encore. Les Magistrats firent ouvrir les caves où ce trésor se conserve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans; l'argent même était encor noirci de l'impression du feu, qui avait quelques années auparavant consumé l'hôtel de ville. Les billets de Banque s'étaient toujours négociés jusqu'à ce tems, sans que jamais on eût touché au trésor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que *Charles II* Roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais & fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de la France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce Roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux Magistrats d'Amsterdam de la garder, dans un tems où il semblait permis d'y manquer.

Ils inondent
leur pays.

A cette vertu Républicaine, ils joignirent ce courage d'effrit, qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remède. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delft, furent inondées. Le payfan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples; ils manquèrent sur-tout d'eau douce; elle se vendit six sols la pinte: mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande ainsi accablée sur terre, & n'étant plus un Etat, demeura encor redoutable sur la mer. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Les Hol-
landais se
défendent
sur mer.

Tandis que *Louis XIV* passait le Rhin & prenait trois provinces, l'Amiral *Ruiter* avec environ cent vaisseaux de guerre & plus de cinquante brûlots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flottes des deux Rois. Leur puissance réunie n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la République. Les Anglais & les Hollandais combattirent comme des nations accoutumées à se disputer l'Empire de l'Océan.

céan. Cette bataille, qu'on nomme de *Solbaie*, dura un jour entier. *Ruiter*, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau Cv. X.
Amiral d'Angleterre, où était le Duc d'York, frère du Roi. 7 Juin 1672.
La gloire de ce combat particulier demeura à *Ruiter*. Le Duc d'York, obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'Amiral Hollandais. Les trente vaisseaux Français eurent peu de part à l'action ; & tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en sûreté.

Après cette bataille, *Ruiter*, malgré les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel ; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soutenait ; on ne voyait que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un Consul de France disait au Roi de Perse, que *Louis XIV* avait conquis presque toute la Hollande : *Comment cela peut-il être*, répondit ce Monarque Persan, *puisque'il y a toujours au port d'Ormus vingt vaisseaux Hollandais pour un Français ?*

Le Prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'État le revenu de ses charges, & tout son bien pour soutenir la liberté. Il couvrit d'inondations les passages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reste du pays. Ses négociations promptes & secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'Empereur, l'Empire, le Conseil d'Espagne, le Gouverneur de Flandre. Il disposa même l'Angleterre à la paix. Enfin le Roi était entré au mois de Mai en Hollande, & dès le mois de Juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, Gouverneur de la Flandre, fit passer secrètement quelques régimens au secours des Provinces-Unies. Le Conseil de l'Empereur *Léopold* envoya *Montécuculi* à la tête de près de vingt mille hommes. L'Electeur de Brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq mille soldats, se mit en marche.

Alors le Roi quitta son armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. La garde des Provinces con- Juillet 1762.
quises devenait difficile. *Louis* voulait une gloire sûre ; mais en ne voulant pas l'acheter par un travail infatigable, il la perdit. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il

Siècle de Louis XIV.

L1

Ch. X. revint à St. Germain au milieu de l'été, & laissant *Turenne* & *Luxembourg* achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête, tandis que les Puissances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.

CHAPITRE ONZIEME.

Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.

ON croit nécessaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent se souvenir, que ce n'est point ici une simple relation de campagnes, mais plutôt une histoire des mœurs des hommes. Assez de livres sont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la misère humaine. Le dessein de cet Essai est de peindre les principaux caractères de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laisser voir les seuls considérables, & s'il se peut, l'esprit qui les a conduits.

La France fut alors au comble de sa gloire. Le nom de ses Généraux imprimait la vénération. Ses Ministres étaient regardés comme des génies supérieurs aux Conseillers des autres Princes; & *Louis* était en Europe comme le seul Roi. En effet l'Empereur *Léopold* ne paraissait pas dans ses armées. *Charles II* Roi d'Espagne, fils de *Philippe IV*, sortait à peine de l'enfance. Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie, que celle des plaisirs.

Tous ces Princes & leurs Ministres firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raison d'Etat en s'unissant avec la France, pour élever une Puissance que son intérêt était d'affaiblir. L'Empereur, l'Empire, le Conteil Espagnol, firent encor plus mal de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. Enfin *Louis* lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité des conquêtes si faciles. *Condé* & *Turenne* voulaient qu'on démolît la plupart des places Hollandaises. Ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des Etats, mais avec

Faute commise dans la conquête de la Hollande.

des armées; & qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entière. *Louvois* au contraire voulait que tout fût place & garnison; c'était là son génie, & c'était aussi le goût du Roi. *Louvois* avait par-là plus d'emplois à sa disposition; il étendait le pouvoir de son ministère; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands Capitaines du siècle. *Louis* le crut, & se trompa, comme il l'avoua depuis; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande; il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places; il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire des plus grands Princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du Roi, les affaires changèrent de face. *Turenne* fut obligé de marcher vers la Westphalie, pour s'opposer aux Impériaux. Le Gouverneur de Flandre *Monterey*, sans être avoué du Conseil timide d'Espagne, renforça la petite armée du Prince d'Orange d'environ dix mille hommes. Alors ce Prince fit tête aux Français jusqu'à l'hiver. C'était déjà beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hiver vint; les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. *Luxembourg*, qui commandait dans *Utrecht*, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, & mit la Hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. On arme leurs souliers de crampons. Il se met à leur tête, & marche sur la glace, vers *Leide* & vers la *Haie*. Un dégel survint. La *Haie* fut sauvée: Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait, pour s'en retourner à *Utrecht*, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvait à peine se traîner quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle serait morte de faim & de fatigue. *Luxembourg* était sans ressource; mais la fortune, qui avait sauvé la *Haie*, sauva son armée, par la lâcheté du Commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incom-

CH. XI.
Pillages &
cruautés.

préhensibles : celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom Français odieux dans ces pays. Bodegrave & Svammerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes ; & à la lueur des flammes, ils se livrèrent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat Français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'Officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si exagéré, que plus de quarante ans après j'ai vu les livres Hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette aventure, & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

1673.
Négo-
tiation.

Cependant le Roi agitait les cabinets de tous les Princes par ses négociations. Il gagna le Duc de Hanovre. L'Electeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une Cour en Allemagne, où *Louis* n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette province sévèrement traitée par le Conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au Roi d'Angleterre, pour faire encor la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation Anglaise indignée de servir la grandeur de *Louis XIV*, qu'elle eût voulu abaisser. L'Europe était troublée par les armes & par les négociations de *Louis*. Enfin il ne put empêcher que l'Empereur, l'Empire & l'Espagne ne s'alliassent avec la Hollande, & ne lui déclarassent solennellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choses, que les Hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de la Maison d'*Autriche*. L'Empereur *Léopold* envoyait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. Il est rapporté, qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin ; & qu'après la Communion, il prit en main un crucifix, & appella DIEU à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du tems des croisades : & la prière de *Léopold* n'empêcha point le progrès des armes du Roi de France.

L'Empe-
reur *Léopold* se dé-
clare contre
Louis XIV
un crucifix
à la main.

Il parut d'abord combien la marine était déjà perfectionnée. Au lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints, l'année d'après, à la flotte Anglaise, on en joignit quarante, sans compter les brûlots. Les Officiers avaient appris les manœuvres savantes des Anglais, avec lesquels ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le Duc d'York, depuis *Jacques II*, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres sur mer par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tems, les Français ne savaient pas ranger une armée navale en bataille. Leur expérience consistait à faire battre un vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soutiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à-peu-près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mer, & égalèrent leurs maîtres.

Le Vice-Amiral d'Estrées & son Lieutenant Martel firent honneur à l'industrie militaire de la nation Française, dans trois batailles navales consécutives, qui se donnèrent au mois de Juin entre la flotte Hollandaise & celle de France & d'Angleterre. L'Amiral Ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées écrivit à Colbert : « Je voudrais avoir » payé de ma vie la gloire que Ruiter vient d'acquérir. » D'Estrées méritait que Ruiter eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toujours incertaine.

Louis ayant fait des hommes de mer de ses Français par les soins de Colbert, perfectionna encor l'art de la guerre sur terre par l'industrie de Vauban. Il vint en personne assiéger Mastricht dans le même tems que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clé des Pays-Bas & des Provinces-Unies ; c'était une place forte défendue par un Gouverneur intrépide nommé Farjaux, né Français, qui avait passé au service d'Espagne, & depuis à celui de Hollande. La garnison était de cinq mille hommes. Vauban, qui conduisit ce siège, se servit pour la première fois des parallèles, inventées par des Ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie. Il y ajouta les places d'armes, que l'on

Ca. XI.

Batailles
navales,
les 7, 14
& 21 Juin
1673.

Cn. XI. fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, & pour les mieux rallier en cas de sorties. *Louis* se montra dans ce siège plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encore. Il accoutumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. *Mastricht* se rendit au bout de huit jours.

29 Juin
1673.

Pour mieux affermir encor la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le Prince d'Orange, qui n'avait eu, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des Officiers sans émulation, & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau ceux qui avaient abandonné leur poste. Le Roi employa aussi les châtimens, la première fois qu'il perdit une place. Un très brave Officier, nommé *Du-Pas*, rendit *Naerden* au Prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soutenu.

14 Sept.
1673.

Sévérité.

Le Roi, irrité du premier affront que recevaient ses armes, fit condamner *Du-Pas* a) à être traîné dans *Utrecht*, une pèle à la main; & son épée fut rompue: ignominie inutile pour les Officiers Français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir, qu'à la vérité les provisions des Commandans des places les obligent à soutenir trois assauts; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais exécutées. *Du-Pas* se fit tuer un an après au siège de la petite ville de *Grave*, où il servit volontaire. Son courage & sa mort dûrent laisser des regrets au Marquis de *Louvois*, qui l'avait fait punir si durement. La puissance souveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le deshonor.

Les soins du Roi, le génie de *Vauban*, la vigilance sévère de *Louvois*, l'expérience & le grand art de *Turenne*, l'active intrépidité du Prince de *Condé*; tout cela ne put réparer la

a) *La Beaumelle* dit, qu'il fut condamné à une prison perpétuelle. Comment cela pourrait-il être, puisque l'année suivante il fut tué au siège de *Grave*?

faute qu'on avait faite de garder trop de places , d'affaiblir l'armée & de manquer Amsterdam.

CH. XL.

Le Prince de Condé voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. *Turenne* ne put , ni mettre obstacle à la jonction de *Montécuculi* & du Prince d'Orange , ni empêcher le Prince d'Orange de prendre Bonn. L'Evêque de Munster , qui avait juré la ruine des Etats-Généraux , fut attaqué lui-même par les Hollandais.

Le Parlement d'Angleterre força son Roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix , & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fut abandonner les trois provinces Hollandaises , avec autant de promptitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées : l'Intendant *Robert* tira de la seule province d'Utrecht en un an seize cent soixante & huit mille florins. On était si pressé d'évacuer le pays qu'on avait pris avec tant de rapidité , que vingt-huit mille prisonniers Hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte St. Denys , & les autres monumens de la conquête , étaient à peine achevés , que la conquête était déjà abandonnée. Les Hollandais , dans le cours de cette invasion , eurent la gloire de disputer l'empire de la mer , & l'adresse de transporter sur terre le théâtre de la guerre hors de leur pays. *Louis XIV* passa dans l'Europe pour avoir joué , avec trop de précipitation & trop de fierté , de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette entreprise fut d'avoir une guerre sanglante à soutenir contre l'Espagne , l'Empire & la Hollande réunies , d'être abandonné de l'Angleterre , & enfin de Munster , de Cologne même , & de laisser dans les pays qu'il avait envahis & quittés , plus de haine que d'admiration pour lui.

Le Roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoyance de son Gouvernement & la force de son Etat , parurent bien davantage encore , lorsqu'il fut se défendre contre tant de Puissances liguées & contre de grands Généraux , que quand il avait pris en voyageant la Flandre Française , la Franche-Comté & la moitié de la Hollande , sur des ennemis sans défense.

Presque toute l'Europe contre Louis XIV.

On vit sur-tout quel avantage un Roi absolu , dont les fi-

CH. XI.

nances sont bien administrées, a sur les autres Rois. Il fournît à la fois une armée d'environ vingt-trois mille hommes à *Turenne* contre les Impériaux, une de quarante mille à *Condé* contre le Prince d'Orange : un corps de troupes était sur la frontière du Roussillon : une flotte chargée de soldats alla porter la guerre aux Espagnols jusques dans *Messine* : lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la Franche-Comté. Il se défendait, & il attaquait partout en même tems.

Dabord, dans sa nouvelle entreprise sur la Franche-Comté, la supériorité de son gouvernement parut toute entière. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontières, murmurant déjà & s'effarouchant de voir *Louis XIV* une seconde fois dans leur voisinage. L'Empereur & l'Espagne sollicitaient les treize Cantons, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la Franche-Comté, demeurée sans défense par la négligence du Ministère Espagnol. Le Roi, de son côté pressait les Suisses de refuser ce passage ; mais l'Empire & l'Espagne ne prodiguaient que des raisons & des prières : le Roi avec de l'argent comptant, déterminâ les Suisses à ce qu'il voulut : le passage fut refusé. *Louis* accompagné de son frère & du fils du grand *Condé*, assiégea *Besançon*. Il aimait la guerre de sièges, & l'entendait aussi-bien que les *Condés* & les *Turennes* ; & tout jaloux qu'il était de sa gloire, il avouait que ces deux grands-hommes entendaient mieux que lui la guerre de campagne. D'ailleurs il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre. *Louvois* faisait si bien les préparatifs, les troupes étaient si bien fournies, *Vauban*, qui conduisit presque tous les sièges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du Roi était en sûreté. *Vauban* dirigea les attaques de *Besançon* : elle fut prise en neuf jours ; & au bout de six semaines, toute la Franche-Comté fut soumise au Roi. Elle est restée à la France, & semble y être pour jamais annexée : monument de la faiblesse du Ministère Autrichien-Espagnol, & de la force de celui de *Louis XIV*.

15 Mai
1674.

CHA-

CHAPITRE DOUZIEME.

*Belle campagne & mort du Maréchal de Turenne. Dernière
bataille du grand Condé à Senef.*

T Andis que le Roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encor à sa desti-
née, *Turenne* qui ne faisait que défendre les frontières du côté du Rhin, déployait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus consommé. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées ; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de *Turenne*. CH. XII,

D'abord il fait une marche longue & vive, passe le Rhin à Philipsbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville ; & en même tems il attaque & met en fuite *Caprara* Général de l'Empereur, & le vieux Duc de Lorraine *Charles IV*, ce Prince qui passa toute sa vie à perdre ses Etats & à lever des troupes, & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'Empereur. *Turenne* après l'avoir battu, le poursuit & bat encor sa cavalerie à Ladimbourg ; de là il court à un autre Général des Impériaux, le Prince de *Bourbonville*, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alzace ; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le champ de bataille. Juin 1674.
1674.
Octobre

L'Empire rassemble contre lui toutes ses forces ; soixante & dix mille Allemans sont dans l'Alzace : Brisac & Philipsbourg étaient bloqués par eux. *Turenne* n'avait plus que vingt mille hommes effectifs tout au plus. Le Prince de *Condé* lui envoya de Flandre quelque secours de cavalerie ; alors il traversa par Tanne & par Bèfort des montagnes couvertes de neige ; il se trouve tout d'un coup dans la haute Alzace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croyaient en repos en Lorraine, & qui pensaient que la campagne était finie. Il bat à Mulhausen les quartiers qui résistent ; il en fait deux prisonniers. Il marche à Colmar, où l'Electeur de Brande-

Siècle de Louis XIV.

Mm

Cu. XII. bourg, qu'on appelle le Grand Electeur, alors Général des armées de l'Empire, avait son quartier. Il arrive dans le tems que ces Princes & les autres Généraux se mettaient à table : ils n'eurent que le tems de s'échapper ; la campagne était couverte de fuyards.

5 Janvier
1675.

Turenne, croyant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, attend encor auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi, rendait sa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante & dix mille hommes se trouve vaincue & dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au Roi, & les Généraux de l'Empire sont obligés de repasser le Rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, exécutées avec tant de promptitude, furent également admirées des Français & des ennemis. La gloire de *Turenne* reçut un nouvel accroissement, quand on sut, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la Cour, & malgré les ordres réitérés de *Louvois*, donnés au nom du Roi. Résister à *Louvois* tout-puissant, & se charger de l'événement, malgré les cris de la Cour, les ordres du Maître & la haine du Ministre, ne fut pas la moindre marque du courage de *Turenne*, ni le moindre exploit de la campagne.

a) Pendant le cours de cette édition, Mr. *Colini*, secrétaire intime & historiographe de l'Electeur Palatin aujourd'hui régnant, a révélé en doute l'histoire du cartel par des raisons très spécieuses, énoncées avec beaucoup d'esprit & de sagacité. Il montre très judicieusement que l'Electeur *Charles-Louis* ne put écrire les lettres que *Sandras de Courais* & *Ramsay* ont imputées à ce Prince. Plus d'un historien en effet attribue souvent à ses héros des écrits & des harangues de son imagination.

On n'a jamais vu la véritable

lettre de l'Electeur *Charles-Louis*, ni la réponse du Prince de *Turenne*. Il a seulement passé toujours pour constant que l'Electeur justement outré des ravages & des incendies que *Turenne* commettait dans son pays, lui proposa un duel par un trompette nommé *Petit-Jean*. J'ai vu la maison de *Bouillon* persuadée de cette anecdote. Le grand Prieur de *Vendôme* & le Maréchal de *Villars* n'en doutaient pas. Les mémoires du Marquis de *Beauveau* contemporain l'affirment. Cependant il se peut que le duel n'ait pas été expressément pro-

Il faut avouer , que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre , gémirent de cette campagne si glorieuse. Elle fut célèbre par les malheurs des peuples , autant que par les expéditions de *Turenne*. Après la bataille de Sintzheim , il mit à feu & à sang le Palatinat , pays uni & fertile , couvert de villes & de bourgs opulens. L'Electeur Palatin vit du haut de son château de Manheim , deux villes & vingt-cinq villages embrasés. Ce Prince désespéré défit *Turenne* à un combat singulier , par une lettre pleine de reproches. a) *Turenne* , ayant envoyé la lettre au Roi , qui lui défendit d'accepter le cartel , ne répondit aux plaintes & au défi de l'Electeur , que par un compliment vague & qui ne signifiait rien. C'était assez le stile & l'usage de *Turenne* , de s'exprimer toujours avec modération & ambiguïté.

Il brula , avec le même sang-froid , les fours & une partie des campagnes de l'Alzace , pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de désordre , que l'Intendant , qui de son côté défolait la Lorraine avec sa plume , lui écrivit & lui parla souvent , pour arrêter ces excès. Il répondait froidement. *Je le ferai dire à l'ordre*. Il aimait mieux être appelé le père des soldats qui lui étaient confiés , que des peuples , qui selon les loix de la guerre sont toujours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait , paraissait nécessaire ; sa gloire couvrait

CH XL.
Le Palatinat dévasté

posé dans la lettre amère que l'Electeur dit lui-même avoir écrite au Prince Maréchal de *Turenne*. Plût-à-Dieu qu'il fût douteux que le Palatinat ait été embrasé deux fois ! Voilà ce qui n'est que trop constant , ce qui est essentiel , & ce qu'on reproche à la mémoire de *Louis XIV.*

Mr. Colini reproche à Mr. le Prédident *Henaut* , d'avoir dit dans son abrégé chronologique , que le Prince de *Turenne* répondit à ce cartel , avec une modération qui fit honte à l'E-

lecteur de cette bravade. La honte était dans l'incendie , lorsqu'on n'était pas encor en guerre ouverte avec le Palatinat , & ce n'était point une bravade dans un Prince justement irrité , de vouloir se battre contre l'auteur de ces cruels excès. L'Electeur était très-vif ; l'esprit de Chevalerie n'était pas encor éteint. On voit dans les lettres de *Pélisson* que *Louis XIV* lui-même demanda s'il pouvait en conscience se battre contre l'Empereur *Léopold*.

Mm ij

CX. XII. tout; d'ailleurs, les soixante & dix mille Allemands qu'il empêcha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal qu'il n'en fit à l'Alsace, à la Lorraine & au Palatinat.

Telle a été depuis le commencement du seizième siècle la situation de la France, que toutes les fois qu'elle a été en guerre, il a fallu combattre à la fois vers l'Allemagne, la Flandre, l'Espagne & l'Italie. Le Prince de *Condé* faisait tête en Flandre au jeune Prince d'Orange, tandis que *Turenne* chassait les Allemands de l'Alsace. La campagne du Maréchal de *Turenne* fut heureuse, & celle du Prince de *Condé* sanglante. Les petits combats de *Sintzheim* & de *Turkheim* furent décisifs. La grande & célèbre bataille de *Senef* ne fut qu'un carnage. Le grand *Condé* qui la donna pendant les marches soudaines de *Turenne* en Alsace, n'en tira aucun succès, soit que les circonstances des lieux lui fussent moins favorables, soit qu'il eût pris des mesures moins justes, soit plutôt qu'il eût des Généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Le Marquis de *Feuquières* veut qu'on ne donne à la bataille de *Senef* que le nom de combat, parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît, qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive & si meurtrière. Le choc de trois mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne ferait qu'un combat. C'est toujours l'importance qui décide du nom.

*Bataille
de Senef.*

21 Août
1694

Le Prince de *Condé* avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq mille hommes, contre le Prince d'Orange, qui en avait, dit-on, soixante mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à *Senef* près de Mons. Il attaqua une partie de l'arrière-garde composée d'Espagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le Prince d'Orange de n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé; mais on admira la manière dont il rétablit le désordre, & on n'approuva pas que *Condé* voulût ensuite recommencer le combat, contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à trois reprises. Les deux Généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions signalèrent également leur présence d'esprit & leur courage. De tous les combats que donna le

grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il voulait après trois attaques meurtrières, en hasarder encore une quatrième. Il parut, dit un Officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le Prince de Condé qui eût envie de se battre. Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus sanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le soir par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées se retirèrent chacune de son côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affaiblies & vaincues. Il y eut près de sept mille morts & cinq mille prisonniers du côté des Français ; les ennemis firent une perte égale. Tant de sang inutilement répandu, empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de considérable. Il importe tant de donner de la réputation à ses armes, que le Prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eu la victoire, assiégea Oudenarde; mais le Prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussi-tôt lever le siège, & en poursuivant le Prince d'Orange.

On observa également en France & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre grâces à DIEU d'une victoire qu'on n'avait point remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toujours tromper.

Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. Le Conseil de Vienne, n'osant plus confier la fortune de l'Empire à des Princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le Général Montécuculi, celui qui avait vaincu les Turcs à la journée de St. Gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avait joint le Prince d'Orange, & avait arrêté la fortune de Louis XIV après la conquête de trois provinces de Hollande.

On a remarqué, que les plus grands Généraux de l'Empire ont souvent été tirés d'Italie. Ce pays, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encore des hommes qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. Montécuculi était seul digne d'être opposé à Turenne. Tous deux avaient réduit la guerre en art.

Mm iij

CH. XII.

Montécuculi opposé à Turenne.

L. XII. Ils passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les Officiers Allemans & François. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se trompèrent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au fort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque *Turenne*, en allant choisir une place pour dresser une batterie fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encor tous les jours. Il semble qu'on ne puisse trop redire, que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de *St. Hilaire* Lieutenant-Général de l'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui, *Ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand-homme qu'il faut pleurer*: paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, & le plus digne éloge de *Turenne*. Il est très rare, que sous un gouvernement Monarchique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant *Turenne* fut pleuré des soldats & des peuples. *Louvois* fut le seul qui ne le regretta pas & se réjouit de sa mort. On fait les honneurs que le Roi fit rendre à sa mémoire, & qu'il fut enterré à *St. Denys* comme le Connétable du *Guesclin*, au-dessus duquel la voix publique l'élève, autant que le siècle de *Turenne* est supérieur au siècle du Connétable.

Turenne n'avait pas eu toujours des succès heureux à la guerre; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai; aussi disait-il qu'il avait fait des fautes, & il était assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre; mais ayant toujours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile Capitaine de l'Europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De

Turenne
tué.
27 Juillet
1675.

même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'Etat; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires; il conserva la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les Généraux des siècles passés, *Gonsalve de Cordoue*, surnommé *le grand Capitaine*, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né Calviniste il s'était fait Catholique l'an 1668. Aucun Protestant, & même aucun philosophe, ne pensa que la persuasion seule eût fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avait encore des maîtresses. On savait que *Louis XIV* en le créant Maréchal-Général de ses armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de *Pélisson* & ailleurs : *Je voudrais que vous m'obligassiez à faire quelque chose de plus pour vous.* Ces paroles (selon eux) pouvaient avec le tems opérer une conversion. La place de Connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était possible aussi que cette conversion fût sincère. Le cœur humain rassemble souvent la politique, l'ambition, les faiblesses de l'amour, les sentimens de la Religion. Enfin il était très vraisemblable que *Turenne* ne quitta la Religion de ses pères que par politique. Mais les Catholiques qui triomphèrent de ce changement, ne crurent pas la grande ame de *Turenne* capable de seindre.

Ce qui arriva en Alzace immédiatement après la mort de *Turenne*, rendit sa perte encore plus sensible. *Montécuculi*, retenu par l'habileté du Général Français trois mois entiers au-delà du Rhin, passa ce fleuve dès qu'il fut qu'il n'avait plus *Turenne* à craindre. Il tomba sur une partie de l'armée, qui demeurait éperdue entre les mains de *Lorges* & de *Vaubrun*, deux Lieutenans-Généraux défunis & incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alzace, dont *Turenne* les avait tenu écartés.

CH. XII.

Cx. XII. Elle avait non-seulement besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du Maréchal de *Créqui*, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis.

Combat de
Confar-
bruck,
11 Août
1675.

Il venait d'être vaincu par sa faute à Confarbruck. Un corps de vingt mille Allemands, qui assiégeait Trèves, tailla en pièces & mit en fuite la petite armée de *Créqui*. Il échappa à peine lui quatrième. Il court, à travers de nouveaux périls, se jeter dans Trèves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place; la brèche était praticable: il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure. Le Capitaine *Bois-Jourdan*, à la tête des séditieux, va capituler sur la brèche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le Maréchal de le tuer, s'il ne signe. *Créqui* se retire, avec quelques Officiers fidèles, dans une Eglise; & il aime mieux être pris à discrétion, que de capituler. *b)*

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de sièges & de combats, *Louis XIV* fut conseillé de ne se point tenir aux recrues de milice comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arrière-ban. Par une ancienne coutume, aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le service de leur Seigneur Suzerain, & de rester armés un certain nombre de jours. Ce service composait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout est changé aujourd'hui en Europe; il n'y a aucun Etat qui ne lève des soldats, qu'on retient toujours sous le drapeau, & qui forment des corps disciplinés.

Arrière-ban
convoué.

Louis XIII convoqua une fois la Noblesse de son Royaume. *Louis XIV* suivit alors cet exemple. Le corps de la Noblesse marcha, sous les ordres du Marquis depuis Maréchal de *Rochefort*, sur les frontières de Flandre, & après sur celles d'Al-

b) *Reboullet* dit que le Marquis de *Créqui* eut la faiblesse de signer la capitulation. Rien n'est plus faux.

Il aime mieux se laisser prendre à discrétion, & il eut ensuite le bonheur d'échapper? Qu'on lise tous les mémoires

d'Allemagne ; mais ce corps ne fut ni considérable ni utile , & ne pouvait l'être. Les Gentilshommes , aimant la guerre Ch. XII. & capables de bien servir , étaient Officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenait renfermés chez eux , n'en sortirent point ; les autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages , vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre mille. Rien ne ressemblait moins à une troupe guerrière. Tous montés & armés inégalement , sans expérience & sans exercice , ne pouvant ni ne voulant faire un service régulier , ils ne causèrent que de l'embarras , & on fut dégouté d'eux pour jamais. Ce fut la dernière trace dans nos armées réglées , qu'on ait vuë de l'ancienne Chevalerie , qui composait autrefois ces armées , & qui avec le courage naturel à la nation , ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort , *Créqui* battu & prisonnier , Trèves prise , *Montécuculi* faisant contribuer l'Alzace , le Roi crut que le Prince de *Condé* pouvait seul ranimer la confiance des troupes , que décourageait la mort de *Turenne*. *Condé* laissa le Maréchal de *Luxembourg* soutenir en Flandre la fortune de la France , & alla arrêter les progrès de *Montécuculi*. Autant Août & Septembre 1675. il venait de montrer d'impétuosité à Senef , autant il eut alors de patience. Son génie , qui se pliait à tout , déploya le même art que *Turenne*. Deux seuls campemens arrêterent les progrès de l'armée Allemande , & firent lever à *Montécuculi* les sièges d'Haguenau & de Saverne. Après cette campagne , moins éclatante que celle de Senef & plus estimée , ce Prince cessa de paraître à la guerre. Il eût voulu que son fils commandât ; il offrait de lui servir de Conseil ; mais le Roi ne voulait pour généraux , ni de jeunes gens ni de Princes , c'était avec quelque peine , qu'il s'était servi même du Prince de *Condé*. La jalousie de *Louvois* contre *Turenne* avait contribué , autant que le nom de *Condé* , à le mettre à la tête des armées.

Ce Prince se retira à Chantilli , d'où il vint très rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée , dans un lieu où le courtisan ne considère que la faveur. Il passa le reste de sa vie Retraite du grand Condé.

moires du tems ; que l'on consulte | „ *Bois-Jordan* , dit-il , fit la capi-
l'Abbé chronologique du P. Henaut. | tulation à l'insçu du Maréchal. &c.

Siècle de Louis XIV.

Nn

Ch. XII. tourmenté de la goutte , se consolant de ses douleurs & de sa retraite , dans la conversation des hommes de génie en tout genre , dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre , & n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encor dans sa retraite : mais enfin ce feu dévorant qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux & plein de passions , ayant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste , il éprouva la caducité avant le tems , & son esprit s'affaiblissant avec son corps , il ne resta rien du grand *Condé* les deux dernières années de sa vie : il mourut en 1686. *Montécuculi* se retira du service de l'Empereur , en même tems que le Prince de *Condé* cessa de commander les armées de France.

C'est un conte bien répandu , & bien méprisable , que *Montécuculi* renonça au commandement des armées après la mort de *Turenne* , parce qu'il n'avait , disait-il , plus d'émule digne de lui. Il aurait dit une sottise , quand même il ne fût pas resté un *Condé*. Loin de dire cette sottise dont on lui fait honneur , il combattit contre les Français , & leur fit repasser le Rhin cette année. D'ailleurs , quel Général d'armée aurait jamais dit à son maître : « Je ne veux plus vous servir , parce que vos ennemis sont trop faibles , & que j'ai un mérite trop supérieur ? »

CHAPITRE TREIZIEME.

Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix de Nimègue en 1678.

Après la mort de *Turenne* & la retraite du Prince de *Condé* , le Roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage , contre l'Empire , l'Espagne & la Hollande. Il avait des Officiers formés par ces deux grands-hommes. Il avait *Louvois* , qui lui valait plus qu'un Général , parce que sa prévoyance mettait les Généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes , longtems victorieuses , étaient animées

du même esprit, qu'excitait encor la présence d'un Roi toujours heureux.

CH. XIII.

Il prit en personne, dans le cours de cette guerre, (a) Condé, (b) Bouchain, (c) Valenciennes, (d) Cambrai. On l'accusa, au siège de Bouchain, d'avoir craint de combattre le Prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jeter du secours dans la place. On reprocha aussi au Prince d'Orange, d'avoir pu donner bataille à *Louis XIV* & de ne l'avoir pas fait. Car tel est le sort des Rois & des Généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas; mais ni lui ni le Prince d'Orange n'étaient blâmables. Le Prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que *Monterey* Gouverneur des Pays-Bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son gouvernement au hazard d'un événement décisif; & la gloire de la campagne demeura au Roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en présence de son ennemi.

(a) 16
Avril 1676.
(b) 11 Mai
1676.
(c) 17 Mars
1677.
(d) 5 Avril
1677.

A l'égard de Valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation.

Attaque de
Valenciennes
en plein
jour contre
la coutume.

Le Roi faisait ce siège, ayant avec lui son frère & cinq Maréchaux de France, d'*Humières*, *Schomberg*, *la Feuillade*, *Luxembourg* & de *Lorges*. Les Maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. *Vauban* dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encor aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. Derrière ces demi-lunes était un grand ouvrage couronné, palissadé & fraîsé, entouré d'un fossé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage couronné, était encor un autre ouvrage, entouré d'un autre fossé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'Escaut. Ce bras franchi, on trouvait encor un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derrière ce pâté, coulait le grand cours de l'Escaut, profond & rapide, qui sert de fossé à la muraille. Enfin la muraille était soutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garnison de trois mille hommes paraissait une longue résistance.

Nn ij

Cs. XIII. Le Roi tint Conseil de guerre , pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'usage , que ces attaques le fissent toujours pendant la nuit , afin de marcher aux ennemis sans être aperçu , & d'épargner le sang du soldat. *Vauban* proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les Maréchaux de France se récrièrent contre cette proposition. *Louvois* la condamna. *Vauban* tint ferme , avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. » Vous voulez , dit-il , » ménager le sang du » soldat : vous l'épargnerez bien davantage quand il combattrà » de jour , sans confusion & sans tumulte , sans craindre qu'une » partie de nos gens tire sur l'autre , comme il n'arrive que » trop souvent. Il s'agit de surprendre l'ennemi ; il s'attend » toujours aux attaques de nuit : nous le surprendrons en effet , » lorsqu'il faudra qu'épuisé des fatigues d'une veille , il soutienne les efforts de nos troupes fraîches. Ajoutez à cette » raison , que s'il y a dans cette armée des soldats de peu » de courage , la nuit favorise leur timidité ; mais que pendant le jour , l'œil du maître inspire la valeur & élève les » hommes au-dessus d'eux-mêmes.

Le Roi se rendit aux raisons de *Vauban* , malgré *Louvois* & cinq Maréchaux de France.

17 Mars
1677.

A neuf heures du matin , les deux compagnies de Mousquetaires , une centaine de grenadiers , un bataillon des Gardes , un du régiment de Picardie , montent de tous côtés sur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était simplement de s'y loger , & c'était beaucoup. Mais quelques Mousquetaires noirs , ayant pénétré par un petit sentier , jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cette fortification , ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems , les Mousquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des Gardes les suivent : on tue & on poursuit les assiégés : les Mousquetaires baissent le pont-levis , qui joint cet ouvrage aux autres : ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement , sur le petit bras de l'Escaut & sur le grand. Les Gardes s'avancent en foule. Les Mousquetaires sont déjà dans la ville , avant que le Roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encor ce qu'il y eut de plus étrange dans

cette action. Il était vraisemblable que de jeunes Mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois qui venaient à eux dans la rue; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée: mais ces jeunes gens conduits par un Cornette nommé *Moïsfac*, se mirent en bataille derrière des charettes; & tandis que les troupes qui venaient, se formaient sans précipitation, d'autres Mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la rue: on donnait des otages de part & d'autre: le Conseil de ville s'assemblait: on députait vers le Roi: tout cela se faisait, sans qu'il y eût rien de pillé, sans confusion, sans faire de fautes d'aucune espèce. Le Roi fit la garnison prisonnière de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La singularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

Il eut encor la gloire de prendre Gand en quatre jours, & 9 Mars
Ypres en sept. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses succès 1678.
furent encor plus grands par ses Généraux. 15 Mars 1678.

Du côté de l'Allemagne, le Maréchal Duc de *Luxembourg* laissa d'abord, à la vérité, prendre Philipsbourg à sa vue, Sept. 1676.
essayant en vain de la secourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le Général, qui prit Philipsbourg, était *Charles V* nouveau Duc de Lorraine, héritier de son oncle *Charles IV* & dépouillé comme lui de ses Etats. Il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda longtems les armées de l'Empire avec gloire. Mais malgré la prise de Philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de soixante mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses Etats. En vain il mit sur ses étendarts, *aut nunc, aut nunquam*, ou maintenant, ou jamais. Le Maréchal de *Créqui*, racheté de sa prison & devenu plus prudent par sa défaite de Constarbruck, lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace. 7 Octobre 1677.
Il le harcela & le fatigua sans relâche. Il prit Fribourg 14 Nov. 1677.
à sa vue; & quelque tems après, il battit encor un détachement de son armée à Rheinfeld. Il passa la rivière de Kins 11 juillet 1678.
en sa présence, le poursuivit vers Offenbourg, le chargea dans sa retraite; & ayant immédiatement après emporté le

CH. XIII.

fort de Kehl l'épée à la main , il alla brûler le pont de Strasbourg , par lequel cette ville , qui était libre encor , avait donné tant de fois passage aux armées Impériales. Ainsi le Maréchal de Créquy répara un jour de témérité , par une suite de succès dûs à sa prudence , & il eut peut-être acquis une réputation égale à celle de *Turenne* , s'il eût vécu.

Monsieur
frère du Roi
bat le Prince
d'Orange
8^e.

Le Prince d'Orange ne fut pas plus heureux en Flandre que le Duc de Lorraine en Allemagne : non seulement il fut obligé de lever le siège de Mastricht & de Charleroi ; mais après avoir laissé tomber Condé , Bouchain & Valenciennes , sous la puissance de *Louis XIV* , il perdit la bataille de Montcaffel contre Monsieur , en voulant secourir St. Omer. Les Maréchaux de *Luxembourg* & d'*Humières* commandaient l'armée sous Monsieur. On prétend qu'une faute du Prince d'Orange , & un mouvement habile de *Luxembourg* , décidèrent du gain de la bataille. Monsieur chargea avec une valeur & une présence d'esprit , qu'on n'attendait pas d'un Prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple , que le courage n'est point incompatible avec la mollesse. Ce Prince qui s'habillait souvent en femme , qui en avait les inclinations , agit en Capitaine & en soldat. Le Roi son frère fut , dit-on , jaloux de sa gloire. Il parla peu à Monsieur de sa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille , quoiqu'il se trouvât tout auprès. Quelques serviteurs de Monsieur , plus pénétrants que les autres , lui prédirent alors , qu'il ne commanderait plus d'armée , & ils ne se trompèrent pas.

11 Mars
1677.

Tant de villes prises , tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne , n'étaient pas les seuls succès de *Louis XIV* dans cette guerre. Le Comte de *Schomberg* & le Maréchal de *Navailles* battaient les Espagnols dans le Lampourdan au pied des Pyrénées. On les attaquait jusques dans la Sicile.

La Sicile , depuis le tems des tyrans de Syracuse , sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelque chose dans le Monde , a toujours été subjuguée par des étrangers ; asservie successivement aux Romains , aux Vandales , aux Arabes , aux Normans sous le vasselage des Papes , aux Français , aux Allemands , aux Espagnols ; haïssant presque toujours ses maîtres , se révoltant contre eux , sans faire de véritables efforts

dignes de la liberté , & excitant continuellement des séditions pour changer de chaines.

 CH. XIII.

Les Magistrats de Messine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs Gouverneurs , & d'appeller la France à leurs secours. Une flotte Espagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le Chevalier de *Valbelle* vint avec quelques frégates à travers la flotte Espagnole. Il rapporta à Messine des vivres , des armes & des soldats. Ensuite le Duc de *Vivonne* arrive avec sept vaisseaux de guerre de soixante pièces de canon, deux de quatre-vingt , & plusieurs brûlots ; il bat la flotte ennemie , & rentre victorieux dans Messine.

 9 Février
1675.

L'Espagne est obligée d'implorer , pour la défense de la Sicile , les Hollandais ses anciens ennemis , qu'on regardait toujours comme les maîtres de la mer. *Ruiter* vient à son secours du fond du *Zuidetsee* , passe le détroit , & joint à vingt vaisseaux Espagnols , vingt-trois grands vaisseaux de guerre.

Alors les Français , qui joints avec les Anglais n'avaient pu battre les flottes de Hollande , l'emportèrent seuls sur les Hollandais & les Espagnols réunis. Le Duc de *Vivonne* , obligé de rester dans Messine pour contenir le peuple déjà mécontent de ses défenseurs , laissa donner cette bataille par *Du-Quéne* , Lieutenant-Général des armées navales , homme aussi singulier que *Ruiter* , parvenu comme lui au commandement par son seul mérite , mais n'ayant encor jamais commandé d'armée navale , & plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un armateur , que dans celui d'un Général. Mais quiconque a le génie de son art & du commandement , passe bien vite & sans effort du petit au grand. *Du-Quéne* se montra grand Général de mer contre *Ruiter*. C'était l'être que de remporter sur ce Hollandais un faible avantage. Il livra encor une seconde bataille navale aux deux flotes ennemies près d'Agouste. *Ruiter* , blessé dans cette bataille , y termina sa glorieuse vie. C'est un des hommes , dont la mémoire est encor dans la plus grande vénération en Hollande. Il avait commencé par être valet & mousse de vaisseau ; il n'en fut que plus respectable. Le nom des Princes de *Nassau* n'est pas au-dessus du sien.

 8 Janvier
1676.

 Mort de
Ruiter.
12 Mars
1676.

Le Conseil d'Espagne lui donna le titre & les patentes de Duc, dignité étrangère & frivole pour un Républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après sa mort. Les enfans de *Ruiter*, dignes de leur père, refusèrent ce titre si brigué dans nos Monarchies, mais qui n'est pas préférable au nom de bon citoyen.

Louis XIV eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de sa mort. On lui représenta qu'il était défat d'un ennemi dangereux. Il répondit qu'on ne pouvait s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand-homme.

Du-Quêne. *Du-Quêne*, le *Ruiter* de la France, attaqua une troisième fois les deux flottes après la mort du Général Hollandais. Il leur coula à fond, brûla & prit plusieurs vaisseaux. Le Maréchal Duc de *Vivonne* avait le commandement en chef dans cette bataille ; mais ce n'en fut pas moins *Du-Quêne* qui remporta la victoire. L'Europe était étonnée, que la France fût devenue en si peu de tems aussi redoutable sur mer que sur terre. Il est vrai, que ces armemens, & ces batailles gagnées, ne servirent qu'à répandre l'allarme dans tous les états. Le Roi d'Angleterre, ayant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prêt enfin de se liguer avec le Prince d'Orange, qui venait d'épouser sa nièce. De plus la gloire acquise en Sicile coûtait trop de trésors. Enfin les Français évacuèrent Messine, dans le tems qu'on croyait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'île. On blâma beaucoup *Louis XIV* d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soutint pas, d'avoir abandonné Messine, ainsi que la Hollande, après des victoires inutiles.

8 Avril
1678.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'Espagne épuisée & battue en tous lieux. Il suscitait encor de nouveaux ennemis à la Maison d'*Autriche*. Il fomentait les troubles de Hongrie ; & ses Ambassadeurs à la Porte Ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'Allemagne, dùt-il envoyer encor, par bienfaisance, quelque secours contre les Turcs, appelés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis. Car alors la Suède, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre mal-

malheureuse contre l'Electeur de Brandebourg. Cet Electeur, père du premier Roi de Prusse, commençait à donner à son pays une considération qui s'est bien augmentée depuis : il enlevait alors la Poméranie aux Suédois. C. H. XIII.

Il est remarquable, que dans le cours de cette guerre, il y eut presque toujours des conférences ouvertes pour la paix ; d'abord à Cologne, par la médiation inutile de la Suède ; ensuite à Nimègue, par celle de l'Angleterre. La médiation Anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine que l'avait été l'arbitrage du Pape au traité d'Aix-la-Chapelle. Louis XIV fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions le 9 d'Avril 1678 au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au 10 de Mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux Etats-Généraux, qui le demandèrent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la Hollande. Cette République avait été assez heureuse, ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'Empire & l'Espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenus les principales parties.

Le Roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des Hollandais ; il leur rendait Maastricht, & remettait aux Espagnols quelques villes, qui devaient servir de barrières aux Provinces-Unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg ; mais il se réservait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, St. Omer, Cassel, Charlemont, Popering, Bailleul, &c. ce qui faisait une bonne partie de la Flandre. Il y ajoutait la Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquises ; & ces deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre. Conditions de la paix.

Il ne voulait dans l'Allemagne, que Fribourg ou Philipsbourg, & laissait le choix à l'Empereur. Il rétablissait dans l'Evêché de Strasbourg & dans leurs terres, les deux frères *Furstemberg*, que l'Empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison.

Il fut hautement le protecteur de la Suède son alliée, & alliée malheureuse contre le Roi de Dannemarck & l'Electeur de Brandebourg. Il exigea que le Dannemarck rendît tout ce

Siccle de Louis XIV.

Oo

CH. XIII.

qu'il avait pris sur la Suède, qu'il modérât les droits de passage dans la mer Baltique, que le Duc de Holstein fût rétabli dans ses Etats, que le Brandebourg cédât la Poméranie qu'il avait conquise, que les traités de Westphalie fussent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'Europe à l'autre. En vain l'Electeur de Brandebourg lui écrivit la lettre la plus soumise, l'appellant *Monseigneur*, selon l'usage, le conjurant de lui laisser ce qu'il avait acquis, l'assurant de son zèle & de son service. Ses soumissions furent aussi inutiles que sa résistance, & il falut que le vainqueur des Suédois rendit toutes ses conquêtes.

Ambassadeurs de France ne cèdent pas aux Electeurs.

Alors les Ambassadeurs de France prétendaient la main sur les Electeurs. Celui de Brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à Clèves avec le Comte depuis Maréchal *d'Esstrades*, Ambassadeur auprès des Etats-Généraux. Le Roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le représentait cédât à un Electeur, & le Comte *d'Esstrades* ne put traiter.

Charles-Quint avait mis l'égalité entre les Grands d'Espagne & les Electeurs. Les Pairs de France par conséquent la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choses sont changées, puisqu'aux Diètes de l'Empire les Ambassadeurs des Electeurs sont traités comme ceux des Rois.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau Duc *Charles V*; mais il voulait rester maître de Nanci, & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étaient pas si outrées qu'elles dussent désespérer ses ennemis, & les obliger à se réunir contre lui, par un dernier effort: il parlait à l'Europe en maître, & agissait en même tems en politique.

Il fut aux conférences de Nimègue semer la jalousie parmi les Alliés. Les Hollandais s'empresèrent de signer, malgré le Prince d'Orange, qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre; il disaient, que les Espagnols étaient trop faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les Espagnols, voyant que les Hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'Empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les Allemands, abandonnés de la Hollande & de l'Espagne, signèrent les derniers, en laissant Fribourg au Roi, & confirmant les traités de Westphalie. Cu. XIII.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par Louis XIV. Ses ennemis eurent beau faire des propositions outrées pour colorer leur faiblesse ; l'Europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le Duc de Lorraine, qui osa refuser l'acceptation d'un traité, qui lui semblait trop odieux. Il aimait mieux être un Prince errant dans l'Empire, qu'un Souverain sans pouvoir & sans considération dans ses Etats : il attendit sa fortune du tems & de son courage.

Dans le tems des conférences de Nimègue, & quatre jours après que les Plénipotentiaires de France & de Hollande avaient signé la paix, le Prince d'Orange fit voir combien Louis XIV. avait en lui un ennemi dangereux. Le Maréchal de Luxembourg, qui bloquait Mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquille dans le village de St. Denys, & dînait chez l'Intendant de l'armée. Le Prince d'Orange, avec toutes ses troupes, fond sur le quartier du Maréchal, le force, & engage un combat sanglant, long & opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée ; car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le Maréchal de Luxembourg eut beaucoup de peine à résister ; & s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du Prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrain où elle avait combattu. Paix faite.
10 Août
1678.

Bataille
après la
paix.
14 Août.

Si les hommes ambitieux compaient pour quelque chose le sang des autres hommes, le Prince d'Orange n'eut point donné ce combat. Il savait certainement que la paix était signée ; il savait que cette paix était avantageuse à son pays, cependant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français. Cette action, pleine d'inhumanité non moins que de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux mille Français & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix, combien les évé-

Oo ij

Cin. XIII. nemens contredifent les projets. La Hollande, contre qui feule la guerre avait été entreprife, & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien ; au contraire elle y gagna une barrière & toutes les autres puiffances, qui l'avaient garantie de la deftruction, y perdirent.

*Louis XIV
arbitre de
l'Europe.*

Le Roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnaît, n'ayant affiégué aucune place qu'il n'eût prife, fupérieur en tout genre à fes ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant fix années de fuite, enfin fon arbitre & fon pacificateur, ajoutant à fes Etats la Franche-Comté, Dunkerque, & la moitié de la Flandre ; & ce qu'il devait compter pour le plus grand de fes avantages, Roi d'une nation alors heureufe, & alors le modèle des autres nations. L'Hôtel-de-Ville de Paris lui défera quelque tems après, en 1680, le nom de *Grand* avec folemnité, & ordonna que dorénavant ce titre feul ferait employé dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frappé quelques médailles chargées de ce furnom. L'Europe, quoique jaloufe, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de *Louis XIV* a prévalu dans le public fur celui de *Grand*. L'ufage eft le maître de tout. *Henri*, qui fut furnommé *le Grand* à fi juftte titre après fa mort, eft appelé communément *Henri IV* ; & ce nom feul en dit affez. Monsieur le Prince eft toujours appelé *le grand Condé*, non-feulement à caufe de fes actions héroïques, mais par la facilité qui fe trouve à le diftinguer, par ce furnom, des autres Princes de *Condé*. Si on l'avait nommé *Condé le Grand*, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit, *le grand Cornille*, pour le diftinguer de fon frère. On ne dit pas, *le grand Virgile*, ni *le grand Homère*, ni *le grand Taffe*. *Alexandre le Grand* n'eft plus connu que fous le nom d'*Alexandre*. *Charles-Quint*, dont la fortune fut plus éclatante que celle de *Louis XIV*, n'a jamais eu le nom de *Grand*. Il n'eft refté à *Charlemagne* que comme un nom propre. Les titres ne fervent de

^a) Dans la compilation intitulée *Mémoires de Madame de Maintenon*, on trouve Tom. III. pag. 23. ces mots : les réunions des Chambres de Metz & de Befançon : nous avons cru d'abord

qu'il y avait eu une Chambre de Befançon réunie à celle de Metz. Nous avons confulté tous les auteurs ; nous avons trouvé que jamais il n'y eut à Befançon de Cham-

rien pour la postérité ; le nom d'un homme, qui a fait de ~~grandes~~ grandes choses, impose plus de respect que toutes les épi- Cm. XIII. thètes.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Prise de Strasbourg : Bombardement d'Alger : Soumission de Gènes : Ambassade de Siam : le Pape bravé dans Rome : Electorat de Cologne disputé.

L'Ambition de Louis XIV ne fut point retenue par cette paix générale. L'Empire, l'Espagne, la Hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix un tems de conquêtes. Il était même si sûr alors de son pouvoir, qu'il établit dans Metz & dans Brisac 1680. a) des juridictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alzace ou des Trois-Evêchés, mais qui depuis un tems im- Jurisdiction sur les Princes de l'Empire. memorial avaient passé sous d'autres maîtres. Beaucoup de Souverains de l'Empire, l'Electeur Palatin, le Roi d'Espagne même, qui avait quelques bailliages dans ces pays, le Roi de Suède comme Duc des Deux-Ponts, furent cités devant ces Chambres, pour rendre hommage au Roi de France, ou pour subir la confiscation de leurs biens. Depuis Charlemagne on n'avait vu aucun Prince agir ainsi en maître & en juge des Souverains, & conquérir des pays par des arrêts.

L'Electeur Palatin & celui de Trèves furent dépouillés des Seigneuries de Falkembourg, de Germersheim, de Veldentz, &c. Ils portèrent en vain leurs plaintes à l'Empire assemblé à Ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

bre instituée pour juger quelles terres voisines pouvaient appartenir à la France. Il n'y eut en 1680 que le Conseil de Brisac & celui de Metz chargés de réunir à la France les

terres qu'on croyait démembrées de l'Alzace & des Trois-Evêchés. Ce fut le Parlement de Besançon qui réunir pour quelque tems Mont-Bé-liard à la France.

CH. XIV. Ce n'était pas assez au Roi d'avoir la Préfecture des dix villes libres de l'Alzace, au même titre que l'avaient eue les Empereurs. Déjà dans aucune de ces villes on n'osait plus parler de liberté. Restait Strasbourg, ville grande & riche, maitresse du Rhin par le pont qu'elle avait sur ce fleuve, & qui formait seule une puissante République, fameuse par son arsenal, qui renfermait neuf cent pièces d'artillerie.

Louis s'empare de Strasbourg.

Louvois avait formé dès longtems le dessein de la donner à son maître. L'or, l'intrigue & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparèrent l'entrée de *Louvois* dans Strasbourg. Les Magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt mille Français autour de leurs remparts ; les forts, qui les défendaient près du Rhin, insultés & pris dans un moment ; *Louvois* à leurs portes, & leurs Bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le desespoir des citoyens amoureux de la liberté, n'empêchèrent point qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les Magistrats, & que *Louvois* ne prit possession de la ville. *Vauban* l'a rendue depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barrière la plus forte de la France.

30 Sept.
1681.

Le Roi ne ménageait pas plus l'Espagne ; il demandait dans les Pays-Bas la ville d'Alost & tout son bailliage, que les Ministres avaient oublié, disaient-ils, d'insérer dans les conditions de la paix ; & sur les délais de l'Espagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg.

Il veut Luxembourg.
1682.

En même tems il achetait la forte ville de Casal d'un petit Prince Duc de Mantoue, qui aurait vendu tout son Etat pour fournir à ses plaisirs.

En voyant cette Puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquerrait pendant la paix, plus que dix Rois prédecesseurs de *Louis XIV* n'avaient acquis par leurs guerres,

b) On a prétendu que ce fut alors que le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, dit publiquement : Je n'ai pu avoir son amitié, je méritai son estime. Ce mot a été recueilli par plusieurs personnes, & l'Abbé de Choisi le place vers l'année

1672. Il peut mériter quelque attention, parce qu'il annonçait de loin les ligués que forma *Guillaume* contre *Louis XIV*. Mais il n'est pas vrai que ce fut à la paix de Nimègue que le Prince d'Orange ait parlé ainsi ; il est encor moins vrai que

les allarmes de l'Europe recommencèrent. L'Empire, la Hollande, la Suède même mécontente du Roi, firent un traité d'association. Les Anglais menacèrent; les Espagnols voulurent la guerre; le Prince d'Orange remua tout pour la faire commencer: mais aucune Puissance n'osait alors porter les premiers coups *b*).

Le Roi, craint partout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Il portait enfin sa marine au-delà des espérances des Français & des craintes de l'Europe. Il eut soixante mille matelots. Des loix aussi sévères que celles de la discipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes grossiers dans le devoir. L'Angleterre & la Hollande, ces Puissances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mer, ni de si bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontières, & des Gardes-marines dans les ports, furent instituées & composées de jeunes gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profession, sous des maîtres payés du trésor public.

Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses, pour contenir cent vaisseaux de guerre, avec un arsenal, & des magasins magnifiques. Sur l'Océan, le port de Brest se formait avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre de Grace, se remplissaient de vaisseaux. La nature était forcée à Rochefort.

Enfin le Roi avait plus de cent vaisseaux de ligne, dont plusieurs portaient cent canons, & quelques-uns davantage. Ils ne restaient pas oisifs dans les ports. Ses escadres sous le commandement de *Du-Quéne*, nettoyaient les mers infestées par les corsaires de Tripoli & d'Alger. Il se vengea d'Alger avec le secours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention qu'il avait d'exciter tous les génies de son

Louis XIV eût écrit à ce Prince : Vous me demandez mon amitié, je vous l'accorderai quand vous en serez digne. On ne s'exprime ainsi qu'avec son vassal : on ne se sert point d'expressions si insultantes envers un Prince avec qui on fait un traité.

Cette lettre ne se trouve que dans la compilation des mémoires de *Maintenon*; & nous apprenons que ces mémoires sont décriés par le grand nombre d'infidélités qu'ils renferment.

CH. XIV.

Sa puissance sur mer.

1680.

1681.

1682.

Port de Toulon construit.

Invention des galiotes à bombes.

siècle. Cet art funeste , mais admirable , est celui des galientes à bombes , avec lesquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé *Bernard Renaud* , connu sous le nom du *petit Renaud* , qui sans avoir jamais servi sur les vaisseaux , était un excellent marin à force de génie. *Colbert* , qui déterrât le mérite dans l'obscurité , l'avait souvent appelé au Conseil de marine , même en présence du Roi. C'était par les soins & sur les lumières de *Renaud* , que l'on suivait depuis peu une méthode plus régulière & plus facile , pour la construction des vaisseaux. Il osa proposer dans le Conseil , de bombarder Alger avec une flotte. On n'avait pas d'idée , que les mortiers à bombes pussent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuya les contradictions & les railleries , que tout inventeur doit attendre ; mais sa fermeté , & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions , déterminèrent le Roi à permettre l'essai de cette nouveauté.

Les Algériens punis , & pas affect.

28 Octob.
1684.

Renaud fit construire cinq vaisseaux , plus petits que les vaisseaux ordinaires , mais plus forts de bois , sans ponts , avec un faux - tillac à fond de cale , sur lequel on maçonna des creux , où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage , sous les ordres du vieux *Du-Quêne* , qui était chargé de l'entreprise , & n'en attendait aucun succès. *Du-Quêne* & les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la ville fut écrasée & consumée. Mais cet art , porté bientôt chez les autres nations , ne servit qu'à multiplier les calamités humaines , & fut plus d'une fois redoutable à la France , où il fut inventé.

Etablissemens , fortifiés.

La marine ainsi perfectionnée en peu d'années , était le fruit des soins de *Colbert*. *Louvois* faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtissait Huningue , Sar-Louis , les forteresses de Strasbourg , Montroyal , &c. & pendant que le Royaume acquérait tant de force au dehors , on ne voyait au dedans que les arts en honneur , l'abondance , les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la Cour de *Louis XIV.* Son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

L'Empereur Léopold faible.

Son bonheur & sa gloire étaient encor relevés par la faiblesse de la plupart des autres Rois , & par le malheur de leurs

leurs peuples. L'Empereur *Léopold* avait alors à craindre les Hongrois révoltés, & sur-tout les Turcs, qui, appelés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de *Louis* persécutait les Protestans en France, parce qu'il croyait devoir les mettre hors d'état de lui nuire; mais protégeait sous main les Protestans & les révoltés de Hongrie, qui pouvaient le servir. Son Ambassadeur à la Porte avait pressé l'armement des Turcs avant la paix de Nimégue. Le Divan, par une singularité bizarre, a presque toujours attendu que l'Empereur fût en paix pour se déclarer contre lui. Il ne lui fit la guerre en Hongrie qu'en 1682; & l'année d'après l'armée Ottomane, forte, dit-on, de deux cent mille combattans, augmentée encor des troupes Hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra jusqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'Empereur *Léopold* quitta d'abord Vienne avec précipitation, & se retira jusqu'à Lintz, à l'approche des Turcs; & quand il fut qu'ils avaient investi Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encor plus loin jusqu'à Passau, laissant le Duc de Lorraine, à la tête d'une petite armée déjà entamée en chemin par les Turcs, soutenir, comme il pourrait, la fortune de l'Empire. c)

Personne ne doutait, que le Grand-Visir *Cara Mustapha*, qui commandait l'armée Ottomane, ne se rendit bientôt maître de Vienne, ville mal fortifiée, abandonnée de son maître, défendue à la vérité par une garnison dont le fonds devait être de seize mille hommes, mais dont l'effectif n'était pas de dix mille. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV espéra avec beaucoup de vraisemblance, que *Louis XIV* l'Allemagne, désolée par les Turcs, & n'ayant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, se-rait obligée de recourir à la protection de la France. Il avait une armée sur les frontières de l'Empire, prête à le défendre.

c) Voyez les étranges particularités du siège de Vienne dans l'*Essai* sur les murs &c. adressé à Madame la Marquise du Châtelet.

Siècle de Louis XIV.

Pp

CH. XIV.

L'Empereur Léopold fait de Vienne assiégée par les Turcs.

ven.

Cat. XIV. contre ces mêmes Turcs , que ses précédentes négociations y avaient amenés. Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'Empire & faire son fils Roi des Romains.

Il avait joint d'abord les démarches généreuses à ses desseins politiques , dès que les Turcs avaient menacé l'Autriche ; non qu'il eût envoyé une seconde fois des secours à l'Empereur , mais il avait déclaré qu'il n'attaquerait point les Pays-Bas , & qu'il laisserait ainsi à la branche d'Autriche-Espagnole le pouvoir d'aider la branche Allemande prête à succomber : il voulait pour prix de son inaction qu'on le satisfît sur plusieurs points équivoques du traité de Nimégue , & principalement sur ce bailliage d'Alost qu'on avait oublié d'insérer dans le traité. Il fit lever le blocus de Luxembourg en 1682 , sans attendre qu'on le satisfît , & il s'abstint de toute hostilité une année entière. Cette générosité se démentit enfin pendant le siège de Vienne. Le Conseil d'Espagne , au lieu de l'appaiser , l'aigrit ; & *Louis XIV* reprit les armes dans les Pays Bas , précisément lorsque Vienne était prête de succomber : c'était au commencement de Septembre ; mais contre toute attente Vienne fut délivrée ; la présomption du Grand-Visir , sa mollesse , son mépris brutal pour les Chrétiens , son ignorance , sa lenteur , le perdirent : il fallait l'excès de toutes ces fautes pour que Vienne ne fût pas prise. Le Roi de Pologne *Jean Sobieski* eut le tems d'arriver ; & avec le secours du Duc de Lorraine , il n'eut qu'à se présenter devant la multitude Ottomane , pour la mettre en déroute. L'Empereur revint dans sa capitale , avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra , lorsque son libérateur sortait de l'Eglise , où l'on avait chanté le *Te Deum* , & où le prédicateur avait pris pour son texte , *Il fut un homme envoyé de Dieu nommé Jean*. d) Vous avez déjà vu que le Pape *Pie V* avait appliqué ces paroles à *Don Jean d'Autriche* après la victoire de Lépante. Vous savez que ce qui paraît neuf n'est souvent qu'une redite. L'Empereur *Léopold* fut à la fois triomphant & humilié. Le Roi de France , n'ayant plus rien à ménager , fit bombarder Luxembourg. Il se saisit de

Enfin Louis se lasse , & prend Luxembourg.

Les Turcs battus.

12 Sept.
1683.

Novemb.
1683.

Aoust
1684.

d) Voyez l'*Essai sur les manoirs* , dans lequel on adresse toujours la parole à la même personne.

Courtrai , de Dixmude , en Flandre. Il s'empara de Trèves', & en démolit les fortifications ; tout cela , pour remplir , di-
Cu. XIV.
 fait-on , l'esprit des traités de Nimègue. Les Impériaux & les
 Espagnols négociaient avec lui à Ratisbonne , pendant qu'il
 prenait leurs villes ; & la paix de Nimègue enfreinte fut chan-
 gée en une trêve de vingt ans , par laquelle le Roi garda la
 ville de Luxembourg & sa Principauté , qu'il venait de prendre.

Il était encor plus redouté sur les côtes de l'Afrique , où Avril 1684.
 les Français n'étaient connus avant lui , que par les esclaves
 que faisaient les barbares.

Alger deux fois bombardée , envoya des Députés lui de-
 mander pardon , & recevoir la paix ; ils rendirent tous les es-
 claves Chrétiens , & payèrent encor de l'argent , ce qui est
 la plus grande punition des Corsaires.

Tunis , Tripoli , firent les mêmes soumissions. Il n'est pas
 inutile de dire , que lorsque *Damfreville* , Capitaine de vais-
 seau , vint délivrer dans Alger tous les esclaves Chrétiens au
 nom du Roi de France , il se trouva parmi eux beaucoup
 d'Anglais , qui étant déjà à bord , soutinrent à *Damfreville* ,
 que c'était en considération du Roi d'Angleterre , qu'ils étaient
 mis en liberté. Alors le Capitaine Français fit appeler les
 Algériens , & remettant les Anglais à terre ; *Ces gens-ci* , dit-il ,
prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur Roi ; le mien ne
prend pas la liberté de leur offrir sa protection : je vous les re-
metts ; c'est à vous à montrer ce que vous devez au Roi d'An-
gleterre. Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté An-
 glaise , la faiblesse du gouvernement de *Charles II.* , & le re-
 spect des nations pour *Louis XIV.* , se font connaître par ce
 trait.

Tel était ce respect universel , qu'on accordait de nouveaux *Louis trop*
 honneurs à son Ambassadeur à la Porte Ottomane , tels que *fastueux*
 celui du sopher : tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique , *avec les*
 qui sont sous la protection du Grand-Seigneur. *faibles.*

La République de Gènes s'abaissa encor plus devant lui ,
 que celle d'Alger. Gènes avait vendu de la poudre & des
 bombes aux Algériens. Elle construisait quatre galères pour
 le service de l'Espagne. Le Roi lui défendit par son Envoyé
St. Olon , l'un de ses Gentilshommes ordinaires , de lancer à

l'eau les galères, & la menaça d'un châtimement prompt, si elle ne se foumettait à ses volontés. Les Génois irrités de cette entreprise sur leur liberté, & comptant trop sur le secours de l'Espagne, ne firent aucune satisfaction. Aussi-tôt quatorze gros vaisseaux, vingt galères, dix galiotes à bombes, plusieurs frégates, sortent du port de Toulon. *Seignelai*, nouveau Secrétaire de la Marine, & à qui le fameux *Colbert* son père avait déjà fait exercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la flotte. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & Ministre; avide de toute espèce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mêlant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. Le vieux *Du-Quéne* commandait les vaisseaux, le Duc de *Mortemar* les galères; mais tous deux étaient les courtisans du Secrétaire d'Etat. On arrive devant Gènes; les dix galiotes y jettent quatorze mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de *Gènes la superbe*. Quatre mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le fauxbourg de *St. Pierre d'Arène*. Alors il salut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le Roi exigea, que le Doge de Gènes & quatre principaux Sénateurs, vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles; & de peur que les Génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobaissent quelque chose à sa gloire, il voulut que le Doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa Principauté, malgré la loi perpétuelle de Gènes, qui ôte cette dignité à tout Doge abient un moment de la ville.

Imperiale Lercaro Doge de Gènes, avec les Sénateurs *Lomellino*, *Garibaldi*, *Durazzo*, & *Salvago*, vinrent à Versailles faire tout ce que le Roi exigeait d'eux. Le Doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtait souvent: son discours & ses marques de soumission étaient dictés par *Seignelai*. Le Roi l'écouta, assis & couvert; mais comme, dans toutes les actions de sa vie, il joignait la politesse à la dignité, il traita *Lercaro* & les Sénateurs, avec autant de bonté que de faste. Les Ministres *Louvois*, *Croissi* & *Seignelai*, leur firent sentir plus de fierté.

Doge de
Gènes.
22 Février
1685.

17 Mars
1684.

Aussi le Doge disait : *Le Roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit ; mais ses Ministres nous la rendent.* Ce Doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde sait, que le Marquis de *Seignelai* lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles, il répondit : *C'est de m'y voir.*

L'extrême goût que *Louis XIV* avait pour les choses d'éclat, *Ambassade des Siamois.* fut encor bien plus flatté par l'ambassade qu'il reçut de Siam, pays où l'on avait ignoré jusqu'alors que la France existât. Il était arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des Européens sur les autres nations, qu'un Grec, fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé *Phalk Constance*, était devenu *Barcalon*, c'est-à-dire, premier Ministre ou Grand-Visir du Royaume de Siam. Cet homme, dans le dessein de s'affermir & de s'élever encore, & dans le besoin qu'il avait de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux Anglais ni aux Hollandais ; ce sont des voisins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes de Coromandel, & avaient porté dans ces extrémités de l'Asie, la réputation de leur Roi. *Constance* crut *Louis XIV* propre à être flatté par un hommage qui viendrait de si loin sans être attendu. La Religion, dont les ressorts font jouer la politique du monde depuis Siam jusqu'à Paris, servit encor à ses desseins. Il envoya, au nom du Roi de Siam son maître, une solennelle ambassade, avec de grands présens, à *Louis XIV*, pour lui faire entendre que ce Roi Indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation Française, & qu'il n'était pas même éloigné de se faire Chrétien. La grandeur du Roi flattée, & sa religion trompée, l'engagèrent à envoyer au Roi de Siam deux Ambassadeurs, & six jésuites ; & depuis il y joignit des Officiers avec huit cent soldats. Mais l'éclat de cette ambassade Siamoise fut le seul fruit qu'on en retira. *Constance* périt quatre ans après, victime de son ambition : quelque peu des Français qui restèrent auprès de lui, furent massacrés, d'autres obligés de fuir ; & sa veuve, après avoir été sur le point d'être Reine, fut condamnée par le successeur du Roi de Siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Cette soif de gloire, qui portait *Louis XIV* à se distinguer en tout des autres Rois, paraissait encor dans la hauteur qu'il affectait avec la Cour de Rome. *Odescalchi*, *Innocent XI*, fils d'un banquier du Milanais, était alors sur le trône de l'Eglise. C'était un homme vertueux, un Pontife sage, peu théologien, Prince courageux, ferme & magnifique. Il secourut, contre les Turcs, l'Empire & la Pologne de son argent, & les Vénitiens de ses galères. Il condamnait avec hauteur la conduite de *Louis XIV*, uni contre des Chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait, qu'un Pape prit si vivement le parti des Empereurs, qui se disent Rois des Romains, & qui, s'ils le pouvaient, régneraient dans Rome. Mais *Odescalchi* était né sous la domination Autrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du Roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications qu'un Roi de France peut donner à un Pape, sans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis longtems dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur, dont se piquaient tous les Rois Catholiques. Leurs Ambassadeurs à Rome étendaient le droit de franchise & d'asyle affecté à leurs maisons, jusqu'à une très grande distance, qu'on nomme quartier. Ces prétentions toujours soutenues, rendaient la moitié de Rome un asyle sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entraînait dans Rome sous le nom des Ambassadeurs, ne payait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, & l'Etat en était appauvri.

Tous les Rois acquiescent à ce que veut le Pape, excepté *Louis XIV*.

Novemb.
1687.

Le Pape *Innocent XI* obtint enfin de l'Empereur, du Roi d'Espagne, de celui de Pologne, & du nouveau Roi d'Angleterre *Jacques II* Prince Catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le Nonce *Ranucci* proposa à *Louis XIV* de concourir, comme les autres Rois, à la tranquillité & au bon ordre de Rome. *Louis*, très mécontent du Pape, répondit : « qu'il ne s'était jamais réglé sur l'exemple d'autrui, & que » c'était à lui de servir d'exemple. « Il envoya à Rome le Marquis de *Lavardin* en ambassade, pour braver le Pape. *Lavardin* entra dans Rome, malgré les défenses du Pontife, escorté de quatre cent Gardes de la marine, de quatre cent

Officiers volontaires , & de deux cent hommes de livrée , tous armés. Il prit possession de son palais , de ses quartiers & de l'Eglise de *St. Louis* , autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde , comme dans une place de guerre. Le Pape est le seul Souverain , à qui on pût envoyer une telle ambassade : car la supériorité qu'il affecte sur les Têtes couronnées , leur donne toujours envie de l'humilier ; & la faiblesse de son Etat fait qu'on l'outrage toujours impunément. Tout ce qu'*Innocent XI* put faire , fut de se servir , contre le Marquis de *Lavardin* , des armes usées de l'excommunication ; armes , dont on ne fait pas même plus de cas à Rome qu'ailleurs , mais qu'on ne laisse pas d'employer comme une ancienne formule , ainsi que les soldats du Pape sont armés seulement pour la forme.

Le Cardinal d'*Estrées* , homme d'esprit , mais négociateur souvent malheureux , était alors chargé des affaires de France à Rome. *D'Estrées* ayant été obligé de voir souvent le Marquis de *Lavardin* , ne put être ensuite admis à l'audience du Pape sans recevoir l'absolution : en vain il s'en défendit : *Innocent XI* s'obstina à la lui donner , pour conserver toujours cette autorité imaginaire , par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis , avec la même hauteur , mais toujours soutenue par les souterrains de la politique , voulut donner un Electeur à Cologne. Occupé du soin de diviser ou de combattre l'Empire , il prétendait élever à cet Electorat le Cardinal de *Furtemberg* Evêque de Strasbourg , sa créature , & la victime de ses intérêts , ennemi irréconciliable de l'Empereur , qui l'avait fait emprisonner dans la dernière guerre , comme un Allemand vendu à la France.

Le Chapitre de Cologne , comme tous les autres Chapitres d'Allemagne , a le droit de nommer son Evêque , qui par-là devient Electeur. Celui qui remplissait ce siège , était *Ferdinand de Bavière* , autrefois l'allié & depuis l'ennemi du Roi , comme tant d'autres Princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du Roi répandu à propos parmi les Chanoines , les intrigues & les promesses , firent élire le Cardinal de *Furtemberg* comme Coadjuteur ; & après la mort du Prince , il fut élu une seconde fois par la pluralité des suffrages. Le Pape , par le Concordat

Cn. XIV.

Louis XIV
à fait un
Electeur.

CH. XIV.
L'Empereur & le Pape ne veulent point de l'Electeur de Louis XIV.
Octobre 1688.

Germanique, a le droit de conférer l'Evêché à l'élu, & l'Empereur a celui de confirmer à l'Electorat. L'Empereur & le Pape *Innocent XI*, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser *Furstemberg* sur ce trône Electoral & d'y mettre *Louis XIV*, s'unirent pour donner cette Principauté au jeune *Bavière*, frère du dernier mort. Le Roi se vengea du Pape en lui ôtant Avignon, & prépara la guerre à l'Empereur. Il inquiétait en même tems l'Electeur Palatin, au sujet des droits de la Princesse Palatine, *Madame*, seconde femme de *Monseigneur*; droits auxquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre faite à l'Espagne en 1667 pour les droits de *Marie-Thérèse*, malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le Roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépouilla, ou humilia presque tous les Princes; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.

CHAPITRE QUINZIEME.

Le Roi JACQUES détrôné par son gendre GUILLAUME III, & protégé par LOUIS XIV.

Ligue universelle contre Louis XIV.

LE Prince d'Orange, plus ambitieux que *Louis XIV*, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un Stadhouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abaisser le Roi de France, & détronner le Roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine

a) On trouve dans la compilation des mémoires de *Maintenon*, au Tom. III. chap. 4. intitulé, *Du Roi & de la Reine d'Angleterre*, un tissu étrange de faussetés. Il y est dit, que les Jurisconsultes proposèrent cette question : Un peuple a-t-il le droit de se révolter contre l'autorité qui veut

le forcer à croire ? Ce fut précisément le contraire. On s'opposa en Angleterre à la tolérance du Roi pour la Communion Romaine. On agita cette question, Si le Roi pouvait dispenser du serment du test ceux qu'il admettait aux emplois ?

Le même auteur dit, que le Pape *Inno.*

peine à liguier petit à petit l'Europe contre la France. L'Empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le Duc de Lorraine, s'étaient d'abord secrètement ligüés à Augsbourg; ensuite l'Espagne & la Savoye s'unirent à ces Puissances. Le Pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement. Tous les Princes d'Italie étaient pour eux. Dans le Nord la Suède était alors du parti des Impériaux, & le Dannemarck était un allié inutile de la France. Plus de cinq cent mille Protestans, fuyant la persécution de *Louis*, & emportant avec eux hors de France leur industrie & leur haine contre le Roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans toute l'Europe exciter les Puissances déjà animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la Religion.) Le Roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le Roi *Jacques*.

Jacques Roi d'Angleterre, successeur de *Charles II* son frère, était Catholique comme lui : mais *Charles* n'avait bien voulu souffrir qu'on le fit Catholique sur la fin de sa vie, que par complaisance pour ses maîtresses & pour son frère : il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur dessein. Son extrême indifférence sur toutes les disputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paisiblement en Angleterre. *Jacques* au contraire, attaché depuis sa jeunesse à la Communion Romaine par persuasion, joignait à sa créance l'esprit de parti & de zèle. S'il eût été Mahométan, ou de la religion de *Confucius*, les Anglais n'eussent jamais troublé son règne; mais il avait formé le dessein d'établir dans son Royaume le *a*) Catholicisme, regardé avec horreur par ces Royalistes-Républicains, comme la Religion de l'esclavage. C'est une

Ch. XV.

Jacques Catholique.

Innocent XI donna au Prince d'Orange deux cent mille ducats pour aller détruire la Religion Catholique en Angleterre.

Le même auteur, avec la même témérité, prétend qu'*Innocent XI* fit dire des milliers de messes pour l'heureux succès du Prince d'Orange. Il

est reconnu que ce Pape favorisa la ligue d'Augsbourg; mais il ne fit jamais de démarches si ridicules & si contraires aux bienfaisances de sa dignité. L'Envoyé d'Espagne à la Haie fit des prières publiques pour l'heureux succès de la flotte Hollandaise, Mr. d'*Avaux* le manda au Roi.

Siècle de Louis XIV.

Qq

CH. XV. entreprise quelquefois très aisée, de rendre une religion dominante dans un pays. *Constantin*, *Clovis*, *Gustave - Vasa*, la Reine *Elizabeth*, firent recevoir sans danger, chacun par des moyens différens, une religion nouvelle : mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires, une profonde politique, & des circonstances heureuses ; l'une & l'autre manquaient à *Jacques*.

Jacques
vaut être
despotique.

Il était indigné de voir, que tant de Rois dans l'Europe étaient despotiques ; que ceux de Suède & de Dannemarck le devenaient alors ; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples subsistait avec la Royauté. *Louis XIV* l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les jésuites le pressaient de rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire ; ayant publiquement à sa Cour un Nonce du Pape, des jésuites, des capucins, mettant en prison sept Evêques Anglicans, qu'il eût pû gagner ; ôtant les privilèges à la ville de Londres, à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux, renversant avec hauteur des loix, qu'il fallait saper en silence ; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les Cardinaux de Rome disaient en plaisantant, » qu'il fallait l'excommunier, comme un homme qui allait perdre le peu de » Catholicisme qui restait en Angleterre. « Le Pape *Innocent XI* n'espérait rien des entreprises de *Jacques*, & refusait constamment un chapeau de Cardinal, que ce Roi demandait pour son confesseur le jésuite *Peters*. Ce jésuite était un intri-

Le jésuite
Peters.

Le même auteur fait entendre que le Comte d'*Avaux* corrompait des Membres de l'Etat ; il se trompe, c'est le Comte d'*Estrade*. Il se trompe encor sur le tems ; c'était vingt quatre ans auparavant. Voyez la lettre de Mr. d'*Estrade* à Mr. de *Lionne* du 17 Septembre 1665.

Le même auteur ose citer l'Evêque *Bornet*, & lui fait dire, pour

exprimer un vice du Prince d'Orange, que ce Prince n'aimait que les portes de derrière. Il n'y a pas un mot dans toute l'histoire de *Bornet*, qui ait le moindre rapport à cette expression si bûlle & si indigne de l'histoire. Et si quelque faiseur d'anecdotes avait jamais prétendu que l'Evêque *Bornet* eût laissé échapper dans la conversation un mot aussi

quant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être Cardinal & Primat d'Angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtes de l'Etat se réunirent en secret contre les desseins du Roi. Ils députèrent vers le Prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret qui endormirent la confiance de la Cour.

Cr. XV.

b) Le Prince d'Orange équipa une flotte, qui devait porter quatorze à quinze mille hommes. Ce Prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq cent mille florins de rente : mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flotte, les cœurs des Etats-Généraux, étaient à lui. Il était Roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, & Jacques cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux cent personnes. Barillon Ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de Jacques que de celles de l'Europe, fut trompé le premier. Louis XIV ne le fut pas ; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus tems, & que la flotte du Prince son gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. Il écrivit en vain à l'Empereur Léopold, qui lui répondit : *Il ne vous est arrivé que ce que nous vous avions prédit*. Il comptait sur sa flotte, mais ses vaisseaux laissèrent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre : il avait une armée

Armement public de Guillaume contre Jacques, sans que Jacques le sache.

Octobre 1688.

indécant, ce témoignage obscur ne pourrait prévaloir contre une histoire authentique.

b) L'auteur des mémoires de Main-tenon avance que le Prince d'Orange voyant que les Etats-Généraux refusaient des fonds, entra dans l'af-femblée, & dit ces mots : *Messieurs, il y aura guerre au printemps prochain : & je demande qu'on enrégistre cette prédiction*. Il cite le Comte d'A-

vaux. Il dit que ce Ministre péné-trait toutes les mesures du Prince d'Orange. Il est difficile d'entasser plus mal plus de faussetés. Les neuf mille matelots étaient prêts dès l'an 1687. Le Comte d'Avaux ne dit pas un mot du prétendu discours du Prince d'Orange. Il ne soupçonna le dessein de ce Prince que le 20 Mai 1688. Voyez la lettre au Roi du 20 Mai.

1688.

Qq ij

CH. XV. de vingt mille hommes ; & s'il les avait menés au combat, sans leur donner le tems de la réflexion, il eût à croire qu'ils eussent combattu ; mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs Officiers Généraux l'abandonnèrent ; entre autres , ce fameux *Churchil*, aussi fatal depuis à *Louis* qu'à *Jacques*, & si illustre sous le nom de Duc de *Marlbourog*. Il était favori de *Jacques*, sa créature, le frère de sa maîtresse, son Lieutenant-Général dans l'armée ; cependant il le quitta, & passa dans le camp du Prince d'Orange. Le Prince de Danemarck, gendre de *Jacques*, enfin sa propre fille la Princesse *Anne*, l'abandonnèrent.

Jacques abandonné de tout le monde, s'enfuit. Alors se voyant attaqué & poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre ; ayant contre lui ses deux filles, ses propres amis ; haï des sujets mêmes qui étaient encor dans son parti, il désespéra de sa fortune. La fuite, dernière ressource d'un Prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres ; après avoir reçu paisiblement les ordres du Prince d'Orange dans son propre palais ; après avoir vu sa garde relevée sans coup férir par celle du Prince, chassé de sa maison, prisonnier à Rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son Royaume ; il alla chercher un asyle en France.

Guillaume III Roi d'Angleterre. Ce fut là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre. La nation, représentée par son Parlement, fixa les bornes, si longtems contestées, des droits du Roi & de ceux du peuple ; & ayant prescrit au Prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choisit pour son Roi, conjointement avec sa femme *Marie*, fille du Roi *Jacques*. Dès-lors ce Prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que sous le nom de *Guillaume III*, Roi légitime d'Angleterre, & libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le Prince d'Orange, usurpateur des Etats de son beau-père.

Jacques chez Louis XIV. Janvier 1689. Le Roi fugitif vint, avec sa femme fille d'un Duc de Modène, & le Prince de Galles encor enfant, implorer la protection de *Louis XIV*. La Reine d'Angleterre, arrivée avant son mari, fut étonnée de la splendeur qui environnait

le Roi de France, de cette profusion de magnificence qu'on voyait à Versailles, & surtout de la manière dont elle fut reçue. Le Roi alla au-devant d'elle jusqu'à Chatou : c) *Je vous rends, Madame, lui dit-il, un triste service ; mais j'espère vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux.* Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au château de St. Germain, où elle trouva le même service qu'aurait eu la Reine de France ; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des présens de toute espèce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces présens, une bourse de dix mille louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six cent mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les Officiers du Roi, & ses Gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on faisait pour le rétablir sur son trône. Jamais le Roi ne parut si grand ; mais Jacques parut petit. Ceux qui à la Cour & à la ville décident de la réputation des hommes, concurent pour lui peu d'estime. Il ne voyait guères que des jésuites. Il alla descendre chez eux à Paris, dans la rue St. Antoine. Il leur dit, qu'il était jésuite lui-même ; & ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. Il s'était fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jésuites Anglais, étant encor Duc d'Yorck. Cette pusillanimité dans un Prince, jointe à la manière dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point, que les courtisans s'égayaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'Angleterre, on s'en moquait en France. On ne lui savait nul gré d'être Catholique. L'Archevêque de Reims, frère de Louvois, dit tout haut à St. Germain dans son antichambre : *Voilà un bon homme, qui a quitté trois Royaumes pour une messe.* Il ne recevait de Rome que des indulgences & des pasquinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services, que lorsque le Prince d'Orange,

Cn. XV.

Générosité
de Louis
XIV.Jacques peu
considéré.

c) Voyez les lettres de Madame de Sévigné, & les mémoires de Madame de la Fayette, &c.

CH. XV. le chef du Calvinisme, avait mis à la voile pour aller détrôner le Roi son beau-père, le Ministre du Roi Catholique à la Haie avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voyage.

*Jacques
touche les
écrouelles.*

Au milieu des humiliations de ce Roi fugitif, & des libéralités de *Louis XIV* envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir *Jacques* toucher les écrouelles au petit couvent des Anglaïses; soit que les Rois Anglais se soient attribué ce singulier privilège, comme prétendans à la Couronne de la France; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le tems du premier *Edouard*.

*Efforts
généreux de
Louis pour
Jacques.*

Le Roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les Catholiques formaient encor un parti qui paraissait considérable. Une escadre de treize vaisseaux du premier rang était à la rade de Brest pour le transport. Tous les Officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver *Jacques* à St. Germain, furent défrayés jusqu'à Brest aux dépens du Roi de France. Le jésuite *Innes* Recteur du collège des Ecoffais à Paris, était son Secrétaire d'Etat. Un Ambassadeur (c'était Monsieur d'*Avaux*) était nommé auprès du Roi détrôné, & le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espèce, furent embarquées sur la flotte; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. Le Roi alla lui dire adieu à St. Germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit en l'embrassant: *Tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne nous jamais revoir.* A peine le Roi *Jacques* était-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de guerre, sous les ordres de *Chateau-Renaud*, & une infinité de navires de transport, le suivirent. Cette flotte ayant mis en fuite & dispersé la flotte Anglaise qui s'opposait à son passage, débarqua heureusement, & ayant pris dans son retour sept vaisseaux marchands Hollandais, revint à Brest, victorieuse de l'Angleterre, & chargée des dépouilles de la Hollande.

*12 Mai
1689.*

*Louis XIV
vainqueur
des Anglais
& des Hol-
landais sur
mer.*

Bientôt après, un troisième secours partit encor de Brest, de Toulon, de Rochefort. Les ports d'Irlande & la mer de la Manche étaient couverts de vaisseaux Français. Enfin *Tourville* Vice-Amiral de France, avec soixante & douze grands

vaisseaux, rencontra une flotte Anglaise & Hollandaise d'environ soixante voiles. On se battit pendant dix heures : *Tourville*, *Chateau-Renaud*, *d'Etrées*, *Némond*, signalèrent leur courage & une habileté qui donnèrent à la France un honneur auquel elle n'était pas accoutumée. Les Anglais & les Hollandais, jusqu'alors maîtres de l'Océan, & de qui les Français avaient appris depuis si peu de tems à donner des batailles rangées, furent entièrement vaincus. Dix-sept de leurs vaisseaux brûlés & démâtés, allèrent échouer & se brûler sur les côtes. Le reste alla se cacher vers la Tamise, ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en coûta pas une seule chaloupe aux Français. Alors, ce que *Louis XIV* souhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru si peu vraisemblable, arriva ; il eut l'empire de la mer : empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flottes. *Seignelai*, qui osait tout, fit venir les galères de Marseille sur l'Océan. Les côtes d'Angleterre virent des galères pour la première fois. On fit par leur moyen une descente aisée à Timgmouth. On brûla dans cette baye plus de trente vaisseaux marchands. Les armateurs de *Sr. Malo* & du nouveau port de *Dunkerque* s'enrichissaient, eux & l'Etat, de prises continues. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaissait plus sur les mers que les vaisseaux Français.

Le Roi *Jacques* ne seconda pas en Irlande ces secours de *Louis XIV*. Il avait avec lui près de six mille Français & quinze mille Irlandais. Les trois quarts de ce Royaume se déclaraient en sa faveur. Son concurrent *Guillaume* était absent, cependant il ne profita d'aucun de ses avantages. Sa fortune échoua d'abord devant la petite ville de *Londondéri* ; il la pressa par un siège opiniâtre, mais mal dirigé pendant quatre mois. Cette ville ne fut défendue que par un prêtre Presbytérien nommé *Valer*. Ce prédicant s'était mis à la tête de la milice bourgeoise. Il la menait au prêche & au combat. Il faisait braver aux habitans la famine & la mort. Enfin le prêtre contraignit le Roi de lever le siège.

Cette première disgrâce en Irlande fut bientôt suivie d'un plus grand malheur. *Guillaume* arriva & marcha à lui. La rivière de *Boine* était entre eux. *Guillaume* entreprend de la

C^{te} XV.

Epoque

rare.

Mars 1690.

Juillet

1690.

franchir à la vue de l'ennemi. Elle était à peine guéable en trois endroits. La cavalerie passa à la nage, l'infanterie était dans l'eau jusqu'aux épaules; mais à l'autre bord il falait encor traverser un marais; ensuite on trouvait un terrain escarpé, qui formait un retranchement naturel. Le Roi *Guillaume* fit passer son armée en trois endroits, & engagea la bataille. Les Irlandais, que nous avons vû de si bons soldats en France & en Espagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une semble faite pour être soumise à l'autre. Les Anglais ont toujours eu sur les Irlandais la supériorité du génie, des richesses, & des armes. Jamais l'Irlande n'a pû secouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un simple Seigneur Anglais la subjuga. Les Français combattirent à la journée de la Boine: les Irlandais s'enfuirent. Leur Roi *Jacques*, n'ayant paru dans l'engagement ni à la tête des Français ni à la tête des Irlandais, se retira le premier. Il avait toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occasions, où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage. Le Roi *Guillaume*, qui avait eu l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en France. Cette fausse nouvelle fut reçue à Paris avec une joie indécente & honteuse. Quelques Magistrats subalternes encouragèrent les bourgeois & le peuple à faire des illuminations. On sonna les cloches. On brûla dans plusieurs quartiers des figures d'osier, qui représentaient le Prince d'Orange, comme on brûle le Pape dans Londres. On tira le canon de la Bastille, non point par ordre du Roi, mais par le zèle inconsidéré d'un Commandant. On croirait, sur ces marques d'allégresse, & sur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétendue d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui ont écrit, & Français & étrangers, ont dit, que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du Roi *Guillaume*. Cependant, si on veut faire attention aux circonstances du tems & à l'esprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois & le peuple ne savent guères craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de *Guillaume*, le commun des Français avait alors

CH. XV.
Bataille de
la Boine
qui assure
le trône à
Guillaume.
11 Juillet
1690.

Sorte des
Parisiens.

alors l'injustice de le mépriser. Il avait presque toujours été battu par les Généraux Français. Le vulgaire ignorait combien ce Prince avait acquis de véritable gloire, même dans ses défaites. *Guillaume*, vainqueur de *Jacques* en Irlande, ne paraissait pas encor aux yeux des Français un ennemi digne de *Louis XIV*. Paris, idolâtre de son Roi, le croyait réellement invincible. Les réjouissances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plupart des Parisiens, nés sous le règne de *Louis*, & façonnés au joug despotique, regardaient alors un Roi comme une Divinité, & un usurpateur comme un sacrilège. Le petit peuple, qui avait vu *Jacques* aller tous les jours à la Messe, détestait *Guillaume* hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille ayant chassé leur père, d'un Protestant régnant à la place d'un Catholique, enfin d'un ennemi de *Louis XIV*, transportait les Parisiens d'une espèce de fureur; mais les gens sages pensaient modérément.

 CH. XV.

Jacques revint en France, laissant son rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir sur le trône. Les flottes Françaises furent occupées alors à ramener les Français, qui avaient inutilement combattu, & les familles Irlandaises Catholiques, qui étant très pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en France des libéralités du Roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Les caractères de *Guillaume* & de *Jacques* firent tout. Ceux qui aiment voir dans la conduite des hommes les causes des événements, remarqueront, que le Roi *Guillaume* après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le Roi *Jacques* vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens, qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir qui devait l'emporter.

Il restait à *Jacques* quelques villes en Irlande, entre autres Limerick, où il y avait plus de douze mille soldats. Le Roi de France, soutenant toujours la fortune de *Jacques*, fit passer encor trois mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peu servit

Siècle de Louis XIV.

Rr

CH. XV. aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apportèrent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages; des ingénieurs, des canonniers, des bombardiers, deux cent maçons; des selles, des brides, des houffes, pour plus de vingt mille chevaux; des canons avec leurs affûts; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six mille hommes: des vivres; des habits & jusqu'à vingt-six mille paires de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son Roi combattre pour sa défense. *Jacques* ne vint point. Limerick se rendit: les vaisseaux Français retournèrent encor vers les côtes d'Irlande, & ramenèrent en France environ vingt mille Irlandais, tant soldats que citoyens fugitifs.

*La flotte de Louis bat-
tue pour s'é-
tre obliuie
à secourir
Jacques.*

29 Juillet
1692.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que *Louis XIV* ne se rebuta pas. Il soutenait alors une guerre difficile contre presque toute l'Europe. Cependant il tenta encor de changer la fortune de *Jacques*, par une entreprise décisive, & de faire une descente en Angleterre avec vingt mille hommes. Ils étaient assemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois cent navires de transport étaient prêts à Breiz. *Tourville*, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de Normandie. *D'Etrées* arrivait du port de Toulon avec trente autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il en est qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent d'abord favorable à l'escadre de *d'Etrées*, changea; il ne put joindre *Tourville*. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les Français cédèrent, après un combat de dix heures. *Ruffel* Amiral Anglais les poursuivit deux jours. Quatorze grands vaisseaux, dont deux portaient cent-quatre pièces de canon, échouèrent sur la côte, & les Capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le Roi *Jacques*, qui du rivage avait vu ce désastre, perdit toutes ses espérances.

Ce fut le premier échec que reçut sur la mer la puissance de *Louis XIV*. *Seignelai*, qui après *Colbert* son père avait per-

fectionné la marine, était mort à la fin de 1690. *Pontchartrain*, élevé de la première Présidence de Bretagne à l'emploi de Secrétaire d'Etat de la Marine, ne la laissa point périr. Le même esprit régnait toujours dans le gouvernement. La France eut, dès l'année qui suivit le disgrâce de la Hogue, des flottes aussi nombreuses qu'elle en avait eu déjà; car *Tourville* se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, & d'*Etrées* en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports; & même quatre ans après, le Roi fit encor un armement plus considérable que tous les précédens, pour conduire *Jacques* en Angleterre à la tête de vingt mille Français: mais cette flotte ne fit que se montrer; les mesures du parti de *Jacques* ayant été aussi mal concertées à Londres, que celles de son protecteur avaient été bien prises en France.

Cm. XV.

Il ne resta de ressource au parti du Roi détrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramèrent, périrent presque tous du dernier supplice; & il est à croire, que quand même elles eussent réussi, il n'eût jamais recouvré son Royaume. Il passa le reste de ses jours à St. Germain, où il vécut des bienfaits de *Louis* & d'une pension de soixante & dix mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille *Marie*, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à St. Germain. Quelques jésuites Irlandais prétendirent, qu'il se faisait des miracles à son tombeau. d) On parla même de faire canoniser à Rome, après sa mort, ce Roi que Rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de Princes furent plus malheureux que lui; & il n'y a aucun exemple dans l'histoire, d'une maison si longtems infortunée. Le premier des Rois d'Ecosse ses ayeux, qui eut le nom de *Jacques*, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. *Jacques II* son fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglais. *Jacques III* mis en prison

Malheur
étonnant de
la maison
Stuart.

d) On a poussé le ridicule jusqu'à dire que ses reliques avaient guéri un Evêque d'Autun de la fistule.

Rr ij

Cal. XV. par son peuple , fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. *Jacques IV* périt dans un combat qu'il perdit. *Marie Stuart* sa petite-fille , chassée de son trône , fugitive en Angleterre , ayant languï dix-huit ans en prison , se vit condamnée à mort par des juges Anglais , & eut la tête tranchée. *Charles I* petit-fils de *Marie* , Roi d'Ecosse & d'Angleterre , vendu par les Ecossois , & jugé à mort par les Anglais , mourut sur un échaffaut dans la place publique. *Jacques* son fils , septième du nom & deuxième en Angleterre , dont il est ici question , fut chassé de ses trois Royaumes ; & pour comble de malheur , on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses pères , que pour faire périr ses amis par des bourreaux ; & nous avons vu le Prince *Charles-Edouard* , réunissant en vain les vertus de ses pères & le courage du Roi *Jean Sobieski* son ayeul maternel , exécuter les exploits & effuyer les malheurs les plus incroyables. Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire , c'est cette suite continuelle de malheurs , qui a persécuté la maison de *Stuart* pendant plus de trois cent années.

CHAPITRE SEIZIEME.

De ce qui se passait dans le continent , tandis que GUILLAUME III envahissait l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande , jusqu'en 1697. Nouvel embrasement du Palatinat : Vidoires des Maréchaux de Catinat & de Luxembourg , &c.

N'ayant pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre , je me ramène à ce qui se passait dans le continent.

Le Roi , en formant ainsi une Puissance maritime , telle qu'aucun Etat n'en a jamais eu de supérieure , avait à combattre l'Empereur & l'Empire , l'Espagne , les deux Puissances maritimes l'Angleterre & la Hollande , devenus toutes deux plus terribles sous un seul chef ; la Savoye & presque toutes

l'Italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'Anglais & l'Espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la France ; & tous ensemble ne purent alors l'entamer. *Louis XIV* eut presque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre se montèrent plus d'une fois à cent mille combattans. Les places frontières ne furent pas cependant dégarnies. Le Roi avait quatre cent cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. L'Empire Turc, si puissant en Europe, en Asie & en Afrique, n'en a jamais eu autant, & l'Empire Romain n'en eut jamais davantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soutenir à la fois. Ceux qui blâmaient *Louis XIV* de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encor ni entièrement déclarés, ni tous réunis : le Prince d'Orange n'était pas encor sorti du Texel, pour aller chasser le Roi son beau-père, & déjà la France avait des armées sur les frontières de la Hollande & sur le Rhin. Le Roi avait envoyé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent mille hommes, son fils le Dauphin, qu'on nommait *Monseigneur* : Prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mère. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la première fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assuré, par son caractère, qu'il n'en abuserait pas. Le Roi lui dit publiquement à son départ : *Mon fils, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connaître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'aperçoive pas que le Roi soit mort.*

Ce Prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des Généraux que le Roi eût choisis. Son père lui écrivait ; *A mon fils le Dauphin, mon Lieutenant-Général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu & tout disposé, pour que le fils de *Louis XIV* contribuant à cette expédition de son nom & de sa présence, ne reçût pas un affront. Le Maréchal de *Duras*

Rr iij

Ca. XVI.
Prodigious
ses armées
de Louis
XIV.

Le Dauphin commande les armées.

22 Sept.
1688.

CN. XVI. commandait réellement l'armée. *Boufflers* avait un corps de troupes en deça du Rhin ; le Maréchal d'*Humières*, un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. *Heidelberg*, *Mayence*, étaient pris. Le siège de *Philipsbourg*, préalable toujours nécessaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé. *Vauban* conduisait le siège. Tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur *Catinat*, alors Lieutenant - Général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. *Monseigneur* arriva, après six jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de son père ; s'exposant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire ; affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Le Roi goûtait une joye pure, d'avoir un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se faisait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son père.

11 Nov.
1688.
15 Nov.
1688. *Philipsbourg* fut pris en dix-neuf jours : on prit *Manheim* en trois jours ; *Franckendal* en deux : *Spire*, *Trèves*, *Vorms* & *Oppenheim* se rendirent, dès que les Français furent à leurs portes.

Incendie du Palatinat. Le Roi avait résolu de faire un désert du Palatinat, dès que ces villes seraient prises. Il avait la vue d'empêcher les ennemis d'y subsister, plus que celle de se venger de l'Electeur Palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de *Louis* signé *Louvois*, de tout réduire en cendres. Les Généraux Français, qui ne pouvaient qu'obéir, firent donc signifier, dans le cœur de l'hiver, aux citoyens de toutes ces villes si florissantes & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fer & par les flammes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, sortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes : une autre se réfugia dans les pays voisins ; pendant que le soldat, qui passe toujours les ordres de rigueur, & qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait & lacca-geait leur patrie. On commença par *Manheim* & par *Heidelberg*, séjour des Electeurs : leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoyens ; leurs tombeaux furent ouverts par

Février
1689.

la rapacité du soldat, qui croyait y trouver des trésors ; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois, que ce beau pays était désolé sous *Louis XIV* : mais les flammes dont *Turenne* avait brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étaient que des étincelles, en comparaison de ce dernier incendie. L'Europe en eut horreur. Les Officiers, qui l'exécutèrent, étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les rejetait sur le Marquis de *Louvois*, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur que produit un long Ministère. Il avait en effet donné ces conseils ; mais *Louis* avait été le maître de ne les pas suivre. Si le Roi avait été témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flammes. Il signa, du fond de son palais de Versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout un pays, parce qu'il ne voyait dans cet ordre que son pouvoir & le malheureux droit de la guerre ; mais de plus près, il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui jusques-là n'avaient blâmé que son ambition en l'admirant, crièrent alors contre sa dureté, & blâmèrent même sa politique. Car si les ennemis avaient pénétré dans ses Etats, comme lui chez les ennemis, ils eussent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre : *Louis*, en couvrant ses frontières de cent mille soldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les lève, on les assemble, on les paye plus difficilement : elles paraissent plus tard en campagne ; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une campagne, aussi redoutables que les Français le sont au commencement. Le Duc de Lorraine *Charles V* les commandait. Ce Prince toujours dépouillé de son Etat par *Louis XIV*, ne pouvant y rentrer, avait conservé l'Empire à l'Empereur *Léopold* : il l'avait rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois. Il vint, avec l'Electeur de Brandebourg, balancer la fortune du Roi de France. Il reprit Bonn & Mayence, très mal fortifiées, mais défendues d'une manière qui fut regardée comme un modèle de défense de places. Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siège, après que le Baron d'*Asfeld*,^{1303ob, 1682}

qui y commandait, eut été blessé à mort dans un affaut général. Le Marquis d'*Uxelles*, depuis Maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoyans, fit, pour défendre Mayence, des dispositions si bien entendues, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au dedans, il fit vingt & une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Il fit même quelquefois deux sorties en plein jour, enfin il salut se rendre faute de poudre, au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'histoire, & par elle-même & par la manière dont elle fut reçu dans le public. Paris, cette ville immense pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec si peu d'yeux, regarda d'*Uxelles* comme un homme timide & sans jugement. Cet homme, à qui tous les bons Officiers donnaient de justes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie sur le théâtre, reçut des huées du public : on lui cria, *Mayence*. Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les louanges.

Le Mar-
chal d'*Uxelles* lui
pour avoir
bien fait.

Environ ce tems-là, le Maréchal d'*Humières* fut battu à Valcour sur la Sambre aux Pays-Bas, par le Prince de *Valdeck*; mais cet échec, qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la France. *Louvois*, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Il fallait le remplacer.

Maréchal
d'*Humières*
battu.
Juin 1689.

Le Roi choisit le Maréchal de *Luxembourg* malgré son Ministre qui le haïssait comme il avait haï *Turenne*. *Je vous promets*, lui dit le Roi, *que j'aurai soin que Louvois aille droit. Je l'obligerai de sacrifier au bien de mon a) service la haine qu'il a pour vous : vous n'écrirez qu'à moi, vos lettres ne passeront point par lui.* *Luxembourg* commanda donc en Flandre, & *Catinat* en Italie. On se défendit bien en Allemagne sous le Maré-

a) Mémoires du Maréchal de *Luxembourg*.

b) Voyez les anecdotes à l'article de la *chambre ardente*.

c) On voit par les lettres de *Madame de Maintenon*, qu'elle n'aimait pas le Maréchal de *Catinat*. Elle n'espère rien de lui ; elle appelle sa modestie

Maréchal de *Lorges*. Le Duc de *Noailles* avait quelques succès en Catalogne ; mais en Flandre sous *Luxembourg*, & en Italie sous *Catinat*, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux Généraux étaient alors les plus estimés en Europe.

CH. XVI.
Maréchal
de Luxem-
bourg.

Le Maréchal Duc de *Luxembourg* avait dans le caractère des traits du grand *Condé*, dont il était l'élève ; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste, un esprit avide de connaissances, mais vaste & peu réglé : plongé dans les intrigues des femmes ; toujours amoureux, & même souvent aimé, quoique contrefait & d'un visage peu agréable, ayant plus de qualités d'un héros que d'un sage. *b)*

c) *Catinat* avait dans l'esprit une application & une agilité, qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon Ministre, bon Chancelier, comme bon Général. Il avait commencé par être Avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause qui était juste. Il prit le parti des armes, & fut d'abord Enseigne aux Gardes-Françaises. En 1667 il fit aux yeux du Roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action qui demandait de la tête & du courage. Le Roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par degrés, sans aucune brigue ; philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération ; libre de tous préjugés, & n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui ; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête homme. Il vécut, aussi ennemi de l'intérêt que du faste ; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Maréchal
de Catinat.

Catinat commandait alors en Italie. Il avait en tête le Duc de Savoye, *Victor-Amédée*, Prince alors sage, politique, & encore plus malheureux ; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant,

Villeroi ;
De Salsar-
de.

desie orgueil. Il paraît que le peu de connaissance qu'avait cette Dame des affaires & des hommes, & les mauvais choix qu'elle fit, contribuèrent depuis aux malheurs de la France.

Sicéle de Louis XIV.

Ss

CH. XVI. aussi-bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés & montagneux, tels que son pays; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme Prince & comme Général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de *Catinat*. Le Général Français en profita, & gagna une pleine victoire à la vuë de Saluces, auprès de l'abbaye de Stafarde, dont cette bataille a eu le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & presque point de l'autre, c'est une preuve incontestable que l'armée battue était dans un terrain où elle devait être nécessairement accablée. L'armée Française n'eut que trois cent hommes de tués; celle des alliés, commandée par le Duc de Savoye, en eut quatre mille. Après cette bataille, toute **1691.** la Savoye, excepté Montmélian, fut soumise au Roi. *Catinat* passe dans le Piémont, force les lignes des ennemis retranchés près de Suze, prend Suze, Ville-franche, Montalban, Nice réputée imprenable, Veillane, Carmagnole, & revient enfin à Montmélian, dont il se rend maître par un siège opiniâtre.

Après tant de succès, le Ministère diminua l'armée qu'il commandait; & le Duc de Savoye augmenta la sienne. *Catinat*, moins fort que l'ennemi vaincu, fut longtems sur la défensive; mais enfin, ayant reçu des renforts, il descendit des Alpes vers la Marseille, & là il gagna une seconde bataille rangée, d'autant plus glorieuse, que le Prince *Eugène de Savoye* était un des Généraux ennemis.

De Fleurus. A l'autre bout de la France, vers les Pays-Bas, le Maréchal de *Luxembourg* gagnait la bataille de Fleurus; & de l'aveu de tous les Officiers, cette victoire était due à la supériorité de génie que le Général Français avait sur le Prince de *Valdeck*, alors Général de l'armée des alliés. Huit mille prisonniers, six mille morts, deux cent drapeaux ou étendarts, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

Le Roi *Guillaume*, victorieux de son beau-père, venait de repasser la mer. Ce génie fécond en ressources, tirait plus d'avantage d'une défaite de son parti, que souvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait employer les

intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un Roi qui n'avait qu'à dire, *Je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint opposer au Maréchal de Luxembourg une armée aussi forte que la Française.

Elles étaient composées chacune d'environ quatre-vingt mille hommes : mais Mons était déjà investi par le Maréchal de Luxembourg ; & le Roi Guillaume ne croyait pas les troupes Françaises sorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au siège. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussi-tôt il reprit le chemin de Versailles, & il laissa Luxembourg disputer le terrain, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leuze ; action très singulière, où vingt-huit escadrons de la Maison du Roi & de la Gendarmerie, défirent soixante & quinze escadrons de l'armée ennemie.

Le Roi reparut encor au siège de Namur, la plus forte place des Pays-Bas, par sa situation au confluent de la Sambre & de la Meuse, & par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le Duc de Luxembourg empêchait le Roi Guillaume de passer la Méhaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes, & de venir faire lever le siège. Louis retourna encor à Versailles après cette conquête ; & Luxembourg tint encor tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de Steinkerque, célèbre par l'artifice & la valeur. Un espion, que le Général Français avait auprès du Roi Guillaume, est découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au Maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis, Luxembourg prend avec raison des mesures, qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour : une brigade est déjà mise en fuite, & le Général le sait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand Général, pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier ; des Officiers Généraux, assez habiles pour rétablir le désordre, & qui eussent la bonne volonté de le fuir ; car un seul Officier supérieur, qui eût voulu profiter

de la confusion pour faire battre son Général, le pouvait aisément sans se commettre.

De Stein-
herque,
3 Août
1692.

Luxembourg était malade ; circonstance funeste , dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces : il falait des prodiges pour n'être pas vaincu , & il en fit. Changer de terrain , donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point , rétablir la droite toute en désordre , rallier trois fois ses troupes , charger trois fois à la tête de la Maison du Roi , fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée *Philippe* Duc d'Orléans , alors Duc de Chartres , depuis Régent du Royaume , petit-fils de France , qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif ; mais c'était beaucoup pour animer les soldats , qu'un petit-fils de France encor enfant , chargeant avec la Maison du Roi , blessé dans le combat , & revenant encor à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand *Condé* , servaient tous deux de Lieutenans-Généraux : l'un était *Louis de Bourbon* , nommé *Monsieur le Duc* ; l'autre , *François-Louis* Prince de *Conti* ; rivaux de courage , d'esprit , d'ambition , de réputation ; *Monsieur le Duc* , d'un naturel plus austère , ayant peut-être des qualités plus solides , & le Prince de *Conti* de plus brillantes. Appelés tous deux par la voix publique au commandement des armées , ils désiraient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais , parce que *Louis* , qui connaissait leur ambition comme leur mérite , se souvenait toujours que le Prince de *Condé* lui avait fait la guerre.

Le Prince de *Conti* fut le premier qui rétablit le désordre , ralliant des brigades , en faisant avancer d'autres. *Monsieur le Duc* faisait la même manœuvre , sans avoir besoin d'émulation. Le Duc de *Vendôme* , petit-fils de *Henri IV* , était aussi Lieutenant-Général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans ; & quoiqu'il en eût alors quarante , il n'avait pas encor commandé en chef. Son frère le grand *Prieur* était auprès de lui.

Il falut que tous ces Princes se missent à la tête de la Maison du Roi , avec le Duc de *Choiseul* , pour chasser un corps d'Anglais , qui gardait un poste avantageux , dont le

succès de la bataille dépendait. La Maison du Roi & les Anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de Princes & de jeunes Seigneurs qui combattaient autour du Général, l'emportèrent enfin. Le régiment de Champagne défit les Gardes Anglaises du Roi *Guillaume*; & quand les Anglais furent vaincus, il falut que le reste cédât.

Boufflers, depuis Maréchal de France, accourait dans ce moment même de quelque lieues du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. Le Roi *Guillaume*, ayant perdu environ sept mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; & toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encor la campagne. La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes Princes & de la plus florissante Noblesse du Royaume, fit à la Cour, à Paris & dans les provinces, un effet, qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le Duc, le Prince de *Conti*, Messieurs de *Vendôme* & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Les acclamations & la joie allaient jusqu'à la démente. Toutes les femmes s'efforçaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait, avec assez de peine & de tems. Les Princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou: les femmes portèrent des ornemens faits sur ce modèle; on les appella des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la *Steinkerque*. Un jeune homme, qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait partout autour des Princes; on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la Cour n'était pas égale à leur gloire.

Ce fut à cette bataille qu'on perdit le jeune Prince de *Turenne*, neveu du héros tué en Allemagne; il donnait déjà des espérances d'égaliser son oncle. Ses grâces & son esprit l'avaient rendu cher à la ville, à la Cour & à l'armée.

Le Général en rendant compte au Roi de cette bataille mémorable, ne daigna pas seulement l'instruire qu'il était malade quand il fut attaqué.

IC. XVI.
De Nervinde,
29 Juillet
1693.

Le même Général, avec les mêmes Princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le Roi *Guillaume* par une marche de sept lieues, & l'atteignit à Nervinde. Nervinde est un village près de la Guette, à quelques lieues de Bruxelles. *Guillaume* eut le tems de se retrancher pendant la nuit & de se mettre en bataille. On l'attaque à la pointe du jour, on le trouve à la tête du régiment de *Ruvigni*, tout composé de Gentilshommes Français que la fatale révocation de l'Edit de Nantes & les dragonades avaient forcés de quitter & de haïr leur patrie. Ils se vengeaient sur elle des intrigues du jésuite *La Chaise* & des cruautés de *Louvois*. *Guillaume* suivit d'une troupe si animée renversa d'abord les escadrons qui se présentèrent contre lui. Mais enfin il fut renversé lui-même sous son cheval tué. Il se releva, & continua le combat avec les efforts les plus obstinés.

Luxembourg entra deux fois l'épée à la main dans le village de Nervinde. Le Duc de *Villeroi* fut le premier qui sauta dans les retranchemens des ennemis. Deux fois le village fut emporté & repris.

Ce fut encor à Nervinde que ce même *Philippe* Duc de Chartres se montra digne petit-fils de *Henri IV.* Il chargeait pour la troisième fois à la tête d'un escadron. Cette troupe étant repoussée, il se trouva dans un terrain creux environné de tous côtés d'hommes & de chevaux tués ou blessés. Un escadron ennemi s'avance à lui, lui crie de se rendre; on le faist, il se défend seul, il blesse l'Officier qui le tenait prisonnier, il s'en débarrasse. On revole à lui dans le moment, & on le dégage. Le Prince de *Condé* qu'on nommait *Monfieur le Duc*, le Prince de *Conti* son émule, qui s'étaient tant signalés à Steinkerque, combattaient de même à Nervinde pour leur vie comme pour leur gloire, & furent obligés de tuer des ennemis de leur main, ce qui n'arrive aujourd'hui presque jamais aux Officiers Généraux, depuis que le feu décide de tout dans les batailles.

Le Maréchal de *Luxembourg* se signala & s'exposa plus que jamais : son fils le Duc de *Montmorenci* se mit au devant de lui lorsqu'on le tirait, & reçut le coup porté à son

père. Enfin le Général & les Princes reprirent le village une troisième fois & la bataille fut gagnée.

CH. XVI.

Peu de journées furent plus meurtrières. Il y eut environ vingt mille morts, douze mille du côté des alliés, & huit de celui des Français. C'est à cette occasion qu'on disait qu'il fallait chanter plus de *de profundis* que de *Te Deum*.

Si quelque chose pouvait consoler des horreurs attachées à la guerre, ce serait ce que dit le Comte de Salm blessé & prisonnier dans Tirlémont. Le Maréchal de *Luxembourg* lui rendait des soins assidus : Quelle nation êtes-vous ? lui dit ce Prince : il n'y a point d'ennemis plus à craindre dans une bataille, ni de plus généreux amis après la victoire.

Toutes ces batailles produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nérvinde, ne l'avaient jamais été d'une manière complète. Le Roi *Guillaume* fit toujours de belles retraites ; & quinze jours après une bataille, il eût falu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris était remplie des drapeaux ennemis. Le Prince de *Conii* appelait le Maréchal de *Luxembourg*, le *tapissier de Notre-Dame*. On ne parlait que de victoires. Cependant *Louis XIV* avait autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, sans donner un seul combat ; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les Provinces-Unies : on ne pouvait même faire le siège de Bruxelles.

Le Maréchal de *Lorges* avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près de Spirebach : il avait même pris le vieux Duc de *Virtemberg* : il avait pénétré dans son pays ; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. *Monseigneur* vint prendre une seconde fois & saccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris ; & ensuite il falut se tenir sur la défensive contre les Impériaux.

Le Maréchal de *Catinat* ne put, après sa victoire de Starfard & la conquête de la Savoye, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même Duc de Savoye ; ni après sa victoire de la Marfaille, sauver l'importante ville de Casal.

En Espagne, le Maréchal de *Noailles* gagna aussi une ba-

De Spirebach.
1 & 2 Sept.
1692.

taille sur le bord du Ter. Il prit Gironne & quelque petites places : mais il n'avait qu'une armée faible ; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toujours renaissante. Il commençait à devenir difficile en France de faire des recrues, encor plus de trouver de l'argent. La rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périssait de misère, au bruit des *Te Deum* & parmi les réjouissances. Cet esprit de confiance & de supériorité, l'ame des troupes Françaises, diminuait déjà un peu.

1691. *Louis XIV* cessa de paraître à leur tête. *Louvois* était mort ; on était très mécontent de *Barbesieux* son fils. Enfin la mort du Maréchal de *Luxembourg*, sous qui les soldats se croyaient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglais voulurent brûler St. Malo, & qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des Français. Il y avait déjà longtems qu'on avait hazardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les Français avaient inventé ; & ce fut par cet art, que Dieppe, le Havre de Grace, St. Malo, Dunkerque & Calais, furent bombardés par les flottes Anglaises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulières, & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au Havre de Grace furent écrasées & brûlées par les bombes ; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens, que la médaille frappée en Hollande est vraie, quoique tant d'auteurs Français se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'exergue en latin : *le port du Havre brûlé & renversé &c.* Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ce qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quel-

Places maritimes de France bombardées.
Juillet 1694 & 1695.

Quelque tems après, la conquête de Namur fut perdue. On avait en France prodigué d) des éloges à *Louis XIV* pour l'avoir prise, & des railleries & des satyres indécentes contre le Roi *Guillaume*, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt mille hommes. *Guillaume* s'en rendit maître, de la même manière qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encor plus forte que n'avait été la sienne quand *Louis XIV* l'assiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications, que *Vauban* avait faites. La garnison Française qui la défendit, était une armée ; car dans le tems qu'il en forma l'investissement, le Maréchal de *Boufflers* se jeta dans la place avec sept régimens de dragons. Ainsi Namur était défendue par seize mille hommes, & prête à tout moment d'être secourue par près de cent mille.

Le Maréchal de *Boufflers* était un homme de beaucoup de mérite, un Général actif & appliqué, un bon citoyen, ne songeant qu'au bien du service, ne ménageant pas plus ses soins que sa vie. Les mémoires du Marquis de *Feuquières* lui reprochent plusieurs fautes, dans la défense de la place & de la citadelle ; il lui en reproche encor dans la défense de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'histoire de *Louis XIV* ont copié servilement le Marquis de *Feuquières* pour la guerre, ainsi que l'Abbé de *Choisi* pour les anecdotes. Il ne pouvaient pas savoir que *Feuquières*, d'ailleurs excellent Officier & connaissant la guerre par principes & par expérience, était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'*Aristarque* des Généraux, & quelquefois le *Zoile*. Il altère des faits, pour avoir le plaisir de censurer des fautes. Il se plaignait de tout le monde, & tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent mille de ses ennemis. Sa capacité n'ayant pas été récompensée par le bâton de Maréchal de France, il employa trop, contre ceux qui servaient l'Etat, des lumières qui eussent été très utiles,

d) Voyez l'ode de *Boileau*, & le fragment historique de *Racine*. L'expérience, dit *Racine*, avait fait con-

naître au Prince d'Orange combien il était inutile de s'opposer à un dessein que le Roi conduisait lui-même.

■ s'il eût eu l'esprit aussi conciliant que pénétrant, appliqué
CII. XVI. & hardi.

Il reprocha au Maréchal de *Villeroy*, plus de fautes & de plus essentielles, qu'à *Boufflers*. *Villeroy*, à la tête d'environ quatre-vingt mille hommes, devait secourir Namur : mais quand même les Maréchaux de *Villeroy* & de *Boufflers* eussent fait généralement tout ce qui se pouvait faire (ce qui est bien rare), il falait, par la situation du terrain, que Namur ne fût point secourue, & se rendit tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrêté les secours du Roi *Guillaume*, arrêtaient alors nécessairement ceux du Maréchal de *Villeroy*.

Le Maréchal de *Boufflers*, le Comte de *Guiscard* Gouverneur de la ville, le Comte de *Laumont du Châtelet* Commandant de l'infanterie, tous les Officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, & que la saison est favorable, on fait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le Roi *Guillaume* se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtèrent plus de tems qu'à *Louis XIV.*

Septembre
1695.

Bruxelles
bombardée.

Le Roi, pendant qu'il perdait Namur, fit bombarder *Bruxelles* : vengeance inutile, qu'il prenait sur le Roi d'Espagne, de ses villes bombardées par les Anglais. Tout cela faisait une guerre ruineuse & funeste aux deux partis.

C'est, depuis deux siècles, un des effets de l'industrie & de la fureur des hommes, que les désolations de nos guerres ne se bornent pas à notre Europe. Nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par adresse à recevoir nos établissemens, & les Américains dont nous avons ensanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger & pour se détruire ensuite eux-mêmes.

Les Français n'avaient de colonie dans les grandes Indes,

que celle de Pondichéry, formée par les soins de *Colbert* avec des dépenses immenses, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de plusieurs années. Les Hollandais s'en saisirent aisément, & ruinèrent aux Indes le commerce de la France à peine établi. Ca. XVI.
La France perd Pondichéry.

Les Anglais détruisirent les plantations de la France à St. Domingue. Un armateur de Brest ravagea celles qu'ils avaient à Gambie dans l'Afrique. Les armateurs de St. Malo portèrent le fer & le feu à Terre-Neuve sur la côte orientale qu'ils possédaient. Leur isle de la Jamaïque fut insultée par les escadres Françaises, leurs vaisseaux pris & brûlés, leurs côtes saccagées. Déprédations en Amérique.

Pointis Chef d'Escadre, à la tête de plusieurs vaisseaux du Roi & de quelques corsaires de l'Amérique, alla surprendre, auprès de la ligne, la ville de Carthagène, magasin & entrepôt des trésors que l'Espagne tire du Mexique. Le dommage qu'il y causa, fut estimé vingt millions de nos livres, & le gain dix millions. Il y a toujours quelque chose à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrêmes que causent ces expéditions glorieuses. Mai 1697.

Les vaisseaux marchands de Hollande & d'Angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de France, & surtout de *Du-Gué Trouin*, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flottes, pour avoir la réputation de *Dragut* ou de *Barberousse*. Du-Gué Trouin.

Jean Barth se fit aussi une grande réputation parmi les corsaires. De simple matelot il devint enfin Chef d'Escadre, ainsi que *Du-Gué Trouin*. Leurs noms sont encore illustres.

Les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands Français, parce qu'il y en avait moins. La mort de *Colbert* & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le résultat des expéditions de terre & de mer, était donc le malheur universel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre *Louis XIV* était armé contre son beau-frère le Roi d'Espagne, contre l'Electeur de Bavière dont il avait donné la sœur à son fils le Dauphin, contre l'Electeur Palatin dont il brûla les Etats après avoir marié Monsieur à la Princesse Palatine. Le Roi *Jacques* Toute cette guerre est une espèce de guerre civile.

T t ij

Cet. XVI. fut chassé du trône par son gendre & par sa fille. Depuis même on a vu le Duc de Savoye ligué encor contre la France, où l'une de ses filles était Dauphine, & contre l'Espagne où l'autre était Reine. La plupart des guerres entre les Princes Chrétiens, sont des espèces de guerres civiles.

L'entreprise la plus criminelle de toute cette guerre, fut la seule véritablement heureuse. *Guillaume* réussit toujours pleinement en Angleterre & en Irlande. Ailleurs les succès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprise criminelle, je n'examine pas si la nation, après avoir répandu le sang du père, avait tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre sa religion & ses droits: je dis seulement, que s'il y a quelque justice sur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du Roi *Jacques*, de le chasser de sa maison. Cette action serait horrible entre des particuliers: l'intérêt des peuples semble établir une autre morale pour les Princes.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Traité avec la Savoye. Mariage du Duc de Bourgogne. Paix de Riswick. Etat de la France & de l'Europe. Mort & testament de CHARLES II Roi d'Espagne.

LA France conservait encor sa supériorité sur tous ses ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoye & le Palatinat. Elle faisait la guerre sur les frontières des autres. C'était un corps puissant & robuste, fatigué d'une longue résistance, & épuisé par ses victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a plusieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de salut que dans leur division ou dans la paix: *Louis XIV* obtint bientôt l'un & l'autre.

*Victor-
Amédée.*

Victor-Amédée Duc de Savoye était celui de tous les Princes, qui prenait le plutôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagements pour ses intérêts. Ce fut à lui que la

Cour de France s'adressa. Le Comte de *Teffé*, depuis Maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des négociateurs, agit d'abord sourdement à Turin. Le Maréchal de *Catinat*, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas besoin de deux hommes habiles, pour déterminer le Duc de Savoye à recevoir ses avantages. On lui rendait son pays : on lui donnait de l'argent : on proposait le mariage de sa fille avec le jeune Duc de Bourgogne, fils de Monseigneur héritier de la Couronne de France. On fut bientôt d'accord : le Duc & *Catinat* conclurent le traité à ^{Juillet} Notre-Dame de Lorette, où ils allèrent sous prétexte d'un pèlerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le Pape (c'était alors *Innocent XII*) entraînait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'Italie, & des invasions des Français, & des taxes continuelles que l'Empereur exigeait pour payer ses armées. On voulait que les Impériaux laissent l'Italie neutre. Le Duc de Savoye s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'Empereur répondit d'abord par des refus ; car la Cour de Vienne ne se déterminait guères qu'à l'extrémité. Alors le Duc de Savoye joignit ses troupes à l'armée Française. Ce Prince devint en moins d'un mois, de Généralissime de l'Empereur, Généralissime de *Louis XIV.* On amena sa fille en France, pour épouser à onze ans le Duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du Duc de Savoye, il arriva, comme à la paix de Nimègue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'Empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandais proposèrent le château de Riswick près de la Haie, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le Roi avait sur pied, servirent à hâter les conclusions. Quatre-vingt mille hommes étaient en Flandre sous *Villeroi*. Le Maréchal de *Choiseul* en avait quarante mille sur les bords du Rhin. *Catinat* en avait encor autant en Piémont. Le Duc de *Vendôme*, parvenu enfin au Généralat, après avoir passé par tous les degrés depuis celui de Garde du Roi comme un soldat de fortune, commandait en Catalogne, où il gagna un combat, & où il prit Barcelone. Ces

Cm. XVII.

1696.

Duchesse de Bourgogne. 1697.

Anst 1697.

CN XVII.

Paix de
Rîsvick.
Septemb.
Oôôbre
1697.

nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La Cour de Rome offrit encor son arbitrage, & fut refusée comme à Nimégue. Le Roi de Suède *Charles XI* fut le médiateur. Enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de *Louis XIV*, mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui étonnèrent également les Français & les alliés. On a crû longtems que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

Motifs de
la paix de
Rîsvick.

On prétendait que le grand projet du Roi de France était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste Monarchie Espagnole, dans l'autre branche de la Maison d'*Autriche*. Il espérait, disait-on, que la Maison de *Bourbon* en arracherait au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entière. Les renonciations authentiques de la femme & de la mère de *Louis XIV* ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce dessein qui agrandissait ou la France ou la Maison de *Bourbon*, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effrayer tant de Puissances toujours soupçonneuses. La paix donnait le tems de se faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, & de laisser former dans l'Etat de nouvelles milices. Il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

On pensa que c'étaient là les motifs secrets de cette paix de Rîsvick, qui en effet procura par l'événement le trône d'Espagne au petit-fils de *Louis XIV*. Cette idée si vraisemblable n'eût pas vraie; ni *Louis XIV* ni son Conseil, n'eurent ces vûes qui semblaient devoir se présenter à eux. C'est un grand exemple de cet enchainement des révolutions de ce monde qui entraînent les hommes par lesquels elles semblent conduites. L'intérêt visible de posséder bientôt l'Espagne, ou une partie de cette Monarchie, n'influa en rien dans la paix de Rîsvick. Le Marquis de *Torci* en fait l'aveu dans ses mémoires

a) Ces mémoires de *Torci* ont été imprimés depuis, & confirment com- | bien l'auteur du siècle de *Louis XIV* était instruit de tout ce qu'il avance.

a) manuscrits. On fit la paix par lassitude de la guerre, & cette guerre avait été presque sans objet : du moins elle n'avait été du côté des alliés que le dessein vague d'abaisser la grandeur de *Louis XIV*, & dans ce Monarque que la suite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le Roi *Guillaume* avait entraîné dans sa cause l'Empereur, l'Empire, l'Espagne, les Provinces-Unies, la Savoye. *Louis XIV* s'était vu trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'Europe avait été ravagée, parce que le Roi de France avait usé avec trop de hauteur de ses avantages après la paix de Nimègue. C'était contre sa personne qu'on s'était ligué plutôt que contre la France. Le Roi croyait avoir mis en sûreté la gloire que donnent les armes : il voulait avoir celle de la modération : & l'épuisement qui se faisait sentir dans les finances ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques se traitaient dans le Conseil : les résolutions s'y prenaient : le Marquis de *Torci* encor jeune n'était chargé que de l'exécution. Tout le Conseil voulait la paix. Le Duc de *Beauvilliers*, surtout, y représentait avec force la misère des peuples. Madame de *Maintenon* en était touchée : le Roi n'y était pas insensible. Cette misère faisait d'autant plus d'impression qu'on tombait de cet état florissant, où le Ministre *Colbert* avait mis le Royaume. Les grands établissemens en tout genre avaient prodigieusement coûté, & l'économie ne réparait pas le dérangement de ces dépenses forcées. Ce mal intérieur étonnait, parce qu'on ne l'avait jamais senti depuis que *Louis XIV* gouvernait par lui-même. Voilà les causes de la paix de *Riswick*. b) Des sentimens vertueux y influèrent certainement. Ceux qui pensent que les Rois & leurs Ministres sacrifient sans cesse & sans mesure à l'ambition, ne se trompent pas moins, que celui qui penserait qu'ils sacrifient toujours au bonheur du monde.

Le Roi rendit donc à la branche Autrichienne d'Espagne tout ce qu'il leur avait pris vers les Pyrénées, & ce qu'il venait de leur prendre en Flandre dans cette dernière guerre;

b) Paix précipitée par le seul motif de soulager le Royaume. Mémoires de *Torci*, Tom. I. p. 50. 1^{re} édition.

CH. XVII. Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut, pour Roi légitime d'Angleterre, le Roi *Guillaume*, traité jusqu'alors de Prince d'Orange, d'usurpateur & de tyran. Il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le Roi *Jacques*, dont le nom fut omis dans le traité, resta dans St. Germain, avec le nom inutile de Roi, & des pensions de *Louis XIV.* Il ne fit plus que des manifestes; sacrifié par son protecteur à la nécessité, & déjà oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les Chambres de Brisac c) & de Metz contre tant de Souverains, & les réunions faites à l'Alzace, monumens d'une puissance & d'une fierté dangereuse, furent abolis; & les bailliages juridiquement saisis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces dégrèmens, on restitua à l'Empire Fribourg, Brisac, Kehl, Philipsbourg. On se soumit à raser les forteresses de Strasbourg sur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbac, le Mont-Royal; ouvrages, où *Vauban* avait épuisé son art, & le Roi ses finances. On fut surpris dans l'Europe, & mécontent en France que *Louis XIV* eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. *Harlai*, *Créci* & *Callières*, qui avaient signé cette paix, n'osaient se montrer, ni à la Cour, ni à la ville; on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le Ministère. La Cour de *Louis XIV* leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France, & depuis on les loua d'avoir préparé par ce traité la succession à la Monarchie Espagnole. Mais ils ne méritèrent ni les critiques ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la Maison qui la possédait depuis sept cent années. Le Duc *Charles V*, appui de l'Empire & vainqueur des Turcs, était mort. Son fils *Léopold* prit, à la paix de Rîsvick, possession de sa souveraineté; dépouillé à la vérité de ses droits réels, car il n'était pas permis au Duc d'avoir des

rem-

c) *Giamonté* si célèbre par son utile histoire de Naples, dit que ces tribunaux étaient établis à Tournai. Il se trompe souvent sur toutes les affai-

res qui ne sont pas celles de son pays. Il dit, par exemple, qu'à Nimègue *Louis XIV* fit la paix avec la Suède. Au contraire la Suède était son alliée,

remparts à sa capitale : mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets ; droit, dont jamais aucun Prince n'a si bien usé que lui. Cm. XVII.

Il est à souhaiter, que la dernière postérité apprenne, qu'un des moins grands Souverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée & déserte : il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France, & d'être aimé dans l'Empire ; tenant heureusement ce juste milieu, qu'un Prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes Puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance qu'ils ne connaissaient plus. Sa Noblesse, réduite à la dernière misère, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voyait-il la maison d'un Gentilhomme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens : il payait leurs dettes ; il mariait leurs filles ; il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encor au-dessus des bienfaits ; il mettait dans ses dons la magnificence d'un Prince & la politesse d'un ami. Les arts en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des Etats. Sa Cour était formée sur le modèle de celle de France. On ne croyait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de Versailles à Luneville. A l'exemple de *Louis XIV.*, il faisait fleurir les belles-lettres. Il a établi dans Luneville une espèce d'université sans pédantisme, où la jeune Noblesse d'Allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout son règne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté, disait-il, si je ne pouvais faire du bien.* Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé ; & j'ai vu, longtems après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé, en mourant, son exemple à suivre aux plus grands Rois, & il n'a

Siècle de Louis XIV.

Vv

*Eloge de
Léopold
Duc de
Lorraine ;
Père de
l'Empereur
François L.*

pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'Empire.

Prince de
Conti va-
nement élu
Roi de Po-
logne.

Dans le tems que *Louis XIV* ménageait la paix de Rîsvick qui devait lui valoir la succession d'Espagne, la Couronne de Pologne vint à vaquer. C'était la seule Couronne Royale au monde qui fût alors élective. Citoyens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut pour y parvenir, ou un mérite assez éclatant & assez soutenu par les intrigues pour entraîner les suffrages, (comme il était arrivé à *Jean Sobieski* dernier Roi); ou bien des trésors assez grands pour acheter ce Royaume, qui est presque toujours à l'enchère.

L'Abbé de *Polignac*, depuis Cardinal, eut d'abord l'habileté de disposer les suffrages en faveur de ce Prince de *Conti*, connu par les actions de valeur qu'il avait faites à *Steinkerque* & à *Nervinde*. Il n'avait jamais commandé en chef; il n'entraîna point dans les Conseils du Roi; Monsieur le Duc avait autant de réputation que lui à la guerre: Monsieur de *Vendôme* en avait davantage: cependant sa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire & de se faire valoir, que jamais on ne posséda mieux que lui. *Polignac*, qui avait celui de persuader, déterminait d'abord les esprits en sa faveur. Il balançait, avec de l'éloquence & des promesses, l'argent qu'*Auguste* Electeur de Saxe prodiguait. *Louis-François* Prince de *Conti* fut élu Roi par le plus grand parti, & proclamé par le Primat du Royaume. *Auguste* fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux: mais il était Prince souverain & puissant; il avait des troupes prêtes sur les frontières de Pologne. Le Prince de *Conti* était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir; il n'avait pour lui que son nom & le Cardinal de *Polignac*. Il fallait, ou que *Louis XIV* l'empêchât de recevoir l'offre de la Couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter sur son rival. Le Ministère Français passa pour en avoir fait trop, en envoyant le Prince de *Conti*; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de *Dantzic*. On parut se conduire avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le Prince de *Conti* ne fut pas seu-

27 Juin
1697.

lement reçu à Dantzig. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du Pape, celles de l'Empereur, l'argent & les troupes de Saxe, assuraient déjà la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La France eut la mortification de faire voir qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un Roi de Pologne.

Cette disgrâce du Prince de *Conti* ne troubla point la paix du Nord entre les Chrétiens. Le Midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de *Riswick*. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Russie. Les Chrétiens, quoi-
 que mal gouvernés & divisés entre eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La bataille de *Zanta*, où le Prince *Eugène* battit le Grand-Seigneur en personne, fameuse par la mort d'un Grand-Visir, de dix-sept Bachas, & de plus de vingt mille Turcs, abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de *Carlovitz*, où les Turcs reçurent la loi. Les Vénitiens eurent la *Morée*, les Moscovites *Asoph*, les Polonais *Caminiek*, l'Empereur la *Transilvanie*. La Chrétienté fut alors tranquille & heureuse; on n'entendait parler de guerre, ni en Asie, ni en Afrique. Toute la terre était en paix vers les deux dernières années du dix-septième siècle, époque d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencèrent bientôt. Le Nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la terre. L'un était le Czar *Pierre Ale-*
xiovitx, Empereur de Russie; & l'autre le jeune *Charles XII* Roi de Suède. Le Czar *Pierre*, supérieur à son siècle & à sa nation, a été par son génie & par ses travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de son Empire. *Charles XII* plus magnanime, mais moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems; mais il est mort avec la réputation d'un Roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du Czar, du Roi de Danemarck & du Roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de *Charles XII* pour lui ravir une partie de ses Etats. Le Roi *Charles*, à l'âge de seize ans, 1700.

V v ij

CH. XVII. les vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord , & passa déjà pour un grand-homme , dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur éducation. Il fut neuf ans le Roi le plus redoutable qui fût au monde , & neuf autres années le plus malheureux.

*Troubles
du Midi.
Succession
d'Espagne.*

Les troubles du Midi de l'Europe ont eu une autre origine. Il s'agissait de recueillir les dépouilles du Roi d'Espagne , dont la mort s'approchait. Les Puissances qui dévoraient déjà en idée cette succession immense , faisaient ce que nous voyons souvent dans la maladie d'un riche vieillard sans enfans. Sa femme , ses parens , des prêtres , des officiers préposés pour recevoir les dernières volontés des mourans , l'assiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable : quelques héritiers consentent à partager ses dépouilles ; d'autres s'apprêtent à les disputer.

*Droit à
cette suc-
cession.*

Louis XIV & l'Empereur *Léopold* étaient au même degré : tous deux descendaient de *Philippe III* par les femmes ; mais *Louis* était fils de l'ainée. Le Dauphin avait un plus grand avantage encor sur les enfans de l'Empereur ; c'est qu'il était petit-fils de *Philippe IV* , & les enfans de *Léopold* n'en descendaient pas. Tous les droits de la nature étaient donc dans la Maison de *France*. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la table suivante.

PHILIPPE III, ROI D'ESPAGNE.

C^{te}. XVII.

BRANCHE FRANÇAISE.

BRANCHE ALLEMANDE.

PHILIPPE IV.

ANNE-MARIE l'aînée,
femme de LOUIS
XIII, en 1615.

MARIE-ANNE la
cadette, épouse de FER-
DINAND III, Empe-
reur en 1631.

CHARLES II.

LOUIS XIV épouse en
1660 MARIE-THÉ-
RÈSE, fille aînée de
PHILIPPE IV.

LÉOPOLD, fils de FER-
DINAND III & de
MARIE-ANNE, épou-
se en 1666 MARGUE-
RITE-THÉRÈSE, fille
cadette de PHILIP-
PE IV, dont il eut

MONSEIGNEUR.

MARIE-ANTOINETTE-
JOSÉPHE, mariée à
l'Electeur de Bavière
MAXIMILIEN-EM-
MANUEL, qui eut
d'elle

Le Duc de Bourgogne.

Le Duc d'Anjou, Roi
d'Espagne.

Le Duc de Berri.

JOSEPH-FERDINAND-
LÉOPOLD DE BA-
VIÈRE, nommé hé-
ritier de toute la Mo-
narchie Espagnole à
l'âge de quatre ans.

Mais la Maison de l'Empereur comptait pour ses droits,
premièrement les renonciations authentiques & ratifiées de
Louis XIII & de Louis XIV à la Couronne d'Espagne ;

Vv iij

ensuite le nom d'*Autriche* ; le sang de *Maximilien* , dont *Léopold* & *Charles II* descendaient ; l'union presque toujours constante des deux branches Autrichiennes ; la haine encor plus constante de ces deux branches contre les *Bourbons* ; l'aversion , que la nation *Espagnole* avait alors pour la nation Française ; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le Conseil d'*Espagne*.

*Intrigues
pour cette
succession.*

Rien ne paraissait plus naturel alors que de perpétuer le trône d'*Espagne* dans la Maison d'*Autriche*. L'Europe entière s'y attendait avant la paix de *Risvick* : mais la faiblesse de *Charles II* avait déjà dérangé dès l'année 1696 cet ordre de succession ; & le nom Autrichien avait déjà été sacrifié en secret. Le Roi d'*Espagne* avait un petit-neveu , fils de l'Electeur de Bavière *Maximilien-Marie*. La mère du Roi qui vivait encor était bifayeule de ce jeune Prince de Bavière , âgé alors de quatre ans ; & quoique cette Reine-mère fût de la Maison d'*Autriche* , étant fille de l'Empereur *Ferdinand III* , elle obtint de son fils que la race Impériale fût deshéritée. Elle était piquée contre la Cour de Vienne. Elle jeta les yeux sur ce Prince Bavaois sortant du berceau , pour le destiner à la Monarchie d'*Espagne* & du nouveau Monde. *Charles II* , alors gouverné par elle , d) fit un testament secret en faveur du Prince Electoral de Bavière en 1696. *Charles* ayant depuis perdu sa mère , fut gouverné par sa femme *Marie-Anne de Bavière-Neubourg*. Cette Princesse Bavaoise , belle-sœur de l'Empereur *Léopold* , était aussi attachée à la Maison d'*Autriche* que la Reine-mère Autrichienne avait été affectionnée au sang de Bavière. Ainsi le cours naturel des choses fut toujours interverti dans cette affaire , où il s'agissait de la plus vaste Monarchie du monde. *Marie-Anne de Bavière* fit déchirer le testament qui appelait le jeune Bavaois à la succession , & le Roi promit à sa femme qu'il n'aurait jamais d'autre héritier qu'un fils de l'Empereur *Léopold* , & qu'il ne ruinerait pas la Maison d'*Autriche*. Les choses étaient en ces termes à la paix de *Risvick*. Les Maisons de *France* & d'*Autriche* se craignaient & s'observaient , & elles avaient l'Europe à crain-

d) Voyez les mémoires de *Torci* , 1^{er}. vol. pag. 15.

dré. L'Angleterre & la Hollande alors puissante , dont l'intérêt était de tenir la balance entre les Souverains , ne voulaient point souffrir que la même tête pût porter avec la Couronne d'Espagne celle de l'Empire , ou celle de France. Ca. XVII.

Ce qu'il y eut de plus étrange , c'est que le Roi de Portugal *Pierre Second* se mit au rang des prétendans. Cela était absurde ; il ne pouvait tirer son droit que d'un *Jean I.* , fils naturel de *Pierre le justicier* au quinzième siècle ; mais cette prétention chimérique était soutenue par le Comte d'*Oropesa* de la Maison de *Bragance* ; il était membre du Conseil. Il osa en parler ; il fut disgracié & renvoyé.

Louis XIV ne pouvait souffrir qu'un fils de l'Empereur recueillît la succession , & il ne pouvait la demander. On ne fait pas positivement quel homme imagina le premier de faire un partage prématuré & inoui de la Monarchie Espagnole pendant la vie de *Charles II.* Il est très vraisemblable que ce fut le Ministre *Torci* ; car ce fut lui qui en fit l'ouverture au Comte de *Portland Benvinck* Ambassadeur de *Guillaume III* auprès de *Louis XIV.*

Le Roi *Guillaume* entra vivement dans ce projet nouveau. Il disposa dans la Haie , avec le Comte de *Tallard* , de la succession d'Espagne. On donnait au jeune Prince de Bavière l'Espagne & les Indes Occidentales , sans savoir que *Charles II* lui avait déjà légué auparavant tous ses Etats. Le Dauphin fils de *Louis XIV* devait posséder Naples , Sicile , & la province de Guipulcoa , avec quelques villes. On ne laissait à l'Archiduc *Charles* , second fils de l'Empereur *Léopold* , que le Milanais ; & rien à l'Archiduc *Joseph* fils aîné de *Léopold* , héritier de l'Empire. Traité de
partage.
1698.

Le sort d'une partie de l'Europe , & de la moitié de l'Amérique , ainsi réglé , *Louis* promit par ce traité de partage de renoncer à la succession entière de l'Espagne. Le Dauphin promit & signa la même chose. La France croyait gagner des Etats ; l'Angleterre & la Hollande croyaient affermir le repos d'une partie de l'Europe ; toute cette politique fut vaine. Le Roi moribond , apprenant qu'on déchirait sa Monarchie de son vivant , fut indigné. On s'attendait , qu'à cette nouvelle il déclarerait pour son successeur , ou l'Empereur *Léopold* , Testament
de Charles,
II.

ou un de ses fils ; qu'il lui donnerait cette récompense , de
 Cst. XVII. n'avoir point trempé dans ce partage ; que la grandeur &
 l'intérêt de la Maison d'*Autriche* lui dictaient un testament.
 Il en fit un en effet ; mais il déclara pour la seconde fois
 Novembre 1698. ce même Prince de Bavière unique héritier de tous ses Etats.
 La nation Espagnole , qui ne craignait rien tant que le démembrement de sa Monarchie , applaudissait à cette disposition. La paix semblait devoir en être le fruit. Cette espérance fut encor aussi vaine que le traité de partage. Le Prince de Bavière , désigné Roi , mourut à Bruxelles. e)

On accusa injustement de cette mort précipitée la Maison d'*Autriche* , sur cette seule vraisemblance , que ceux-là commentent le crime , à qui le crime est utile. Alors recommencèrent les intrigues à la Cour de Madrid , à Vienne , à Versailles , à Londres , à la Haie & à Rome.

Autre traité de partage. Louis XIV , le Roi Guillaume & les Etats - Généraux , disposèrent encor une fois en idée de la Monarchie Espagnole. Ils assignaient à l'Archiduc Charles , fils puiné de l'Empereur , la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir. Le fils de Louis XIV devait posséder Naples & Sicile & tout ce qu'on lui avait assigné par la première convention.

Mars 1700.

On donnait Milan au Duc de Lorraine ; & la Lorraine , si souvent envahie & si souvent rendue par la France , devait y être annexée pour jamais. Ce traité , qui mit en mouvement la politique de tous les Princes pour le traverser ou pour le soutenir , fut tout aussi inutile que le premier. L'Europe fut encor trompée dans son attente , comme il arrive presque toujours.

L'Em-

e) L'auteur du siècle de Louis XIV avait écrit la plupart de ces particularités , alors aussi nouvelles qu'intéressantes , longtems avant que les mémoires du Marquis de Torci parussent , & ces mémoires ont enfin confirmé tous les faits rapportés dans cette histoire.

Les bruits odieux répandus sur la mort du Prince Electoral de Bavière ne sont plus répétés aujourd'hui que par de vils écrivains sans aveu , sans pudeur & sans connaissance du monde , qui travaillent pour des libraires , & qui se donnent pour des politiques. On trouve dans les prétendus

L'Empereur , à qui on proposait ce traité de partage à signer , nen voulait point , parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le Roi de France , qui en avait pressé la signature , attendait les événemens avec incertitude. Quand ce nouvel affront fut connu à la Cour de Madrid , le Roi fut sur le point de succomber à sa douleur , & la Reine sa femme fut transportée d'une si vive colère qu'elle brisa les meubles de son appartement , & surtout les glaces & les autres ornemens qui venaient de France ; tant les passions sont les mêmes dans tous les rangs. Ces partages imaginaires , ces intrigues , ces querelles , tout cela n'était qu'un intérêt personnel. La nation Espagnole était comptée pour rien. On ne la consultait pas , on ne lui demandait pas quel Roi elle voulait. On proposa d'assembler *las cortes* , les Etats-Généraux , mais Charles frémissait à ce seul nom.

Alors ce malheureux Prince , qui se voyait mourir à la fleur de son âge , voulut donner tous ses Etats à l'Archiduc Charles , neveu de sa femme , second fils de l'Empereur Léopold. Il n'osait les laisser au fils aîné ; tant le système de l'équilibre prévalait dans les esprits , & tant il était sûr que la crainte de voir l'Espagne , le Mexique , le Pérou , de grands établissemens dans l'Inde , l'Empire , la Hongrie , la Bohême , la Lombardie , dans les mêmes mains , armerait le reste de l'Europe. Il demandait que l'Empereur Léopold envoyât son second fils Charles à Madrid , à la tête de dix mille hommes ; mais ni la France , ni l'Angleterre , ni la Hollande , ni l'Italie , ne l'auraient alors souffert : toutes voulaient le partage. L'Empereur ne voulait point envoyer son fils seul à la merci du Conseil d'Espagne , & ne pouvait y faire passer dix mille hommes. Il voulait seulement faire marcher des troupes en

CH. XVII.

Autres intrigues pour la succession.

tendus mémoires de Mad. de Maintenon Tom. V. pag. 6. ces paroles ; *La Cour de Vienne de tous tems infectée des maximes de Machiavel , & soupçonnée de réparer par ses empoisonneurs les fautes de ses Ministres.* Il semble par cette phrase que la Cour

de Vienne ait eu de tout tems des empoisonneurs en titre d'office , comme on a des huissiers & des drabans. C'est un devoir de relever des expressions si indécentes , & de combattre des idées si calomnieuses.

Siècle de Louis XIV.

Xx

Italie, pour s'assurer cette partie des Etats de la Monarchie Autrichienne - Espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands Rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires légères. On disputa, on s'aigrit: la fierté Allemande révoltait la hauteur Castillane. La Comtesse de *Perlipz*, qui gouvernait la femme du Roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid; & le Conseil de Vienne les éloignait encor davantage par ses hauteurs.

Encor intrigues pour la succession.

Le jeune Archiduc, qui fut depuis l'Empereur *Charles VI*, appelait toujours les Espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les Princes doivent peser leurs paroles. Un Evêque de Lérída, Ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le Conseil d'Autriche, que l'Archiduc n'en avait prononcées contre les Espagnols. » Les Ministres de *Léopold*, » écrivait-il, ont l'esprit fait comme les cornes des chèvres » de mon pays, petit, dur & tortu. » Cette lettre devint publique. L'Evêque de Lérída fut rappelé, & à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'averfion des Espagnols contre les Allemans.

Autant le parti Autrichien révoltait la Cour de Madrid, autant le Marquis depuis Duc d'*Harcourt*, Ambassadeur de France, se conciliait tous les cœurs, par la profusion de sa magnificence, par sa dextérité & par le grand art de plaire. Reçu d'abord fort mal à la Cour de Madrid, il souffrit tous les dégouts sans se plaindre; trois mois entiers s'écoulèrent sans qu'il pût avoir audience du Roi. *f*) Il employa ce tems à gagner les esprits. Ce fut lui qui le premier fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation Espagnole nourrissait contre la Française depuis *Ferdinand le Catholique*; & sa prudence prépara les tems où la France & l'Espagne ont

f) *Reboullet* suppose que cet Ambassadeur fut reçu d'abord magnifiquement. Il fait un grand éloge de sa livrée, de son beau carrosse doré, & de l'accueil tout-à-fait gracieux de

Sa Majesté. Mais le Marquis, dans ses dépêches, avoue qu'on ne lui fit nulle civilité, & qu'il ne vit le Roi qu'un moment dans une chambre très sombre éclairée de deux bougies.

renoué les anciens nœuds qui les avaient unis avant ce Ferdinand, de couronne à couronne, de peuple à peuple, & d'homme à homme. Il accoutuma la Cour Espagnole à aimer la Maison de France; ses Ministres à ne plus s'effrayer des renonciations de Marie-Thérèse & d'Anne d'Autriche, & Charles II lui-même à balancer entre sa propre Maison & celle de Bourbon. Il fut ainsi le premier mobile de la plus grande révolution dans le gouvernement & dans les esprits. Cependant ce changement était encor éloigné.

L'Empereur priait, menaçait. Le Roi de France représentait ses droits, mais sans oser jamais demander pour un de ses petits-fils la succession entière. Il ne s'occupait qu'à flatter le malade. Les Maures assaillaient Ceuta. Aussi-tôt le Marquis d'Harcourt offre des vaisseaux & des troupes à Charles, qui en fut sensiblement touché; mais la Reine sa femme en fut effrayée; elle craignit que son mari n'eût trop de reconnaissance, & refusa sèchement ce secours.

On ne savait encor quel parti prendre dans le Conseil de Madrid, & Charles II approchait du tombeau, plus incertain que jamais. L'Empereur Léopold piqué rappella son Ambassadeur le Comte de Harrach, mais bientôt après il le renvoya à Madrid, & les espérances en faveur de la Maison d'Autriche se rétablirent. Le Roi d'Espagne écrivit à l'Empereur qu'il choisirait l'Archiduc pour son successeur. Alors le Roi de France, menaçant à son tour, assembla une armée vers les frontières d'Espagne, & ce même Marquis d'Harcourt fut rappelé de son ambassade pour commander cette armée. Il ne resta à Madrid qu'un officier d'infanterie qui avait servi de secrétaire d'ambassade, & qui fut chargé des affaires, comme le dit le Marquis de Torci. Ainsi le Roi moribond menacé tour à tour par ceux qui prétendaient à sa succession, voyant que le jour de sa mort serait celui de la guerre, que ses Etats allaient être déchirés, tendait à sa fin sans consolation, sans résolution & au milieu des inquiétudes.

de peur qu'il ne s'aperçût que ce Prince était moribond. Enfin les mémoires de Torci démontrent qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout

ce que Rebonlet, Limiers, & les autres historiens ont dit de cette grande affaire.

Xx ij

Dans cette crié violente le Cardinal *Portocarrero* Arche-
 vêque de Tolède, le Comte de *Monterey*, & d'autres Grands
 d'Espagne, voulurent sauver la patrie. Ils se réunirent pour
 prévenir le démembrement de la Monarchie. Leur haine contre
 le gouvernement Allemand fortifia dans leurs esprits la
 raison d'Etat, & servit la Cour de France sans qu'elle le sût.
 Ils persuadèrent à *Charles II* de préférer un petit-fils de
Louis XIV à un Prince éloigné d'eux, & hors d'état de les
 défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solem-
 nelles de la mère & de la femme de *Louis XIV* à la Cou-
 ronne d'Espagne, puisqu'elles navaient été faites que pour
 empêcher les aînés de leurs descendans de réunir sous leur
 domination les deux Royaumes, & qu'on ne choisissait point
 un aîné. C'était en même tems rendre justice aux droits du
 sang; c'était conserver la Monarchie Espagnole sans partage.
 Le Roi scrupuleux fit consulter des théologiens, qui furent
 de l'avis de son Conseil; ensuite tout malade qu'il était, il
 écrivit de sa main au Pape *Innocent XII*, & lui fit la même
 consultation. Le Pape, qui croyait voir dans l'affaiblissement
 de la Maison d'*Autriche* la liberté de l'Italie, écrivit au Roi,
 » que les loix d'Espagne & le bien de la Chrétienté exigeaient
 » de lui, qu'il donnât la préférence à la Maison de France. «
 La lettre du Pape était du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas
 de conscience d'un Souverain, comme une affaire d'Etat, tan-
 dis que le Roi d'Espagne faisait de cette grande affaire d'Etat
 un cas de conscience.

Dernier
testament de
Charles II.
Louis XIV en fut informé par le Cardinal de *Janson* qui
 résidait alors à Rome: c'est toute la part que le cabinet de
 Versailles eut à cet événement. Six mois s'étaient écoulés de-
 puis qu'on n'avait plus d'Ambassadeur à Madrid. C'était peut-
 être une faute, & ce fut peut-être encor cette faute qui val-
 lut la Monarchie Espagnole à la Maison de France. Le Roi
 d'Espagne fit son troisième testament, qu'on crut longtems
 être le seul, & donna tous ses Etats au Duc d'Anjou. g) On

a Octobre
 1699.

g) Quelques mémoires disent que le Cardinal *Portocarrero* arracha du Roi mourant la signature de ce testa-

ment; ils lui font tenir un long dis-
 cours pour y disposer ce Monarque.
 Mais on voit que tout était déjà pré-

faîsit un moment où sa femme n'était pas auprès de lui pour le faire signer. C'est ainsi que toute cette intrigue fut terminée. Gu. XVII.

L'Europe a pensé que ce testament de *Charles II* avait été dicté à Versailles. Le Roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son Royaume, les vœux de ses sujets, & même leurs craintes ; car le Roi de France faîsait avancer des troupes sur la frontière, pour s'assurer une partie de l'héritage, tandis que le Roi moribond se résolvait à lui tout donner. Rien n'est plus vrai, que la réputation de *Louis XIV*, & l'idée de sa puissance, furent les seuls négociateurs qui consommèrent cette révolution.

Charles d'Autriche, après avoir signé la ruine de sa Maison & la grandeur de celle de *France*, languit encor un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire que quelques mois avant sa mort ce Monarque fit ouvrir à l'Escurial les tombeaux de son père, de sa mère & de sa première femme, *Marie-Louise d'Orléans*, dont il était soupçonné d'avoir souffert l'empoisonnement. *h*) Il baîsa ce qui restait de ces cadavres ; soit qu'en cela il suivit l'exemple de quelques anciens Rois d'Espagne, soit qu'il voulût s'accoutumer aux horreurs de la mort, soit qu'une secrète superstition lui fit croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne.

Ce Prince était né aussi faible d'esprit que de corps ; & cette faiblesse s'était répandue sur ses États. C'est le sort des Monarchies que leur prospérité dépende du caractère d'un seul homme. Telle était la profonde ignorance dans laquelle *Charles II* avait été élevé, que quand les Français assiégèrent Mons, il crut que cette place appartenait au Roi d'Angleterre. Il ne savait ni où était la Flandre, ni ce qui lui appartenait en Flandre. *i*) Ce Roi laissa au Duc d'Anjou,

paré & réglé dès le mois de Juillet. Qui pourrait d'ailleurs savoir ce que dit le Cardinal *Portocarrero* au Roi tête à tête ?

h) Voyez le chapitre des anecdotes.

i) Voyez les mémoires de *Torri*, Tom. I. pag. 12.

Xx ii]

petit - fils de *Louis XIV*, tous ses Etats, sans connaître ce Cn. XVII. qu'il lui laissait.

Tout l'Europe sur-
prise du
testament.

Son testament fut si secret, que le Comte de *Harrach* Ambassadeur de l'Empereur, se flattait encor que l'Archiduc était reconnu successeur. Il attendit longtems l'issue du grand Conseil, qui se tint immédiatement après la mort du Roi. Le Duc d'*Abrantes* vint à lui les bras ouverts : l'Ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'Archiduc ne fût Roi, quand le Duc d'*Abrantes* lui dit en l'embrassant, *Vengo a despedirme de la casa de Austria. Je viens prendre congé de la Maison d'Autriche.*

Ainsi, après deux cent ans de guerres & de négociations pour quelques frontières des Etats Espagnols, la Maison de *France* eut d'un trait de plume la Monarchie entière, sans traités, sans intrigues, & sans même avoir eu l'espérance de cette succession. On s'est cru obligé de faire connaître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de Ministres & d'historiens, séduits par leurs préjugés & par les apparences qui séduisent presque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le Maréchal d'*Harcourt*, & des Ministres Espagnols gagnés pour faire signer ce testament, est au rang des mensonges politiques, & des erreurs populaires. Mais le Roi d'Espagne, en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un Roi si longtems son ennemi, pensait toujours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le Duc d'Anjou, petit-fils de *Louis XIV*, n'était appelé à la succession d'Espagne, que parce qu'il ne devait pas espérer celle de France; & le même testament, qui au défaut des puînés du sang de *Louis XIV* rappelait l'Archiduc *Charles* (depuis l'Empereur *Charles VI*), portait expressément que l'Empire & l'Espagne ne seraient jamais réunis sous un même Souverain.

k) Malgré le mépris où sont en France les prétendus mémoires de *Mad. de Maintenon*, on est pourtant obligé d'avertir les étrangers que tout ce qu'on y dit au sujet de ce testament est faux. L'auteur prétend

que lorsque l'Ambassadeur d'Espagne vint apporter à *Louis XIV* les dernières volontés de *Charles II*, le Roi lui répondit; *Je verrai*. Certainement le Roi ne fit point une réponse si étrange, puisque de l'aveu du Mar-

Louis XIV pouvait s'en tenir encor au traité de partage, qui était un gain pour la France. Il pouvait accepter le testament, qui était un avantage pour sa Maison. Il est certain que la matière fut mise en délibération dans un Conseil extraordinaire. Le Chancelier de *Pontchartrain* & le Duc de *Beauvilliers* furent d'avis de s'en tenir au traité ; ils voyaient les dangers d'une nouvelle guerre à soutenir. *Louis* les voyait aussi ; mais il était accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta le testament ; & rencontrant, au sortir du Conseil, les Princesses de *Conti* avec Madame la Duchesse ; *Eh-bien*, leur dit-il en souriant, quel parti prendriez-vous ? puis sans attendre leur réponse : quelque parti que je prenne, ajouta-t-il, je fais bien que je serai blâmé. k)

Cu. XVII.
Louis XIV
acceptera-
t-il le testa-
ment ?
11 Nov.
1700.

Les actions des Rois, tout flattés qu'ils sont, éprouvent toujours tant de critiques, que le Roi d'Angleterre lui-même essuya des reproches dans son Parlement ; & ses Ministres furent poursuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglais, qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, criaient à la fois, & contre *Guillaume* qui avait fait le traité, & contre *Louis XIV* qui le rompait.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la Monarchie d'Espagne soumise à la France, dont elle avait été trois cent ans la rivale. *Louis XIV* semblait le Monarque le plus heureux & le plus puissant de la terre. Il se voyait à soixante & deux ans, entouré d'une nombreuse postérité ; un de ses petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'Espagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie, & les Pays-Bas. L'Empereur n'osait encor que se plaindre.

Le Roi *Guillaume*, à l'âge de cinquante-deux ans, devenu infirme & faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son Parlement, pour faire la

Mesures
pour faire
valoir le
testament.

qu'ils de *Torci*, l'Ambassadeur d'Espagne n'eut audience de *Louis XIV* qu'après le Conseil dans lequel le testament fut accepté.

Le Ministre qu'on avait alors en

Espagne s'appelait *Blicourt*, & non pas *Belcourt*. Ce que le Roi dit à l'Ambassadeur *Castel dos Rios* dans les mémoires de *Maintenon*, n'a jamais été dit que dans ce roman.

CH. XVII. guerre; & *Louis* avait fait passer de l'argent en Angleterre, avec lequel il espérait disposer de plusieurs voix de ce Parlement. *Guillaume* & la Hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à *Philippe V* comme au Roi légitime d'Espagne. *Louis XIV* était assuré de l'Electeur de Bavière, père du jeune Prince qui était mort désigné Roi. Cet Electeur, Gouverneur des Pays-Bas au nom du dernier Roi *Charles II*, assurait tout d'un coup à *Philippe V* la possession de la Flandre, & ouvrait dans son Electorat le chemin de Vienne aux armées Françaises, en cas que l'Empereur osât faire la guerre. L'Electeur de Cologne, frère de l'Electeur de Bavière, était aussi intimement lié à la France que son frère; & ces deux Princes semblaient avoir raison, le parti de la Maison de *Bourbon* étant alors incomparablement le plus fort. Le Duc de Savoye, déjà beau-père du Duc de Bourgogne, allait l'être encor du Roi d'Espagne; il devait commander les armées Françaises en Italie. On ne s'attendait pas, que le père de la Duchesse de Bourgogne & de la Reine d'Espagne, dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Premiers
succès de
la Maison
de France.

Le Duc de Mantoue, vendu à la France par son Ministre, se vendit aussi lui-même, & reçut garnison Française dans Mantoue. Le Milanais reconnut le petit-fils de *Louis XIV* sans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Espagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de Gibraltar à Anvers, & du Danube à Naples, tout paraissait être aux *Bourbons*. Le Roi était si fier de sa prospérité, qu'en parlant au Duc de la *Roche-foucault* au sujet des propositions que l'Empereur lui faisait alors, il se servit de ces termes : *Vous les trouverez encor plus insolentes qu'on ne vous l'a dit. I)*

Le Roi *Guillaume*, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de *Louis XIV*, promit à l'Empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande : il mit encor le Danemarck dans ses intérêts; enfin il signa à la Haie la ligue déjà tramée contre la Maison de France. Mais le Roi s'en étonna peu ;

Septembre
1701.

I) Du moins c'est ce que rapportent les mémoires manuscrits du Marquis de Dangeau. Ils sont quelquefois infidèles.

peu ; & comptant sur les divisions que son argent devait CH. XVII.
 jeter dans le Parlement Anglois , & plus encor sur les forces
 réunies de la France & de l'Espagne , il sembla mépriser ses
 ennemis.

Jacques mourut alors à St. Germain. Louis pouvait accorder
ce qui paraissait être de la bienfaisance & de la politique , en
ne le hâtant pas de reconnaître le Prince de Galles pour Roi 16 Sept. 1701.
d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande , après avoir reconnu Guil- Louis XIV
laume par le traité de Risvick. Un pur sentiment de générosité confère au
le porta d'abord à donner au fils du Roi Jacques la conso- lité de Jac-
lation d'un honneur & d'un titre que son malheureux père ques II le
avait eu jusqu'à sa mort , & que ce traité de Risvick ne lui tire & les
était pas. Toutes les têtes du Conseil furent d'une opinion honneurs de
contraire. Le Duc de Beauvilliers sur-tout fit voir avec une la Royau-
éloquence forte tous les fléaux de la guerre qui devaient être ti , malgré
le fruit de cette magnanimité dangereuse. Il était Gouverneur tout son
du Duc de Bourgogne , & pensait en tout comme le Pré- Conseil.
cepteur de ce Prince , ce célèbre Archevêque de Cambrai si
connu par ses maximes humaines de gouvernement , & par
la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples sur la
grandeur des Rois. Le Marquis de Torci appuya par des prin-
cipes de politique ce que le Duc de Beauvilliers avait dit
comme citoyen. Il représenta qu'il ne convenait pas d'irriter
la nation Angloise par une démarche précipitée. Louis se rendit
à l'avis unanime de son Conseil , & il fut résolu de ne point
reconnaître le fils de Jacques II pour Roi. Le jour même
Marie de Modène veuve de Jacques vient parler à Louis XIV
dans l'appartement de Madame de Maintenon. Elle le conjure
en larmes de ne point faire à son fils , à elle , à la mémoire
d'un Roi qu'il a protégé , l'outrage de refuser un simple titre ,
seul reste de tant de grandeurs : on a toujours rendu à son
fils les honneurs d'un Prince de Galles : on le doit donc traiter
en Roi après la mort de son père : le Roi Guillaume ne peut
s'en plaindre pourvu qu'on le laisse jouir de son usurpation.
Elle fortifie ces raisons par l'intérêt de la gloire de Louis XIV.
Qu'il reconnaisse ou non le fils de Jacques II , les Anglais
ne prendront pas moins parti contre la France , & il aura
seulement la douleur d'avoir sacrifié la grandeur de ses senti-

Siècle de Louis XIV.

Yy

mens à des ménagemens inutiles. Ces représentations & ces larmes furent appuyées par Madame de *Maintenon*. Le Roi revint à son premier sentiment & à la gloire de soutenir autant qu'il pouvait des Rois opprimés. Enfin *Jacques III* fut reconnu le même jour qu'il avait été arrêté dans le Conseil qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Le Marquis de *Torci* a fait souvent l'avou de cette anecdote singulière. Il ne l'a pas insérée dans ses mémoires manuscrits, parce qu'il pensait (disait-il) qu'il n'était pas honorable à son Maître que deux femmes lui eussent fait changer une résolution prise dans son Conseil. Quelques Anglais *m*) m'ont dit que peut-être sans cette démarche leur Parlement n'eût point pris de parti entre les Maisons de *Bourbon* & d'*Autriche*; mais que reconnaître ainsi pour leur Roi un Prince proscrit par eux, leur parut une injure à la nation, & un despotisme qu'on voulait exercer dans l'Europe. Les instructions données par la ville de Londres à ses représentans furent violentes.

Le Roi de France se donne un Vice-Roi en conférant le titre de notre Souverain à un prétendu Prince de Galles : notre condition serait bien malheureuse, si nous devions être gouvernés au gré d'un Prince qui a employé le fer, le feu, & les galères pour détruire les Protestans de ses Etats; aurait-il plus d'humanité pour nous que pour ses propres sujets?

Guillaume s'expliqua dans le Parlement avec la même force. On déclara le nouveau Roi *Jacques* coupable de haute trahison : un bill d'atteinder fut porté contre lui, c'est-à-dire qu'il fut condamné à mort comme son grand-père, & c'est en vertu de ce bill qu'on mit depuis sa tête à prix. Tel était le sort de cette famille infortunée, dont le malheur n'était pas encor épuisé. Il faut avouer que c'était opposer de la barbarie à la générosité du Roi de France.

Il paraît très vraisemblable que l'Angleterre se serait tou-

m) Ent'autres, Mylord *Bolingbroke*, dont les mémoires ont depuis justifié ce que l'auteur du siècle avance. Voyez les lettres Tom. II. pag. 166. C'est ainsi que pense encor Mr. de

Torci dans ses mémoires. Il dit pag. 164. du Tom. I. première édition : *La résolution que prit le Roi de reconnaître le Prince de Galles en qualité de Roi d'Angleterre, changea les*

jours déclarée contre *Louis XIV*, quand même il eût refusé le vain titre de Roi au fils de *Jacques II*. La Monarchie d'Espagne entre les mains de son petit-fils semblait devoir armer nécessairement contre lui les Puissances maritimes. Quelques membres du Parlement gagnés n'auraient pas arrêté le torrent de la nation. C'est un problème à résoudre, si Madame de *Maintenon* ne pensa pas mieux que tout le Conseil, & si *Louis XIV* n'eut pas raison de laisser agir la hauteur & la sensibilité de son ame.

L'Empereur *Léopold* commença d'abord cette guerre en Italie dès le printems de l'année 1701. L'Italie a toujours été le pays le plus cher aux intérêts des Empereurs. C'était celui où ses armes pouvaient le plus aisément pénétrer par le Tirol & par l'Etat de Venise; car Venise, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la Maison d'*Autriche*, que pour celle de *France*. Obligée d'ailleurs par des traités de donner passage aux troupes Allemandes, elle accomplissait ces traités sans peine.

L'Empereur, pour attaquer *Louis XIV* du côté de l'Allemagne, attendait que le Corps Germanique se fût ébranlé en sa faveur. Il avait des intelligences & un parti en Espagne: mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, si l'un des fils de *Léopold* ne se présentait pour les recueillir; & ce fils de l'Empereur ne pouvait s'y rendre qu'à l'aide des flottes d'Angleterre & de Hollande. Le Roi *Guillaume* hâta les préparatifs. Son esprit, plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie, remuait tout, moins pour servir la Maison d'*Autriche*, que pour abaisser *Louis XIV*.

Il devait au commencement de 1702 se mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce dessein. Une chute de cheval acheva de déranger ses organes affaiblis; une petite fièvre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que

Ch. XVII.

Commence-
ment de la
guerre con-
tre Louis
XIV &
Philippe V
Roi d'Esp.
pag. 355.

Mort de
Guillaume
III.

16 Mars
1702.

dispositions qu'une grande partie de la nation témoignait à conserver la paix &c. Le Lord *Bolingbroke* avoue dans ses lettres que *Louis XIV* reconnut le Prétendant, par des in-

portunités de femmes. On voit par ces témoignages avec quelle exactitude l'auteur du siècle de *Louis XIV* a cherché la vérité, & avec quelle candeur il l'a dite.

Y y ij

CH. XVII. des prêtres Anglais, qui étaient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnaient les affaires de l'Europe.

*Caractère
du Roi
Guillaume.
Comparai-
son de ce
Prince avec
Louis XIV.*

Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; & d'un Général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appellait, comme on fait, le Stathouder des Anglais, & le Roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, & n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de *Louis XIV*; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que *Louis* était affable. Il haïssait les femmes *n*) autant que *Louis* les aimait. *Louis* faisait la guerre en Roi, & *Guillaume* en soldat. Il avait combattu contre le grand *Condé* & contre *Luxembourg*, laissant la victoire indécise entre *Condé* & lui à Senef, & réparant en peu de tems ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nervinde; aussi fier que *Louis XIV*, mais de cette fierté triste & mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux arts fleurirent en France par le soin de son Roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure & inquiète conforme au génie du Prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, & l'avantage d'avoir acquis un Royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguier, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un Général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple &

n) On a imprimé que selon *Burnes* Evêque de Salisbury, *Guillaume* n'aimait que les portes de derrière. Cette basse & infâme équivoque, ni rien de semblable, ne se trouve dans les ouvrages de cet Evêque.

qui assista *Guillaume* à la mort.

On a fait dire aussi à *Guillaume*; *Le Roi de France ne devrait point me haïr, je l'inuite en beaucoup de choses, je le crains en plusieurs, & je l'admire en tout.* On cite sur cela les

modeste dans ses mœurs ; ceux-là sans doute donneront le nom de Grand à *Guillaume* plutôt qu'à *Louis*. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs & de l'éclat d'une Cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des Ministres & des Généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur Roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul Etat résister à tant de Puissances ; ceux qui estiment plus un Roi de France qui fait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père ; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du Roi *Jacques*, ceux-là donneront à *Louis XIV.* la préférence.

CH. XVII

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

*Guerre mémorable pour la succession à la Monarchie d'Espagne.
Conduite des Ministres & des Généraux jusqu'en 1703.*

A *Guillaume III* succéda la Princesse *Anne* fille du Roi *Jacques* & de la fille d'*Hide* Avocat devenu Chancelier, & l'un des grands-hommes de l'Angleterre. Elle était mariée au Prince de Dannemarck, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du Roi *Guillaume*, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les vœux de la nation. Un Roi fait ailleurs entrer aveuglément ses peuples dans toutes

Anne Reine d'Angleterre.
1702.

mémoires de Mr. de Dangeau. Je ne me souviens point d'y avoir vu ces paroles : elles ne font ni dans le caractère, ni dans le style du Roi *Guillaume*. Elles ne se trouvent dans aucun mémoire Anglais concernant ce

Prince, & il n'est pas possible qu'il ait dit qu'il imitait *Louis XIV.* lui dont les mœurs, les goûts, la conduite dans la guerre & dans la paix furent en tout l'opposé de ce Monarque.

Yy iij

ses vûes ; mais à Londres un Roi doit entrer dans celles de son peuple.

CH. XVIII.

Ces dispositions de l'Angleterre & de la Hollande , pour mettre , s'il se pouvait , sur le trône d'Espagne l'Archiduc Charles fils de l'Empereur , ou du moins pour résister aux Bourbons , méritent peut-être l'attention de tous les siècles. La Hollande devait , pour sa part , entretenir cent deux mille hommes de troupes , soit dans les garnisons , soit en campagne. Il s'en falait beaucoup que la vaste Monarchie Espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands , presque toute subjuguée en deux mois , trente ans auparavant , pouvait plus alors que les maîtres de l'Espagne , de Naples , de la Flandre , du Pérou & du Mexique. L'Angleterre promettait quarante mille hommes , sans compter ses flottes. Il arrive dans toutes les alliances , que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'Angleterre au contraire donna cinquante mille hommes , dans la seconde année , au lieu de quarante ; & vers la fin de la guerre elle entretint , tant de ses troupes que de celles des alliés , sur les frontières de France , en Espagne , en Italie , en Irlande , en Amérique , & sur ses flottes , près de deux cent mille soldats & matelots combattans ; dépense presque incroyable , pour qui considérera que l'Angleterre , proprement dite , n'est que le tiers de la France , & qu'elle n'avait pas la moitié tant d'argent monnoyé ; mais dépense vraisemblable , aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglais ont porté toujours le plus grand fardeau de cette alliance. Les Hollandais ont insensiblement diminué le leur : car après tout , la République des Etats-Généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce : & l'Angleterre est un pays fertile , remplis de négocians & de guerriers.

Ligue contre la Maison de France.

L'Empereur devait fournir quatre-vingt dix mille hommes , sans compter les secours de l'Empire & des alliés qu'il espérait détacher de la Maison de Bourbon ; & cependant le petit-fils de Louis XIV régnait déjà paisiblement dans Madrid ; & Louis , au commencement du siècle , était au comble de sa puissance & de sa gloire. Mais ceux qui pénétraient dans

les ressorts des Cours de l'Europe, & surtout dans celle de France, commençaient à craindre quelques revers. L'Espagne, Cn. XVIII. affaiblie sous les derniers Rois du sang de *Charles-Quint*, l'était encor davantage dans les premiers jours du règne d'un *Bourbon*. La Maison d'*Autriche* avait des partisans dans plus d'une province de cette Monarchie. La Catalogne semblait prête à secouer le nouveau joug, & à se donner à l'Archiduc *Charles*. Il était impossible, que le Portugal ne se rangeât, tôt ou tard, du côté de la Maison d'*Autriche*. Son intérêt visible était de nourrir chez les Espagnols, ses ennemis naturels, une guerre civile, dont Lisbonne ne pouvait que profiter. Le Duc de Savoye, à peine beau-père du nouveau Roi d'Espagne, & lié aux *Bourbons* par le sang & par les traités, paraissait déjà mécontent de ses gendres. Cinquante mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux cent mille francs, ne paraissaient pas un avantage assez grand, pour le retenir dans leur parti. Il lui fallait au moins le Monferrat-Mantouan & une partie du Milanais. Les hauteurs, qu'il essuyait des Généraux Français & du Ministère de Versailles, lui faisaient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses Etats de tous côtés. Il avait déjà quitté brusquement le parti de l'Empire pour la France. Il était vraisemblable, qu'étant si peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la première occasion.

Quant à la Cour de *Louis XIV*, & à son Royaume, les esprits fins y appercevaient déjà un changement, que les grossiers ne voyent que quand la décadence est arrivée. Le Roi âgé de plus de soixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus si bien connaître les hommes; il voyait les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués & fasciné par une longue prospérité. Madame de *Maintenon*, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit, nécessaires pour soutenir la gloire d'un Etat. Elle contribua à faire donner le Ministère des finances en 1698 & celui de la guerre en 1701 à sa créature *Chamillard*, plus honnête homme que Ministre, & qui avait plu au Roi par la modestie de sa conduite, lorsqu'il était chargé de Saint-

Le Ministère de France perd sa supériorité.

Ch. XVIII. Cyr. Malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de supporter ces deux fardeaux, que *Colbert & Louvois* avaient à peine soutenus. Le Roi, comptant sur sa propre expérience, croyait pouvoir diriger heureusement les Ministres. Il avait dit, après la mort de *Louvois*, au Roi *Jacques* ; *J'ai perdu un bon Ministre ; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choisit *Barbasteux*, pour succéder à *Louvois* dans le Ministère de la guerre ; *J'ai formé votre père*, lui dit-il, *a) je vous formerai de même.* Il en dit à-peu-près autant à *Chamillard*. Un Roi, qui avait travaillé si longtems & si heureusement, semblait avoir droit de parler ainsi ; mais sa confiance en ses lumières le trompait.

A l'égard des Généraux qu'il employait, ils étaient souvent gênés par des ordres précis, comme des Ambassadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. Il dirigeait avec *Chamillard*, dans le cabinet de Madame de *Maintenon*, les opérations de la campagne. Si le Général voulait faire quelque grande entreprise, il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courier, qui trouvait à son retour, ou l'occasion manquée, ou le Général battu.

Les dignités & les récompenses militaires furent prodiguées sous le Ministère de *Chamillard*. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, presque au sortir de l'enfance ; tandis que chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt ans de service. Cette différence ne fut ensuite que trop sensible, dans plus d'une occasion, où un Colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de Chevaliers de *St. Louis*, récompense inventée par le Roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des Officiers, se vendirent dès le commencement du Ministère de *Chamillard*. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire, l'ame du service, si rigidelement soutenue par

a) Voyez les mémoires manuscrits de *Dangeau* ; on les cite ici parce que ce fait rapporté par eux a été souvent confirmé par le Maréchal de

La Feuillade, gendre du Secrétaire d'Etat *Chamillard*.

b) Le compilateur des mémoires de Mad. de *Maintenon* dit que vers la

par *Louvois*, tomba dans un relâchement funeste : ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des Officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les Commissaires, & l'inattention du Ministre, produisaient ce désordre. De-là naissait un inconvénient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. Car, pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magasins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc qui voyaient ces défauts du gouvernement, & qui savaient à quels Généraux la France aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la France de plus grandes prospérités que jamais. *b*)

Le premier Général, qui balança la supériorité de la France, *Le Prince Eugène*, fut un Français ; car on doit appeler de ce nom le Prince *Eugène*, quoiqu'il fût petit-fils de *Charles - Emanuel* Duc de Savoye. Son père, le Comte de Soissons, établi en France, Lieutenant-Général des armées & Gouverneur de Champagne, avait épousé *Olimpe Mancini*, l'une des nièces du Cardinal *Mazarin*. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce Prince si dangereux depuis à *Louis XIV*, & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On le nomma d'abord en France le *Chevalier de Carignan*. Il prit ensuite le petit collet. On l'appellait *l'Abbé de Savoye*. On prétend qu'il demanda un régiment au Roi, & qu'il essuya la mortification d'un refus, accompagné de reproches. Ne pouvant réussir auprès de *Louis XIV*, il était allé servir l'Empereur contre les Turcs dès l'an 1683. Les deux Princes de *Conti* allèrent le joindre en 1685. Le Roi fit ordonner aux Princes de *Conti*, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voyage, de revenir. L'Abbé de

la fin de la guerre précédente le Marquis de *Nangis*, Colonel du régiment du Roi, lui disait qu'on ne pourrait empêcher la désertion de ses soldats, qu'en faisant casser la tête

aux déserteurs. Remarquez que le Marquis, depuis Maréchal de *Nangis*, ne fut Colonel de ce régiment qu'en 1711.

CX. XVIII. Savoye fut le seul qui c) n'obéit point. Il avait déjà déclaré qu'il renonçait à la France. Le Roi quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *Ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte ?* & les courtisans assurèrent, que l'Abbé de Savoye serait toujours un esprit dérangé, un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce Prince, trop méprisé à la Cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre, & un grand-homme dans la paix ; un esprit plein de justesse & de hauteur, ayant le courage nécessaire & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les Généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de *Louis XIV*, & la puissance Ottomane ; il a gouverné l'Empire : & dans le cours de ses victoires & de son ministère, il a méprisé également le faste & les richesses. Il a même cultivé les lettres, & les a protégées autant qu'on le pouvait à la Cour de Vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les Turcs, & des fautes commises par les Impériaux dans les dernières guerres, où il avait servi contre la France.

*Premiers
progrès du
Prince Eugène.*

Il descendit en Italie par le Trentin sur les terres de Venise avec trente mille hommes, & la liberté entière de s'en servir comme il le voudrait. Le Roi de France défendit d'abord au Maréchal de *Catinat* de s'opposer au passage du Prince *Eugène*, soit pour ne point commettre le premier acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main ;

c) Par les instructions à moi envoyées & puisees dans le dépôt des affaires étrangères, il est évident que le Prince *Eugène* était déjà parti en 1683, & que le Marquis de *la Fare* s'est mépris dans ses mémoires, quand il fait partir les deux Princes de *Conti* avec le Prince *Eugène*, ce qui a induit les historiens en erreur.

Il y eut alors plusieurs jeunes

Seigneurs de la Cour qui écrivirent aux Princes de *Conti* des lettres indécentes, dans lesquelles ils manquaient de respect au Roi, & d'égards pour Mad. de *Maintenon*, qui n'était encor que favorite. Les lettres furent interceptées, & ces jeunes gens disgraciés pour quelque tems.

Le compilateur des mémoires de

soit pour ménager les Vénitiens , qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée Allemande.

Ca. XVIII.

Cette faute de la Cour en fit commettre d'autres à *Catinat*. Rarement réussit-on , quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs combien il est difficile dans ce pays , tout coupé de rivières & de ruisseaux , d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le Prince *Eugène* joignait à une grande profondeur de desseins , une vivacité prompte d'exécution. La nature du terrain au bords de l'Adige , faisait encor , que l'armée ennemie était plus ramassée , & la Française plus étendue. *Catinat* voulait aller à l'ennemi ; mais quelques Lieutenans-Généraux firent des difficultés , & formèrent des cabales contre lui. Il eut la faiblesse de ne se pas faire obéir. La modération de son esprit lui fit commettre cette grande faute. *Eugène* força d'abord le poste de Carpi , auprès du canal blanc , défendu par *Saint-Fremont* , qui ne suivit pas en tout les ordres du Général , & qui se fit battre. Après ce succès , l'armée Allemande fut maîtresse du pays entre l'Adige & l'Adda ; elle pénétra dans le Bressan , & *Catinat* recula jusques derrière l'Oglio. Beaucoup de bons Officiers approuvaient cette retraite , qui leur paraissait sage , & il faut encor ajouter , que le défaut des munitions promises par le Ministre , la rendait nécessaire. Les courtisans , & surtout ceux qui espéraient de commander à la place de *Catinat* , firent regarder sa conduite comme l'opprobre du nom Français. Le Maréchal de *Villeroi* persuada , qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla , & le goût que le Roi avait pour lui , obtinrent à ce Général le commandement en Italie. Le Maréchal de *Catinat* , malgré les victoires de Stafarde & de la Marfaille , fut obligé de servir sous lui.

Le Maréchal de Villeroi com-mande.

Maintenon est le seul qui avance que le Duc de la *Rocheaiguon* dit à son frère le Marquis de Liancour : *Mon frère , si on intercepte votre lettre , vous méritez la mort.* Premièrement on ne mérite point la mort parce qu'une lettre coupable est interceptée , mais parce qu'on l'a écrite. Secondement on ne mérite point la

mort pour avoir écrit des plaisanteries. Il parut bien que ces Seigneurs , qui tous rentrèrent en grace , ne méritaient point la mort. Tous ces prétendus discours qu'on débite avec légèreté dans le monde , & qui sont ensuite recueillis par des écrivains obscurs & mercenaires , sont indignes de croyance.

Zz ij

CH. XVIII. Le Maréchal Duc de *Villeroi*, fils du Gouverneur du Roi, élevé avec lui, avait eu toujours sa faveur : il avait été de toutes ses campagnes & de tous ses plaisirs : c'était un homme d'une figure agréable & imposante, très brave, très honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. *d*) Mais ses ennemis disaient, qu'il était plus occupé, étant Général d'armée, de l'honneur & du plaisir de commander, que des desseins d'un grand Capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ses opinions qui ne déferait aux avis de personne.

Il vint en Italie donner des ordres au Maréchal de *Catinat*, & des dégoûts au Duc de Savoye. Il faisait sentir, qu'il pensait en effet qu'un favori de *Louis XIV* à la tête d'une puissante armée, était fort au-dessus d'un Prince : il ne l'appellait que *Mons de Savoye* : il le traitait comme un Général à la solde de France, & non comme un Souverain, maître des barrières que la nature a mises entre la France & l'Italie. L'amitié de ce Souverain ne fut pas aussi ménagée qu'elle était nécessaire. La Cour pensa, que la crainte serait le seul nœud qui le retiendrait ; & qu'une armée Française, dont environ six à sept mille soldats Piémontais étaient sans cesse environnés, répondrait de sa fidélité. Le Maréchal de *Villeroi* agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son supérieur dans le commandement. Le Duc de Savoye avait le vain titre de Généralissime ; mais le Maréchal de *Villeroi* l'était. Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le Prince *Eugène* au poste de Chiari près de l'Oglio. Les Officiers-Généraux jugeaient, qu'il était contre toutes les règles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives ; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, si on le manquait, on perdait la réputa-

*Echec de
Chiari.*

d) L'auteur qui dans sa jeunesse eut l'honneur de le voir souvent, a droit d'affirmer que c'était là son caractère. La *Beaumelle* qui insulte les Maréchaux de *Villeroi* & de *Villars*, & tant d'autres, dans ses notes du

siècle de *Louis XIV*, parle ainsi de feu Monsieur le Maréchal de *Villeroi* pag. 102. tom. III. des mémoires de Mad. de Maintenon : *Villeroi le fist-tueux, qui amusait les femmes avec tant de légèreté, & qui disait à ses*

tion de la campagne. *Villeroi* dit au Duc de Savoye qu'il falait marcher, & envoya un Aide de camp ordonner de sa part au Maréchal de *Catinat* d'attaquer. *Catinat* se fit répéter l'ordre trois fois, & se tournant vers les Officiers qu'il commandait : *Allons donc*, dit-il, *Messieurs*, il faut obéir. On marcha aux retranchemens. Le Duc de Savoye, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. *Catinat* chercha à se faire tuer. Il fut blessé ; mais tout blessé qu'il était, voyant les troupes du Roi rebu- tées, & le Maréchal de *Villeroi* ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, & vint à Ver- sailles rendre compte de sa conduite au Roi, sans se plaindre de personne.

Le Prince *Eugène* conserva toujours sa supériorité sur le Maréchal de *Villeroi*. Enfin, au cœur de l'hyver 1702, un jour que ce Maréchal dormait avec sécurité dans Crémone, ville assez forte & munie d'une très grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousquetterie. Il se lève en hâte, monte à cheval ; la première chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le Maréchal aussi-tôt est fait prison- nier & conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passait, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le Prince *Eugène* était déjà dans Crémone. Un prêtre, nommé *Bazzoli*, prévôt de Ste. Marie la neuve, avait intro- duit les troupes Allemandes par un égout. Quatre cent soldats, entrés par cet égout dans la maison du prêtre, avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes ; les deux portes ouvertes, le Prince *Eugène* entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait, avant que le Gouverneur, qui était Espagnol, s'en fût douté, & avant que le Maréchal de *Villeroi* fût éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, toutes les pré- cautions possibles avaient préparé l'entreprise. Le Gouverneur

Ck.XVIII.

11 Sept.
1701.Maréchal
de Villeroi
pris dans
Crémone.

gens avec tant d'arrogance, A-t-on mis de l'or dans mes poches ? Com- ment peut-il attribuer, je ne dis pas à un grand Seigneur, mais à un homme bien élevé, ces paroles qu'on attribuait autrefois à un financier ri-

dicule ? Comment peut-il parler de tant d'hommes du siècle passé, du ton d'un homme qui les aurait vus ? & comment peut-on écrire si insol- lement de telles indécences, de telles faussetés & de telles sottises ?

Zz iij

CH. A. VILL. Espagnol se montre d'abord dans les ruës avec quelques soldats; il est tué d'un coup de fusil : tous les Officiers-Généraux sont ou tués ou pris, à la réserve du Comte de Rével Lieutenant-Général, & du Marquis de Prálin. Le hazard confondit la prudence du Prince Eugène.

Crémone
surpris &
repris.

Le Chevalier d'Entragues devait faire ce jour-là dans la ville une revue du régiment des Vaisseaux, dont il était Colonel ; & déjà les soldats s'assembloient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le tems que le Prince Eugène entraît par l'autre. D'Entragues commence à courir par les ruës avec ses soldats. Il résiste aux Allemans qu'il rencontre. Il donne le tems au reste de la garnison d'accourir. Les Officiers, les soldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres presque nuds, sans commandant, sans ordre, remplissent les ruës, les places publiques. On combat en confusion ; on se retranche de ruë en ruë, de place en place. Deux régimens Irlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des Impériaux. Jamais ville n'avait été surprise avec plus de sagesse, ni défendue avec tant de valeur. La garnison était d'environ cinq mille hommes. Le Prince Eugène n'en avait pas encor introduit plus de quatre mille. Un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du Pô : les mesures étaient bien prises. Un autre hazard les dérangerait toutes. Ce pont du Pô, mal gardé par environ cent soldats Français, devait d'abord être saisi par les cuirassiers Allemans, qui dans l'instant que le Prince Eugène entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : Il fallait pour cet effet qu'étant entrés par la porte du midi voisine de l'égoût, ils sortissent sur le champ de Crémone du côté du nord par la porte du Pô, & qu'ils courussent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduisait, est tué d'un coup de fusil tiré d'une fenêtre ; les cuirassiers prennent une ruë pour une autre : ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems, les Irlandais se jettent à la porte du Pô ; ils combattent & repoussent les cuirassiers : le Marquis de Prálin profite du moment ; il fait couper le pont : alors le secours, que l'ennemi attendait, ne peut arriver, & la ville est sauvée.

Le Prince *Eugène*, après avoir combattu tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant le Maréchal de *Villeroi* & plusieurs Officiers-Généraux prisonniers ; mais ayant manqué Crémone, que son activité & sa prudence, jointes à la négligence du Gouverneur, lui avaient donnée, & que le hazard & la valeur des Français & des Irlandais lui ôtèrent.

CH. XVIII.

Le Maréchal de *Villeroi*, extrêmement malheureux en cette occasion, fut condamné à Versailles par les courtisans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiraient sa faveur & son caractère, dont l'élévation leur paraissait approcher de la vanité. Le Roi, qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blâmât si hautement son choix, s'échappa à dire : *e) On se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori* : terme, dont il ne se servit pour personne, que cette seule fois en sa vie. Le Duc de *Vendôme* fut aussi-tôt nommé pour aller commander en Italie.

Le Duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri IV*, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des Princes ; il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul Général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menaçaient point les soldats au combat : ils combattaient pour le Duc de *Vendôme* ; ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageait quelquefois. Il ne passait pas pour méditer ses desseins, avec la même profondeur que le Prince *Eugène*, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligeait trop les détails ; il laissait périr la discipline militaire ; la table & le sommeil lui dérobaient trop de tems, aussi-bien qu'à son frère. Cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action, il réparait tout par une présence d'esprit & par des lumières que le péril rendait plus vives ; & ces jours d'action, il les cherchait toujours ; moins fait, à ce qu'on disait, pour une guerre défensive, & aussi propre à l'offensive que le Prince *Eugène*.

Duc de
Vendôme
en Italie.

e) Voyez les mémoires de *Dangeau*.

CH. XVIII. Ce désordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison, & même sur sa personne : à force de haïr le faste, il en vint à une mal-propreté cynique, dont il n'y a point d'exemple ; & son déshérence, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre, par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frère le grand Prieur, qui commanda sous lui en Italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il pouffait encor plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux Généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux Princes, petits-fils de *Henri IV*, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eu honte.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel *Vendôme* fit contre *Eugène* une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de rivières, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de Luzara, pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Paris. *Vendôme* était vainqueur, toutes les fois qu'il n'avait pas à faire au Prince *Eugène* en personne ; mais dès qu'il le retrouvait en tête, la France n'avait plus aucun avantage.

Ys. Août 1701. Au milieu de ces combats, & des sièges de tant de châteaux & de petites villes, des nouvelles secrètes arrivent à Versailles, que le Duc de Savoye, petit-fils d'une sœur de *Louis XIII*, beau-père du Duc de Bourgogne, beau-père de *Philippe V*, va quitter les *Bourbons*, & marchande l'appui de l'Empereur. Tout le monde est surpris qu'il abandonne à la fois ses deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ses véritables intérêts. Mais l'Empereur lui promettait tout ce que ses gendres lui avaient refusé, le Montferrat-Mantouan, Alexandrie, Valence, les pays entre le Pô & le Tanaro, & plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre ; car l'Empereur en avait à peine pour soudoyer ses armées. L'Angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous pour la cause commune. Si
le

Duc de Savoye contre la France.
5 Janvier
1703.

le Duc de Savoye consulta peu les loix des nations & celles de la nature , c'est une question de morale , laquelle se mêle peu de la conduite des Souverains. L'événement seul a fait voir à la fin , qu'il ne manqua pas , au moins dans son traité , aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien essentiel ; ce fut en laissant ses troupes à la merci des Français , tandis qu'il traitait avec l'Empereur. Le Duc de Vendôme les fit défarmer. Elles n'étaient , à la vérité , que de cinq mille hommes ; mais ce n'était pas un petit objet pour le Duc de Savoye.

A peine la Maison de Bourbon a-t-elle perdu cet allié , qu'elle apprend que le Portugal est déclaré contre elle. *Pierre*, Roi de Portugal , reconnaît l'Archiduc *Charles* pour Roi d'Espagne. Le Conseil Impérial , au nom de cet Archiduc démembrait , en faveur de *Pierre II* une Monarchie , dans laquelle il n'avait pas encor une ville : il lui cédait , par un de ces traités qui n'ont point eu d'exécution , Vigo , Bayonne , Alcantara , Badajoz , une partie de l'Estramadoure , tous les pays situés à l'occident de la rivière de la Plata en Amérique ; en un mot , il partagerait ce qu'il n'avait pas , pour acquérir ce qu'il pourrait en Espagne.

Le Roi de Portugal , le Prince de Darmstadt Ministre de l'Archiduc , l'Amirante de Castille son partisan , implorèrent même le secours du Roi de Maroc. Non-seulement ils firent des traités avec ces barbares , pour avoir des chevaux & du bled ; mais ils demandèrent des troupes. L'Empereur de Maroc , *Muley Ismaël* , le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fût alors chez les nations Mahométanes , ne voulut envoyer ses troupes qu'à des conditions dangereuses pour la chrétienté , & honteuses pour le Roi de Portugal : il demandait en otage un fils de ce Roi , & des villes. Le traité n'eut point lieu. Les Chrétiens se déchirèrent de leurs propres mains , sans y joindre les mains des barbares. Ce secours d'Afrique ne valait pas , pour la Maison d'*Auriche* , celui d'Angleterre & de Hollande.

Churchil , Comte & ensuite Duc de *Marlborough* , déclaré Général des troupes Anglaises & Hollandaises dès l'an 1702 , fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France , qu'on

Siccle de Louis XIV.

Aaa

Ca.XVIII.

10 Aoust
1703.

Portugal
contre la
France.

Les alliés
traitent
avec le Roi
de Maroc.

Marlbo-
rough.

C^{IV}.XVIII. eût vû depuis plusieurs siècles. Il n'était pas comme ces Généraux, auxquels un Ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de servir encore. Il gouvernait alors la Reine d'Angleterre, & par le besoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que sa femme avait sur l'esprit de cette Reine. Il menait le Parlement par son crédit, & par celui de *Godolphin* grand Trésorier, dont le fils épousa sa fille. Ainsi, maître de la Cour, du Parlement, de la guerre & des finances, plus Roi que n'avait été *Guillaume*, aussi politique que lui, & beaucoup plus grand Capitaine, il fit plus que les alliés n'osaient espérer. Il avait, par-dessus tous les Généraux de son tems, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, que les Anglais appellent *cool head*, tête froide. C'est peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglais sur les Français, dans les plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt.

Marlborough, guerrier infatigable pendant la campagne devenait un négociateur aussi agissant pendant l'hiver. Il allait à la Haie, & dans toutes les Cours d'Allemagne. Il persuadait les Hollandais de s'épuiser, pour abaisser la France. Il excitait les ressentimens de l'Electeur Palatin. Il allait flatter la fierté de l'Electeur de Brandebourg lorsque ce Prince voulut être Roi. Il lui présentait la serviette à table, pour en tirer un secours de sept à huit mille soldats. Le Prince *Eugène*, de son côté, ne finissait une campagne, que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. On fait si les armées en sont mieux pourvues quand le Général est le Ministre. Ces deux hommes, tantôt commandans ensemble, tantôt séparément, furent toujours d'intelligence; ils conféraient souvent à la Haie avec le grand Pensionnaire *Heinsius*, & le Greffier *Fagel*, qui gouvernaient les Provinces-Unies avec autant de lumières que les *Barnevelt* & les *de Vith*, & avec plus de bonheur. Ils faisaient toujours de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'Europe, contre la Maison de Bourbon; & le Ministère de France était alors bien faible,

Avantages
des alliés
contre la
France.

pour résister longtems à ces forces réunies. Le secret de leur projet de campagne fut toujours gardé entre eux. Ils arrangeaient eux-mêmes leurs desseins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient seconder, qu'au point de l'exécution. *Chamillard* au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & jouant cependant le rôle d'un premier Ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes. Son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il fût précisément ce qu'on devait faire. C'est ce que le Marquis de *Feuquières* lui reproche avec raison : & Madame de *Maintenon* avoue dans ses lettres, que cet homme qu'elle avait choisi était un Ministre incapable. Ce fut là une des principales causes du malheur de la France.

Dès que *Marlbourog* eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il fit voir, qu'il avait appris l'art de la guerre sous *Turenne*. Il avait fait autrefois ses premières campagnes, volontaire sous ce Général. On ne l'appellait dans l'armée que le bel Anglais. Mais le Vicomte de *Turenne* avait jugé que le bel Anglais serait un jour un grand-homme. Il commença par élever des Officiers subalternes, & jusqu'alors inconnus, dont il démêlait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appellons en France l'ordre du tableau. Il savait que, quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt ; & qu'un Officier, pour être plus ancien, n'est pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain sur les Français sans combattre. Le premier mois, le Comte d'*Athlone*, Général Hollandais, lui disputa le commandement ; & dès le second, il fut obligé de lui déferer en tout. Le Roi de France avait envoyé contre lui son petit-fils le Duc de Bourgogne, Prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. Le Maréchal de *Boufflers*, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune Prince. Mais le Duc de Bourgogne, après avoir vu prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'Anglais, revint à Versailles au milieu de la campagne. *Boufflers* resta seul témoin des succès de *Marlbourog*, qui prit Venlo, Septembre & Octobre 1702.

Aaa ij

===== Ruremonde , Liège , avançant toujours , & ne perdant pas un moment la supériorité.

Cp.XVIII

Marlborough de retour à Londres après cette campagne , reçut les honneurs dont on peut jouir dans une Monarchie & dans une République ; créé Duc par la Reine , & ce qui est plus flatteur , remercié par les deux Chambres du Parlement , dont les députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme , qui semblait devoir raffurer la fortune de la France : c'était le Maréchal Duc de *Villars* , alors Lieutenant - Général , & que nous avons vu depuis Généralissime des armées de France , d'Espagne & de Sardaigne , à l'âge de quatre - vingt - deux ans : Officier plein d'audace & de confiance. Il avait été l'artisan de sa fortune , par son opiniâtreté à faire au - delà de son devoir. Il déplut quelquefois à *Louis XIV* , & , ce qui était plus dangereux , à *Louvois* , parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur. Mais enfin on s'était aperçu , qu'il avait un génie fait pour la guerre , & fait pour conduire des Français. On l'avait avancé en peu d'années , après l'avoir laissé languir longtems.

Il n'y a guère eu d'hommes , dont la fortune ait fait plus de jaloux , & qui ait dû moins en faire. Il a été Maréchal de France , Duc & Pair , Gouverneur de province. Mais aussi il a sauvé l'Etat ; & d'autres , qui l'ont perdu , ou qui n'ont été que courtisans , ont eu à - peu - près les mêmes récompenses. On lui a reproché jusqu'à ses richesses , quoique médiocres , acquises par des contributions dans le pays ennemi , prix légitime de sa valeur & de sa conduite ; pendant que ceux qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses , les ont possédées avec l'approbation universelle. Il n'a guères commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de quatre - vingt ans. Il fallait qu'il survécût à toute la Cour pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache , qu'elle a été la raison de cette injustice dans les hommes : c'est que le Maréchal de

Villars n'avait point d'art. Il n'avait, ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir, quoiqu'il parlât de lui-même comme il méritait que les autres en parlaissent. Cm. XVIII.

Il dit un jour au Roi devant toute la Cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : *Sire, je vais combattre les ennemis de Votre Majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du Duc d'Orléans, Régent du Royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'Etat appelé système : *Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaisaient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des Lieutenans - Généraux, qui commandaient des détachemens dans l'Alzace. Le Prince de Bade, à la tête de l'armée Impériale, venait de prendre Landau, défendu par *Mélac* pendant quatre mois. Ce Prince faisait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain & d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du Brisgau, qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immense séparait les troupes Bavaraises des Françaises. *Catinat* commandait dans Sirasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le Prince de Bade, avec tant de désavantage. L'armée de France eût été perdue sans ressource, & l'Alzace eût été ouverte par un mauvais succès. *Villars*, qui avait résolu d'être Maréchal de France ou de périr, hazarda ce que *Catinat* n'osait faire. Il en obtint permission de la Cour. Il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure vers Fridlingue, & donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie se battait dans la plaine : l'infanterie Française gravit au haut de la montagne, & attaqua l'infanterie Allemande retranchée dans des bois. J'ai entendu dire plus d'une fois au Maréchal de *Villars*, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *Nous sommes coupés.* A ce mot, tous ses régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie : *Allons, mes amis, la victoire*

*Bataille de
Fridlingue.
14 Octob.
1702.*

Aaa iij

CH. XVIII. *est à nous, vive le Roi.* Les soldats répondent, *vive le Roi*, en tremblant, & recommencent à fuir encore. La plus grande peine qu'eut le Général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

*Le Marquis
de Villars
proclamé
Maréchal
de France
par les
soldats.*

Le Prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le fort de Fridlingen capitulait, manda cependant à Vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perdue.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamèrent *Villars* Maréchal de France sur le champ de bataille; & le Roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Avril 1703. Le Maréchal de *Villars* joint enfin l'Electeur de Bavière avec ses troupes victorieuses : il le trouve vainqueur de son côté, gagnant du terrain, & maître de la ville Impériale de Ratisbonne, où l'Empire assemblé venait de conjurer sa perte.

Villars était plus fait pour bien servir l'Etat en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un Prince. Il mena, ou plutôt il entraîna l'Electeur au-delà du Danube; & quand le fleuve fut passé, l'Electeur se repentit, voyant que le moindre échec laisserait ses Etats à la merci de l'Empereur. Le Comte de *Styrum*, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait se joindre à la grande armée du Prince de Bade, auprès de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le Maréchal au Prince : *il faut tomber sur Styrum, & marcher tout-à-l'heure.* L'Electeur temporisait : il répondait qu'il en devait conférer avec ses Généraux & ses Ministres.

*Villars ga-
gna une ba-
taille à
Hochstet.*

f) Tout ceci doit se trouver dans les mémoires du Maréchal de *Villars* manuscrits ; j'y ai lu ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires est absolument de lui ; les deux autres sont d'une main étrangère & un peu différente. On voit par les dépêches du Maréchal combien il avait à souffrir de la Cour de Bavière ; peut-être valait-

C'est moi qui suis votre Ministre & votre Général, lui repliquait Villars. *Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le Prince, occupé du danger de ses Etats, reculait encor; il se fâchait contre le Général. *Eh bien*, lui dit Villars, *si Votre Altesse Electorale ne veut saisir l'occasion avec ses Bavares, je vais combattre avec les Français*; & aussitôt il donne ordre pour l'attaque. Le Prince indigné, & ne voyant dans ce Français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochstet auprès de Donavert.

Après la première charge on vit encor un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la Française, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le Maréchal de Villars se vit presque seul, quelques minutes, sur le champ de bataille: il rallia les troupes, les remena au combat, & remporta la victoire. On tua trois mille Impériaux: on en prit quatre mille: ils perdirent leur canon & leur bagage. L'Electeur se rendit maître d'Augsbourg. Le chemin de Vienne était ouvert. Il fut agité dans le Conseil de l'Empereur, s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'Empereur était excusable: il était alors battu partout. Le Duc de Bourgogne, ayant sous lui les Maréchaux de Tallard & de Vauban, venait de prendre le vieux Brisac. Tallard venait non-seulement de reprendre Landau, mais il avait encor défait auprès de Spire, le Prince de Hesse, depuis Roi de Suède, qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le Marquis de Feuquières, (cet Officier & ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévère dans ses jugemens) le Maréchal de Tallard ne gagna cette bataille, que par une faute & par une méprise. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au Roi: *Sire, votre armée a pris plus d'étendards & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

il m'eux lui plaire que de le bien servir. Les gens en usent ainsi. Les Bavares, les étrangers, tous ceux qui l'ont volé, friponné au jeu, livré à l'Empereur, ont fait avec lui leur fortune &c.

Il entend par ces mots, livré à l'Empereur, une intrigue que les Ministres de l'Electeur de Bavière formaient alors pour faire sa paix avec l'Autriche, dans le tems que la France combattait pour lui.

CH. XVIII.

20 Sept.
1703.

Bataille
de Spire.
14 Nov.
1703.

Cn. XVIII. Cette action fut celle de toute la guerre où la bayonnette fit le plus de carnage. Les Français par leur impétuosité avaient un grand avantage en se servant de cette arme. Elle est devenue depuis plus menaçante que meurtrière. Le feu soutenu & roulant a prévalu. Les Allemands & les Anglais s'accoutumèrent à tirer par divisions avec plus d'ordre & de promptitude que les Français. Les Prussiens furent les premiers qui chargèrent leurs fusils avec des baguettes de fer. Le second Roi de Prusse les disciplina de sorte qu'ils pouvaient tirer six coups par minute très aisément. Trois rangs tirant à la fois, & avançant ensuite rapidement, décident aujourd'hui du sort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle n'attendent pas l'attaque des bayonnettes, & la cavalerie achève de les rompre. Ainsi la bayonnette effraye plus qu'elle ne tue, & l'épée est devenue absolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adresse, le courage d'un combattant ne lui servent plus de rien. Les bataillons sont devenus de grandes machines, dont la mieux montée dérange nécessairement celle qui lui est opposée. C'est précisément par cette raison que le Prince Eugène a gagné contre les Turcs les célèbres batailles de Temisvar & de Belgrade, où les Turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre supérieur, s'il y avait eu ce qu'on appelle une mêlée. Ainsi l'art de se détruire est non-seulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant la fortune de la France se soutenant d'abord si heureusement du côté de l'Allemagne, on présuait que le Maréchal de *Villars* la pousserait encor plus loin, avec cette impétuosité, qui déconcertait la lenteur Allemande. Mais ce même caractère, qui en faisait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'Electeur de Bavière. Le Roi voulait qu'un Général ne fût fier qu'avec l'ennemi; & l'Electeur de Bavière fut assez malheureux, pour demander un autre Maréchal de France.

L'Electeur de Bavière demande pour son malheur un autre Général que Villars.

Villars lui-même fatigué des petites intrigues d'une Cour orageuse & intéressée, des irrésolutions de l'Electeur, & plus encor des lettres du Ministre d'Etat *Chamillard* plein de préven-

vention contre lui comme d'ignorance, demanda au Roi sa retraite. Ce fut la seule récompense qu'il eut des opérations de guerre les plus savantes & d'une bataille gagnée. *Chamillara* pour le malheur de la France l'envoya dans le fond des Cévennes, réprimer des payfans fanatiques, & il ôta aux armées Françaises le seul Général qui pût alors, ainsi que le Duc de *Vendôme*, leur inspirer un courage invincible. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. *Louis XIV* avait alors des ennemis plus terribles, plus heureux, & plus irréconciliables que ces habitans des Cévennes.

CMLXVIII.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochstet, & ses suites.

LE Duc de *Marlboroug* était revenu vers les Pays-Bas au commencement de 1703 avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris Bonn, résidence de l'Electeur de Cologne. De-là il avait repris Hui, Limbourg, & s'était rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le Maréchal de *Villeroi*, au sortir de sa prison, commandait en Flandre, & n'était pas plus heureux contre *Marlboroug*, qu'il l'avait été contre le Prince *Eugène*. En vain le Maréchal de *Boufflers* venait de remporter, avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckeren, contre *Obdam* Général Hollandais. Un succès qui n'a point de suite, n'est rien.

*Marlbo-
roug fait
changer la
fortune*

Cependant, si le Général Anglais ne marchait pas au secours de l'Empereur, la Maison d'*Autriche* semblait perdue. L'Electeur de Bavière était maître de Passau. Trente mille Français, sous les ordres du Maréchal de *Marfin*, qui avait succédé à *Villars*, inondaient le pays au-delà du Danube. Des partis couraient dans l'*Autriche*. Vienne était menacée d'un côté par les Français & les Bavares, de l'autre par le Prince *Ragotski*, à la tête des Hongrois combattans pour leur liberté, & secours de l'argent de la France & de celui des Turcs.

Siecle de Louis XIV.

Bbb

Cm. XIX. Alors le Prince *Eugène* accourt d'Italie ; il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne : il voit à Heilbron le Duc de *Marlbourog*. Ce Général Anglais, que rien ne gênait dans sa conduite ; & que sa Reine & les Hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix mille Anglais d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche : il arrive vers le Danube auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'Electeur de Bavière, dans lesquelles environ huit mille Français & autant de Bavaois retranchés, gardaient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat, *Marlbourog* perce à la tête de trois bataillons Anglais, renverse les Bavaois & les Français. On dit qu'il tua six mille hommes, & qu'il en perdit presque autant. Peu importe à un Général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. Il prend Donavert : il passe le Danube : il met la Bavière à contribution.

Combat de
Donavert.
2 Juillet
1704.

Le Maréchal de *Villeroi*, qui l'avait voulu suivre dans ses premières marches, l'avait tout d'un coup perdu de vue, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de Donavert.

Le Maréchal de *Tallard*, avec un corps d'environ trente mille hommes, vient pour s'opposer à *Marlbourog* par un autre chemin, & se joint à l'Electeur ; dans le même tems, le Prince *Eugène* arrive, & se joint à *Marlbourog*.

Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert, & dans les mêmes campagnes où le Maréchal de *Villars* avait remporté une victoire un an auparavant. Il était alors dans les Cévennes. Je sais, qu'ayant reçu une lettre de l'armée de *Tallard*, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la disposition des deux armées, & la manière dont le Maréchal de *Tallard* voulait combattre, il écrivit au Président de *Maisons* son beau-frère, que si le Maréchal de *Tallard* donnait bataille en gardant cette position, il serait infailliblement défait. On montra la lettre à *Louis XIV*, elle a été publique.

Bataille
d'Hochstet.

L'armée de France, en comptant les Bavaois, était de quatre-vingt-deux bataillons & de cent soixante escadrons ;

ce qui faisait à-peu-près soixante mille combattans , parce que les corps n'étaient pas complets. Soixante-quatre bataillons & cent cinquante-deux escadrons composaient l'armée ennemie , qui n'était forte que d'environ cinquante-deux mille hommes ; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si décisive , mérite une attention particulière. On a reproché bien des fautes aux Généraux Français ; la première était , de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille , au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourage , & de donner au Maréchal de *Villeroi* le tems de tomber sur les Pays-Bas dégarnis , ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer , pour réponse à ce reproche , que l'armée Française étant un peu plus forte que celle des alliés , pouvait espérer de la défaire , & que la victoire eût détrôné l'Empereur. Le Marquis de *Feuquières* compte douze fautes capitales , que firent l'Electeur , *Marfin* & *Tallard* , avant & après la bataille. Une des plus considérables était , de n'avoir point un gros corps d'infanterie à leur centre , & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du Maréchal de *Villars* , que cette disposition était inexcusable.

Le Maréchal de *Tallard* était à l'aile droite , l'Electeur avec *Marfin* à la gauche. Le Maréchal de *Tallard* avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Française , un esprit actif , perçant , fécond en expédiens & en ressources. C'était lui qui avait conclu les traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit & de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très grand honneur , malgré les critiques de *Feuquières* ; car un Général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public , de même que le Général battu a toujours tort , quelque sage conduite qu'il ait eue.

Mais le Maréchal de *Tallard* avait un malheur bien dangereux pour un Général ; sa vue était si faible , qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu m'ont dit encor que son courage ardent , tout contraire à celui de *Marlborough* , s'enflammant dans la cha-

leur de l'action , ne laissait pas à son esprit une liberté assez entière. Ce défaut lui venait d'un sang sec & allumé. On fait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Marfin. Le Maréchal de *Marfin* n'avait jusques - là jamais commandé en chef ; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avait, disait-on, l'expérience d'un bon Officier, plus que d'un Général.

Pour l'Electeur de Bavière , on le regardait moins comme un grand Capitaine , que comme un Prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, ayant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure. *Marlboroug* & ses Anglais, ayant passé un ruisseau, chargeaient déjà la cavalerie de *Tallard*. Ce Général, un peu avant ce tems-là, venait de passer à la gauche , pour voir comment elle était disposée. C'était déjà un assez grand désavantage, que l'armée de *Tallard* combattit, sans que son Général fût à sa tête. L'armée de l'Electeur & de *Marfin* n'était point encor attaquée par le Prince *Eugène*. *Marlboroug* entama l'aile droite Française près d'une heure avant qu'*Eugène* eût pu arriver vers l'Electeur à la gauche.

Si - tôt que le Maréchal de *Tallard* apprend que *Marlboroug* attaque son aile , il y court : il trouve une action furieuse engagée ; la cavalerie Française trois fois ralliée , & trois fois poussée. Il va vers le village de *Blenheim*, où il avait posté vingt-sept bataillons & douze escadrons. C'était une petite armée séparée : elle faisait un feu continuel sur celle de *Marlboroug*. De ce village , où il donne ses ordres , il revole à l'endroit où *Marlboroug* avec de la cavalerie & des bataillons entre les escadrons , poussait la cavalerie Française.

*Maréchal
de Tallard
pris : son
fils tue.*

Mr. de *Feuquières* se trompe assurément, quand il dit que le Maréchal de *Tallard* n'y était pas, & qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aile de *Marfin* à la sienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était présent. Il y fut blessé : son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa cavalerie est mise en déroute

en sa présence. *Marlborough* vainqueur perce d'un côté entre les deux armées Françaises ; de l'autre , ses Officiers - Généraux percent aussi entre ce village de *Blenheim* & l'armée de *Tallard* , séparée encor de la petite armée qui est dans *Blenheim*.

 CH. XIX.

Le Maréchal de *Tallard* , dans cette cruelle situation , court pour rallier quelques escadrons. La faiblesse de sa vuë lui fait prendre un escadron ennemi pour un Français. Il est fait prisonnier par les troupes de Hesse , qui étaient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le Général était pris , le Prince *Eugène* , trois fois repoussé , gagnait enfin l'avantage. La déroute était déjà totale & la fuite précipitée dans le corps d'armée du Maréchal de *Tallard*. La consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point , qu'Officiers & soldats se jetaient dans le Danube , sans savoir où ils allaient. Aucun Officier - Général ne donnait d'ordre pour la retraite ; aucun ne pensait ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de France , enfermés si malheureusement dans *Blenheim* , ou à les faire combattre. Le Maréchal de *Marsin* fit alors la retraite. Le Comte du *Bourg* , depuis Maréchal de France , sauva une petite partie de l'infanterie , en se retirant par les marais d'Hochstet ; mais ni lui , ni *Marsin* , ni personne , ne songea à cette armée , qui restait encor dans *Blenheim* , attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze mille hommes effectifs ; c'étaient les plus anciens corps. Il y a plusieurs exemples de moindres armées , qui ont battu des armées de cinquante mille hommes , ou qui ont fait des retraites glorieuses ; mais l'endroit , où on se trouve posté , décide de tout. Ils ne pouvaient sortir des rues étroites d'un village , pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille , devant une armée victorieuse , qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front , par son artillerie , & par les canons même de l'armée vaincue , qui étaient déjà au pouvoir du vainqueur. L'Officier - Général qui devait les commander , le Marquis de *Clairambault* , fils du Maréchal de *Clairambault* , courut pour demander les ordres au Maréchal de *Tallard* : il apprend qu'il est pris : il ne voit que des fuyards : il fuit avec eux , & va se noyer dans le Danube.

Bbb iij

CH. XIX. *Sivières*, Brigadier, qui était posté dans ce village, tente alors un coup hardi : il crie aux Officiers d'Artois & de Provence, de marcher avec lui : plusieurs Officiers, même des autres régimens, y accourent ; ils fondent sur l'ennemi, comme on fait une sortie d'une place assiégée ; mais après la sortie, il faut rentrer dans la place. Un de ces Officiers, nommé *des-Nonvilles*, revint à cheval un moment après dans le village, avec Mylord Orkney d'Hamilton. *Est-ce un Anglais prisonnier que vous nous amenez ?* lui dirent les Officiers en l'entourant. *Non, Messieurs, je suis prisonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le Comte d'Orkney qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémissent : Navarre déchira & enterra ses drapeaux. Mais enfin il falut plier sous la nécessité ; & cette armée se rendit sans combattre. Mylord Orkney m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans sa situation gênée. L'Europe fut étonnée, que les meilleures troupes Françaises eussent subi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté : mais quelques années après, quatorze mille Suédois, se rendant à discrétion aux Russes en rase campagne, ont justifié les Français.

13 Août
1704.

Telle fut la célèbre bataille, qui en France a le nom d'*Hochstet*, en Allemagne de *Pleinheim*, & en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts, & près de huit mille blessés, & le plus grand nombre du côté du Prince *Eugène*. L'armée Française y fut presque entièrement détruite. De soixante mille hommes, si longtems victorieux, on n'en rassembla pas plus de vingt mille effectifs.

Suivies de
cette ba-
taille.

Environ douze mille morts, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendards & de drapeaux, les tentes, les équipages, le Général de l'armée, & douze cent Officiers de marque au pouvoir du vainqueur,

a) *Reboullet* assure que l'Empereur *Léopold* fit ériger cette pyramide : on le crut en effet en France ; le Maréchal de *Villars* en 1707 envoya cinquante maîtres pour la détruire ;

on ne trouva rien. Le continuateur de *Thoiras*, qui n'a écrit que d'après les journaux de la Haie, suppose cette inscription, & propose même de la changer en faveur des

signalèrent cette journée. Les fuyards se dispersèrent ; près de cent lieues de pays furent perdus en moins d'un mois. La Bavière entière, passée sous le joug de l'Empereur, éprouva tout ce que le gouvernement Autrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'Électeur, se réfugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frère l'Électeur de Cologne, chassé comme lui de ses Etats ; ils s'embrassèrent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la Cour de Versailles, accoutumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arrière-petit-fils de *Louis XIV.* Personne n'osait apprendre au Roi une vérité si cruelle. Il fallut que Madame de *Maintenon* se chargeât de lui dire, qu'il n'était plus invincible.

On a dit, & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'Empereur fit ériger dans les plaines de *Blenheim* un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante a) pour le Roi de France : mais ce monument n'exista jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du Duc de *Marlborough*. La Reine & le Parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre un palais immense qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remerciemens des Chambres du Parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre, furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poème du célèbre *Adisson*, monument plus durable que le palais de *Blenheim*, est compté, par cette nation guerrière & savante, parmi les récompenses les plus honorables du Duc de *Marlborough*. L'Empereur le fit Prince de l'Empire, en lui donnant la Principauté de *Mindelheim*, qui fut depuis échangée contre une autre ; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de *Marlborough* étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

Récompenses données à Marlborough.

Anglais. Elle fut imaginée en effet par des Français réfugiés oisifs. Il était très commun alors, & il l'est encor aujourd'hui, de donner ses imaginations ou des contes popu-

laires pour des vérités certaines. Autrefois les mémoires manquaient à l'histoire, aujourd'hui la multiplicité des mémoires lui nuit. Le vrai est noyé dans un océan de brochures.

Ch. XIX. L'armée de France dispersée laisse aux alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin. Ils passent le Rhin : ils entrent en Alsace. Le Prince *Louis de Bade*, Général célèbre pour les campemens & pour les marches, investit Landau. Le Roi des Romains *Joseph*, fils aîné de l'Empereur *Léopold*, vient à ce siège. On prend Landau ; on prend Trarbach.

19 & 23
Novemb.

Cent lieues de pays perdues n'empêchent pas que les frontières de la France ne fussent encor reculées. *Louis XIV* soutenait son petit-fils en Espagne, & était victorieux en Italie. Il faisait de grands efforts en Allemagne, pour résister à *Marlborough* ; & on les fit. On rassembla les débris de l'armée : on épuisa les garnisons : on fit marcher des milices. Le Ministre emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée ; & on rappella, du fond des Cévennes, le Maréchal de *Villars* pour la commander. Il vint, & se trouva près de Trèves avec des forces inférieures, vis-à-vis le Général Anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille. Mais le Prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses trou-

Mai 1705.

pes aux Anglais, *Villars* eut au moins l'honneur de faire décamper *Marlborough*. C'était beaucoup alors. Le Duc de *Marlborough*, qui estimait assez le Maréchal de *Villars* pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant : « Rendez-moi la justice de croire, que ma retraite est la faute du Prince de Bade ; & que je vous estime encor plus que je ne suis fâché contre lui. »

L'Archiduc Charles, depuis Empereur, va à Londres.

Les Français avaient donc encor des barrières en Allemagne. La Flandre où commandait le Maréchal de *Villeroi* délivré de sa prison, n'était pas entamée. En Espagne, le Roi *Philippe V* & l'Archiduc *Charles* attendaient tous deux la couronne ; le premier de la puissance de son grand-père, & de la bonne volonté de la plupart des Espagnols ; le second, du secours des Anglais, & des partisans qu'il avait en Catalogne & en Arragon. Cet Archiduc, depuis Empereur, & alors second fils de l'Empereur *Léopold*, n'ayant rien que ce titre, était allé sur la fin de 1703, presque sans suite, à Londres implorer l'appui de la Reine *Anne*.

Puissant secours que l'Angleterre lui donne.

Alors parut toute la puissance Anglaise. Cette nation, si étrangère dans cette querelle, fournit au Prince Autrichien deux

deux cent vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux Hollandais, neuf mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un Royaume. Mais cette supériorité, que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empêchait pas que l'Empereur, dans sa lettre à la Reine Anne, présentée par l'Archiduc, ne refusât à cette Souveraine sa bienfaitrice le titre de Majesté : on ne la traitait que de Sérénité *b*), selon le stile de la Cour de Vienne, que l'usage seul pouvait justifier, & que la raison a fait changer depuis quand la fierté a plié sous la nécessité.

Ca, XIX,

CHAPITRE VINGTIEME.

Pertes en Espagne : Pertes des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs suites.

UN des premiers exploits de ces troupes Anglaises, fut de prendre Gibraltar, qui passait avec raison pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre : il n'y a point de port. Une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille vaisseaux & cent mille hommes. Mais cette force même fut la cause de la prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison ; c'en était assez ; mais ils négligeaient un service qu'ils croyaient inutile. Le Prince de Hesse avait débarqué avec dix-huit cent soldats dans l'isthme qui est au nord derrière la ville : mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchèrent dans des barques sous le mole, dont l'artille-

16 Août
1704

b) Reboullet dit que la chancellerie de Dilection, mais c'est celui des Allemande donnait aux Rois le titre Electeurs.

Siccle de Louis XIV.

Ccc

Cu. XX.
4 Août
1704.

rie devait les foudroyer ; elle ne joua point. Ils montent sur le mole ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accourent ; il falut que cette ville imprenable se rendit. Elle est encor aux Anglais dans le tems que j'écris. a) L'Espagne, redevenue une Puissance sous le gouvernement de la Princeſſe de Parme, ſeconde femme de *Philippe V*, & victorieuſe depuis en Afrique & en Italie, voit encor, avec une douleur impuiſſante, Gibraltar aux mains d'une nation ſeptentrionale, dont les vaiſſeaux fréquentaient à peine, il y a deux ſiècles, la mer Méditerranée.

Mars 1705.

Immédiatement après la priſe de Gibraltar, la flotte Anglaiſe, maitreſſe de la mer, attaqua, à la vuë de Malaga, le Comte de Toulouſe Amiral de France : bataille indécise à la vérité, mais dernière époque de la puiffance de *Louis XIV*. Son fils naturel, le Comte de Toulouſe, Amiral du Royaume, y commandait cinquante vaiſſeaux de ligne & vingt-quatre galères. Il ſe retira avec gloire, & ſans perte. Mais depuis, le Roi ayant envoyé treize vaiſſeaux pour attaquer Gibraltar, tandis que le Maréchal de *Teffé* l'aſſiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte. Une partie des vaiſſeaux fut brifée par la tempête ; une autre priſe par les Anglais à l'abordage, après une réſiſtance admirable ; un autre brulée ſur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes Françaiſes, ni ſur l'Océan, ni ſur la Méditerranée. La marine rentra preſque dans l'état dont *Louis XIV* l'avait tirée, ainſi que tant d'autres choſes éclatantes, qui ont eu ſous lui leur orient & leur couchant.

Les Anglais prennent le Royaume de Valence, & la Catalogne.

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en ſix ſemaines le Royaume de Valence & de Catalogne pour l'Archiduc *Charles*. Il prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effer de la témérité des aſſiégés.

Les Anglais étaient ſous les ordres d'un des plus ſinguliers hommes qu'ait jamais porté ce pays ſi fertile en eſprits fiers, courageux & bizarres. C'était le Comte de *Péterbourg*, homme qui reſſemblait en tout à ces héros, dont l'imagination des

a) En 1740, & depuis ce tems là.

Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres pour aller faire la guerre aux Maures en Afrique. Il avait, à vingt ans, commencé la révolution d'Angleterre, & s'était rendu le premier en Hollande auprès du Prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voyage, il s'était embarqué pour l'Amérique ; & de là il était allé à la Haie sur un vaisseau Hollandais. Il perdit, il donna tout son bien, & rétablit sa fortune plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'Archiduc & toute sa Maison. C'était lui qui assiégeait Barcelone avec le Prince de Darmstadt. *b)* Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort *Mont-joui* & la ville. Ces retranchemens, où le Prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe crève dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris : la ville capitule. Le Vice-Roi parle à *Péterboroug* à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encore signés, quand on entend tout à coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le Vice-Roi à *Péterboroug* : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, ils violent.* « Vous vous méprenez, répondit le Comte *Péterboroug* ; il faut que ce soit des troupes du Prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sauver votre ville, c'est de me laisser entrer sur le champ avec mes Anglais : j'appaiserai tout, & je reviendrai à la porte achever la capitulation. » Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger présent, persuada le Gouverneur : on le laissa entrer. Il court avec ses Officiers : il trouve des Allemands & des Catalans, qui saccageaient les maisons des principaux citoyens ; il les chasse ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la Duchesse de *Popoli* entre les mains des soldats, prête à être deshonorée ; il la rend à son mari. Enfin, ayant tout apaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation. Les Espagnols étaient confondus de voir tant de mag-

CH. XX.

Belle aventure du Comte Péterboroug.

b) L'histoire de *Reboul* appelle ce Prince chef des factieux, comme s'il eût été un Espagnol révolté contre *Philippe V.*

unanimité dans des Anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étaient hérétiques.

Cu. XX.
*Difgrace
des Fran-
çais devant
Barcelone.*

A la perte de Barcelone se joignit encor l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. *Philippe V*, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avait ni Généraux ni Ingénieurs, ni presque de soldats. La France fournissait tout. Le Comte de Toulouſe revient bloquer le port, avec vingt-cinq vaisſeaux qui reſtaient à la France. Le Maréchal de *Teffé* forme le ſiége, avec trente & un eſcadrons & trente-ſept bataillons. Mais la flotte Anglaiſe arrive : la Françaiſe ſe retire ; le Maréchal de *Teffé* lève le ſiége avec précipitation. Il laiſſe dans ſon camp des provisions immenſes : il fuit & abandonne quinze cent bleſſés à l'humanité du Comte *Péterboroug*. Toutes ces pertes étaient grandes : on ne ſavait ſ'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Espagne, qu'il lui en coûtait alors pour la ſecourir. Toutefois le petit - fils de *Louis XIV* ſe ſoutenait, par l'affection de la nation Caſtilane, qui met ſon orgueil à être fidèle, & qui perſiſtait dans ſon choix.

*Bataille de
Caffan.
16 Août
1703.*

Les affaires allaient bien en Italie. *Louis XIV* était vengé du Duc de Savoye. Le Duc de *Vendôme* avait d'abord repouſſé avec gloire le Prince *Eugène*, à la journée de *Caffano* près de l'Adda : journée ſanglante, & l'une de ces batailles indécises pour leſquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*, mais qui ne ſervent qu'à la deſtruction des hommes, ſans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de *Caffano*, il avait gagné pleinement celle de *Caffinato* c), en l'abſence du Prince *Eugène* : & ce Prince étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vû encor un détachement de ſes troupes entièrement déſait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au Duc de *Vendôme*. Il ne reſtait plus guères que Turin à prendre. On allait l'inveſtir : il ne paraiſſait pas poſſible qu'on le ſecourût. Le Maréchal de *Villars*, vers l'Allemagne, pouſſait le Prince de *Bade*. *Villeroi* com-

19 Avril
1706.

c) C'était à la vérité un Comte de *Reventlau*, né en Dannemarck, qui commandait au combat de *Caffinato* ; mais il n'y avait que des troupes Impériales. *La Beauvillle* dit à ce ſujet, dans

mandait en Flandre une armée de quatre-vingt mille hommes; & il se flattait de réparer contre *Marlbourog* le malheur qu'il avait essuyé en combattant le Prince *Eugène*. Son trop de confiance en ses propres lumières, fut plus que jamais funeste à la France. CH. XX.

Près de la Méhaigue & vers les sources de la petite Ghette, le Maréchal de *Villeroi* avait campé son armée. Le centre était à Ramillies, village devenu aussi fameux qu'*Hochster*. Il eût pû éviter la bataille. Les Officiers-Généraux lui conseillaient ce parti; mais le désir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition, de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recrue, ni disciplinées, ni complètes, étaient au centre: il laissa les bagages entre les lignes de son armée: il posta sa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi. Ramillies

Marlbourog, qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Française ne peut aller attaquer sa droite: il dégarnit aussitôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de *Gassion* Lieutenant-Général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au Maréchal: » Vous êtes » perdu, si vous ne changez votre ordre de bataille. Dégarnissez votre gauche, pour vous opposer à l'ennemi à nombre » égal. Faites rapprocher vos lignes davantage. Si vous tardez » un moment, il n'y a plus de ressource. « Plusieurs Officiers appuyèrent ce conseil salutaire. Le Maréchal ne les crut pas. *Marlbourog* attaque. Il avait à faire à des ennemis rangés en bataille comme il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit; & l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes: mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées, que leur confiance en leurs chefs & en 23 Mai 1706.

ses notes sur l'histoire du siècle de Louis XIV, que les Danois ne valent pas mieux ailleurs que chez eux. Il faut avouer que, c'est une chose rare de voir un tel homme outrager ainsi toutes les nations.

e) Voyez les mémoires de *Fenquière*.

leurs succès passés, leur inspirait plus d'audace ? N'y eut-il pas des régimens Français, qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la destinée des Etats ? L'armée Française ne résista pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochstet, & on avait tué près de huit mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cent : ce fut une déroute totale : les Français y perdirent vingt mille hommes, & la gloire de la nation, & l'espérance de reprendre l'avantage. La Bavière, Cologne, avaient été perduës par la bataille d'Hochstet ; toute la Flandre Espagnole le fut par celle de Ramillies. *Marlbourog* entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles : il prit Ostende : Menin se rendit à lui.

Paroles de Louis XIV. Le Maréchal de *Villeroy*, au désespoir, n'osait écrire au Roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoyer de courriers. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déjà la Cour de France. Et quand il reparut devant le Roi, ce Monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit, *Monsieur le Maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le Roi tire aussi - tôt le Duc de *Vendôme* d'Italie, où il ne le croyait pas nécessaire, pour l'envoyer en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins, avec apparence de raison, que la prise de Turin le consolerait de tant de pertes. Le Prince *Eugène* n'était pas à portée de paraître, pour secourir cette ville. Il était au-delà de l'Adige ; & ce fleuve, bordé en deçà d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante - six escadrons & cent bataillons.

Duc de la Feuillade. Le Duc de la *Feuillade*, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du Royaume : & quoique gendre du Ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce Maréchal de la *Feuillade*, qui érigea la statue de *Louis XIV* dans la place des victoires. On voyait en lui le courage de son père, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la con-

quête de Turin , le bâton de Maréchal de France. *Chamillard* Cm. XX.
 son beau-père , qui l'aimait tendrement , avait tout prodigué pour lui assurer le succès. L'imagination est effrayée du détail des préparatifs de ce siège. Les lecteurs , qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions , seront peut-être bien aises de trouver ici quel fut cet immense & inutile appareil.

On avait fait venir cent quarante pièces de canon ; & il est à remarquer , que chaque gros canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets , cent six mille cartouches d'une façon & trois cent mille d'une autre , vingt & un mille bombes , vingt-sept mille sept cent grenades , quinze mille sacs à terre , trente mille instrumens pour le pionnage , douze cent mille livres de poudre. Ajoutez à ces munitions , le plomb , le fer & le fer-blanc , les cordages , tout ce qui sert aux mineurs , le souphre , le salpêtre , les outils de toute espèce. Il est certain que les frais de tous ces préparatifs de destruction , suffiraient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie. Tout siège de grande ville exige ces frais immenses ; & quand il faut réparer chez soi un village ruiné , on le néglige.

Le Duc de la *Feuillade* , plein d'ardeur , & d'activité , plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage , mais incapable de celles qui exigeaient de l'art , de la méditation & du tems , pressait ce siège contre toutes les règles. Le Maréchal de *Vauban* , le seul Général peut-être qui aimât mieux l'Etat que soi-même , avait proposé au Duc de la *Feuillade* , de venir diriger le siège comme ingénieur , & de servir dans son armée comme volontaire ; mais la fierté de la *Feuillade* prit les offres de *Vauban* pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué , que le meilleur Ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il manda , dans une lettre que j'ai vue : *J'espère prendre Turin à la Cohorn*. Ce *Cohorn* était le *Vauban* des alliés , bon Ingénieur , bon Général , & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par *Vauban*. Après une telle lettre , il fallait prendre Turin : mais l'ayant attaqué par la citadelle , qui était le côté le plus fort , & n'ayant pas même entouré toute la ville , des secours , des vivres pouvaient y entrer : le Duc de Savoie

C. XX. pouvait en sortir : & plus le Duc de la *Feuillade* mettait son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses , plus le siège traînait en longueur.

Le Duc de Savoye sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie , pour donner le change au Duc de la *Feuillade*. Celui-ci se détache du siège pour courir après le Prince , qui connaissant mieux le terrain , échappe à ses poursuites. La *Feuillade* manque le Duc de Savoye , & la conduite du siège en souffre.

Bruits ridicules.

Presque tous les historiens ont assuré que le Duc de la *Feuillade* ne voulait point prendre Turin ; ils prétendent qu'il avait juré à Madame la Duchesse de Bourgogne de respecter la capitale de son père ; ils débitent que cette Princesse engagea Madame de *Maintenon* à faire prendre toutes les mesures qui furent le salut de cette ville. Il est vrai que presque tous les Officiers de cette armée en ont été longtems persuadés. Mais c'était un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des novellistes & qui déshonorent les histoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même Général eût voulu manquer Turin & prendre le Duc de Savoye.

Depuis le 13 Mai jusqu'au 20 Juin , le Duc de *Vendôme* au bord de l'Adige favorisait ce siège ; & il comptait , avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons , fermer tous les passages au Prince *Eugène*.

Le Général des Impériaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de Londres lui prêtèrent environ six millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des Cercles de l'Empire. La lenteur de ces secours eût pû perdre l'Italie ; mais la lenteur du siège de Turin était encor plus grande.

Vendôme était déjà nommé pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie , il souffre que le Prince *Eugène* passe l'Adige : il lui laisse traverser le canal blanc , enfin le Pô même , fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le Général Français ne quitta les bords du Pô , qu'après avoir vu le Prince *Eugène* en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie , tandis qu'elles pa-

Grandes sautes.

paraissaient desespérées en Flandre, en Allemagne & en Espagne.

Le Duc de *Vendôme* va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de *Villeroi*; & le Duc d'Orléans, neveu de *Louis XIV.*, vient commander vers le Pô les troupes du Duc de *Vendôme*. Ces troupes étaient en desordre, comme si elles avaient été battues. *Eugène* avait passé le Pô à la vuë de *Vendôme*: il passe le Tanaro aux yeux du Duc d'Orléans; il prend Carpi, Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux Français; enfin il joint le Duc de Savoye auprès d'Asti. Tout ce que put faire le Duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le Duc de *la Feuillade* au camp devant Turin. Le Prince *Eugène* le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre: celui d'attendre le Prince *Eugène* dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui, lorsqu'il était encor auprès de Veillane. Le Duc d'Orléans assemble un conseil de guerre: ceux qui le composaient, étaient le Maréchal de *Marfin*, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochstet, le Duc de *la Feuillade*, *Albergotti*, *Saint-Fremont*, & d'autres Lieutenans-Généraux. « Messieurs, leur dit le Duc d'Orléans, » si nous restons dans nos lignes, nous perdons » la bataille. Notre circonvallation est de cinq lieues d'éten- » duë: nous ne pouvons border tous ces retranchemens. Vous » voyez ici le régiment de la Marine, qui n'est que sur deux » hommes de hauteur: là vous voyez des endroits entière- » ment dégarnis. La Doire, qui passe dans notre camp, » empêchera nos troupes de se porter mutuellement de prompts » secours. Quand le Français attend qu'on l'attaque, il perd » le plus grand de ses avantages, cette impétuosité & ces » premiers momens d'ardeur, qui décident si souvent du gain » des batailles. Croyez-moi, il faut marcher à l'ennemi. » Tous les Lieutenans-Généraux répondirent: *Il faut marcher*. Alors le Maréchal de *Marfin* tire de sa poche un ordre du Roi, par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action: & son avis fut de rester dans les lignes.

Le Duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée, que comme un Prince du Sang, & non comme un Général; & forcé de suivre le conseil du Maréchal de *Marfin*, il se prépara à ce combat si défavantageux.

Siècle de Louis XIV.

Ddd

Cu. XX.
Duc d'Or-
léans.

Cu. XX. Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plusieurs attaques. Leurs mouvemens jetaient l'incertitude dans le camp des Français. Monsieur le Duc d'Orléans voulait une chose, *Marfin* & *la Feuillade* une autre : on disputait ; on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la Doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergotti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne des raisons spécieuses ; on les écoute : le tems se perd. Le Prince *Eugène* attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le Duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu, que les ennemis sont maîtres du camp, & que la déroute est générale. Aussi-tôt il faut fuir ; les lignes, les tranchées sont abandonnées, l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur.

Le Maréchal de Marfin blessé à la cuisse est fait prisonnier. Un chirurgien du Duc de Savoye lui coupa la cuisse ; & le Maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le Chevalier *Méthuin*, Ambassadeur d'Angleterre auprès du Duc de Savoye, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son pays qu'on ait jamais employé dans les ambassades, avait toujours combattu à côté de ce Souverain. Il avait vu prendre le Maréchal de *Marfin*, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que *Marfin* lui dit ces propres mots : *Croyez au moins, Monsieur, que ç'a été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes. Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'est que le Maréchal de Marfin, en prenant congé à Versailles, avait représenté au Roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin : mais Chamil-*

Causés de la défaite devant Turin.

lard, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider Cat. XX.
 qu'on devait attendre & non présenter la bataille; & cet ordre, donné dans Versailles, fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. Les Français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déjà vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en desordre, que le Comte de Médavi-Grancei, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Castiglione les Impériaux, commandés par le Landgrave de Hesse, depuis Roi de Suède, ne remporta qu'une 9 Sept.
 victoire inutile, quoique complète. On perdit en peu de tems 1706.
 le Milanais, le Mantouan, le Piémont, & enfin le Royaume de Naples.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Suite des disgraces de la France & de l'Espagne. Louis XIV envoie son principal Ministre demander en vain la paix. Bataille de Malplaquet perdue, &c.

LA bataille d'Hochstet avait coûté à Louis XIV la plus florissante armée, & tout le pays du Danube au Rhin; elle avait coûté à la Maison de Bavière tous ses Etats. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La dérouté de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guerres depuis Charlemagne. Il restait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuse sous le Comte de Médavi. On occupait encor quelques places. On proposa de céder tout à l'Empereur, pourvu qu'il laissât retirer ces troupes, qui montoient à près de quinze mille hommes. L'Empereur accepta cette capitulation. Le Duc de Savoye y consentit. Ainsi l'Empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en

Ddd ij

Les Français perdent toute l'Italie.

Cu. XXI. Italie. La conquête du Royaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent cinquante mille pistoles, Mantouë à quarante mille. Parme, Modène, Luques, Gènes, malgré leur liberté, furent comprises dans ces impositions.

*L'Empereur
fait sentir
sa puissance.*

L'Empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce *Léopold*, ancien rival de *Louis XIV*, qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde. C'était son fils aîné *Joséph*, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son père. Si jamais Empereur parut fait pour asservir l'Allemagne & l'Italie, c'était *Joséph*. Il domina delà les monts : il rançonna le Pape : il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les Elekteurs de Bavière & de Cologne au ban de l'Empire : il les dépouilla de leur Elektorat : il retint en prison les enfans du Bavaois, & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur père n'eut d'autre ressource, que d'aller traîner sa disgrâce en France & dans les Pays-Bas. *Philippe V* lui céda depuis toute la Flandre Espagnole en 1712. a) S'il avait gardé cette province, c'était un établissement, qui valait mieux que la Bavière, & qui le délivrait de l'assujettissement à la Maison d'*Autriche* : mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur, & de Charleroi ; le reste était aux vainqueurs.

*Grandes
pertes de
Louis XIV.*

Tout semblait déjà menacer ce *Louis XIV* qui avait auparavant menacé l'Europe. Le Duc de Savoye pouvait entrer en France. L'Angleterre & l'Ecosse se réunissaient, pour ne plus composer qu'un seul Royaume ; ou plutôt l'Ecosse, devenue province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706, & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la France toucher à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mer & sur terre. De ces flottes formidables que *Louis XIV* avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En Allemagne,

a) Dans l'histoire de *Reboullet*, il est dit qu'il eut cette Souveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'avait que la Vice-Royauté.

Strasbourg était encor frontière ; mais Landau perdu laissait toujours l'Alzace exposée. La Provence était menacée d'une invasion par terre & par mer. Ce qu'on avait perdu en Flandre faisait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de désastres, le corps de la France n'était point encor entamé ; & dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encor perdu que des conquêtes.

Louis XIV fit face partout. Quoique partout affaibli, il résistait, ou protégeait, ou attaquait encor de tous côtés. Cet. XXX.
Mais on fut aussi malheureux en Espagne qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre. On prétend, que le siège de Barcelone avait été encor plus mal conduit que celui de Turin.

Le Comte de Toulouse n'avait paru que pour ramener sa flotte à Toulon. Barcelone secourue, le siège abandonné, l'armée Française diminuée de moitié s'était retirée sans munitions dans la Navarre, petit Royaume qu'on conservait aux Espagnols, & dont nos Rois ajoutent encor le titre à celui de France, par un usage qui semble au-dessous de leur grandeur.

A ces désastres s'en joignait un autre, qui parut décisif. Les Portugais avec quelques Anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentèrent, & s'avancèrent jusques dans l'Estremadoure Espagnole différente de celle du Portugal. C'était un Français devenu Pair d'Angleterre, qui les commandait, Mylord *Gallovai*, autrefois Comte de *Ruvigni* ; tandis que le Duc de *Barwick* Anglais & neveu de *Marlbourog*, était à la tête des troupes de France & d'Espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V, incertain de sa destinée, était dans Pampe-lune. *Charles*, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en Catalogne : Il était maître de l'Arragon, de la province de Valence, de Carthagène, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, & lui avaient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à Madrid. *Gallovai* y entra sans résistance, & fit proclamer l'Archiduc *Charles*. Un simple détachement le fit aussi proclamer à Tolède.

Ddd iij

26 Juin
1706.

Tout parut alors si desespéré pour *Philippe V*, que le Maréchal de *Vauban*, le premier des Ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la Cour de France d'envoyer *Philippe V* régner en Amérique; ce Prince y consentit. On l'eût fait embarquer avec les Espagnols attachés à son parti. L'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du Pérou & du Mexique n'eût plus été que pour les Français; & dans ce revers de la famille de *Louis XIV*, la France eût encor trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles: mais la constance des Castillans, & les fautes des ennemis, conservèrent la couronne à *Philippe V*. Les peuples aimaient dans *Philippe* le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du Duc de Savoye, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au-dessus de son sexe, & une constance agissante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux cent mille écus en trois semaines. Aucun des Grands, qui avaient juré d'être fidèles, ne fut traître. Quand *Gallova* fit proclamer l'Archiduc dans Madrid, on cria, *Vive Philippe*; & à Tolède, le peuple ému chassa ceux qui avaient proclamé l'Archiduc.

Les Espagnols avaient jusques-là fait peu d'efforts pour soutenir leur Roi; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrèrent en cette occasion une espèce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il est difficile de donner un Roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens, qui étaient en Espagne, furent harcelés partout, manquèrent de vivres, firent des fautes presque toujours inévitables dans un pays étranger, & furent battus en détail. Enfin *Philippe V*, trois mois après être sorti de Madrid en fugitif, y entra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

Louis XIV redoubla ses efforts, quand il vit que les Es-

Philippe V
 rentre dans
 Madrid.
 22 Sept.
 1766.

Cn. XXI.

On propose
 d'envoyer
Philippe V
 en Ameri-
 que.

pagnols en faisaient ; & tandis qu'il veillait à la sûreté de toutes les côtes sur l'Océan & sur la Méditerranée , en y plaçant des milices ; tandis qu'il avait une armée en Flandre , une auprès de Strasbourg , un corps dans la Navarre , un dans le Rouffillon ; il envoyait encores de nouvelles troupes au Maréchal de *Barwick* dans la Castille.

Ce fut avec ces troupes , secondées des Espagnols , que *Barwick* gagna la bataille importante d'Almanza sur *Gallova*. 25 Avril 1707.
 Almanza ville bâtie par les Maures , est sur la frontière de Valence : cette belle province fut le prix de la victoire. Ni *Philippe V* , ni l'Archiduc , ne furent présens à cette journée ; & c'est sur quoi le fameux Comte de *Péterboroug* , singulier en tout , s'écria , *qu'on était bien bon de se battre pour eux*. C'est ce qu'il manda au Maréchal de *Tessé* , & c'est ce que je tiens de sa bouche. Il ajoutait , qu'il n'y avait que des esclaves qui combattissent pour un homme , & qu'il fallait combattre pour une nation. Le Duc d'Orléans , qui voulait être à cette action , & qui devait commander en Espagne , n'arriva que le lendemain ; mais il profita de la victoire : il prit plusieurs places , & entre autres Lérida , l'écueil du grand *Condé*.

D'un autre côté , le Maréchal de *Villars* , remis en France à la tête des armées , uniquement parce qu'on avait besoin de lui , réparait en Allemagne le malheur de la journée d'Hochstet. 22 Mai 1707.
 Il avait forcé les lignes de Stollhoffen au-delà du Rhin , dissipé toutes les troupes ennemies , érendu les contributions à cinquante lieues à la ronde , pénétré jusqu'au Danube. Ce succès passer fait respirer sur les frontières de l'Allemagne ; mais en Italie tout était perdu. Le Royaume de Naples sans défense , & accoutumé à changer de maître , était sous le joug des victorieux ; & le Pape , qui n'avait pu empêcher que les troupes Allemandes passassent par son territoire , voyait , sans oser murmurer , que l'Empereur se fit son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume , qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le Pape , & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de *Louis XIV* perdait Naples ,

l'ayeul était sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déjà le Duc de Savoye & le Prince *Eugène* y étaient entrés par le col de Tende. Ces frontières n'étaient pas défendues comme le sont la Flandre & l'Alzace, théâtre éternel de la guerre, hérissé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes places qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le tems d'assembler des armées. Cette frontière a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le Roi de France voyait, avec une indignation douloureuse, que ce même Duc de Savoye, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le Prince *Eugène*, qui avait été élevé dans sa Cour, fussent prêts de lui enlever Toulon & Marseille.

Les frontières du côté du Dauphiné toujours négligées.

Août
1707.

Toulon était assiégé & pressé : une flotte Anglaise, maîtresse de la mer, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu ; & il était vraisemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais le vraisemblable n'arrive pas toujours. On eut le tems d'envoyer des secours. On avait détaché des troupes de l'armée du Maréchal de *Villars*, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on sacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne, pour sauver une partie de la France. Le pays, par où les ennemis pénétraient, est sec, stérile, hérissé de montagnes ; les vivres rares ; la retraite difficile. Les maladies, qui désolèrent l'armée ennemie, combattirent encore pour *Louis XIV.* Le siège de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger : tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays. *Charles-Quint* y avait échoué ; &

La Provence sauvée.

21 Août
1707.

a) Le respect pour la vérité dans les plus petites choses, oblige encor de relever le discours que le compilateur des mémoires de Madame de *Maintenon* fait tenir par le Roi de

Suède *Charles XII* au Duc de Marlborough : *Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.* Ce Général Anglais n'était point auprès du Roi de Suède dans le tems du siège. Il le vit dans Altranstadt

& de nos jours les troupes de la Reine de Hongrie y échouèrent encore. *b)*

Cu. XXI,

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande étendue de terrain, & divisé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas, que dans un tems d'épuisement, & lorsque la France comptait pour un grand succès d'être échappée à une invasion, *Louis XIV* aurait assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flottes des Anglais, qui couvraient la mer. Ce projet fut proposé par des Ecoissais attachés au fils de *Jacques II*. Le succès était douteux ; mais *Louis XIV* envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soutenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'Ecosse le fils de *Jacques II*, pendant qu'on pouvait à peine maintenir *Philippe V* sur celui d'Espagne : c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas dénuée de vraisemblance.

Louis XIV
envoie le
Préendant
en Ecosse
avec une
flotte.

Parmi les Ecoissais, tous ceux, qui ne s'étaient pas vendus à la Cour de Londres, gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux secrets appelaient unanimement le descendant de leurs anciens Rois, chassé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit, qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

Louis XIV, qui dans ses prospérités passées avait fait tant

transféré en Avril 1707, & le siège de Toulon fut levé au mois d'Août. *Charles XII* d'ailleurs ne se mêla jamais de cette guerre ; il refusa constamment de voir tous les Français

qu'on lui députa. On ne trouve dans les mémoires de *Maintenon* que des discours qu'on n'a ni tenu ni pu tenir ; & on ne peut regarder ce livre que comme un roman mal digéré.

Siècle de Louis XIV.

Eee

CH. XXI. d'efforts pour le père, en fit autant pour le fils, dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le Comte de Gacé, depuis Mars 1708. Maréchal de *Matignon*, commandait les troupes. Le Chevalier de *Forbin-Janson*, l'un des plus grands-hommes de mer, conduisait la flotte. La conjoncture paraissait favorable; il n'y avait en Ecosse que trois mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses soldats étaient occupés en Flandre sous le Duc de *Marlborough*. Mais il fallait arriver; & les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette entreprise fut entièrement semblable à celle que nous avons vûe en 1744 en faveur du petit-fils de *Jacques II*. Elle fut prévenue par les Anglais. Des contre-tems la dérangèrent. Le Ministère de Londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de Flandre. On se saisit dans Edimbourg des hommes les plus suspects. Enfin, le Prétendant s'étant présenté aux côtes d'Ecosse, & n'ayant point vû les signaux convenus, tout ce que put faire le Chevalier de *Forbin*, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il sauva la flotte; mais tout le fruit de l'entreprise fut perdu. Il n'y eut que *Matignon*, qui y gagna. Ayant ouvert les ordres de la Cour en pleine mer, il y vit les provisions de Maréchal de France; récompense de ce qu'il voulut & qu'il ne put faire.

Quelques historiens ont supposé c) que la Reine *Anne* était d'intelligence avec son frère. C'est une trop grande simplicité de penser, qu'elle invitât son compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems: on a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises, le Roi crut qu'en faisant paraître le Duc

Duc de
Bourgogne
commande
ses armées.

c) Entr'autres *Reboullet* pag. 238 du Tom. VIII. Il fonde ses soupçons sur ceux du Chevalier de *Forbin*. Celui qui a donné au public tant de mensonges, sous le titre de mémoi-

res de Madame de *Maintenon*, & qui fit imprimer en 1752 à Francfort une édition frauduleuse du siècle de *Louis XIV*, demande dans une des notes, qui sont ces historiens qui

de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce Prince d'un esprit ferme & intrépide, était pieux, juste & philosophe. Il était fait pour commander à des sages. Elève de *Fénelon* Archevêque de Cambrai, il aimait les devoirs : il aimait les hommes ; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain & comme une nécessité malheureuse, que comme une source de véritable gloire. On opposa ce Prince philosophe au Duc de *Marlbourog* : on lui donna pour l'aider le Duc de *Vendôme*. Il arriva ce qu'on ne voit que trop souvent : le grand Capitaine ne fut pas assez écouté, & le Conseil du Prince balança souvent les raisons du Général. Il se forma deux partis ; & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un, celui de la cause commune. Le Prince *Eugène* était alors sur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec *Marlbourog*, ils n'eurent jamais qu'un sentiment.

Le Duc de Bourgogne était supérieur en forces : la France que l'Europe croyait épuisée, lui avait fourni une armée de près de cent mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt mille. Il avait encor l'avantage des négociations, dans un pays si longtems Espagnol, fatigué de garnisons Hollandaises, & où beaucoup de citoyens penchaient pour *Philippe V.* Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanouir le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le Conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebroussa vers l'Escaut, à Oudenarde : ainsi on perdit du tems. On trouva le Prince *Eugène* & *Marlbourog* qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde : ce n'était pas une grande bataille, mais ce

*Disputé à
Oudenarde,
le 11 Juillet
1708.*

ont prétendu que la Reine *Anne* était d'intelligence avec son frère ? *C'est un fantôme*, dit-il. Mais on voit ici clairement que ce n'est point un

fantôme, & que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'avait rien avancé que la preuve en main : il n'est pas permis d'écrire l'histoire autrement.

Ece ij

CH. XXI. fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent. Les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, & laissa tranquillement le Prince *Eugène*, maître du terrain, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

*Siège de
Lille.*

Mettre le siège devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite, au hazard d'être à tout moment surpris; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la méfintelligence & l'esprit d'incertitude, qui régnaient dans l'armée Française, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battues par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du Duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encor imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croyait le Duc de Bourgogne plus en état d'assiéger *Eugène* & *Marlbourog*, que ces Généraux en état d'assiéger Lille. Le Maréchal de *Boufflers* la défendit pendant près de quatre mois.

23 Octob.
1708.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siège, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquents qu'en tems de

A) Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé *van Duren*, fit écrire par le jésuite *la Motte* réfugié en Hollande sous le nom de *la Hode*, continuée par *la Martinière*; le tout sur les prétendus mémoires d'un Comte de ... Secrétaire d'Etat. Les mémoires de *Mad. de Maintenon*, encore plus remplis de mensonges, di-

sent *Tom. IV. pag. 119.* que les assiégeans jettaient dans la ville des billets conçus en ces termes : *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas votre Reine; nous ne leverons pas le siège. On croira, ajoutez-il, que Louis dans la ferveur du plaisir que lui donnait la certitude d'une victoire inattendue, offrit ou*

paix ; & qu'une bombe , qui tomba près de la salle de la comédie , n'interrompit point le spectacle.

CH. XXI.

Le Maréchal de *Boufflers* avait mis si bon ordre à tout , que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis , les cœurs des citoyens & les récompenses du Roi. Les historiens , ou plutôt les écrivains de Hollande , qui ont affecté de le blâmer , auraient dû se souvenir que quand on contredit la voix publique , il faut avoir été témoin & témoin éclairé , ou prouver ce qu'on avance. *d)*

Cependant l'armée , qui avait regardé faire le siège de Lille , se fondait peu à peu ; elle laissa prendre ensuite Gand , Bruges , & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les Officiers , attachés au Duc de Vendôme , reprochaient toutes ces fautes au Conseil du Duc de Bourgogne ; & ce Conseil rejetait tout sur le Duc de Vendôme. Les esprits s'aigrirent par le malheur. Un *e)* courtisan du Duc de Bourgogne dit un jour au Duc de Vendôme : *Voilà ce que c'est , que de n'aller jamais à la Messe ; aussi vous voyez quelles sont nos disgrâces.* » Croyez-vous , lui répondit le Duc de Vendôme , » que *Marlbourog* y aille plus souvent » que moi ? » Les succès rapides des alliés enlaient le cœur de l'Empereur *Joseph*. Despotique dans l'Empire , maître de Landau , il voyait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déjà même un parti Hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à l'avenue de Versailles , & avait (presque sous les fenêtres du château) enlevé le premier Ecuyer du Roi , croyant se saisir de la personne du Dauphin , père du Duc de Bourgogne. *f)* La terreur était dans Paris.

L'armée de France sans succès & sans union.

promit le trône à Mad. de Maintenon. Comment dans la ferveur de l'impertinence peut-on mettre sur le papier ces nouvelles & ces discours des halles ? comment cet insensé a-t-il pu pousser l'effronterie jusqu'à dire que le Duc de Bourgogne trahit le Roi son grand-père & fit prendre

Lille par le Prince *Eugène* , de peur que *Mad. de Maintenon* ne fût déclarée Reine ?

e) Le Marquis d'O.

f) Ce furent des Officiers au service de Hollande qui firent ce coup hardi. Presque tous étaient des Français que la révocation fatale de l'Edit

Ecc iij

CH. XXI.

L'Empereur Joseph force le Pape à reconnaître Charles son frère Roi d'Espagne.

L'Empereur avait autant d'espérance au moins d'établir son frère *Charles* en Espagne, que *Louis XIV* d'y conserver son petit-fils. Déjà cette succession, que les Espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes. L'Empereur avait pris pour lui la Lombardie & le Royaume de Naples. *Charles* son frère avait encor la Catalogne & une partie de l'Arragon. L'Empereur força alors le Pape *Clément XI* à reconnaître l'Archiduc pour Roi d'Espagne. Ce Pape, dont on disait qu'il ressemblait à *St. Pierre*, parce qu'il affirmait, niait, se repentait & pleurait, avait toujours reconnu *Philippe V*, à l'exemple de son prédécesseur; & il était attaché à la Maison de *Bourbon*. L'Empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'Empire, beaucoup de fiefs qui relevaient jusqu'alors des Papes, & surtout Parme & Plaisance, en ravageant quelques terres Ecclésiastiques, en se saisissant de la ville de Comacchio.

Autrefois un Pape eût excommunié tout Empereur qui lui aurait disputé le droit le plus léger; & cette excommunication eût fait tomber l'Empereur du trône. Mais la puissance des clefs étant réduite à-peu-près au point où elle doit l'être, *Clément XI*, animé par la France, avait osé un moment se servir de la puissance du glaive. Il arma, & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée, Il désarma; il laissa Comacchio en dépôt à l'Empereur; il consentit à écrire à l'Archiduc, *A notre très cher fils Roi Catholique en Espagne*. Une flotte Anglaise dans la Méditerranée, & les troupes Allemandes sur ses terres, le forcèrent bientôt d'écrire, *A notre très cher fils Roi des Espagnes*. Ce suffrage du Pape, qui n'était rien dans l'Empire d'Allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple Espagnol, à qui on avait fait accroire que l'Archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

de Nantes avait forcés de choisir une nouvelle patrie; ils prirent la chaise du Marquis de *Beringhen* pour celle du Dauphin, parce qu'elle avait l'écusson de France. L'ayant enlevé,

ils le firent monter à cheval; mais comme il était âgé & infirme, ils eurent la politesse en chemin de lui chercher eux-mêmes une chaise de posta. Cela consuma du tenis. Les

Restait à la Monarchie Espagnole, au-delà du continent, l'île de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte Anglaise donna la Sardaigne à l'Empereur *Joseph* ; car les Anglais voulaient que l'Archiduc son frère n'eût que l'Espagne. Leurs armes faisaient alors les traités de partage. Il réservèrent la conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimèrent mieux employer leurs vaisseaux à chercher sur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'Empereur de nouvelles terres.

Cn. XXI.
Août
1708.

La France était aussi humiliée que Rome, & plus en danger : les ressources s'épuisaient ; le crédit était anéanti ; les peuples, qui avaient idolâtré leur Roi dans ses prospérités, murmuraient contre *Louis XIV* malheureux.

Des partisans, à qui le Ministère avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'engraissaient du malheur public, & insultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & surtout de ceux de Saint-Malo, qui allèrent au Pérou, & rapportèrent trente millions dont ils prêtèrent la moitié à l'Etat, *Louis XIV* n'aurait pas eu de quoi payer ses troupes. La guerre avait ruiné l'Etat, & des marchands le sauvèrent. Il en fut de même en Espagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, servirent à défendre *Philippe*. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recrues de soldats plus faciles, *Chamillard*, élevé au Ministère des finances & de la guerre, se démit en 1708 des finances, qu'il laissa dans un désordre que rien ne put réparer sous ce règne ; & en 1709 il quitta le Ministère de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public d'autant plus sévère qu'il souffrait ; ne songeait pas qu'il y a des tems malheureux où les fautes sont inévitables. *g*) Monsieur *Voisin* qui après lui gouverna l'état militaire, & Monsieur,

Grande
détresse de
la France,

Pages du Roi coururent après eux ; le premier Ecuyer fut délivré, & ceux qui l'avaient enlevé furent prisonniers eux-mêmes ; quelques minutes plus tard ils auraient pris le

Dauphin qui arrivait après *Berghen* avec un seul Garde.

g) L'histoire de l'ex-jésuite *La Motte*, rédigée par *la Martinière*, dit que Monsieur de *Chamillard* fut

Desmarêts qui administra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Cm. XXL

*Funestes
effets de
l'hiver de
1709.*

Le cruel hyver de 1709 acheva de desesperer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelerent. Il n'y eut point d'esperance de recolte. On avait très peu de magazins. Les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des Echelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hyver était général dans l'Europe, mais les ennemis avaient plus de ressources. Les Hollandais surtout, qui ont été si longtems les facteurs des nations, avaient assez de magazins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, semblaient devoir périr de misère.

Le Roi vendit pour quatre cent mille francs de vaissele d'or. Les plus grands Seigneurs envoyèrent leur vaissele d'argent à la monnoie. On ne mangea dans Paris que du pain bis pendant quelques mois. Plusieurs familles, à Versailles même, se nourrirent de pain d'avoine. Madame de Maintenon en donna l'exemple.

*Louis XIV
demande
la paix.*

Louis XIV, qui avait déjà fait quelques avances pour la paix, n'hésita pas, dans ces circonstances funestes, à la demander à ces mêmes Hollandais autrefois si maltraités par lui.

*Les Hol-
landais de-
viennent
fiers.*

Les Etats-Généraux n'avaient plus de Stathouder depuis la mort du Roi **Guillaume**; & les Magistrats Hollandais, qui appellaient déjà leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de Rois. Les quatre Commissaires Hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente Princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils, *qu'on dise à Hesse de nous venir parler.* *h)* Ainsi s'expliquaient des marchands, qui dans la simplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écafer à la fois l'orgueil

destitué du Ministère des finances en 1703, & que la voix publique y appella le Maréchal d'Harcourt. Les

fautes de cet historien sont sans nombre.

h) C'est ce que l'auteur tient de la

gueil Allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand Roi autrefois leur vainqueur.

CH. XXI.

On les avait vus vendre à bas prix leur attachement à Louis XIV en 1665, soutenir leurs malheurs en 1672, & les réparer avec un courage intrépide; & alors ils voulaient user de leur fortune. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par de simples démonstrations de supériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance: ils voulaient que leur Etat eût en souveraineté dix villes en Flandre, entre autres, Lille qui était entre leurs mains, & Tournai qui n'y était pas encore. Ainsi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-seulement aux dépens de la France, mais encor aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattaient; comme Venise avait autrefois augmenté son territoire des terres de tous ses voisins. L'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après; car, lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui, lorsque les armes des alliés eurent encor de nouveaux avantages, le Duc de Marlborough, plus maître alors que sa Souveraine en Angleterre, & gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats-Généraux, en 1709, ce célèbre traité de la barrière, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait sur la France, auraient garnison dans vingt places de la Flandre aux dépens du pays, dans Hui, dans Liège & dans Bonn; & auraient en toute souveraineté la haute Gueldre. Ils seraient devenus en effet Souverains des dix-sept provinces des Pays-Bas; ils auraient dominé dans Liège & dans Cologne. C'est ainsi qu'ils voulaient s'aggrandir sur les ruines mêmes de leurs alliés. Ils nourrissaient déjà ces projets élevés, quand le Roi leur envoya secrètement le Prédident Rouillé, pour essayer de traiter avec eux.

*Présentation
des Hol-
landais.*

la bouche de vingt personnes qui les entendirent parler ainsi à Lille après la prise de cette ville. Cependant il se peut que ces expressions fussent

moins l'effet d'une fierté grossière; que d'un stile laconique assez en usage dans les armées.

Sicéle de Louis XIV.

Fff

Cn XXI.

Le Roi leur
envoie un
négo-
cier

Ce négociateur vit d'abord dans Anvers deux Magistrats d'Amsterdam, *Buys*, & *Vanderdussen*, qui parlèrent en vainqueurs, & qui déployèrent avec l'Envoyé du plus fier des Rois toute la hauteur dont ils avaient été accablés en 1672. On affecta ensuite de négocier quelque tems avec lui, dans un de ces villages que les Généraux de *Louis XIV* avaient mis autrefois à feu & à sang. Quand on l'eut joué assez long-tems, on lui déclara qu'il falait que le Roi de France forçât le Roi son petit-fils à descendre du trône sans aucun dédommagement; que l'Electeur de Bavière *François-Marie*, & son frère l'Electeur de Cologne, demandassent grace, ou que le sort des armes ferait des traités.

Les dépêches desesperantes du Président de *Rouillé* arrivaient coup sur coup au Conseil dans le tems de la plus déplorable misère où le Royaume eût été réduit dans les tems les plus funestes. L'hyver de 1709 laissait des traces affreuses; le peuple périssait de famine. Les troupes n'étaient point payées; la défolation était partout. Les gémissemens & les terreurs du public augmentaient encor le mal.

Le Conseil était composé du Dauphin, du Duc de Bourgogne son fils, du Chancelier de France *Pontchartrain*, du Duc de *Beauvilliers*, du Marquis de *Torci*, du Secrétaire d'Etat de la guerre *Chamillard*, & du Contrôleur-Général *Desmaréts*. Le Duc de *Beauvilliers* fit une peinture si touchante de l'état où la France était réduite, que le Duc de Bourgogne en versa des larmes, & tout le Conseil y mêla les siennes. Le Chancelier conclut à faire la paix, à quelque prix que ce pût être. Les Ministres de la guerre & des finances avouèrent qu'ils étaient sans ressource. *Une scène si triste*, dit le Marquis de *Torci*, *serait difficile à décrire, quand même il serait permis de révéler le secret de ce qu'elle eut de plus touchant.* Ce secret n'était que celui des pleurs qui coulèrent.

Le Marquis de *Torci* dans cette crise proposa d'aller lui-même partager les outrages qu'on faisait au Roi dans la personne du Président *Rouillé*; mais comment pouvait-il espérer d'obtenir ce que les vainqueurs avaient déjà refusé? il ne devait s'attendre qu'à des conditions plus dures.

21 Mai
1709.

Les alliés commençaient déjà la campagne. *Torci* va sous

un nom emprunté jusques dans la Haie. Le grand Pensionnaire *Heinsius* est bien étonné, quand on lui annonce que celui qui est regardé chez les étrangers comme le principal Ministre de France est dans son antichambre. *Heinsius* avait été autrefois envoyé en France par le Roi *Guillaume*, pour y discuter ses droits sur la Principauté d'Orange. Il s'était adressé à *Louvois* Secrétaire d'Etat ayant le département du Dauphiné, sur la frontière duquel Orange est située. Le Ministre de *Guillaume* parla vivement, non seulement pour son maître, mais pour les Réformés d'Orange. Croirait-on que *Louvois* lui répondit qu'il le ferait mettre à la Bastille ? i) Un tel discours tenu à un sujet eût été odieux ; tenu à un Ministre étranger c'était un insolent outrage au droit des nations. On peut juger s'il avait laissé des impressions profondes dans le cœur du Magistrat d'un peuple libre.

Il y a peu d'exemples de tant d'orgueil suivi de tant d'humiliations. Le Marquis de *Torci* suppliant dans la Haie au nom de *Louis XIV.*, s'adressa au Prince *Eugène* & au Duc de *Marlborough*, après avoir perdu son tems avec *Heinsius*. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le Prince y trouvait sa grandeur & sa vengeance ; le Duc, sa gloire & une fortune immense, qu'il aimait également ; le troisième, gouverné par les deux autres, se regardait comme un Spariate, qui abaissait un Roi de Perse. Ils proposèrent, non pas une paix, mais une trêve ; & pendant cette trêve, une satisfaction entière pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du Roi ; à condition que le Roi se joindrait à ses ennemis pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Strasbourg & Brisac ; & par renoncer à la souveraineté de l'Alsace. *Louis XIV.* ne s'était pas attendu, quand il refusait autrefois un régiment au Prince *Eugène*, quand *Churchil* n'était pas encor Colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de *Heinsius* lui était connu, qu'un jour ces trois hommes

Cm. XXI.

Humiliation de Louis XIV.

Propositions insultantes faites à Louis XIV.

i) Voyez les mémoires de *Torci*, Tom. III. pag. 2. ; ils ont confirmé tout ce qui est avancé ici.

lui imposeraient de pareilles loix. En vain *Torci* voulut tenter
 Cx. XXI. *Marlbourog* par l'offre de quatre millions : le Duc qui aimait
 autant la gloire que l'argent , & qui par ses gains immenses
 produits par des victoires était au - dessus de quatre millions ,
 laissa au Ministre de la France la douleur d'une proposition
 honteuse & inutile. *Torci* rapporta au Roi les ordres de ses
 ennemis. *Louis XIV* fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec
 ses sujets. Il se justifia devant eux ; il adressa aux Gouver-
 neurs des provinces, aux Communautés des villes, une lettre
 circulaire , par laquelle en rendant compte à ses peuples du
 fardeau qu'il était obligé de leur faire encor soutenir, il exci-
 tait leur indignation, leur honneur , & même leur pitié. k)
 Les politiques dirent, que *Torci* n'était allé s'humilier à la
 Haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour
 justifier *Louis XIV* aux yeux de l'Europe , & pour animer
 les Français par un juste ressentiment ; mais le fait est, qu'il
 n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même
 encor quelques jours le Président *Rouillé* à la Haie, pour tâcher
 d'obtenir des conditions moins accablantes : & pour toute
 réponse, les Etats ordonnèrent à *Rouillé* de partir dans vingt-
 quatre heures.

Résolution
 de Louis
 XIV.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures , dit

k) L'auteur des mémoires de Mad.
 de Maintenon dit pag. 92. & 93. du
 Tom. V. que le Duc de *Marlbourog*
 & le Prince *Eugène* gagnèrent *Hein-*
sius, comme si *Heinsius* avait eu be-
 soin d'être gagné. Il met dans la
 bouche de *Louis XIV*, au lieu des
 belles paroles qu'il prononça en plein
 Conseil, ces mots bas & plats : *Alors*
comme alors. Il cite l'auteur du siècle
 de *Louis XIV*, & le reprend d'avoir
 dit que *Louis XIV* fit afficher sa let-
 tre circulaire dans les rues de Paris.
 Nous avons confronté toutes les édi-
 tions du siècle de *Louis XIV*. Il n'y
 a pas un seul mot de ce que cite cet
 homme, pas même dans l'édition sub-
 reptice qu'il fit à Francfort en 1752.

l) Cet endroit mérite d'être éclair-
 ci. L'auteur célèbre de l'*Esprit des*
loix dit que l'honneur est le principe
 des gouvernemens monarchiques , &
 la vertu le principe des gouverne-
 mens républicains.

Ce sont là des idées vagues &
 confuses qu'on a attaquées d'une ma-
 nière aussi vague ; parce que rare-
 ment on convient de la valeur des
 termes, rarement on s'entend. L'hon-
 neur est le désir d'être honoré, d'être
 estimé : de là vient l'habitude de
 ne rien faire dont on puisse rougir.
 La vertu est l'accomplissement des
 devoirs, indépendamment du désir
 de l'estime : de là vient que l'honneur
 est commun, la vertu rare.

en plein Conseil : *Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il se prépara donc à tenter encor la fortune en Flandre. La famine, qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain, se firent soldats. Beaucoup de terres restèrent en friche ; mais on eut une armée. Le Maréchal de Villars, qu'on avait envoyé commander l'année précédente en Savoye quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eu quelques petits succès, fut rappelé en Flandre, comme celui en qui l'Etat mettait son espérance.

Déjà Marlborough avait pris Tournai, dont Eugène avait couvert le siège. Déjà ces deux Généraux marchaient pour investir Mons. Le Maréchal de Villars s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le Maréchal de Boufflers, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. Boufflers aimait véritablement le Roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un Etat monarchique, & surtout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les Républiques, avec moins d'entousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur. *l)*

Dès que les Français s'avancèrent pour s'opposer à l'inves-

*Allion ho-
norable du
Maréchal
de Bouf-
flers.*

Le principe d'une Monarchie, ou République, n'est ni l'honneur ni la vertu. Une Monarchie est fondée sur le pouvoir d'un seul ; une République est fondée sur le pouvoir que plusieurs ont d'empêcher le pouvoir d'un seul. La plupart des Monarchies ont été établies par des chefs d'armées, les Républiques par des citoyens assemblés. L'honneur est commun à tous les hommes, & la vertu rare dans tout gouvernement. L'amour-propre de chaque membre d'une République veille sur l'amour-propre des autres ; chacun voulant être maître, personne ne l'est ; l'ambition de chaque particulier est un frein public, & l'égalité régné.

Dans une Monarchie affermie, l'ambition ne peut s'élever qu'en plaçant au maître, ou à ceux qui gouvernent, sous le maître. Il n'y a dans ces premiers ressorts ni honneur, ni vertu, de part ni d'autre ; il n'y a que de l'intérêt. La vertu est en tout pays le fruit de l'éducation & du caractère. Il est dit dans l'Esprit des loix, qu'il faut plus de vertu dans une République ; c'est en un sens tout le contraire : il faut beaucoup plus de vertu dans une Cour, pour résister à tant de séductions. Le Duc de Montausien, le Duc de Beauvilliers, étaient des hommes d'une vertu très austère. Le Maréchal de Villeroi joignit des mœurs plus dou-

Fff iij

— rissement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies & du village de Malplaquet.

Ca. XXI.

L'armée des alliés était d'environ quatre-vingt mille combattans, & celle du Maréchal de Villars d'environ soixante & dix mille. Les Français trainaient avec eux quatre-vingt pièces de canon, les alliés cent-quarante. Le Duc de Marlborough commandait l'aile droite, où étaient les Anglais & les troupes Allemandes à la solde d'Angleterre. Le Prince Eugène était au centre, Tilli & un Comte de Nassau, à la gauche avec les Hollandais.

1 Sept.
1709.

Le Maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laissa la droite au Maréchal de Boufflers. Il avait retranché son armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuses, dont la moitié était composée de nouvelles recrues, & convenable encor à la situation de la France, qu'une défaite entière eût mise aux derniers abois. Quelques historiens ont blâmé le Général dans sa disposition; il devait, disaient-ils, passer une large trêve, au lieu de la laisser devant lui. Ceux qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habiles?

Tout ce que je fais, c'est ce que le Maréchal dit lui-même, que les soldats, qui ayant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jetèrent une partie pour courir plus légèrement au combat. Il y a eu depuis plusieurs siècles peu de batailles plus disputées & plus longues, aucune plus meurtrière. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où

ses à une probité non moins incorruptible. Le Marquis de Torci a été un des plus honnêtes hommes de l'Europe, dans une place où la politique permet le relâchement dans la morale. Les Contrôleurs Généraux le Pelletier & Chamillard passèrent pour être moins habiles que vertueux.

Il faut avouer que Louis XIV. dans cette guerre malheureuse, ne

fut guère entouré que d'hommes irréprochables; c'est une observation très vraie, & très importante dans une histoire où les mœurs ont tant de part.

m) Dans le livre intitulé, *Mémoires du Maréchal de Barwick*, il est dit que le Maréchal de Barwick fit cette retraite. C'est ainsi que tant de mémoires sont écrits. On trouve dans ceux de Mad. de Mainmou par Le

combattaient les Hollandais, fut presque toute détruite, & même poursuivie la bayonnette au bout du fusil. *Marlbroug* à la droite, faisait & soutenait les plus grands efforts. Le Maréchal de *Villars* dégarnit un peu son centre pour s'opposer à *Marlbroug*, & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le régiment des Gardes, qui les défendait, ne put résister. Le Maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, & la bataille fut perdue. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés, surtout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guères plus de huit mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laissèrent environ vingt & un mille tués ou blessés; mais le centre étant forcé, les deux ailes coupées, ceux qui avaient fait le plus grand carnage furent les vaincus.

Le Maréchal de *Boufflers* m) fit la retraite en bon ordre, aidé du Prince de *Tingri-Montmorenci*, depuis Maréchal de *Luxembourg*, héritier du courage de ses pères. L'armée se retira entre le Quênoi & Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux & étendards pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolèrent *Louis XIV*: & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le Maréchal de *Villars*, en revenant à la Cour, assura le Roi, que sans sa blessure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce Général persuadé; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux enne-

Beauvillle Tom. V. pag. 99., que les alliés accuserent le Maréchal de *Villars* de s'être blessé lui-même, & que les Français lui reprochèrent de s'être retiré trop tôt. Ce sont deux impoftures ridicules. Ce Général avait reçu un coup de carabine au dessous du genou qui lui fracassa l'os, & qui le fit boiter toute sa vie. Le Roi lui envoya le Sr. Maréchal son premier

chirurgien, qui seul empêcha qu'on lui coupât la cuisse. C'est ce que j'ai tiens de la bouche de Monsieur le Maréchal de *Villars* & de ce chirurgien célèbre: c'est ce que tous les Officiers ont su: c'est ce que Monsieur le Duc de *Villars* daigne me confirmer par ses lettres. Il n'oppose que le mépris aux sottises insolentes & calomnieuses de *La Beauvillle*.

Ca. XXI. mis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essayât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allassent faire le siège de Mons. Les Hollandais craignirent pour cette entreprise. Ils hésitèrent. Mais le nom de bataille perdue imposa aux vaincus, & les découragea. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire; & le soldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainsi Mons fut assiégé & pris, & toujours pour les Hollandais, qui le gardèrent, ainsi que Tournai & Lille.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

LOUIS XIV continue à demander la paix & à se défendre. Le Duc de Vendôme affermit le Roi d'Espagne sur le trône.

*Victoire du
Maréchal
du Bourg.
26 Août
1709.*

*Offre de
Louis XIV.*

NOn-seulement les ennemis avançaient ainsi pié à pié; & faisaient tomber de ce côté toutes les barrières de la France; mais ils prétendaient, aidés du Duc de Savoye, aller surprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du Royaume. Le Général *Merci*, chargé de faciliter cette entreprise, en entrant dans la haute Alzace par Bâle, fut heureusement arrêté près de l'isle de Neubourg sur le Rhin, par le Comte, depuis Maréchal du Bourg. Je ne fais par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de *Merci*, ont toujours été aussi malheureux qu'estimés. Celui-ci fut vaincu de la manière la plus complète. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoye: mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre; & l'intérieur du Royaume était dans un état si languissant, que le Roi demanda encor la paix en suppliant. Il offrait de reconnaître l'Archiduc pour Roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, & de l'abandonner à sa fortune; de donner quatre places en ôtage; de rendre Strasbourg & Brisac; de renoncer à la souveraineté de l'Alzace, & de n'en garder que la préfecture; de raser toutes
ses

ses places depuis Bâle jusqu'à Philipsbourg ; de combler le port si longtems redoutable de Dunkerque , & d'en raser les fortifications ; de laisser aux États-Généraux Lille , Tournai , Ypres , Menin , Furnes , Condé , Maubeuge. Voilà les points principaux qui devaient servir de fondemens à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encor goûter le triomphe de discuter les soumissions de *Louis XIV.* On permit à ses Plénipotentiaires de venir , au commencement de 1710 , porter dans la petite ville de Gertrudenberg , les prières de ce Monarque : *Congrès de Gertrudenberg.* il choisit le Maréchal d'*Uxelles* , homme froid , taciturne , d'un esprit plus sage qu'élevé & hardi ; & l'Abbé , depuis Cardinal de *Polignac* , l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siècle , qui imposait par sa figure & par ses graces. L'esprit , la sagesse , l'éloquence , ne sont rien dans des Ministres , lorsque le Prince n'est pas heureux : ce sont les victoires qui sont les traités. Les Ambassadeurs de *Louis XIV.* furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres , & les rapportaient à la Haie au Prince *Eugène* , au Duc de *Marlborough* , au Comte de *Zinzendorf* Ambassadeur de l'Empereur , & ces offres étaient toujours reçues avec mépris. On leur insultait par des libelles outrageans , tous composés par des réfugiés Français , devenus plus ennemis de la gloire de *Louis XIV.* que *Marlborough* & *Eugène*.

Les Plénipotentiaires de France poussèrent l'humiliation jusqu'à promettre que le Roi donnerait de l'argent pour détrôner *Philippe V.* , & ne furent point écoutés. On exigea que *Louis XIV.* , pour préliminaires , s'engageât seul à chasser d'Espagne son petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité absurde , beaucoup plus outrageante qu'un refus , était inspirée par de nouveaux succès.

Tandis que les alliés parlaient ainsi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de *Louis XIV.* également abaissées , ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparèrent bientôt après de Béthune , d'Aire , de Saint-Venant ; & le Lord *Stair* proposa d'envoyer des partis jusqu'à Paris.

Presque dans le même tems , l'armée de l'Archiduc com-

Siccle de Louis XIV.

Ggg

mandée en Espagne par *Gui de Staremberg*, le Général Allemand qui avait le plus de réputation après le Prince *Eugène*, remporta près de *Sarragosse* une victoire complète sur l'armée en qui le parti de *Philippe V* avait mis son espérance, à la tête de laquelle était le Marquis de *Bay*, Général malheureux. On remarqua encore, que les deux Princes qui se disputaient l'Espagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne se trouvèrent pas à cette bataille. De tous les Princes, pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le Duc de *Savoye* qui fit la guerre par lui-même. Il était triste, qu'il n'acquit cette gloire qu'en combattant contre ses deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquérir en Lombardie un peu de terrain, sur lequel l'Empereur *Joseph* lui faisait déjà des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la première occasion.

L'Empereur *Joseph* heureux & puissant.

Cet Empereur était heureux par-tout, & n'était nulle part modéré dans son bonheur. Il démembrait de sa seule autorité la Bavière; il en donnait les fiefs à ses parents & à ses créatures. Il dépouillait le jeune Duc de la *Mirandole* en Italie; & les Princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, sans penser qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient, tant était encor dominante dans les esprits la vieille haine contre le nom de *Louis XIV*, qui semblait le premier des intérêts. La fortune de *Joseph* le fit encor triompher des mécontents de Hongrie. La France avait fuscité contre lui le Prince *Ragotski*, armé pour ses prétentions & pour celles de son pays. *Ragotski* fut battu, ses villes prises, son parti ruiné. Ainsi *Louis XIV* était également malheureux au-dehors, au-dedans, sur mer & sur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues secrètes.

Philippe V otage de saur encore.

Toute l'Europe croyait alors, que l'Archiduc *Charles*, frère de l'heureux *Joseph*, régnerait sans concurrent en Espagne. L'Europe était menacée d'une puissance plus terrible que celle de *Charles - Quint*; & c'était l'Angleterre longtems ennemie de la branche d'Autriche - Espagnole, & la Hollande son esclave révoltée, qui s'épuisaient pour l'établir. *Philippe V*, réfugié à Madrid, en sortit encor, & se retira à *Valladolid*; tandis que l'Archiduc *Charles* fit son entrée en vainqueur dans la capitale.

Le Roi de France ne pouvait plus secourir son petit-fils ; il avait été obligé de faire en partie ce que ses ennemis exigeaient à Gertrudenberg, d'abandonner la cause de *Philippe*, en faisant revenir, pour sa propre défense, quelques troupes demeurées en Espagne. Lui-même à peine pouvait résister vers la Savoye, vers le Rhin, & surtout en Flandre, où se portaient les plus grands coups. Cat. XXII.

L'Espagne était encor bien plus à plaindre que la France. Presque toutes ses provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenseurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son commerce périssait. La disette était générale : mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étendue de pays l'affection des peuples refusait tout aux Autrichiens, & donnait tout à *Philippe*. Ce Monarque n'avait plus ni troupes, ni Général de la part de la France. Le Duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était regardé alors comme son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour *Philippe*, malgré la fidélité de beaucoup de Grands & de toute la Castille, il y avait contre *Philippe V* un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Arragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement : une autre haïssait plus l'Archiduc qu'elle n'aimait *Philippe*. Le Duc d'Orléans du même nom de *Philippe*, mécontent d'ailleurs des Ministres Espagnols, & mécontent de la Princesse des *Ursins* qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le pays qu'il était venu défendre ; & lorsque *Louis XIV* avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déjà en Espagne d'une abdication, le Duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que *Philippe V* semblait devoir quitter. Il avait à cette couronne des droits, que le testament du feu Roi d'Espagne avait négligés, & que son père avait maintenus par une protestation. L'Espagne désolée.
Philippe V presque abandonné.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques Grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône,

Ggg ij

Cet. XXII

en cas que *Philippe V* en descendit. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols empressés à se ranger sous les drapeaux d'un Prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux Puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Espagne & la France réunies dans une même main ; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le Duc d'Orléans était à Versailles. Ses agens furent emprisonnés en Espagne. *Philippe V* ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eu la pensée de lui succéder. La France cria contre le Duc d'Orléans. Montéigneur, père de *Philippe V*, opina dans le Conseil, qu'on fit le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le Roi aimait mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voyait son petit-fils toucher à sa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de Sarragosse, le Conseil du Roi d'Espagne, & la plupart des Grands, voyant qu'ils n'avaient aucun Capitaine à opposer à *Staremberg*, qu'on regardait comme un autre *Eugène*, écrivirent en corps à *Louis XIV* pour lui demander le Duc de *Vendôme*. Ce Prince, retiré dans Anet, partit alors ; & sa présence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, & que la malheureuse campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Espagnols. Sa popularité, sa libéralité qui allait jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Espagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à *Bertrand du Guesclin*. Son nom seul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent : les Communautés des villes, des villages & des religieux, en donnèrent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Les débris de la bataille de Sarragosse se rejoignirent sous lui à Valladolid. Tout s'empressa de fournir des recrues. Le Duc de *Vendôme*, sans laisser ralentir un moment cette nouvelle ardeur, poursuivit les vainqueurs, ramène le Roi à Madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le Portugal, le suit, passe le Tage à la nage, fait prisonnier dans *Brihuega Stanhope*

Août
1710.

avec cinq mille Anglais, atteint le Général *Staremborg*, & le lendemain lui livre la bataille de *Villaviciosa*. *Philippe V*, qui n'avait point encor combattu avec ses autres Généraux, animé de l'esprit du Duc de *Vendôme*, se met à la tête de l'aile droite. Le Général prend la gauche. Il remporte une victoire entière; de sorte qu'en quatre mois de tems, ce Prince, qui était arrivé quand tout était desespéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de *Philippe*. a)

Cm. XXII.

Philippe V
solidement
établi.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus fourde & non moins décisive se préparait en Angleterre. Une Allemande avait par sa mauvaise conduite fait perdre à la Maison d'*Autriche* toute la succession de *Charles-Quint*, & avait été ainsi le premier mobile de la guerre; une Anglaise par ses imprudences procura la paix. *Sara Jennings*, Duchesse de *Marlborough*, gouvernait la Reine *Anne*; & le Duc gouvernait l'Etat. Il avait en ses mains les finances, par le grand Trésorier *Godolphin*, beau-père d'une de ses filles. *Sunderland* Secrétaire d'Etat, son gendre, lui soumettait le cabinet. Toute la Maison de la Reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les *Whigs* & les *Toris*, divisaient l'Angleterre, les *Whigs*, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur; & les *Toris* avaient été forcés à l'admirer & à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire, d'ajouter que le Duc & la Duchesse étaient les plus belles personnes de leur tems; & que cet avantage séduit encor la multitude, quand il est joint aux dignités & à la gloire.

Intrigues à
la Cour de
Londres
causes d'un
grand chan-
gement.

Il avait plus de crédit à la Haie que le grand Pensionnaire, & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & Général toujours heureux, nul particulier n'eut jamais une puissance & une gloire si étendues. Il pouvait encor affermir

a) On assure qu'après la bataille, *Philippe V* n'ayant point de lit, le Duc de *Vendôme* lui dit: Je vais vous faire donner le plus beau lit sur le-

quel jamais Roi ait couché: & il fit faire un matelas des étendarts & des drapeaux pris sur les ennemis.

CH. XXII.

son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restait, sans aucune grace de la Cour, soixante & dix mille pièces de revenu, qui font plus de quinze cent cinquante mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'économie que de grandeur, il pouvait se faire un parti, que la Reine *Anne* n'aurait pû détruire; & si sa femme avait eu plus de complaisance, jamais la Reine n'eût brisé ses liens. Mais le Duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la Duchesse de son humeur. La Reine l'avait aimée avec une tendresse qui allait jusqu'à la soumission & à l'abandonnement de toute volonté.

*Une petite
cause pro-
duit de
très grands
change-
ments.*

Dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des Souverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité; ce sont eux qui font sentir le joug, & c'était la Duchesse de *Marlborough* qui l'appesantissait. Il fallait une favorite à la Reine *Anne*; elle se tourna du côté de *Myladi Masham*, sa Dame d'atour. Les jalousies de la Duchesse éclatèrent. Quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle refusa à la Reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de *Madame Masham*, changèrent la face de l'Europe. Les esprits s'aigrirent. Le frère de la nouvelle favorite demanda au Duc un régiment; le Duc le refusa, & la Reine le donna. Les *Torises* saisirent cette conjoncture, pour tirer la Reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du Duc de *Marlborough*, changer le Ministère, faire la paix, & rappeler, s'il se pouvait, la Maison de *Stuart* sur le trône d'Angleterre. Si le caractère de la Duchesse eût pû admettre quelque souplesse, elle eût régné encore. La Reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce mystère & cette familiarité laissaient toujours la voie

b) Le Marquis de *Torci* l'appelle dans ses mémoires *ministre prédicant*: il se trompe; c'est un titre qu'on ne donne qu'aux presbytériens. *Henri*

Sacheverel dont il est question était docteur d'Oxford & du parti épiscopal: il avait prêché dans la cathédrale de *St. Paul* l'obéissance absolue

ouverte à la réconciliation ; mais la Duchesse n'employa cette ressource , que pour tout gâter. Elle écrivit impérieusement. CH. XXII. Elle disoit dans sa lettre : *Rendez-moi justice , & ne me faites point de réponse.* Elle s'en repentit ensuite : elle vint demander pardon ; elle pleura : & la Reine ne lui répondit autre chose , sinon : *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre , & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La Duchesse ne parut plus à la Cour ; & quelque tems après , on commença par ôter le Ministère au gendre de *Marlborough* , *Sunderland* , pour déposséder ensuite *Godolphin* , & le Duc lui-même. Dans d'autres Etats , cela s'appelle une disgrâce : en Angleterre , c'est une révolution dans les affaires ; & la révolution était encor très difficile à opérer.

Les *Toris* , maîtres alors de la Reine , ne l'étaient pas du Royaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guère aujourd'hui dans la Grande-Bretagne , que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. Les *Whigs* penchaient pour le presbytérianisme. C'était la faction qui avait détrôné *Jacques II* , persécuté *Charles II* , & immolé *Charles I*. Les *Toris* étaient pour les évêques , qui favorisaient la Maison de *Stuart* , & qui voulaient établir l'obéissance passive envers les Rois , parce que les Evêques en espéraient plus d'obéissance pour eux-mêmes. Ils excitèrent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de *St. Paul* cette doctrine , & à désigner d'une manière odieuse l'administration de *Marlborough* , & le parti qui avait donné la couronne au roi *Guillaume*. b) Mais la Reine , qui favorisait ce prêtre , ne fut pas assez puissante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux Chambres dans la salle de *Westminster* , & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encor plus sa faiblesse , en n'osant jamais , malgré ses secrètes inclinations pour son sang , rouvrir le chemin du trône , fermé à son frère par le parti des *Whigs*. Les écrivains , qui disent que *Marlborough* & son parti tombèrent , quand la faveur de la Reine

aux Rois & l'intolérance. Ces maximes furent condamnées par le Parlement ; mais ses invectives contre le parti de *Marlborough* le furent bien davantage.

CH. XXII. ne les soutint plus, ne connaissent pas l'Angleterre. La Reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à *Marlbourg* le commandement des armées; & au printemps de 1711, *Marlbourg* pressait encor la France, tandis qu'il était disgracié dans la Cour.

Sur la fin de Janvier de cette même année 1711 arrive à Versailles un prêtre inconnu, nommé l'Abbé *Gautier*, qui avait été autrefois aide de l'aumônier du Maréchal de *Tallard* dans son ambassade auprès du Roi *Guillaume*. Il avait depuis ce tems demeuré toujours à Londres, n'ayant d'autre emploi que celui de dire la Messe dans la chapelle privée du Comte de *Galas* Ambassadeur de l'Empereur en Angleterre. Le hasard l'avait introduit dans la confidence d'un Lord ami du nouveau Ministère opposé au Duc de *Marlbourg*: cet inconnu se rend chez le Marquis de *Torci*, & lui dit sans autre préambule, Voulez-vous la paix? Monsieur, je viens vous apporter les moyens de la traiter. C'était, dit Mr. de *Torci*, demander à un mourant s'il voulait guérir. c)

On entama bientôt une négociation secrète avec le Comte d'*Oxford* grand Trésorier d'Angleterre, & *St. Jean*, Secrétaire d'Etat, depuis Lord *Bolingbroke*. Ces deux hommes n'avaient d'autre intérêt de donner la paix à la France que celui d'ôter au Duc de *Marlbourg* le commandement des armées, & d'élever leur crédit sur les ruines du sien. Le pas était dangereux; c'était trahir la cause commune des alliés; c'était rompre tous ses engagements, & s'exposer sans aucun prétexte à la haine de la plus grande partie de la nation, & aux recherches du Parlement qui auraient pu leur coûter la tête. Il est fort douteux qu'ils eussent pu réussir. Mais un événement imprévu facilita ce grand ouvrage. L'Empereur *Joseph*

27 Avril
1711.

mou-

c) Mémoires de *Torci*, Tom. III. pag. 33.

d) Le Lord *Bolingbroke* rapporte dans ses lettres, qu'alors il y avait de grandes cabales à la Cour de France; il ne doute pas, Tom. II. pag.

244., qu'il ne se formât dans sa Cour d'étranges projets d'ambition particulière: il en juge par un discours que lui tinrent depuis à souper les Ducs de la Feuillade & de Mortemart: Vous auriez pu nous égarer, pour-quoi

mourut , & laissa les Etats de la Maison d'*Autriche*, l'Empire d'Allemagne , & les prétentions sur l'Espagne & sur l'A- Cm. XXII,
mérique, à son frère *Charles* , qui fut élu Empereur quelques mois après. d)

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencèrent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nouveau Ministère. On avait voulu empêcher que *Louis XIV* ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le Royaume de Naples & la Sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'Etats dans la main de *Charles VI*? Pourquoi la nation Anglaise aurait-elle épuisé ses trésors? Elle payait plus que l'Allemagne & la Hollande ensemble. Les fraix de la présente année allaient à sept millions de livres sterling. Falait-il qu'elle se ruinât pour une cause qui lui était étrangère, & pour donner une partie de la Flandre aux Provinces-Unies rivales de son commerce? Toutes ces raisons, qui enhardissaient la Reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation; & un nouveau Parlement étant convoqué, la Reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encore se séparer publiquement de ses alliés; & quand le cabinet négociait, *Marlborough* était en campagne. Il avançait toujours en Flandre; il forçait les lignes, que le Maréchal de *Villars* Septembre 1711.
avait tirées de Montreuil jusqu'à Valenciennes; il prenait *Bouchain*; il s'avancait au *Quénoi*: & de-là vers Paris il y avait à peine un rempart à lui opposer.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célèbre du *Gué-Trouin*, aidé de son courage & de l'argent de quelques marchands, n'ayant encore aucun grade dans la marine, & devant tout à lui-même, équipa une petite flotte, & alla prendre Prise de Rio-Jantiro. Septembre & Octobre 1711.

quoi ne l'avez-vous pas fait? *Bolingbroke*, malgré ses lumières & sa philosophie, tombe ici dans le défaut de quelques Ministres, qui croient que tous les mots qu'on leur dit signifient quelque chose. On connaît

assez l'état de la Cour de France, & celui de ces deux Ducs, pour savoir qu'il n'y avait, du tems de la paix d'Utrecht, ni desseins, ni factions, ni aucun homme en situation de rien entreprendre.

Siècle de Louis XIV.

Hhh

— une des principales villes du Brésil, St. Sébastien de Rio-Ja-
 Cu. XXII. néiro. Son équipage revint chargé de richesses ; & les Por-
 tugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal
 qu'on faisait au Brésil, ne soulageait pas les maux de la
 France.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

*Victoire du Maréchal de Villars à Dénain. Rétablissement des
 affaires. Paix générale.*

Les négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Lon-
 dres, furent plus salutaires. La Reine envoya le Comte
 de *Strafford*, Ambassadeur en Hollande, communiquer les
 propositions de *Louis XIV.* Ce n'était plus alors à *Marlborough*
 qu'on demandait grace. Le Comte de *Strafford* obligea les
 Hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux
 de la France.

*Les affaires
 changent
 en Angle-
 terre.*

Trois particuliers s'opposaient toujours à cette paix. *Marl-
 boroug*, le Prince *Eugène*, & *Heinsius*, persévéraient à vouloir
 accabler *Louis XIV.* Mais quand le Général Anglais retourna
 dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois.
 Il trouva une nouvelle Chambre-basse, & n'eut pas pour lui
 la pluralité de la haute. La Reine, en créant de nouveaux
 Pairs, avait affaibli le parti du Duc, & fortifié celui de la
 Couronne. Il fut accusé, comme *Scipion*, d'avoir malversé :
 mais il se tira d'affaire, à-peu-près de même, par sa gloire
 & par la retraite. Il était encor puissant dans sa disgrâce. Le
 Prince *Eugène* n'hésita pas à passer à Londres pour seconder
 sa faction. Ce Prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom
 & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions.
 La Cour prévalut ; le Prince *Eugène* retourna seul achever la
 guerre ; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'espé-
 rer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât
 l'honneur.

Tandis qu'on s'assembloit à Utrecht, tandis que les Ministres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité ; le Maréchal de *Villars*, retiré derrière des lignes, couvrait encore Arras & Cambrai. Le Prince *Eugène* prenait la ville du Quénoui, & il étendait dans le pays une armée d'environ cent mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort ; & n'ayant jamais encor fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La Reine *Anne* ne pouvait encor se dégager ouvertement ; elle avait envoyé à l'armée du Prince *Eugène* le Duc d'*Ormond* avec douze mille Anglais, & payait encor beaucoup de troupes Allemandes. Le Prince *Eugène* ayant brûlé le fauxbourg d'*Arras*, s'avancait sur l'armée Française. Il proposa au Duc d'*Ormond* de livrer bataille. Le Général Anglais avait été envoyé pour ne point combattre. Les négociations particulières, entre l'Angleterre & la France avançaient. Une suspension d'armes fut publiée entre les deux couronnes. *Louis XIV* fit remettre aux Anglais la ville de *Dunkerque*, pour sûreté de ses engagemens. Le Duc d'*Ormond* se retira vers *Gand*. Il voulut emmener avec les troupes de sa nation, celles qui étaient à la solde de sa Reine ; mais il ne put se faire suivre que de quatre escadrons de *Holstein*, & d'un régiment *Liégeois*. Les troupes du *Brandebourg*, du *Palatinat*, de *Saxe*, de *Hesse*, de *Dannemarck*, restèrent sous les drapeaux du Prince *Eugène*, & furent payées par les Hollandais. L'Electeur de *Hanovre* même, qui devait succéder à la Reine *Anne*, laissa malgré elle ses troupes aux alliés, & fit voir que si sa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas sur la faveur de la Reine *Anne* qu'elle comptait.

Le Prince *Eugène* privé des Anglais, était encor supérieur de vingt mille hommes à l'armée Française ; il l'était par sa position, par l'abondance de ses magasins, & par neuf ans de victoires.

Le Maréchal de *Villars* ne put l'empêcher de faire le siège de *Landreci*. La France épuisée d'hommes & d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassuraient point par les conférences d'*Utrecht*, que les succès du Prince *Eugène*.

Hhh ij

Ca. XXIII.

4 Juillet
1712.

Suspension
d'armes entre la France & l'Angleterre.
19 Juillet
1712.

Etat désespéré de la France.

Cat. XXIII. pouvaient rendre infructueuses. Déjà même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré jusqu'aux portes de Reims.

Février 1712. Déjà l'alarme était à Versailles, comme dans le reste du Royaume. La mort du fils unique du Roi, arrivée depuis un an; le Duc de Bourgogne, la Duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond; toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangères & à la misère publique, faisaient regarder la fin du règne de *Louis XIV* comme un tems marqué pour la calamité; & l'on s'attendait à plus de défaits, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Mort du Duc de Vendôme. 11 Juin 1712. Précisément dans ce tems-là, mourut en Espagne le Duc de *Vendôme*. L'esprit de découragement, généralement répandu en France, & que je me souviens d'avoir vu, faisait encor redouter que l'Espagne, soutenue par le Duc de *Vendôme*, ne retombât par la perte.

Landreci ne pouvait pas tenir longtems. Il fut agité dans Versailles, si le Roi se retirerait à Chambort sur la Loire. Il dit au Maréchal d'*Harcourt*, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la Noblesse de son Royaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Le Maréchal de Villars sauve la France. Une faute que fit le Prince *Eugène*, délivra le Roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étendues; que le dépôt de ses magazins dans Marchiennes était trop éloigné; que le Général *Albemarle*, posté à Dénain entre Marchiennes & le camp du Prince, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assuré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haie, & qui était alors entretenue par le Prince *Eugène*, était dans Marchiennes, & qu'elle avait été cause qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au Prince *Eugène*, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre.

Combat de Dénain, & prospérité. Ceux qui savent qu'un Curé, & un Conseiller de Douai nommé *le Fèvre d'Orval*, se promenant ensemble vers ces

quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Dénain & Marchiennes, servirent mieux à prouver, par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. *Le Fèvre* donna son avis à l'Intendant de la province; celui-ci, au Maréchal de *Montesquiou*, qui commandait sous le Maréchal de *Villars*; le Général l'approuva, & l'exécuta. Cette action fut en effet le salut de la France, plus encor que la paix avec l'Angleterre. Le Maréchal de *Villars* donna le change au Prince *Eugène*. Un corps de dragons s'avança à la vuë du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons se retirent ensuite vers Guise, le Maréchal marche à Dénain avec son armée sur cinq colonnes. On force les retranchemens du Général *Albemarle*, défendus par dix-sept bataillons; tout est tué, ou pris. Le Général se rend prisonnier avec deux Princes de *Nassau*, un Prince de *Holstein*, un Prince d'*Anhalt*, & tous les Officiers. Le Prince *Eugène* arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont qui conduisait à Dénain, & dont les Français étaient maîtres; il y perd du monde, & retourne à son camp après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les postes, vers Marchiennes le long de la Scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pousse à Marchiennes défendue par quatre mille hommes; on en presse le siège avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers, & qu'on se rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du Maréchal de *Villars*. L'ennemi déconcerté lève le siège de Landreci, & voit reprendre Douai, le Quënoi, Bouchain. Les frontières sont en sûreté. L'armée du Prince *Eugène* se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain jusqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le Maréchal de *Villars* avait eu cette faveur populaire qu'ont eu quelques autres Généraux, on l'eût appelé à haute voix le *Restaurateur de la France*; mais on avouait à peine les

Hhh iij

Ch. XXIII.

24 Juillet
1712.

30 Juillet
1712.

Septembre
& Octobre
1712.

obligations qu'on lui avait ; & dans la joie publique d'un succès inespéré , l'envie prédominait encore. a)

Ce. XXIII.

Chaque progrès du Maréchal de *Villars* hâtait la paix d'Utrecht. Le Ministère de la Reine *Anne*, responsable à sa patrie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux des alliés, ni la sûreté publique. Il exigea d'abord, que *Philippe V* affermi en Espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de France, qu'il avait toujours conservés ; & que le Duc de Berri son frère, héritier présomptif de la France après l'unique arrière-petit-fils qui restait à *Louis XIV*, renonçât aussi à la couronne d'Espagne en cas qu'il devînt Roi de France. On voulut que le Duc d'Orléans fit la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encor de loi reconnue, qui oblige les descendants à se priver du droit de régner, auquel auront renoncé les pères.

Ces renonciations ne sont efficaces, que lorsque l'intérêt commun continue de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment présent une tempête de douze années : & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie soutiendrait ces renonciations, devenues la base de l'équilibre & de la tranquillité de l'Europe.

On donnait par ce traité au Duc de Savoye l'île de Sicile, avec le titre de Roi ; & dans le continent, Fenestrelles, Exiles, & la vallée de Pragelas. Ainsi on prenait pour l'aggrandir, sur la Maison de *Bourbon*.

On donnait aux Hollandais une barrière considérable, qu'ils avaient toujours désirée ; & si l'on dépouillait la Maison de France de quelques domaines en faveur du Duc de Savoye,

a) Le Maréchal de *Villars* eut à Versailles une partie de l'appartement qu'avait occupé *Monsieur*, & le Roi vint l'y voir. L'auteur des mémoires de *Maintenon*, qui confond tous les tems, dit Tom.V. pag. 119. de ces mémoires, que le Maréchal de *Villars* arriva dans les jardins de Marli, & que le Roi lui ayant dit

qu'il était très content de lui, le Maréchal se tournant vers les courtisans, leur dit, *Messieurs*, au moins vous l'entendez. Ce conte, rapporté dans cette occasion ferait tort à un homme qui venait de rendre de si grands services. Ce n'est pas dans ces momens de gloire qu'on fait ainsi remarquer aux courtisans que le Roi

on prenait en effet sur la Maison d'*Autriche* de quoi satisfaire les Hollandais, qui devaient devenir à ses dépens, les conservateurs & les maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce; on stipulait ceux du Portugal. CXXIII.

On réservait à l'Empereur la souveraineté des huit provinces & demie de la Flandre Espagnole, & le domaine utile des villes de la barrière. On lui assurait le Royaume de Naples & la Sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en Lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la Toscane. Mais le Conseil de Vienne se croyait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. Elle faisait démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissait en possession de Gibraltar & de l'île Minorque. La France lui abandonnait la baie d'Hudson, l'île de Terre-neuve & l'Acadie. Elle obtenait, pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé *Philippe V* sur le trône. Il faut encor compter parmi les articles glorieux au Ministère Anglais, d'avoir fait consentir *Louis XIV* à faire sortir de prison ceux de ses propres sujets qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la Reine *Anne*, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang, & les secrètes inclinations de son cœur, faisait assurer & garantir sa succession à la Maison de *Hanovre*.

Quant aux Electeurs de Bavière & de Cologne, le Duc de Bavière devait retenir le Duché de Luxembourg & le Comté de Namur, jusqu'à ce que son frère & lui fussent

est content. Cette anecdote défigurée est de l'année 1711. Le Roi lui avait ordonné de ne point attaquer le Duc de *Marlborough*. Les Anglais prirent Bouchain. On murmurait contre le Maréchal de *Villars*. Ce fut après cette campagne de 1711, que le Roi lui dit qu'il était content, & c'est

alors qu'il pouvait convenir à un Général d'imposer silence aux reproches des courtisans, en leur disant que son Souverain était satisfait de sa conduite, quoique malheureuse.

Ce fait est très peu important; mais il faut de la vérité dans les plus petites choses.

rétablis dans leurs Eleétorats ; car l'Espagne avait cédé ces deux Souverainetés au Bavaïois en dédommagement de ses pertes, & les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démoliffait Dunkerque, & qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquifes par fes armes, & affurées par les traités de Nimégue & de Rîsvick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune, & Saint-Venant.

Ainfi il paraiffait, que le Miniſtère Anglois rendait juſtice à toutes les Puiffances. Mais les *Wighs* ne la lui rendirent pas ; & la moitié de la nation perfécuta bientôt la mémoire de la Reine *Anne*, pour avoir fait le plus grand bien qu'un Souverain puiſſe jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pû démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait. *b)*

Tous ces traités furent ſignés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du Prince *Eugène*, ſoit mauvaiſe politique du Conſeil de l'Empereur, ce Monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eu certainement Landau, & peut-être Strasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vuës de la Reine *Anne*. Il s'obſtina à la guerre, & il n'eut rien. Le Maréchal de *Villars* ayant mis ce qui reſtait de la Flandre Française en ſûreté, alla vers le Rhin, & après s'être rendu maître de Spire, de Worms, de tous les pays d'alentour, il prend ce même Landau que l'Empereur eût pû conſerver par la paix ; il force les lignes que le Prince *Eugène* avait fait tirer dans le Briſgau ; défait dans ces lignes le Maréchal *Vaubonne* ; aſſiège & prend Fribourg, la capitale de l'Autriche antérieure.

Le Conſeil de Vienne preſſait de tous côtés les ſecours qu'avaient promis les Cercles de l'Empire, & ces ſecours ne venaient point. Il comprit alors que l'Empereur, ſans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvait prévaloir contre la France ; & il ſe réſolut trop tard à la paix.

Le

b) La Reine *Anne* envoya au mois d'Aouſt ſon Secrétaire d'Etat le Vicomte de *Bolingbroke* conformer la négociation. Le Marquis de *Torci*

fait un très grand éloge de ce Miniſtre, & dit que *Louis XIV* lui fit l'accueil qu'il lui devait. En eſſet il fut reçu à la Cour comme un homme qui

Le Maréchal de *Villars*, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette paix à Radstat avec le Prince *Eugène*. C'était peut-être la première fois qu'on avait vû deux Généraux opposés, au sortir d'une campagne traiter au nom de leurs maîtres. Ils y portèrent tous deux la franchise de leur caractère. J'ai oui conter au Maréchal de *Villars*, qu'un des premiers discours qu'il tint au Prince *Eugène*, fut celui-ci : *Monsieur, nous ne sommes point ennemis ; vos ennemis sont à Vienne, & les miens à Versailles.* En effet, l'un & l'autre eurent toujours dans leurs Cours des cabales à combattre.

CH. XXIII.
Le Prince
Eugène &
le Maréchal
de Villars
signent la
paix.
6 Mars 1714.

Il ne fut point question dans ce traité, des droits que l'Empereur réclamait toujours sur la Monarchie d'Espagne, ni du vain titre de Roi Catholique que *Charles VI* prit toujours, tandis que le Royaume restait assuré à *Philippe V.* *Louis XIV* garda Strasbourg & Landau qu'il avait offert de céder auparavant, Huningue & le nouveau Brisac qu'il avait proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'Alsace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable, il fit rétablir dans leurs Etats & dans leurs rangs les Electeurs de Bavière & de Cologne.

C'est une chose très remarquable, que la France dans tous ses traités avec les Empereurs, a toujours protégé les droits des Princes & des Etats de l'Empire. Elle posa les fondemens de la liberté Germanique à Munster, & fit ériger un huitième Electorat pour cette même Maison de Bavière. Le traité de Nimègue confirma celui de Westphalie. Elle fit rendre par le traité de Rîsvick, tous les biens du Cardinal de *Fursberg*. Enfin par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux Electeurs. Il faut avouer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'Empire.

La France
assure les
droits des
Princes
d'Allema-
gne.

qui venait donner la paix ; & lorsqu'il vint à l'opéra, tout le monde se leva pour lui faire honneur : c'est donc une grande calomnie dans les mémoires de *Maintenon* de dire pag. 115. du Tom. V. *Le mépris que*

Louis XIV témoigna pour *Mylord Bolingbroke* ne prouve point qu'il l'ait eu au nombre de ses pensionnaires. Il est plaisant de voir un tel homme parler ainsi des plus grands-hommes.

Siècle de Louis XIV.

lii

Cat. XXIII. Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de *Louis XIV*, disent que le Prince *Eugène*, en finissant les conférences, pria le Duc de *Villars* d'embrasser pour lui les genoux de *Louis XIV*, & de présenter à ce Monarque les assurances du plus profond respect d'un sujet envers son souverain. Premièrement, il n'est pas vrai, qu'un Prince, petit-fils d'un Souverain, demeure le sujet d'un autre Prince, pour être né dans ses Etats. Secondement, il est encor moins vrai, que le Prince *Eugène*, Vicaire-Général de l'Empire, pût se dire sujet du Roi de France.

Termes de
sujet em-
ployé mal
à propos.

Cependant chaque Etat se mit en possession de ses nouveaux droits. Le Duc de Savoye se fit reconnaître en Sicile, sans consulter l'Empereur, qui s'en plaignit en vain. *Louis XIV* fit recevoir ses troupes dans Lille. Les Hollandais se saisirent des villes de leur barrière; & la Flandre leur a payé toujours douze cent cinquante mille florins par an, pour être les maîtres chez elle. *Louis XIV* fit combler le port de Dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, sous les yeux d'un Commissaire Anglais. Les Dunkerquois, qui voyaient par là tout leur commerce périr, députèrent à Londres pour implorer la clémence de la Reine *Anne*. Il était triste pour *Louis XIV* que ses sujets allassent demander grâce à une Reine d'Angleterre; mais il fut encor plus triste pour eux, que la Reine *Anne* fût obligée de les refuser.

Le Roi, quelque tems après, fit élargir le canal de *Mardick*; & au moyen des écluses, on fit un port qu'on disait déjà égalier celui de Dunkerque. Le Comte de *Stair*, Ambassadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce Monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous ayons, que *Louis XIV* répondit au Lord *Stair*: *Monseigneur l'Ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir. Je fais de science certaine, que jamais Louis XIV ne fit une réponse si peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglais:*

Réponse ridicule attribuée mal à propos à Louis XIV.

c) Jamais le Lord *Stair* ne parla d'Etat de *Torci*, qui a dit de n'avoir au Roi qu'en présence du Secrétaire jamais entendu un discours si dé-

il s'en falait beaucoup. Il l'était chez lui ; mais il s'agissait de savoir , s'il était le maître d'éluder un traité , auquel il devait son repos , & peut-être une grande partie de son Royaume. c)

La clause du traité qui portait la démolition du port de Dunkerque & de ses écluses, ne stipulait pas qu'on ne ferait point de port à Mardick. On a osé imprimer que le Lord *Bolingbroke*, qui rédigea le traité , fit cette omission, gagné par un présent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'histoire de *Louis XIV* sous le nom de la *Martinière* ; & ce n'est pas la seule qui déshonore cet ouvrage. *Louis XIV* paraissait être en droit de profiter de la négligence des Ministres Anglais , & de s'en tenir à la lettre du traité , mais il aimait mieux en remplir l'esprit, uniquement pour le bien de la paix ; & loin de dire au Lord *Stair*, qu'il ne le fit pas souvenir qu'il avait été autrefois le maître chez les autres , il voulut bien céder à ses représentations, auxquelles il pouvait résister. Il fit discontinuer les travaux de Mardick au mois d'Avril 1714. Les ouvrages furent démolis bientôt après dans la régence , & le traité accompli dans tous ses points.

Traité accompli.

Après cette paix d'Utrecht & de Radstat , *Philippe V* ne jouit pas encor de toute l'Espagne ; il lui resta la Catalogne à soumettre , ainsi que les îles de Majorque & d'Ivica.

Il faut savoir que l'Empereur *Charles VI* ayant laissé sa femme à Barcelone , ne pouvant soutenir la guerre d'Espagne , & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la paix d'Utrecht , était cependant convenu alors avec la Reine *Anne*, que l'Impératrice & ses troupes , devenues inutiles en Catalogne , seraient transportées sur des vaisseaux Anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée ; & *Staremberg* en partant s'était démis de son titre de Vice-Roi. Mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile , & l'espérance d'un prompt secours de la part de l'Empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province , se flattaient qu'ils pourraient former une république sous

Le Roi d'Espagne soumet les Catalans.

placé. Ce discours aurait été bien humiliant pour *Louis XIV* quand il fit cesser les ouvrages de Mardick.

CH. XXIII. une protection étrangère, & que le Roi d'Espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir. Ils déployèrent alors ce caractère que *Tacite* leur attribuait il y a si longtems. » Nation » intrépide, dit-il, qui compte la vie pour rien, quand elle ne » l'emploie pas à combattre. «

La Catalogne est un des pays les plus fertiles de la terre, & des plus heureusement situés. Autant arrosé de belles rivières, de ruisseaux & de fontaines, que la vieille & la nouvelle Castille en sont dénuées, elle produit tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme, & tout ce qui peut flatter ses desirs, en arbres, en bleds, en fruits, en légumes de toute espèce. Barcelone est un des beaux ports de l'Europe, & le pays fournit tout pour la construction des navires. Ses montagnes sont remplies de carrières de marbre, de jaspe, de cristal de roche; on y trouve même beaucoup de pierres précieuses. Les mines de fer, d'étain, de plomb, d'alun, de vitriol y sont abondantes : la côte orientale produit du corail. La Catalogne enfin peut se passer de l'univers entier, & ses voisins ne peuvent se passer d'elle.

Loin que l'abondance & les délices ayent amolli les habitants, ils ont toujours été guerriers, & les montagnards surtout ont été féroces. Mais malgré leur valeur & leur amour extrême pour la liberté, ils ont été subjugués dans tous les tems. Les Romains, les Goths, les Vandales, les Sarrazins les conquirent.

Ils secouèrent le joug des Sarrazins, & se mirent sous la protection de *Charlemagne*. Ils appartenrent à la Maison d'*Arragon*, & ensuite à celle d'*Autriche*.

Nous avons vu que sous *Philippe IV*, poussés à bout par le Comte Duc d'*Olivarès* premier Ministre, ils se donnèrent à *Louis XIII* en 1640. d) On leur conserva tous leurs privilèges; ils furent plutôt protégés que sujets. Ils rentrèrent sous la domination Autrichienne en 1652, & dans la guerre de la succession ils prirent le parti de l'Archiduc *Charles* contre *Philippe V*. Leur opiniâtre résistance prouva que *Philippe V*, délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire.

d) Dans l'*Essai sur les mœurs*, &c.

Louis XIV qui dans les derniers tems de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre *Charles* son concurrent, lui en envoya alors contre ses sujets révoltés. Une escadre Française bloqua le port de Barcelone ; & le Maréchal de *Barwick* l'assiégea par terre. C^{te}.XXIII.

La Reine d'Angleterre, plus fidèle à ses traités qu'aux intérêts de son pays, ne secourut point cette ville. Les Anglais en furent indignés ; ils se faisaient le reproche que s'étaient fait les Romains d'avoir laissé détruire Sagonte. L'Empereur d'Allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. Les prêtres, les moines, coururent aux armes & sur les brèches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq cent ecclésiastiques moururent dans ce siège les armes à la main. On peut juger, si leurs discours & leur exemple avaient animé les peuples.

Ils arborèrent sur la brèche un drapeau noir, & soutinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégeans ayant pénétré, les assiégés se battirent encor de rue en rue ; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandèrent encor en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs privilèges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plupart de leurs privilèges leur furent ôtés ; & de tous les moines qui avaient soulevé le peuple & combattu contre leur Roi, il n'y en eut que soixante de punis : on eut même l'indulgence de ne les condamner qu'aux galères. *Philippe V* avait traité plus rudement la petite ville de Xativa ^{e)} dans le cours de la guerre : on l'avait détruite de fond en comble, pour faire un exemple. Mais si on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mer, & dont le maintien est utile à l'Etat. 12 Sept. 1714.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animé quand *Charles VI* était parmi eux, & qui les transporta quand ils

e) Cette ville de Xativa fut rasée une autre ville qu'on nomme à présent *San Phelipe*.
Philippe V fit bâtir sur ses ruines

_____ furent sans secours, fut la dernière flamme de l'incendie, qui
 Cn. XXIII. avait ravagé si longtems la plus belle partie de l'Europe, pour
 le testament de *Charles II* Roi d'Espagne.

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

*Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la mort
 de Louis XIV.*

*Dans la
 guerre de
 1701, pa-
 rens contre
 parens.*

J'Ose appeller encor cette longue guerre, une guerre civile. Le Duc de Savoye y fut armé contre ses deux filles. Le Prince de *Vaudemont*, qui avait pris le parti de l'Archiduc *Charles*, avait été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie son propre père qui tenait pour *Philippe V*. L'Espagne avait été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de calvinistes Français avaient servi contre leur patrie. C'était enfin pour une succession entre parens, que la guerre générale avait commencé : & l'on peut ajouter, que la Reine d'Angleterre excluait du trône son frère, que *Louis XIV* protégeait, & qu'elle fut obligée de le profcrire.

*Change-
 mens en
 Europe
 opérés par
 la paix
 d'Utrecht.*

Les espérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toujours. *Charles VI* deux fois reconnu dans Madrid, fut chassé d'Espagne. *Louis XIV* près de succomber, se releva par les brouilleries imprévues de l'Angleterre. Le Conseil d'Espagne, qui n'avait appelé le Duc d'Anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la Monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La Lombardie, la Flandre ^{a)}, restèrent à la Maison d'*Autriche* : la Maison de *Prusse* eut une petite partie de cette même Flandre ; & les Hollandais dominèrent dans une autre ; une quatrième

^{a)} On appelle généralement du nom de Flandre, les provinces des Pays-Bas qui appartiennent à la Mai- son d'*Autriche*, comme on appelle les sept Provinces-Unies, la Hollande.

partie demeura à la France. Ainsi l'héritage de la Maison de *Bourgogne* resta partagé entre quatre Puissances; & celle qui Ch. XXIV; semblait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'Empereur, lui resta pour un tems. Il jouit quelques années de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'est arraché si souvent & si aisément. Le Duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour soutenir, contre le Pape, le droit singulier, mais ancien, d'être Pape lui-même dans cette île; c'est-à-dire, d'être, au dogme près, Souverain absolu dans les affaires ecclésiastiques.

La vanité de la politique parut encor plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il est indubitable, que le nouveau Ministère de la Reine *Anne* voulait préparer en secret le rétablissement du fils de *Jacques II* sur le trône. La Reine *Anne* elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ses Ministres; & elle était dans le dessein de laisser sa succession à ce frère, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle.

La Reine Anne eût voulu que son frère lui succédât.

Attendrie par les discours de Madame *Masham* sa favorite, intimidée par les représentations des Prélats *Toris* qui l'environnaient, elle se reprochait cette proscription dénaturée. J'ai vu la Duchesse de *Marlboroug* persuadée que la Reine avait fait venir son frère en secret, qu'elle l'avait embrassé, & que s'il avait voulu renoncer à la Religion Romaine, qu'on regarde en Angleterre & chez tous les Protestans comme la mère de la tyrannie, elle l'aurait fait désigner pour son successeur. Son aversion pour la Maison de *Hanovre* augmentait encor son inclination pour le sang des *Stuarts*. On a prétendu que la veille de sa mort elle s'écria plusieurs fois, Ah mon frère, mon cher frère! Elle mourut d'apoplexie à l'âge de quarante-neuf ans le 22 Août 1714.

Ses partisans & ses ennemis convenaient que c'était une femme fort médiocre. Cependant, depuis les *Edouard III* & les *Henri V* il n'y eut point de règne si glorieux; jamais de plus grands Capitaines ni sur terre, ni sur mer; jamais plus de Ministres supérieurs, ni de Parlemens plus instruits, & d'orateurs plus éloquens.

Sa mort prévint tous ses desseins. La Maison de *Hanovre*,

qu'elle regardait comme étrangère & qu'elle n'aimait pas , lui succéda, les Ministres furent persécutés.

Ce. XXIV.

Le Vicomte *Bolingbroke* qui était venu donner la paix à *Louis XIV* avec une grandeur égale à celle de ce Monarque, fut obligé de venir chercher un asyle en France, & d'y reparaître en suppliant. Le Duc d'*Ormond*, l'ame du parti du Prétendant, choisit le même refuge. *Harley* Comte d'*Oxford* eut plus de courage. C'était à lui qu'on en voulait; il resta fièrement dans sa patrie; il y brava la prison où il fut renfermé, & la mort dont on le menaçait. C'était une ame fereine, inaccessible à l'envie, à l'amour des richesses & à la crainte du supplice. Son courage même le sauva, & ses ennemis dans le Parlement l'estimèrent trop pour prononcer son arrêt.

Louis XIV touchait alors à sa fin. Il est difficile de croire qu'à son âge de soixante & dix-sept ans, dans la détresse où était son Royaume, il osât s'exposer à une nouvelle guerre contre l'Angleterre en faveur du Prétendant reconnu par lui pour Roi, & qu'on appelait alors le *Chevalier de St. George*; cependant le fait est très certain. Il faut avouer que *Louis* eut toujours dans l'ame une élévation qui le portait aux grandes choses en tout genre. Le Comte de *Stair* Ambassadeur d'Angleterre l'avait bravé. Il avait été forcé de renvoyer de France *Jacques III*, comme dans sa jeunesse on avait chassé *Charles II* & son frère. Ce Prince était caché en Lorraine à Commerci. Le Duc d'*Ormond* & le Vicomte de *Bolingbroke* intéressèrent la gloire du Roi de France; ils le flattèrent d'un soulèvement en Angleterre & surtout en Ecosse contre *George I*. Le Prétendant n'avait qu'à paraître; on ne demandait qu'un vaisseau, quelques Officiers & un peu d'argent. Le vaisseau & les Officiers furent accordés sans délibérer; ce ne pouvait être un vaisseau de guerre, les traités ne le permettaient pas. *L'Epine d'Anican* célèbre armateur fournit le navire de transport, du canon & des armes. A l'égard de l'argent le Roi n'en avait point. On ne demandait que quatre cent mille écus, & ils ne se trouvèrent pas. *Louis XIV* écrivit de sa main au Roi d'Espagne *Philippe V* son petit-fils, qui les prêta. Ce fut avec ce secours que le Prétendant passa secrettement en Ecosse.

II

Anecdote
singulière.

Il y trouva en effet un parti considérable, mais il venait d'être défait par l'armée Anglaise du Roi *George*. CH. XXIV.

Louis était déjà mort ; le Prétendant revint cacher dans Commerci la destinée qui le poursuivait toute sa vie, pendant que le sang de ses partisans coulait en Angleterre sur les échaffauts.

Nous verrons dans les chapitres réservés à la vie privée & aux anecdotes, comment mourut *Louis XIV* au milieu des cabales odieuses de son confesseur, & des plus méprisables querelles théologiques qui aient jamais troublé des esprits ignorans & inquiets. Mais je considère ici l'état où il laissa l'Europe.

La puissance de la Russie s'affermissait chaque jour dans le Nord, & cette création d'un nouveau peuple & d'un nouvel Empire était encor trop ignorée en France, en Italie & en Espagne.

La Suède, ancienne alliée de la France, & autrefois la terreur de la Maison d'*Autriche*, ne pouvait plus se défendre contre les Russes, & il ne restait à *Charles XII* que de la gloire.

Un simple Electorat d'Allemagne commençait à devenir une Puissance prépondérante. Le second Roi de Prusse, Electeur de Brandebourg, avec de l'économie & une armée, jetait les fondemens d'une grandeur jusques-là inconnue.

La Hollande jouissait encor de la considération qu'elle avait acquise dans la dernière guerre contre *Louis XIV* : mais le poids qu'elle mettait dans la balance devint toujours moins considérable. L'Angleterre agitée de troubles dans les premières années du règne d'un Electeur de Hanovre, conserva toute sa force & toute son influence. L'Allemagne, l'Empire languit sous *Charles VI* ; mais la plupart des Princes de l'Empire firent fleurir leurs Etats. L'Espagne respira sous *Philippe V*, qui devait son trône à *Louis XIV*. L'Italie fut tranquille jusqu'à l'année 1717. Il n'y eut aucune querelle ecclésiastique en Europe qui pût donner au Pape un prétexte de faire valoir ses anciennes prétentions, ou qui pût le priver des prérogatives qu'il a conservées. Le Jansenisme seul troubla la France, mais sans faire de schisme, sans exciter de guerre civile.

Siècle de Louis XIV.

Kkk

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Particularités & anecdotes du règne de Louis XIV.

CH. XXV. **L**Es anecdotes sont un champ resserré où l'on glane après la vaste moisson de l'histoire ; ce sont des petits détails longtems cachés , & de là vient le nom d'*Anecdotes* ; ils intéressent le public quand ils concernent des personnages illustres.

*Il faut se
défier des
anecdotes.*

Les vies des grands-hommes dans *Plutarque* sont un recueil d'anecdotes plus agréables que certaines : comment aurait-il eu des mémoires fidèles de la vie privée de *Thésée* & de *Licurgue* ? Il y a dans la plupart des maximes qu'il met dans la bouche de ses héros , plus d'utilité morale que de vérité historique.

L'histoire secrète de *Justinien* par *Procopé* est une satire dictée par la vengeance ; & quoique la vengeance puisse dire la vérité , cette satire qui contredit l'histoire publique de *Procopé* , ne paraît pas toujours vraie.

Il n'est pas permis aujourd'hui d'imiter *Plutarque* , encor moins *Procopé*. Nous n'admettons pour vérités historiques que celles qui sont garanties. Quand des contemporains comme le Cardinal de *Retz* & le Duc de *la Rochefoucault* , ennemis l'un de l'autre , confirment le même fait dans leurs mémoires , ce fait est indubitable ; quand ils se contredisent , il faut douter : ce qui n'est point vraisemblable ne doit point être cru , à moins que plusieurs contemporains dignes de foi ne déposent unanimement.

Les anecdotes les plus utiles & les plus précieuses sont les écrits secrets que laissent les grands Princes , quand la candeur de leur ame se manifeste dans ces monumens ; tels sont ceux que je rapporte de *Louis XIV.*

*Voyez les
deux mé-
moires de
Louis XIV
rapportés
dans ce vo-
lume.*

Les détails domestiques amusent seulement la curiosité : les faiblesses qu'on met au grand jour ne plaisent qu'à la malignité : à moins que ces mêmes faiblesses n'instruisent , ou par

les malheurs qui les ont suivies, ou par les vertus qui les ont réparées.

CH. XXV.

Les mémoires secrets des contemporains sont suspects de partialité; ceux qui écrivent une ou deux générations après, doivent user de la plus grande circonspection, écarter le frivole, réduire l'exagéré, & combattre la satire.

Louis XIV mit dans sa Cour, comme dans son règne, tant d'éclat & de magnificence, que les moindres détails de sa vie semblent intéresser la postérité, ainsi qu'ils étaient l'objet de la curiosité de toutes les Cours de l'Europe & de tous les contemporains. La splendeur de son gouvernement s'est répandue sur ses moindres actions. On est plus avide, surtout en France, de savoir les particularités de sa Cour, que les révolutions de quelques autres Etats. Tel est l'effet de la grande réputation. On aime mieux apprendre ce qui se passait dans le cabinet & dans la Cour d'*Auguste*, que le détail des conquêtes d'*Auila* ou de *Tamerlan*.

Voilà pourquoi il n'y a guères d'historiens qui n'aient pu- blié les premiers goûts de *Louis XIV* pour la Baronne de *Beauvais*, pour Mademoiselle d'*Argencourt*, pour la nièce du Cardinal *Mazarin*, qui fut mariée au Comte de *Soissons* père du Prince *Eugène*; surtout pour *Marie Mancini* sa sœur, qui épousa ensuite le Connétable *Colonne*.

Ses premiers amours, sujet de plusieurs méchans livres.

Il ne régnait pas encore, quand ces amusemens occupaient l'oisiveté où le Cardinal *Mazarin*, qui gouvernait despotiquement, le laissait languir. L'attachement seul pour *Marie Mancini* fut une affaire importante, parce qu'il l'aima assez pour être tenté de l'épouser, & fut assez maître de lui-même pour s'en séparer. Cette victoire qu'il remporta sur sa passion, commença à faire connaître qu'il était né avec une grande ame. Il en remporta une plus forte & plus difficile, en laissant le Cardinal *Mazarin* maître absolu. La reconnaissance l'empêcha de secouer le joug qui commençait à lui peser. C'était une anecdote très connue à la Cour, qu'il avait dit après la mort du Cardinal: « Je ne fais pas ce que j'aurais fait, s'il avait » vécu plus longtems. » a)

a) Cette anecdote est accréditée par les mémoires de *la Porte*, pag. 255. & suivantes. On y voit que le Roi avait de l'aversion pour le Car-

Il s'occupa à lire des livres d'agrément dans ce loisir ; & **Cn. XXV.** surtout il en lisait avec la Connétable , qui avait de l'esprit ainsi que toutes ses sœurs. Il se plaisait aux vers & aux romans qui , en poignant la galanterie & la grandeur , flattaient en secret son caractère. Il lisait les tragédies de *Cornille* , & se formait le goût qui n'est que la suite d'un sens droit & le sentiment prompt d'un esprit bien fait. La conversation de sa mère & des Dames de sa Cour ne contribuèrent pas peu à lui faire goûter cette fleur d'esprit , & à le former à cette politesse singulière , qui commençait dès-lors à caractériser la Cour. *Anne d'Autriche* y avait apporté une certaine galanterie noble & fière , qui tenait du génie espagnol de ces tems-là ; & y avait joint les graces , la douceur & une liberté décente , qui n'étaient qu'en France. Le Roi fit plus de progrès dans cette école d'agrémens depuis dix-huit ans jusqu'à vingt , qu'il n'en avait fait dans les sciences , sous son précepteur , l'Abbé de *Beaumont* , depuis Archevêque de Paris. On ne lui avait presque rien appris. Il eût été à désirer , qu'au moins on l'eût instruit de l'histoire , & surtout de l'histoire moderne ; mais ce qu'on en avait alors était trop mal écrit. Il était triste , qu'on n'eût encor réussi que dans des romans inutiles , & que ce qui était nécessaire fût rebutant. On fit imprimer sous son nom une traduction des commentaires de *César* , & une de *Florus* sous le nom de son frère. Mais ces Princes n'y eurent d'autre part , que celle d'avoir eu inutilement pour leurs thèmes quelques endroits de ces auteurs.

Traductions imprimées sous son nom.

Celui qui présidait à l'éducation du Roi sous le premier Maréchal de *Villeroy* son gouverneur , était tel qu'il le fallait , savant & aimable. Mais les guerres civiles nuisirent à cette éducation , & le Cardinal *Mazarin* souffrait volontiers qu'on donnât au Roi peu de lumières. Lorsqu'il s'attacha à *Marie*

dinal , que ce Ministre son parain & sur-intendant de son éducation l'avait très mal élevé , & qu'il le laissa souvent manquer du nécessaire. Il ajoute même des accusations beaucoup plus graves , & qui rendraient la mémoire du Cardinal bien infâ-

me : mais elles ne paraissent pas prouvées , & toute accusation doit l'être.

b) Ces paroles fidèlement recueillies , sont dans tous les mémoires authentiques de ce tems-là : il n'est permis ni de les omettre , ni d'y

Mancini, il apprit aisément l'italien pour elle ; & dans le tems de son mariage il s'appliqua à l'espagnol moins heureusement. Ca. XXV.
L'étude qu'il avait trop négligée avec ses précepteurs au sortir de l'enfance, une timidité qui venait de la crainte de se compromettre, & l'ignorance où le tenait le Cardinal *Mazarin*, firent penser à toute la Cour, qu'il serait toujours gouverné comme *Louis XIII* son père.

Il n'y eut qu'une occasion, où ceux qui savent juger de loin, prévirent ce qu'il devait être ; ce fut lorsqu'en 1655, après l'extinction des guerres civiles, après sa première campagne & son sacre, le Parlement voulut encor s'assembler au sujet de quelques édits ; le Roi partit de Vincennes en habit de chasse, suivi de toute sa Cour ; entra au Parlement en grosses bottes & le fouët à la main ; & prononça ces propres mots : « On fait les malheurs qu'ont produit vos assemblées ; » j'ordonne qu'on cesse celles qui sont commencées sur mes « édits. Monsieur le premier Président, je vous défens de « souffrir des assemblées, & à pas un de vous de les demander. » *b)*

Son discours au Parlement.

Sa taille déjà majestueuse, la noblesse de ses traits, le ton & l'air de maître dont il parla, imposèrent plus que l'autorité de son rang, qu'on avait jusques-là peu respectée. Mais ces prémices de sa grandeur semblèrent se perdre le moment d'après ; & les fruits n'en parurent qu'après la mort du Cardinal.

La Cour, depuis le retour triomphant de *Mazarin*, s'occupait de jeu, de ballets, de la comédie qui à peine née en France n'était pas encor un art, & de la tragédie qui était devenue un art sublime entre les mains de *Pierre Corneille*. Un Curé de St. Germain-l'Auxerrois, qui penchait vers les idées rigoureuses des Jansenistes, avait écrit souvent à la Reine contre ces spectacles, dès les premières années de la régence. Il prétendit que l'on était damné pour y assister ; il fit même

Un Curé à l'imperitence de vouloir abolir les spectacles.

rien changer dans aucune histoire de France.

L'auteur des mémoires de *Mainrenon* s'avise de dire au hazard dans sa note : « Son discours ne fut pas tout-à-fait si beau, & ses yeux en

dirent plus que sa bouche. « Où a-t-il pris que le discours de *Louis XIV* ne fut pas tout-à-fait si beau, puisque ce furent là ses propres paroles ? Il ne fut ni plus ni moins beau : il fut tel qu'on le rapporte.

K k k iij

signer cet anathème par sept Docteurs de Sorbonne : mais
 Cn. XXV. l'Abbé de *Beaumont*, précepteur du Roi, se munit de plus d'approbations de Docteurs, que le rigoureux Curé n'avait apporté de condamnations. Il calma ainsi les scrupules de la Reine ; & quand il fut Archevêque de Paris, il autorisa le sentiment qu'il avait défendu étant Abbé. Vous trouverez ce fait dans les mémoires de la sincère Madame de *Moueville*.

Il faut observer, que depuis que le Cardinal de *Richelieu* avait introduit à la Cour les spectacles réguliers, qui ont enfin rendu Paris la rivale d'Athènes, non-seulement il y eut toujours un banc pour l'Académie, qui possédait plusieurs ecclésiastiques dans son corps, mais qu'il y en eut un particulier pour les Evêques.

Le Cardinal *Mazarin*, en 1646 & en 1654, fit représenter sur le théâtre du palais royal & du petit Bourbon près du Louvre, des opéra italiens, exécutés par des voix qu'il fit venir d'Italie. Ce spectacle nouveau était né depuis peu à Florence, contrée alors favorisée de la fortune comme de la nature, & à laquelle on doit la reproduction de plusieurs arts anéantis pendant des siècles, & la création de quelques-uns. C'était en France un reste de l'ancienne barbarie, de s'opposer à l'établissement de ces arts.

Les Janfenistes, que les Cardinaux de *Richelieu* & de *Mazarin* voulurent réprimer, s'en vengèrent contre les plaisirs que ces deux Ministres procuraient à la nation. Les Luthériens & les Calvinistes en avaient usé ainsi du tems du Pape *Léon X*. Il suffit d'ailleurs d'être novateur, pour être austère. Les mêmes esprits, qui bouleverseraient un Etat pour établir une opinion souvent absurde, anathématisent les plaisirs innocens nécessaires à une grande ville, & des arts qui contribuent à la splendeur d'une nation. L'abolition des spectacles serait une idée plus digne du siècle d'*Attila*, que du siècle de *Louis XIV*.

La danse qui peut encor se compter parmi les arts, c) parce qu'elle est asservie à des règles & qu'elle donne de la grace

c) Le Cardinal de *Richelieu* avait déjà donné des ballets, mais ils étaient sans goût, comme tout ce qu'on avait eu de spectacles avant lui. Les Français qui ont aujourd'hui porté la danse à la perfection, n'a-

au corps , était un des plus grands amusemens de la Cour. *Louis XIII* n'avait dansé qu'une fois dans un ballet en 1625 ; CH. XXV. Louis XIV, ainsi que Louis XIII, dansé en public. & ce ballet était d'un goût grossier , qui n'annonçait pas ce que les arts furent en France trente ans après. *Louis XIV* excellait dans les danses graves , qui convenaient à la majesté de sa figure , & qui ne blessaient pas celle de son rang. Les courses de bagues , qu'on faisait quelquefois , & où l'on étalait déjà une grande magnificence , faisaient paraître avec éclat son adresse à tous les exercices. Tout respirait les plaisirs & la magnificence qu'on connaissait alors. C'était peu de chose en comparaison de ce qu'on vit quand le Roi régna par lui-même ; mais c'était de quoi étonner , après les horreurs d'une guerre civile , & après la tristesse de la vie sombre & retirée de *Louis XIII*. Ce Prince , malade & chagrin , n'avait été ni servi , ni logé , ni meublé en Roi. Il n'y avait pas pour cent mille écus de pierreries appartenantes à la Couronne. Le Cardinal *Mazarin* n'en laissa que pour douze cent mille ; & aujourd'hui il y en a pour environ vingt millions de livres.

Tout prit , au mariage de *Louis XIV* , un caractère plus grand de magnificence & de goût , qui augmenta toujours depuis. Quand il fit son entrée avec la Reine son épouse , Paris vit avec une admiration respectueuse & tendre , cette jeune Reine qui avait de la beauté , portée dans un char superbe d'une invention nouvelle ; le Roi à cheval à côté d'elle , paré de tout ce que l'art avait pu ajouter à sa beauté mâle & héroïque , qui arrêtait tous les regards.

On prépara au bout des allées de Vincennes , un arc de triomphe dont la base était de pierre ; mais le tems qui pressait , ne permit pas qu'on l'achevât d'une matière durable : il ne fut élevé qu'en plâtre ; & il a été depuis totalement démoli. *Claude Perrault* en avait donné le dessein. La porte St. Antoine fut rebâtie pour la même cérémonie ; monument d'un goût moins noble , mais orné d'assez beaux morceaux de sculpture. Tous ceux qui avaient vû , le jour de la bataille de St. Antoine , rapporter à Paris , par cette porte alors gar-

vaient dans la jeunesse de *Louis XIV* | la sarabande , la courante , la pavana , &c.

nie d'une herse, les corps morts ou mourans de tant de citoyens, & qui voyaient cette entrée si différente, bénissaient le ciel, & rendaient grâces d'un si heureux changement.

Opéra introduit en France.

Le Cardinal *Mazarin*, pour solemniser ce mariage, fit représenter au Louvre l'opéra italien, intitulé *Ercole amante*. Il ne plut pas aux Français. Ils n'y virent avec plaisir que le Roi & la Reine qui y dansèrent. Le Cardinal voulut se signaler par un spectacle plus au goût de la nation. Le Secrétaire d'Etat de *Lionne* se chargea de faire composer une pièce de tragédie allégorique, dans le goût de celle de *L'Europe*, à laquelle le Cardinal de *Richelieu* avait travaillé. Ce fut un bonheur pour le grand *Corneille*, qu'il ne fût pas choisi pour remplir ce mauvais canevas. Le sujet était *Lisfs* & *Hespérie*. *Lisfs* signifiait la France, & *Hespérie* l'Espagne. *Quinault* fut chargé d'y travailler. Il venait de se faire une grande réputation par la pièce du *Faux Tiberinus*, qui, quoique mauvaise, avait eu un prodigieux succès. Il n'en fut pas de même de *Lisfs*. On l'exécuta au Louvre. Il n'y eut de beau que les machines. Le Marquis de *Sourdiac* du nom de *Rieux*, à qui l'on dut depuis l'établissement de l'opéra en France, fit exécuter dans ce tems-là même à ses dépens, dans son château de Neubourg, la *Toison d'or* de *Pierre Corneille*, avec des machines. *Quinault*, jeune & d'une figure agréable, avait pour lui la Cour : *Corneille* avait son nom & la France. Il en résulte que nous devons en France l'opéra & la comédie à deux Cardinaux.

Ce ne fut qu'un enchaînement de fêtes, de plaisirs, de galanterie depuis le mariage du Roi. Elles redoublèrent à celui de *Monsieur* frère du Roi, avec *Henriette d'Angleterre* sœur de *Charles II* ; & elles n'avaient été interrompues qu'en 1661 par la mort du Cardinal *Mazarin*.

Quel était l'homme au masque de fer ?

Quelques mois après la mort de ce Ministre, il arriva un événement qui n'a point d'exemple ; & ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret au château de l'île Sainte-Marguerite dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune & de la figure la plus belle & la plus noble. Ce prisonnier dans la route portait un masque,

masque, dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer, s'il se découvrait. Il resta dans l'isle, jusqu'à ce qu'un officier de confiance nommé *Saint-Mars*, Gouverneur de Pignerol, ayant été fait Gouverneur de la Bastille l'an 1690, l'alla prendre à l'isle Sainte-Marguerite, & le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le Marquis de *Louvois* alla le voir dans cette isle avant la translation, & lui parla debout & avec une considération qui tenait du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi-bien qu'on peut l'être dans le château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, & pour les dentelles. Il jouait de la guitarre. On lui faisait la plus grande chère, & le Gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue & le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin; sa peau était un peu brune; il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, & ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être. d)

Cet inconnu mourut en 1704, & fut enterré la nuit à la paroisse de St. Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoya aux isles Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier était sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'isle. Le Gouverneur mettait lui-même les plats sur sa table, & ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, & jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette & la rapporta au Gou-

Ch. XXV.

Le masque
de fer.

d) Un fameux chirurgien, genre du médecin dont je parle, & qui a appartenu au Maréchal de *Richelieu*, est témoin de ce que j'a-

vance; & Mr. de *Bernaville*, successeur de *Saint-Mars*, me l'a souvent confirmé.

Siècle de Louis XIV.

LII

verneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : « Avez-vous
 Cu. XXV. » lû ce qui est écrit sur cette assiette , & quelqu'un l'a-t-il
 » vûe entre vos mains ? Je ne fais pas lire , répondit le pêcheur. » Je viens de la trouver , personne ne la vûe. « Ce
 payfan fut retenu jusqu'à ce que le Gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lû , & que l'assiette n'avait été vûe
 de personne. Allez , lui dit-il , vous êtes bienheureux de ne
 savoir pas lire. Parmi les témoins de ce fait il y en a un très
 en 1750. digne de foi qui vit encore. Monsieur de Chamillard fut le
 dernier Ministre qui eût cet étrange secret. Le second Maréchal
 de la *Feuillade* son gendre m'a dit , qu'à la mort de son
 beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que
 c'était que cet homme , qu'on ne connut jamais que sous le
 nom de *l'homme au masque de fer*. Chamillard lui répondit ,
 que c'était le secret de l'Etat , & qu'il avait fait serment de
 ne le révéler jamais. Enfin il reste encor beaucoup de mes
 contemporains qui déposent de la vérité que j'avance , & que
 je ne connais point de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

*Fils de
 Vaux.*

Louis XIV cependant partageait son tems , entre les plaisirs
 qui étaient de son âge , & les affaires qui étaient de son devoir.
 Il tenait conseil tous les jours , & travaillait ensuite secrètement
 avec *Colbert*. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe
 du célèbre *Fouquet* , dans laquelle furent envelopés le Secrétaire
 d'Etat *Guenegaud* , *Pélisson* , *Gourville* , & tant d'autres.
 La chute de ce Ministre , à qui on avait bien moins de reproches
 à faire qu'au Cardinal *Mazarin* , fit voir qu'il n'appartient pas
 à tout le monde de faire les mêmes fautes. Sa perte était déjà
 résolue , quand le Roi accepta la fête magnifique que ce
 Ministre lui donna dans sa maison de *Vaux*. Ce palais & les
 jardins lui avaient coûté dix-huit millions , qui en valent
 aujourd'hui environ trente-cinq. e) Il avait bâti le palais
 deux fois , & acheté trois hameaux , dont le terrain fut
 enfermé dans ces jardins immenses , plantés en partie par
 le *Nôtre* , & regardés alors comme les plus beaux

e) Les comptes qui le prouvent étaient à *Vaux* , aujourd'hui *Villars* , en 1718 , & doivent y être encore.

Monsieur le Duc de *Villars* , fils du Maréchal , confirme ce fait. Il est moins singulier qu'on ne pense. Vous

de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au-dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marli & de Saint-Cloud, étaient alors des prodiges. Mais quelque belle que soit cette maison, cette dépense de dix-huit millions dont les comptes existent encore, prouve qu'il avait été servi avec aussi peu d'économie qu'il servait le Roi. Il est vrai qu'il s'en falait beaucoup que St. Germain & Fontainebleau, les seules maisons de plaisance habitées par le Roi, approchassent de la beauté de Vaux. Louis XIV le sentit, & en fut irrité. On voit partout dans cette maison les armes & la devise de *Fouquet*. C'est un écureuil avec ces paroles : *Quò non ascendam ? Où ne monterai-je point ?* Le Roi se les fit expliquer. L'ambition de cette devise ne servit pas à appaiser le Monarque. Les courtisans remarquèrent que l'écureuil était peint partout pour suivi par une couleuvre, qui était les armes de *Colbert*. La fête fut au-dessus de celles que le Cardinal *Mazarin* avait données, non-seulement pour la magnificence, mais pour le goût. On y représenta, pour la première fois, *les Fâcheux* de *Molière*. *Pellisson* avait fait le prologue qu'on admira. Les plaisirs publics cachent ou préparent si souvent à la Cour des désastres particuliers, que, sans la Reine-mère, le Sur-Intendant & *Pellisson* auraient été arrêtés dans Vaux le jour de la fête. Ce qui augmentait le ressentiment du maître, c'est que Mademoiselle de la *Valière*, pour qui le Roi commençait à sentir une vraie passion, avait été un des objets des goûts passagers du Sur-Intendant, qui ne ménageait rien pour les satisfaire. Il avait offert à Mademoiselle de la *Valière* deux cent mille livres ; & cette offre avait été reçue avec indignation, avant qu'elle eût aucun dessein sur le cœur du Roi. Le Sur-Intendant s'étant aperçu depuis quel puissant rival il avait, voulut être le confident de celle dont il n'avait pû être le possesseur ; & cela même irritait encore.

Le Roi, qui dans un premier mouvement d'indignation avait été tenté de faire arrêter le Sur-Intendant au milieu même

voyez dans les mémoires de l'Abbé | lui disait en lui parlant de *Mendon* ;
de *Choisi* que le Marquis de *Louvois* | Je suis sur le quatorzième million.

LII ij

Ch. XXV. de la fête qu'il en recevait, usa ensuite d'une dissimulation peu nécessaire. On eût dit que le Monarque déjà tout-puissant eût craint le parti que *Fouquet* s'était fait.

Il était Procureur-Général du Parlement ; & cette charge lui donnait le privilège d'être jugé par les Chambres assemblées. Mais après que tant de Princes, de Maréchaux & de Ducs avaient été jugés par des Commissaires, on eût pu traiter comme eux un Magistrat, puisqu'on voulait se servir de ces voies extraordinaires, qui sans être injustes laissent toujours un soupçon d'injustice.

Belle action de Fouquet inutile.

Colbert l'engagea par un artifice peu honorable, à vendre sa charge. On lui en offrit jusqu'à dix-huit cent mille livres, qui vaudraient trois millions & demi de nos jours, & par un mal-entendu il ne la vendit que quatorze cent mille francs. Le prix excessif des places au Parlement, si diminué depuis, prouve quel reste de considération ce corps avait conservé dans son abaissement même. Le Duc de *Guise*, Grand-Chambellan du Roi, n'avait vendu cette charge de la Couronne au Duc de *Bouillon*, que huit cent mille livres.

C'était la Fronde, c'était la guerre de Paris qui avait mis ce prix aux charges de judicature. Si c'était un des grands défauts & un des grands malheurs d'un gouvernement longtemps obéré, que la France fût l'unique pays de la terre où les places de juges fussent vénales ; c'était une suite du levain de la sédition, & c'était une espèce d'insulte faite au Trône, qu'une place de Procureur du Roi coûtât plus que les premières dignités de la Couronne.

Fouquet, pour avoir dissipé les finances de l'Etat, & pour en avoir usé comme des siennes propres, n'en avait pas moins de grandeur dans l'ame. Ses déprédations n'avaient été que des magnificences & des libéralités. Il fit porter à l'épargne le prix de sa charge ; & cette belle action ne le sauva pas. On attira avec adresse à Nantes un homme, qu'un Exempt

1661. & deux Gardes pouvaient arrêter à Paris. Le Roi lui fit des caresses avant sa disgrâce. Je ne sais pourquoi la plupart des Princes affectent d'ordinaire de tromper, par de fausses bontés, ceux de leurs sujets qu'ils veulent perdre. La dissimulation alors est l'opposé de la grandeur. Elle n'est jamais une vertu,

Dissimulation de Louis XIV peu honorable.

& ne peut devenir un talent estimable , que quand elle est absolument nécessaire. *Louis XIV* parut sortir de son caractère; mais on lui avait fait entendre , que *Fouquet* faisait de grandes fortifications à Belle-Isle , & qu'il pouvait avoir trop de liaisons au dehors & au dedans du Royaume. Il parut bien , quand il fut arrêté & conduit à la Bastille & à Vincennes , que son parti n'était autre chose que l'avidité de quelques courtisans & de quelques femmes , qui recevaient de lui des pensions , & qui l'oublièrent dès qu'il ne fut plus en état d'en donner. Il lui resta d'autres amis ; & cela prouve qu'il en méritait. L'illustre Madame de *Sévigné* , *Pélisson* , *Gourville* , Mademoiselle *Scudéri* , plusieurs gens de lettres se déclarèrent hautement pour lui , & le servirent avec tant de chaleur qu'ils lui sauvèrent la vie.

On connaît ces vers de *Hainault* le traducteur de *Lucrèce* , Colbert persécuteur de Fouquet.
contre *Colbert* le persécuteur de *Fouquet* :

Ministre avare & lâche , esclave malheureux ,
Qui gémit sous le poids des affaires publiques ,
Victime dévouée aux chagrins politiques ,
Fantôme révéré sous un titre onéreux ;

Voi combien des grandeurs le comble est dangereux ;
Contemple de *Fouquet* les funestes reliques ;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques ,
Crain qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Sa chute quelque jour te peut être commune.
Crain ton poste , ton rang , la Cour & la fortune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton Prince à son supplice ,
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté ,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

Monsieur *Colbert* , à qui l'on parla de ce sonnet injurieux , demanda si le Roi y était offensé ? On lui dit que non : » Je ne le suis donc pas , répondit le Ministre.

LII iiij

Ca. XXV. Il ne faut jamais être la dupe de ces réponses méditées ; de ces discours publics que le cœur défavoue. *Colbert* paraissait modéré , mais il poursuivait la mort de *Fouquet* avec acharnement. On peut être bon Ministre , & vindicatif. Il est triste qu'il n'ait pas su être aussi généreux que vigilant.

Le Chancelier le Tellier méchant.

Le plus ardent & le plus implacable de ses persécuteurs , était le chef de ses juges , le Chancelier *Michel le Tellier*. Il le traita avec dureté dans la Bastille où il l'interrogeait , & fit tout ce qu'il put pour le faire condamner à la mort. Quand on lit l'oraison funèbre de ce Chancelier , prononcée par *Bosquet* , & qu'on la compare avec sa conduite , que peut-on penser , sinon qu'une oraison funèbre n'est qu'une déclamation ?

Mazarin beaucoup plus coupable que Fouquet.

Il est vrai que faire le procès au Sur-Intendant , c'était accuser la mémoire du Cardinal *Mazarin*. Les plus grandes dépredations dans les finances étaient son ouvrage. Il s'était approprié en Souverain plusieurs branches des revenus de l'Etat. Il avait traité en son nom & à son profit des munitions d'armées. » Il imposait , (dit *Fouquet* dans ses défenses) par » lettres de cachet , des sommes extraordinaires sur les Généralités ; ce qui ne s'était jamais fait que par lui & pour lui , » & ce qui est punissable de mort par les ordonnances. « C'est ainsi que le Cardinal avait amassé des biens immenses , que lui-même ne connaissait plus.

J'ai entendu conter à feu Monsieur de *Caumartin* Intendant des finances , que dans sa jeunesse , quelques années après la mort du Cardinal , il avait été au palais *Mazarin* , où logeait le Duc son héritier & la Duchesse *Hortense* ; qu'il y vit une grande armoire de marquetterie , fort profonde , qui tenait du haut jusqu'en-bas tout le fond d'un cabinet. Les clefs en avaient été perdues depuis longtems , & l'on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. Monsieur de *Caumartin* , étonné de cette négligence , dit à la Duchesse de *Mazarin* , qu'on trouverait peut-être des curiosités dans cette armoire. On l'ouvrit : elle

f) J'ai retrouvé depuis cette même particularité dans *St. Evremont*.

g) Voyez les mémoires de *Gourville*.

h) *Racine* assure dans ses fragmens historiques , que le Roi dit chez Mlle la Valière : s'il avait été condamné à mort , je l'aurais laissé mourir.

était toute remplie de quadruples, de jettons d'or, & de médailles d'or. Madame de *Mazarin* en jeta au peuple des poignées par les fenêtres, pendant plus de huit jours. *f)* CH. XXV.

L'abus, que le Cardinal *Mazarin* avait fait de sa puissance despotique, ne justifiait pas le Sur-Intendant; mais l'irrégularité des procédures faites contre lui, la longueur de son procès, l'acharnement odieux du Chancelier *le Tellier* contre lui, le tems qui éteint l'envie publique & qui inspire la compassion pour les malheureux, enfin les sollicitations toujours plus vives en faveur d'un infortuné, que les manœuvres pour le perdre ne font pressantes; tout cela lui sauva la vie. Le procès ne fut jugé qu'au bout de trois ans en 1664. De vingt-deux juges qui opinèrent, il n'y en eut que neuf qui conclurent à la mort; & les treize autres, *g)* parmi lesquels il y en avait à qui *Gourville* avait fait accepter des présens, opinèrent à un bannissement perpétuel. Le Roi commua la peine en une plus dure. Cette sévérité n'était conforme ni aux anciennes loix du Royaume, ni à celles de l'humanité. Ce qui révolta le plus l'esprit des citoyens, c'est que le Chancelier fit exiler l'un des juges nommé *Roquesante* qui avait le plus déterminé la Chambre de justice à l'indulgence. *h)* *Fouquet* fut enfermé au château de Pignerol. Tous les historiens disent qu'il y mourut en 1680, mais *Gourville* assure dans ses mémoires, qu'il sortit de prison quelque tems avant sa mort. La Comtesse de *Vaux* sa belle-fille m'avait déjà confirmé ce fait; cependant on croit le contraire dans sa famille. Ainsi on ne fait pas où est mort un infortuné, dont les moindres actions avaient de l'éclat quand il était puissant.

Le Secrétaire d'Etat *Guenegaud*, qui vendit sa charge à *Colbert*, n'en fut pas moins poursuivi par la Chambre de justice, qui lui ôta la plus grande partie de sa fortune. Ce qu'il y eut de plus singulier dans les arrêts de cette Chambre; c'est qu'un Evêque d'Avranche fut condamné à une amende de douze mille francs. Il s'appellait *Bolève*, c'était le frère d'un partisan dont il avait partagé les concussions. *i)*

rir. S'il prononça ces paroles, on ne peut les excuser. Elles paraissent trop dures & trop ridicules. i) Voyez *Gui Patin* & les mémoires du tems.

CH. XXV. *St. Evremont*, attaché au Sur-Intendant, fut envelopé dans sa disgrâce. *Colbert*, qui cherchait partout des preuves contre celui qu'il voulait perdre, fit saisir des papiers confiés à *Madame du Plessis-Bellièvre*; & dans ces papiers on trouva la lettre manuscrite de *St. Evremont* sur la paix des Pyrénées. On lut au Roi cette plaisanterie, qu'on fit passer pour un crime d'Etat. *Colbert*, qui dédaignait de se venger de *Hainault*, homme obscur, persécuta dans *St. Evremont* l'ami de *Fouquet* qu'il haïssait, & le bel esprit qu'il craignait. Le Roi eut l'extrême sévérité de punir une raillerie innocente, faite il y avait longtems contre le Cardinal *Mazarin* qu'il ne regrettait pas, & que toute la Cour avait outragé, calomnié & proscrit impunément pendant plusieurs années. De mille écrits faits contre ce Ministre, le moins mordant fut le seul puni, & le fut après sa mort.

St. Evremont, retiré en Angleterre, vécut & mourut en homme libre & philosophe. Le Marquis de *Miremont*, son ami, me disait autrefois à Londres, qu'il y avait une autre cause de sa disgrâce, & que *St. Evremont* n'avait jamais voulu s'en expliquer. Lorsque *Louis XIV* permit à *St. Evremont* de revenir dans sa patrie sur la fin de ses jours, ce philosophe dédaigna de regarder cette permission comme une grâce; il prouva que la patrie est où l'on vit heureux, & il l'était à Londres.

Le nouveau Ministre des finances, sous le simple titre de Contrôleur-Général, justifia la sévérité de ses poursuites, en rétablissant l'ordre que ses prédécesseurs avaient troublé, & en travaillant sans relâche à la grandeur de l'Etat.

La Cour devint le centre des plaisirs & le modèle des autres Cours. Le Roi se piqua de donner des fêtes qui fissent oublier celles de Vaux.

Splendeur de la Cour. Il semblaient que la nature prît plaisir alors à produire en France les plus grands-hommes dans tous les arts, & à rassembler à la Cour ce qu'il y avait jamais eu de plus beau & de mieux fait en hommes & en femmes. Le Roi l'emportait sur tous ses courtisans, par la richesse de sa taille & par la beauté majestueuse de ses traits. Le son de sa voix, noble & touchant, gagnait les cœurs qu'intimidait sa présence. Il avait une

une démarche qui ne pouvait convenir qu'à lui & à son rang, & qui eût été ridicule en tout autre. L'embarras, qu'il inspirait à ceux qui lui parlaient, flattait en secret la complaisance avec laquelle il sentait sa supériorité. Ce vieil Officier, qui se troublait, qui bégueyait en lui demandant une grâce, & qui ne pouvant achever son discours, lui dit : « Sire, je ne tremble » pas ainsi devant vos ennemis, « n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait.

CH. XXV.

Le goût de la société n'avait pas encor reçu toute sa perfection à la Cour. La Reine-mère, *Anne d'Autriche*, commençait à aimer la retraite. La Reine régnante savait à peine le français, & la bonté faisait son seul mérite. La Princesse d'Angleterre belle-sœur du Roi, apporta à la Cour les agrémens d'une conversation douce & animée, soutenue bientôt par la lecture des bons ouvrages & par un goût sûr & délicat. Elle se perfectionna dans la connaissance de la langue, qu'elle écrivait mal encor au tems de son mariage. Elle inspira une émulation d'esprit nouvelle, & introduisit à la Cour une politesse & des grâces, dont à peine le reste de l'Europe avait l'idée. Madame avait tout l'esprit de *Charles II* son frère, embelli par les charmes de son sexe, par le don & par le désir de plaire. La Cour de *Louis XIV* respirait une galanterie que la décence rendait plus piquante. Celle qui régnait à la Cour de *Charles II* était plus hardie, & trop de grossièreté en deshonoraient les plaisirs.

Intrigues du Roi avec sa belle-sœur.

Il y eut d'abord entre Madame & le Roi beaucoup de ces coquetteries d'esprit & de cette intelligence secrète, qui se remarquèrent dans de petites fêtes souvent répétées. Le Roi lui envoyait des vers ; elle y répondait. Il arriva que le même homme fut à la fois le confident du Roi & de Madame dans ce commerce ingénieux. C'était le Marquis de *Dangeau*. Le Roi le chargeait d'écrire pour lui ; & la Princesse l'engageait à répondre au Roi. Il les servit ainsi tous deux, sans laisser soupçonner à l'un, qu'il fût employé pour l'autre ; & ce fut une des causes de sa fortune.

Galanteries.

Cette intelligence jeta des allarmes dans la famille royale. Le Roi réduisit l'éclat de ce commerce à un fond d'estime & d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Lorsque Madame fit depuis

Siècle de Louis XIV.

Mmm

travailler *Racine* & *Corneille* à la tragédie de *Bérénice*, elle Ca. XXV. avait en vuë non-seulement la rupture du Roi avec la Connétable *Colonne*, mais le frein qu'elle-même avait mis à son propre penchant, de peur qu'il ne devint dangereux. *Louis XIV* est assez désigné dans ces deux vers de la *Bérénice* de *Racine* :

Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Ces amusemens firent place à la passion plus sérieuse & plus suivie, qu'il eut pour Mademoiselle de la *Valière*, fille d'honneur de Madame. Il goûta avec elle le bonheur rare d'être aimé uniquement pour lui-même. Elle fut deux ans l'objet caché de tous les amusemens galans, & de toutes les fêtes que le Roi donnait. Un jeune valet de chambre du Roi nommé *Belloc*, composa plusieurs récits, qu'on mêlait à des danses, tantôt chez la Reine, tantôt chez Madame, & ces récits exprimaient avec mystère le secret de leurs cœurs, qui cessa bientôt d'être un secret.

Fêtes ma-
guisques.

Tous les divertissemens publics, que le Roi donnait, étaient autant d'hommages à sa maîtresse. On fit en 1662 un carrousel, vis-à-vis les Tuilleries, k) dans une vaste enceinte, qui en a retenu le nom de la *place du carrousel*. Il y eut cinq quadrilles. Le Roi était à la tête des Romains; son frère, des Persans; le Prince de *Condé*, des Turcs; le Duc d'*Enghien* son fils, des Indiens; le Duc de *Guise*, des Américains. Ce Duc de *Guise* était petit-fils du *Balafré*. Il s'était rendu célèbre dans le monde, par l'audace malheureuse avec laquelle il avait entrepris de se rendre maître de Naples. Sa prison, ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures, le rendaient singulier en tout. Il semblait être d'un autre siècle. On disait de lui, en le voyant courir avec le grand *Condé*: *Voilà les héros de l'histoire & de la fable.*

La Reine-mère, la Reine régnante, la Reine d'Angleterre veuve de *Charles I*, oubliant alors ses malheurs, étaient sous

k) Non dans la place royale, comme le dit l'histoire de la *Hode*, sous le nom de la *Martinière*.

un dais à ce spectacle. Le Comte de *Sault*, fils du Duc de *Lesdiguières*, remporta le prix, & le reçut des mains de la Reine-mère. Ces fêtes ranimèrent plus que jamais le goût des devises & des emblèmes, que les tournois avaient mis autrefois à la mode, & qui avaient subsisté après eux.

Un antiquaire, nommé *d'Ouvrier*, imagina alors pour *Louis XIV* l'emblème d'un soleil dardant ses rayons sur un globe, ^{1663: Devise du soleil assés ridicule,} ^{Ci. XXV,} avec ces mots : *nec pluribus impar*. L'idée était un peu imitée d'une devise espagnole, faite pour *Philippe II*, & plus convenable à ce Roi, qui possédait la plus belle partie du nouveau Monde & tant d'États dans l'ancien, qu'à un jeune Roi de France qui ne donnait encor que des espérances. Cette devise eut un succès prodigieux. Les armoiries du Roi, les meubles de la couronne, les tapisseries, les sculptures en furent ornées. Le Roi ne la porta jamais dans ses carrousels. On a reproché injustement à *Louis XIV* le faste de cette devise, comme s'il l'avait choisie lui-même ; & elle a été peut-être plus justement critiquée pour le fond. Le corps ne représente pas ce que la légende signifie ; & cette légende n'a pas un sens assez clair & assez déterminé. Ce qu'on peut expliquer de plusieurs manières, ne mérite d'être expliqué d'aucune. Les devises, ce reste de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, & ont de l'agrément, quand les allusions sont justes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir que d'en souffrir de mauvaises & de basses, comme celle de *Louis XII* ; c'était un porc-épic avec ces paroles : *Qui s'y frotte s'y pique*. Les devises sont par rapport aux inscriptions, ce que sont des mascarades en comparaison des cérémonies augustes.

La fête de Versailles en 1664 surpassa celle du carrousel, par sa singularité, par sa magnificence, & les plaisirs de l'esprit, qui se mêlant à la splendeur de ces divertissemens, y ajoutaient un goût & des graces dont aucune fête n'avait encor été embellie. Versailles commençait à être un séjour délicieux, sans approcher de la grandeur dont il fut depuis.

Le 5 Mai le Roi y vint avec une Cour composée de six cent personnes, qui furent défrayées avec leur suite, aussi-bien que tous ceux qui servirent aux apprêts de ces enchantemens.

Mmm ij

Il ne manqua jamais à ces fêtes que des monumens construits exprès pour les donner, tels qu'en élevèrent les Grecs & les Romains. Mais la promptitude avec laquelle on construisit des théâtres, des amphithéâtres, des portiques, ornés avec autant de magnificence que de goût, était une merveille qui ajoutait à l'illusion, & qui diversifiée depuis en mille manières, augmentait encor le charme de ces spectacles.

Il y eut d'abord une espèce de carroufel. Ceux qui devaient courir, parurent le premier jour comme dans une revue; ils étaient précédés de hérauts-d'armes, de pages, d'écuyers, qui portaient leurs devises & leurs boucliers; & sur ces boucliers étaient écrits en lettres d'or des vers composés par *Périgni* & par *Benferade*. Ce dernier surtout avait un talent singulier pour ces pièces galantes, dans lesquelles il faisait toujours des allusions délicates & piquantes, aux caractères des personnes, aux personnages de l'antiquité ou de la fable qu'on représentait, & aux passions qui animaient la Cour. Le Roi représentait *Roger* : tous les diamans de la couronne brillaient sur son habit, & sur le cheval qu'il montait. Les Reines, & trois cent Dames, sous des arcs de triomphe, voyaient cette entrée.

Le Roi, parmi tous les regards attachés sur lui, ne distinguait que ceux de Mademoiselle de *la Valière*. La fête était pour elle seule; elle en jouissait confondue dans la foule.

La cavalcade était suivie d'un char doré de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long, représentant le char du Soleil. Les quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer, les signes célestes, les saisons, les heures, suivaient à pied ce char. Tout était caractérisé. Des bergers portaient les pièces de la barrière, qu'on ajustait au son des trompettes, auxquelles succédaient par intervalle les musettes & les violons. Quelques personnages qui suivaient le char d'*Apollon*, vinrent d'abord réciter aux Reines, des vers convenables au lieu, au tems, au Roi & aux Dames. Les courses finies, & la nuit venue, quatre mille gros flambeaux éclairèrent l'espace où se donnaient les fêtes. Des tables y furent servies par deux cent personnages, qui représentaient les saisons, les *Faunes*, les *Sylvains*, les *Dryades*, avec des pasteurs, des vendangeurs, des moissonneurs. *Pan* & *Diane* avançaient

sur une montagne mouvante, & en descendirent pour faire poser sur les tables, ce que les campagnes & les forêts produisent de plus délicieux. Derrière les tables en demi-cercle, s'éleva tout d'un coup un théâtre chargé de concertans. Les arcades qui entouraient la table & le théâtre, étaient ornées de cinq cent girandoles vertes & argent, qui portaient des bougies; & une balustrade dorée fermait cette vaste enceinte.

Ces fêtes si supérieures à celles qu'on invente dans les romans, durèrent sept jours. Le Roi remporta quatre fois le prix des jeux, & laissa disputer ensuite aux autres chevaliers, les prix qu'il avait gagnés, & qu'il leur abandonnait.

La comédie de la *Princesse d'Elide*, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de Molière, fut un des plus agréables ornemens de ces jeux, par une infinité d'allégories fines sur les mœurs du tems, & par des à-propos qui font l'agrément de ces fêtes, mais qui sont perdus pour la postérité. On était encor très entêté à la Cour de l'astronomie judiciaire : plusieurs Princes pensaient, par une superstition orgueilleuse, que la nature les distinguait jusqu'à écrire leur destinée dans les astres. Le Duc de Savoye *Victor-Amédée*, père de la Duchesse de Bourgogne, eut un astrologue auprès de lui, même après son abdication. Molière osa attaquer cette illusion dans son ouvrage.

On y voit aussi un fou de Cour. Ces misérables étaient encor fort à la mode. C'était un reste de barbarie, qui a duré plus longtems en Allemagne qu'ailleurs. Le besoin des amusemens, l'impuissance de s'en procurer d'agréables & d'honnêtes dans les tems d'ignorance & de mauvais goût, avaient fait imaginer ce triste plaisir, qui dégrade l'esprit humain. Le fou, qui était alors auprès de *Louis XIV*, avait appartenu au Prince de Condé : il s'appellait *l'Angeli*. Le Comte de Grammont disait, que de tous les fous qui avaient suivi Monsieur le Prince, il n'y avait que *l'Angeli* qui eût fait fortune. Ce bouffon ne manquait pas d'esprit. C'est lui qui dit, qu'il n'allait pas au sermon, parce qu'il n'aimait pas le brailler, & qu'il n'entendait pas le raisonner.

La farce du *Mariage forcé* fut aussi jouée à cette fête. Mais ce qu'il y eut de véritablement admirable, ce fut la première représentation des trois premiers actes du *Tartuffe*. Le Roi

Mmm iij

=====
CII. XXV.

Fous de
Cour, di-
versifement
honneux.

1664.

==== voulut voir ce chef-d'œuvre , avant même qu'il fût achevé.
 CH. XXV. Il le protégea depuis contre les faux dévots , qui voulurent
 intéresser la terre & le ciel pour le supprimer ; & il subsiste-
 ra , comme on l'a déjà dit ailleurs , tant qu'il y aura en France
 du goût & des hypocrites.

La plupart de ces solemnités brillantes ne sont souvent que
 pour les yeux & les oreilles. Ce qui n'est que pompe &
 magnificence passe en un jour ; mais quand des chefs-d'œuvre
 de l'art , comme le *Tartuffe* , font l'ornement de ces fêtes ,
 elles laissent après elles une éternelle mémoire.

On se souvient encor de plusieurs traits de ces allégories
 de *Benferade* , qui ornaient les ballets de ce tems-là. Je ne
 citerai que ces vers pour le Roi représentant le Soleil.

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
 De *Daphné* ni de *Phaëton*.
 Lui trop ambitieux , elle trop inhumaine :
 Il n'est point là de piège , où vous puissiez donner ;
 Le moyen de s'imaginer ,
 Qu'une femme vous suive , & qu'un homme vous mène ?

La principale gloire de ces amusemens , qui perfectionnaient
 en France le goût , la politesse & les talens , venait de ce
 qu'ils ne dérobaient rien aux travaux assidus du Monarque.
 Sans ces travaux , il n'aurait su que tenir une Cour , il n'aurait
 pas su régner ; & si les plaisirs magnifiques de cette Cour
 avaient insulté à la misère du peuple , ils n'eussent été qu'o-
 dieux. Mais le même homme qui avait donné ces fêtes , avait
 donné du pain au peuple dans la disette de 1662. Il avait
 fait venir des grains , que les riches achetèrent à vil prix , &
 dont il fit des dons aux pauvres familles à la porte du Lou-
 vre : il avait remis au peuple trois millions de tailles : nulle
 partie de l'administration intérieure n'était négligée ; son gou-
 vernement était respecté au dehors. Le Roi d'Espagne obligé
 de lui céder la préséance , le Pape forcé de lui faire satisfac-
 tion , Dunkerque ajouté à la France par un marché glorieux
 à l'acquéreur & honteux pour le vendeur ; enfin toutes ses

démarches depuis qu'il tenait les rênes, avaient été ou nobles ou utiles : il était beau après cela de donner des fêtes.

CH. XXV.

Le Légat à latere, *Chigi*, neveu du Pape *Alexandre VII*, venant au milieu de toutes les réjouissances de Versailles faire satisfaction au Roi de l'attentat des Gardes du Pape, étala à la Cour un spectacle nouveau. Ces grandes cérémonies font des fêtes pour le public. Les honneurs qu'on lui fit, rendaient la satisfaction plus éclatante. Il reçut sous un dais les respects des Cours supérieures, du Corps de ville, du Clergé. Il entra dans Paris au bruit du canon, ayant le grand Condé à sa droite & le fils de ce Prince à sa gauche, & vint dans cet appareil s'humilier, lui, Rome, & le Pape, devant un Roi qui n'avait pas encor tiré l'épée. Il dina avec le Roi après l'audience ; & on ne fut occupé que de le traiter avec magnificence, & de lui procurer des plaisirs. On traita depuis le Doge de Gènes avec moins d'honneurs, mais avec ce même empressement de plaire, que le Roi concilia toujours avec ses démarches altières.

Le Ligas
vient de-
mander
pardon ;
autre fête,
1664.

Tout cela donnait à la Cour de *Louis XIV* un air de grandeur qui effaçait toutes les autres Cours de l'Europe. Il voulait que cet éclat, attaché à sa personne, rejaillit sur tout ce qui l'environnait ; que tous les Grands fussent honorés, & qu'aucun ne fût puissant, à commencer par son frère & par Monsieur le Prince. C'est dans cette vue, qu'il jugea en faveur des Pairs leur ancienne querelle avec les Présidens du Parlement. Ceux-ci prétendaient devoir opiner avant les Pairs, & s'étaient mis en possession de ce droit. Il régla dans un conseil extraordinaire, que les Pairs opineraient aux Lits de justice, en présence du Roi, avant les Présidens, comme s'ils ne devaient cette prérogative qu'à sa présence ; & il laissa subsister l'ancien usage dans les assemblées qui ne sont pas des Lits de justice.

Querelles
des Pairs.

Pour distinguer ses principaux courtisans, il avait inventé des casques bleuës, brodées d'or & d'argent. La permission de les porter était une grande grace pour des hommes que la vanité mène. On les demandait presque comme le colier de l'ordre. On peut remarquer, puisqu'il est ici question de petits détails, qu'on portait alors des casques par-dessus un

Habits à
brevet.

Ch. XXV. pourpoint orné de rubans , & sur cette casaque passait un baudrier , auquel pendait l'épée. On avait une espèce de rabat à dentelles , & un chapeau orné de deux rangs de plumes. Cette mode , qui dura jusqu'à l'année 1684 , devint celle de toute l'Europe , excepté de l'Espagne & de la Pologne. On se piquait déjà d'imiter presque partout la Cour de *Louis XIV.*

Magnificence & ordre dans sa maison.

Il établit dans sa maison un ordre qui dure encore ; régla les rangs & les fonctions ; créa des charges nouvelles auprès de sa personne , comme celle de Grand-Maitre de sa garde-robe. Il rétablit les tables instituées par *François I.* , & les augmenta. Il y en eut douze pour les Officiers commensaux , servies avec autant de propreté & de profusion que celles de beaucoup de Souverains : il voulait que les étrangers y fussent tous invités : cette attention dura pendant tout son règne. Il en eut une autre plus recherchée & plus polie encore. Lorsqu'il eut fait bâtir les pavillons de Marli en 1679 , toutes les Dames trouvaient dans leur appartement une toilette complète ; rien de ce qui appartient à un luxe commode n'était oublié : quiconque était du voyage , pouvait donner des repas dans son appartement : on y était servi avec la même délicatesse que le maître. Ces petites choses n'acquièrent du prix , que quand elles sont soutenues par les grandes. Dans tout ce qu'il faisait , on voyait de la splendeur & de la générosité. Il faisait présent de deux cent mille francs aux filles de ses Ministres à leur mariage.

Présens & pensions aux gens de l'Europe.

Ce qui lui donna dans l'Europe le plus d'éclat , ce fut une libéralité qui n'avait point d'exemple. L'idée lui en vint d'un discours du Duc de *Saint-Aignan* , qui lui conta que le Cardinal de *Richelieu* avait envoyé des présens à quelques savans étrangers , qui avaient fait son éloge. Le Roi n'attendit pas qu'il fût loué ; mais sûr de mériter de l'être , il recommanda à ses Ministres , *Lionne* & *Colbert* , de choisir un nombre de Français & d'étrangers distingués dans la littérature , auxquels il donnerait des marques de sa générosité. *Lionne* ayant écrit dans les pays étrangers , & s'étant fait instruire autant qu'on le peut dans cette matière si délicate , où il s'agit de donner des préférences aux contemporains , on fit d'abord une liste de soixante personnes : les uns eurent des présens , les autres des pen-

penfions, felon leur rang, leurs befoins, & leur mérite. Le bibliothécaire du Vatican, *Allati*, le Comte *Graziani* Secrétaire d'Etat du Duc de Modène, le célèbre *Viviani* mathématicien du Grand-Duc de Florence, *Voffius* l'hiftoriographe des Provinces-Unies, l'illuftre mathématicien *Huyghens*, un Réfident Hollandois en Suède, enfin jufqu'à des professeurs d'Altorf & de Helmftadt, villes prefque inconnues des François, furent étonnés de recevoir des lettres de Monsieur *Colbert*, par lesquelles il leur mandait, que fi le Roi n'était pas leur Souverain, il les prioit d'agréer qu'il fût leur bienfaiteur. Les expreffions de ces lettres étaient mefurées fur la dignité des perfonnes; & toutes étaient accompagnées, ou de gratifications confidérables, ou de penfions.

CH. XXV.
1663.

Parmi les François, on fut diftinguer *Racine*, *Quinault*, *Fléchier* depuis Evêque de Nîmes, encor fort jeunes; ils eurent des préfens. Il eft vrai que *Chapelain* & *Cotin* eurent des penfions; mais c'était principalement *Chapelain* que le Miniftre *Colbert* avait confulté. Ces deux hommes, d'ailleurs fi décriés pour la poëfie, n'étaient pas fans mérite. *Chapelain* avait une littérature immenfe; & ce qui peut furprendre, c'eft qu'il avait du goût, & qu'il était un des critiques les plus éclairés. Il y a une grande diftance de tout cela au génie. La fcience & l'efprit conduifent un artifte, mais ne le forment en aucun genre. Perfonne en France n'eut plus de réputation de fon tems, que *Ronsard* & *Chapelain*. C'eft qu'on était barbare dans le tems de *Ronsard*, & qu'à peine on fortait de la barbarie dans celui de *Chapelain*. *Coffar*, le compagnon d'étude de *Balzac* & de *Voiture*, appelle *Chapelain* le premier des poètes héroïques.

Boileau n'eut point de part à ces libéralités; il n'avait encor fait que des fatyres; & l'on fait que fes fatyres attaquaient les mêmes favans que le Miniftre avait confultés. Le Roi le diftingua quelques années après, fans confulter perfonne.

Les préfens, faits dans les pays étrangers, furent fi confidérables, que *Viviani* fit bâtir à Florence une maifon, des libéralités de *Louis XIV.* Il mit en lettres d'or fur le frontifpice, *Ædes à Deo data*: allufion au furnom de *Dieu-donné*, dont la voix publique avait nommé ce Prince à fa naiffance.

Maifon bâtie à Florence de fes libéralités.

Siècle de Louis XIV.

Nnn

CH. XXV. On se figure aisément l'effet qu'eut dans l'Europe cette magnificence extraordinaire, & si l'on considère tout ce que le Roi fit bientôt après de mémorable, les esprits les plus sévères & les plus difficiles doivent souffrir les éloges immodérés qu'on lui prodigua. Les Français ne furent pas les seuls qui le louèrent. On prononça douze panégyriques de *Louis XIV* en diverses villes d'Italie; hommage qui n'était rendu ni par la crainte ni par l'espérance, & que le Marquis *Zampieri* envoya au Roi.

Il continua toujours à répandre ses bienfaits sur les lettres & sur les arts. Des gratifications particulières d'environ quatre mille louis d'or à *Racine*, la fortune de *Despréaux*, celle de *Quinault*, surtout celle de *Lulli*, & de tous les artistes qui lui consacrèrent leurs travaux, en sont des preuves. Il donna même mille louis à *Benferade*, pour faire graver les tailles-douces de ses métamorphoses d'*Ovide* en rondeaux: libéralité mal appliquée, qui prouve seulement la générosité du Souverain. Il récompensait, dans *Benferade*, le petit mérite qu'il avait eu dans ses ballets.

Plusieurs écrivains ont attribué uniquement à *Colbert* cette protection donnée aux arts, & cette magnificence de *Louis XIV*. Mais il n'eut d'autre mérite en cela que de seconder la magnanimité & le goût de son maître. Ce Ministre qui avait un très grand génie pour les finances, le commerce, la navigation, la police générale, n'avait pas dans l'esprit ce goût & cette élévation du Roi; il s'y prêtait avec zèle, & était loin de lui inspirer ce que la nature donne.

On ne voit pas après cela, sur quel fondement quelques écrivains ont reproché l'avarice à ce Monarque. Un Prince, qui a des domaines absolument séparés des revenus de l'Etat, peut être avare comme un particulier; mais un Roi de France, qui n'est réellement que le dispensateur de l'argent de ses sujets, ne peut guère être atteint de ce vice. L'attention & la volonté de récompenser peuvent lui manquer; mais c'est ce qu'on ne peut reprocher à *Louis XIV*.

Dans le tems même qu'il commençait à encourager les talens par tant de bienfaits, l'usage que le Comte de *Buffi* fit des siens, fut rigoureusement puni. On le mit à la Bastille

en 1665. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa prison. La véritable cause était cette chanson, où le Roi était trop compromis, & dont on renouvela alors le souvenir, pour perdre *Buffi* à qui on l'imputait : Cet. XXV.

Que Déodatus est heureux ,
De baiser ce bec amoureux ,
Qui d'une oreille à l'autre va ! &c.

Ses ouvrages n'étaient pas assez bons, pour compenser le mal qu'ils lui firent. Il parlait purement sa langue : il avait du mérite, mais plus d'amour-propre encore ; & il ne se servit guères de ce mérite, que pour le faire des ennemis. *Louis XIV* aurait agi généreusement, s'il lui avait pardonné : il vengea son injure personnelle, en paraissant céder au cri public. Cependant le Comte de *Buffi* fut relâché au bout de dix-huit mois ; mais il fut dans la disgrâce tout le reste de sa vie, protestant en vain à *Louis XIV* une tendresse, que ni le Roi, ni personne ne croyait sincère.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

Suite des particularités & anecdotes.

A La gloire, aux plaisirs, à la grandeur, à la galanterie, qui occupaient les premières années de ce gouvernement, *Louis XIV* voulut joindre les douceurs de l'amitié ; mais il est difficile à un Roi de faire des choix heureux. De deux hommes auxquels il marqua le plus de confiance, l'un le trahit indignement, l'autre abusa de sa faveur. Le premier était le Marquis de *Vardes*, confident du goût du Roi pour Madame de la *Valière*. On fait que des intrigues de Cour le firent chercher à perdre Madame de la *Valière*, qui par sa place devait avoir des jalouses, & qui par son caractère ne devait point avoir d'ennemis. On fait qu'il osa, de concert

Nnn ij

avec le Comte de *Guiche* & la Comtesse de *Soissons*, écrire à la Reine régnante une lettre contrefaite, au nom du Roi d'Espagne son père. Cette lettre apprenait à la Reine ce qu'elle devait ignorer, & ce qui ne pouvait que troubler la paix de la maison royale. Il ajouta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les soupçons sur les plus honnêtes gens de la Cour, le Duc & la Duchesse de *Navailles*. Ces deux personnes innocentes furent sacrifiées au ressentiment du Monarque trompé. L'atrocité de la conduite de *Vardes* fut trop tard connue, & *Vardes*, tout criminel qu'il était, ne fut guères plus puni que les innocens qu'il avait accusés, & qui furent obligés de se défaire de leurs charges, & de quitter la Cour.

L'autre favori était le Comte depuis Duc de *Lausun*, tantôt rival du Roi dans ses amours passagers, tantôt son confident, & si connu depuis par ce mariage qu'il voulut contracter trop publiquement avec Mademoiselle, & qu'il fit ensuite secrètement malgré sa parole donnée à son maître.

Le Roi, trompé dans ses choix, dit qu'il avait cherché des amis, & qu'il n'avait trouvé que des intrigans. Cette connaissance malheureuse des hommes, qu'on acquiert trop tard, lui faisait dire aussi : *Toutes les fois que je donne une place vacante, je fais cent mécontents & un ingrat.*

Ni les plaisirs, ni les embellissemens des maisons royales & de Paris, ni les soins de la police du Royaume, ne discontinuèrent pendant la guerre de 1666.

Le Roi dansa dans les ballets jusqu'en 1670. Il avait alors trente-deux ans. On joua devant lui à St. Germain, la tragédie de *Britannicus* ; il fut frappé de ces vers.

Pour mérite premier, pour vertu singulière,
Il excelle à traîner un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains.

*Racine est
cause que
Louis XIV
ne danse
plus sur le
théâtre.*

Dès-lors il ne dansa plus en public : & le poète réforma le Monarque. Son union avec Madame la Duchesse de la *Vallière* subsistait toujours, malgré les infidélités fréquentes qu'il lui faisait. Ces infidélités lui coûtaient peu de soins. Il ne

trouvait guères de femmes qui lui résistassent , & revenait toujours à celle qui par la douceur & par la bonté de son caractère , par un amour vrai , & même par les chaînes de l'habitude , l'avait subjugué sans art. Mais dès l'an 1669 elle s'aperçut que Madame de *Montespan* prenait de l'ascendant ; elle combattit avec sa douceur ordinaire ; elle supporta le chagrin d'être témoin longtems du triomphe de sa rivale : & sans presque se plaindre , elle se crut encor heureuse dans sa douleur , d'être considérée du Roi qu'elle aimait toujours , & de le voir sans en être aimée.

Enfin , en 1675 , elle embrassa la ressource des ames tendres , auxquelles il faut des sentimens profonds qui les subjuguent. Elle crut que DIEU seul pouvait succéder dans son cœur à son amant. Sa conversion fut aussi célèbre que sa tendresse. Elle se fit carmélite à Paris , & persévéra. Se couvrir d'un cilice , marcher pieds nuds , jeuner rigoureusement , chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue ; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire , de mollesse & de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités , depuis 1675 jusqu'en 1710 , sous le nom seul de *Sœur Louise de la Miséricorde*. Un Roi , qui punirait ainsi une femme coupable , serait un tyran ; & c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé. Il n'y a presque point d'exemples de politiques qui ayent pris ce parti rigoureux. Les crimes de la politique sembleraient cependant exiger plus d'expiations que les faiblesses de l'amour ; mais ceux qui gouvernent les ames , n'ont guères d'empire que sur les faibles.

On fait que quand on annonça à *Sœur Louise de la Miséricorde* la mort du Duc de *Vermandois* qu'elle avait eu du Roi , elle dit ; *Je dois pleurer sa naissance encor plus que sa mort*. Il lui resta une fille , qui fut de tous les enfans du Roi la plus ressemblante à son père , & qui épousa le Prince *Armand de Conti* cousin du grand *Condé*.

Cependant la Marquise de *Montespan* jouissait de sa faveur , avec autant d'éclat & d'empire que Madame de *la Valière* avait eu de modestie.

Tandis que Madame de *la Valière* & Madame de *Montespan* se disputaient encor la première place dans le cœur du Roi ,

CR.XXVI. toute la Cour étoit occupée d'intrigues d'amour. *Louvois* même étoit sensible. Parmi plusieurs maîtresses qu'eut ce Ministre, dont le caractère dur sembloit si peu fait pour l'amour, il y eut une Madame du *Frénoi*, femme d'un de ses commis, pour laquelle il eut depuis le crédit de faire ériger une charge chez la Reine; on la fit Dame du lit: elle eut les grandes entrées. Le Roi, en favorisant ainsi jusqu'aux goûts de ses Ministres, vouloit justifier les siens.

C'est un grand exemple du pouvoir des préjugés & de la coutume, qu'il fût permis à toutes les femmes mariées d'avoir des amans, & qu'il ne le fût pas à la petite-fille de *Henri IV* d'avoir un mari. Mademoiselle, après avoir refusé tant de Souverains, après avoir eu l'espérance d'épouser *Louis XIV*, voulut faire à quarante-trois ans la fortune d'un Gentilhomme. Elle obtint la permission d'épouser *Péguilin*, du nom de *Caumont*, Comte de *Laufun*, le dernier qui fut Capitaine d'une compagnie des cent Gentilshommes au bec-de-corbin qui ne subsistent plus, & le premier pour qui le Roi avait créé la charge de Colonel-Général des dragons. Il y avait cent exemples de Princesses, qui avaient épousé des Gentilshommes: les Empereurs Romains donnaient leurs filles à des Sénateurs: les filles des Souverains de l'Asie, plus puissans & plus despotiques qu'un Roi de France, n'épousent jamais que des esclaves de leurs pères.

Mariage
du Comte
de Laufun
avec la pe-
tite-fille de
Henri IV.

1669.

Mademoiselle donnait tous ses biens, estimés vingt millions, au Comte de *Laufun*; quatre Duchés, la Souveraineté de Dombes, le Comté d'Eu, le palais d'Orléans qu'on nomme le Luxembourg. Elle ne se réservait rien, abandonnée toute entière à l'idée flatteuse de faire à ce qu'elle aimait une plus grande fortune qu'aucun Roi n'en a fait à aucun sujet. Le contrat étoit dressé. *Laufun* fut un jour Duc de *Montpensier*. Il ne manquait plus que la signature. Tout étoit prêt, lorsque le Roi assailli par les représentations des Princes, des Ministres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira sa parole, & défendit cette alliance. Il avait écrit aux Cours étran-

a) L'origine de cette imputation, | vient du *Segraisiana*. C'est un recueil posthume de quelques conver-

gères pour annoncer le mariage ; il écrivit la rupture. On le blâma de l'avoir permis ; on le blâma de l'avoir défendu. Il pleura de rendre Mademoiselle malheureuse. Mais ce même Prince qui s'était attendri en lui manquant de parole, fit enfermer *Laufun*, en novembre 1670, au château de Pignerol, pour avoir épousé en secret la Princesse, qu'il lui avait permis quelques mois auparavant d'épouser en public. Il fut enfermé dix années entières. Il y a plus d'un royaume, où un Monarque n'a pas cette puissance : ceux qui l'ont, sont plus chéris quand ils n'en font pas d'usage. Le citoyen, qui n'offense point les loix de l'équité, doit-il être puni si sévèrement par celui qui représente l'État ? N'y a-t-il pas une très grande différence entre déplaire à son Souverain, & trahir son Souverain ? Un Roi doit-il traiter un homme plus durement que la loi ne le traiterait ?

Mis en prison pour ce mariage.

Ceux qui ont écrit a) que Madame de *Montespan*, après avoir empêché le mariage, irritée contre le Comte de *Laufun*, qui éclatait en reproches violens, exigea de *Louis XIV* cette vengeance, ont fait bien plus de tort à ce Monarque. Il y aurait eu à la fois de la tyrannie & de la pusillanimité, à sacrifier à la colère d'une femme, un brave homme, un favori, qui privé par lui de la plus grande fortune, n'aurait fait d'autre faute que de s'être trop plaint de Madame de *Montespan*. Qu'on pardonne ces réflexions ; les droits de l'humanité les arrachent. Mais en même tems l'équité veut que *Louis XIV* n'ayant fait dans tout son règne aucune action de cette nature, on ne l'accuse pas d'une injustice si cruelle. C'est bien assez qu'il ait puni avec tant de sévérité un mariage clandestin, une liaison innocente, qu'il eût mieux fait d'ignorer. Retirer sa faveur était très juste ; la prison était trop dure.

Ceux qui ont douté de ce mariage secret, n'ont qu'à lire attentivement les mémoires de Mademoiselle. Ces mémoires apprennent ce qu'elle ne dit pas. On voit que cette même Princesse, qui s'était plainte si amèrement au Roi de la rupture de son mariage, n'osa se plaindre de la prison de son mari,

sations de *Sérais*, presque toutes saluées. Il est plein de contradictions ; & l'on sait qu'aucun de ces ans ne mérite de créance,

Elle avoue qu'on la croyait mariée ; elle ne dit point qu'elle ne l'était pas : & quand il n'y aurait que ces paroles : *Je ne peux ni ne dois changer pour lui* : elles seraient décisives.

CH. XXVI.

Laufun & *Fouquet* furent étonnés de se rencontrer dans la même prison ; mais *Fouquet* surtout , qui dans sa gloire & dans sa puissance avait vu de loin *Péguin* dans la foule comme un Gentilhomme de province sans fortune , le crut fou , quand celui-ci lui conta qu'il avait été le favori du Roi , & qu'il avait eu la permission d'épouser la petite-fille de *Henri IV* avec tous les biens & les titres de la maison de *Montpensier*.

Après avoir languï dix ans en prison , il en sortit enfin ; mais ce ne fut qu'après que Madame de *Montespan* eut engagé Mademoiselle à donner la Souveraineté de Dombes & le Comté d'Eu , au Duc du Maine encor enfant , qui les posséda après la mort de cette Princesse. Elle ne fit cette donation , que dans l'espérance que Monsieur de *Laufun* serait reconnu pour son époux ; elle se trompa : le Roi lui permit seulement de donner à ce mari secret & infortuné les terres de St. Fargeau & de Thiers , avec d'autres revenus considérables que *Laufun* ne trouva pas suffisans. Elle fut réduite à être secrètement sa femme , & à n'en être pas bien traitée en public. Malheureuse à la Cour , malheureuse chez elle , ordinaire effet des passions , elle mourut en 1693. *b)*

Pour le Comte de *Laufun* , il passa ensuite en Angleterre en 1688. Toujours destiné aux aventures extraordinaires , il conduisit en France la Reine épouse de *Jacques II* & son fils au berceau. Il fut fait Duc. Il commanda en Irlande avec peu de succès , & revint avec plus de réputation attachée à ses avan-

b) On a imprimé à la fin de ses mémoires une histoire des amours de Mademoiselle & de Monsieur de *Laufun*. C'est l'ouvrage de quelque valet de chambre. On y a joint des vers dignes de l'histoire & de toutes les inepties qu'on était en possession d'imprimer en Hollande.

On doit mettre au même rang la plupart des contes qui se trouvent

dans les mémoires de Mad. de *Main-tenon* , faits par le nommé *La Beaumelle* : il y est dit qu'en 1681 un des Ministres du Duc de Lorraine vint déguisé en mendiant se présenter dans une église à Mademoiselle , lui montra une paire d'heures , sur lesquelles il était écrit : *De la part du Duc de Lorraine* : & qu'ensuite il négocia avec elle pour l'engager à déclarer

avantures , que de considération personnelle. Nous l'avons vu mourir fort âgé , & oublié , comme il arrive à tous ceux qui n'ont eu que de grands événemens sans avoir fait de grandes choses. CH. XXVI

Cependant Madame de *Montespan* était toute-puissante dès le commencement des intrigues dont on vient de parler.

Athenais de Mortemar , femme du Marquis de *Montespan* , sa sœur aînée la Marquise de *Thiange* , & sa cadette pour qui elle obtint l'abbaye de Fontevault , étaient les plus belles femmes de leur tems ; & toutes trois joignaient à cet avantage des agrémens singuliers dans l'esprit. Le Duc de *Vivonne* leur frère , Maréchal de France , était aussi un des hommes de la Cour , qui avait le plus de goût & de lecture. C'était lui à qui le Roi disait un jour : *Mais à quoi sert de lire ?* Le Duc de *Vivonne* , qui avait de l'embonpoint & de belles couleurs , répondit : « La lecture fait à l'esprit , ce que vos per-drix font à mes jouës. »

Ces quatre personnes plaisaient universellement , par un tour singulier de conversation mêlé de plaisanterie , de naïveté & de finesse , qu'on appelait l'esprit des *Mortemar*. Elles écrivaient toutes avec une légèreté & une grace particulière. On voit par-là combien est ridicule ce conte que j'ai entendu encor renouveler , que Madame de *Montespan* était obligée de faire écrire ses lettres au Roi par Madame *Scarron* ; & que c'est là ce qui en fit sa rivale , & sa rivale heureuse.

Madame *Scarron* , depuis Madame de *Maintenon* , avait à la vérité plus de lumières acquises par la lecture ; sa conversation était plus douce , plus insinuante. Il y a des lettres d'elle , où l'art embellit le naturel , & dont le style est très élégant. Mais

le Duc son héritier. Tom. II. pag. 204. Cette fable est prise de l'avanture vraie ou fautive de la Reine *Clotilde*. Mademoiselle n'en parle point dans ses mémoires , où elle n'omet pas les petits faits. Le Duc de Lorraine n'avait aucun droit à la succession de Mademoiselle : de plus elle avait fait en 1679 le Duc du Maine & le

Comte de Toulouse ses héritiers.

L'auteur de ces misérables mémoires dit pag. 207. que le Duc de *Lanshu* à son retour ne vit dans Mademoiselle qu'une fille brûlante d'un amour impur : elle était sa femme , & il l'avoue. Il est difficile d'écrire plus d'impostures dans un style plus indécant.

Siècle de Louis XIV.

O o o

CH. XXVL Madame de *Montespan* n'avait besoin d'emprunter l'esprit de personne ; & elle fut longtems favorite , avant que Madame de *Maintenon* lui fût présentée.

Le triomphe de Madame de *Montespan* éclata au voyage que le Roi fit en Flandre en 1670. La ruine des Hollandais fut préparée dans ce voyage , au milieu des plaisirs. Ce fut une fête continuelle , dans l'appareil le plus pompeux.

Le Roi qui fit tous ses voyages de guerre à cheval , fit celui-ci pour la première fois dans un carrosse à glaces. Les chaîses de poste n'étaient point encor inventées. La Reine , Madame sa belle-sœur , la Marquise de *Montespan* , étaient dans cet équipage superbe , suivi de beaucoup d'autres ; & quand Madame de *Montespan* allait seule , elle avait quatre Gardes-du-corps aux portières de son carrosse. Le Dauphin arriva ensuite avec sa Cour , Mademoiselle avec la sienne ; c'était avant la fatale aventure de son mariage : elle partageait en paix tous ces triomphes , & voyait avec complaisance son amant favori du Roi , à la tête de sa compagnie des Gardes. On faisait porter dans les villes où l'on couchait , les plus beaux meubles de la Couronne. On trouvait dans chaque ville un bal masqué ou paré , ou des feux d'artifice. Toute la maison de guerre accompagnait le Roi , & toute la maison de service précédait ou suivait. Les tables étaient tenues comme à St. Germain. La Cour visita dans cette pompe toutes les villes conquises. Les principales Dames de Bruxelles , de Gand , venaient voir cette magnificence. Le Roi les invitait à sa table ; il leur faisait des présens pleins de galanterie. Tous les Officiers des troupes en garnison recevaient des gratifications. Il en coûta plusieurs fois quinze cent louis d'or par jour en libéralités.

Tous les honneurs , tous les hommages , étaient pour Madame de *Montespan* , excepté ce que le devoir donnait à la Reine. Cependant cette Dame n'était pas du secret. Le Roi savait distinguer les affaires d'Etat des plaisirs.

Madame , chargée seule de l'union des deux Rois & de la

c) Voyez l'histoire de Madame Comtesse de la Fayette , pag. 171. *Henriette d'Angleterre* par Mad. la édition de 1742.

destruction de la Hollande, s'embarqua à Dunkerque sur la flotte du Roi d'Angleterre *Charles II* son frère, avec une partie de la Cour de France. Elle menait avec elle Mademoiselle de *Kéroual*, depuis Duchesse de Portsmouth, dont la beauté égalait celle de Madame de *Montespan*. Elle fut depuis en Angleterre, ce que Madame de *Montespan* était en France, mais avec plus de crédit. Le Roi *Charles* fut gouverné par elle, jusqu'au dernier moment de sa vie ; & quoi-
 que souvent infidèle, il fut toujours maîtrisé. Jamais femme n'a conservé plus longtems sa beauté ; nous lui avons vû à l'âge de près de soixante & dix ans, une figure encor noble & agréable, que les années n'avaient point flétrie.

Mademoi-
 selle de Ké-
 ronal vint
 gouverner
 le Roi d'An-
 gleterre.

Madame alla voir son frère à Cantorbéri, & revint avec la gloire du succès. Elle en jouissait, lorsqu'une mort subite & douloureuse l'enleva à l'âge de vingt-six ans, le 30 Juin 1670. La Cour fut dans une douleur & dans une consternation que le genre de mort augmentait. Cette Princesse s'était crue persuadé ; la Cour n'en doutait pas ; & toute l'Europe le disait. Un des anciens domestiques de la maison de son mari, m'a nommé celui qui (selon lui) donna le poison. » Cet
 » homme, me disait-il, qui n'était pas riche, se retira immé-
 » diatement après en Normandie, où il acheta une terre,
 » dans laquelle il vécut longtems avec opulence. Ce poison
 (ajoutait-il) » était de la poudre de diamant mise au lieu
 » de sucre dans des fraises. » La Cour & la ville pensèrent
 que Madame avait été empoisonnée dans un verre d'eau de
 chicorée, c) après lequel elle éprouva d'horribles douleurs,
 & bientôt les convulsions de la mort. Mais la malignité hu-
 maine & l'amour de l'extraordinaire furent les seules raisons
 de cette persuasion générale. Le verre d'eau ne pouvait être
 empoisonné, puisque Madame de *la Fayette* & une autre per-
 sonne burent le reste sans ressentir la plus légère incommodité.
 La poudre de diamant n'est pas plus un venin d) que
 la poudre de corail. Il y avait longtems que Madame était

On croit
 Madame
 sœur de
 Charles II
 empoison-
 née.

d) Des fragmens de diamant & percer une tunique des entrailles &
 de verre pourraient par leurs pointes la déchirer : mais aussi on ne pour-

malade d'un abcès qui se formait dans le foie. Elle était très mal-saine, & même avait accouché d'un enfant absolument pourri. Son mari, trop soupçonné dans l'Europe, ne fut ni avant ni après cet événement accusé d'aucune action qui eût de la noirceur ; & on trouve rarement des criminels qui n'ayent fait qu'un grand crime. Le genre humain ferait trop malheureux, s'il était aussi commun de commettre des choses atroces, que de les croire.

On prétendit, que le Chevalier de *Lorraine* favori de Monsieur, pour se venger d'un exil & d'une prison que sa conduite coupable auprès de Madame lui avait attiré, s'était porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention, que le Chevalier de *Lorraine* était alors à Rome, & qu'il est bien difficile à un Chevalier de Malthe de vingt ans, qui est à Rome, d'acheter à Paris la mort d'une grande Princesse.

*Indiscrétion
de Turenne
cause des
malheurs de
Madame,
& de tous
ces bruits
odieux.*

Il n'est que trop vrai, qu'une faiblesse & une indiscrétion du Vicomte de *Turenne* avaient été la première cause de toutes ces rumeurs odieuses, qu'on se plaît encor à réveiller. Il était à soixante ans l'amant de Madame de *Coatquen* & sa dupe, comme il l'avait été de Madame de *Longueville*. Il révéla à cette Dame le secret de l'Etat qu'on cachait au frère du Roi. Madame de *Coatquen*, qui aimait le Chevalier de *Lorraine*, le dit à son amant : celui-ci en avertit Monsieur. L'intérieur de la maison de ce Prince fut en proie à tout ce qu'ont de plus amer les reproches & les jalousies. Ces troubles éclatèrent avant le voyage de Madame. L'amertume redoubla à son retour. Les emportemens de Monsieur, les querelles de ses favoris avec les amis de Madame, remplirent la maison de confusion & de douleur. Madame, quelque tems avant sa mort, reprochait avec des plaintes douces & attendrissantes, à la Marquisé de *Coatquen*, les malheurs dont elle était cause. Cette Dame, à genoux auprès de son lit, & arrosant ses mains de larmes, ne lui répondit que par ces vers de *Vencefflas* :

rait les avaler, & on ferait averti tout d'un coup du danger par l'excoriation du palais & du gosier. La poudre impalpable ne peut nuire, &

serait bien plutôt un remède, comme la limaille de fer. Les médecins qui ont rangé le diamant au nombre des poisons, auraient dû distinguer le

J'allais... j'étais... l'amour a sur moi tant d'empire.
Je m'égare, Madame, & ne puis que vous dire...

CH. XXVI.

Le Chevalier de *Lorraine*, auteur de ces dissensions, fut d'abord envoyé par le Roi à *Pierre-en-Cise*; le Comte de *Marfan* de la Maison de *Lorraine*, & le Marquis depuis Maréchal de *Villeroi*, furent exilés. Enfin on regarda comme la suite coupable de ces démêlés, la mort naturelle de cette malheureuse Princesse.

Ce qui confirma le public dans le soupçon de poison, c'est que vers ce tems on commença à connaître ce crime en France. On n'avait point employé cette vengeance des lâches dans les horreurs de la guerre civile. Ce crime, par une fatalité singulière, infecta la France dans le tems de la gloire & des plaisirs qui adoucissaient les mœurs, ainsi qu'il se glissa dans l'ancienne Rome aux plus beaux jours de la République.

Deux Italiens, dont l'un s'appellait *Exili*, travaillèrent long-tems avec un apothicaire Allemand nommé *Glafer*, à chercher ce qu'on appelle la pierre philosophale. Les deux Italiens y perdirent le peu qu'ils avaient, & voulurent par le crime réparer le tort de leur folie. Ils vendirent secrètement des poisons. La confession, le plus grand frein de la méchanceté humaine, mais dont on abuse en croyant pouvoir faire des crimes qu'on croit expier; la confession, dis-je, fit connaître au Grand-pénitencier de Paris, que quelques personnes étaient mortes empoisonnées. Il en donna avis au Gouvernement. Les deux Italiens soupçonnés furent mis à la Bastille; l'un des deux y mourut. *Exili* y resta sans être convaincu; & du fond de sa prison, il répandit dans Paris ces funestes secrets, qui coûtèrent la vie au Lieutenant-Civil d'*Aubrai* & à sa famille, & qui firent enfin ériger la Chambre des poisons, qu'on nomme la *Chambre ardente*.

L'amour fut la première source de ces horribles aventures. Le Marquis de *Brinvilliers*, gendre du Lieutenant-Civil d'*Aubrai*, logea chez lui *Sainte-Croix* e), Capitaine de son régi-

diamant réduit en poudre impalpable
du diamant grossièrement pilé.

e) L'histoire de Louis XIV sous
le nom de la *Martinière*, le nomme

l'Abbé de la Croix. Cette histoire,
fautive en tout, confond les noms,
les dates & les événemens.

ment , d'une trop belle figure. Sa femme lui en fit craindre les conséquences. Le mari s'obstina à faire demeurer ce jeune homme avec sa femme , jeune , belle & sensible. Ce qui devait arriver , arriva : ils s'aimèrent. Le Lieutenant-Civil , père de la Marquise , fut assez sévère & assez imprudent , pour solliciter une lettre de cachet , & pour faire envoyer à la Bastille le Capitaine , qu'il ne fallait envoyer qu'à son régiment. *Sainte-Croix* fut mis malheureusement dans la chambre où était *Exili*. Cet Italien lui apprit à se venger : on en fait les suites qui font frémir. La Marquise n'attenta point à la vie de son mari , qui avait eu de l'indulgence pour un amour dont lui-même était la cause ; mais la fureur de la vengeance la porta à empoisonner son père , ses deux frères & sa sœur. Au milieu de tant de crimes , elle avait de la religion : elle allait souvent à confesse ; & même , lorsqu'on l'arrêta dans Liège , on trouva une confession générale écrite de sa main , qui servit non pas de preuve contre elle , mais de présomption. Il est faux , qu'elle eût essayé ses poisons dans les hôpitaux , comme le disait le peuple , & comme il est écrit dans les *Causés célèbres* , ouvrage d'un avocat sans cause , & fait pour le peuple. Mais il est vrai qu'elle eut , ainsi que *Sainte-Croix* , des liaisons secrettes avec des personnes accusées depuis des mêmes crimes. Elle fut brulée en 1679 après avoir eu la tête tranchée. Mais depuis 1670 qu'*Exili* avait commencé à faire des poisons , jusqu'en 1680 , ce crime infecta Paris. On ne peut dissimuler , que *Penautier* le receveur-général du Clergé , ami de cette femme , fut accusé quelque tems après d'avoir mis ces secrets en usage , & qu'il lui en coûta la moitié de son bien pour supprimer les accusations.

*Prétendus
fortiliges.*

La *Voisin* , la *Vigoureux* , un prêtre nommé *le Sage* , & d'autres , trafiquèrent des secrets d'*Exili* , sous prétexte d'amuser les ames curieuses & faibles par des apparitions d'esprits. On crut le crime plus répandu qu'il n'était en effet. La Chambre ardente fut établie à l'arsenal , près de la Bastille , en 1680.

f) L'histoire de *Reboulès* dit que la Duchesse de Bouillon fut décrétée de prise de corps , & qu'elle parut devant les juges avec tant d'amis , qu'elle n'avoit rien à craindre quand même elle eût été coupable. Tout cela

Les plus grands Seigneurs y furent cités : entre autres , deux nièces du Cardinal *Mazarin* , la f^e Duchesse de *Bouillon* , & la Comtesse de *Soissons* mère du Prince *Eugène*. Ca. XXVL

La Duchesse de *Bouillon* ne fut décrétée que d'ajournement personnel , & n'était accusée que d'une curiosité ridicule trop ordinaire alors , mais qui n'est pas du ressort de la justice. L'ancienne habitude de consulter des devins , de faire tirer son horoscope , de chercher des secrets pour se faire aimer , subsistait encor parmi le peuple , & même chez les premiers du Royaume.

Nous avons déjà remarqué qu'à la naissance de *Louis XIV* on avait fait entrer l'astrologue *Morin* dans la chambre même de la Reine-mère , pour tirer l'horoscope de l'héritier de la couronne. Nous avons vû même le Duc d'Orléans régent du Royaume , curieux de cette charlatanerie qui séduisit toute l'antiquité ; & toute la philosophie du célèbre Comte de *Boulainvilliers* ne put jamais le guérir de cette chimère. Elle était bien pardonnable à la Duchesse de *Bouillon* , & à toutes les Dames qui eurent les mêmes faiblesses. Le prêtre *le Sage* , la *Voisin* & la *Vigoureux* s'étaient fait un revenu de la curiosité des ignorans qui étaient en très grand nombre. Ils prédisaient l'avenir , ils faisaient voir le diable. S'ils s'en étaient tenus là , il n'y aurait eu que du ridicule dans eux & dans la Chambre ardente.

La Reynie , l'un des Présidens de cette Chambre , fut assez mal avisé pour demander à la Duchesse de *Bouillon* si elle avait vû le diable ; elle répondit qu'elle le voyait dans ce moment , qu'il était fort laid & fort vilain , & qu'il était déguisé en Conseiller d'Etat. L'interrogatoire ne fut guères poussé plus loin.

L'affaire de la Comtesse de *Soissons* & du Maréchal de *Luxembourg* fut plus sérieuse. *Le Sage* , la *Voisin* , la *Vigoureux* , & d'autres complices encor étaient en prison , accusés d'avoir vendu des poisons qu'on appelait la poudre de succession ; ils chargèrent tous ceux qui les étaient venus consulter. La

est très faux ; il n'y eut point de | & alors nuls amis n'auraient pu la
decret de prise de corps contre elle, | soustraire à la justice.

Comtesse de Soissons fut du nombre. Le Roi eut la condescendance de dire à cette Princesse, que si elle se sentait coupable il lui conseillait de se retirer. Elle répondit qu'elle était très innocente, mais qu'elle n'aimait pas à être interrogée par la justice. Ensuite elle se retira à Bruxelles, où elle est morte sur la fin de 1708, lorsque le Prince *Eugène* son fils la vengeait par tant de victoires, & triomphait de *Louis XIV.*

Maréchal
de Luxembourg
à la
Bastille.

François-Henri de Boutteville, Duc & Pair & Maréchal de France, qui unissait le grand nom de *Montmorenci* à celui de la Maison Impériale de *Luxembourg*, déjà célèbre en Europe par des actions de grand capitaine, fut dénoncé à la Chambre ardente. Un de ses gens d'affaires nommé *Bonard* voulant recouvrer des papiers importants qui étaient perdus, s'adressa au prêtre *le Sage* pour les lui faire retrouver. *Le Sage* commença par exiger de lui qu'il se confessât, & qu'il allât ensuite pendant neuf jours en trois différentes églises, où il réciterait trois psaumes.

Malgré la confession & les psaumes les papiers ne se retrouvèrent point ; ils étaient entre les mains d'une fille nommée *Dupin*. *Bonard* sous les yeux de *le Sage* fit au nom du Maréchal de *Luxembourg* une espèce de conjuration, par laquelle la *Dupin* devait devenir impuissante en cas qu'elle ne lui rendit pas les papiers. On ne fait pas trop ce que c'est qu'une fille impuissante. La *Dupin* ne rendit rien, & n'en eut pas moins d'amans.

Bonard désespéré se fit donner un nouveau plein-pouvoir par le Maréchal, & entre ce plein-pouvoir & la signature, il se trouva deux lignes d'une écriture différente, par lesquelles le Maréchal se donnait au diable.

Le Sage, *Bonard*, la *Voisin*, la *Vigoureux*, & plus de quarante accusés ayant été enfermés à la Bastille, *le Sage* déposa que le Maréchal s'était adressé au diable & à lui pour faire mourir cette *Dupin* qui n'avait pas voulu rendre les papiers ; leurs complices ajoutaient qu'ils avaient assassiné la *Dupin* par son ordre, qu'ils l'avaient coupée en quartiers, & jetée dans la rivière.

Ces accusations étaient aussi improbables qu'atroces. Le Maréchal devait comparaître devant la Cour des Pairs ; le Parlement &

& les Pairs devaient revendiquer le droit de le juger ; ils ne le firent pas. L'accusé se rendit lui-même à la Bastille, démarche C^{XXVI}.
qui prouvait son innocence sur cet assassinat prétendu.

Le Secrétaire d'Etat *Louvois* qui ne l'aimait pas, le fit enfermer dans une espèce de cachot de six pas & demi de long, où il tomba très malade. On l'interrogea le second jour, & on le laissa ensuite cinq semaines entières sans continuer son procès ; injustice cruelle envers tout particulier, & plus condamnable encor envers un Pair du Royaume. Il voulut écrire au Marquis de *Louvois* pour s'en plaindre, on ne le lui permit pas. Il fut enfin interrogé. On lui demanda s'il n'avait pas donné des bouteilles de vin empoisonnées pour faire mourir le frère de la *Dupin*, & une fille qu'il entretenait. 1679.

Il paraissait bien absurde qu'un Maréchal de France qui avait commandé des armées, eût voulu empoisonner un malheureux bourgeois & sa maîtresse sans pouvoir tirer aucun avantage d'un si grand crime.

Enfin, on lui confronta le *Sage* & un autre prêtre nommé *d'Avaux*, avec lesquels on l'accusait d'avoir fait des sortilèges pour faire périr plus d'une personne.

Tout son malheur venait d'avoir vu une fois le *Sage*, & de lui avoir demandé des horoscopes.

Parmi les imputations horribles qui faisaient la base du procès, le *Sage* dit que le Maréchal Duc de *Luxembourg* avait fait un pacte avec le diable, afin de pouvoir marier son fils à la fille du Marquis de *Louvois*. L'accusé répondit, quand *Matthieu de Montmorenci* épousa une Reine de France, il ne s'adressa point au diable, mais aux Etats généraux, qui déclarèrent que pour acquérir au Roi mineur l'appui des *Montmorencis*, il fallait faire ce mariage.

Cette réponse était fière & n'était pas d'un coupable. Le procès dura quatorze mois. Il n'y eut de jugement ni pour, ni contre lui. La *Voisin*, la *Vigoureux* & son frère le prêtre qui s'appelaient aussi *Vigoureux*, furent brûlés avec le *Sage* à la Grève. Le Maréchal de *Luxembourg* alla quelques jours à la campagne, & revint ensuite à la Cour faire les fonctions de Capitaine des Gardes, sans voir *Louvois* & sans que le Roi lui parlât de tout ce qui s'était passé.

Siècle de Louis XIV.

Ppp

CXLXXVI. Nous avons vu comment il eut depuis le commandement des armées qu'il ne demanda pas, & par combien de victoires il imposa silence à ses ennemis.

On peut juger quelles rumeurs affreuses toutes ces accusations excitaient dans Paris. Le supplice du feu, dont la *Voisin* & ses complices furent punis, mit fin aux recherches & aux crimes. Cette abomination ne fut que le partage de quelques particuliers, & ne corrompit point les mœurs douces de la nation : mais elle laissa dans les esprits un penchant funeste à soupçonner des morts naturelles, d'avoir été violentes.

On croit la
Reine d'Es-
pagne nièce
de Louis
XIV em-
poisonnée.

Ce qu'on avait cru de la destinée malheureuse de Madame *Henriette d'Angleterre*, on le crut ensuite de sa fille *Marie-Louise*, qu'on maria en 1679 au Roi d'Espagne *Charles II*. Cette jeune Princesse partit à regret pour Madrid. Mademoiselle avait souvent dit à Monsieur, frère du Roi : *Ne menez pas si souvent votre fille à la Cour, elle sera trop malheureuse ailleurs.* Cette jeune Princesse voulait épouser Monseigneur. *Je vous fais Reine d'Espagne*, lui dit le Roi, *que pourrais-je de plus pour ma fille ?* « Ah ! répondit-elle, vous pourriez plus » pour votre nièce. » Elle fut enlevée au monde en 1689, au même âge que sa mère. Il passa pour constant, que le Conseil Autrichien de *Charles II* voulait se défaire d'elle, parce qu'elle aimait son pays, & qu'elle pouvait empêcher le Roi son mari de se déclarer pour les alliés contre la France. On lui envoya même de Versailles de ce qu'on croit du contrepoison ; précaution très incertaine, puisque ce qui peut guérir une espèce de mal peut envenimer l'autre, & qu'il n'y a point d'antidote général. Le contrepoison prétendu arriva après sa mort. Ceux qui ont lu les mémoires compilés par le Marquis de *Dangeau*, trouveront que le Roi dit en soupant : « La Reine d'Espagne est morte empoisonnée dans une tourte » d'anguille : la Comtesse de *Pernis*, les Caméristes *Zapata* » & *Nina*, qui en ont mangé après elle, sont mortes du » même poison. »

Après avoir lu cette étrange anecdote dans ces mémoires manuscrits, qu'on dit faits avec soin par un courtisan, qui n'avait presque point quitté *Louis XIV* pendant quarante ans, je ne laissai pas d'être encor en doute : je m'informai à d'an-

ciens domestiques du Roi, s'il était vrai que ce Monarque, toujours retenu dans ses discours, eût jamais prononcé des parolles si imprudentes. Ils m'assurèrent tous, que rien n'était plus faux. Je demandai à Madame la Duchesse de *St. Pierre* qui arrivait d'Espagne, s'il était vrai que ces trois personnes fussent mortes avec la Reine; elle me donna des attestations, que toutes trois avaient survécu longtems à leur maîtresse. Enfin je sus que ces mémoires du Marquis de *Dangeau*, qu'on regarde comme un monument précieux, n'étaient que des *nouvelles à la main*, écrites quelquefois par un de ses domestiques; & je puis répondre qu'on s'en apperçoit souvent au stile, aux inutilités & aux faussetés dont ce recueil est rempli. Après toutes ces idées funestes, où la mort de *Henriette d'Angleterre* nous a conduits, il faut revenir aux événemens de la Cour qui suivirent sa perte.

La Princesse Palatine lui succéda un an après, & fut mère du Duc d'Orléans, régent du Royaume. Il falut qu'elle renonçât au Calvinisme pour épouser Monsieur; mais elle conserva toujours pour son ancienne religion, un respect secret qu'il est difficile de secouer, quand l'enfance l'a imprimé dans le cœur.

L'aventure infortunée d'une fille d'honneur de la Reine, en 1673, donna lieu à un nouvel établissement. Ce malheur est connu par le sonnet de *l'Avorton*, dont les vers ont été tant cités.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime... &c.

Les dangers attachés à l'état de fille dans une Cour ga- Plus de filles d'honneur chez la Reine,
lante & voluptueuse, déterminèrent à substituer aux douze filles d'honneur qui embellissaient la Cour de la Reine, douze Dames du palais; & depuis, la maison des Reines fut ainsi composée. Cet établissement rendait la Cour plus nombreuse & plus magnifique, en y fixant les maris & les parens de ces Dames, ce qui augmentait la société & répandait plus d'opulence.

Ppp ij

CH. XXVI. La Princesse de Bavière , épouse de Monseigneur , ajouta dans les commencemens , de l'éclat & de la vivacité à cette Cour. La Marquise de *Montespan* attirait toujours l'attention principale : mais enfin elle cessait de plaire ; & les emportemens altiers de sa douleur ne ramenaient pas un cœur qui s'éloignait. Cependant elle tenait toujours à la Cour par une grande charge , étant sur-intendante de la maison de la Reine ; & au Roi , par ses enfans , par l'habitude & par son ascendant.

Trois femmes disputent le cœur de Louis XIV. On lui conservait tout l'extérieur de la considération & de l'amitié , qui ne la consolait pas ; & le Roi , affligé de lui causer des chagrins violens , & entraîné par d'autres goûts , trouvait déjà dans la conversation de Madame de *Maintenon* , une douceur qu'il ne goûtait plus auprès de son ancienne maîtresse. Il se sentait à la fois partagé entre Madame de *Montespan* qu'il ne pouvait quitter , Mademoiselle de *Fontange* qu'il aimait , & Madame de *Maintenon* de qui l'entretien devenait nécessaire à son ame tourmentée. Ces trois rivales de faveur tenaient toute la Cour en suspens. Il paraît assez honorable pour *Louis XIV* qu'aucune de ces intrigues n'inflût sur les affaires générales , & que l'amour , qui troublait la Cour , n'ait jamais mis le moindre trouble dans le gouvernement. Rien ne prouve mieux , ce me semble , que *Louis XIV* avait une ame aussi grande que sensible.

Je croirais même que ces intrigues de Cour , étrangères à l'Etat , ne devraient point entrer dans l'histoire , si le grand siècle de *Louis XIV* ne rendait tout intéressant , & si le voile de ces mystères n'avait été levé par tant d'historiens , qui pour la plupart les ont défigurés.

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

Suite des particularités & anecdotes.

LA jeuneſſe, la beauté de Mademoiſelle de *Fontange*, un fils qu'elle donna au Roi en 1680, le titre de Duchefſe dont elle fut décorée, écartaient Madame de *Maintenon* de la première place qu'elle n'oſoit eſpérer, & qu'elle eut depuis : mais la Duchefſe de *Fontange* & ſon fils moururent en 1681.

CH.
XXVII.

La Marquiſe de *Monteſpan*, n'ayant plus de rivale déclarée, n'en poſſéda pas plus un cœur fatigué d'elle & de ſes murmures. Quand les hommes ne ſont plus dans leur jeuneſſe, ils ont preſque tous beſoin de la ſociété d'une femme com-
 plaiſante ; le poids des affaires rend ſurtout cette conſolation néceſſaire. La nouvelle favorite, Madame de *Maintenon*, qui ſentait le pouvoir ſecret qu'elle acquérait tous les jours, ſe conduiſait avec cet art, qui eſt ſi naturel aux femmes, & qui ne déplaît pas aux hommes. Elle écrivait un jour à Madame de *Frontenac* ſa couſine, en qui elle avait une entière confiance : « Je le renvoye toujours affligé, & jamais deſeſpéré. » Dans ce tems, où ſa faveur croiſſait, où Madame de *Monteſpan* touchait à ſa chute, ces deux rivales ſe voyaient tous les jours, tantôt avec une aigreur ſecrete, tantôt avec une confiance paſſagère, que la néceſſité de ſe parler & la laſſitude de la contrainte mettaient quelquefois dans leurs entretiens. a) Elles convinrent de faire chacune de leur côté,

Mort de
Mademoi-
ſelle de
Fontange.
Faveur de
Madame de
Maintenon.

a) Les mémoires donnés ſous le nom de Madame de *Maintenon* rapportent qu'elle dit à Madame de *Monteſpan*, en parlant de ſes rêves : *J'ai rêvé que nous étions ſur le grand eſcalier de Verſailles : je montais : vous descendiez : je m'élevai juſqu'aux nues : vous allâtes à Fontevrauld.* Ce conte eſt renouvellé d'après le fameux Duc

d'*Epemon*, qui rencontra le Cardinal de *Richelieu* ſur l'eſcalier du Louvre l'année 1624. Le Cardinal lui demanda ſ'il n'y avait rien de nouveau ? Non, lui dit le Duc, ſi non que vous montez, & je descends. Ce conte eſt gâté en ajoutant que d'un eſcalier on s'éleva juſqu'aux nues. Il faut remarquer que dans preſque

Ppp iij

CH.
XXVII.

des mémoires de tout ce qui se passait à la Cour. L'ouvrage ne fut pas poussé fort loin. Madame de *Montespan* se plaisait à lire quelque chose de ces mémoires à ses amis, dans les dernières années de sa vie. La dévotion qui se mêlait à toutes ces intrigues secrètes, affermissait encor la faveur de Madame de *Maintenon*, & éloignait Madame de *Montespan*. Le Roi se reprochait son attachement pour une femme mariée, & sentait surtout ce scrupule depuis qu'il ne sentait plus d'amour. Cette situation embarrassante subsista jusqu'en 1685, année mémorable par la révocation de l'Edit de Nantes. On voyait alors des scènes bien différentes : d'un côté, le desespoir & la fuite d'une partie de la nation ; de l'autre, de nouvelles fêtes à Versailles ; Trianon & Marli bâtis, la nature forcée dans tous ces lieux de délices, & des jardins où l'art était épuisé. Le mariage du petit-fils du grand *Condé*, avec Mademoiselle de *Nantes* fille du Roi & de Madame de *Montespan*, fut le dernier triomphe de cette maîtresse, qui commençait à se retirer de la Cour.

Faux bruits
répandus.

Le Roi maria depuis deux enfans qu'il avait eus d'elle ; Mademoiselle de *Blois* avec le Duc de *Chartres* que nous avons vu depuis Régent du Royaume, & le Duc du Maine à *Louise-Bénédict* de *Bourbon*, petite-fille du grand *Condé*, & sœur de Monsieur le Duc, Princesse célèbre par son esprit & par le goût des arts. Ceux qui ont seulement approché du palais royal & de Sceaux, savent combien sont faux tous les bruits populaires, recueillis dans tant d'histoires concernant ces mariages. *b)*

Fêtes brillantes.

1685.

Avant la célébration du mariage de Monsieur le Duc avec Mademoiselle de *Nantes*, le Marquis de *Seignelai*, à cette occasion, donna au Roi une fête digne de ce Monarque, dans les jardins de Sceaux plantés par *le Nôtre* avec autant de goût que ceux de Versailles. On y exécuta l'idylle de *la Paix*,

tous les livres d'anecdotes, dans les
ma, on attribue presque toujours à
ceux qu'on fait parler des choses dites
un siècle & même plusieurs siècles
auparavant.

b) Il y a plus de vingt volumes,

dans lesquels vous verrez que la
maison d'*Orléans* & la maison de
Condé s'indignèrent de ces proposi-
tions ; vous lirez que la Princesse
mère du Duc de *Chartres* menaça
son fils ; vous lirez même qu'elle le

composée par *Racine*. Il y eut dans Versailles un nouveau carroufel ; & après le mariage , le Roi étala une magnificence singulière , dont le Cardinal *Mazarin* avait donné la première idée en 1656. On établit dans le salon de Marli quatre boutiques , remplies de ce que l'industrie des ouvriers de Paris avait produit de plus riche & de plus recherché. Ces quatre boutiques étaient autant de décorations superbes , qui représentaient les quatre saisons de l'année. Madame de *Montespan* en tenait une avec Monseigneur. Sa rivale Madame de *Maintenon* en tenait une autre avec le Duc du Maine. Les deux nouveaux mariés avaient chacun la leur ; Monsieur le Duc avec Madame de *Thiange* ; & Madame la Duchesse , à qui la bienfaisance ne permettait pas d'en tenir une avec un homme à cause de sa grande jeunesse , était avec la Duchesse de *Chevreuse*. Les Dames & les hommes nommés du voyage tiraient au sort les bijoux dont ces boutiques étaient garnies. Ainsi le Roi fit des présens à toute la Cour , d'une manière digne d'un Roi. La lotterie du Cardinal *Mazarin* fut moins ingénieuse & moins brillante. Ces lotteries avaient été mises en usage autrefois par les Empereurs Romains ; mais aucun d'eux n'en releva la magnificence par tant de galanterie.

Après le mariage de sa fille , Madame de *Montespan* ne re- Dernières années de Madame de Montespan,
parut plus à la Cour. Elle vécut à Paris avec beaucoup de dignité. Elle avait un grand revenu , mais voyager ; & le Roi lui fit payer toujours une pension de mille louis d'or par mois. Elle allait prendre tous les ans les eaux à Bourbon , & y mariait des filles du voisinage qu'elle dotait. Elle n'était plus dans l'âge où l'imagination frappée par de vives impressions envoie aux carmélites. Elle mourut à Bourbon en 1707.

Un an après le mariage de Mademoiselle de *Nantes* avec Monsieur le Duc , mourut à Fontainebleau le Prince de *Condé* Mort du grand Condé.
à l'âge de soixante-six ans , d'une maladie qui empira par l'effort qu'il fit d'aller voir Madame la Duchesse qui avait la 1686,

frappa. Les anecdotes de la constitution rapportent sérieusement , que le Roi s'étant servi de l'Abbé du Bois , sous-précepteur du Duc de Chartres , pour faire réussir la négociation , cet

Abbé n'en vint à bout qu'avec peine , & qu'il demanda pour récompense le chapeau de cardinal. Tout ce qui regarde la Cour est écrit ainsi dans beaucoup d'histoires.

petite vérole. On peut juger par cet empressement qui lui coûta la vie, s'il avait eu de la répugnance au mariage de son petit-fils avec cette fille du Roi & de Madame de *Montespan*, comme l'ont écrit tous ces gazetiers de menfonges, dont la Hollande était alors infectée. On trouve encor dans une histoire du Prince de *Condé*, sortie de ces mêmes bureaux d'ignorance & d'imposture, que le Roi se plaisait en toute occasion à mortifier ce Prince, & qu'au mariage de la Princesse de *Conti*, fille de Madame de la *Valière*, le Secrétaire d'Etat lui refusa le titre de *haut & puissant Seigneur*, comme si ce titre était celui qu'on donne aux Princes du Sang. L'écrivain, qui a composé l'histoire de *Louis XIV* dans Avignon, en partie sur ces malheureux mémoires, pouvait-il assez ignorer le monde & les usages de notre Cour, pour rapporter des faussetés pareilles ?

Mariage de Louis XIV avec Mad. de Mainenon.

Cependant après le mariage de Madame la Duchesse, après l'éclipse totale de la mère, Madame de *Mainenon* victorieuse prit un tel ascendant, & inspira à *Louis XIV* tant de tendresse & de scrupules, que le Roi, par le conseil du père la *Chaise*, l'épousa secrètement au mois de Janvier 1686, dans une petite chapelle qui était au bout de l'appartement occupé depuis par le Duc de Bourgogne. Il n'y eut aucun contrat, aucune stipulation. L'Archevêque de Paris, *Harlai de Chanvalon*, leur donna la bénédiction ; le confesseur y assista ; *Montchevreuil* c) & *Bontems* premier valet de chambre y furent comme témoins. Il n'est plus permis de supprimer ce fait, rapporté dans tous les auteurs, qui d'ailleurs se sont trompés sur les noms, sur le lieu & sur les dates. *Louis XIV* était alors dans sa quarante-huitième année, & la personne qu'il épousait, dans sa cinquante-deuxième. Ce Prince, comblé de gloire, voulait mêler aux fatigues du gouvernement les douceurs innocentes d'une vie privée : ce mariage ne l'engageait à

c) Et non pas le Chevalier de *Fourbin*, comme le disent les mémoires de *Choisi*. On ne prend pour confident d'un tel secret que des domestiques affidés, & des attachés par leur

service à la personne du maître. Il n'y eut point d'acte de célébration : on n'en fait que pour constater un état ; & il ne s'agissait ici que de ce qu'on appelle un mariage de conscience.

à rien d'indigne de son rang : il fut toujours problématique à la Cour, si Madame de *Maintenon* était mariée. On respectait en elle le choix du Roi, sans la traiter en Reine.

Cn.
XXVII

La destinée de cette Dame paraît parmi nous fort étrange, quoique l'histoire fournisse beaucoup d'exemples de fortunes plus grandes & plus marquées, qui ont eu des commencemens plus petits. La Marquise de *Saint-Sebastien*, que le Roi de Sardaigne *Victor-Amédée* épousa, n'était pas au-dessus de Madame de *Maintenon* : l'Impératrice de Russie *Catherine* était fort au-dessous ; & la première femme de *Jacques II* Roi d'Angleterre lui était bien inférieure, selon les préjugés de l'Europe, inconnus dans le reste du monde.

Son histoire.

Elle était d'une ancienne maison, petite-fille de *Théodore-Agrippa d'Aubigné*, Gentilhomme ordinaire de la chambre de *Henri IV*. Son père, *Constant d'Aubigné*, ayant voulu faire un établissement à la *Caroline*, & s'étant adressé aux Anglais, fut mis en prison au château Trompette, & en fut délivré par la fille du Gouverneur nommé de *Cardillac*, Gentilhomme Bordelois. *Constant d'Aubigné* épousa sa bienfaitrice en 1627, & la mena à la *Caroline*. De retour en France avec elle au bout de quelques années, tous deux furent enfermés à Niort en Poitou par ordre de la Cour. Ce fut dans cette prison de Niort, que naquit en 1635 *Françoise d'Aubigné*, destinée à éprouver toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée d'un serpent, ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée avec la plus grande dureté chez Madame de *Neuillant*, mère de la Duchesse de *Navailles* sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser en 1651 *Paul Scarron*, qui logeait auprès d'elle dans la rue d'Enfer. *Scarron* était d'une ancienne famille du Parlement, illustrée par de grandes alliances ; mais

science. Comment peut-on rapporter qu'après la mort de l'Archevêque de Paris, *Harlai*, en 1695, près de dix ans après le mariage, ses laquais trouvèrent dans ses vieilles culottes

Faîte de célébration ? Ce conte, qui n'est pas même fait pour des laquais, ne se trouve que dans les mémoires de *Maintenon*.

Siècle de Louis XIV.

Qqq

C. II.
XXVII.

le burlesque, dont il faisait profession, l'avilissait en le faisant aimer. Ce fut pourtant une fortune pour Mademoiselle d'*Aubigné*, d'épouser cet homme disgracié de la nature, impotent, & qui n'avait qu'un bien très médiocre. Elle fit avant ce mariage abjuration de la religion calviniste, qui était la sienne comme celle de ses ancêtres. Sa beauté & son esprit la firent bientôt distinguer. Elle fut recherchée avec empressement de la meilleure compagnie de Paris : & ce tems de sa jeunesse fut sans doute le plus heureux de sa vie. d) Après la mort de son mari arrivée en 1660, elle fit longtems solliciter auprès du Roi une petite pension de quinze cent livres, dont *Scarron* avait joui. Enfin au bout de quelques années, le Roi lui en donna une de deux mille, en lui disant ; » Madame, je » vous ai fait attendre longtems ; mais vous avez tant d'amis, » que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. «

Ce fait m'a été conté par le Cardinal de *Fleuri*, qui se plaisait à le rapporter souvent, parce qu'il disait que *Louis XIV* lui avait fait le même compliment, en lui donnant l'Evêché de Fréjus.

Cependant il est prouvé, par les lettres mêmes de Madame de *Maintenon*, qu'elle dut à Madame de *Montespan* ce léger secours qui la tira de la misère. On se ressouvint d'elle quelques années après, lorsqu'il falut élever en secret le Duc du Maine, que le Roi avait eu en 1670 de la Marquise de *Montespan*. Ce ne fut certainement qu'en 1672 qu'elle fut choisie pour présider à cette éducation secrète : elle dit dans une de ses lettres : *Si les enfans sont au Roi, je le veux bien ; car je ne me chargerais pas sans scrupule de ceux de Madame de Montespan : ainsi il faut que le Roi me l'ordonne ; voilà mon dernier mot.* Madame de *Montespan* n'avait deux enfans qu'en 1672,

d) Il est dit dans les prétendus mémoires de *Maintenon*, Tom. I. pag. 216. qu'elle n'eut longtems qu'un même lit avec la célèbre *Ninon Lenclos*, sur les où-dire de l'Abbé de *Châteauneuf* & de l'auteur du *siècle de Louis XIV*. Mais il ne se trouve pas un mot de cette anecdote chez

l'auteur du *siècle de Louis XIV*, ni dans tout ce qui nous reste de Mr. l'Abbé de *Châteauneuf*. L'auteur des mémoires de *Maintenon* ne cite jamais qu'au hazard. Ce fait n'est rapporté que dans les mémoires du Marquis de *la Fare*, pag. 190. édit. de Rotterdam. C'était encor la mode

le Duc du *Maine* & le Comte de *Vexin*. Les dates des lettres de Madame de *Maintenon* de 1670, dans lesquelles elle parle de ces deux enfans, dont l'un n'était pas encor né, sont donc évidemment fausses. Presque toutes les dates de ces lettres imprimées sont erronées. Cette infidélité pourrait donner de violens soupçons sur l'authenticité de ces lettres, si d'ailleurs on n'y reconnaissait pas un caractère de naturel & de vérité qu'il est presque impossible de contrefaire.

Il n'est pas fort important de savoir en quelle année cette Dame fut chargée du soin des enfans naturels de *Louis XIV*; mais l'attention à ces petites vérités fait voir avec quel scrupule on a écrit les faits principaux de cette histoire.

Le Duc du *Maine* était né avec un pied difforme. Le premier médecin d'*Aquin*, qui était dans la confidence, jugea qu'il falait envoyer l'enfant aux eaux de Barége. On chercha une personne de confiance, qui pût se charger de ce dépôt. e) Le Roi se souvint de Madame *Scarron*. Monsieur de *Louvois* alla secrètement à Paris lui proposer ce voyage. Elle eut soin depuis ce tems-là de l'éducation du Duc du *Maine*, nommée à cet emploi par le Roi, & non point par Madame de *Montespan*, comme on l'a dit. Elle écrivait au Roi directement; ses lettres plurent beaucoup. Voilà l'origine de sa fortune: son mérite fit tout le reste.

Le Roi qui ne pouvait d'abord s'accoutumer à elle, passa de l'aversion à la confiance, & de la confiance à l'amour. Les lettres que nous avons d'elle sont un monument bien plus précieux qu'on ne pense: elles découvrent ce mélange de religion & de galanterie, de dignité & de faiblesse, qui se trouve si souvent dans le cœur humain, & qui était dans celui de *Louis XIV*. Celui de Madame de *Maintenon* paraît à la fois

de partager son lit avec ses amis: & cette mode, qui ne subsiste plus, était très ancienne, même à la Cour. On voit dans l'histoire de France, que *Charles IX*, pour sauver le Comte de *Brissac* des massacres de la *St. Barthelemi*, lui proposa de coucher au Louvre dans son lit; & que le Duc

de *Guise* & le Prince de *Condé* avaient longtems couché ensemble.

e) L'auteur du roman des mémoires de Madame de *Maintenon*, lui fait dire, à la vue du château Trompette: *Voilà où j'ai été élevée*, &c. Cela est évidemment faux; elle avait été élevée à Niort.

Qqq ij

Cn.
XXVII.

plein d'une ambition & d'une dévotion qui ne se combattent jamais. Son confesseur *Gobelin* approuve également l'une & l'autre ; il est directeur & courtisan ; sa pénitente devenue ingrate envers Madame de *Montespan* se dissimule toujours son tort. Le confesseur nourrit cette illusion ; elle fait venir de bonne foi la religion au secours de ses charmes usés , pour supplanter sa bienfaitrice devenue sa rivale.

Ce commerce étrange de tendresse & de scrupule de la part du Roi , d'ambition & de dévotion de la part de la nouvelle maîtresse , paraît durer depuis 1681 jusqu'à 1686 qui fut l'époque de leur mariage.

Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement qui était de plain-pied à celui du Roi , elle se bornait à une société de deux ou trois Dames retirées comme elle ; encor les voyait-elle rarement. Le Roi venait tous les jours chez elle après son dîner , avant & après le souper , & y demeurait jusqu'à minuit. Il y travaillait avec ses Ministres , pendant que Madame de *Maintenon* s'occupait à la lecture , ou à quelque ouvrage des mains ; ne s'empressant jamais de parler d'affaires d'Etat , paraissant souvent les ignorer , rejetant bien loin tout ce qui avait la plus légère apparence d'intrigue & de cabale , beaucoup plus occupée de complaire à celui qui gouvernait que de gouverner , & ménageant son crédit en ne l'employant qu'avec une circonspection extrême. Elle ne profita point de sa place , pour faire tomber toutes les dignités & tous les grands emplois dans sa famille. Son frère , le Comte d'*Aubigné* , ancien Lieutenant-Général , ne fut pas même Maréchal de France. Un cordon bleu , & quelques parts secrètes f) dans les fermes générales , furent sa seule fortune ; aussi disait-il au Maréchal de *Vivonne* , frère de Madame de *Montespan* , qu'il avait eu son bâton de Maréchal en argent comptant.

f) Voyez les lettres à son frère.
 » Je vous conjure de vivre comme-
 » dément , & de manger les dix-
 » huit mille francs de l'affaire que
 » nous avons faite : nous en ferons
 » d'autres."

g) Le compilateur des mémoires
 de Madame de *Maintenon* , dit Tom.
 IV. pag. 200. *Roussseau* , *vipère achar-*
née contre ses bienfaiteurs , fit des
couplets satyriques contre le Maréchal
de Noailles. Cela n'est pas vrai : il

Le Marquis de *Villette* son neveu, ou son cousin, ne fut que Chef-d'escadre. Madame de *Cailus*, fille de ce Marquis de *Villette*, n'eut en mariage qu'une pension modique donnée par *Louis XIV.* Madame de *Maintenon* en mariant sa nièce d'*Aubigné* au fils du premier Maréchal de *Noailles*, g) ne lui donna que deux cent mille francs : le Roi fit le reste. Elle n'avait elle-même que la terre de *Maintenon* qu'elle avait achetée des bienfaits du Roi. Elle voulut que le public lui pardonnât son élévation en faveur de son désintéressement. La seconde femme du Marquis de *Villette*, depuis Madame *Bolingbroke*, ne put jamais rien obtenir d'elle. Je lui ai souvent entendu dire qu'elle avait reproché à sa cousine le peu qu'elle faisait pour sa famille ; & qu'elle lui avait dit en colère : « Vous » voulez jouir de votre modération, & que votre famille en » soit la victime. « Madame de *Maintenon* oubliait tout, quand elle craignait de choquer les sentimens de *Louis XIV.* Elle n'osa pas même soutenir le Cardinal de *Noailles* contre le père le *Tellier*. Elle avait beaucoup d'amitié pour *Racine* ; mais cette amitié ne fut pas assez courageuse, pour le protéger contre un léger ressentiment du Roi. Un jour, touchée de l'éloquence avec laquelle il lui avait parlé de la misère du peuple en 1698, misère toujours exagérée, mais qui fut portée réellement depuis jusqu'à une extrémité déplorable, elle engagea son ami à faire un mémoire, qui montrât le mal & le remède. Le Roi le lut ; & en ayant témoigné du chagrin, elle eut la faiblesse d'en nommer l'auteur, & celle de ne le pas défendre. *Racine*, plus faible encor, fut pénétré d'une douleur qui le mit depuis au tombeau. h)

Du même fonds de caractère, dont elle était incapable de rendre service, elle l'était aussi de nuire. L'Abbé de *Choisi* rapporte, que le Ministre *Louvois* s'était jetté aux pieds de *Louis XIV.* pour l'empêcher d'épouser la veuve *Scarron*. Si l'Abbé de *Choisi* savait ce fait, Madame de *Maintenon* en était

Cn.
XXVII.

L'illustre
Racine aff-
fct faible
pour mou-
rir de dou-
leur de ce
qu'il a un
peu depuis
au Roi.

ne fut calomnier personne. *Rousseau*, très jeune alors, ne connaissait pas le premier Maréchal de *Noailles*. Les chansons satyriques dont il parle étaient d'un Gentilhomme nommé

de *Cabanac*, qui les avouait hautement.

h) Ce fait a été rapporté par le fils de l'illustre *Racine*, dans la vie de son père.

Qqq ij

CH.
XXVII.

instruite ; & non-seulement elle pardonna à ce Ministre , mais elle appaisa le Roi dans les mouvemens de colère que l'humour brusque du Marquis de *Louvois* inspirait quelquefois à son maître. i)

Louis XIV, en épousant Madame de *Maintenon* , ne se donna donc qu'une compagnie agréable & soumise. La seule distinction publique qui faisait sentir son élévation secrète , c'était qu'à la Messe elle occupait une de ces deux petites tribunes ou lanternes dorées , qui ne semblaient faites que pour le Roi & la Reine. D'ailleurs , nul extérieur de grandeur. La dévotion qu'elle avait inspirée au Roi , & qui avait servi à son mariage , devint peu-à-peu un sentiment vrai & profond , que l'âge & l'ennui fortifièrent. Elle s'était déjà donnée à la Cour & auprès du Roi la considération d'une fondatrice , en rassemblant à Noisi plusieurs filles de qualité ; & le Roi avait affecté déjà les revenus de l'abbaye de St. Denys à cette communauté naissante. Saint-Cyr fut bâti au bout du parc de Versailles en 1686. Elle donna alors à cet établissement toute sa forme , en fit les réglemens avec *Godet Desmarêts* Evêque de

i) Qui croirait que dans les mémoires de Madame de *Maintenon* , Tom. III. pag. 273. , il est dit que ce Ministre craignait que le Roi ne l'empoisonnât. Il est bien étrange qu'on débite à Paris des horreurs si insensées , à la suite de tant de contes ridicules.

Cette sottise atroce est fondée sur un bruit populaire qui court à la mort du Marquis de *Louvois*. Ce Ministre prenait des eaux que *Séron* son médecin lui avait ordonnées , & que *la Ligerie* son chirurgien lui faisait boire. C'est ce même *la Ligerie* qui a donné au public le remède qu'on nomme aujourd'hui *la poudre des chartroux*. Ce *la Ligerie* m'a souvent dit qu'il avait averti Monsieur de *Louvois* qu'il risquait sa vie s'il travaillait en prenant des eaux. Le Mi-

nistre continua son travail : il mourut presque subitement le 16 Juillet 1691 , & non pas en 1692 , comme le dit l'auteur des faux mémoires. *La Ligerie* l'ouvrit , & ne trouva d'autre cause de sa mort que celle qu'il avait prédite. On s'avisa de soupçonner le médecin *Séron* d'avoir empoisonné une bouteille de ces eaux. Nous avons vu combien ces fustes soupçons étaient alors communs. On prétendit qu'un Prince voisin , que *Louvois* avait extrêmement irrité & maltraité , avait gagné le médecin *Séron*. On trouve une partie de ces anecdotes dans les mémoires du Marquis de *la Fare* , pag. 249. La famille même de *Louvois* fit mettre en prison un Savoyard qui frottait dans la maison ; mais ce pauvre homme très innocent fut bientôt relâché. Or

Chartres, & fut elle-même Supérieure de ce couvent. Elle y allait souvent passer quelques heures ; & quand je dis que l'ennui la déterminait à ces occupations , je ne parle que d'après elle. Qu'on lise ce qu'elle écrivait à Madame de la *Maisonfort*, dont il est parlé dans le chapitre du Quatrième :

« Que ne puis-je vous donner mon expérience ! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands , & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse , dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer ? J'ai été jeune & jolie ; j'ai goûté les plaisirs ; j'ai été aimée partout. Dans un âge plus avancé , j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit ; je suis venue à la faveur ; & je vous proteste , ma chère fille , que tous les états laissent un vuide affreux. » k)

CH.
XXVII.

*Vanité des
grandeurs
démontrée
par l'exem-
ple de Ma-
dame de
Maintenon.*

Si quelque chose pouvait détromper de l'ambition , ce serait assurément cette lettre. Madame de *Maintenon* , qui pourtant n'avait d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand Roi , disait un jour au Comte d'*Aubigné* son frère : « Je n'y peux plus tenir ; je voudrais être morte. » On fait

si on soupçonna , quoique très mal-à-propos , un Prince ennemi de la France d'avoir voulu attenter à la vie d'un Ministre de *Louis XIV.*, ce n'était pas certainement une raison pour en soupçonner *Louis XIV.* lui-même.

Le même auteur qui dans les mémoires de *Maintenon* a rassemblé tant de fustetés , prétend , au même endroit , que le Roi dit , qu'il avait été défait la même année de trois hommes qu'il ne pouvait souffrir , le Maréchal de la Feuillade , le Marquis de Seignelay , & le Marquis de Louvois. Premièrement , Monsieur de Seignelay ne mourut point la même année 1691 , mais en 1690. En second lieu , à qui *Louis XIV.* , qui s'exprimait toujours avec circonspection & en honnête homme , a-t-il dit des pa-

roles si imprudentes & si odieuses ? à qui a-t-il développé une ame si ingrate & si dure ? à qui a-t-il pu dire qu'il était bien aise d'être défait de trois hommes qui l'avaient servi avec le plus grand zèle ? Est-il permis de calomnier ainsi , sans la plus légère preuve , sans la moindre vraisemblance , la mémoire d'un Roi , connu pour avoir toujours parlé sagement ? Tout lecteur sensé ne voit qu'avec indignation ces recueils d'impostures , dont le public est surchargé ; & l'auteur des mémoires de *Maintenon* mériterait d'être châtié , si le mépris dont il abuse ne le sauvait de la punition.

k) Cette lettre est authentique , & l'auteur l'avait déjà vue en manuscrit avant que le fils du grand *Racine* l'eût imprimée.

quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le Père.*

CH.
XXVII.

A la mort du Roi , elle se retira entièrement à Saint-Cyr. Ce qui peut surprendre , c'est que le Roi ne lui avait presque rien assuré. Il la recommanda seulement au Duc d'Orléans. Elle ne voulut qu'une pension de quatre-vingt mille livres , qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort , arrivée en 1719 le 15 d'Avril. On a trop affecté d'oublier dans son épitaphe le nom de *Scarron* : ce nom n'est point avilissant , & l'omission ne sert qu'à faire penser qu'il peut l'être.

Le Roi at-
taqué de la
fistule.

La Cour fut moins vive & plus sérieuse , depuis que le Roi commença à mener avec Madame de *Maintenon* une vie plus retirée ; & la maladie considérable qu'il eut en 1686 contribua encor à lui ôter le goût de ces fêtes galantes , qui avaient jusques-là signalé presque toutes ses années. Il fut attaqué d'une fistule dans le dernier des intestins. L'art de la chirurgie , qui fit sous ce règne plus de progrès que dans tout le reste de l'Europe , n'était pas encor familiarisé avec cette maladie. Le Cardinal de *Richelieu* en était mort , faute d'avoir été bien traité. Le danger du Roi émut toute la France. Les églises furent remplies d'un peuple innombrable , qui demandait la guérison de son Roi , les larmes aux yeux. Ce mouvement d'un attendrissement général fut presque semblable à ce que nous avons vu , lorsque son successeur fut en danger de mort à Metz en 1744. Ces deux époques apprendront à jamais aux Rois , ce qu'ils doivent à une nation qui fait aimer ainsi.

Dès que *Louis XIV* ressentit les premières atteintes de ce mal , son premier chirurgien *Félix* alla dans les hôpitaux chercher des malades qui fussent dans le même péril ; il consulta les meilleurs chirurgiens ; il inventa avec eux des instrumens qui abrégèrent l'opération , & qui la rendaient moins douloureuse. Le Roi la souffrit sans se plaindre. Il fit travailler ses Ministres auprès de son lit le jour même ; & afin que la nouvelle de son danger ne fit aucun changement dans les Cours de l'Europe , il donna audience le lendemain aux Ambassadeurs. A ce courage d'esprit se joignait la magnanimité avec laquelle il récompensa *Félix* ; il lui donna une terre , qui valait alors plus de cinquante mille écus.

Depuis

Depuis ce tems, le Roi n'alla plus aux spectacles. La Dauphine de Bavière, devenue mélancolique & attaquée d'une maladie de langueur qui la fit enfin mourir en 1690, se refusa à tous les plaisirs, & resta obstinément dans son appartement. Elle aimait les lettres; elle avait même fait des vers; mais dans sa mélancolie, elle n'aimait plus que la solitude.

CH.
XXVII.
Mort de la
Dauphine
de Bavière.

Ce fut le couvent de Saint-Cyr, qui ranima le goût des choses d'esprit. Madame de *Maintenon* pria *Racine*, qui avait renoncé au théâtre pour le Jansenisme & pour la Cour, de faire une tragédie qui pût être représentée par ses élèves. Elle voulut un sujet tiré de la Bible. *Racine* composa *Esther*. Cette pièce, ayant d'abord été jouée dans la maison de Saint-Cyr, le fut ensuite plusieurs fois à Versailles devant le Roi dans l'hiver de 1689. Des prélats, des jésuites, s'empresaient d'obtenir la permission de voir ce singulier spectacle. Il paraît remarquable, que cette pièce eut alors un succès universel; & que deux ans après, *Athalie* jouée par les mêmes personnes, n'en eut aucun. Ce fut tout le contraire, quand on joua ces pièces à Paris, longtems après la mort de l'auteur, & après le tems des partialités. *Athalie* représentée en 1717, fut reçue comme elle devait l'être, avec transport; & *Esther* en 1721 n'inspira que de la froideur, & ne reparut plus. Mais alors il n'y avait plus de courtisans, qui reconnussent avec flatterie *Esther* dans Madame de *Maintenon*, & avec malignité *Vashti* dans Madame de *Montespan*, *Aman* dans Monsieur de *Louvois*, & surtout les Huguenots persécutés par ce Ministre, dans la proscription des Hébreux. Le public impartial ne vit qu'une aventure sans intérêt & sans vraisemblance; un Roi insensé, qui a passé six mois avec sa femme sans savoir, sans s'informer même qui elle est; un Ministre assez ridiculement barbare pour demander au Roi qu'il extermine toute une nation, vieillards, femmes, enfans, parce qu'on ne lui a pas fait la révérence: ce même Ministre assez bête pour signifier l'ordre de tuer tous les Juifs dans onze mois, afin de leur donner apparemment le tems d'échapper ou de se défendre: un Roi imbécille qui sans prétexte signe cet ordre ridicule, & qui sans prétexte fait pendre subitement son favori; tout cela, sans intrigue, sans action, sans intérêt, déplut beaucoup à quiconque avait du

Siècle de Louis XIV.

Rrr

CH. XXVII. sens & du goût. 1) Mais malgré le vice du sujet, trente vers d'*Esther* valent mieux que beaucoup de tragédies qui ont eu de grands succès.

Ces amusemens ingénieux recommencèrent, pour l'éducation d'*Adélaïde de Savoye* Duchesse de Bourgogne, amenée en France à l'âge de onze ans.

La Duchesse de Bourgogne joue la comédie.

C'est une des contradictions de nos mœurs, que d'un côté on ait laissé un reste d'infamie attaché aux spectacles publics, & que de l'autre on ait regardé ces représentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des personnes royales. On éleva un petit théâtre dans l'appartement de Madame de *Maintenon*. La Duchesse de Bourgogne, le Duc d'Orléans, y jouaient avec les personnes de la Cour qui avaient le plus de talens. Le fameux acteur *Baron* leur donnait des leçons, & jouait avec eux. La plupart des tragédies de *Duché*, valet de chambre du Roi, furent composées pour ce théâtre ; & l'Abbé *Genêt*, aumônier de la Duchesse d'Orléans, en faisait pour la Duchesse du Maine, que cette Princesse & sa cour représentaient.

Ces occupations formaient l'esprit & animaient la société. m)

Aucun de ceux qui ont trop censuré *Louis XIV* ne peut disconvenir, qu'il ne fût, jusqu'à la journée d'Hochstet, le seul

1) Il est dit dans les mémoires de *Maintenon*, que *Racine* voyant le mauvais succès d'*Esther* dans le public, s'écria, pourquoi m'y suis-je exposé ? pourquoi m'a-t-on détourné de me faire chartreux ? Mille louis le consolèrent.

1°. Il est faux qu'*Esther* fut alors mal reçue.

2°. Il est faux & impossible que *Racine* ait dit qu'on l'avait empêché alors de se faire chartreux, puisque sa femme vivait. L'auteur qui a tout écrit au hazard & tout confondu, devait consulter les mémoires sur la vie de *Jean Racine* par *Louis Racine*

son fils. Il y aurait vû que *Jean Racine* voulait se faire chartreux avant son mariage.

3°. Il est faux que le Roi lui eût donné alors mille louis d'or. Cette fausseté est encor prouvée par les mêmes mémoires. Le Roi lui fit présent d'une charge de Gentilhomme ordinaire de sa chambre en 1690, après la représentation d'*Athalie* à Versailles. Ces minuties acquièrent quelque importance quand il s'agit d'un aussi grand-homme que *Racine*. Les fausses anecdotes sur ceux qui illustrèrent le beau siècle de *Louis XIV*, sont répétées dans tant de li-

puissant, le seul magnifique, le seul grand presque en tout genre. Car quoiqu'il y eût des héros, comme *Jean Sobieski* & des Rois de Suède, qui effaçassent en lui le guerrier, personne n'effaça le monarque. Il faut avouer encore, qu'il soutint ses malheurs & qu'il les répara. Il a eu des défauts ; il a fait de grandes fautes : mais ceux qui le condamnent, l'auraient-ils égalé, s'ils avaient été à sa place ?

La Duchesse de Bourgogne croissait en grâces & en mérite. Les éloges qu'on donnait à sa sœur en Espagne, lui inspirèrent une émulation qui redoubla en elle le talent de plaire. Ce n'était pas une beauté parfaite ; mais elle avait le regard tel que son fils ; un grand air, une taille noble. Ces avantages étaient embellis par son esprit, & plus encor par l'envie extrême de mériter les suffrages de tout le monde. Elle était, comme *Henriette d'Angleterre*, l'idole & le modèle de la Cour, avec un plus haut rang : elle touchait au trône : la France attendait du Duc de Bourgogne un gouvernement, tel que les sages de l'antiquité en imaginèrent, mais dont l'austérité serait tempérée par les grâces de cette Princesse, plus faites encor pour être senties que la philosophie de son époux. Le monde sait, comme toutes ces espérances furent trompées. Ce fut le sort de *Louis XIV* de voir périr en France toute sa famille par des morts prématurées, la femme à quarante-cinq

CH.
XXVII.

Louis XIV
voit mourir
presque
toute sa
famille.

vres ridicules, & ces livres sont en si grand nombre, tant de lecteurs oisifs & mal instruits prennent ces contes pour des vérités, qu'on ne peut trop les prémunir contre tous ces mensonges. Et si on dément souvent l'auteur des mémoires de *Maintenon*, c'est que jamais auteur n'a plus menti que lui.

m) Comment le Marquis de *la Fare* peut-il dire dans ses mémoires, que depuis la mort de *Madame*, ce ne fut que jeu, confusion & impolitesse ? On jouait beaucoup dans les voyages de *Marli* & de *Fontainebleau*, mais jamais chez *Madame de*

Maintenon ; & la Cour fut en tout tems le modèle de la plus parfaite politesse. La Duchesse d'Orléans alors Duchesse de Chartres, la Duchesse du Maine, la Princesse de Conti, *Madame la Duchesse*, démentaient bien ce que le Marquis de *la Fare* avance. Cet homme, qui dans le commerce était de la plus grande indulgence, n'a presque écrit qu'une satire. Il était mécontent du gouvernement : il passait sa vie dans une société qui se faisait un mérite de condamner la Cour ; & cette société fit d'un homme très aimable, un historien quelquefois injuste.

Rrr ij

CH.
XXVII.

ans, son fils unique à cinquante ; n) & un an après que nous eumes perdu son fils, nous vîmes son petit-fils le Dauphin Duc de Bourgogne, la Dauphine sa femme, leur fils aîné le Duc de Bretagne, portés à St. Denys au même tombeau au mois d'Avril 1712 ; tandis que le dernier de leurs enfans, monté depuis sur le trône, était dans son berceau aux portes de la mort. Le Duc de Berri, frère du Duc de Bourgogne, les suivit deux ans après ; & sa fille, dans le même tems, passa du berceau au cercueil.

Ce tems de désolation laissa dans les cœurs une impression si profonde, que dans la minorité de *Louis XV* j'ai vu plusieurs personnes, qui ne parlaient de ces pertes qu'en versant des larmes. Le plus à plaindre de tous les hommes, au milieu de tant de morts précipitées, était celui qui semblait devoir hériter bientôt du Royaume.

Souçons
de poison &
calomnies.

Ces mêmes soupçons, qu'on avait eus à la mort de Madame & à celle de *Marie-Louise* Reine d'Espagne, se révélèrent avec une fureur singulière. L'excès de la douleur publique aurait presque excusé la calomnie, si elle avait été excusable. Il y avait du délire à penser, qu'on eût pu faire périr par un crime tant de personnes royales, en laissant vivre le seul qui pouvait les venger. La maladie, qui emporta le Dauphin Duc de Bourgogne, sa femme & son fils, était une rougeole pourprée épidémique. Ce mal fit périr à Paris en moins d'un mois plus de cinq cent personnes. Monsieur le Duc de *Bourbon*, petit-fils du Prince de *Condé*, le Duc de *la Trimoille*, Madame de *la Vrillière*, Madame de *Liftenai*, en furent attaqués à la Cour. Le Marquis de *Gondrin*, fils du Duc d'*Antin*, en mourut en deux jours. Sa femme, depuis Comtesse de Toulouse, fut à l'agonie. Cette maladie parcourut

n) L'auteur des mémoires de Madame de *Maintenon*, Tom. IV. dans un chapitre intitulé, *Mademoiselle Choin*, dit que Monseigneur fut amoureux d'une de ses propres sœurs, & qu'il épousa ensuite Mademoiselle *Choin*. Ces contes populaires sont reconnus pour faux chez tous les hon-

nètes gens. Il faudrait être non-seulement contemporain, mais être muni de preuves, pour avancer de telles anecdotes. Il n'y a jamais eu le moindre indice que Monseigneur eût épousé Mlle *Choin*. Renouveler ainsi, au bout de soixante ans, des bruits de ville, si vagues, si peu vraisem-

toute la France. Elle fit périr en Lorraine les aînés de ce Duc de Lorraine *François*, destiné à être un jour Empereur & à relever la Maison d'*Autriche*.

Cn.
XXVII.

Cependant, ce fut assez qu'un médecin nommé *Boudin*, homme de plaisir, hardi & ignorant; eût proféré ces paroles: « Nous n'entendons rien à de pareilles maladies: « c'en fut assez, dis-je, pour que la calomnie n'eût point de frein.

Un Prince avait un laboratoire, & étudiait la chymie, ainsi ^{Le Duc d'Orléans} que beaucoup d'autres arts: c'était une preuve sans réplique. ^{très injustement accusé} Le cri public était affreux; il faut en avoir été témoin pour le croire. Plusieurs écrits & quelques malheureuses histoires ^{de Louis XIV} éterniseraient les soupçons, si des hommes instruits ne prenaient soin de les détruire. J'ose dire, que frappé de tout tems de l'injustice des hommes, j'ai fait bien des recherches pour savoir la vérité. Voici ce que m'a répété plusieurs fois le Marquis de *Canillac*, l'un des plus honnêtes hommes du Royaume, intimement attaché à ce Prince soupçonné, dont il eut depuis beaucoup à se plaindre. Le Marquis de *Canillac*, au milieu de cette clameur publique, va le voir dans son palais. Il le trouve étendu à terre, versant des larmes, aliéné par le desespoir. Son chymiste *Homberg* court se rendre à la Bastille, pour se constituer prisonnier: mais on n'avait point d'ordre de le recevoir; on le refuse. Le Prince (qui le croirait?) demande lui-même, dans l'excès de sa douleur, à être mis en prison; il veut que des formes juridiques éclaircissent son innocence; sa mère demande avec lui cette justification cruelle. La lettre de cachet s'expédie; mais elle n'est point signée: & le Marquis de *Canillac*, dans cette émotion d'esprit, conserva seul assez de sang-froid pour sentir les conséquences d'une démarche si desespérée. Il fit que la

blables, si décriés, ce n'est point écrire l'histoire; c'est compiler au hazard des scandales pour gagner de l'argent. Sur quel fondement cet écrivain a-t-il le front d'avancer pag. 244. que Madame la Duchesse de Bourgogne dit au Prince son époux, Si j'étais morte, auriez-vous

fait le troisième tome de votre famille? Il fait parler Louis XIV, tous les Princes, tous les Ministres, comme s'il les avait écoutés. On trouve peu de pages dans ces mémoires qui ne soient remplies de ces mensonges hardis qui soulèvent tous les honnêtes gens.

Rrr iij

— mère du Prince s'opposa à cette lettre de cachet ignominieuse. Le Monarque qui l'accordait, & son neveu qui la demandait, étaient également malheureux. o)

См.
XXVII.

o) L'auteur de la vie du Duc d'Orléans est le premier qui ait parlé de ces soupçons atroces : c'était un jésuite nommé *La Motte*, le même qui prêcha à Rouen contre ce Prince pendant sa régence, & qui se réfugia ensuite en Hollande sous le nom de *la Hode*. Il était instruit de quelques faits publics. Il dit, Tom. I. pag. 112. que le Prince si injustement soupçonné demanda à se constituer prisonnier ; & ce fait est très vrai. Ce jésuite n'était pas à portée de savoir comment Mr. de *Canillac* s'opposa à cette démarche trop injurieuse à l'innocence du Prince. Toutes les autres anecdotes qu'il rapporte sont fausses. *Reboul* qui l'a copié, dit d'après lui, pag. 143. Tom. VIII. que le dernier enfant du Duc & de la Duchesse de Bourgogne fut sauté par du contrepoison de Venise. Il n'y a point de contrepoison de Venise qu'on donne ainsi au hasard. La médecine ne connaît point d'antidotes généraux qui puissent guérir un mal dont on ne connaît point la source. Tous les contes qu'on a répandus dans le public en ces tems malheureux, ne sont

qu'un amas d'erreurs populaires.

C'est une fausseté de peu de conséquence dans le compilateur des mémoires de Madame de *Maintenon*, de dire que le Duc du Maine fut alors à l'agonie ; c'est une calomnie puérile de dire, que l'auteur du siècle de *Louis XIV* accredité ces bruits plus qu'il ne les détruit.

Jamais l'histoire n'a été deshonorée par de plus absurdes mensonges, que dans ces prétendus mémoires. L'auteur feint de les écrire en 1753. Il s'avise d'imaginer que le Duc & la Duchesse de Bourgogne, & leur fils aîné, moururent de la petite vérole ; il avance cette fausseté pour se donner un prétexte de parler de l'inoculation qu'on a faite au mois de Mai 1756. Ainsi dans la même page il se trouve qu'il parle en 1753 de ce qui est arrivé en 1756.

La littérature a été infectée de tant de fortes d'écrits calomnieux, on a débité en Hollande tant de faux mémoires, tant d'impostures sur le gouvernement & sur les citoyens, que c'est un devoir de précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles.

CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Suite des anecdotes.

Louis XIV dévorait sa douleur en public ; il se laissa voir à l'ordinaire ; mais en secret les ressentimens de tant de malheurs le pénétraient & lui donnaient des convulsions. Il éprouvait toutes ces pertes domestiques à la suite d'une guerre malheureuse, avant qu'il fût assuré de la paix, & dans un tems où la misère désolait le Royaume. On ne le vit pas succomber un moment à ses afflictions.

Cm.
XXVIII.

Le reste de sa vie fut triste. Le dérangement des finances, auquel il ne put remédier, aliéna les cœurs. Sa confiance entière pour le jésuite *le Tellier*, homme trop violent, acheva de les révolter. C'est une chose très remarquable, que le public, qui lui pardonna toutes ses maîtresses, ne lui pardonna pas son confesseur. Il perdit, les trois dernières années de sa vie, dans l'esprit de la plupart de ses sujets, tout ce qu'il avait fait de grand & de mémorable.

*Le jésuite
le Tellier
fit la fin
de ce règne.*

Privé de presque tous ses enfans, sa tendresse, qui redoublait pour le Duc du Maine & pour le Comte de Toulouse ses fils légitimés, le porta à les déclarer héritiers de la couronne, eux & leurs descendans, au défaut des Princes du Sang, par un édit qui fut enrégistré sans aucune remontrance en 1714. Il tempérait ainsi, par la loi naturelle, la sévérité des loix de convention, qui privent les enfans nés hors du mariage, de tous droits à la succession paternelle. Les Rois dispensent de cette loi. Il crut pouvoir faire pour son sang, ce qu'il avait fait en faveur de plusieurs de ses sujets. Il crut surtout pouvoir établir pour deux de ses enfans, ce qu'il avait fait passer au Parlement sans opposition, pour les Princes de la Maison de Lorraine. Il égala ensuite leur rang à celui des Princes du Sang en 1715. Le procès, que les Princes du Sang intentèrent depuis aux Princes légitimés, est connu. Ceux-ci ont conservé pour leurs personnes & pour leurs enfans les honneurs donnés

par *Louis XIV.* Ce qui regarde leur postérité dépendra du tems , du mérite & de la fortune.

CH.
XXVIII.

*Dernière
maladie du
Roi.*

Louis XIV fut attaqué vers le milieu du mois d'Aoust 1715, au retour de Marli, de la maladie qui termina ses jours. Ses jambes s'enflèrent ; la gangrène commença à se manifester. Le Comte de *Stair* Ambassadeur d'Angleterre paria, selon le génie de sa nation, que le Roi ne passerait pas le mois de Septembre. Le Duc d'Orléans, qui au voyage de Marli avait été absolument seul, eut alors toute la Cour auprès de sa personne. Un empirique, dans les derniers jours de la maladie du Roi, lui donna un elixir qui ranima ses forces. Il mangea, & l'empirique assura qu'il guérirait. La foule, qui entourait le Duc d'Orléans, diminua dans le moment. « Si le Roi mange » une seconde fois, dit le Duc d'Orléans, nous n'aurons plus » personne. « Mais la maladie était mortelle. Les mesures étaient prises, pour donner la régence absolue au Duc d'Orléans. Le Roi ne la lui avait laissée que très limitée par son testament déposé au Parlement, ou plutôt il ne l'avait établi que chef d'un Conseil de régence, dans lequel il n'aurait eu que la voix prépondérante. Cependant il lui dit : *Je vous ai conservé tous les droits que vous donne votre naissance.* a) C'est qu'il ne croyait pas qu'il y eût de loi fondamentale qui donnât dans une minorité un pouvoir sans bornes à l'héritier présomptif du Royaume. Cette autorité suprême, dont on peut abuser, est dangereuse ; mais l'autorité partagée l'est encor davantage. Il crut qu'ayant été si bien obéi pendant sa vie, il le serait après sa mort, & ne se souvenait pas qu'on avait cassé le testament de son père.

*Il meurt
avec cou-
rage sans
ostentation.*

D'ailleurs personne n'ignore avec quelle grandeur d'ame il vit approcher la mort, disant à Madame de Maintenon : *J'avais cru qu'il était plus difficile de mourir ; disant à ses domestiques : Pourquoi pleurez-vous ? m'avez-vous cru immortel ?* donnant tranquillement ses ordres sur beaucoup de choses, & même sur sa pompe funèbre. Quiconque a beaucoup de té-

a) Les mémoires de Madame de Maintenon, Tom. V. pag. 194. disent que *Louis XIV* voulut faire le

Duc du Maine Lieutenant-Général du Royaume. Il faut avoir des gages authentiques pour avancer une chose

témoins de sa mort, meurt toujours avec courage. *Louis XIII* dans sa dernière maladie, avait mis en musique le *De Profundis*, qu'on devait chanter pour lui. Le courage d'esprit avec lequel *Louis XIV* vit sa fin, fut dépouillé de cette ostentation répandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Son successeur a toujours conservé écrites au chevet de son lit, les paroles remarquables que ce Monarque lui dit, en le tenant sur son lit entre ses bras : ces paroles ne sont point telles qu'elles sont rapportées dans toutes les histoires. Les voici fidèlement copiées :

Cu.
XXVIII.

» Vous allez être bientôt Roi d'un grand Royaume. Ce
 » que je vous recommande plus fortement, est de n'oublier
 » jamais les obligations que vous avez à DIEU. Souvenez-
 » vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de
 » conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre ;
 » ne m'imites pas en cela, non plus que dans les trop grandes
 » dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses,
 » & cherchez à connaître le meilleur pour le suivre toujours.
 » Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, &
 » faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-
 » même, &c. »

Ses derni-
res paroles
au Dau-
phin.

Ce discours est très éloigné de la petitesse d'esprit qu'on lui impute dans quelques mémoires. On lui a reproché d'avoir porté sur lui des reliques les dernières années de sa vie. Ses sentimens étaient grands, mais son confesseur qui ne l'était pas, l'avait assujetti à ces pratiques peu convenables, & aujourd'hui désuètes, pour l'assujettir plus pleinement à ses insinuations. Et d'ailleurs ces reliques qu'il avait la faiblesse de porter, lui avaient été données par Madame de Maintenon.

Quoique la vie & la mort de *Louis XIV* eussent été glo-
rieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritait. L'amour
de la nouveauté, l'approche d'un tems de minorité, où cha-
cun se figurait une fortune, la querelle de la *Constitution*
qui aigrissait les esprits ; tout fit recevoir la nouvelle de sa

Moins ra-
gretti qu'il
ne devait
l'être.

chose aussi extraordinaire & aussi importante. Le Duc du Maine eût été au-dessus du Duc d'Orléans ;

c'eût été tout bouleverser : aussi le fait est-il faux.

Siècle de Louis XIV.

Sss

CH.
XXVIII.

mort avec un sentiment qui allait plus loin que l'indifférence. Nous avons vu ce même peuple, qui en 1686 avait demandé au ciel avec larmes la guérison de son Roi malade, suivre son convoi funèbre avec des démonstrations bien différentes. On prétend que la Reine sa mère lui avait dit un jour dans sa grande jeunesse : *Mon fils, ressemblez à votre grand-père, & non pas à votre père.* Le Roi en ayant demandé la raison : *C'est*, dit-elle, *qu'à la mort de Henri IV on pleurait, & qu'on a ri à celle de Louis XIII.* b)

Sa réputation.

Quoiqu'on lui ait reproché des petitesse, des duretés dans son zèle contre le Jansenisme, trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la faiblesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans des choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, l'embrasement du Palatinat, les persécutions contre les Réformés ; cependant ses grandes qualités & ses actions mises enfin dans la balance, l'ont emporté sur ses fautes. Le tems qui meurt les opinions des hommes a mis le sceau à sa réputation ; & malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point son nom sans respect, & sans concevoir à ce nom l'idée d'un siècle éternellement mémorable. Si l'on considère ce Prince dans sa vie privée, on le voit à la vérité trop plein de sa grandeur, mais affable, ne donnant point à sa mère de part au gouvernement, mais remplissant avec elle tous les devoirs d'un fils, & observant avec son épouse tous les dehors de la bienséance ; bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, & aimable avec dignité.

Sa conduite
& ses paroles.

J'ai déjà remarqué c) ailleurs, qu'il ne prononça jamais les paroles qu'on lui fait dire, lorsque le premier Gentilhomme de la chambre & le Grand-Maitre de la garde-robe se dispensaient l'honneur de le servir : *Qu'importe lequel de mes valets me serve ?* Un discours si grossier ne pouvait partir d'un homme

b) J'ai vu de petites tentes dressées sur le chemin de St. Denys. On y buvait, on y chantait, on riait. Les sentimens des citoyens de Paris

avaient passé jusqu'à la populace. Le jésuite *le Tellier* était la principale cause de cette joye universelle. J'entendis plusieurs spectateurs dire qu'il

aussi poli & aussi attentif qu'il l'était, & ne s'accordait guère avec ce qu'il dit un jour au Duc de *la Rochefoucault*, au sujet de ses dettes : *Que ne parlez-vous à vos amis ?* Mot bien différent, qui par lui-même valait beaucoup, & qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus.

Il n'est pas même vrai, qu'il ait écrit au Duc de *la Rochefoucault* : « Je vous fais mon compliment comme votre ami, » sur la charge de Grand-Maitre de la garde-robe, que je vous donne comme votre Roi. « Les historiens lui font honneur de cette lettre. C'est ne pas sentir combien il est peu délicat, combien même il est dur de dire à celui dont on est le maître, qu'on est son maître. Cela ferait à sa place, si on écrivait à un sujet qui aurait été rebelle : c'est ce que *Henri IV* aurait pu dire au Duc de *Mayenne* avant l'entière réconciliation. Le Secrétaire du cabinet *Rose* écrivit cette lettre ; & le Roi avait trop de bon goût pour l'envoyer. C'est ce bon goût *Son bon* qui lui fit supprimer les inscriptions fastueuses, dont *Charpentier* de l'Académie Française avait chargé les tableaux de *le Brun* dans la galerie de Versailles ; *l'incroyable passage du Rhin* ; *la merveilleuse prise de Valenciennes*, &c. Le Roi sentit que la prise de Valenciennes, le passage du Rhin, disaient davantage. *Charpentier* avait eu raison d'orner d'inscriptions en notre langue les monumens de sa patrie ; la flatterie seule avait nui à l'exécution.

On a recueilli quelques réponses, quelques mots de ce Prince, qui se réduisent à très peu de chose. On prétend, que quand il résolut d'abolir en France le Calvinisme, il dit : « Mon grand-père aimait les Huguenots, & ne les craignait pas ; mon père ne les aimait point, & les craignait ; moi je ne les aime, ni ne les crains. »

Ayant donné en 1658 la place de premier Président du Parlement de Paris à Mr. de *Lamoignon* alors Maître des requêtes, il lui dit : « Si j'avais connu un plus homme de bien

faillait mettre le feu aux maisons des jésuites avec les flambeaux qui éclairaient la pompe funèbre.

c) Tout cela est tiré des anecdotes

imprimées parmi les mélanges du même auteur, & fondées dans cette histoire.

» & un plus digne sujet , je l'aurais choisi. « Il usa à-peu-près des mêmes termes avec le Cardinal de Noailles, lorsqu'il lui donna l'archevêché de Paris. Ce qui fait le mérite de ces paroles , c'est qu'elles étaient vraies , & qu'elles inspiraient la vertu.

Paroles
mémorables.

On prétend qu'un prédicateur indiscret le désigna un jour à Versailles : témérité qui n'est pas permise envers un particulier , encor moins envers un Roi. On assure que *Louis XIV* se contenta de lui dire : *Mon père , j'aime bien à prendre ma part d'un sermon , mais je n'aime pas qu'on me la fasse.* Que ce mot ait été dit ou non , il peut servir de leçon.

Il s'exprimait toujours noblement & avec précision , s'étudiant en public à parler comme à agir en Souverain. Lorsque le Duc d'Anjou partit pour aller régner en Espagne , il lui dit, pour marquer l'union qui allait désormais joindre les deux nations : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

Rien ne peut assurément faire mieux connaître son caractère que le mémoire suivant qu'on a tout entier écrit de sa main. d)

Écrit de sa
main , où
il se rend
compte de
sa conduite.

» Les Rois sont souvent obligés à faire des choses contre leur
» inclination , & qui blessent leur bon naturel. Ils doivent ai-
» mer à faire plaisir , & il faut qu'ils châtient souvent & per-
» dent des gens à qui naturellement ils veulent du bien. L'in-
» térêt de l'Etat doit marcher le premier. On doit forcer son
» inclination , & ne pas se mettre en état de se reprocher ,
» dans quelque chose d'importance , qu'on pouvait faire mieux.
» Mais quelques intérêts particuliers m'en ont empêché , &
» ont déterminé les vûes que je devais avoir pour la gran-
» deur , le bien & la puissance de l'Etat. Souvent il y a des
» endroits qui font peine ; il y en a de délicats qu'il est dif-
» ficile de démêler. On a des idées confuses. Tant que cela
» est , on peut demeurer sans se déterminer ; mais dès que
» l'on se fixe l'esprit à quelque chose , & qu'on croit voir le

d) Il est déposé à la bibliothèque du Roi depuis quelques années.

e) L'Abbé *Castel de St. Pierre* , connu par plusieurs ouvrages singuliers , dans lesquels on trouve beaucoup de vûes philosophiques , & très

peu de pratiques , a laissé des *Annales politiques* depuis 1658 jusqu'à 1739. Il condamne sévèrement , en plusieurs endroits , l'administration de *Louis XIV*. Il ne veut pas surtout qu'on l'appelle *Louis le Grand*. Si

» meilleur parti, il le faut prendre. C'est ce qui m'a fait réussir
 » souvent dans ce que j'ai entrepris. Les fautes que j'ai faites,
 » & qui m'ont donné des peines infinies, ont été par com-
 » plaisance, & pour me laisser aller trop nonchalamment aux
 » avis des autres. Rien n'est si dangereux que la faiblesse de
 » quelque nature qu'elle soit. Pour commander aux autres il
 » faut s'élever au-dessus d'eux ; & après avoir entendu ce
 » qui vient de tous les endroits, on se doit déterminer par
 » le jugement qu'on doit faire sans préoccupation, & pensant
 » toujours à ne rien ordonner ni exécuter qui soit indigne de
 » soi, du caractère qu'on porte, ni de la grandeur de l'Etat.
 » Les Princes qui ont de bonnes intentions & quelque con-
 » naissance de leurs affaires, soit par expérience, soit par étude
 » & une grande application à se rendre capables, trouvent
 » tant de différentes choses par lesquelles ils se peuvent faire
 » connaître, qu'ils doivent avoir un soin particulier & une
 » application universelle à tout. Il faut se garder contre soi-
 » même, prendre garde à son inclination, & être toujours en
 » garde contre son naturel. Le métier de Roi est grand, no-
 » ble & flatteur, quand on se sent digne de bien s'acquitter
 » de toutes les choses auxquelles il engage ; mais il n'est pas
 » exempt de peines, de fatigues, d'inquiétude. L'incertitude
 » desespère quelquefois ; & quand on a passé un tems rai-
 » sonnable à examiner une affaire, il faut se déterminer &
 » prendre le parti qu'on croit le meilleur. e)

» Quand on a l'Etat en vuë, on travaille pour soi ; le bien
 » de l'un fait la gloire de l'autre. Quand le premier est heu-
 » reux, élevé & puissant, celui qui en est cause en est glo-
 » rieux, & par conséquent doit plus goûter que ses sujets,
 » par rapport à lui & à eux, tout ce qu'il y a de plus agréa-
 » ble dans la vie. Quand on s'est mépris, il faut réparer sa
 » faute le plus tôt qu'il est possible, & que nulle considération
 » n'en empêche, pas même la bonté.

grand signifie parait, il est sûr que
 ce titre ne lui convient pas : mais
 par ces mémoires écrits de la main
 de ce Monarque, il paraît qu'il avait
 d'aussi bons principes de gouverne-

ment, pour le moins, que l'Abbé de
St. Pierre. Ces mémoires de l'Abbé de
St. Pierre n'ont rien de curieux que
 la bonne foi grossière avec laquelle cet
 homme se croit fait pour gouverner.

См.
XXVIII.

» En 1671 un homme mourut qui avait la charge de Secrétaire d'Etat, ayant le département des étrangers. Il était homme capable, mais non pas sans défauts. Il ne laissait pas de bien remplir ce poste, qui est très important.

» Je fus quelque tems à penser à qui je ferais avoir cette charge; & après avoir bien examiné, je trouvai qu'un homme qui avait longtems servi dans des ambassades, était celui qui la remplirait le mieux. *f*)

» Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé de tout le monde, ce qui n'arrive pas toujours. Je le mis en possession de cette charge à son retour. Je ne le connaissais que de réputation & par les commissions dont je l'avais chargé, & qu'il avait bien exécutées; mais l'emploi que je lui ai donné s'est trouvé trop grand & trop étendu pour lui. Je n'ai pas profité de tous les avantages que je pouvais avoir, & tout cela par complaisance & bonté. Enfin il a falu que je lui ordonne de se retirer, parce que tout ce qui passait par lui, perdait de la grandeur & de la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres d'un Roi de France. Si j'avais pris le parti de l'éloigner plus tôt, j'aurais évité les inconvéniens qui me sont arrivés, & je ne me reprocherais pas que ma complaisance pour lui a pû nuire à l'Etat. J'ai fait ce détail pour faire voir un exemple de ce que j'ai dit ci-devant. «

Ce monument si précieux, & jusqu'à présent inconnu, dépose à la postérité en faveur de la droiture & de la magnanimité de son ame. On peut même dire qu'il se juge trop sévèrement, qu'il n'avait nul reproche à se faire sur Monsieur de *Pomponne*, puisque les services de ce Ministre & sa réputation avaient déterminé le choix du Prince confirmé par l'approbation universelle; & s'il se condamne sur le choix de Monsieur de *Pomponne*, qui eut au moins le bonheur de servir dans les tems les plus glorieux, que ne devait-il pas se dire sur Monsieur de *Chamillard*, dont le ministère fut si infortuné & condamné si universellement?

Il avait écrit plusieurs mémoires dans ce goût, soit pour

f) Mr. de *Pomponne*.

se rendre compte à lui-même, soit pour l'instruction du Dauphin Duc de Bourgogne. Ces réflexions vinrent après les événemens. Il eût approché davantage de la perfection où il avait le mérite d'aspirer, s'il eût pu se former une philosophie supérieure à la politique ordinaire & aux préjugés; philosophie que dans le cours de tant de siècles on voit pratiquée par si peu de Souverains, & qu'il est bien pardonnable aux Rois de ne pas connaître, puisqu'il tant d'hommes privés l'ignorent.

Voici une partie des instructions qu'il donne à son petit-fils *Philippe V* partant pour l'Espagne. Il les écrivit à la hâte, avec une négligence qui découvre bien mieux l'ame, qu'un discours étudié. On y voit le père & le Roi.

CH.
XXVIII.

Conseils à
son petit-
fils Roi
d'Espagne.

- „ Aimez les Espagnols & tous vos sujets attachés à vos
- „ couronnes & à votre personne. Ne préférez pas ceux qui
- „ vous flatteront le plus; estimez ceux qui pour le bien ha-
- „ zarderont de vous déplaire. Ce sont là vos véritables amis.
- „ Faites le bonheur de vos sujets; & dans cette vue n'ayez
- „ de guerre que lorsque vous y serez forcé, & que vous en
- „ aurez bien considéré & bien pesé les raisons dans votre
- „ Conseil.
- „ Essayez de remettre vos finances; veillez aux Indes & à
- „ vos flottes; pensez au commerce; vivez dans une grande
- „ union avec la France; rien n'étant si bon pour nos deux
- „ puissances, que cette union à laquelle rien ne pourra ré-
- „ sister. g)
- „ Si vous êtes contraint de faire la guerre, mettez-vous à
- „ la tête de vos armées.
- „ Songez à rétablir vos troupes partout, & commencez par
- „ celles de Flandre.
- „ Ne quittez jamais vos affaires pour votre plaisir; mais
- „ faites-vous une sorte de règle qui vous donne des tems
- „ de liberté & de divertissement.
- „ Il n'y en a guères de plus innocens que la chasse & le
- „ goût de quelque maison de campagne, pourvu que vous
- „ n'y fassiez pas trop de dépense.
- „ Donnez une grande attention aux affaires quand on vous

g) On voit qu'il se trompa dans cette conjecture.

CH.
XXVIII.

„ en parle ; écoutez beaucoup dans le commencement , sans rien décider.

„ Quand vous aurez plus de connaissance , souvenez-vous que c'est à vous à décider ; mais quelque expérience que vous ayez , écoutez toujours tous les avis & tous les raisonnemens de votre Conseil , avant que de faire cette décision.

„ Faites tout ce qui vous sera possible pour bien connaître les gens les plus importans , afin de vous en servir à propos.

„ Tâchez que vos Vice-Rois & Gouverneurs soient toujours Espagnols.

„ Traitez bien tout le monde ; ne dites jamais rien de fâcheux à personne ; mais distinguez les gens de qualité & de mérite.

„ Témoignez de la reconnaissance pour le feu Roi , & pour tous ceux qui ont été d'avis de vous choisir pour lui succéder.

„ Ayez une grande confiance au Cardinal *Porto-Carrero* , & lui marquez le gré que vous lui savez de la conduite qu'il a tenue.

„ Je crois que vous devez faire quelque chose de considérable pour l'Ambassadeur qui a été assez heureux pour vous demander & pour vous saluer le premier en qualité de sujet.

„ N'oubliez pas *Bedmar* , qui a du mérite , & qui est capable de vous servir.

„ Ayez une entière créance au Duc d'*Harcourt* ; il est habile homme , & honnête homme , & ne vous donnera des conseils que par rapport à vous.

„ Tenez tous les Français dans l'ordre.

„ Traitez bien vos domestiques , mais ne leur donnez pas trop de familiarité , & encor moins de créance. Servez-vous d'eux tant qu'ils seront sages : renvoyez-les à la moindre faute qu'ils feront , & ne les soutenez jamais contre les Espagnols.

„ N'ayez

b) Cela seul peut servir à con- | foi des mémoires infidèles écrits en
fondre tant d'historiens qui sur la | Hollande , ont rapporté un prétendu
traité

„ N'ayez de commerce avec la Reine douairière que celui
 „ dont vous ne pouvez vous dispenser. Faites enforte qu'elle
 „ quitte Madrid , & qu'elle ne sorte pas d'Espagne. En quel-
 „ que lieu qu'elle soit , observez sa conduite , & empêchez
 „ qu'elle ne se mêle d'aucune affaire. Ayez pour suspects ceux
 „ qui auront trop de commerce avec elle.

CH.
XXVIII;

„ Aimez toujours vos parens. Souvenez-vous de la peine
 „ qu'ils ont eu à vous quitter. Conservez un grand commerce
 „ avec eux dans les grandes choses & dans les petites. De-
 „ mandez-nous ce que vous auriez besoin ou envie d'avoir
 „ qui ne se trouve pas chez vous ; nous en userons de même
 „ avec vous.

„ N'oubliez jamais que vous êtes Français , & ce qui peut
 „ vous arriver. Quand vous aurez assuré la succession d'Es-
 „ pagne par des enfans , visitez vos royaumes , allez à Naples
 „ & en Sicile , passez à Milan & venez en Flandre ; i) ce
 „ sera une occasion de nous revoir : en attendant visitez la
 „ Catalogne , l'Arragon , & autres lieux. Voyez ce qu'il y
 „ aura à faire pour Ceuta.

„ Jettez quelque argent au peuple quand vous ferez en Es-
 „ pagne , & surtout en entrant à Madrid.

„ Ne paraîssiez pas choqué des figures extraordinaires que
 „ vous trouverez. Ne vous en moquez point. Chaque pays
 „ a ses manières particulières ; & vous ferez bientôt accou-
 „ tumé à ce qui vous paraîtra d'abord le plus surprenant.

„ Evitez autant que vous pourrez de faire des grâces à
 „ ceux qui donnent de l'argent pour les obtenir. Donnez à
 „ propos & libéralement ; & ne recevez guères de présens ,
 „ à moins que ce ne soit des bagatelles. Si quelquefois vous
 „ ne pouvez éviter d'en recevoir , faites-en , à ceux qui vous
 „ en auront donné , de plus considérables , après avoir laissé
 „ passer quelques jours.

„ Ayez une cassette pour mettre ce que vous aurez de par-
 „ ticulier , dont vous aurez seul la clef.

„ Je finis par un des plus importans avis que je puisse vous

traité (signé par Philippe V avant son départ) par lequel traité ce Prince céda à son grand-père la Flandre & le Milanais.

Siccle de Louis XIV.

Ttt

C. n.
XXVIII.

„ donner. Ne vous laissez pas gouverner. Soyez le maître ;
„ n'ayez jamais de favori ni de premier Ministre. Ecoutez ,
„ consultez votre Conseil , mais décidez. DIEU qui vous a
„ fait Roi , vous donnera les lumières qui vous sont néces-
„ saires , tant que vous aurez de bonnes intentions. “ k)

Sa poli-
esse.

Louis XIV avait dans l'esprit plus de justesse & de dignité , que de faillies ; & d'ailleurs on n'exige pas qu'un Roi dise des choses mémorables , mais qu'il en fasse. Ce qui est nécessaire à tout homme en place , c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence , & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment ; mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. Il s'en était fait une heureuse habitude. C'était entre lui & sa Cour un commerce continu , de tout ce que la majesté peut avoir de grâces sans jamais se dégrader , & de tout ce que l'empressement de servir & de plaire peut avoir de finesse , sans l'air de la bassesse. Il était , surtout avec les femmes , d'une attention & d'une politesse qui augmentait encor celle de ses courtisans ; & il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses qui flattent l'amour-propre en excitant l'émulation , & qui laissent un long souvenir.

Un jour Madame la Duchesse de Bourgogne encor fort jeune , voyant à souper un Officier qui était très laid , plaisantait beaucoup & très haut sur sa laideur ; „ Je le trouve ,
„ Madame , dit le Roi encor plus haut , un des plus beaux
„ hommes de mon Royaume ; car c'est un des plus braves. “

Un Officier-Général , homme un peu brusque , & qui n'avait pas adouci son caractère dans la Cour même de *Louis XIV* , avait perdu un bras dans une action , & se plaignait au Roi , qui l'avait pourtant récompensé , autant qu'on le peut faire pour un bras cassé : „ Je voudrais avoir perdu aussi l'autre , dit-il , & ne plus servir Votre Majesté : „ *J'en serais bien fâché pour vous & pour moi* , lui répondit le Roi : & ce

k) Le Roi d'Espagne profita de ces conseils : c'était un Prince vertueux

L'auteur des mémoires de *Main-tenon* , Tom. V. pag. 200. & suiv.

l'accuse d'avoir fait un *souper scandaleux* avec la *Princesse des Ursins* le lendemain de la mort de sa première femme , & d'avoir voulu épouser cette Dame , qu'il charge d'opprobres.

discours fut suivi d'une grace qu'il lui accorda. Il était si éloigné de dire des choses désagréables, qui sont des traits mortels dans la bouche d'un Prince, qu'il ne se permettrait pas même les plus innocentes & les plus douces railleries; tandis que des particuliers en font tous les jours de si cruelles & de si funestes.

Сн.
XXVIII.

Il se plaisait & se connaissait à ces choses ingénieuses, aux *Amuse-ments* impromptus, aux chansons agréables; & quelquefois même il faisait sur le champ de petites parodies sur les airs qui étaient en vogue, comme celle-ci:

Chez mon cadet de frère,
Le chancelier Serrant
N'est pas trop nécessaire;
Et le sage Boifranc
Est celui qui fait plaîre.

& cet autre, qu'il fit en congédiant un jour le Conseil:

Le Conseil à ses yeux a beau se présenter;
Si-tôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour elle:
Rien ne peut l'arrêter,
Quand la chasse l'appelle.

Ces bagatelles servent au moins à faire voir, que les agré-mens de l'esprit faisaient un des plaisirs de sa Cour, qu'il entrait dans ces plaisirs, & qu'il savait dans le particulier vivre en homme, aussi-bien que représenter en monarque sur le théâtre du monde.

Sa lettre à l'Archevêque de Reims au sujet du Marquis de *Sagasse*; *Barbesieux*, quoiqu'écrite d'un stile extrêmement négligé, fait *circonspec-tion & bonté* plus d'honneur à son caractère, que les pensées les plus ingénieuses n'en auraient fait à son esprit. Il avait donné à ce

Remarquez que... de la Trimouille Princeſſe des Ursins, Dame d'honneur de la feuë Reine, avait alors plus de soixante ans. Ces contes populaires, qui ne méritent que l'ou-bli, deviennent des calomnies punissables quand on les imprime, & qu'on veut flétrir les noms les plus respectés sans apporter la plus légère preuve.

CH.
XXVIII.

jeune homme la place de Secrétaire d'Etat de la guerre¹, qu'avait eu le Marquis de *Louvois* son père. Bientôt mécontent de la conduite de son nouveau Secrétaire d'Etat, il veut le corriger sans le trop mortifier. Dans cette vue il s'adresse à son oncle l'Archevêque de Reims; il le prie d'avertir son neveu. C'est un maître instruit de tout, c'est un père qui parle.

« Je fais, dit-il, ce que je dois à la mémoire de Monsieur » de *Louvois*; *1*) mais si votre neveu ne change de conduite, » je serai forcé de prendre un parti. J'en serai fâché; mais » il en faudra prendre un. Il a des talens; mais il n'en fait » pas un bon usage. Il donne trop souvent à souper aux » Princes, au lieu de travailler; il néglige les affaires pour » ses plaisirs; il fait attendre trop longtems les officiers dans » son antichambre; il leur parle avec hauteur, & quelquefois » avec dureté. »

Voilà ce que ma mémoire me fournit de cette lettre, que j'ai vûe autrefois en original. Elle fait bien voir, que *Louis XIV* n'était pas gouverné par ses Ministres comme on l'a cru, & qu'il savait gouverner ses Ministres.

*Amour des
louanges,
mais envie
de les mé-
riter.*

Il aimait les louanges; & il est à souhaiter qu'un Roi les aime, parce qu'alors il s'efforce de les mériter. Mais *Louis XIV* ne les recevait pas toujours, quand elles étaient trop fortes. Lorsque notre Académie, qui lui rendait toujours compte des sujets qu'elle proposait pour ses prix, lui fit voir celui-ci: *Quelle est, de toutes les vertus du Roi, celle qui mérite la préférence?* Le Roi rougit, & ne voulut pas qu'un tel sujet fût traité. Il souffrit les prologues de *Quinault*; mais c'était dans les plus beaux jours de sa gloire, dans le tems où l'ivresse de la nation excusait la sienne. *Virgile* & *Horace* par reconnaissance, & *Ovide* par une indigne faiblesse, prodiguèrent à *Auguste* des éloges plus forts, & si on songe aux proscriptions, bien moins mérités.

Si *Corneille* avait dit dans la chambre du Cardinal de *Richelieu* à quelqu'un des courtisans: Dites à Mr. le Cardinal que je me connais mieux en vers que lui; jamais ce Ministre

¹) Ces mots démentent bien l'infâme] que le Marquis de *Louvois* avait craint calomnie de *La Beaumelle*, qui ose dire] que *Louis XIV* ne l'empoisonnât.

ne lui eût pardonné ; c'est pourtant ce que *Despréaux* dit tout haut du Roi dans une dispute qui s'éleva sur quelques vers que le Roi trouvait bons , & que *Despréaux* condamnait. Il a raison , dit le Roi , il s'y connaît mieux que moi.

CH.
XXVIII.

Le Duc de *Vendôme* avait auprès de lui *Villiers* , un de ces hommes de plaisir qui se font un mérite d'une liberté cynique. Il le logeait à Versailles dans son appartement. On l'appellait communément *Villiers-Vendôme*. Cet homme condamnait hautement tous les goûts de *Louis XIV* , en musique, en peinture , en architecture , en jardins. Le Roi plantait-il un bosquet , meublait-il un appartement , construisait-il une fontaine , *Villiers* trouvait tout mal entendu , & s'exprimait en termes peu mesurés. Il est étrange , disait le Roi , que *Villiers* ait choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce que je fais. L'ayant rencontré un jour dans les jardins , Eh bien , lui dit-il en lui montrant un de ses nouveaux ouvrages , cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire ? Non , répondit *Villiers*. Cependant , reprit le Roi , il y a bien des gens qui n'en sont pas si mécontents. Cela peut être , répartit *Villiers* , chacun a son avis. Le Roi en riant répondit : On ne peut pas plaire à tout le monde.

Indulgence.

Un jour *Louis XIV* jouant au tric-trac , il y eut un coup douteux. On disputait ; les courtisans demeuraient dans le silence. Le Comte de *Grammont* arrive. Jugez-nous , lui dit le Roi. Sire , c'est vous qui avez tort , dit le Comte. Et comment pouvez-vous me donner le tort avant de savoir ce dont il s'agit ? Eh ! Sire , ne voyez-vous pas que pour peu que la chose eût été seulement douteuse , tous ces Messieurs vous auraient donné gain de cause ?

Le Duc d'*Antin* se distingua dans ce siècle par un art singulier , non pas de dire des choses flatteuses , mais d'en faire. Le Roi va coucher à Petit-bourg ; il y critique une grande allée d'arbres , qui cachait la vue de la rivière. Le Duc d'*Antin* la fait abattre pendant la nuit. Le Roi , à son réveil , est étonné de ne plus voir ces arbres qu'il avait condamnés. C'est

Galante-
ries singu-
lières.

Au reste cette lettre doit être | par Mr. le Garde des Sceaux Chan-
encor parmi les manuscrits laissés | velin.

Ttt iij

CH.
XXVIII. *parce que Votre Majesté les a condamnés, qu'elle ne les voit plus, répond le Duc.*

Nous avons aussi rapporté ailleurs, que le même homme ayant remarqué, qu'un bois assez grand au bout du canal de Fontainebleau déplaisait au Roi, il prit le moment d'une promenade, & tout étant préparé, il se fit donner un ordre de couper ce bois, & on le vit dans l'instant abattu tout entier. Ces traits sont d'un courtisan ingénieux, & non pas d'un flatteur.

Le Maréchal de la Feuillade lui érige une statue.

On a accusé *Louis XIV* d'un orgueil insupportable, parce que la base de sa statue, à la place des Victoires, est entourée d'esclaves enchaînés. Mais ce n'est point lui qui fit ériger cette statue, ni celle qu'on voit à la place de Vendôme. Celle de la place des Victoires est le monument de la grandeur d'ame & de la reconnaissance du premier Maréchal de la *Feuillade* pour son maître. Il y dépensa cinq cent mille livres, qui font près d'un million aujourd'hui; & la ville en ajouta autant pour rendre la place régulière. Il paraît qu'on a eu également tort d'imputer à *Louis XIV* le faite de cette statue, & de ne voir que de la vanité & de la flatterie dans la magnanimité du Maréchal.

On ne parlait que de ces quatre esclaves; mais ils figurent des vices domtés, aussi-bien que des nations vaincues; le duel aboli, l'hérésie détruite; les inscriptions le témoignent assez. Elles célèbrent aussi la jonction des mers, la paix de Nimègue; elles parlent de bienfaits, plus que d'exploits guerriers. D'ailleurs c'est un ancien usage des sculpteurs, de mettre des esclaves aux pieds des statues des Rois. Il vaudrait mieux y représenter des citoyens libres & heureux. Mais enfin on voit des esclaves aux pieds du clément *Henri IV* & de *Louis XIII* à Paris; on en voit à Livourne sous la statue de *Ferdinand de Médicis*, qui n'enchaîne assurément aucune nation; on en voit à Berlin sous la statue d'un Electeur, qui repoussa les Suédois, mais qui ne fit point de conquêtes.

Les voisins de la France, & les Français eux-mêmes, ont rendu très injustement *Louis XIV* responsable de cet usage. *Viro immortalis, A l'homme immortel*, a été traitée d'idolâtrie; comme si ce mot signifiait autre chose, que l'immortalité de

sa gloire. L'inscription de *Viviani*, à sa maison de Florence, *Ædes à Deo datæ, Maison donnée par un Dieu*, serait bien plus idolâtre : elle n'est pourtant qu'une allusion au surnom de *Dieu-donné*, & au vers de Virgile, *Deus nobis huc otia fecit*. C. H.
XXVIII.

A l'égard de la statue de la place Vendôme, c'est la ville qui l'a érigée. Les inscriptions latines qui remplissent les quatre faces de la base, sont des flatteries plus grossières que celles de la place des Victoires. On y lit que *Louis XIV* ne prit jamais les armes que malgré lui. Il démentit bien solennellement cette adulation au lit de la mort, par des paroles dont on se souviendra plus longtems que de ces inscriptions ignorées de lui, & qui ne sont que l'ouvrage de la bassesse de quelques gens de lettres.

Le Roi avait destiné les bâtimens de cette place pour sa bibliothèque publique. La place était plus vaste ; elle avait d'abord trois faces, qui étaient celles d'un palais immense, dont les murs étaient déjà élevés, lorsque le malheur des tems en 1701, força la ville de bâtir des maisons de particuliers sur les ruines de ce palais commencé. Ainsi le Louvre n'a point été fini ; ainsi la fontaine & l'obélisque, que *Colbert* voulait faire élever vis-à-vis le portail de *Perrault*, n'ont paru que dans les desseins ; ainsi le beau portail de St. Gervais est demeuré obscur ; & la plupart des monumens de Paris laissent des regrets.

La nation désirait, que *Louis XIV* eût préféré son Louvre & sa capitale au palais de Versailles, que le Duc de *Créqui* appelait un favori sans mérite. La postérité admire avec reconnaissance, ce qu'on a fait de grand pour le public ; mais la critique se joint à l'admiration, quand on voit ce que *Louis XIV* a fait de superbe & de défectueux pour sa maison de campagne.

Il résulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que ce Monarque aimait en tout la grandeur & la gloire. Un Prince, qui ayant fait d'aussi grandes choses que lui, serait encor simple & modeste, serait le premier des Rois, & *Louis XIV* le second.

S'il se repentit en mourant, d'avoir entrepris légèrement des guerres, il faut convenir, qu'il ne jugeait pas par les évé-

nemens : car de toutes ses guerres, la plus juste & la plus indispensable, celle de 1701, fut la seule malheureuse.

CH.
XXVIII.

Il eut de son mariage, outre *Monseigneur*, deux fils & trois filles morts dans l'enfance. Ses amours furent plus heureux : il n'y eut que deux de ses enfans naturels qui moururent au berceau ; huit autres vécurent, furent légitimés, & cinq eurent postérité. Il eut encor d'une Demoiselle attachée à Madame de *Montespan*, une fille non reconnue, qu'il maria à un Gentilhomme d'auprès de Versailles, nommé *de la Queue*.

Ses enfans
naturels.

On soupçonna, avec beaucoup de vraisemblance, une religieuse de l'abbaye de Moret, d'être sa fille. Elle était extrêmement bazanée, & d'ailleurs lui ressemblait. m) Le Roi lui donna vingt mille écus de dot, en la plaçant dans ce couvent. L'opinion qu'elle avait de sa naissance, lui donnait un orgueil dont ses supérieures se plaignirent. Madame de *Maintenon*, dans un voyage de Fontainebleau, alla au couvent de Moret, & voulant inspirer plus de modestie à cette religieuse, elle fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée qui nourrissait sa fierté. „ Madame, lui dit cette personne, la peine que prend une „ Dame de votre élévation, de venir exprès ici me dire que „ je ne suis pas fille du Roi, me persuade que je le suis. „ Le couvent de Moret se souvient encor de cette anecdote.

Tant de détails pourraient rebuter un philosophe. Mais la curiosité, cette faiblesse si commune aux hommes, cesse presque d'en être une, quand elle a pour objet des tems & des hommes qui attirent les regards de la postérité.

m) L'auteur l'a vûe avec Monsieur de *Cannmartin*, l'Intendant des finances, qui avait le droit d'entrer dans l'intérieur du couvent.

T A B L E

des Chapitres contenus dans ce volume.

<i>Liste raisonnée des enfans de LOUIS XIV, &c.</i>	pag. 2.
<i>Des Souverains contemporains.</i>	8.
<i>Gouverneurs de Flandres.</i>	14.
<i>Maréchaux de France.</i>	15.
<i>Grands Amiraux de France.</i>	24.
<i>Généraux des Gallères.</i>	ibid.
<i>Ministres d'Etat.</i>	25.
<i>Chanceliers.</i>	26.
<i>Sur-Intendants des finances.</i>	27.
<i>Secrétaires d'Etat, & Contrôleurs Généraux des finances.</i>	30.
<i>Catalogue alphabétique de la plupart des Ecrivains Français qui ont paru dans le siècle de LOUIS XIV, pour servir à l'histoire littéraire de ce tems.</i>	34.
<i>Artistes célèbres. Des Musiciens.</i>	145.
<i>Des Peintres.</i>	147.
<i>Des Sculpteurs, Architectes, Graveurs, &c.</i>	150.
<i>CHAP. I. Introduction au siècle de LOUIS XIV.</i>	154.
<i>CH. II. Des Etats de l'Europe avant LOUIS XIV.</i>	159.
<i>CH. III. Minorité de LOUIS XIV. Victoires des Français sous le grand Condé, alors Duc d'Enghien.</i>	174.
<i>CH. IV. Guerre civile.</i>	181.
<i>CH. V. Suite de la guerre civile jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.</i>	197.
<i>Siècle de Louis XIV.</i>	VVV

CHAP. VI. <i>Etat de la France , jusqu'à la mort du Cardinal Mazarin en 1661.</i>	pag. 207.
CH. VII. <i>LOUIS XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche-Espagnole à lui céder partout la préférence , & la Cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achète Dunkerque. Il donne des secours à l'Empereur , au Portugal , aux Etats-Généraux , & rend son Royaume florissant & redoutable.</i>	228.
CH. VIII. <i>Conquête de la Flandre.</i>	237.
CH. IX. <i>Conquête de la Franche-Comté. Paix d'Aix-la-Chapelle.</i>	242.
CH. X. <i>Travaux & magnificence de LOUIS XIV. Aventure singulière en Portugal. CASIMIR en France. Secours en Candie; Conquête de la Hollande.</i>	247.
CH. XI. <i>Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.</i>	266.
CH. XII. <i>Belle campagne & mort du Maréchal de Turenne. Dernière bataille du grand Condé à Senef.</i>	273.
CH. XIII. <i>Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix de Nimègue en 1678.</i>	282.
CH. XIV. <i>Prise de Strasbourg. Bombardement d'Alger. Soumission de Gènes. Ambassade de Siam. Le Pape bravé dans Rome. Elektorat de Cologne disputé.</i>	293.
CH. XV. <i>Le Roi JACQUES détrôné par son gendre GUILLAUME III , & protégé par LOUIS XIV.</i>	304.
CH. XVI. <i>De ce qui se passait dans le continent , tandis que GUILLAUME III envahissait l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande, jusqu'en 1697. Nouvel embrasement du Palatinat. Victoires des Maréchaux de Catinat & de Luxembourg.</i>	316.

DES CHAPITRES.

523

CHAP. XVII.	<i>Traité avec la Savoye. Mariage du Duc de Bourgogne. Paix de Risvick. Etat de la France & de l'Europe. Mort & testament de CHARLES II Roi d'Espagne.</i>	pag. 332.
CH. XVIII.	<i>Guerre mémorable pour la succession à la Monarchie d'Espagne. Conduite des Ministres & des Généraux jusqu'en 1703.</i>	357.
CH. XIX.	<i>Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochstet, & ses suites.</i>	377.
CH. XX.	<i>Pertes en Espagne. Perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs suites.</i>	385.
CH. XXI.	<i>Suite des disgrâces de la France & de l'Espagne. LOUIS XIV envoie son principal Ministre demander en vain la paix. Bataille de Malplaquet perdue, &c.</i>	395.
CH. XXII.	<i>LOUIS XIV continue à demander la paix & à se défendre. Le Duc de Vendôme affermit le Roi d'Espagne sur le trône.</i>	416.
CH. XXIII.	<i>Victoire du Maréchal de Villars à Dénain. Rétablissement des affaires. Paix générale.</i>	426.
CH. XXIV.	<i>Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la mort de LOUIS XIV.</i>	438.
CH. XXV.	<i>Particularités & anecdotes du règne de LOUIS XIV.</i>	442.
CH. XXVI.	<i>Suite des particularités & anecdotes.</i>	467.
CH. XXVII.	<i>Suite des mêmes.</i>	485.
CH. XXVIII.	<i>Suite des anecdotes.</i>	503.

E R R A T A.

- Page 3. ligne 16. de *Philippe* ; lisez , du père de *Philippe* .
- 7. — antépenultième. 1699. lisez , 1709.
- 20. — 30. fils du précédent , lisez , petit-fils du précédent.
- 22. — 5. n'a écrit dépêches , lisez , n'a écrit des dépêches.
- 24. — 13. 1679. lisez , 1669.
- 68. — 33. 1559. lisez , 1569.
- 189. — 22. *Catherine* , lisez , *Marie* .
- 198. — 28. de cent cinquante , lisez , des cent cinquante.
- 255. — 33. 1709. lisez , 1704.
- 439. — antépenultième. & , lisez , ni.
- 461. — 22. son ouvrage. lisez , les *Amans magnifiques* .

26

1-3-20

7 x 1

005787514



